

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA LANGUE DE SAINT PIERRE FOURIER

*CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU FRANÇAIS
PARLÉ EN LORRAINE AU XVII^e SIÈCLE*

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

H. DERRÉAL

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, rue de Tournon

1942

DU MÊME AUTEUR

LE STYLE DE SAINT PIERRE FOURIER, Paris, Droz, 1942, 1 vol. in-8°.

UNE GRANDE FIGURE LORRAINE DU XVII^e SIÈCLE. Saint Pierre Fourier,
humaniste et épistolier, Paris, 1942, 1 vol. in-8°.

LA LANGUE DE SAINT PIERRE FOURIER

*CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU FRANÇAIS
PARLÉ EN LORRAINE AU XVII^e SIÈCLE*

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

H. DERRÉAL

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, rue de Tournon

1942



A MA MÈRE

am

[Faint handwritten notes, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

Original on Silver Plate

*The manuscript is by George Pitt Rivers
D. C. Carpenter*

effinis

et m'indiquant par là le rapport de la science à la philosophie.

INTRODUCTION

L'ouvrage que nous présentons au public répond à un double but : faire connaître un écrivain lorrain du dix-septième siècle et apporter, par l'étude de sa langue, une contribution aux recherches de grammaire historique. Ce dernier dessein était la tâche principale que nous nous étions assignée en abordant ce travail, mais saint Pierre Fourier nous est apparu comme un personnage si considérable au point de vue de l'histoire de la langue et, d'autre part, si peu connu en dehors du domaine de l'hagiographie, qu'il nous a semblé nécessaire de mettre d'abord en lumière sa personne intellectuelle et ses œuvres. C'est pourquoi nous avons divisé cet ouvrage en deux parties.

La première traite donc de saint Pierre Fourier lui-même et de ses écrits. La biographie du « Père de Mattaincourt » n'était certes plus à faire. Aussi l'avons-nous résumée brièvement, et, négligeant le réformateur monastique et le conseiller des Ducs, nous nous sommes attachée à faire connaître l'humaniste lorrain.

On nous excusera d'avoir donné sur ses écrits un chapitre assez long. Il était utile de fournir sur cette matière tout à fait neuve des renseignements aussi abondants que possible, afin d'éviter à d'autres l'énorme travail de recherches que nous avons dû faire nous-même pour identifier les textes et pour assurer au présent ouvrage une base scientifique.

Quant à l'étude de l'orthographe de saint Pierre Fourier, elle forme un chapitre un peu spécial. Nous l'avons placée à la fin de cette première partie pour la distinguer de l'étude de langue proprement dite. Les principes très apparents de saint Pierre Fourier sur l'orthographe ne font d'ailleurs que révéler un trait de plus de sa culture personnelle.

Dans la seconde partie, intitulée à dessein « Formes et fonc-

tions », nous avons jugé préférable de grouper, chapitre par chapitre, les questions de morphologie et de syntaxe relatives à un même sujet. Quelquefois même, nous n'avons pas craint d'y introduire des remarques de vocabulaire ou de style dans la mesure où elles intéressaient l'histoire de la langue. Il eût été difficile, en effet, de dresser une grammaire complète et méthodique de saint Pierre Fourier; telle n'était pas d'ailleurs notre intention. Nous nous sommes avant tout proposé une étude linguistique sur le français parlé. En outre, un dépouillement de textes, si abondant soit-il, sur un seul auteur, fournit généralement des exemples en nombre inégal et suppose toujours des lacunes; aussi un classement trop rigoureux risquait-il d'éparpiller les faits que nous avions à examiner, en multipliant les renvois. L'étude des fonctions ne pouvait que gagner à être rapprochée de celle des formes. Dans un travail comme celui-ci, on n'est pas maître de sa matière, c'est elle qui vous guide. Il arrive parfois que les exemples fassent défaut là où l'on voudrait justement éclairer une question, résoudre un problème. Ailleurs, au contraire, ils abondent; de là aussi l'inégalité de certains chapitres. De plus, nous avons insisté davantage sur les faits qui paraissent moins usuels à l'époque ou propres au parler de saint Pierre Fourier; nous avons négligé, d'autre part, ceux qui étaient suffisamment connus, à moins qu'ils ne nous aient aidée, soit à fixer une date dans l'évolution de la langue, soit à vérifier les décisions des grammairiens, soit à établir, par leur degré de fréquence, un point de contact entre le français de notre auteur et celui de ses contemporains.

En ce qui concerne les dates des textes cités, on trouvera à la fin de ce volume une table détaillée des originaux et un sommaire chronologique des six tomes du recueil du Père Rogie, qui permettront de faciles et promptes références. Nous ajoutons aussi en appendice deux importantes suppliques corrigées par saint Pierre Fourier, qui n'ont pu trouver place au chapitre de l'orthographe.

Nous ne voudrions pas livrer ce volume à l'impression sans exprimer ici nos remerciements à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, se sont intéressés à nos recherches.

Notre profonde reconnaissance va, en tout premier lieu, à notre éminent Maître, Monsieur Charles Bruneau, qui, dès le début, a

encouragé notre travail et a bien voulu en assumer la direction. Il l'a fait avec un inlassable dévouement et nous lui devons certes beaucoup quant à notre initiation à la linguistique. Les conférences si vivantes dans lesquelles il a toujours eu le don de communiquer à ses élèves son amour de notre belle et claire langue française, restent, en outre, un des meilleurs souvenirs que nous ayons emportés de la Sorbonne.

Notre respectueuse gratitude va également aux Révérendes Mères Supérieures des monastères de Notre-Dame qui nous ont charitablement prêté les originaux de saint Pierre Fourier.

Nous ne saurions oublier non plus : Monseigneur Fourier Bonnard, Recteur de Saint-Nicolas des Lorrains et Camérier d'honneur de Sa Sainteté Pie XII, dont les travaux sur Mattaincourt et le grand saint de sa famille sont bien connus; Monsieur le Chanoine Moniot, de Besançon; Monsieur l'Abbé Sommacal, curé de Mattaincourt; Monsieur l'Abbé Lesage, curé de Rouvrois-sur-Meuse; Monsieur l'Abbé Blandin, curé de Blercourt, dernier représentant des « Clercs de Verdun » et confrère du Père Rogie, qui nous ont apporté un précieux concours dans la recherche des manuscrits de saint Pierre Fourier.

Monsieur Gain, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, a poussé l'obligeance jusqu'à compulser pour nous les archives de Meurthe-et-Moselle et nous a aidée à identifier les originaux qui y sont conservés. Avec un empressement plein de sympathie, Monsieur Florange à Pont-à-Mousson, Monsieur Dassigny à Mirecourt, Monsieur Pierrot à Saint-Dié, Madame Aubenas à Strasbourg, se sont également employés à nous procurer d'intéressants renseignements. Nous devons enfin une particulière gratitude à Monsieur Thirion, bibliothécaire de Nancy, pour l'extrême complaisance avec laquelle il a mis à notre disposition les grandes collections des manuscrits du dix-huitième siècle.

A l'exemple de saint Pierre Fourier, nous ne savons « de quels termes il faudrait user » ni « quelle façon de parler ou d'écrire serait suffisante » pour dire à tous « grand merci bien à point et comme il appartient », mais peut-être le « Bon Père » de Mattaincourt, qu'ils ont aidé à faire connaître, voudra-t-il bien se charger de notre dette de reconnaissance en leur assurant sa puissante protection.

RÉFÉRENCES AUX TEXTES CITÉS

1° Les exemples suivis simplement d'un chiffre romain et d'un chiffre arabe renvoient toujours au recueil des « *Lettres du Bienheureux Pierre Fourier* », du P. ROGIE. Le premier chiffre indique le tome, le second la page.

La mention : *Lettres*, qu'on rencontrera assez souvent dans les notes, renvoie également à ce recueil.

Op. N.-D. désigne le volume des « *Opuscules du B. P. Fourier concernant la Congrégation de Notre-Dame* ».

Op. N.-S. désigne les deux volumes des « *Opuscules du B. P. Fourier concernant la Congrégation de Notre-Sauveur* ».

2° Les exemples pris directement sur les originaux sont indiqués par la lettre : *O*. Le numéro de classement qui l'accompagne est celui qui a été adopté dans la table qu'on trouvera à la fin de ce volume.

3° En raison de sa nature un peu spéciale, le brouillon des constitutions des religieuses de Notre-Dame, que nous appelons « *Original de Vught* », est désigné par les lettres : *O. V.* Le chiffre qui suit renvoie à la page d'où est tirée la citation.

4° La première édition des « *Vraies Constitutions* » est désignée par la lettre : *C*. Le chiffre romain renvoie à la partie, le chiffre arabe à la page.

Pour plus de clarté, nous avons dû transcrire en entier les mots abrégés par saint P. Fourier, mais nous avons eu soin de mettre en italiques les lettres ainsi ajoutées aux textes originaux. Nous n'avons pas cru devoir le faire dans les citations empruntées à la copie du P. Rogie. Ses abréviations beaucoup plus fréquentes que celles de saint P. Fourier ne portent que sur des mots d'un usage très courant tels que : *Révérence, Père, Sœur, Monsieur, Madame, Monseigneur, Congrégation*, etc... Nous avons dû aussi remettre en lettres des noms de nombres trop souvent écrits en chiffres par le P. Rogie. Chaque fois que nous avons rencontré l'abréviation : « 1° », dans sa copie, nous l'avons traduite : « *premièrement* », mais on verra au chapitre des adverbes que saint P. Fourier emploie encore quelquefois l'ancienne forme « *premier* ». Nous avons en outre supprimé quelques majuscules sans valeur particulière et qui, très probablement, sont dues aux copistes du XVIII^e siècle.

Les mots ajoutés sont entre crochets selon l'usage. Quant à la ponctuation, celle du P. Rogie étant généralement négligée, souvent même inexistante, nous avertissons ici le lecteur que nous avons quelquefois ponctué son texte. Nous ne l'avons fait qu'avec prudence et dans les passages où la pensée de saint P. Fourier ne pouvait laisser aucun doute.

Dans les textes anciens, autres que ceux de saint P. Fourier et qui, d'ailleurs, n'intéressent pas l'étude de langue (comme sont ceux du P. Bedel ou du P. Richeome, au chapitre premier de la première partie), nous avons ajouté quelques accents pour en faciliter la lecture.

PREMIÈRE PARTIE

SAINT PIERRE FOURIER,
SES ÉCRITS, SES PRINCIPES ORTHOGRAPHIQUES

CHAPITRE PREMIER

L'HUMANISTE LORRAIN

I. — BIOGRAPHIE

Né à Mirecourt, au duché de Lorraine, le 30 novembre 1565, Pierre Fourier, souvent appelé « le Père de Mattaincourt » et, plus communément encore, « le Bon Père », devait exercer une influence considérable dans sa petite patrie alors indépendante.

Bien que de naissance modeste, cet enfant qui, très tôt, laisse entrevoir son désir d'embrasser l'état ecclésiastique, reçoit en vue du sacerdoce une solide formation intellectuelle. Après avoir acquis ses premiers éléments de latin chez les « Enfants-Prêtres » de Mirecourt, il entre en classe de quatrième au collège des jésuites de Pont-à-Mousson, en 1578¹, y achève ses humanités et se montre ensuite brillant élève de la faculté des arts. Il quitte l'université en 1585 pour entrer, la même année, chez les chanoines réguliers à l'abbaye de Chaumousey. L'abbé, qui pressent en lui un sujet d'avenir, le fait admettre aux saints Ordres dès 1589, et le renvoie aussitôt à Pont-à-Mousson pour y faire sa théologie et, très probablement, son droit².

1. Pour ces questions de dates, comme pour tout ce qui concerne la biographie de saint P. Fourier, nous renvoyons à *l'Histoire du B. Pierre Fourier*, par le Père ROGIE, t. I, pp. 15 et suiv. On ne saurait trouver aucun travail plus complet ni plus sérieusement documenté; cf. notamment, page 16, note 1.

2. Nous n'en avons pas de preuve certaine, mais tout porte à le croire. BEDEL, p. 83, y fait allusion. La correspondance même de saint P. Fourier suffirait à nous convaincre. Il y fait preuve d'une connaissance très approfondie du droit. Etant données les fonctions juridiques des curés à cette époque, cette étude devait nécessairement faire partie de la formation des chanoines réguliers, destinés au service des paroisses. C'est le sentiment du P. d'HANGEST,

Après avoir ainsi « esté dans les classes autant de temps qu'on peut y estre³ », selon le témoignage du P. Bedel, le jeune chanoine revient à Chaumousey en 1595 et exerce la charge de pitancier du monastère. Deux ans plus tard, le 1^{er} juin 1597, il prend possession de la cure de Mattaincourt dans laquelle règne le plus grand relâchement moral. Le curé jouissant alors d'un pouvoir assez étendu de chef de justice dans sa paroisse, le P. Fourier redresse la sienne aussi bien au temporel qu'au spirituel et fait preuve de remarquables qualités d'organisateur. Ses initiatives sont même surprenantes pour l'époque. Il crée notamment une caisse d'assistance mutuelle pour les marchands drapiers et établit une des premières justices de paix⁴. Mais sa plus grande préoccupation est de donner des écoles au pays. A cet effet, dès 1598, il fonde, avec quelques jeunes filles de la bonne société, une congrégation de chanoinesses régulières vouées à l'enseignement. La « congrégation de Notre-Dame » devient rapidement florissante et comptera près de soixante monastères à la mort de son fondateur.

L'activité du nouveau curé est telle qu'elle attire bientôt l'attention du haut clergé et de toute la noblesse lorraine. La réputation du « Père de Mattaincourt » s'étend si loin qu'en 1622, l'archevêque de Paris lui fait des offres positives pour venir réformer l'abbaye de Sainte-Geneviève⁵. Pierre Fourier refuse. Au même moment, en

cf. son *Histoire Générale*, II^e partie, livre I, ch. XXVIII. Nous sommes également mal renseignés quant à savoir si saint P. Fourier prit ses grades à l'université. Les biographes les plus sérieux sont d'avis qu'il dut les prendre, bien que le diaire de Pont-à-Mousson ne mentionne pas son nom. Il est possible que le diaire ait été mal tenu dans les premières années. Son abbé lui donne « dans un acte public le titre de maître qui ne convenait qu'aux plus hauts grades », nous dit ROGIE, et le « Vicaire général de l'évêque de Verdun... le qualifie expressément de *Docteur en théologie* dans la suscription d'une lettre. Le même titre lui est plusieurs fois donné par des témoins dans le procès de sa béatification » (*Hist. du B. P. Fourier*, t. I, pp. 53 et suiv.). Il serait peu croyable qu'un sujet aussi brillant n'ait pas couronné ses études par des titres qui étaient d'un si grand intérêt pour sa carrière ecclésiastique. La modestie du saint l'empêchait sans doute d'accepter les titres qui lui étaient dus.

3. BEDEL, *La Vie du Tres Reverend Pere Pierre Fourier*, p. 39. A moins d'indication contraire, nous renvoyons à l'édition de 1869 qui reproduit celle de 1656 : « seconde édition revue, corrigée et augmentée par l'Auteur ». L'ouvrage de Bedel a connu bien des éditions, mais les deux premières seules sont de lui. Le texte remanié par le P. Etienne a été réduit et mutilé à partir de la 3^e édition.

4. Cf. ROGIE, t. I, pp. 106 et suiv.

5. Cf. ROGIE, t. I, p. 475.

effet, l'évêque de Toul le presse de travailler à la réforme des chanoines réguliers de Lorraine et lui confère des pouvoirs spéciaux pour entreprendre cette tâche délicate que ne facilite guère la commende. Il voit donc cette lourde responsabilité s'ajouter au gouvernement des monastères de Notre-Dame et au souci de sa paroisse, dont il gardera l'administration jusqu'en 1632.

Malgré les difficultés qui surgissent de toutes parts, il arrive à grouper un certain nombre d'abbayes, leur dresse de nouveaux statuts et les fait ériger en congrégation. En 1627, il couronne son œuvre par l'établissement d'un « séminaire et monastère au Pont, pour y faire étudier les religieux de la congrégation et », selon sa propre expression, « aider par le moyen des Lettres... à relever... l'ordre et la science du grand saint Augustin⁶ ». Mais, quand les bulles d'approbation définitive sont accordées à la « congrégation de Notre-Sauveur », en 1629, il refuse énergiquement le généralat et fait élire un de ses disciples, le P. Nicolas Guinet⁷. Celui-ci étant mort prématurément de la peste trois ans plus tard, saint Pierre Fourier doit se résigner à accepter la charge. Les malheurs qui s'abattent sur la Lorraine lui en font un devoir, car la famine, les épidémies, la guerre avec ses horreurs et ses pillages, ne cessent de mettre en danger l'existence même de la nouvelle congrégation.

Ainsi débordé de travail, saint Pierre Fourier entretient une prodigieuse correspondance et prêche entre temps plusieurs missions dans le comté de Salm pour y combattre l'hérésie protestante. Toute la noblesse lorraine, en outre, recherche sa direction spirituelle et vient continuellement à lui, bien qu'il tâche d'éviter, autant qu'il peut, ce surcroît d'occupations. Les Ducs eux-mêmes veulent avoir ses conseils. Son influence morale sur eux est si grande qu'il est amené, sans le vouloir, à jouer un rôle politique dans les débats survenus entre la Lorraine et la France⁸. Ayant facilité et probablement conseillé un mariage qui déjouait les plans de Riche-

6. *Lettres*, II, p. 272.

7. Nicolas Guinet (1600-1632). Son oncle, qui portait le même nom, occupa une chaire de droit à l'université de Pont-à-Mousson, cf. ROGIE, t. II, p. 19 et note 1.

8. Sur les rapports de saint P. Fourier avec la famille de Lorraine, cf. ROGIE, t. II, pp. 398 et suiv. notamment. Voyez également, t. II, pp. 542 et suiv., l'entrevue de Richelieu et de saint P. Fourier.

lieu⁹, le « Père de Mattaincourt » est désormais en butte aux poursuites du redoutable cardinal. Sans cesse obligé de se cacher pour continuer à gouverner ses monastères, il est enfin contraint de se retirer tout à fait en Franche-Comté à partir de 1636. C'est là qu'accablé de soucis et de tristesse, il finit laborieusement ses jours, occupé à rédiger les constitutions des religieuses de Notre-Dame ou enseignant encore le latin aux enfants. Il meurt à Gray, le 9 décembre 1640, unanimement regretté de ses congrégations, de ses ducs et de la Lorraine tout entière.

Telle est, en quelques mots, la carrière si remplie de ce grand organisateur monastique, dont la vie a été déjà retracée dans de nombreuses biographies. Il nous reste à connaître l'homme lui-même pour comprendre tout l'intérêt des textes qu'il nous a laissés. Ses origines, sa formation intellectuelle et l'ambiance dans laquelle il a vécu, n'ont certainement pas manqué d'exercer une influence profonde sur sa langue.

II. — LE FILS DU BOURGEOIS DE MIRECOURT

« Les Fourier venaient de Xaronval », village des environs de Mirecourt, « d'une bonne race de laboureurs, solide, terrienne. On y vivait bien et longtemps »¹, ajoute Monseigneur Bonnard, « témoin le grand-père de Pierre... qui mourut à cent vingt ans¹ ». Tous les biographes de saint Pierre Fourier se sont plu à répéter que ses parents étaient « médiocres es biens de la fortune ». Cependant, ils ne paraissent pas avoir été de pauvres gens. Son père Demange ou

9. Le mariage de la princesse Claude, seconde fille de Henri II de Lorraine, avec son cousin Nicolas-François de Vaudémont, frère de Charles IV, ce dernier n'ayant pas eu d'enfant de la princesse Nicole, héritière du duché. Ce fut un véritable mariage sur la brèche. Sur cette intéressante page d'histoire, cf. ROGIE, t. II, ch. XXIII, p. 553.

1. Mgr. Fourier BONNARD, *Histoire du Village de Mattaincourt*, p. 44. L'auteur de cet ouvrage très soigneusement documenté, poursuit actuellement des recherches de la plus haute importance pour la vie et les écrits de saint P. Fourier. Nous souhaitons d'en connaître bientôt les heureux résultats.

Dominique Fourier, abandonna la culture des champs paternels à son frère Antoine et vint se fixer à Mirecourt, où il prit la profession de marchand drapier à l'occasion de son mariage avec Anne Nacquart. Il faisait un assez beau mariage, car les Nacquart, originaires de Mattaincourt, étaient, selon toute apparence, marchands drapiers de père en fils et gagnaient bien leur vie, ainsi qu'en témoigne saint Pierre Fourier lui-même. En 1640, il écrit, en effet, à la veuve de son frère Jacques : « Si vous n'avez pas soixante francs en votre buffet pour donner à Annon (autant que ma grand'mère en eut pour son dot de mariage et notre tante Jeannette... et chacune de leurs sœurs de même, qui étaient filles de l'un des plus riches marchands et des mieux fondés qui fût dans ce temps là dans tout Mirecourt)... nous ne laisserons pas... de la marier et la bien marier². »

Du côté des Fourier, si Antoine continua à labourer la terre comme ses aïeux, ses ressources lui permirent du moins de donner une bonne instruction à son fils. Le P. Jean Fourier³ se distingua dans la compagnie de Jésus et devint recteur de l'université de Pont-à-Mousson en 1597. Il enseigna la théologie à son cousin et fut également le maître du futur évêque de Genève, François de Sales, au collège de Clermont.

De son mariage avec Anne Nacquart, Demange Fourier eut quatre enfants. Pierre était l'aîné. Jean, le second, se fixa à Nomeny; ses descendants s'élevèrent rapidement dans les carrières libérales. Jacques, moins favorisé de la fortune, resta à Mirecourt. Marie, la plus jeune, épousa un commerçant. Son fils François Borlier, le neveu préféré du « Bon Père », fut également, au dire de Monseigneur Bonnard, « un commerçant très actif... et un personnage considérable dans la bourgeoisie de Mirecourt⁴. » Anne Nacquart étant morte tandis que Pierre étudiait encore à Pont-à-Mousson, Demange Fourier se remaria avec Michelle Guérin. Cette seconde union ne paraît pas avoir été moins heureuse que la première.

2. *Lettres*, VI, 635.

3. Sur le P. Jean Fourier, cf. ABRAM, pp. 352 et suiv. et MARTIN, p. 446. Il paraît avoir été également un brillant sujet, car les jésuites l'envoyèrent à Rome pour y faire des études supérieures. Il mourut assistant général de la compagnie de Jésus.

4. *Hist. du village de Mattaincourt*, p. 47.

Toutefois nous savons peu de chose de Michelle Guérin, si ce n'est qu'elle avait été autrefois nourrice de la future duchesse de Toscane, Christine de Lorraine. Cela valut à Demange d'être nommé contrôleur ordinaire des domaines de cette princesse. Huit ans plus tard, en 1591, Charles III lui accordait des lettres d'anoblissement en reconnaissance de ses services.

Dans le milieu familial où s'écoula l'enfance de Pierre Fourier, la délicatesse s'alliait à la simplicité. On y gardait les plus belles traditions de politesse et de respect. Dans ses vieux jours, le saint confiait à ses petits élèves de Gray qu'il ne s'était jamais permis durant sa vie de prononcer le mot « ma foi⁵ ». C'était pourtant, certes, le plus innocent des juréments dont les gamins du dix-septième siècle ne se faisaient pas faute d'user pour la moindre bagatelle. « J'ai fort bonne mémoire », leur disait-il encore, « qu'estant petit garçon comme vous..., mon pauvre père me disoit... que jamais il ne falloit se moquer, quoy qu'en riant, d'un bourgeois de la ville en présence d'un estranger, ny d'un domestique en la compagnie d'un externe, parce que ces Messieurs ne prendront pas en jeu ceste raillerie, mais croiront que les défauts que vous avés remarqué en cest homme dans la conversation journalière sont cause du peu d'estat que vous en faictes, et le mespriseront apres vous, et serés cause qu'ils n'en tiendront compte⁶. »

C'est à ses ascendants que Pierre Fourier dut toutes les qualités d'une nature sensible et généreuse, ainsi que le sens pratique très développé qui devait faire de lui un chef et un organisateur de génie. Il leur dut, tout d'abord, cette bonté de cœur qui lui faisait dire : « nous avons cela de nature et comme héréditaire entre nous tous, de nous aimer très-parfaitement les uns les autres, à l'exemple de nos pieux ancêtres⁷ », ou qui le faisait « pleurer et souvent sangloter⁸ » sur les malheurs de la Lorraine. Au plus fort de la disette, il se réfugiait à Nancy, « ne pouvant sentir » la misère de ses paroissiens devant ses « yeux et les entendre tout le long du jour crier » à sa « porte sans avoir moyen de leur donner une petite pièce de pain comme les années précédentes⁹. »

5. Cf. ROGIE, t. I, p. 4.

6. BEDEL, p. 8.

7. *Lettres*, VI, 632.

8. *Lettre au Père Jean Elienne*, original 63.

9. *Lettres*, IV, 262.

Il n'est pas jusqu'aux petits messagers qui couraient à toutes jambes pour porter ses lettres, qui n'aient ressenti les effets de sa bonté. Sa correspondance est pleine de remarques de ce genre : « il m'a fait extrêmement mal de renvoyer Vincent sans sa charge. Il n'avait plus qu'une pièce de 16 gros... pour le reste de son voyage. Il me demandait 4 ou 5 gros, je lui en ai donné 6¹⁰ », ou encore : « ce pauvre garçon est le neveu de sœur Barbe Rouyer, qui s'en alla sont¹¹ quelques mois à l'insu de son père et craint la verge; je lui ai promis que l'on ne lui ferait rien et qu'obtiendriez aisément sa grâce, je vous prie, employez-vous y¹² ».

Mais il ne fallait pas que les courriers s'avisassent de traîner en chemin, pour lui faire manquer ses affaires, il les tançait alors d'importance : « Mes bonnes et bien-aimées Sœurs... », écrit-il, plein d'impatience, aux sœurs de Mirecourt, « je suis bien marri de ce que vous vous êtes mises en frais pour m'envoyer ce porteur inutile. Le misérable s'en alla avant-hier reposer à son aise toute la nuit en sa maison, et puis en partit hier sur les cinq ou six heures du matin et s'en vint tout doucement pour arriver ici sur les cinq heures du soir, accompagné de notre petit garçon qui l'avait trouvé à demie lieue d'ici. Je le tançai bien (car il nous a fait grand tort et qui, par aventure, nous coûtera bon) et m'en allai tout au même instant au logis de la demoiselle que savez, laquelle était pour lors à ses dévotions ès églises de parmi la ville, d'où étant retournée, elle me dit qu'elle ne saurait rien faire ni rien répondre sans un certain monsieur qui s'en était allé le même jour à quatre lieues d'ici et devait retourner demain, c'est-à-dire aujourd'hui.

« Voilà où nous en sommes, reste que j'attende et épie l'arrivée de ce bon seigneur-là, par aventure que la négligence et tromperie de ce misérable sera cause que nous ne ferons rien, car s'il fût arrivé le matin ainsi que l'entendiez, j'eusse aisément trouvé ces bonnes gens... Sitôt qu'il y aura quelque sorte de nouvelles, soit bonnes, soit mauvaises, je vous en avertirai par ce petit garçon qui s'en est retourné bien satisfait de vous et bien joyeux de voir ses heures

10. *Ibid.*, I, 390

11. Il y a.

12. *Lettres*, I, 251.

si bien accommodées. Cela le fera bien courir quand il sera question de vous rendre quelque service¹³. »

Saint Pierre Fourier, comme on le voit, n'était pas de ceux qui se laissent trop facilement duper par leur bonté. Très perspicace, il avait cette expérience des gens et des choses qui fait les fins psychologues. C'est pourquoi il préférerait toujours, quand il le pouvait, gagner les cœurs plutôt que briser les volontés.

Donnant tous ses soins à l'enseignement, il prenait un intérêt tout particulier au sort des petites écolières et s'informait discrètement, auprès d'elles, des capacités pédagogiques de leurs maîtresses. Au besoin, il prenait fait et cause pour les pensionnaires qui se plaignaient que l'on commençait trop de choses nouvelles ou qu'on ne leur donnait plus rien « à la marande¹⁴ pour manger avec leur pain », et voulait que l'on mît ordre à ce qu'elles vécussent « joyeuses et bien contentes¹⁵ ». Quant aux enfants de la religion réformée, il réclamait pour elles la plus grande tolérance, demandant aux religieuses : « si quelque fille de cette religion prétendue... [se] retrouve parmi les autres, traitez-la doucement et charitablement; ne permettez pas que les autres la molestent ou lui fassent quelque reproche ou fâcherie, ne la sollicitez ouvertement à quitter son erreur et ne lui parlez directement contre sa religion; mais, aux occasions, louez la nôtre et montrez, sans faire semblant que ce soit pour l'attirer, en parlant à toutes en général, combien sont raisonnables et belles toutes les choses que nous y enseignons et que nous pratiquons. Et surtout imprimez en leur esprit ces quatre choses que les enfants doivent à leurs pères et mères : 1° un grand amour, 2° un grand respect, 3° une grande obéissance, 4° un grand secours de biens et de prières, etc... Rien de cela ne peut offenser et irriter ou étranger ces pauvres esprits-là. Et s'ils apprennent bien, vous pourrez louer leur diligence et leurs beaux ouvrages et leur donner pour prix, au lieu d'images..., que vous présentez aux catholiques, quelque papier doré, quelque belle plume à écrire ou autres choses semblables qu'ils ne puissent dédaigner¹⁶. »

S'il mena de main de maître la réforme des chanoines réguliers,

13. *Lettres*, V, 156.

14. Au goûter.

15. *Lettres*, I, 55.

16. *Ibid.*, II, 80.

ceux-ci trouvèrent en lui un supérieur plein de mesure et d'intelligence. Mais sa largeur d'esprit n'excluait ni l'énergie ni la fermeté. De tempérament très vif, saint Pierre Fourier, en vrai Lorrain qu'il était, ne pouvait admettre qu'on abdiquât ses responsabilités morales. Aussi s'emporta-t-il un jour contre des religieuses qui avaient pris peur en temps de guerre. Ayant su qu'elles se préparaient à quitter le pays, il leur dit : « Quel bruit ferez-vous en sortant de la ville, où, en voyant vos haillons en autre lieu, le peuple penserait que tout fût perdu¹⁷. »

Aussi franc que spontané, il ne pouvait s'empêcher de dire rondement son fait à chacun. Son esprit droit et son bon sens solide avaient vite fait de redresser les erreurs de jugement auxquelles une bonté excessive entraînait parfois ses religieuses. Celles de Pont-à-Mousson ayant eu la malencontreuse idée de s'apitoyer sur le protégé d'une bienfaitrice des chanoines réguliers, garçon paresseux qui se faisait héberger à leurs frais sous prétexte de vouloir entrer dans les ordres, il ne put s'empêcher de hausser les épaules : « Je m'étonne que ces Filles soient si simples, si niaises et si maladroites que de m'embarrasser en des digrâces de plusieurs personnes sans nécessité. Que ne renvoient-elles ce garçon-là sans parler de moi en façon que ce soit?... je ne suis pas d'opinion qu'il doive jamais être propre à la congrégation ni à faire grand chose du reste¹⁸. »

C'est avec la même rondeur qu'il admonestait les économes maladroits dans le règlement de leurs affaires. Peu de temps après cette malheureuse aventure des sœurs de Pont-à-Mousson, celui de Viviers fit la sottise de promettre du blé à un apothicaire en échange de services dérisoires. Il reçut aussitôt cette réprimande toute spontanée :

« Mon Révérend Père, à ce bon jour de Notre-Dame je demande... à votre Révérence que tant et si longtemps que je serai en charge, vous ne remettiez rien à moi, en parlant aux externes, de ce qu'ils désireront obtenir des biens ou des faveurs de votre monastère, ainsi que vous avez fait ces jours passés sur la demande de cet

17. *Ibid.*, I, 422. ROGIE écrit : « ou envoyant », nous préférons lire : « où, en voyant » qui nous semble mieux répondre au contexte, bien que d'une façon comme de l'autre, le texte ne soit pas très clair.

18. *Ibid.*, IV, 54.

apothicaire de Nancy, duquel je vous envoie la lettre. Si vous continuez à faire ainsi, vous me précipiterez sans aucune sorte de nécessité ni même de profit, dans des détroits fâcheux esquels il me faudra perdre de bons amis ou condescendre à des ouvrages qui ne nous apporteront que du grand préjudice. Plusieurs des filles de la congrégation de Notre-Dame, par une pure bonté et simplicité, et trop de respect qu'elles me portaient, m'ont, en divers endroits, ja par ci-devant traité comme cela, dont j'ai été extrêmement marri et je les en ai tancées. Vous allez prendre ce même train, si de bonne heure je ne cours au-devant.

« Voyez un peu le bel ouvrage que vous avez fait par votre réponse, que j'ai marquée dans la lettre que m'en écrit le dit apothicaire. Vous m'obligez de consentir que, dès demain, vous lui meniez du blé à Nancy, où bien perdre son amitié et quant et quant tout plein de menus services que nous recevons des linges et vaisselles de sa ménagerie quand il y a quelqu'un de nos pères ou frères à Nancy. Eh bien! est-il maintenant question de vous défaire ainsi de votre blé de si bonne heure? Cela s'est-il résout par nous autres en quelque assemblée ou consulte, ainsi que le fait le mérite, vu spécialement que par obligation (de laquelle nous ne pouvons pas résilier), une partie doit s'en aller un de ces jours à Saint-Nicolas, et que nous aurons peine d'être payés cette année d'une partie de ce qui nous est dû? Mais quand bien nous aurions, par bon conseil, déterminé d'en vendre tout chaudement et sans avoir aucune sorte de patience, serait-ce fait en hommes bien avisés et bien circonspects et prudents de promettre d'en mener à Nancy et mettre ainsi nos chevaux en danger? Il faut trouver moyen et honnête apparence de nous décharger de cette promesse-là, si faire se peut, et l'en avertir de bonne heure, de peur qu'il ne se plaigne de nous, et à bon droit, si, sur l'assurance qu'il aurait à votre parole, il ne faisait ses provisions en autre lieu et venait à manquer de pain à sa nécessité...

« Et pour ceci et pour diverses autres sortes de rencontres, il me semble que quand vous travaillerez à la connaissance de vous-même (ainsi que vous faites si souvent et si dévotement), ce sera bien fait d'y remarquer que vous êtes bien subit et bien prompt en tout plein de choses esquelles il conviendrait être un peu plus pesant, ne vous déplaie, mon Révérend Père. En second lieu, vous

remarquerez là-dessus que cela peut porter plus de préjudice quand il se retrouve en des personnes qui ont charge d'autrui.

« Je recommande à un de vos *Ave Maria*... notre confrérie de Conception Notre-Dame, de Mattaincourt, à ce qu'elle triomphe.

« Votre frère et serviteur en Dieu¹⁹. »

La vivacité s'alliait, chez saint Pierre Fourier, à une simplicité pleine de bonhomie. Tout savant et tout austère qu'il fût, il savait aussi bien badiner sur un bon mot de Cicéron ou commenter une homélie de saint Jean Chrysostôme que réclamer, sans plus de façon, un vieux bonnet de nuit qu'une âme charitable lui avait adroitement subtilisé pour le remplacer par un neuf :

« celui que par charité vous me laissâtes, est cause que je ne fais que dormir tout le long du jour, à l'office, en chantant, en lisant, en pensant à quelque chose, parce qu'il est trop large et peu profond, et de là m'empêche de dormir la nuit pour la froidure que j'y ressens et qui pourrait bien m'apporter quelque maladie si je continue à m'en servir. C'est pourquoi je désire ravoir celui-là qui était fait tout exprès à ma commodité, et je vous renverrai celui-ci, vous remerciant million de fois de votre charité. Si je n'avais tout autre chose à faire que d'être malade et me faire bien traiter auprès d'un bon feu, je ne serais pas si cérémonieux ni si importun pour des bonnets de nuit. Excusez-moi, je vous prie²⁰. »

L'esprit positif et le sens pratique des Nacquart se retrouvaient tout entiers dans leur descendant. Leur sens des affaires fut même d'un grand secours au P. Fourier, tant pour gérer habilement les biens de sa congrégation que pour administrer sa paroisse. Tout comme les marchands drapiers ses ancêtres, le curé de Mattaincourt sait « que les pistoles font merveille quand on les sait manier à propos²¹. » Il sait aussi, mieux que pas un économiste, combien se vend « un jour de terre » ou « une vache bien saine et en bon point²². » Dans les temps de grande nécessité, il règle sagement la gestion des supérieurs et procureurs de la congrégation, veille aux économies et donne ordre qu'on ne fasse plus de « robes neuves à

19. *Lettres*, V, 223.

20. *Ibid.*, II, 57.

21. *Ibid.*, III, 315.

22. *Ibid.*, III, 403.

tous ceux qui en demanderont, ni des soutanes aussi... » Il écrit à ses conseillers :

« Il me semble que ce sera bien fait, qu'avant les surprises de cet hiver prochain, les supérieurs des maisons examinent tous les habits de leurs pères et frères et fassent rhabiller (c'est-à-dire recoudre et mettre des pièces) tous les endroits qui en auront besoin et n'achètent pas d'habits neufs pour pas un, s'il n'est bien nécessaire. Et si d'aventure on achète des étoffes, qu'on ne les prenne à la volée, mais qu'on les choisisse bien, qu'on les examine bien et qu'on paye comptant sans y prendre à crédit, et plutôt emprunter de l'argent à intérêt (si on n'en a point dans la maison) que d'acheter à la hurte²³ et dire au marchand : *Ecrivez*. On ne saurait estimer combien ce dérèglement coûte en un an, dans une grosse famille qui ne tiendrait point d'ordre et qui serait maniée, pour le temporel, par un économe qui ne prit pas diligemment garde à toutes choses et tint ès coffres de dépôt 3 ou 4000 frs de relais, sans cependant rien payer comptant de ce que l'on a acheté... C'est tout à point pour aider à vite renverser une pauvre famille. Il faut un homme d'adresse, mûr et posé, qui aille lui-même, quand c'est pour des choses importantes comme des étoffes à faire des habits, avec de l'argent dans sa main, devant une boutique, et, si elle est trop chère, en aller voir une autre et marchander modestement et posément, et montrer son argent, et payer aussitôt. Il n'y a marchand, quel saint qu'il soit, qui n'aime l'argent comptant et qui ne vende plus volontiers et à meilleur marché que lorsqu'il lui faut écrire sur son livre²⁴. »

Quand la peste se déclare dans la région de Mattaincourt, saint Pierre Fourier fait prendre des mesures de précaution qui dénotent une singulière clairvoyance, surtout si l'on songe à quel point le dix-septième siècle ignorait les questions d'hygiène et d'asepsie. Il demande que l'on châtie rigoureusement ceux qui n'observeront pas les articles de police et va jusqu'à interdire l'entrée de l'église, de peur que « l'on n'ait à hanter les uns avec les autres²⁵ ».

23. Pour : « heurte », du verbe « heurter » ou « hurter », c'est-à-dire : à la volée.

24. *Lettres*, VI, 174.

25. *Ibid.*, V, 87.

A ces dons naturels et à ces qualités d'ordre pratique du Lorrain, fils de commerçant et petit-fils de cultivateur, devait s'ajouter, comme on va le voir, la plus large culture qu'on pouvait rêver à l'époque.

III. — LES MAITRES DE PONT-A-MOUSSON

Sur les dispositions intellectuelles de Pierre Fourier, le P. Bedel, un de ses disciples et son premier biographe, nous a laissé d'abondants renseignements.

« Aussitost qu'il commence à bégayer », nous dit-il, « on l'envoye aux escolles de la Ville pour apprendre ce qu'il faut sçavoir avant que d'entrer aux grands Collèges, et il s'y jette avec une telle avidité, et imprime si avant les instructions qu'on y donne, que les impressions luy en sont demeurées pendant tout le cours de sa vie, car si un lecteur de table manquoit à la prononciation d'une lettre, on voyoit incontinent que cela luy faisoit peine, et le corrigeoit ou en public,... ou en particulier... Si dans une missive il rencontroit une faute contre l'orthographe, il disoit qu'il ne falloit que cela pour descréditer un homme et diminuer de la moitié l'opinion que l'on avoit de sa capacité, et il n'y avoit ny point ny virgule qui eschappast à ses yeux, lors que luy mesme estoit obligé d'escire¹. »

Les treize années que saint Pierre Fourier passa au collège de Pont-à-Mousson n'avaient pu, certes, que laisser une empreinte profonde sur un esprit aussi bien doué.

L'université était en pleine efflorescence quand il y entra. Elle avait été ouverte en 1574, sur l'initiative du duc Charles III, et le jeune Fourier s'y trouva, de bonne heure, en contact avec l'élite intellectuelle et sociale du pays. « Les premiers noms inscrits sur la matricule du collège furent ceux de Charles, fils du Duc de Lorraine, et de Charles, fils du Comte de Vaudémont, lesquels furent

1. BEDEL, p. 15.

bientôt suivis par les héritiers des principales familles de Lorraine, de France et d'Allemagne². » Le Duc suivait d'ailleurs avec une extrême sollicitude les développements de la nouvelle université et les favorisait de tout son pouvoir³. Il visitait fréquemment les classes, assistait aux disputes de philosophie et s'asseyait même à la table des étudiants pour veiller à ce que l'on ne traitât pas trop « maigrement des jeunes gens qui donnaient tant d'espérance⁴ ». Comme dans tous les collèges du temps, le latin devait être la langue usuelle des maîtres et des élèves. Cette exigence était prévue par le « Ratio studiorum » des jésuites⁵. En 1627, saint Pierre Fourier donnera la même règle aux scholastiques du séminaire de sa réforme. Il y ajoutera cependant quelque chose de plus, car l'article 18 de leurs statuts est ainsi conçu : « Latine loquentur omnes inter se, exceptis diebus illis quibus vacabitur a studiis, poterunt tunc uti lingua vernacula sed correctioni⁶. » Cela nous prouve le respect qu'il portait à sa langue maternelle.

A l'époque où il entra à Pont-à-Mousson, l'influence de la Renaissance et de l'humanisme continuait à se faire sentir. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne passionnaient encore suffisamment les esprits pour qu'on leur donnât la première place dans les études. Aussi les jésuites eux-mêmes ne songeaient-ils pas à substituer aux auteurs profanes « les Pères et les Docteurs de l'antiquité sacrée⁷ ». Cicéron était leur « docteur en beau latin », peu nombreux étaient « les auteurs ecclésiastiques mentionnés dans leur programme⁸ ». Ils cultivaient le grec presque à l'égal du latin et le P. Sirmond, alors au début de sa carrière de professeur, pouvait écrire à son provincial que pour cette étude il en était « arrivé à comprendre les auteurs, à peu près à la simple lecture⁹ ». Saint Pierre Fourier alla jusqu'à dépasser ses maîtres. Il n'attendit pas si longtemps pour atteindre pareil résultat. Non seulement il « pos-

2. ABRAM, p. 94

3. Id., cf. pp. 154 et suiv.

4. Id., p. 158.

5. Cf. MARTIN, p. 279.

6. « Tous parleront latin entre eux, excepté aux jours de congé; ils pourront alors employer la langue maternelle, mais correcte et châtiée » (*Opuscules concernant la Congrégation de Notre-Sauveur*, tome I, p. 480).

7. MARTIN, p. 277.

8. Ibid.

9. ABRAM, p. 165.

sédoit la langue latine jusqu'au bien dire » mais, « la grecque lui estoit si familière », dit Bedel, « que dans les classes plus relevées il lisoit les Autheurs de cette langue sans aucun truchement; j'ay veü l'Aristote duquel il se servoit en Philosophie, qui n'avoit autre commentaire que quelque glose escrite de sa main sur les termes plus obscurs et qui sont moins en usage¹⁰ ». Le témoignage du P. Bedel est confirmé par la déposition du P. Jean Etienne au procès de béatification¹¹. D'après ce dernier, ce fut dès la classe de seconde que saint Pierre Fourier lisait couramment les Pères Grecs. Tous ses biographes nous affirment d'autre part, qu'à la même époque, il s'était déjà rompu à toutes les combinaisons de la métrique grecque. De fait, saint Pierre Fourier ne se contenta pas de correspondre en latin avec le P. Guinet pour les affaires de la congrégation. Le grec leur servit à imaginer une sorte de langage chiffré pour traiter des questions plus délicates, quand ils pouvaient craindre une indiscretion. L'initiative vint peut-être du P. Guinet; en tout cas, saint Pierre Fourier trouva l'idée ingénieuse et s'en amusa. Il lui déclara plaisamment combien il regrettait que des « Cicérons chrétiens et religieux » ne se fussent pas plus tôt « avisés d'entremêler les lettres grecques avec les leurs latines, ainsi que l'ancien Cicéron avait conjoint les latines avec les siennes grecques, comme il témoigne au 1^{er} livre *Des Offices* qu'il adresse à son fils¹² ».

Mais si les classiques étaient en honneur à Pont-à-Mousson, l'étude des Pères de l'Eglise n'était cependant pas négligée. Ils figuraient au programme de la classe de seconde à côté de Socrate et de Plutarque¹³. Un professeur de rhétorique qui nous intéresse particulièrement, le P. Fronton du Duc, se livrait assidûment à leur étude. « Il en revit un grand nombre, les enrichit de notes savantes et les fit imprimer en grec et en latin¹⁴. »

Saint Pierre Fourier, lui aussi, se délectait à cette lecture. C'était son « occupation ordinaire... à toutes les heures de son loisir¹⁵ ». Parmi les écrivains sacrés, saint Augustin, saint Jean Chry-

10. BEDEL, p. 25.

11. *Act. Beatif.*, pièce II, p. 20, cités par MARTIN, p. 294.

12. *Lettres*, III, 327.

13. Cf. MARTIN, p. 294.

14. ABRAM, p. 116.

15. BEDEL, p. 39.

sostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Bernard avaient surtout ses préférences. Leurs œuvres constituaient ses livres de chevet. « Il les possédait... avec tant de solidité que dans les occurences non préveües, comme aux conférences¹⁶ ausquelles on ne pouvoit sçavoir de quoy on parleroit, il citoit dans les occasions, et le livre, et le chapitre, et la page, et les parolles de ses Autheurs avec autant de fidélité et de facilité que s'il en eust fait la lecture la matinée précédente¹⁷. »

Le jeune élève des jésuites se livra, en outre, à tous les exercices que ses maîtres mettaient en œuvre pour entretenir l'émulation. Des concours littéraires avaient lieu très souvent entre les différentes classes et l'on s'essayait à toutes sortes de jeux poétiques. Il s'agissait le plus souvent de proposer une énigme ou un emblème en vers et de les présenter au public par une élégante épigramme¹⁸. Saint Pierre Fourier paraît avoir excellé dans ce genre de récréation littéraire. Il eut un jour l'occasion de rappeler ses petits succès de collègue. Tandis que le P. Guinet séjournait à Rome, pour y faire approuver la congrégation de Notre-Sauveur, le Père de Mattaincourt lui écrivait : « Puisque Notre Saint Père aime la poésie... me semble qu'il ne serait impertinent de faire quelque épigramme ou autre pièce de ce métier-là, brève, mais bien polie et bien labourée, à Sa Sainteté, pour lui présenter à quelque fête... ou à quelque autre occasion rare...; on pourrait introduire ou bien mentionner là-dedans les enfants de Lorraine, et fils et filles, demandant qu'il les approuve, qu'il les embrasse, qu'il les bénisse...; et parce que les cas obliques de Lotharingia ne peuvent entrer (du moins aisément) ès vers élégiaques, Austrasia pourrait prendre la place (voyez comme je suis impudent d'instruire notre Virgile!)

« Et tandis que je prends plaisir de deviser ainsi familièrement avec vos saintes Révérences qui n'ont guère de loisir ni d'appétit d'ouïr mes fables, me revient en mémoire que durant le temps de mes sottises de classe de rhétorique je fis un vers iambique qui se renverse et rend les mêmes mots en prenant les lettres à reculons, lequel je peux, me semble, raisonnablement vous adresser à Rome maintenant :

16. Récréations des religieux.

17. BEDEL, p. 40.

18. Cf. MARTIN, pp. 296 et suiv.

*Animosus ore pete perosus omina*¹⁹.

« Je voudrais dire par là que vous preniez courage et hardiesse de demander vous-même, par votre bouche, à Sa Sainteté ce que vous désirez, sans vous arrêter ou épouvanter sur tant de difficultés et d'occasions qui semblent vous devoir ôter l'espérance de l'entérinement de vos saintes requêtes. Une chose me déplaît en ce vers, c'est qu'au troisième lieu est un tribrachus, pied fort rare en ce lieu-là, un iambe, ou spondée, ou anapest, y serait bien meilleur, mais patience! cela se peut excuser. Et ces vers-là, vous savez, sont de telle nature qu'en écrivant seulement la moitié, ils sont écrits tout de leur long, sans qu'il en faille une seule lettre, *Animosus ore pet...*, voilà tout le vers en renversant les lettres et reprenant après le *t* la lettre précédente qui est *e*, et remontant toujours ainsi jusqu'à la première. Cela me servit à faire un petit épigramme de deux vers au-dessous (duquel je ne me souviens plus), où je mettais qu'en ces deux mots et demi qui ne faisaient qu'un demi-vers, était un vers entier, priant le lecteur qu'il le lût tout du long, puisqu'il le voyait écrit tout de son long. Cela fut trouvé bien fait et bien agréable au R. P. Sirmond, qui lors était maître Sirmond tout jeune. Je vous adresse ce vers et vous le donne tout-à-fait, si vous jugez qu'en puissiez tirer quelque petit profit, c'est le vôtre puisque *omnia sunt inter nos communia, toutes choses sont communes entre nous*. Quand vous en useriez comme si vous l'aviez fait, personne n'y veut penser, le R. P. Sirmond est bien loin et ne se souvient plus. Ces fanfares sont d'un autre siècle, on n'en a plus de mémoire; ...je vous conseille de ne point vous amuser maintenant à en faire de semblables, mais de dire que vous l'avez fait, ou autrefois, ou parmi les chemins, ou à quelque heure de récréation, il n'y a point de mal²⁰. »

On voit par là que saint Pierre Fourier ne dédaignait pas de s'amuser à de tels jeux poétiques. Bedel déclare même avoir trouvé « parmi ses escripts quantité de belles épigrammes qu'il adressoit à des Prélats pour les congratuler de leur arrivée à la mitre, et une si grande fécondité d'esprit qu'on en treuve six à sept sur la

19. « Hardi! demande de vive voix, sans craindre les mauvais présages! » BEDEL rapporte ce fait, p. 26.

20. *Lettres*, III, 234.

mesme matière avec des pointes fort agréables pour leur subtilité²¹ ».

En philosophie comme en théologie, saint Pierre Fourier ne se montra pas moins brillant élève. On peut imaginer toute l'importance que les jésuites donnaient à ces deux branches. Toutes les semaines des débats publics étaient ouverts pour former les jeunes gens à l'argumentation²². De ces luttes oratoires dans lesquelles le futur curé de Mattaincourt se lançait avec fougue, le vicaire général de Toul, Monseigneur Midot, avait gardé un souvenir plein d'admiration pour son ancien condisciple. Il racontait que quand celui-ci se levait pour argumenter, un silence général se faisait alors dans toute la classe. Fourier « proposoit des difficultés si bien choisies et si rares qu'on ne pouvoit concevoir où il avoit puisé ces objections, les livres n'ayans rien de semblable²³ ». Il réduisait ainsi son homme dans l'impossible « avec une telle vivacité d'esprit qu'il n'y avoit respondant si bien fondé qui ne tremblast²⁴ » de peur de succomber. Les auditeurs « trouvoient tousjours ses disputes trop courtes, et ne le quittoient jamais qu'avec un désir de l'entendre de nouveau²⁵ ». Le P. Bedel se félicite, quant à lui, d'avoir profité de ses enseignements lorsqu'il était étudiant au séminaire du Pont. « Je luy doibs le grand mercy », dit-il, « pour avoir eu ma part à ses douces influences et ressenti son aide au besoing. On commença l'an 1627, d'envoyer de nos religieux au Collège pour entrer en Philosophie; or, comme nostre maison ne se trouva point logeable au renouveau des estudes..., il fallut reprendre les escripts de deux mois, desquels nous n'avions ouï aucune explication. Nostre Père... eust peur que ce retardement ne rebutast l'esprit de quelqu'un et luy donnast du dégoust, [il] insinua... qu'il seroit bien aise de nous aider et nous esclaircir aux difficultés que nous aurions; en effect, aux récréations d'après les repas, il prenoit une introduction à la Logique et nous expliquoit si clairement ces termes qui assomment les apprentifs par leur pesanteur et les estourdissent par leur nouveauté, que par cet aide nous attrapasmes enfin

21. BEDEL, p. 26.

22. Cf. MARTIN, pp. 320 et 354.

23. BEDEL, p. 36.

24. *Id.*, p. 37.

25. *Ibid.*

ceux qui estoient partis devant nous. J'admiray pour lors et admire tous les jours davantage, voyant la faiblesse de ma mémoire, qu'estant sorti depuis quarante ans de sa Philosophie, qui s'oublie si facilement, il en eust conservé les espèces aussi récentes que s'il eust sorti depuis avant-hier de ceste escolle²⁶. »

La science théologique de saint Pierre Fourier ne fut pas moindre. Les étudiants de Pont-à-Mousson disaient communément entre eux que si la Somme de saint Thomas s'était perdue, le P. Fourier aurait été capable de la retrouver dans sa mémoire et d'en reconstituer les questions et les articles dans leur ordre primitif²⁷. « Nous avons une preuve autentique de ceste vérité », confirme Bedel, « dans le Saint Thomas commenté par Cajétain duquel il se servoit... Nous gardons avec un grand soin ce précieux trésor en nostre bibliotecque du Pont-à-Mousson; il est partagé en trois volumes qui sont autant de tesmoins qui preschent sa diligence à ceux qui ont des yeux, car d'un bout à l'autre ils sont marqués de sa main aux matières qui revenoient mieux à son esprit, ce qui monstre la grande habitude qu'il avoit avec ce livre²⁸. » Bedel constate en outre que le saint instituteur des chanoines réguliers « s'estoit rendu très capable en la cognoissance des coustumes du pays, des loix civiles receües en pratique, et possédoit assés le droict Canon pour en tenir escole et en faire leçon publique, s'il eust esté de besoiing; aussi ». ajoute-t-il, « on a vu sa paroisse retourner victorieuse des procès les plus embroüillés et contre des Villes bien puissantes²⁹ ».

Il faut dire que les maîtres de Pont-à-Mousson étaient pour la plupart des hommes de grande valeur. On les retrouve presque tous enseignant alternativement en Lorraine et à Paris, au collège de Clermont. Quelques-uns d'entre eux durent exercer une influence particulière sur l'esprit du jeune Pierre Fourier. Notons tout de suite le nom du P. Sirmond, érudit bien connu, qui fut son pro-

26. BEDEL, p. 29.

27. Cf. ABRAM, p. 320. Le fait a été confirmé par un témoin du procès de béatification, le P. Voirin, « savant et pieux jésuite qui vécut longtemps dans son intimité », dit ROGIE, t. I, p. 52 : *Act. Beatif.*, tome I, fascicule 2, p. 8 et fascicule 18, p. 8.

28. BEDEL, p. 35.

29. Id., p. 83.

fesseur d'humanités et de rhétorique³⁰. Quant au P. Richeome, il retient tout spécialement notre attention. Ce jésuite fameux, ami du P. Cotton, était préfet des études littéraires en 1578, quand Fourier arriva à Pont-à-Mousson, et devint principal du collège en 1580³¹. Il occupa d'importantes charges dans la compagnie de Jésus, et lui laissa en héritage quantité d'œuvres spirituelles. « Très lu, très admiré de ses contemporains³² », le P. Richeome était appelé « le Cicéron français » par ses confrères³³, et Deimier, dans son *Art poétique*, n'hésite pas à le placer à côté de Monseigneur Coeffeteau et du cardinal du Perron³⁴.

Ce qui nous intéresse surtout, c'est que le P. Richeome aimait dans ses enseignements tout ce qui parle aux yeux et à l'imagination, et peut-être saint Pierre Fourier lui doit-il son goût très prononcé des images et des termes concrets. « Il n'y a rien », disait-il, « qui plus délecte et qui fasse plus suavement glisser une chose dans l'âme que la peinture, ni qui plus profondément la grave en la mémoire³⁵. » Le « Catéchisme royal³⁶ », à l'usage du dauphin, prouve à quel point il savait rendre attrayantes les sciences les plus abstraites.

En matière de langage, le P. Richeome semble avoir adopté les idées de la Pléiade. Il aimait les mots chargés de sens, les mots de l'atelier, de la rue et des champs, et ne dédaignait pas les proverbes familiers³⁷. Il voulait, selon l'expression de Brémond, que l'on se mît « à l'école des humbles, de tous les humbles, bêtes et gens³⁸ ». C'est bien ce qu'il nous laisse entrevoir dans son « Académie d'Honneur » :

« Combien de mots et façons de parler ignore [le plus parfait orateur]... en sa propre langue? Combien trouvera-t-on de gens simples

30. Cf. ABRAM, p. 319. Il fut également le maître de saint François de Sales au collège de Clermont. Cf. encore ABRAM, p. 166. Sur la carrière du P. Sirmond, cf. *Id.*, pp. 165 et suiv.

31. Sur le P. Richeome, cf. ABRAM, pp. 136 et suiv. BRÉMOND lui consacre le ch. II du tome I de son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Saint P. Fourier fait allusion à lui dans ses lettres : « En l'an 1581 que le R. P. Louis Richeome était principal au collège du Pont... » (III, 397.)

32. BRÉMOND, t. I, p. 63.

33. *Id.*, p. 20. Cf. également ABRAM, p. 137.

34. Cité par BRÉMOND, t. I, p. 67, note 1.

35. *Les tableaux sacrés*, p. 7, cités par BRÉMOND, t. I, p. 32.

36. Cf. BRÉMOND, t. I, p. 28.

37. *Id.*, cf. p. 64.

38. *Ibid.*

qui lui enseigneront ce qu'il ne sait en son langage maternel? Qu'il parle à un laboureur, à un vigneron..., qu'il entre dans la boutique d'un orfèvre, d'un peintre, d'un serrurier, d'un cordonnier et d'autres artisans d'une bonne ville; qu'il nomme s'il peut leurs outils, leurs actions et ouvrages et leurs parties, et s'il se trouve muet en mille et mille rencontres, n'apprendra-t-il pas, s'il sait apprendre, qu'il est ignorant d'autant de langages et mots en sa patrie et en sa terre?... »

« Pourquoi donc trancheras-tu du Mercure..., te voyant admiré par une populace ignorante, encore que tu sentes ta conscience endurer la disette d'une infinité de mots³⁹? »

Le P. Richeome, avons-nous dit, se plaisait d'autre part aux descriptions imaginées et pittoresques. Il s'entendait admirablement à camper devant les yeux de ses élèves des portraits d'une réalité saisissante. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à celui du savant orgueilleux qui « remüe la langue dru et menu », ombrage de sa science le savoir des autres et leur « lève le morceau de la bouche » s'ils ont commencé à dire ce qu'il sait⁴⁰. A en juger par les œuvres du P. Richeome, ses enseignements moraux ne devaient pas manquer de faire grande impression sur un auditoire encore neuf, car l'éminent jésuite ne se contente pas de décrire avec vérité, il le fait avec vigueur. Il aime les images fortes et s'arrête avec complaisance aux effets de grossissement, comme dans ce tableau bien propre à inspirer le dégoût de la gourmandise :

« Représentez-vous plusieurs hommes... assis en une ou plusieurs tables couvertes de soles, de saumons, de perdrix, de chapons et d'autres pièces... fort désirées de la gueule des friands... De ces hommes, les uns coupent la viande..., les autres portent la main au plat et, après, le morceau à la bouche, les autres... mâchent à rencontre de mâchoires ce qu'ils ont emboetté..., les autres... ouvrent et serrent les lèvres et avalent la boisson, baissant ou fermant les yeux et perdant la parole.

« Ces gestes et ces actions, connus par l'expérience et naïvement représentés quelquefois par Homère..., ne sont-elles pas dignes de risée?... Prenez-moi quelqu'un qui n'ait jamais vu manger ni boire..., si cet homme entrât en une salle garnie de tels hôtes, jouant à l'escrime avec telles armes; faisant tels carnages et telles gesticulations..., ne

39. *L'Académie d'honneur*, p. 394, citée par BRÉMOND, t. I, p. 65.

40. *L'Académie d'honneur*, éd. de 1615, t. II, p. 562. Nous corrigeons « dru », écrit « drue » dans cette édition. On comparera ces images à celles de saint P. Fourier. Cf., dans *Le style de saint Pierre Fourier*, le ch. des « Images ».

dirait-il pas en soi-même : que font-ils donc maintenant...; écartelant ces corps morts et rôtis, tirant de ces sépulchres de pâte les morceaux de morts et portant toutes ces pièces dans un trou et remuant le menton et les extrémités de ce trou; versant encore dans ce trou les verres ou gobelets? En quel abîme jettent-ils ces étoffes? Sont-ce des magiciens qui font des tours de leur art? Ainsi dirait cet homme... autant alors ébahi comme vous seriez de présent, si vous voyiez une grande tablée de gens buvant et mangeant par les oreilles⁴¹. »

Le P. Richeome a peut-être le tort de pousser à l'excès son besoin de tout grossir. Quelquefois même, il faut bien le dire, il frôle le mauvais goût. En cela, il subit l'influence de son temps. Les œuvres religieuses de ce maître distingué, disciple lui-même de Maldonat et fondateur d'un collège qui devait compter Bossuet parmi ses élèves⁴², se rattachent nécessairement à un courant d'idées et de traditions. Sa manière d'apostropher les coquettes reste la même que celle des prédicateurs de la Renaissance. Comme eux, il s'attaque avec fougue aux femmes « parées d'une façon, non seulement vaine, mais monstrueuse⁴³. » Il n'épargne ni leurs cheveux « entortillés en serpent » ou « étendus en chauve-souris », ni leurs habits « déchiquetés, balafrés, mouchetés, bigarrés... [et] vertugadés ». « Que fera Jésus, s'écrie-t-il, de ces têtes enserpentées, enchauvesourisées et emmoresquées? N'en fera-t-il pas une butte de confusion au jour du jugement⁴⁴? »

Pourtant ce n'est pas une simple forme oratoire. L'indignation de ce bouillant méridional, d'ailleurs fier de sa Provence⁴⁵, n'est jamais feinte. Le P. Richeome était un passionné et un combatif. Ce ne fut probablement pas sans raison qu'on remit à sa plume le soin de défendre la réputation de l'ordre en un temps où elle eut à subir des attaques de tout genre. Quand l'ardeur de la polémique entraîne le P. Richeome, il ne connaît plus de bornes :

« J'ay parcouru l'œuvre dont vous m'escrivez du fauls⁴⁶ Théophile..., regorgeant d'énormes et impudents mensonges », écrit-il dans

41. *La peinture spirituelle ou l'art d'admirer, aimer et louer Dieu en toutes ses œuvres et tirer de toutes profit salutaire*, p. 380, citée par BRÉMOND, t. I, p. 51.

42. Le collège de Dijon, cf. BRÉMOND, t. I, p. 22.

43. *L'Adieu de l'âme dévote laissant le corps*, p. 69, cité par BRÉMOND, t. I, p. 50.

44. *Ibid.*

45. Cf. BRÉMOND, t. I, p. 20.

46. Il faut entendre « fauls », au sens de « trompeur ».

une lettre ouverte à un père de la compagnie de Jésus. « Je ne sçay que vous en dire sinon qu'un tel corbeau devoit pondre un tel œuf, et d'un tel œuf esclorre une telle engeance, digne de la cervelle... d'un apostat..... Cet homme ne faict-il pas veoir qu'il n'entra jamais en Religion d'un cœur sincère...

« Réformateur admirablement équitable et prudent, où est la boussole de vostre entendement?... Arrière conscience maligne et cervelle d'oyson, ne scachant ce qu'il dict et se coupant en contradiction par son bec, tant il est aveuglé de sa malice⁴⁷! »

Saint Pierre Fourier, dans ses controverses avec les protestants du comté de Salm, ne montrera jamais une pareille violence d'expression. Son langage reste toujours châtié. Mais sa nature vive et spontanée devait s'accommoder d'un maître tel que Richeome. Il est hors de doute que ce jésuite à l'esprit supérieur, dont les enthousiasmes égalaient les emportements, dut avoir une influence profonde sur les jeunes gens qui lui étaient confiés. Le style du P. Richeome paraît même expliquer, comme nous le montrons ailleurs, une certaine parenté littéraire entre saint Pierre Fourier et saint François de Sales⁴⁸.

L'admiration et l'estime de Pierre Fourier durent se porter également vers un tout jeune professeur du collège de Pont-à-Mousson, le P. Fronton du Duc. Fils d'un conseiller au Parlement de Bordeaux, « homme rempli de science » et « infatigable au travail⁴⁹ », ce jésuite attira l'attention d'Urbain VIII, qui lui fit hommage de plusieurs volumes de ses Conciles⁵⁰. Aucun biographe ne nous a dit jusqu'à présent qu'il ait été le maître de saint Pierre Fourier⁵¹, néanmoins son influence dut se faire sentir sur les élèves d'au-

47. *Lettre d'un Père de la Compagnie de Jésus sur le point des Profez et coadjuteurs spirituels d'icelle, proposé par Théophile Eugène ces mois passez en son libelle fameux, à un autre Père de la même Compagnie.*

48. Cf. *Le style de saint P. Fourier*, 1^{re} partie, ch. I. Saint Fr. de Sales a fait l'éloge du P. Richeome dans la préface de son *Traité de l'amour de Dieu*.

49. ABRAM, pp. 116 et 117. Sur le P. Fronton du Duc, cf. également MARTIN, p. 446.

50. Cf. ABRAM, loco citato.

51. L'hypothèse n'est peut-être pas à rejeter. Selon le témoignage d'Abram, le P. Fronton du Duc débuta au collège à la rentrée de 1578, avec le Père Solier. Tous deux « se partagèrent la rhétorique. Ce dernier faisait son cours le matin, Fronton du Duc avait celui de l'après-midi, et durant quatre ans », ajoute Abram, « leurs cours se continuèrent ainsi ». (*L'Univers de Pont-à-Mousson*, p. 114.) Or il est certain qu'en 1581, Fourier entra en rhétorique avec le P. Sirmond. Si deux professeurs se partageaient habituellement les cours, ne peut-on supposer que le P. Sirmond remplaça l'un des deux dans ses fonctions, avant que la quatrième année scolaire fût écoulée?

tres classes que la sienne. Il composait en effet pour le collège des pièces qui étaient jouées aux grandes occasions. Saint Pierre Fourier y assista sûrement. Il était en troisième quand le P. Fronton du Duc donna son « Julien l'Apostat », et rien ne nous dit qu'on n'ait pas distribué quelques rôles aux élèves de seconde, l'année suivante, quand celui-ci fit représenter « l'Histoire tragique de la Pucelle⁵² ». Cette pièce écrite en français et entrecoupée de chœurs, à la manière des drames grecs, nous a été heureusement conservée. Elle ne serait pas indigne de figurer à côté des « Juives » de Robert Garnier. Son auteur, à peine âgé de vingt-quatre ans, paraît avoir été très versé dans les règles du théâtre antique. Le P. Fronton du Duc devait en outre partager les idées modernes du P. Richeome, car il réclame, dans l'avant-jeu, le droit de traiter un sujet national :

« Messieurs, c'est à l'honneur du pays de Lorraine,
 Au fruit de sa jeunesse, affin qu'elle s'apprenne
 Aux arts et aux vertus, que ce peuple joyeux
 Est venu pour ouyr, non des comiques jeux,
 Mais plus tost, en poulant une voix plus hardie,
 L'on prétend vous monstrier, en une tragédie,
 Un spectacle plus grave, affin que gravement,
 L'esprit se norissant, se forme sagement.

« Or on a point choisy ung argument estrange,
 Sachant que tel est fol, lequel ayant sa grange
 Plaine de grains cueilliz, emprunte à son voisin,
 Laissant pourrir chez soy son propre magasin...
 On a donques choisy les faicts d'une Pucelle
 Qu'en France, plus souvent, d'Orléans on appelle :
 De Dom-Remy plus tost nous la dirons icy...

52. Cf. ABRAM, pp. 150 et suiv. Cette pièce, intitulée *Jeanne d'Arc* par le P. Fronton du Duc et préparée pour la réception du roi de France, Henri III, fut imprimée « sans le nom de l'auteur, sans son aveu, sur une mauvaise copie et sous ce titre : *L'histoire tragique de la Pucelle de Dom Remy, autrement d'Orléans, Nouvellement départie par actes et représentée par personnages*. Nancy 1581 », dit ABRAM. Elle a été rééditée par DURAND DE LANÇON, au Pont, en 1859. Cet ouvrage rare se trouve à la Bibliothèque Nationale. Cf. les études qui ont été faites sur cette pièce par DIGOT, HALDAT et BEAUPRÉ. Le P. DELAPORTE lui a consacré un article dans la *Revue des Etudes*, oct., 1890. Il est regrettable qu'il ne nous reste de cette pièce qu'un texte aussi défectueux. Nous le donnons tel quel.

Malgré les maladresses d'un talent encore jeune, toute la pièce est animée d'un souffle patriotique que n'eût pas renié Corneille. On y rencontre quelques tirades assez bien enlevées et quelques vers aux fortes antithèses. Citons seulement ces paroles adressées au Dauphin de France par la Pucelle :

« O Prince des François! d'une franche demande
Je vais vous découvrir ce que Dieu me commande.
Si vous voulez bien tost r'entrer dedans voz biens
Et vous reveoir servy de voz subjects anciens,
Presentés librement vostre Royaume et sceptre
A cil à qui aussy vous les debvès soubmettre;
Donnez le donc à Dieu; offrez le entre ses mains
Et il le vous rendra, car tous moyens humains
Ne vous le rendront pas. Heureux qui se deffie
De soy mesme et en lui sa force fortifie.

« Quand nous donnons à Dieu, nous ne luy donnons pas :
Il nous le rend icy ou après le trespas.
Or ne pensés point donc que la force invaincue
De vos preux chevaliers puisse rendre vaincue
Par force des Anglais; mais affin que voies
Que de l'ayde de Dieu vous estes appuyés,
Il veult user du bras de moy chétive et fresle
Pour de vos ennemis domter la gent cruelle. »

(Acte I, sc. III.)

Et encore cet appel lancé aux soldats par le « Sieur de Culant, Admiral de France » :

« Compagnons, si jamais une louable envie
De servir vostre Roy vous a faict vostre vie
Exposer au milieu de cent mille dangers,
Maintenant attaquez ces larrons estrangers
Et, eschaufant vos cœurs d'une juste cholère,
Revenchez de sur eux le sceptre de son Père.
Rendez, selon le droict de la Salique loy,
Nostre Roy à la France et la France à son Roy...

(Acte II, sc. V.)

Malgré tout, « L'histoire tragique de la Pucelle » conserve une certaine naïveté qui rappelle les vieux miracles du moyen-âge. Elle présente pour nous cet intérêt, qu'à côté de strophes qui s'efforcent d'être lyriques, on y voit Français et Anglais échanger les invectives les plus populaires sur les remparts d'Orléans. Là encore, saint Pierre Fourier était à bonne école pour garder le sens des réalités concrètes. La langue de Fronton du Duc, comme celle du P. Richeome, gardait une liberté d'expression toute « seizième siècle ». Son drame nous prouve, d'autre part, que si le latin avait la première place dans les études des jeunes gens de Pont-à-Mousson, le français n'y était pas absolument dédaigné. Il y était du moins cultivé aux heures de délassement.

Saint Pierre Fourier se souvint sans doute des séances de fêtes organisées par le P. Fronton du Duc quand il imagina d'enseigner le catéchisme aux enfants de Mattaincourt par des représentations théâtrales⁵³. Peut-être s'inspira-t-il aussi du « Catéchisme Royal » ? Il avait, du moins, expérimenté la forte impression que peut faire sur de jeunes esprits un enseignement en action. Les moyens d'émulation mis en œuvre par les jésuites pour inspirer le goût de l'étude à leurs élèves se retrouvent, en tout cas, dans les règles qu'il donna aux religieuses sur « l'instruction des filles séculières⁵⁴ ».

Avant de terminer ce chapitre sur les maîtres de Pont-à-Mousson, il convient d'ajouter quelques mots sur un personnage assez original qui, très probablement, enseigna le droit à saint Pierre Fourier. Nous voulons parler de Pierre Grégoire⁵⁵. Sa science mérite d'être relevée. Mais les débats que ce célèbre Docteur de l'université de Toulouse souleva à Pont-à-Mousson, nous font aussi connaître les chicanes étymologiques pour lesquelles se passionnaient parfois les étudiants lorrains.

Appelé au Pont par le duc Charles III, en 1582, pour y ouvrir la faculté de droit, « Grégoire de Toulouse » en fut le doyen jusqu'à

53. Cf. ROGIE, t. I, p. 117. Des fragments de ces scènes composées par saint P. Fourier nous sont restés; cf. *Opuscule concernant la Congr. de Notre-Sauveur*, tome II, p. 512 et *Recueil* du P. FRIANT, tome I, p. 71.

54. III^e partie des *Vraies Constitutions*.

55. Sur P. Grégoire, cf. ABRAM, pp. 179, 191 et 345, et MARTIN, pp. 46 et suiv.

sa mort survenue en 1597. Malgré l'âpre querelle qu'il eut avec les jésuites, ceux-ci rendirent hommage à ses capacités. Le P. Abram écrit de lui qu'il s'est fait, dans la science du droit, « un nom digne d'être placé à côté de celui des Cujas, des Hotman, des Duaren, des Bodin et des plus célèbres juristes de ce temps⁵⁶ ». « Dans son ardeur infatigable pour le travail », nous dit encore Abram, « il étendait ses livres ouverts sur le pavé de sa chambre, et, se couchant au milieu d'eux, il étudiait ainsi de longues heures, tout absorbé dans son travail et insensible à la rigueur des saisons⁵⁷. »

Mais Grégoire de Toulouse était assez jaloux de sa réputation. Il se montra ombrageux sur une question de préséance, en disputant aux jésuites l'honneur du rectorat. Une querelle assez vive éclata en 1583⁵⁸. Elle était loin d'être terminée quand saint Pierre Fourier quitta l'université. Elle eut ses petits côtés. Pour calmer les esprits, le Duc avait décidé que chaque faculté aurait son sceau distinct, mais « peu de noms de lieux avaient causé autant d'embarras aux latinistes que ce mot de Pont-à-Mousson⁵⁹. » Après plusieurs tâtonnements, les jésuites avaient adopté le mot *Mussipontum*, déterré « dans le texte du traité de Nuremberg, qui recevait fort bien la désinence de l'adjectif, *Mussipontanus*⁶⁰ ». »

La mauvaise humeur de Grégoire de Toulouse se porta sur cette affaire d'étymologie et souleva une tempête assez semblable à celle de « Kiskis » et de « Kankan » à l'université de Paris, au temps de Ramus. Il alla jusqu'à accuser les jésuites auprès de Charles III, « de s'être attribué un souverain domaine sur la ville et sur l'université en lui donnant un nom, comme Adam avait fait pour les animaux⁶¹ », et, après avoir lui-même essayé de toutes les étymologies, en plaçant toutefois le mot « Pont » devant, par manière de protestation, il finit par adopter « *Pontimussum* ». Inutile de dire si les étudiants s'échauffaient de part et d'autre ! Un étudiant de droit confia, par malheur, sa thèse à l'éditeur des jésuites ; « il avait mis sur son manuscrit : *Pontimussana Universitas* ; quelle ne fut pas sa colère en lisant sur l'imprimé : *Mussipontana*⁶² ! »

56. ABRAM, p. 179.

57. Id., p. 180.

58. Sur cette querelle, cf. ABRAM, pp. 191 et suiv.

59. MARTIN, p. 51.

60. Id., p. 52.

61. ABRAM, p. 194, en note.

62. MARTIN, p. 54.

Saint Pierre Fourier n'oublia pas le débat. Devenu supérieur général de la congrégation de Notre-Sauveur, il écrivait encore au P. Bedel, en 1633 : « Voilà quelques règles mal agencées, bâties tout à la hâte..., ainsi que le voyez. Je prie votre Révérence qu'elle prenne la peine de les examiner... J'y ai mis quelques mots tout exprès, comme *Pontismonsconense*, pour vous faire un peu rire à votre récréation de demain, où je me réjouis de me trouver par pensée et souhait pour entendre les commentaires (et peut-être les plaintes) que nos bons frères feront là-dessus en plusieurs endroits, s'ils les entendent lire⁶³. »

Il faut croire que la plaisanterie souleva encore de vives controverses parmi ces jeunes étudiants, car, un peu plus tard, saint Pierre Fourier s'amusait de nouveau à commencer ainsi une autre lettre au P. Bedel :

« Gratia vobis omnibus, et pax, et humilitas, et bonitas, et disciplina a Deo ne *Pontismonsionem* perdat ordo noster⁶⁴. »

Tel était le milieu intellectuel très remuant, mais aussi très choisi, dans lequel saint Pierre Fourier reçut une formation qui le marqua pour la vie. Nous allons voir ce que, devenu curé de Mat-taincourt et supérieur général des chanoines de Notre-Sauveur, il lui resta de cette solide culture, comment il l'entretint et l'usage qu'il en fit.

IV. — HUMANISTE ET ÉPISTOLIER

Nous avons vu qu'en quittant l'abbaye de Chaumousey, peu de temps après avoir dit adieu à l'université de Pont-à-Mousson, saint Pierre Fourier connut la vie la plus trépidante qu'on puisse imaginer. Toujours sur les chemins pour organiser de nouvelles communautés, accaparé par l'administration de sa paroisse ou appelé

63. *Lettres*, V, 223.

64. *Ibid.*, V, 306 : « que la grâce, la paix, l'humilité, la bonté, la science, vous soient données de Dieu à tous, afin que notre ordre ne perde pas son Pontimonsion. » Saint P. Fourier adoptait volontiers, dans ses lettres aux chanoines, cette forme de salut par laquelle saint Paul commençait ses épîtres.

au conseil des Ducs, le curé de Mattaincourt n'a pas une minute de répit. Son « ordinaire est de souper aux dix heures du soir et [d']ouïr en sursaut le matin », sa « porte assiégée et heurtée à grands coups dès les trois ou quatre heures¹ ». Il n'en a pas plus tôt fini avec ses paroissiens, que la comtesse de Gerbévillers² survient inopinément à Mattaincourt et lui absorbe le plus clair de sa journée. Ou bien c'est le laquais de Monseigneur de Saint-Mihiel qui lui arrive, « plein de larmes et de soupirs³ », avec une nouvelle désastreuse pour la congrégation de Notre-Sauveur, à moins encore qu'on ne vienne le chercher d'urgence pour aller à Lunéville où l'attend « l'Altesse de Madame⁴ ». La princesse de Phalsbourg le met en peine pour ses protégés⁵, et « Monseigneur le Duc Eric, Madame de Lorraine et Madame la Duchesse » lui écrivent, avec « toute l'affection possible⁶ », des lettres auxquelles il faudra répondre en prenant sur ses nuits; sans compter le nombre de contrats, de suppliques et de minutes de toutes sortes qu'il lui faut préparer pour les religieux ou les religieuses.

Désormais, en effet, la plume de saint Pierre Fouriet ne chôme pas. Non seulement il doit trouver le temps de composer les règles et les ouvrages spirituels nécessaires à ses deux congrégations, écrire des règlements de vie pour des personnes du monde ou dresser les statuts de diverses confréries, mais il se voit encore obligé d'entretenir une correspondance continuelle avec les monastères qui ne cessent de se multiplier. On peut se demander, à juste titre, dans quelles conditions le Père de Mattaincourt arrive à rédiger ses différents écrits. Il gémit souvent qu'il a « la tête si pesante... et si pleine de tant de diverses affaires que » son « petit esprit n'a pas la liberté ni le loisir de considérer et revoir bien à point tout ce que fait la main⁷ ». Ce qu'il « brouille » sur le papier « lui coûte bon », et il lui faudrait souvent « plus d'attention et de temps et de tourments d'esprit pour dresser un contrat⁸ ». Dans sa vieillesse, il

1. *Lettres*, II, 210.

2. *Ibid.*, cf. V, p. 297.

3. *Ibid.*, II, 400.

4. *Ibid.*, IV, 151.

5. *Ibid.*, cf. III, 587 et IV, 152.

6. *Ibid.*, I, 91.

7. *Ibid.*, II, 148.

8. *Ibid.*, III, 25.

avoue aux chanoines de Saint-Pierremont qui veulent lui emprunter ses notes pour leurs catéchismes, qu'il écrivait « jadis ces matières-là hâtivement au premier morceau de papier rencontré » et qu'il ne sait « ce que le tout est devenu », disant : « je... tâche sur mes vieux jours de m'amender un petit de ce côté-là et ne plus perdre ainsi ce que je brouillasse, afin de m'en servir par après à des autres rencontres. Mais, mon Dieu, c'est bien tard ! Sero sapiunt Phryges⁹ ! »

S'il donne nécessairement tous ses soins aux lettres qu'il envoie aux personnes de qualité, celles qu'il adresse aux religieux sont écrites, la plupart du temps, « à je ne sais combien de reprises¹⁰ ». Il a beau prendre « un grand feuillet pour le mettre tout plein », les personnes « qui frappent à la porte et entrent à tout bout de champ », l'obligent parfois à se contenter de « deux ou trois lignes¹¹ ». Il impatiente les courriers qui le pressent « à toute reste¹² ». Aussi lui arrive-t-il de se résigner à mettre « dans la tête » d'un messager ce qu'il n'a pu écrire sur le papier¹³. Un grand nombre de ses lettres sont d'ailleurs datées de façon significative : « à Mattaincourt, ce Jeudi-Saint, parmi la presse des confessions et de l'office de l'église¹⁴ », « au milieu des champs, proche la ville de Nancy...¹⁵ », « cette dix-huitième minuit de novembre¹⁶ », ou même : « ès bains à Nancy, sur les quatre heures de relevée¹⁷ », quand il ne dit pas au cours de sa lettre : « le bruit que menaient hier nos paroissiens m'attendant aux confessions, tandis que je vous écrivais sur un banc à l'église, me fit oublier deux points¹⁸... »

Si l'exil et la vieillesse lui apportent un peu plus de loisir, la situation politique complique les affaires, et les difficultés qui surgissent de toutes parts ne font qu'augmenter sa correspondance. Eloigné de ses communautés, il doit leur écrire de longues épîtres.

9. *Lettres*, II, 326 : « Les Phrygiens deviennent sages trop tard. » Cette allusion au refus obstiné des Troyens de rendre Hélène était passée en proverbe en latin.

10. *Ibid.*, VI, 363.

11. *Ibid.*, I, 237.

12. *Ibid.*, V, 369.

13. *Ibid.*, IV, 178.

14. *Ibid.*, II, 339.

15. *Ibid.*, IV, 306.

16. *Ibid.*, IV, 192.

17. *Ibid.*, IV, 14.

18. *Ibid.*, I, 400.

Elles sont d'importance. Dans la même journée, il parvient à rédiger la valeur de 68 à 73 pages in-4^e¹⁹. Aussi peut-il y passer des « nuitées », comme par le passé, et dire qu'il est « tout bossu²⁰ » à force d'écrire. On comprend qu'une plainte lui échappe parfois : « Si vous saviez... combien me coûtent vos lettres, vous prendriez pitié de moi... Encore ai-je si mal à la tête, tout en écrivant celle-ci, que je ne sais presque ce que je fais²¹ », ou bien : « je suis si las d'avoir écrit²² ».

Mais dans ces conditions, il n'a jamais le temps de se relire et encore moins celui de chercher ses phrases ni de polir son style. C'est pourquoi il demande fréquemment qu'on veuille bien excuser « tout plein de fautes qui sont » dans ses lettres, parce que les ayant écrites avec « un esprit et une main à moitié endormis », il ne les a pas revues²³. Quoi qu'il en dise, on pourrait difficilement y relever des fautes d'orthographe. Sur plus de 50 manuscrits, c'est à peine si l'on trouve un singulier pour un pluriel. Mais il y a plus; cette correspondance si hâtive présente un intérêt et un charme littéraires réels. Elle dénote une culture remarquable et prouve, de la part de son auteur, une vie intellectuelle qui ne se dément jamais.

On pourrait croire en effet, qu'étant pris par une vie aussi active, le P. Fourier ait fait désormais bon marché de ses lectures ou du moins qu'il ait vite oublié les connaissances acquises au collège de Pont-à-Mousson. Il n'en est rien. Outre qu'une longue formation ne pouvait manquer de laisser des traces profondes dans un esprit aussi ouvert que le sien, il garda toute sa vie le goût de l'étude.

Dans ses nombreuses pérégrinations, on le voit fréquemment réclamer l'un ou l'autre de ses livres, parce qu'« il se présente des occasions » qui lui « font désirer... [d'en] lire quelques passages²⁴ ». Les occupations les plus absorbantes ne lui ont rien fait perdre de son amour pour la lecture des Pères de l'Eglise. Combien il les savoure! Saint Augustin est « tout d'or²⁵ » et « Saint Grégoire

19. Cf. *Lettres* : 1^{er} août 1637, 17 février 1638 et 29 septembre 1639, t. VI.

20. Cf. *Lettres*, V, 248 et 354, d'une part, et V, 153 et 314, d'autre part.

21. *Ibid.*, II, 310.

22. *Ibid.*, III, 592.

23. *Ibid.*, VI, 290.

24. *Ibid.*, IV, 328. Cf. également V, 238.

25. *Ibid.*, IV, 108.

Nazianzène » continue à faire ses délices. A l'occasion, il ne laisse pas d'emprunter quelque piquante image à « un sien petit, mais élégant traité²⁶ ». Il ne faudrait pas croire non plus que le curé de Mattaincourt délaisse maintenant les classiques grecs et latins qu'il a appréciés dans sa jeunesse. Il les ouvre et les compulse presque aussi souvent que les auteurs sacrés. Ses fonctions ecclésiastiques elles-mêmes l'y obligent. Toutes ces lectures lui sont nécessaires tant pour préparer ses sermons que pour relever le ton de ses lettres aux gens du monde. A l'égal de ses contemporains, saint Pierre Fourier ne dédaigne pas, même dans ses allocutions familières, de citer Sophocle et Euripide à côté de saint Augustin et de saint Ambroise²⁷, pas plus qu'il n'hésite à appuyer des textes de la Bible de remarques empruntées à Tite-Live, à Sénèque ou à Pline²⁸. Parmi ses écrits, il nous reste le brouillon d'une allocution au duc de Lorraine, préparée pour un de ses chanoines réguliers, dans laquelle il trouve moyen de faire allusion à la fois aux lettres de Cicéron, au panégyrique de Trajan, à Velleius Paterculus, à saint Grégoire de Nazianze, à Quintilien, à Latinus Pacatus, à saint Isidore, à Tacite, à saint Jean Chrysostôme, saint Bernard, Cassiodore et Claudien²⁹.

Ainsi, même en dehors de ses goûts personnels, la situation sociale de saint Pierre Fourier l'aurait obligé à s'intéresser aux choses intellectuelles. Il ne s'agissait pas seulement pour lui de prêcher ou d'écrire à quelques grands seigneurs, mais il lui fallait aussi assurer la bonne renommée et l'avenir de deux congrégations.

Ses anciens biographes nous apprennent qu'il s'employait lui-même à la formation des religieuses de Notre-Dame. Il leur enseignait les méthodes à tenir pour l'instruction des petites filles³⁰ et **revenait pour elles aux principes élémentaires de l'orthographe et de l'arithmétique**. En outre, il s'informait des progrès de leurs élèves et cherchait tous les moyens de relever le niveau intellectuel des enfants du peuple.

« Trouveriez-vous bon », écrivait-il aux religieuses, « que, pour

26. *Lettres*, I, 461.

27. *Opuscules concernant la Congr. de N.-Sauveur*, cf. tome II, p. 478.

28. *Ibid.*, cf. tome II, pp. 465, 467 et 492.

29. *Ibid.*, cf. tome II, p. 539 : « Combien grande est la force et la puissance de l'exemple dans un prince. »

30. Cf. d'HANGEST, *Histoire générale du B. Pierre Fourier*, 1^{re} partie, livre III, ch. V et livre IV, ch. XXVI.

empêcher les filles de chanter des chansons vaines, ridicules et déshonnêtes..., vous fissiez chanter à vos écolières par toute votre congrégation des psaumes de David sur quelque bel air? Je crois que cela servirait à tout le peuple et que ces fillettes étant devenues grandes et mères de famille, les apprendraient à leurs enfants et servantes et en tireraient toutes de grandes instructions... Il y a bien longtemps que j'ai ce désir en l'esprit, de les ouïr chanter à Mattaincourt, devant les portes en été, en filant leur laine, et en hiver, le soir, dans leurs poêles chauds, et en tous temps au lavoïr, en dégraissant leurs draps, au lieu de dire du mal d'autrui, des propos vilains et des contes pleins de moqueries, d'impertinences et de misères. Il me semble qu'infailiblement un chant dévot, plaisant et agréable, sur des paroles de l'Écriture sainte, comme des psaumes et cantiques, apporterait un grandissime profit à la jeunesse et encore à des personnes âgées.

« Et tout à propos nous avons la version de Philippe Desportes..., élégante et intelligible (en tant qu'il est possible de l'être en ces matières-là). On le (sic) pourrait faire imprimer en beaux caractères expressément pour votre congrégation. J'estime que l'on en distribuerait aisément 7 ou 800 par toutes les écoles de votre congrégation. Pensez-y un peu. Jésus! que cela me semblerait beau! J'attends encore demain ou après réponse d'un de vos monastères³¹. »

Il proposa ainsi à tous les monastères de Notre-Dame la traduction des Psaumes « du sieur Philippe Desportes, qui les a tournés en vers français et si heureusement qu'il en est loué de tous les hommes doctes de ce siècle³² ». Les religieuses accueillirent sa proposition avec enthousiasme et lui demandèrent d'y ajouter pour elles-mêmes une traduction de saint Jérôme. Connaissant les talents de leur fondateur, elles le crurent d'ailleurs aussi à même que Desportes de mettre les Psaumes en français. Partout où il s'était adressé, on se méprit, en effet, sur ses intentions. On pensa qu'il parlait de publier une traduction des Psaumes qu'il avait faite. Il eut beau s'exclamer qu'il en était incapable, les religieuses s'y trompèrent toutes, et il lui fallut écrire de nouveau à chaque maison pour éclaircir l'affaire :

« Vous me parlez de vous traduire des épîtres de saint Jérôme.

31. *Lettres*, II, 279.

32. *Ibid.*, II, 312.

Ah! mon Dieu, je n'en ai pas le temps! Ne voyez-vous pas, pauvres Filles, que je ne puis dérober un peu de temps pour aller à Châlons? Je suis plus tenté mille et mille fois de vous aller voir toutes que d'entendre parler saint Jérôme en ses doctes épîtres; et puis je n'entends rien à ce métier-là de traduire des auteurs. Il semble, en lisant ce que vous m'écrivez sur les Psaumes, que vous estimez que je les aie traduits et les veuille faire imprimer de ma façon. Vraiment! c'est pour rire. Je vous écrivais, ce me semble, qu'au cas que l'on trouverait bon partout, que les petites filles apprissent à les chanter en vos écoles..., ce serait bien fait d'en mettre sous la presse..., ce que je disais parce que nous en trouvons rarement ici; mais je n'entendais pas que ce fût de ma version. Jésus-Maria! j'en suis bien éloigné! mais c'est de celle du sieur Desportes, laquelle j'ai vu louer de plusieurs grands esprits³³. »

Quoi qu'il en soit, ceci nous prouve que saint Pierre Fourier ne négligeait pas de s'intéresser aux publications religieuses de son temps³⁴. Aussi bien prenait-il plaisir à entendre un bon orateur, et regretta-t-il vivement, un jour, d'avoir manqué le sermon du « grand » P. Coton³⁵.

Mais, dans le domaine intellectuel, les chanoines de Notre-Sauveur réclamaient encore bien autrement son aide et son dévouement. L'avancement de cette nouvelle congrégation lui tenait à cœur au plus haut point. Aussi se réjouissait-il fort quand il apprenait qu'un brillant sujet y demandait entrée, tel le jeune Guinet, fils du « professeur ès Lois³⁶ », ou bien que « Maître Bedel » avait défendu avec grand succès les thèses qu'il avait fait imprimer, et que le régent du collège donnait de bons témoignages de ses novices³⁷. Toute sa sollicitude allait, bien entendu, à ces jeunes étudiants du séminaire de Pont-à-Mousson. Il veillait soigneusement à ce qu'on n'entravât pas leurs heures d'étude par des dévotions excessives et s'inquiétait de leur santé. On peut imaginer quelle

33. *Lettres*, II, 308.

34. L'édition de Desportes est de 1603 et les écoles de la congr. de Notre-Dame s'ouvrirent en 1598.

35. *Lettres*, I, 297.

36. *Ibid.*, II, 197. Jean Guinet, cousin du général des chanoines. Son père occupait une chaire de droit à l'université de Pont-à-Mousson. Il y eut trois membres de cette famille dans la congrégation, du temps de saint P. Fourier. Cf. ROGIE, t. II, p. 18, note 1.

37. Cf. *Lettres*, III, 545 et 559.

fut sa désolation quand la peste se déclara dans la ville de Pont-à-Mousson et y fit tant de victimes qu'il fallut momentanément fermer la maison. Il avait pris cependant toutes les précautions possibles pour éviter le fléau. Dès qu'il avait appris que l'eau de leur puits prenait un aspect douteux, il s'était hâté d'écrire au P. Guinet :

« j'envoie ce petit garçon tout exprès à votre Révérence, pour savoir... si nos bons pères et frères se servent encore présentement de la très-mauvaise et très-dangereuse eau de ce puits corrompu. Vere, Monsieur et très-Révérénd Père, je crois que c'est offenser Dieu de leur en permettre l'usage... Ils prendront petit à petit des maladies incurables sur cette eau, sur ce pain qui en est pétri, sur cette marmite qui en est remplie et sur ce vin qui en est corrompu. Cette croûte bleue qui se fait sur cette eau (à ce que l'on m'a dit) est cousine ou plutôt sœur germaine du venin ou poison... Il nous en faut de l'autre par nécessité, et j'à pour le prochain repas...

« Et comment un prélat, un supérieur de Religion tel que vous êtes, aurait-il bien le courage d'exposer au hasard de maladies incurables et de mort, un régiment de personnes si nobles, si relevées...? Quand on les voit tous ensemble en un chœur d'église, en un réfectoire, en une salle de dispute, en une rue, marchant modestement, avec un si bel ordre, on peut véritablement dire ce que répondit l'ambassadeur du roi Pyrrhus, lorsqu'interrogé à son retour de Rome sur ce qu'il lui semblait du sénat de là auquel il venait de parler : *Sire, vous diriez proprement que ce sont autant de rois qui séent là-dedans...* Que toutes ces bouches d'or, ces bouches de Dieu, soient servies de bonne eau pour le moins, au nom de Dieu; j'entends dans leur pain et potage, et non pas dans leur vin, car, après la ruine de quatre ou cinq estomacs tout jeunes et celui du R. P. Petitjean, qui était plus âgé, me semble... que ce serait très-bien fait d'essayer (notamment durant cette année qui est servie de vins beaucoup plus faibles que les précédentes, à ce qu'en témoignent unanimement tous les maîtres buveurs) à faire en votre congrégation ce que faisait jadis une vieille buveuse qui n'était pas trop sotte, nonobstant qu'Ausonius, en ses épigrammes, se joue sur son nom doctement et de bonne grâce, à son accoutumée, demandant pourquoi elle s'appelait Méroë, si c'était point qu'elle fût native d'une île qui porte ce nom, et conclut que c'est parce que : *Vinum non diluit undis, potare immixtum sueta, merum-*

*que merum*³⁸. Ce ne suis-je pas qui écris ces dernières fadaïses de poésie à votre Révérence, ce sont mes doigts qui sont maintenant si accoutumés et si aises, et si joyeux, de me mettre d'ordinaire le verre tout plein de vin, sans y plus mélanger une seule goutte d'eau, qu'ils prennent plaisir à se mêler encore sur le papier de ce beau métier-là³⁹. »

Le P. Bedel nous a dit comment saint Pierre Fourier suivait les études de ses novices et leur donnait au besoin des répétitions. Lorsqu'ils étaient sortis du séminaire, et même pourvus de charges importantes, le Père de Mattaincourt ne leur ménageait pas non plus ses conseils. Quand le P. Guinet fut envoyé à Rome pour y faire approuver les statuts de la congrégation et y défendre la cause des écoles, saint Pierre Fourier, sachant que celui-ci avait un léger défaut de prononciation⁴⁰, lui donna ce conseil :

« Il me semble que si d'aventure l'occasion se présente de faire jouer ce qu'... aurez écrit, ce serait mieux à vous de le lire que de le prononcer par cœur, non pas qu'il y ait à craindre qu'il vous en doive prendre comme à Monsieur Héraclides de Lycie, sophiste bien célèbre et qui avait longtemps fait leçon de ce qui était de ce métier-là ès écoles de la ville de Smyrne, lequel, nonobstant tout cela, se présentant à haranguer devant l'empereur Sévère en la ville où vous êtes, fut tellement troublé de la noblesse de ses auditeurs, comme il pensait commencer son discours, qu'il ne put dire un seul mot et demeura là comme une statue, tout confus, tout muet, tout perdu; vous avez trop de mémoire, trop d'assurance, trop de doctrine, trop de bon droit en votre cause, mais parce que votre naturel et votre zèle et votre ferveur ès affaires de Dieu vous font parler quelquefois un peu bien vite et que, par aventure, à cette occasion, votre sens ne pourrait pas aisément s'imprimer ès esprits de ceux qui vous écouteront, et que la chose réussirait beaucoup mieux d'être lue et prononcée un peu plus à loisir. Pensez-y, s'il vous plaît, nous vous en prions tous⁴¹. »

Mais, loin de se contenter d'un simple détail de ce genre, il alla jusqu'à prendre la peine de préparer la harangue du Père,

³⁸ C'est parce qu' « elle ne mélangea pas son vin à l'eau, habituée qu'elle était à le boire pur, et purement du vin pur ».

³⁹ *Lettres*, IV, 214.

⁴⁰ Cf. ROGIE, t. II, pp. 19 et 20.

⁴¹ *Lettres*, III, 132.

en lui fournissant tous les textes et toutes les références dont il pourrait appuyer son argumentation.

Il s'agissait de faire admettre par les Congrégations romaines, une clause autorisant l'enseignement dans les monastères des chanoines réguliers. Rome se montrait peu disposée à l'accorder, et saint Pierre Fourier désirait ardemment voir s'ouvrir des écoles et des collèges dans toute la Lorraine. Aussi étaya-t-il solidement la thèse que devait développer le P. Guinet. Il lui indiqua des textes importants de saint Jean Chrysostôme et de saint Jérôme, et poussa la minutie jusqu'à relever un grand nombre d'exemples dans l'histoire des premiers temps du christianisme. Ne le jugeant pas encore assez documenté, il ajouta qu'« on pourrait bien à propos... leur demander s'il trouvent mauvais que nous fassions pour les garçons... ce que faisait le père d'Origènes, qui enseignait à ce petit garçon les saintes Lettres dès le berceau, lui en faisait tous les jours réciter par cœur les plus belles sentences, comme raconte Eusèbe. *Hist. eccl., lib. 6, ch. 2.*, comme on faisait enfin par toute l'Eglise universelle du temps de saint Grégoire de Nazianze, comme il se voit en sa première Oraison contre l'empereur Julien, où il dit que cet homme, qui était un vrai singe des chrétiens et pour établir son impiété voulait les imiter, *scholas in omnibus civitatibus extruere parabat*⁴², sans doute pour ce qu'il le voyait ainsi pratiquer parmi les chrétiens et reconnaissait d'ailleurs quelles forces avaient les premières teintures que l'on donne aux enfants, soit en bien, soit en mal. Jamais, ce crois-je, on n'a mieux vu pratiquer, touchant les mœurs, que nous le voyons de notre âge, ce que dit Cicéron en sa première Tusculane, ce me semble : *Mais maintenant, à peine sommes-nous mis au monde, à peine nos mères nous ont-elles reçus dans leurs bras, qu'aussitôt nous sommes plongés dans toute sorte de malice, au sein de la plus profonde dépravation de mœurs et d'opinions, et que nous semblons avoir suçé l'erreur avec le lait même de notre nourrice*⁴³ ».

Ce n'était pas seulement dans des cas exceptionnels comme celui-ci, que le réformateur préparait à ses chanoines ce qu'ils devaient dire ou écrire. C'était tantôt un sermon pour l'un, tantôt

42. « Il était sur le point de faire construire des écoles dans toutes les villes. »

43. *Lettres*, III, 133. Il cite de mémoire le texte de Cicéron.

une supplique pour l'autre, dont il jetait les principaux points sur le papier, quand il n'en rédigeait pas lui-même tout le texte. Placets, suppliques, contrats, lettres d'affaires, tout passait par ses mains. Il en revoyait jusqu'aux moindres fautes d'orthographe et notait soigneusement ses corrections dans la marge⁴⁴. Sa connaissance du latin lui était donc d'une utilité constante pour la plupart de ces sortes d'écrits, mais il est probable qu'il entretenait aussi ses connaissances littéraires dans cette langue en vue de ses étudiants, car il ne se contentait pas d'un latin médiocre. Demandant un jour qu'on modifie la forme d'une minute de contrat, il fait cette observation : « si le notaire pouvait remettre les mots suivants ainsi qu'il les avait couchés la première fois, ce serait moult bien fait..., mais en attachant quelque autre chose au-devant pour la construction...⁴⁵ »

L'ancien élève de Pont-à-Mousson s'y entend, il sait ce qui est conforme ou non au génie de cette langue dont il goûte d'ailleurs la riche concision. C'est pourquoi il trouve que les lettres des PP. Guinet et Lemulier « étaient remplies de plaintes en latin, mais si vives... qu'il n'y a pas moyen de les représenter en la langue française⁴⁶ ». Il a d'ailleurs ses préférences et ses goûts personnels en matière de style. Certaines élégances de forme ne lui sont pas indifférentes, même quand il ne s'agit que de l'en-tête d'une procuration. Ayant demandé au P. Maretz d'écrire une requête en son nom, il lui dit :

« Au reste, il ne faudra se servir là-dedans de ce mot de général, qui me semble, je vous assure, être, principalement à mon égard, comme un mot de risée et vraie moquerie. J'ai vu une patente de feu le R. P. Guinet où ce mot n'était pas. Il l'écrivait ainsi : *N. Guinet, Praepositus Canoniorum Regularium Congregationis Salvatoris Nostri, Ordinis Sancti Augustini Reverendo Patri N***, Canonico Regulari ejusdem Congregationis expresse professo, salutem, pacem et debitum sinceræ dilectionis affectum*. En lieu de ces derniers mots : salutem, pacem... etc., je mettrais volontiers, en suite de notre style ordinaire tiré de saint Paul : *gratiam et pacem a Domino*. Et si votre Révérence était en cela de mon opi-

44. Voir plus loin, pp. 90 et 91.

45. *Lettres*, II, 383.

46. *Ibid.*, III, 268.

nion et qu'elle jugeât bon d'y ajouter encore ces dignes mots : *Jesu-Christo Salvatore Nostro* (saint Paul en son épître « ad Titum » y met ces deux mots : *Salvatore Nostro*), par aventure n'y viendrait-ils pas mal?⁴⁷. »

Il a beau protester qu'il a oublié toutes les règles du latin classique et demander aux Pères qui sont à Rome de revoir ses écrits, il se trahit lui-même. Avec sa modestie ordinaire, il leur envoie un traité de catéchisme qu'il veut présenter au Saint Père, et l'accompagne de cette demande : « Je supplie, au nom de Dieu, vos dignes Révérences d'examiner ceci, et, si elles jugent qu'il le faille faire sortir de la maison le premier jour de l'an ou à quelque autre occasion, ôtez lui, je vous prie, mais je vous en prie bien fort, ôtez lui, dis-je, ce viel habit de grosse toile tout déchiré, tout puant, tout plein de l'ancienne vermine de mes thèmes de la 6^e classe, et le vêtez richement et superbement des habits très-rare... et très-admirés de votre beau latin, afin qu'il ne soit pas honteux de paraître en public⁴⁸. »

On croirait à l'entendre qu'il n'y connaît plus rien. Mais à une autre occasion, pressé par le temps, il supplie le P. Guinet, « à mains jointes et même à genoux », de lui rédiger « un oremus » après lequel on attend pour obtenir l'approbation d'une confrérie. Il dit qu'il ne saurait le faire. « Je parle en conscience », ajoute-t-il, « sont quarante-neuf ans et plus que je n'ai composé seulement trois mots de latin. Je n'en ai plus mémoire véritablement⁴⁹ ». Le P. Guinet s'exécute; mais à peine saint Pierre Fourier a-t-il reçu l'oraison demandée qu'il ne peut s'empêcher de la corriger. Tout en remerciant le Père du service rendu, il remarque discrètement : « je me suis arrêté sur ces mots de l'oraison très-belle, très-docte, très-pieuse, très-bien faite : *benedictionis tuae fontem super hanc cartulam infundere...* Infundere fontem benedictionis! . Ceux-ci

47. *Ibid.*, VI, 180. Dans la formule du P. Guinet : « N. Guinet, Intendant des Chanoines Réguliers de la Congrégation de Notre-Sauveur, de l'Ordre de Saint Augustin, au Révérend Père N***, expressément déclaré, salut paix et toute l'affection due à une sincère dilection », saint P. Fourier préfère garder le cachet du style de saint Paul à qui elle est empruntée, c'est pourquoi il en modifie la fin : « grâce et paix de la part du Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur. » Elle ne diffère guère, en effet, de la formule de saint Paul à Tite : « grâce et paix de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus, notre Sauveur ».

48. *Ibid.*, III, 301.

49. *Ibid.*, IV, 216. Il vient à l'instant même de citer un vers d'Ausone, cf. note 38.

m'étaient venus à l'esprit : *multiplici benedictione tua, hanc cartulam perfundere digneris*. Jugez, Révérend et très saint Père ⁵⁰. »

Chargé de former jusqu'aux supérieurs de la nouvelle congrégation, le général des chanoines réguliers ne pouvait se dispenser d'entretenir ses connaissances littéraires. Le R. P. Fourier n'eut pas de peine à le faire. Cette obligation prenait plutôt pour lui l'aspect d'un délassement que d'une charge. Nous avons vu quel plaisir il éprouvait à lire les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque ou romaine. Ceux-ci formaient avec l'Écriture sainte et les Pères de l'Église, les principales lectures dont il continuait à nourrir son esprit.

Il faut constater, en effet, qu'en matière de littérature profane, saint Pierre Fourier semble à peu près indifférent aux œuvres de ses contemporains. Les seuls auteurs du dix-septième siècle auxquels il fasse allusion sont des écrivains religieux comme Desportes et saint François de Sales. La littérature française, il est vrai, tenait encore bien peu de place dans les programmes d'enseignement. La formation des universités du temps était, comme on l'a vu, exclusivement latine et grecque.

Par contre, dans les lettres aux chanoines réguliers surtout, on sent à quel point les textes anciens étaient familiers au Père de Mattaincourt. Des réminiscences toutes spontanées jaillissent au courant de la plume. Il cite le passage qui se présente à sa mémoire et essaye de se rappeler le nom de l'auteur : « le même Apôtre [saint Paul] dit, après un ancien poète (Epaminondas, ce crois-je), ... Cretenses mendaces, malae bestiae, ventres pigri⁵¹ » ; ou bien, sans hésiter : « una hirundo non facit ver, dit Aristote⁵². »

Il est certain qu'il n'a pas le temps de vérifier des références,

50. *Lettres*, IV, 243. A : « verser la source de vos bénédictions sur ce papier », saint P. Fourier préfère : « répandre sur ce papier vos multiples bénédictions. » La logique et la grammaire sont ainsi respectées, « infundere » signifiant proprement « verser dans » ce qui ne s'accorde guère avec « super », au-dessus ; tandis que « perfundere » signifie « verser sur ». Le latin classique n'admet, en outre, « infundere » que sans préposition ou avec la préposition *in*.

51. *Ibid.*, VI, 271. Saint P. Fourier indique dans ce texte l'épître aux Philippiens, mais, en fait, il n'y a qu'une allusion à ce mot dans cette épître, c'est dans celle à Tite, I, 11, que se trouve cette citation : « Crétois toujours menteurs, méchantes bêtes, ventres paresseux. » Il s'agit du poète didactique Epiménide de Crète, au VI^e siècle avant Jésus-Christ.

52. *Ibid.*, V, 300 : « une hirondelle ne fait pas le printemps ».

même quand il doit suggérer aux chanoines les moyens d'imager une requête ou un placet. Tout cela arrive pêle-mêle et à la hâte, ainsi que dans cette lettre au P. Guinet : « Il ne serait impertinent de recourir à ce bon prélat... et lui représenter les fins et les motifs pour lesquels on tâche... [de] se tenir tous ensemble, nonobstant que parsemés en divers monastères; lui faire bien entendre... [qu'] on désire... se tenir unis... pour se défendre... contre... les occasions de relâche qui ont régné du passé et... régneront à l'avenir, si on n'y pourvoit pas par quelque bon remède, tel que serait une congrégation de religieux bien unis, parce que *virtus unita magis pollet*⁵³. Le faisceau de jonchets⁵⁴ liés, montré par un roi à ses enfants, les poils de la queue du cheval premièrement tirés en vain par un jeune homme fort et dispos, et puis, un à un, par un pauvre veillard : chez Sertorius auprès de Plutarque, ce me semble, voilà la première chose que l'on aurait à faire ou à dire étant auprès de ce prélat, si on peut l'aborder et être ouï de lui⁵⁵. »

Mais bien souvent il pourrait indiquer, avec le nom de l'auteur, et le chapitre, et le tome, et la page, comme lorsqu'il écrit au P. Marc : « Non seulement les Phrygiens⁵⁶, mais aussi plusieurs autres, même des gens de chez Notre-Sauveur, se trouvent aucune fois sages plus tard qu'il ne faudrait... Nous ferons très-bien de... n'entamer point d'autre [procès] de nouveau, sous peine d'expérimenter, mais trop tard, combien se doit estimer cet ancien proverbe qui courait par l'Achaïe..., duquel... parle [saint Augustin] au 3^e ch. de son sermon 24^e : *De verbis Apostolis*, et au sermon 16^e, *De Diversis* (mais c'est en l'appendice du tome 10 de ses œuvres) : *la peste* (c'est-à-dire un procès ou une occasion de procès) *vient frapper à la porte, donne lui une pièce d'argent, et qu'elle se retire*. Je ne me ressouviens pas justement des mots de ce dicton, mais il me semble que c'est à peu près le sens, et que notre Père saint Augustin l'apporte là-dedans pour nous dissuader de nous mettre en procès⁵⁷. »

Ainsi se trouve vérifié le témoignage du P. Bedel. Saint Pierre

53. « La force est plus puissante quand elle est unie ».

54. ROGIE lit « jonclels ».

55. *Lettres*, III, 621.

56. Cf. plus haut « sero sapiunt Phryges », note 9, p. 32.

57. *Lettres*, VI, 231-236.

Fourier pouvait bien citer les Pères de l'Eglise avec autant « de facilité que s'il en eust fait la lecture la matinée précédente⁵⁸ ». Cette affirmation ne vaut d'ailleurs pas seulement pour les auteurs sacrés. Il arrive, en effet, qu'un même emprunt aux auteurs classiques se présente à différentes reprises dans les lettres de saint Pierre Fourier, en s'accompagnant, ici ou là, d'une référence. En voici un, fait à Sénèque : « Faut à mon avis... détourner... la réception de cet hôte..., mais avec toute sorte de douceur et de dextérité, de peur... d'irriter le prélat, qui le pourrait prendre en mauvaise part... et nous faire paraître, à nos dépens, combien est véritable ce que dit Sénèque, *lib. I-De Clementia, cap. 24 : Natura contumax est humanus animus et contrarium atque arduum nitens... etc*⁵⁹. » A trois ans de distance, la citation reparaît, presque aussi précise, bien qu'en français : « Me semble que Sénèque dit que l'esprit de l'homme est de soi comme contumace et porté à résister et se raidir toujours davantage contre ceux qui persistent à le contrarier ou contredire et vouloir le contraindre et forcer...⁶⁰ »

Souvent, ce sont des vers entiers qui reviennent à l'esprit de saint Pierre Fourier : « Dydimus disait, et très bien, que la perfection du médecin consiste, non pas à guérir entièrement tous les malades qui recourent à lui, mais à ne rien omettre de tout ce qui peut toucher et profiter à l'entière guérison d'iceux :

Non est in medico semper, relevetur ut aeger
Interdum docta plus valet arte malum⁶¹.

Ou encore : « Une... [chose] à laquelle les Moyse et les David, tout prophètes... et très-doctes... qu'ils étaient, ont eu recours en leurs difficultés..., c'est le conseil, le manquement duquel... a souventes fois montré, par expérience, combien est véritable ce que dit un poète : *vis consilii expers mole ruit sua*, et si son vers lui

58. Cf. plus haut, p. 18.

59. *Lettres*, III, 675-676 : « l'esprit humain est rebelle par nature et résiste à tout ce qui est contrariant et pénible ».

60. *Ibid.*, IV, 379.

61. *Ibid.*, VI, 464 : « il n'appartient pas toujours au médecin de guérir son malade, quelquefois le mal a plus de force que la science la plus expérimentée ».

eût permis d'écrire, *principatus, communitas, congregatio, consilii expers ruit*, il n'eût que très-bien dit⁶². »

Le Père de Mattaincourt a aussi bonne mémoire des Pontiques d'Ovide que des fables de Phèdre. « J'ai opinion », écrit-il, « que pour maintenant [cet homme]... est si ulcéré et si délicat et appréhensif pour l'égard de tout ce qui lui pourrait être proposé de notre part, qu'il ne saurait avoir la patience de permettre que nous approchions de lui en façon que ce soit, et que si d'aventure notre charité en veut faire l'essai, nous verrons que, comme dit Ovide :

Membra reformidant mollem quoque saucia tactum
Vanaque sollicitis incitat umbra metum⁶³.

Et ailleurs : « à ce que je peux conjecturer des propos que l'on me tient... touchant ces constitutions-là, il est bien à craindre que le R. P. de Villers n'ait en cela trompé beaucoup de gens..., comme le bon Père... me défère trop... il aura pu lâcher quelques paroles beaucoup plus avantageuses que ne mérite... ce peu d'ouvrage-là, ce qui occasionnera les sœurs d'en faire moins d'état lorsqu'elles les liront, et dire avec dédain, sans vouloir l'essayer : *parturiebant montes, natus est mus*⁶⁴. » Horace éveille aussi en lui des souvenirs. S'excusant un jour de ne pouvoir accepter la fondation d'un nouveau monastère, saint Pierre Fourier conclut avec bonhomie : « Nous n'avons des gens ni des forces assez, pour aller ainsi prendre de nouvelles maisons; *metiri se quemque suo modulo ac pede verum est*, dit le poète Horace⁶⁵. »

Incontestablement, saint Pierre Fourier prend plaisir à réveiller le souvenir de ses classiques. Tout lui en fournit l'occasion. Doit-il défendre la cause d'un de ses paroissiens auprès du contre-rouleur de Mirecourt, voilà aussitôt « les anciens Gaulois qui dis-

62. *Ibid.*, VI, 555 : « la force sans le conseil s'effondre sous son propre poids..., et si son vers lui eût permis d'écrire : le gouvernement, la communauté, la congrégation dénuée de conseil s'effondre... ». La citation est d'Horace. *Odes*, 3, 4, 65 et souvent.

63. *Ibid.*, IV, 253. « Des membres blessés craignent jusqu'au contact le plus léger, et une ombre vaine jette la crainte dans les esprits inquiets », *Pontiques* II, 7, 13.

64. *Ibid.*, VI, 652 : « Les montagnes étaient en travail d'enfantement, il est né une souris » (Phèdre, IV, 22).

65. *Ibid.*, V, 226 : « Se mesurer chacun à sa petite mesure et à sa pointure, c'est cela le vrai » (HORACE, *Epist.*, lib. I, 7, v. 98).

putaient sur l'or que les Romains leur pesaient au Capitole⁶⁶ », qui entrent en scène. Ou bien la congrégation de Notre-Sauveur doit-elle revendiquer un bénéfice qui lui est dû contre un puissant abbé commendataire, cela lui remet immédiatement en mémoire le souvenir d'« un petit souris [qui] n'eut pas faute de raison, ni de courage, ni de force, ni d'armes, ni de hardiesse, quand il mordit jusques au sang la main martiale du grand capitaine Brasidas, qui lui troublait son repos en remuant témérairement des figues sèches dans lesquelles ce petit animal s'était auparavant mussé⁶⁷ ». Et saint Pierre Fourier de conclure : « Ce n'est pas sans raison que l'adage ancien dit « *formicae inest sua bilis et serpho sua*⁶⁸ ».

Quand il en a le temps, il s'arrête avec complaisance à une petite anecdote littéraire, surtout si elle lui fournit quelque image très expressive : « [Ces jeunes religieux qui sont en charge] font toutes choses sans conseil... Je crois qu'ils ont la conscience très bonne, mais je ne sais si leurs esprits seraient point propres pour faire ressouvenir à votre Révérence de ce qu'elle peut avoir autrefois lu de la réponse que fit L..., poète tragique, à M... qui était du même métier et qui, donnant son jugement sur une tragédie que l'autre avait composée et lui lisait tout exprès pour en avoir son opinion, loua fort ces vers-là comme bien remplis, bien sonnants, mais il ajouta qu'ils lui semblaient un peu durs et aigrets. Il en est ainsi que vous dites, repartit M..., mais j'espère que ceux que je ferai ci-après seront meilleurs, car on tient, ce dit-il, qu'il en arrive aux esprits tout de même qu'aux pommes, qui naissent dures et fières, mais par après, elles deviennent molles, douces et agréables⁶⁹. »

Toutes ces réminiscences littéraires font le charme de sa correspondance intime. Qu'il s'agisse d'ailleurs des grands souvenirs de l'antiquité ou des petits à-côté de l'histoire, saint Pierre Fourier éprouve toujours la même jouissance intellectuelle à les rappeler. Elles dénotent d'abondantes lectures et un choix de connaisseur. De telles allusions, et en si grand nombre, sont les délassements

66. *Lettres*, I, 147.

67. *Ibid.*, IV, 181.

68. *Ibid.* : « La fourmi a sa colère et le moustique a la sienne ».

69. *Ibid.*, IV, 27.

habituels d'un esprit bien meublé et d'une intelligence fine et spirituelle. Qu'on en juge par cette simple lettre au P. Gauthier⁷⁰ :

« Voilà le R. P. Noël qui va se soumettre à votre obéissance pour s'employer dévotement, courageusement et infatigablement... en tout ce que votre prudente Révérence voudra commander... Que si par quelque pieux transport ou pieux accès de ferveur, ou de bon zèle à réformer le petit monde de Mattaincourt, ou trouver, ou soutenir la vérité de quelque proposition, il venait à sortir des limites qu'on lui a prescrites, votre Révérence emprunte vite le petit flageolet que le serviteur de l'un des deux Gracchus de Rome tenait derrière son maître, pour lui gouverner sa voix lorsqu'elle s'égarait, et se serve tout doucement... de ce gentil sifflet pour faire que la parole du bon Père change non seulement de ton, mais aussi de matière.

« Que si votre Révérence veut retenir ce flageolet pour s'en servir aussi elle-même... en parlant au pauvre petit Simonin lorsqu'il n'aura pas assez tôt porté les écuelles ou les plats..., ou rompu un verre ou une bouteille pleine de vin, ou mis en oubli, pour une matinée, le tiers ou la moitié de ses ouvrages, ou dit trop tard aux filles qu'il fallait cuire la carpe ou fricasser les pois... ou, comme enfant bien affairé durant toute la journée, offensé dans son petit devoir en quelque autre manière, elle ne sera pas obligée de se repentir en faisant son examen le soir, ni de s'accuser en ses confessions de s'être accommodée d'une pièce empruntée chez un serviteur romain (contre l'intention d'icelui) et d'avoir transporté un peu de l'or étranger en notre terre de promission. Ceci comme en riant à demi, pour récréer un peu votre Révérence⁷¹. »

Le « bon Père » excelle d'ailleurs dans l'art de conter. Il ne s'en tient pas toujours à de simples allusions. Quand l'occasion s'en présente, il savoure le plaisir d'agrémenter ses lettres de quelques attrayants récits empruntés à ses auteurs préférés. Témoin ce passage qui s'adresse aux religieuses d'Etampes :

« Au reste, nonobstant que je vous honore et chérissse toutes uniquement, si ne peux-je me tenir que je me plaigne à vous de

70. Son suppléant à la cure de Mattaincourt. Le P. Gauthier est alors assez souffrant et saint P. Fourier lui envoie un tout jeune Père pour l'aider dans ses fonctions. Celui-ci doit notamment se charger des sermons.

71. *Lettres*, V, 279.

vous-mêmes, et à bon escient, et vous reprenne et vous tance très-bien de ce que vous continuez toujours à me trop déférer et que, de là, vous êtes des parfaites trompeuses. Vous avez dit de moi à ce bon seigneur je ne sais quoi qui l'a bien étonné, ce crois-je, quand il a reconnu, en me voyant et m'entendant, votre simplicité qui lui en a fait bien accroire, en ce qui me touchait, sous ce mot d'Instituteur... Chose assurée, n'eût été qu'il est souverainement discret... et respectueux envers les ecclésiastiques, quels indignes et quels impertinents qu'ils soient, lors qu'il me vit et m'entendit hier, infailliblement il n'en eût pas fait moins que celui duquel parle saint Grégoire en ses Dialogues, qui était allé voir tout exprès un certain Constantin qui servait en une église, sur le rapport qu'on lui avait fait d'icelui Constantin; et, comme à son arrivée il le vit homme d'apparence toute autre qu'on ne lui avait figuré, et le trouva monté tout au haut d'un petit mauvais escalier de bois, qui raccommoait les lampes de l'église, il ne voulut pour chose du monde croire que ce fût ce Constantin-là duquel on lui avait tant et tant de fois parlé. Enfin, comme tous ceux qui étaient là alentour lui assuraient que c'était il sans autre, il se prit à rire à pleine gorge et se moquer de lui, disant telles ou semblables paroles : Hé! vois! je pensais que ce fût quelque chose de grand de celui-ci, et je vois que ce n'est rien du monde, ce n'est chose qui vaille.

« Quand j'entendrai l'un de ces jours, par vos lettres, que ce bon seigneur aura dit le même de moi (et ne feignez de me l'écrire, car je n'en serai nullement marri), je l'en estimerai beaucoup et en aurai toujours plus grande occasion de croire que je ne me trompe pas au jugement que je fais de sa digne personne, et l'embrasserai dès ici de cœur et d'affection, et le remercierai de ce sien jugement, comme fit Constantin, lequel, tout aussitôt qu'il eut ouï les railleries de l'autre et le jugement qu'il avait fait de lui, quitta ses lampes sans être rhabillées, sauta du haut en bas de son escalier et, tout transporté et tout ravi de joie, s'en courut à ce bonhomme l'embrasser avec une affection très-grande, très-pure, très-étroite et très-admirable, le baisa et lui rendit mille et mille actions de grâces de ce qu'il avait fait et prononcé si bien à propos, si raisonnablement et si justement ce jugement de lui, lui disant parmi ses remerciements et ses baisers : mon cher ami,

vous êtes seul qui avez eu les yeux ouverts et clairvoyants en mon endroit pour me connaître tel que je suis, c'est-à-dire rien qui vaille.

« Mes Sœurs, je ne vous remercierai pas en ce sens-là, et ne vous dirai, comme Constantin à ce bonhomme-là, que vos yeux soient ouverts en mon endroit; plutôt me fâcherai-je et vous tancerai-je amiablement, vous reprochant que vos yeux sont dès longtemps éblouis envers moi. Au nom de Dieu, ne me déférez pas tant..., et surtout ôtez-moi ce mot d'Instituteur, et en la superscription de vos lettres, et en tout autre endroit⁷². »

Les religieuses de Notre-Dame n'avaient vraiment rien à envier à la « Philothée » de saint François de Sales! Elles n'auraient pu souhaiter plus aimable directeur spirituel.

Ainsi, le Père de Mattaincourt n'est pas un simple curé de village comme on pourrait le supposer. L'action très importante qu'il exerça dans le domaine social et religieux en fit, en son temps, un des personnages les plus notables du duché de Lorraine. Esprit distingué et original, il s'éleva bien au-dessus de sa modeste naissance tant par son mérite personnel que par son contact fréquent avec la noblesse du pays. Sa correspondance, très abondante et pleine d'intérêt, nous laisse entrevoir un homme d'une rare culture qui ne mit pas seulement sa belle intelligence au service du bien. Ce grand réformateur monastique eut au plus haut point l'amour et le respect de tout ce qu'un homme bien doué est capable d'apprécier dans le domaine intellectuel. On peut même dire qu'il fut, au sens large du mot, un humaniste raffiné et l'un des plus dignes représentants de la culture française au dix-septième siècle, car sa science approfondie des auteurs latins et grecs ne diminuait en rien l'estime qu'il portait à sa langue maternelle. Outre qu'il la maniait avec aisance, souvent même avec élégance, il apportait un soin minutieux, dans son usage personnel comme dans ses enseignements, à en maintenir la pureté. Il eut même, comme on va le voir, des principes très nets à cet égard. La langue qu'il emploie dans ses lettres familières sera donc celle que toute personne de la bonne société employait dans la conversation courante. Elle nous renseignera admirablement sur le français parlé en Lorraine,

72. *Lettres*, V, 195.

à une date qui est d'une importance capitale pour l'histoire de la langue.

La correspondance de saint Pierre Fourier s'étend en effet de 1600 à 1640. Autrement dit, elle commence peu de temps avant l'arrivée de Malherbe à la Cour, et s'achève sept ans avant la publication des « Remarques » de Vaugelas. Durant ces quarante années, la langue est en pleine période de fixation. Le caractère particulièrement hâtif et spontané des lettres du Père de Mattaincourt nous donne la meilleure assurance que nous pouvons trouver, dans ces textes, le français parlé le plus naturel. En les étudiant, nous verrons ainsi les résistances que les milieux cultivés peuvent encore apporter à une trop sévère réglementation du langage. Peut-être rencontrerons-nous aussi, chez saint Pierre Fourier, des signes avant-coureurs de l'évolution qui se prépare, bien que la Lorraine, comme la province, doive accuser un certain retard sur les modes et les usages parisiens. Nous allons voir, en tous cas, la souplesse que la langue garde encore dans le style savoureux de notre auteur.

CHAPITRE II

LES ÉCRITS DE SAINT PIERRE FOURIER

I. — NOMBRE ET NATURE DES ÉCRITS DE SAINT PIERRE FOURIER

LE « CATALOGUE DES ŒUVRES SPIRITUELLES ».

Les écrits du Père de Mattaincourt furent soigneusement conservés jusqu'à sa béatification. Celle-ci n'eut lieu qu'en 1730. Aussi le « Catalogue des œuvres spirituelles du Bienheureux Pierre Fourier¹ », dressé en 1734 par le P. d'Hangest, nous renseigne-t-il, à peu de chose près, sur le nombre et l'état des textes tels qu'ils devaient être à la mort du bienheureux, c'est-à-dire environ un siècle plus tôt.

Dans cet inventaire, le P. d'Hangest signalait :

Dans la première partie, trente-deux manuscrits comprenant les rédactions successives des constitutions des religieuses de Notre-Dame, diverses pièces devant servir à la composition des règles des chanoines réguliers, que saint Pierre Fourier n'avait pu qu'ébaucher, divers règlements, statuts, projets de confréries... etc.

Dans la seconde partie, 97 sermons et 10 « discours sur différents sujets ». Les sermons, nous dit ailleurs d'Hangest, ne sont pour la plupart « que de simples précis² sur lesquels le Bienheureux avoit à s'étendre en prêchant. Plusieurs même ne contiennent

1. Ms. 371 de Nancy.

2. Plans ou notes. Quelques-uns nous ont été conservés. On en trouvera au tome II des *Opuscules concernant la Congr. de Notre-Sauveur*.

que des passages de l'Écriture sainte et des saints Pères, dont il se proposoit de confirmer les points de dogme ou de morale sur lesquels il avoit à parler³ ». Quant aux « discours⁴ », leur teneur paraît assez semblable à celle des sermons. Ce sont de pieuses exhortations telles que : « Pour l'élection d'une supérieure », « Pour le jour du nouvel an », « Exhortation sur les moyens de conserver la paix et l'union dans les communautés », « Pour la bénédiction d'une cloche », « Pour un mariage »... etc.

Dans la troisième partie, 88 petits traités ou écrits de piété.

Dans la quatrième partie, d'Hangest donnait en détail, par ordre d'adresses, la liste des lettres du bienheureux. Leur nombre, d'après lui, s'élevait à 1364.

La première et la troisième parties du « Catalogue des œuvres spirituelles » n'offrent pas un classement très ordonné. Toutefois d'Hangest groupe dans l'une tout ce qui est destiné à un ensemble de personnes, et dans l'autre, tout ce qui a trait à la piété individuelle. Ainsi trouve-t-on, dans la première partie, à côté des règles religieuses, de petites pièces telles que : « Règlement pour les personnes qui travaillent par ensemble es ouvriers de la paroisse de Maltaincourt », « Projet d'une confrérie d'avocats pour assoupir les procès », « Règlement pour le temps de la peste touchant le spirituel et le temporel », « Règlement pour les jeunes pensionnaires de la Congrégation de Nostre-Sauveur »... etc., tandis qu'à la troisième partie, figurent pêle-mêle parmi nombre d'autres traités religieux, « Le journalier des saintes filles de la Vierge Marie », « Le primitif et légitime esprit de l'Institut des Filles de la Congrégation Nostre-Dame », « Règlement de vie pour une Princesse ou Demoiselle de grande distinction », « La pratique des curés », « Avis à une Dame pour sanctifier le jeûne du carême », « De quelle manière les gens mariés doivent vivre pour se sanctifier », « Education sainte que les pères et mères doivent donner à leurs enfants », « Sommaire ou petit abrégé de la doctrine chrétienne pour instruire en peu de temps les enfants et autres personnes

3. D'HANGEST, *Histoire générale*, livre XV, ch. XLI.

4. Entretien.

simples », « Remontrances et consolations aux malades », « Avis donnés à une Dame de qualité pour un voyage », « Règles de conduite pour une Demoiselle de la Cour », « Voyage du Gentilhomme Seigneur employé pour le service de son Prince et de sa Patrie... », « De la sainteté des prêtres », etc., etc.⁵. Ceci, remarquons-le en passant, ne fait que confirmer ce que nous avons dit de la prodigieuse activité du curé de Mattaincourt.

Très soigneusement, d'Hangest indiquait si ces manuscrits étaient des originaux ou des copies et le lieu où ils étaient gardés. Presque tous étaient des originaux; c'est à peine si d'Hangest signalait quelques copies « prises sur les originaux ». La plupart de ces pièces se trouvaient alors dans les archives du monastère de Pont-à-Mousson, maison généralice des chanoines de Notre-Sauveur, quelques-unes chez les chanoines de Saint-Mihiel, quelques autres, moins nombreuses encore, aux mains des religieuses ou de quelques particuliers.

II. — PUBLICATIONS

De toutes ces œuvres dont parle d'Hangest, aucune n'avait été publiée du vivant de saint P. Fourier, et une minime partie seulement devait l'être dans la suite. Ce furent :

1° Les constitutions des religieuses de Notre-Dame :

a) Un premier projet intitulé : « *Etat, reglement et statuts des Religieuses et autres Filles de la Congregation de la Bienheureuse Vierge Marie, receuës et approuvées par nostre Saint Pere Paul V au contenu de ses Bulles du 1^{er} de Fevrier 1615 et du 6 d'Octobre 1616...* », Nancy, 1647⁶.

b) Les constitutions définitives : « *Les vrayes Constitutions des Religieuses de la Congregation de Nostre Dame, faictes par le*

5. On retrouvera un certain nombre de ces écrits dans les trois volumes d'opuscules du recueil de ROGIE.

6. Nous n'avons pas vu cette édition mentionnée par tous les biographes de saint P. Fourier, mais le même texte, d'ailleurs assez court, a été publié « suivant la copie imprimée à Nancy en 1647 », dans un volume commençant par : « *La Règle de Saint Augustin, à l'usage des Religieuses de son Ordre...* » Luxembourg, Chevalier, 1747, in-16.

Tres Reverend Pere Pierre Fourier, leur Instituteur, et General des Chanoines Reguliers de la Congregation de Nostre Sauveur, approuvées par Nostre Saint Pere le Pape Innocent X »,

s. l., 1649, 1 vol. in-8°, pièces limin., préface et sept parties en : 368,96,149 et 68 p.

Elles furent rééditées à Toul, chez Laurent, en 1694.

2° Quelques opuscules à l'usage des religieuses⁷ :

a) *Journalier des Religieuses de la Congregation Nostre Dame.*

Au Pont-a-Mousson, par Jean Guilleré, 1649, in-24, 260 p.

b) *Regles de modestie pour les Religieuses de la Congregation de Nostre Dame.*

s. l., 1649, in-24, 190 p.

c) *Le primitif et legitime esprit de l'Institut des Filles de la Congregation de Nostre Dame, par le Tres Reverend Pere Pierre Fourier, leur Instituteur et General des Chanoines Reguliers de la Congregation de Nostre Sauveur.*

Au Pont-a-Mousson, par Jean Guilleré, 1650, in-16, 144 p.

3° Deux petits recueils de lettres choisies :

a) *L'esprit du B. P. Fourier, vulgairement appelé le Pere de Mattaincourt. Tome second contenant ses lettres choisies, rangées selon l'ordre de leurs dates et distribuées en trois recueils, relatifs aux trois parties de son histoire.*

Lunéville, Messuy, 1757, 1 vol. in-16, 614 p. (B. N. 8° Ln²⁷ 59.934). Réédité à Nancy, Bonthoux, 1775, in-8°, VIII-614 p.

Ce recueil de 151 lettres ou fragments de lettres constitue le tome II d'un ouvrage du P. d'Hangest. (V. Bibliographie.)

b) *Saint Pierre Fourier — Lettres choisies*, publiées par Monseigneur Fourier BONNARD.

7. Ces opuscules ont été réédités, mais les premières éditions donnent seules un texte intégral, les suivantes ont été remaniées.

Paris, Beauchesne, 1918, 1 vol. in-8°, 395 p.

Deuxième édition, 1920, in-8°, 410 p.

4° Quelques fragments de lettres ou d'autres écrits de peu d'importance, qui parurent çà et là dans le *Bulletin de saint Pierre Fourier*⁸ entre 1897 et 1902, dans la *Semaine religieuse du diocèse de Verdun* entre 1899 et 1901, ainsi que dans les *Etudes* de 1899⁹.

Le *Voyage du Gentilhomme Seigneur employé pour le service de son Prince et de sa Patrie* avait paru dans « La vie du Très Reverend Père P. Fourier », de Bedel, en 1645¹⁰.

Ce fut tout ce qui fut imprimé des nombreux écrits du Père de Mattaincourt.

A voir, pourtant, le zèle et le soin avec lesquels ils furent rassemblés, on peut se demander si les chanoines ne songèrent pas à donner une édition complète de ses œuvres vers 1730. Sans doute reculèrent-ils devant les frais qu'elle eût entraînés, en s'ajoutant aux charges déjà lourdes d'un procès de béatification.

Au dire de Madame de Flavigny¹¹, elle fut à nouveau projetée par l'abbé Deblay vers 1873, et de nouveau dut être abandonnée. Comme nous le verrons plus loin, le P. Rogie n'eut pas plus de chance pour les Lettres.

III. — HISTOIRE DES ÉCRITS ET COMPOSITION DES RECUEILS MANUSCRITS

Si la Révolution, les guerres, les persécutions religieuses firent disparaître un grand nombre d'originaux qui ne furent jamais imprimés, du moins, grâce au culte dont saint P. Fourier fut l'objet, des copies fidèles nous sont restées, nous gardant une grande partie de ses œuvres. En outre, le caractère religieux que

8. Dans les numéros 29 et 30, année 1900, du *Bulletin de saint P. Fourier*, le chanoine Didot a publié notamment les originaux 41 et 57, mais l'orthographe n'en est pas tout à fait exacte.

9. Voyez plus loin, p. 61, *B. N.*

10. Il se trouve pp. 299 et suiv. dans l'édition de 1869.

11. Cf. *Le Bienheureux Pierre Fourier*, p. 277, note 4.

prenait ce travail de transcription nous valut un texte dont l'intégrité fut respectée autant qu'il était possible. La vénération que les religieux et les religieuses portaient à leur fondateur les incitait, en effet, à garder comme un trésor de famille tout ce qui venait de lui. D'autre part, les chanoines ayant immédiatement envisagé la béatification, l'examen juridique rigoureux auquel devaient être soumis ses moindres écrits, leur imposait l'obligation de veiller à ce qu'aucun texte ne fût altéré.

Au lendemain de la mort de Pierre Fourier, le général de la congrégation de Notre-Sauveur qui lui succédait, le R. P. Guy Lemulier, se fit immédiatement remettre en mains propres les lettres détenues par les particuliers, pour être conservées en lieu sûr. Au premier chapitre général qui suivit, on déclara officiellement le R. P. Lemulier et, après lui, tous les généraux de l'ordre, propriétaires et gardiens des écrits du bienheureux¹². En même temps on chargea le P. Bedel de recueillir des documents et de composer sa biographie.

Si nous suivons l'« Abrégé chronologique de la vie du B. P. Fourier et de l'établissement de ses deux Congrégations¹³ », du P. d'Hangest, nous voyons qu'on ne cesse, dès lors, de s'intéresser aux écrits du Père de Mattaincourt. En 1657, le général des chanoines commence les premières démarches en vue de la béatification. Il charge deux prieurs d'examiner les écrits pour en tirer les lumières nécessaires à une nouvelle compilation des règles de la congrégation de Notre-Sauveur, le bienheureux n'ayant pas eu le temps de les achever.

En 1673 le procès canonique est entrepris.

En 1675 un second postulateur de la cause est nommé.

De 1690 à 1695 l'authenticité et l'orthodoxie des écrits sont soigneusement étudiées à Rome.

En 1730 a lieu la béatification.

Pendant tout ce temps, depuis qu'avait paru la biographie de Bedel, de tous côtés les religieux s'étaient employés à ne rien

12. Cf. l'avertissement du recueil de d'HANGEST, de 1734. Cet avertissement est particulièrement intéressant pour l'histoire des écrits de saint P. Fourier. ROGIE le reproduit intégralement dans son introduction aux *Lettres du B. P. Fourier*, pp. 7 et suiv.

13. Mss. 363 et 365 de Nancy.

laisser échapper des souvenirs de saint Pierre Fourier. Biographies, relations, mémoires, s'étaient multipliés¹⁴. Mais quant aux œuvres mêmes du Père de Mattaincourt, sa correspondance semble avoir attiré spécialement l'attention et les soins des deux congrégations.

Dès le XVII^e SIÈCLE, des recueils partiels des lettres du saint fondateur s'étaient constitués dans les différents monastères de Notre-Dame, à la demande du R. P. George¹⁵, sixième général des chanoines, lorsqu'il travaillait à rassembler les écrits en vue de l'examen juridique du procès de béatification¹⁶. Le P. d'Hangest cite ceux des monastères de CHALONS, TROYES, PONT-A-MOUSSON, BAR, METZ, NOMENY et VERDUN. Il omet, dit Rogie, celui de SAINT-MIHEL, dont parle le P. Friant, et qui aurait été composé dès 1648¹⁷.

Au début du XVIII^e SIÈCLE, on entreprit la composition de recueils généraux; trois chanoines surtout s'y employèrent et nous laissèrent d'abondantes copies manuscrites :

le P. FRIANT, supérieur de Saint-Mihiel, auteur d'un recueil de lettres et de deux recueils de divers autres écrits,

le P. DROUOT, chanoine régulier de Nancy, auteur d'un recueil de lettres,

le P. D'HANGEST, qui résida successivement à Domèvre et à Blamont, auteur de deux recueils de lettres, le premier classé par ordre d'adresses et le second, par ordre chronologique. Nous aurons à en reparler.

Les religieuses de Pont-à-Mousson, qui avaient beaucoup aidé le P. d'Hangest en collationnant les correspondances des monastères de Notre-Dame, recopièrent pour elles-mêmes son recueil et offrirent ce nouveau travail à leur supérieure. C'est le recueil dit « de la MÈRE PATHON ».

La composition même de ces recueils généraux suscita encore des recueils partiels dans différents monastères de chanoinesses. Rogie cite ceux d'ÉPINAL, de MATTAINCOURT, de MOLSHEIM, de REIMS

14. Les plus importants de ces travaux sont ceux des Pères d'HANGEST, FRIANT et PIART; cf. Bibliographie.

15. Le Père Philippe George. Il fut général de 1685 à 1691.

16. Cf. d'HANGEST, *Recueil de 1734*, avertissement. Cité par ROGIE, p. 8 de son introduction.

17. Cf. ROGIE, *Introd.*, p. 12.

et de VIC¹⁸, qu'il dit avoir encore eu à sa disposition pendant toute la durée de son propre travail.

AU XIX^e SIÈCLE, les travaux sur le bienheureux, qui avaient subi un arrêt au moment de la Révolution, reprirent vers 1830. A cette époque les biographies se succédèrent sans arrêt. Citons, parmi les plus importantes, celles de Chapia et de Madame de Flavigny¹⁹.

Vers 1851, la congrégation de Notre-Sauveur essaya de se reconstituer dans les monastères de Sainte-Claire de Verdun et de Benoite-Vaux, sous le nom de « Clers Réguliers de Verdun ». Les nouveaux chanoines rassemblèrent tout ce qu'ils purent trouver des manuscrits et des anciennes copies des lettres de saint P. Fourier. A leur tour, ils entreprirent un recueil par ordre d'adresses. Puis, ayant jugé ce classement défectueux, ils en composèrent un second, en suivant l'ordre chronologique. Ce sont les deux recueils dits « de BENOITE-VAUX²⁰ ».

Un de ces clers réguliers de Verdun, le P. ROGIE, consacra littéralement sa vie à rassembler et transcrire tous les documents qui pouvaient exister en Lorraine sur saint P. Fourier. Nous lui devons une biographie qui est sans contredit la plus sûre et la plus complète. Mais nous lui devons, avant tout, un recueil à peu près complet des œuvres subsistantes. Ce recueil fut lithographié et tiré à très petit nombre d'exemplaires, en 1878²¹. C'est le recueil dit « des CLERCS DE VERDUN ».

Le P. Rogie ne s'en tint pas là. Dans le « Bulletin de canonisation du Bienheureux Pierre Fourier », qui parut en 1897, suivi pendant cinq ans du « Bulletin de saint Pierre Fourier²² », nous voyons en effet qu'il annonça, à plusieurs reprises, une édition imprimée des Lettres avec notes historiques et lexicographiques²³. Il y invi-

18. Celui-ci passa aux mains des clers réguliers de Verdun.

19. Toutes deux sont une source de références. Quant à celle de Barthélemy de BEAUREGARD, parue à la même époque, sa valeur historique est vivement contestée par l'abbé DEBLAY, érudit lorrain qui recueillit des documents sur saint P. Fourier, et nous a laissé d'intéressants travaux.

20. Jusqu'à présent nous n'avons pu en retrouver trace.

21. Les monastères de Notre-Dame et quelques bibliothèques sont à peu près seuls à les posséder.

22. La canonisation eut lieu en 1897.

23. Cf. *Bulletin de saint Pierre Fourier*. Voir les n^{os} de février et d'octobre 1898 notamment.

fait sans cesse les abonnés à une souscription; malheureusement ceux-ci ne répondirent pas à l'appel de ce travailleur acharné, si dévoué à la cause de saint P. Fourier. Le P. Rogie mourut sur le champ de bataille en 1914, terminant noblement sa belle carrière de prêtre et d'écrivain sans avoir pu réaliser ses projets. Il est regrettable qu'à sa mort ses papiers aient été dispersés²⁴. L'édition qu'il avait tant souhaitée reste à faire.

IV. — ÉTAT ACTUEL DES MANUSCRITS

Les originaux

Il nous reste actuellement :

1° UN BROUILLON DES CONSTITUTIONS DES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME, conservé chez les chanoinesses régulières de Saint-Augustin, au monastère de « Regina Cœli », à Vught, en Hollande. Ce manuscrit de 229 pages, qui offre un intérêt tout particulier pour une étude linguistique, présente l'aspect d'un in-8°, du moins dans son ensemble, car il est fait de feuillets inégaux, et le cahier inséré de la page 113 à 170 est de format beaucoup plus petit. Les constitutions ne vont, en fait, que jusqu'à la page 205. Le reste du volume est formé de divers autres petits brouillons. L'écriture, très ferme et très nette, est extrêmement fine²⁵. Les marges et le texte sont chargés de corrections et d'annotations de toutes sortes. Une préface du P. Friant, qui déclare ce brouillon écrit de la main même de saint P. Fourier, nous fait supposer que ce manuscrit provient de Saint-Mihiel. Ce fut, en effet, dans ce monastère que saint P. Fourier entreprit la rédaction des constitutions, et les religieuses de ce lieu se montrèrent particulièrement dévouées à leur fondateur. Il serait très plausible que ces papiers épars leur aient été donnés à titre de souvenir. Le P. Friant, supérieur des chanoines de Saint-Mihiel, semble avoir pris soin de les remettre en ordre, car une pagination

24. Quelques-uns ont échoué à la bibliothèque de Nancy. Les autres sont perdus. L'abbé Blandin, curé de Blercourt et dernier représentant des « Clercs de Verdun », a bien voulu nous renseigner à ce sujet.

25. De 80 à 90 lignes sur une hauteur de 20 cm.

écrite de la même main que sa préface recouvre celle de saint P. Fourier. Il aurait ainsi constitué un seul volume de ces différents brouillons au moment où il commença à rassembler les écrits du saint. Il insère, en tout cas, un passage des constitutions dans son recueil de lettres, et note : « l'original est dans le livre des Constitutions écrites de la main du Bienheureux Père, aux religieuses de Saint-Mihiel²⁶ ». Quoi qu'il en soit, le manuscrit de Vught est bien un travail de premier jet. Le texte offre quelques légères variantes avec celui de l'imprimé, l'ordre des chapitres n'est pas l'ordre définitif et la table des matières est encore incomplète.

Outre le témoignage apporté par le P. Friant dans sa préface, ce manuscrit porte une attestation d'authenticité de l'évêque de Saint-Dié, datée de 1860. Cet évêque, Monseigneur Jérôme, dit l'avoir comparé à celui de Mattaincourt et le juge de même écriture. A n'en pas douter, celle-ci est la même que celles des lettres autographes. Quant à sa date de rédaction, elle se place pour le moins entre 1635 et 1639. Nous avons, en effet, la preuve que les constitutions n'étaient pas encore entreprises en 1635²⁷, et qu'elles ne furent pas achevées avant 1639²⁸. Nous inclinerions même à penser que saint P. Fourier ne se mit activement à l'ouvrage qu'à partir de 1637²⁹.

2° LE MANUSCRIT DÉFINITIF DES CONSTITUTIONS, actuellement conservé au monastère de Mattaincourt (Vosges).

26. Ms. 61 de Saint-Mihiel, p. 193.

27. En juillet 1634, saint P. Fourier dit nettement, dans ses lettres, qu'il n'a encore rien commencé des ouvrages qu'on lui demande, c'est-à-dire : le « Journalier », « Le primitif et légitime esprit », et les « Constitutions » (cf. *Lettres*, V, 353, 354, et ROGIE, *Histoire du B. P. Fourier*, t. III, p. 84). En octobre 1634, il demande des documents aux sœurs de Verdun sur leurs méthodes d'enseignement (cf. V, 371-374), mais en mai 1635, il dit très clairement qu'il n'a encore mis en train que « Le primitif et légitime esprit » (cf. V, 481).

28. Le 29 sept. 1639, saint P. Fourier demande, en effet, que le P. George vienne à Gray pour « les mettre au net parce que sa lettre est belle et nette et plus aisée à lire » que la sienne (cf. VI, 505). En octobre 1640, il dit encore qu'il passe son temps à les revoir et à les corriger (cf. VI, 663).

29. Il faut attendre en effet jusqu'en août 1637 pour le voir demander à nouveau des documents aux sœurs de Bar, ainsi qu'il en avait demandé à celles de Verdun, et sur le même sujet des écoles (cf. VI, 202). En octobre 1637, il laisse entendre, pour la première fois, qu'il a envoyé des manuscrits aux religieuses de Mirecourt, bien qu'il ne dise pas lesquels. A partir de ce moment, il ne cesse de faire allusion aux chapitres qu'il vient de terminer (cf. VI, 395, 408, 446, 449).

L'imprimé de 1649 ne diffère de ce manuscrit que par l'orthographe. Celle-ci n'a pas été respectée par l'éditeur³⁰.

3° 65 LETTRES AUTOGRAPHES DE SAINT P. FOURIER³¹, dont on trouvera le détail à la fin du volume où nous les classons par dates. Nous ne donnons ici que la liste des archives où elles sont conservées. Les cotes alphabétiques qui précèdent chacune de ces adresses permettront d'en retrouver facilement la provenance³². Ces 65 originaux sont ainsi répartis :

- A. — Monastère des Chanoinesses Régulières de Saint-Augustin, Congrégation de Notre-Dame³³, 21, rue de la Station, Arlon (Belgique) : les originaux numérotés : 2-8-10-32-36-52-54-60 *bis*-64.
- A. R. — Archives communales de Reims : l'original 16 (Collection Tarbé, n° 57, carton 13).
- B. N. — Bibliothèque Nationale : l'original 1 (Collection de Lorraine, n° 280, fol. 125³⁴).
- C. — Archives du monastère de Châlons-sur-Marne (Marne), 49, rue Grande Etape : les originaux 13-25-28-30-33-35-37-39-42-45-51-58.
- F. — Archives du monastère de « Froidmanteau », Barry-Maulde (Belgique) : les originaux 41 et 57.
- H. — Archives du monastère de Hull (Angleterre), Park Grove : l'original 62.

30. Voir plus loin, p. 71.

31. Un de ces originaux ayant été retrouvé quand nous avions presque achevé notre travail, nous lui avons donné le n° 60 *bis*, pour éviter un remaniement considérable de nos références. Il est sans rapport avec le n° 60.

32. Elles sont en effet reproduites dans la table des originaux, à la fin du volume.

33. Nous ne répéterons pas ce titre qui est le même pour tous les monastères.

34. Cet original a été retrouvé par le R. P. CARREZ. Dans deux articles, l'un paru dans les *Études* du 20 avril 1899, et l'autre dans le *Bulletin de saint P. Fourier* de 1899, nos 18 et suiv., il signalait deux manuscrits de saint P. Fourier à la B. N. Le second est une supplique adressée à la princesse de Brunswick vers 1616 environ, et classée au fol. 124 du même tome. Le texte est certainement de saint P. Fourier, mais nous ne pouvons accepter ce manuscrit pour un original tant il diffère des autres par son orthographe. Il n'est d'ailleurs pas de la même main que le premier, dont le texte, au contraire, est absolument conforme aux principes orthographiques de saint P. Fourier. Bien que celui-ci ne soit pas daté, le P. CARREZ s'appuie sur d'incontestables raisons historiques pour le placer vers 1604.

J. — Archives du monastère de Jupille-lez-Liège (Belgique), 1, rue Charlemagne : les originaux 6-29-60.

Le monastère de Jupille possède en outre un recueil photographique presque complet de toutes les lettres autographes qui subsistent actuellement.

M. — Archives du monastère de Mattaincourt (Vosges) : les originaux 18 et 26.

M. M. — Archives départementales de Meurthe-et-Moselle : les originaux 31 et 38 (tous deux cotés H. 1576).

MO. — Archives du monastère de Molsheim (Bas-Rhin) : les originaux 4-11-12-14-17-19-20-23-63.

N. — Bibliothèque publique de Nancy (Meurthe-et-Moselle), 43, rue Stanislas : les originaux 24 et 50 (non cotés).

OR. — Archives du monastère d'Offenbourg (Bade, Allemagne), Chorfrauen des H. Augustines : les originaux 22 et 27.

P. M. — Archives paroissiales de Mattaincourt (Vosges)³⁵ : les originaux 9-15-53-55-59.

R. — Archives du monastère de Reims (Marne), Institut Maintenon, 8 rue Saint-Pierre-les-Dames : l'original 40.

U. — Archives du monastère d'Ubbergen-lez-Nimègue (Hollande), Pensionnat Notre-Dames des Anges : les originaux 5-7-61.

V. — Archives du monastère de « Regina Cœli », Vught (Hollande) : l'original 47.

W. — Archives du monastère de Westgate-on-Sea (Angleterre), Pensionnat des « Oiseaux » : les originaux 3-21-34-43-44-46-48-49-56.

4° UN PETIT CAHIER MANUSCRIT D'UNE DIZAINE DE PAGES : « Forme de renouveler les vœux des Religieuses de la Congregation Nostre Dame », actuellement aux archives du monastère de Molsheim.

5° LES REGISTRES PAROISSIAUX ET PIÈCES DE CE GENRE, aux archives de Mattaincourt.

35. Le fac-similé de l'original 15 a été publié par Mgr Fourier BONNARD dans ses *Lettres choisies*. Celui de l'original 2, d'Arlon, l'a été au tome II de *l'Histoire de saint P. Fourier*, par ROGIE. Ce sont les seuls originaux dont les fac-similés aient été publiés jusqu'à présent, avec celui d'un fragment des constitutions de Mattaincourt, au tome II de *l'Histoire de saint P. Fourier*, par CHAPIA.

6° DEUX DOCUMENTS MANUSCRITS attribués à saint P. Fourier et se rapportant à ses fonctions de chef de justice. Le premier est une procuration donnée le 8 avril 1630 par les habitants de Mattaincourt à Nicolas Jeandel. Le deuxième a trait à des difficultés entre Nicolas Georget, meunier de Mattaincourt, et les habitants. Ces pièces font partie de la collection personnelle de Monsieur Henri Dassigny, Archiviste de Mirecourt, qui a bien voulu nous les signaler.

Nous n'avons pu retrouver ni le manuscrit du Journalier, ni celui des premières constitutions de 1616, signalés par la plupart des biographes du XIX^e siècle.

Les copies

Des recueils manuscrits du XVIII^e siècle, il nous reste :

I. — LES GRANDS RECUEILS.

1° Le RECUEIL DU P. DROUOT³⁶ : *Recueil général des Lettres du B. P. Fourier, Chanoine Régulier, Curé de Mattaincourt, Instituteur des Religieuses de la Congrégation de Notre Dame, Réformateur et Général des Chanoines Réguliers de la Congrégation de Notre Sauveur, copiées fidèlement d'après tous les originaux et les anciennes copies qu'on a pu recouvrer, et divisées en trois parties, par un C. R. D. L. C. D. N. S., en l'année 1733. — vol. 1-2-3-5-8, 1733 — vol. 4-6-7, 1734.*

Manuscrits 429-436 (373) de la bibliothèque de Nancy³⁷, reliés en basane, et provenant du monastère des chanoines de Nancy.

La première partie comporte quatre volumes de lettres adressées aux religieuses, la deuxième, trois volumes de lettres aux chanoines réguliers, la troisième, un volume contenant des lettres à diverses personnes et différents écrits. Malgré cette apparence de

36. Cf. ROGIE, *Introd. des Lettres*, pp. 13 et 14.

37. Nous donnons à la fois le numéro du catalogue et celui du manuscrit. Ce dernier est entre parenthèses.

classement, on retrouve dans chaque partie des lettres qui devraient appartenir à l'une des deux autres.

2° Les deux RECUEILS ATTRIBUÉS AU P. D'HANGEST³⁸, dont le premier seul est entièrement de sa main :

a) *Recueil Général des Lettres du B. Pierre Fourier, appelé vulgairement le Pere de Mataincour, Réformateur et Général des Religieux ou Chanoines Réguliers de la Congrégation de Nôtre Sauveur, et Instituteur des Religieuses Chanoinesses Régulières de la Congrégation de Notre Dame, copiées fidèlement d'après tous les originaux et les anciennes copies qu'on a pû recouvrer jusqu'à present, distribuées selon l'ordre des personnes ou maisons auxquelles elles ont été adressées, et divisées en trois parties, par un C. R. D. L. C. D. N. S. en l'année 1733.*

Manuscrits : 414-428 (373 bis) de la bibliothèque de Nancy, reliés en basane.

La 1^{re} partie comprend 5 volumes de lettres aux religieuses,

La 2^e partie, 5 volumes de lettres aux religieux,

La 3^e partie, 1 volume de lettres aux particuliers et quelques écrits.

Le supplément comprend 3 volumes, dans lesquels se trouvent des pièces préliminaires que d'Hangest n'a pas eu le temps de mettre au début, une oraison dédicatoire au bienheureux, des tables selon l'ordre des recueils et selon l'ordre chronologique, ainsi qu'une table avec sommaires.

On a joint à ce recueil un volume de 41 lettres en latin adressées par le R. P. Guinet à saint P. Fourier (N° 428).

Les onze premiers volumes sont datés de 1733. Les derniers sont datés de 1734.

b) *Recueil Général des Lettres du B. Pierre Fourier, selon l'ordre chronologique de leurs dattes.*

Manuscrits : 390-413 (370) de la bibliothèque de Nancy, cartonnés et datés pour la plupart de 1754. Quelques-uns seulement sont datés de 1755. Ils proviennent de l'abbaye de Domèvre.

38. Sur le premier, cf. ROGIE, *Introd.*, pp. 15 et 16, ainsi que la préface de l'*Histoire Générale* du P. d'HANGEST, p. 42, et *Bibliothèque Lorraine* de Dom CALMET, à l'article « Fourier ». Sur le deuxième, cf. ROGIE, *Introd.*, pp. 19 et 20.

Les 24 volumes qui composent ce recueil ne sont pas tous de la même main. Selon Rogie, le P. d'Hangest aurait seulement dirigé le travail et confié la copie aux étudiants de Pont-à-Mousson. De fait, on peut lire au tome I^{er}, écrit en grosses lettres au verso du titre : « Les lettres contenues dans ce volume, au nombre de 58, ont été copiées en l'année 1754 par François Violand du Neuf-Brissac, pour lors étudiant de seconde en ce séminaire. » On rencontre une mention analogue au tome II : « Les lettres contenues dans ce volume... ont été copiées... par Joseph Richard de Landeau, pour lors étudiant de quatrième en ce séminaire. » Le nom de François Violand reparait au tome IV, et celui de Joseph Richard au tome V. Au tome III, c'est celui de Charles de Gleze, « étudiant de Rhétorique ». Les titres et les sommaires à la fin de chaque volume paraissent être de la main de d'Hangest, ainsi qu'un supplément composé d'une lettre et de passages oubliés.

Les 19 premiers volumes comprennent toutes les lettres de 1598 à 1640 inclusivement.

Le 20^e volume, les lettres sans dates.

Le 21^e volume, les lettres adressées à saint P. Fourier par des personnages de considération.

Le 22^e et le 23^e volumes, des lettres en latin : *R. N. Guineti ad B. Forerium epistolarum nova collectio XXVII-XXXI complectens.*

Le 24^e volume contient les « Sommaires de toutes les lettres du B. P. Fourier, tant celles qu'il a écrites lui-même que celles qu'on lui a adressées... » Il est daté de 1755.

3° Les RECUEILS DU P. FRIANT, c'est-à-dire 4 manuscrits in-4° de la bibliothèque de Saint-Mihiel :

a) Un recueil de lettres :

Le manuscrit 61 : *Copies des Lettres missives écrites par le Bienheureux Pere P. Fourier dit de Mattaincourt, tirées des originaux écrits de sa propre main.*

Ce manuscrit de 1039 pages ne compte que 143 lettres et ne présente aucun classement. Le P. Friant donne ses références aux originaux dans la table des matières, mais de façon assez vague.

b) Deux recueils d'opuscules :

Le manuscrit 62 (560 pages environ), dont le texte est presque

complètement français. Le recueil commence sans titre, par la table des matières avec cette mention : « *Table des matieres que j'ay tiré des originaux escrits de la propre main du Bienheureux Piere Fourier dit de Mattaincourt et de plusieurs copies autentiques.* » D'après le témoignage du P. d'Hangest, il daterait de 1728 environ³⁹.

Le manuscrit 63, en deux volumes de 544 et 689 pages : *Opera Petri Forerii*.

Le texte est tout entier en latin. Ici encore, pour la plupart des petits traités que ces manuscrits renferment, l'auteur indique où se trouve l'original qui a servi à la transcription. Le dernier volume se termine par une attestation d'authenticité signée : « P. Friant, Supérieur des Chanoines Réguliers de Saint-Mihiel. »

Les trois recueils sont incontestablement de la même main. Tous trois sont reliés en basane.

II. — UN CERTAIN NOMBRE DE PETITS RECUEILS.

1° Un recueil que nous appellerons : RECUEIL DE CHALONS.

Ms. 439 (377) de la bibliothèque de Nancy, gros in-4° de 704 pages, relié en basane, sans titre en vedette, ni sommaire, ni table.

Sur la première page, il porte cette indication : « *De la Bibliothèque du Monastere des Religieuses de la Congregation de Nôtre Dame de Nancy - 1743* ». Sur la deuxième page, en haut, une notation : « *Lettres adressées aux Religieuses de Chalons* », puis le texte commence à la troisième page par ce simple titre : « *Lettres de Nôtre Bienheureux Pere Instituteur.* » Il ne comprend que des lettres adressées aux religieuses de Châlons (81 lettres).

2° Un recueil que nous appellerons : RECUEIL DE NANCY, pour le distinguer des autres, puisque rien n'en indique la provenance et qu'il se trouve également à la bibliothèque de Nancy.

Ms. 440 (336), in-fol. cartonné de 104 pages.

39. Cf. ROGIE, *Introd. des Lettres*, p. 13. Sur l'attribution de ce recueil au P. Friant, cf. également *Observations critiques sur les historiens du B. P. Fourier*, ms. 366 de Nancy, vol. I, p. 25.

Aucune date n'y est indiquée. Il débute simplement par ces mots : « *Sont icy les Copies des Espitres que nôtre tres Saint et Bien Heureux Pere Instituteur a daigné escrire de sa benite main a ses Religieuses de la Congregation de Nôtre-Dame, Chanoinesses Regulieres* ». Il comprend 53 lettres de toutes sortes, qui se suivent sans ordre. La plupart sont adressées aux monastères de Champagne et à des particuliers.

3° Le RECUEIL DE METZ :

Lettres de Notre Bienheureux Pere Instituteur a nos premieres Meres, les Religieuses de la Congregation de Notre-Dame de Metz.

Ms. des archives de la Moselle, carton G.1334.

Ce recueil n'est, à proprement parler, qu'un ensemble de 18 grands feuillets doubles. Il comprend 32 lettres adressées au monastère de Metz, et une à celui de Luxembourg, ainsi que la copie d'un « Examen de conscience » à l'usage des prêtres.

Peut-être ce recueil et les deux qui précèdent représentent-ils quelques-unes des premières copies dont parle d'Hangest?

4° Différents petits recueils provenant de l'abbaye de Domèvre.

a) *Lettres du B. P. Fourier aux R. P. J. Terrel et Guy Lemulier.*

Ms. 438 (376) de la bibliothèque de Nancy, in-4° de 112 feuillets.

Sa reliure cartonnée fait supposer qu'il appartient à la série du second recueil attribué à d'Hangest; on n'y trouve aucune indication de date ni de copiste. Il comprend 43 lettres au P. Terrel et 17 au P. Lemulier.

b) *Lettres choisies du B. Pierre Fourier.*

Ms. 437 (375) de la bibliothèque de Nancy, in-4° de 236 feuillets.

Sa reliure cartonnée montre également qu'il a été, pour le moins, rangé dans la série du second recueil de d'Hangest, mais

une note à la fin prouve que sa rédaction est antérieure à 1738⁴⁰. Elle est de 1734, et l'auteur de ce travail n'est autre que le P. d'Hangest ainsi qu'en témoigne l'avertissement du manuscrit suivant. Cet ouvrage serait un travail préparatoire à l'édition des « Lettres choisies » de 1757. Il compte 76 lettres, dans lesquelles d'Hangest fait d'abondantes coupures et remanie le texte de saint P. Fourier.

c) *L'esprit du B. P. Fourier ou extraits choisis de ses lettres, distribués en quatre parties.*

Ms. 76-79 (378) de la bibliothèque de Nancy, 4 vol. in-8°, 118 et 67 p., 118 et 35 p., 109 et 13 p., 79 p.

Les différentes parties sont datées de 1763, 1764 et 1766. Cet ouvrage, assez semblable au précédent, ne contient comme lui que des fragments de lettres. L'avertissement nous renseigne sur son auteur et sur l'intention du P. d'Hangest de faire une œuvre d'édification et non une œuvre scientifique⁴¹.

5° Pour compléter cette liste des manuscrits du XVIII^e siècle, nous devons mentionner ici trois recueils retrouvés au moment où nous achevions notre travail.

Le premier, que nous désignerons du nom de : RECUEIL DE JUPILLE, provient de l'ancienne Abbaye-aux-Bois. Emporté en Belgique après avoir été vendu à l'encan par les spoliateurs de ce monastère, il vient de tomber aux mains d'une personne amie de la congrégation de Notre-Dame. Celle-ci en a fait don au monastère de Jupille-lez-Liège, où il est actuellement conservé. Son titre est le suivant :

Recueil des Lettres du B. P. Fourier, Chanoine Régulier, Curé de Mattaincourt. Instituteur des Religieuses de la Congr. de Notre-Dame, Réformateur et Général des Chanoines Réguliers de la Congr. de Notre-Sauveur, adressées à ses Religieuses et copiées fidèlement

40. L'auteur y fait mention du R. P. François Huguin, comme étant le général actuel des chanoines réguliers. Or, celui-ci est mort en 1738.

41. Le catalogue de la bibl. de Nancy indique encore un autre manuscrit du même genre : *L'esprit du B. P. Fourier ou recueil des plus beaux endroits de ses lettres et autres œuvres spirituelles*, 1732, ms. 80 (3733), mais ce recueil est à peine commencé, il ne contient, pour ainsi dire, que des pages blanches.

*d'après les originaux et les anciennes copies qu'on a pu recouvrer.
Par une Religieuse de la Congrégation de Nôtre-Dame — en l'année
1734 — Tome second.*

In-4° de 595 pages, relié en basane.

Ce volume détaché d'une collection pourrait bien être le tome II du recueil de la Mère Pathon. Il présente en effet un aspect assez semblable à celui des volumes du premier recueil de d'Hangest. On y retrouve le même portrait du saint et la même disposition des titres. Il comprend des lettres adressées aux monastères de Verdun, Châlons, Soissons, Vitry, Laon, Etampes, Luxembourg, Sainte-Menehould, Troyes, Longwy et Metz.

Les deux autres volumes parvenus trop tard à notre connaissance pour que nous puissions les utiliser sont deux recueils appartenant au monastère d'Ubbergen-lez-Nimègue (Hollande). Nous leur donnerons donc le nom de : RECUEILS D'UBBERGEN.

Le RECUEIL A, le plus important des deux, porte le titre suivant : *Recueil de quelques lettres du B. P. Fourier, Chanoine Régulier, Curé de Mattaincourt, Instituteur des Religieuses de la Congr. de Notre-Dame, Réformateur et Général des Chanoines Réguliers de la Congr. de Nôtre-Sauveur, retirées d'après les originaux qui existent encore et soint (sic) dans les maisons ou monasteres auxquels elles sont adressées, par un C. R. D. L. C. N. S., en l'année 1733.*

In-4° cartonné d'environ 500 pages.

Ce recueil qui, dans l'ensemble, est de la même main, sauf pour quelques lettres insérées au milieu, n'est pas paginé. Il provient également de l'Abbaye-aux-Bois, mais il est tout à fait différent du recueil précédent. Il débute par 56 lettres aux religieuses de Saint-Nicolas, une lettre à Mr. Pricquey et 28 lettres aux religieuses de Pont-à-Mousson. Viennent ensuite, sans aucun classement, des lettres adressées aux monastères de Lunéville, Nomeny, Bar, Vitry, Epinal..., etc., ainsi que quelques lettres à des particuliers et aux chanoines réguliers.

Le RECUEIL B est un recueil d'écrits spirituels de saint P. Fou-

rier. Il ne porte aucun titre et débute par un « *Traité de la sanctification* ». C'est un petit in-4° cartonné qui n'est ni daté ni paginé. Il ne contient que quelques opuscules de piété. Son auteur dit les avoir tirés des manuscrits d'un certain P. Fareau qui n'est peut-être que le P. Friant, dont le nom est déformé.

En 1878, le P. Rogie signalait encore des volumes du recueil de la Mère Pathon aux monastères du Roule et de Mattaincourt, ainsi que des fragments divers au monastère de Goldenstein, chez l'abbé Deblay et chez les clercs de Verdun. Tout ceci a probablement disparu au cours des expulsions de 1903 et de la guerre de 1914, de même que les recueils d'Epinal, de Mattaincourt, de Molsheim, de Reims et de Vic que le P. Rogie disait avoir eu entre les mains au cours de son travail.

Des recueils du XIX^e siècle, nous n'avons plus que les RECUEILS LITHOGRAPHIÉS DU P. ROGIE :

a) *Lettres du B. P. Fourier, curé de Mattaincourt, Instituteur de la Congrégation de Notre-Dame, Réformateur des Chanoines Réguliers de Lorraine, recueillies et classées par les Religieux de sa réforme, Clercs Réguliers de la Congrégation de Notre-Sauveur.*

Sainte-Claire de Verdun, 1878, 6 vol. grand in-4°, 33 et 465 p., 408 p., 691 p., 402 p., 517 p., 658 p. et tables : LVI, ainsi qu'un supplément, grand in-4°, de 84 et CXLIII pages, contenant une dizaine de lettres et quelques fragments retrouvés, des lettres adressées à saint Pierre Fourier et des tables analytiques.

Dans ce recueil, les lettres du saint atteignent en tout le nombre de 1466. La Bibliothèque Nationale en possède un exemplaire à la cote : 4° Ld¹²²-14.

b) *Opuscules du B. P. Fourier concernant la Congrégation de Notre-Dame, autographiés par les Religieux de sa réforme, Clercs Réguliers de Notre-Sauveur.*

Verdun, 1881, 1 vol. grand in-4°, 543 p. et table : VIII.

On trouve également ce volume à la Bibliothèque Nationale, à la cote : 4° Ld¹²²-15.

c) *Opuscules du B. P. Fourier concernant la Congrégation de Notre-Sauveur.*

Verdun, 1886-1889, 2 vol. grand in-4°, 558 et 541 p.

On ne les trouve pas à la Bibliothèque Nationale, mais la bibliothèque de Nancy en possède un exemplaire à la cote : 6108.

V. — EXPOSÉ MÉTHODIQUE ET VALEUR DES PRINCIPAUX RECUEILS MANUSCRITS

Notre travail s'appuie en grande partie sur les textes originaux, mais nous avons aussi utilisé certaines copies manuscrites, ainsi que la première édition des « Vraies Constitutions ».

Nous avons, en effet, pu faire d'abondants dépouillements sur le brouillon de Vught, ainsi que sur les originaux des lettres de saint P. Fourier. Sur ces 65 autographes, 9 seulement n'ont pu nous être communiqués. Presque tous ont donc été entièrement dépouillés. En outre, s'il ne nous a pas été possible de voir le manuscrit définitif des constitutions, conservé à Mattaincourt, la Révérende Mère Supérieure de ce monastère a bien voulu prendre la peine de le confronter soigneusement avec la première édition de cet ouvrage. Son travail minutieux nous a donné l'assurance que le texte imprimé reproduisait intégralement celui du manuscrit, exception faite de l'orthographe de saint P. Fourier qui n'a pas été respectée par l'éditeur⁴².

Parmi les nombreuses copies manuscrites des Lettres qui s'offraient à nous, une sélection s'imposait. Elle était particulièrement difficile à faire et nous obligea à examiner les différents recueils.

D'une manière générale, le soin avec lequel furent transcrites, dès l'origine, les œuvres de saint P. Fourier, et le désir sincère des copistes de garder un texte aussi exact que possible, ne faisaient pas de doute. Bedel, le premier, se flatte d'avoir copié « mot

42. L'édition de 1694 présente, au contraire, de légères variantes avec l'original.

à mot de son original⁴³ » le « *Voyage du Gentilhomme Seigneur* », et d'Hangest, rassemblant les lettres du Bienheureux qui pouvaient encore manquer dans ses recueils, supplie « instamment » qu'on veuille bien les lui communiquer « *en original, ou du moins en copie exacte et bien lisible*⁴⁴ ». Les titres mêmes des différents recueils sont significatifs. Cependant aucun des copistes n'eut la pensée de respecter l'orthographe du Père de Mattaincourt. D'autre part, tous n'apportèrent pas la même fidélité dans leur travail.

Nous n'avons pu avoir en même temps à notre disposition toutes les copies manuscrites, dont les plus importantes constituent des séries d'un nombre considérable de volumes. En outre, les textes des originaux que nous avons rassemblés ne se retrouvaient pas tous dans chacun des recueils. Aussi nous a-t-il été difficile de faire des comparaisons d'ensemble sur les mêmes pièces. Néanmoins, en collationnant les manuscrits tantôt aux originaux, tantôt entre eux, nous avons pu apprécier la valeur relative des différents copistes.

Nous éliminerons tout d'abord le SECOND RECUEIL DU P. D'HANGEST, de 1754. Ce recueil transcrit par les étudiants de Pont-à-Mousson semble d'ailleurs avoir été simplement revu par le P. d'Hangest⁴⁵. Il inspirait déjà peu de confiance au P. Rogie. La

43. Cf. plus haut, p. 55.

44. Préface de l'*Essai sur l'histoire et sur les écrits du B. P. Fourier*, ms. 363 de la bibl. de Nancy.

45. Ce recueil soulève d'ailleurs un problème. Dans la préface de son *Histoire Générale*, le P. d'HANGEST dit, p. 42, qu'il a fait « un double recueil » des lettres de saint P. Fourier, d'abord groupées selon l'ordre de leurs adresses, et ensuite classées par dates. « C'est ce que nous exécutâmes », dit-il, « avec d'autant plus d'empressement que ces lettres ainsi rangées nous permirent... de donner un tout autre jour à la vie du Bienheureux ». ROGIE relève cet « empressement » et fait remarquer que le second recueil date de 1754. Il néglige deux autres déclarations du P. d'HANGEST. Dans l'*Histoire Générale*, livre XV, ch. XLI, p. 338, celui-ci, parlant des Lettres, dit : « On en a fait, depuis plus de vingt ans, un recueil général dont toutes les pièces, rangées selon l'ordre de leurs dates, ont fourni les mémoires les plus certains... sur les quarante dernières années de sa vie, tels qu'on les trouve dans cette nouvelle Histoire. » Or la fin de ce livre XV, dernier du manuscrit, porte la date de 1764. Dans les *Observations critiques sur tous les historiens du B. Pierre Fourier*, tome I, p. 16, d'HANGEST fait cette autre déclaration : « ce qui a le plus contribué à la découverte de toutes les méprises... qui se rencontrent dans leurs histoires, c'est un recueil des Lettres du Bienheureux qu'on a fait en 1734, selon l'ordre des maisons... auxquelles elles étaient adressées et qu'on a rangées quelques années plus tard selon l'ordre chronologique de leurs dates. C'est surtout par ce dernier recueil qu'on s'est vu en état de suivre le Bienheureux

confrontation d'une douzaine d'originaux avec les lettres qu'il renferme nous a partout révélé un texte très inférieur aux autres.

Il nous faut de même écarter le petit RECUEIL DE NANCY, avec lequel aucun original n'offrait la possibilité de faire des confrontations directes. Toutefois, en le comparant avec le recueil du P. Friant, avec celui de Châlons et avec celui de Rogie, nous avons pu constater qu'il présentait d'importantes coupures, et le texte nous en a paru assez médiocre.

Les autres recueils manuscrits retiennent au contraire notre attention, bien que nous ne puissions reconnaître à tous la même importance.

Le moins sûr serait peut-être le RECUEIL DU P. FRIANT, sur lequel le P. d'Hangest nous renseigne dans la première partie de son avertissement. Il nous en parle en ces termes : « le premier de notre Congrégation qui ait travaillé à recueillir les ouvrages de notre Bienheureux Réformateur, et à les transcrire en même temps, est le R. P. Friant, Supérieur de notre maison de Saint-Mihiel et Directeur des Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame du dit lieu. Mais, comme sa principale vue en cela a été de contribuer à l'édification des dites Religieuses, il n'a pas cru devoir copier indifféremment tous les originaux qu'il avoit entre les mains, mais en se contentant de transcrire ceux qui lui ont paru les plus convenables à ses fins, il en a même quelquefois retranché ou passé tout ce qui lui paroissoit indifférent ou inutile. C'est ce dont il m'a averti luy-même en me communiquant le volume de ses lettres pour le transcrire dans mon recueil, et comme jusqu'à présent je n'ay encore pu confronter toutes les copies que luy et moy en avons faites avec leurs originaux, je suis obligé d'avertir moy-même ici les lecteurs du défaut d'exactitude ou d'in-

d'années à autres. » Or l'*Histoire Générale* a été commencée par d'HANGEST en 1754. Il est bien douteux qu'il l'ait entreprise en même temps que le recueil qui devait lui en fournir les matériaux. D'autre part, le sommaire chronologique qui fait suite au premier recueil, et qui a dû préparer le second, porte la date de 1736. Pourquoi aurait-il attendu si longtemps? N'aurait-il pas plutôt rédigé un second recueil vers 1740, dont celui de 1754 ne serait qu'une copie? Rien ne serait plus plausible qu'il ait simplement vérifié et complété la copie des étudiants de Pont-à-Mousson, surtout si l'on songe que vers cette époque, son frère, le P. Claude-François d'Hangest, fut maître des novices au Pont (cf. ROGIE, Intr., p. 6).

tégrité qui se rencontre dans la plupart des lettres qui me sont venues de sa part⁴⁶ ».

Le recueil du P. Friant est bien, en effet, une œuvre d'édification qui présente de nombreuses coupures. Il nous paraît, d'une manière générale, inférieur aux autres grands recueils de Drouot, de d'Hangest et de Rogie. En faisant quelques confrontations avec les originaux, nous avons relevé un assez grand nombre de fautes parfois même assez graves.

Nous citerons seulement ces quelques variantes relevées sur la lettre du 29 novembre 1625, aux religieuses de Vitry :

Texte original (0.33)	Texte du Père Friant (p. 558)	Texte du Père d'Hangest (I-Q, 3. vol. IV)	Texte du Père Rogie (II, p. 280)
je vais vous dire pour responce a vos lettres...	pour <i>répondre</i>	pour réponse	pour réponse
...je suis d'opinion que ne debvez, ny pouvez, donner vostre habit regulier aux postulantes...	que <i>vous ne</i> debvez ny pou- vez	que ne devez, ny pouvez	que ne devez ni pouvez
que vous n'ayez... 1°) ..., 2° Lettres authentiques de Monseigneur de Chaalons	2°) <i>des</i> lettres authentiques	2°) Lettres au- thentiques	2°) Lettres au- thentiques.
... [des rentes] establies sur des bonnes pieces bien asseurées...	... sur <i>de</i> bon- nes pieces	sur des bonnes pieces.	sur des bonnes pièces.
Voila ma petite opinion sauf toutesfois meilleure, si on la peult trouver.	sauf toutefois <i>une</i> meilleure.	sauf toutesfois meilleure.	sauf toutefois meilleure.
Nous demeurerons donc- ques ... nous trainants sur terre sans nous avancer	nous trainans sur <i>la</i> terre <i>sans avancer</i>	nous trainans sur terre sans nous avancer	nous trainant sur terre sans nous avancer.
... je suis ... bien a repos.	bien <i>en</i> repos	bien a repos	bien à repos.

46. Ms. 373 bis de Nancy, cité par ROGIE, *Lettres*, I, p. 9.

Plus loin, le P. Friant écrit encore : « dans vos lettres », pour : « en vos lettres » ; « ce pauvre monde de filles infirmes », pour : « ce pauvre monde de filles enfermées » ; « s'étend », pour : « s'espand », et ainsi de suite, alors que ces expressions sont toutes respectées par d'Hangest et Rogie.

Cependant, il arrive quelquefois au P. Friant de faire moins de fautes que les autres copistes⁴⁷. Son recueil n'est donc pas à rejeter complètement. Ses erreurs doivent tenir à ses sources, car son travail est souvent un travail de seconde main, comme il l'indique lui-même. Il est possible que sa version soit meilleure là où il dit avoir eu des originaux⁴⁸.

Nous n'avions pas d'originaux avec lesquels nous puissions collationner les lettres du petit RECUEIL DE METZ. Il nous donne pourtant l'impression d'une version assez fidèle. Ce recueil, qui paraît plutôt de la fin du XVII^e siècle que du XVIII^e, est antérieur au recueil de d'Hangest. Celui-ci note, en effet, en marge de la première lettre adressée à Metz : « Cette lettre et les suivantes sont tirées d'après les fidèles copies que la R. Mere Sup. de Metz a bien voulu nous communiquer en 1732⁴⁹. » La copie de d'Hangest semble d'ailleurs assez exacte. Le P. Rogie aussi a certainement connu ce recueil. Il paraît même en suivre la version plus scrupuleusement encore que d'Hangest. Sur 7 lettres du recueil de Metz, on ne peut guère relever chez Rogie que quelques variantes de ponctuation, là où celle du recueil de Metz est d'ailleurs illogique.

Quant au RECUEIL DE CHALONS, le P. d'Hangest note en marge des lettres adressées à ce monastère : « tirées d'un ancien manuscrit que les Religieuses de Châlons ont envoyé à la Supérieure de Nancy et qui m'a été communiqué par le moyen du R. P. Drouot en 1732 ». Or, le recueil actuellement conservé à la bibliothèque de Nancy porte la date de 1743. Il est vrai que cette date est écrite sur la feuille de garde du volume avec cette mention : « De la

47. Sur l'O. 53, FRIANT fait seulement quatre fautes, d'HANGEST six, et ROGIE neuf.

48. Nous n'en avons malheureusement aucun qui nous ait permis cette vérification. ROGIE semble avoir adopté sa version dans les lettres aux religieuses de Saint-Mihiel.

49. *Recueil de 1734*, t. IV, I-P, I.

Bibliothèque du Monastère des Religieuses de la Congrégation de Nôtre-Dame de Nancy ». Celles-ci auraient-elles fait si tard une copie du manuscrit qui leur avait été envoyé de Châlons? Ou bien ne s'agirait-il pas plutôt d'une date de classement? Rogie, en tout cas, paraît suivre ce recueil de très près. Sur 5 lettres confrontées, nous n'avons pu relever chez lui que l'omission d'une ligne⁵⁰ et 5 ou 6 variantes telles que : « sa cariole » pour « la cariole », « il vous nuirait » pour « il nous nuirait », ou encore : « rechangeant mes fautes présentes par des toutes nouvelles » au lieu de « rechangeant mes fautes présentes... etc. ». Il est d'ailleurs assez embarrassant de savoir auquel des deux copistes il faut attribuer des fautes. Ici, en effet, un original de la longueur d'un grand feuillet⁵¹ nous a permis de constater que si Rogie commettait parfois les mêmes fautes que l'auteur de ce recueil, il évitait, par contre, des omissions faites par celui-ci.

Tous deux, par exemple, écrivent : « Je vous supplie, durant quelque temps, *de faire* quelques prières... », tandis que l'original porte : « je vous supplie que durant quelque temps vous *faictes* faire quelques prières ». Ils écrivent de même : « j'y vois *si peu* d'espérance » au lieu de « si tres peu ». Mais d'autre part, Rogie écrit, conformément à l'original : « ce moyen y servirait *de* beaucoup », « grand nombre de filles se présentent à Nancy, point à Saint Nicolas *encore* », « des places... aussi chères... qu'en une *bien* grande ville », alors que l'auteur du recueil de Châlons omet les mots : *de*, *encore*, et *bien*. Néanmoins, l'auteur de ce recueil ne fait en tout qu'une dizaine de fautes, tandis que d'Hangest en fait 16, ce qui est assez curieux. Cela nous donne du moins l'impression que le recueil de Châlons est un assez bon texte. D'Hangest, en outre, se montre inférieur à Rogie, ce qui prouve que ce dernier s'est efforcé de rechercher la meilleure version. Il dit, en effet, avoir trouvé au monastère de Goldenstein de très anciennes copies des lettres de Châlons⁵².

50. Elle s'explique d'ailleurs par une répétition : « gardez-vous bien de l'envoyer vous dis-je pour une troisiemes fois, gardez-vous bien de l'envoyer. » Rogie s'arrête à « vous dis-je » (cf. IV, p. 92).

51. L'original 13.

52. Cf. Introduction du recueil de ROGIE, p. 12. Ces lettres n'étaient qu'en petit nombre. Aussi il est fort probable qu'il ait suivi en partie le recueil de Châlons.

Le PREMIER RECUEIL DU P. D'HANGEST est le seul⁵³ qui ait été officiellement constitué pour les archives des chanoines réguliers. Dans son avertissement, le P. Alexandre d'Hangest nous dit lui-même qu'il eut à sa disposition un très grand nombre d'originaux. Il affirme avoir trouvé jusqu'à plus de 500 lettres autographes de saint P. Fourier dans la maison des chanoines de Pont-à-Mousson. Plusieurs monastères de la congrégation de Notre-Dame lui en fournirent également. Il cite, dans la deuxième partie de son avertissement, ceux de Pont-à-Mousson, de Bar, d'Épinal et de Dieuze. Des particuliers lui procurèrent aussi quelques originaux.

Le P. d'Hangest indique scrupuleusement ses sources. Son recueil porte en effet, pour chaque lettre, des notes marginales indiquant, les unes, le nom de la personne qui a procuré la pièce, les autres, si la transcription est faite sur un original ou sur une copie, d'autres, enfin, le nombre de lignes ou de mots effacés par les plis du papier ou retranchés par de malencontreuses mutilations des autographes. Mais son travail est parfois hâtif, il saute des mots et même des lignes entières.

Le recueil du P. d'Hangest, qui compte jusqu'à 1.391 lettres, a le mérite d'être, en assez grande partie, un travail de première main, mais il a aussi le défaut d'avoir des sources de valeur très inégale là où son auteur emploie des copies. D'une manière générale, celles qui lui ont été fournies par le P. Drouot, et qu'il semble reproduire très fidèlement, présentent peu de fautes. Par contre, il n'en est pas de même de celles qu'il a empruntées au P. Friant et à la R. Mère Roussel, supérieure de Mirecourt. Les copies notablement médiocres que cette dernière lui a procurées, lui ont fourni une partie importante de son recueil. C'est pourquoi celui-ci nous paraît inférieur à celui de Rogie, dont la version est beaucoup plus sûre pour les lettres adressées à Mirecourt. Il est, en tous cas, beaucoup plus inégal. Néanmoins il contient les plus précieux renseignements, et, grâce aux nombreuses copies prises sur les originaux de Pont-à-Mousson qu'il renferme, il peut constituer une base importante pour l'établissement du texte des lettres de saint P. Fourier.

53. Le second n'en est en effet qu'un remaniement.

C'est encore une fois le P. d'Hangest qui nous renseigne sur le RECUEIL DU P. DROUOT.

Au sujet de son propre recueil et de celui du P. Drouot, il note dans son « Abrégé chronologique » : « 1731 — En cette même année deux Chanoines Réguliers de la Congrégation de Notre-Sauveur entreprennent le recueil général des lettres du Bienheureux...; ils en rassemblent près de 1400 dont ils n'achèvent les copies que quatre ans après⁵⁴. » Dans l'avertissement de son premier recueil, d'Hangest est encore plus précis : « Deux ou trois ans après lui [après le P. Friant], c'est-à-dire en 1731, m'étant avisé d'entreprendre moy-même ce recueil général, et le R. P. Tous-saint Drouot, Chanoine Régulier de notre Congrégation résidant à Nancy, s'étant obligeamment offert de me procurer les lettres des Religieuses du dit lieu et de quelques autres endroits, la lecture qu'il en fit, ou devant, ou après me les avoir communiquées, les luy fit trouver si agréables et si édifiantes que, malgré la faiblesse de sa santé, il se détermina à faire aussi la même entreprise que moy, et y ayant assiduëment travaillé depuis ce temps-là, il se trouve aujourd'hui sur le point d'en venir aussi heureusement et aussi exactement à bout que moy. » Les derniers volumes de l'un et de l'autre copistes sont, en effet, datés de 1734.

Le recueil du P. Drouot, qui est le plus abondant des anciens recueils, compte 43 lettres de plus que celui de d'Hangest. Il présente de très grands inconvénients matériels qui rendent particulièrement difficile le travail de collationnement. Non seulement il ne possède aucun sommaire, mais son classement est tout à fait défectueux. De plus, son texte fin et serré ne laisse souvent aucun espacement entre les lettres de saint P. Fourier. Elles se suivent à l'enfilade et les en-tête des unes se perdent dans les dates finales des autres, ce qui ne facilite guère les recherches.

Pendant longtemps, le recueil du P. Drouot a été considéré comme une copie de celui de d'Hangest, mais le P. Rogie a définitivement fait la lumière à ce sujet⁵⁵. Celui-ci, d'autre part, n'hé-

54. *Abrégé chronologique de la vie du B. P. Fourier et de l'établissement de ses deux Congrégations depuis 1564 jusqu'à nos jours* (1753), ms. 365 de la bibl. de Nancy.

55. Cf. *Introd.*, pp. 13 et 14

site pas à lui reconnaître la même valeur qu'à celui de d'Hangest. Il nous apparaît aussi comme un bon texte. Le P. Drouot n'y indique malheureusement aucune de ses sources. Néanmoins, sa version est meilleure que celle de d'Hangest là où nous avons de bonnes raisons de penser qu'il a pu avoir en mains les originaux. Quelques confrontations avec les autographes provenant de Nancy et de Saint-Nicolas nous ont permis de le constater. Le recueil du P. Drouot est également bien supérieur à celui de d'Hangest pour les lettres provenant de Mirecourt, et peut-être faut-il y voir une des sources de Rogie, qui, dans d'autres cas encore, paraît suivre fidèlement sa version. Par contre, la supériorité reste, bien entendu, à d'Hangest pour les lettres provenant de Pont-à-Mousson. Nous regrettons de n'avoir eu ce recueil qu'assez peu de temps à notre disposition. Nous l'avons examiné au début de notre travail, au moment où nous n'avions encore qu'un nombre limité d'originaux. La guerre nous a empêchée de le consulter à nouveau.

Le RECUEIL DU P. ROGIE, dit « des Clercs de Verdun », marque un premier essai de critique dans l'établissement du texte des lettres de saint P. Fourier. L'auteur nous apprend lui-même, dans sa préface, qu'il recommença le travail de ses confrères de Benoite-Vaux en vue de l'améliorer et de faciliter une édition critique⁵⁶. Il nous dit également qu'il rencontra de précieux collaborateurs. Au moment où il se mettait à l'œuvre, l'abbé Deblay collationnait les écrits de saint P. Fourier sur les manuscrits originaux⁵⁷ dans le dessein de publier une collection complète des œuvres. Cet érudit Lorrain abandonna ses travaux au P. Rogie et lui apporta une aide de grande valeur. Les religieuses du monastère « des Oiseaux », à Paris, avaient, de leur côté, rassemblé tous les recueils particuliers des maisons de leur ordre, dans la même intention. Elles mirent aussi leurs travaux à la disposition du P. Rogie et s'employèrent, en outre, pour lui, à collationner les manuscrits les plus anciens.

56. Cf. *Introd.*, pp. 26 et 27. Nous renvoyons également à ce sujet au *Bulletin de saint P. Fourier*.

57. Cf. M^{me} de FLAVIGNY, *Le Bienheureux P. Fourier*, p. 277, note 4 et ROGIE, *Introd.*, p. 22.

Un des premiers avantages du recueil de Rogie est d'avoir été composé par un historien de grand sens critique, au courant des méthodes scientifiques modernes. Tandis que d'Hangest et ses contemporains se hâtaient de rassembler tout ce qui restait des œuvres de leur fondateur, le travail de Rogie fut, comme il le dit, le fruit de longues recherches. C'est l'étude des textes de saint P. Fourier ainsi que la découverte d'une centaine de pièces qui n'étaient pas dans les grandes collections de Nancy, qui firent naître en lui le désir d'un recueil plus complet et mieux ordonné⁵⁸. Mais, bien loin de transcrire à nouveau et sans discernement l'un ou l'autre de ses devanciers, il commença par rassembler lui-même un assez grand nombre d'originaux. Habitué au travail scientifique, il n'ignorait ni la nécessité de remonter aux sources, ni celle d'en étudier la valeur. Lui-même déclare, dans la préface de son « Histoire du B. Pierre Fourier », qu'« on se fait difficilement une idée... du travail d'épuration auquel le critique doit se livrer avant de permettre à l'écrivain d'en publier les résultats ». Les copistes du XVIII^e siècle, comme nous l'avons vu, ne faisaient pas toujours un travail de première main. S'ils ont dû avoir à leur disposition un plus grand nombre d'originaux que le P. Rogie, du moins, vu le nombre considérable de lettres qu'ils avaient à rassembler et la difficulté des distances, ils copiaient souvent eux-mêmes sur des copies qui avaient passé par plusieurs monastères. Le P. Friant et le P. Drouot firent un travail isolé, uniquement dans le but de satisfaire leur piété personnelle. D'Hangest reçut de l'aide, de l'un et de l'autre, mais il n'eut pas toujours le temps de vérifier leurs apports, ainsi qu'il le déclare très loyalement. Pressé de faire l'histoire du Bienheureux, il dut accepter indifféremment toutes les copies qu'on lui envoyait, témoin celles qui lui furent procurées par la R. Mère Roussel. Rogie, lui, bénéficia du travail de ses devanciers et put faire un choix pour retrouver le texte authentique. Il connut non seulement tous les recueils précédents, mais encore plusieurs petits recueils provenant des monastères de Notre-Dame, cer-

58. Cf. ROGIE, *Introd.*, p. 22 et *Préface de l'Histoire du B. P. Fourier*.

tains même dont ne parle pas d'Hangest. Il essaya de discerner la valeur de tous ces manuscrits, les compara, les confronta, adoptant toujours de préférence les textes directement copiés sur les originaux, ou, faute de renseignements, ceux du moins qui, pour des raisons historiques sérieuses, offraient les meilleures chances d'avoir été prises sur les originaux. C'est ainsi que, dans bien des cas, il put retrouver une meilleure version⁵⁹. Selon toute apparence, comme nous l'avons dit, il abandonna celle du P. d'Hangest, qu'il avait suivie dans les lettres de Pont-à-Mousson, pour reprendre directement copie du recueil de Metz, et se procura de plus anciens manuscrits pour celles de Châlons. Il est probable qu'il emprunta au P. Friant le texte des lettres de Saint-Mihiel, et au P. Drouot celui des lettres de Nancy et de Saint-Nicolas. Il retrouva, en tout cas, pour les lettres de Mirecourt, un texte très près des originaux.

En collationnant les manuscrits, il a pu, ainsi qu'il le dit, « combler des lacunes », quelques-unes provenant de l'omission soit d'une note marginale, soit d'un post-scriptum, soit d'un alinéa, mais le plus souvent d'une ou plusieurs lignes intercalées entre deux mots semblables, ce qui est assez fréquent chez les copistes. Ce travail l'a aussi placé en face de certaines divergences de mots, et l'a mis à même de choisir celui qui lui paraissait « le plus conforme au sens de la pièce et au style du bienheureux⁶⁰ ». Enfin il lui est arrivé parfois de « constater les mêmes fautes, dans les différents exemplaires ». « Alors, déclare-t-il, nous avons pris le parti de les laisser telles quelles, n'ayant voulu faire aucun changement de notre chef. Aussi ne faudra-t-il pas s'étonner de rencontrer deux ou trois passages inintelligibles. Pour le même motif, si, pressé par l'évidence, nous avons changé une syllabe ou introduit un mot, nous avons eu la précaution de les écrire en caractères italiques⁶¹. » La seule altération qu'il dit s'être permise a été « d'abrégé certaines adresses remplies de répétitions inutiles ».

Ce n'est pas à dire que le recueil de Rogie ne présente pas certains défauts. Tout d'abord, nous regrettons que son auteur n'ait pas indiqué ses sources en détail, comme le faisait le P. d'Han-

59. Cf. ce qu'en dit ROGIE lui-même dans son introd., pp. 24 et 25.

60. *Ibid.*

61. *Ibid.*

gest, et qu'il ne nous ait pas non plus rendu compte, en note, du choix qu'il faisait parmi les différentes versions dans le cas des mots douteux. Son recueil reste, en majeure partie, un travail de seconde main pour le moins. Rogie a donc pu ajouter lui-même quelques fautes aux copistes du XVIII^e siècle. La sélection qu'il en a faite est cependant appréciable et compense ces fautes de transcription qui sont ordinairement peu nombreuses. Nous lui savons gré de n'avoir pas tenté de restituer l'orthographe de saint P. Fourier et de ne s'être permis, « de son chef », aucune modification de la phrase pour la soumettre aux règles d'une syntaxe plus moderne.

Grâce au classement de ce recueil, il nous a été très facile de le confronter avec la plupart des originaux que nous possédons actuellement. Dans son ensemble, il nous est apparu comme un texte sûr, qui est souvent préférable à celui de d'Hangest, et qui ne nous semble pas beaucoup inférieur à celui de Drouot. Nous avons donc cru pouvoir l'utiliser sans crainte, d'autant plus que les nombreux originaux que nous avons dépouillés fournissaient une base de contrôle certaine à notre travail. En outre, le nombre considérable de fiches que nous avons pu prendre sur des textes aussi abondants nous fournissait un autre moyen de contrôle non moins important. Nous avons d'ailleurs utilisé les lettres assez nombreuses que nous avons collationnées, et nous avons évité les passages où se rencontraient des divergences. Une ou deux fois, cependant, l'exemple nous paraissant intéressant, nous n'avons pas hésité à le citer en indiquant en note les différentes versions des copistes et la raison de notre choix. Nous pensons avoir ainsi donné toutes les garanties nécessaires à notre travail.

TEXTE DE SAINT PIERRE FOURIER

Lettre aux Religieuses de Mirecourt. 17 septembre 1623 (0.18)

Mes *bonnes et bien aimées Sœurs* en Dieu

La fille qui estoit a Homecourt avec deux aultres plus jeunes (qui sont Sœurs) et Anne Voitit qui sortit dernièrement de vre maison, sen sont allées a La Mothe et y ont esté receuës comme filles de la Congregation, et envoïées de ma part (ainsy qu'elles l'ont faict entendre), si bien qu'un fort honneste homme de là de mon ancienne cognoissance me rencontrant fortuitement a Nancy, demanda si je ne vouloie pas bien tost les aller veoir, et pour me presser a ce voiage, assura que j'y estoie attendu, et de bonne affection. Ne scachant que respondre, je feignis avoir en lesprit aultres choses (aussy y avoie-je) qui m'empeschoient d'entendre bien tout ce qu'il me disoit, et me deschargeay de luy sans declarer aultrement si elles estoient filles de vre Congregation. Or voicy que tout a ceste heure vient d'arriver un fort honeste et relevé Seigneur d'Eglise, avec une cariole tout expresse pour me demain mener audict lieu de La Mothe et veoir ce qui pourra s'y practiquer pour l'avancement du service de Dieu, et de ces quatre filles (que lon croit estre des vres) qui y sont les treshien venues et donnent esperance de debvoir faire tout plein de bons fruicts en ce qui est de vre profession. Le Lieutenant du Gouverneur d'illecques m'en escrit, Les Maire et Gouverneur de ville s'estoient aussy mis en devoir de faire le mesme. Madame la Gouvernante (comme aussy Monsieur d'Iche son marit les estiment beaucoup. Ce prebstre icy me presse a toute reste de partir demain, et promet qu'infaliblement il me ramenera mardy prochain.

Que doibs-je faire la-dessus. Doibs-je abandonner ces deux journées a un voiage que lon presse si fort, doibs-je les advouer pour filles de la Congregation, et dire que je n'en ay nulle cognoissance, et les rendre menteuses en lieu si apparent.

Je vous supplie m'envoyer la response demain de bon matin par Claudine. Bon soir.

VERSIONS COMPARÉES DES DIFFÉRENTS COPISTES

COPIE DROUOT (t. IV, p. 440)	COPIE D'HANGEST (t. XIV - 4 - K - 218) (copié sur la Mère Roussel)	COPIE ROGIE (t. II, p. 52)
qui sortit...	qui <i>sortirent</i> derniere- ment.	qui sortit...
un fort honnête homme de là, <i>mon</i> ancienne connaissance... <i>me</i> de- manda	un fort honête home de là, de mon ancienne connaissance... <i>me</i> de- manda	un fort honnête hom- me de là, de mon an- cienne connaissance... <i>me</i> demanda
Je feignis avoir en l'es- prit autres choses, aus- si y avois-je qui m'em- pechoient d'entendre bien tout ce qu'il me disoit et me dechargeay de lui...	Je feignis avoir en l'es- prit <i>autre choses</i> , aussi y avois-je qui m'empe- choient <i>d'en</i> entendre bien <i>tout</i> , et me dechar- geay de lui...	Je feignis avoir en l'es- prit <i>autre chose</i> , aussi <i>y en avais-je</i> qui m'em- pêchait d'entendre bien tout ce qu'il me disait et me déchargeai de lui...
un fort honnête hom- me et relevé Seigneur d'église	un fort honnête <i>hom- me d'Eglise</i>	un fort honnête homme et relevé Sgr. d'église
Le Lieutenant <i>de</i> Gou- verneur	Le Lieutenant <i>de</i> Gou- verneur	Le Lieutenant du Gou- verneur
Les <i>Maires</i> et Gouver- neurs	Les <i>Maires</i> et Gouver- neurs	Les Maire et Gouver- neur
Madame... <i>les estimoient</i>	Madame la Gouvernan- te, comme aussi... son mary <i>les estimoient</i>	<i>et</i> Madame... les estiment
a toute reste	Ce prêtre ici me presse a <i>tout</i> reste	a <i>tout</i> reste
il me ramenera	il me <i>remenera</i>	il me ramènera
<i>ou</i> dire... et les rendre menteuses	<i>ou</i> dire... et les rendre <i>menteuse</i>	<i>ou</i> dire... et les rendre menteuses

CHAPITRE III

L'ORTHOGRAPHE DE SAINT PIERRE FOURIER

(Nos dépouillements ont été faits presque entièrement sur les autographes de saint P. Fourier, c'est pourquoi nous ne donnons nos références aux originaux que dans les cas où elles sont nécessaires, soit pour fixer une date, soit pour indiquer des exemples rares. Quand nous faisons appel aux copies, nous en donnons les références dans tous les cas.)

I. — IDÉES SUR L'ORTHOGRAPHE

En matière d'orthographe, saint Pierre Fourier se montra particulièrement soucieux de correction¹. Il eut même des principes bien déterminés auxquels il se montra toujours fidèle. L'art d'écrire selon les règles admises par l'usage lui apparaissait comme une marque de culture et de bonne éducation et comme le complément nécessaire de toute formation intellectuelle. C'est pourquoi il s'efforçait d'inculquer à ses disciples la science de l'orthographe. Non seulement il prenait la peine de l'enseigner méthodiquement aux religieuses de Notre-Dame en leur en donnant une leçon tous les jours, dans les premiers temps de leur congrégation², mais il se faisait habituellement soumettre leurs écrits pour les corriger jusque dans les plus petits détails³.

Il leur recommande sans cesse que leurs lettres soient « cou-

1. Nous allons voir que là, comme ailleurs, le témoignage du P. Bedel est confirmé par les textes.

2. Cf. *Vie de la Vénérable Mère Alix Le Clerc*, édit. anonyme de 1666, p. 90.

3. Cf. *Lettres*, I, p. 16 et p. 195 notamment. Il se fait même renvoyer les brouillons plusieurs fois de suite, cf. *ibid.*, V, p. 7.

chées » en « bonne forme et bonne orthographe⁴ » et relève malicieusement jusqu'à 38 fautes dans un brouillon qu'elles ont préparé⁵. Il se plaint, quant à lui, de l'ignorance des copistes chargés de mettre au net ses propres écrits. « Je ne sais que c'est », déclare-t-il, « je ne peux jamais trouver personne qui écrive sur ma lettre, qui ne fasse quelque faute, cela me fâche et m'importune⁶. » Aussi s'emporte-t-il contre ces « scripteurs » maladroits auxquels il ne recourt que lorsque le temps lui fait défaut. Ordinairement il préfère confier ce travail aux religieux ou aux religieuses, car il peut plus aisément leur donner de minutieuses indications.

« Monsieur, et très Révérend Père », mande-t-il un jour au supérieur du séminaire de Pont-à-Mousson, « notre scripteur de ce lieu se voyant avant-hier corrigé avec un peu de zèle (par aventure trop aigret) d'une grande quantité de fautes qui lui étaient échappé parmi son écriture ès trois premières pages des articles de notre confrérie..., se leva de grand dépit, tout transporté et hors de soi de colère, prit son cahier de parchemin et s'en alla chez lui, et puis hier envoya sa servante demander le paiement de la grande lettre (disait-elle) qu'il avait écrite. C'est un petit arrogant qui n'a point de capacité plus avant qu'en sa main, qui écrit assez bien, voirement, mais, comme il ne comprend pas le sens de son ouvrage, il y glisse souvent.

« Je présume qu'il y a bien à recoudre au reste de nos articles qui ne fut achevé d'être lu, si bien que je ne veux me servir en façon que ce soit de ce qu'il en a fait. Mais comme je désire... de voir toute cette besogne... en sa perfection..., je me suis avisé et enhardi de supplier votre sainte Révérence que notre bon Frère Brehain y emploie... ses... très-industrieux doigts qui ne savent et ne sauront jamais autre chose que... très-bien faire. Pour achever proprement le tout en moins de temps..., faudrait qu'il quittât tout-à-fait la classe durant qu'il écrira (il pourra bien reprendre ses leçons à quelqu'un des bons jours des vacances de Pâques), et qu'en travaillant il regardât tous les mots et les lettres, sans y apporter aucun changement, si possible est.

4. Cf. *Lettres*, I, 195.

5. *Ibid.*, IV, 372. (Voyez appendice).

6. *Ibid.*, IV, 200. « *Lettre* » est pris, ici, au sens de : écriture.

« A chaque nouvel article, il faut toujours recommencer la première ligne un peu plus avant dans le pli, ainsi que j'ai fait, ce que n'avait pas observé notre premier scripteur. Il ne faudra couper les mots en deux pour en mettre une moitié en la ligne, et l'autre moitié en la ligne suivante; c'est une impertinence ès écritures ou livres qui ne sont imprimés⁷. »

« Es endroits où il trouvera ces enseignes de renvois : *, **, ***, ****, il prendra soigneusement garde où il faut recourir et où, par après, se remettre en chemin. Il y a quelques articles, ès 3^e et 4^e pages, qui sont écrits menus et plus mal aisés à lire que les autres, qui sont en champ ouvert; il faudra bien aviser de les lire bien proprement en premier lieu avant que de les écrire et, en écrivant, les regarder de près. Si d'aventure il rencontre quelque mot qu'il ne puisse bonnement lire, il consultera incontinent votre digne Révérence pour en être éclairci. Jamais personne n'écrit sur ma lettre qu'il n'y fasse quelque faute. Si d'aventure il oublie les distinctions⁸ où les laisse tout-à-fait, on pourra par après les remettre aisément. Je n'ai pas eu le loisir de les examiner ainsi comme il fallait, mais c'est peu de chose. J'envoie du velin; votre Révérence saura bien comme il le faut plier et bien accommoder.

« Au nom de Dieu, Monsieur mon Révérend Père, que l'ouvrage de la Vierge Marie soit exact et bien fait⁹... »

D'une manière générale, lorsqu'il envoie quelque pièce à copier aux religieuses, il leur recommande aussi que celle qui l'écrira « n'y change pas une lettre, ni mot, ni point, ni virgule¹⁰ ». Aucun détail d'écriture, ou même simplement de présentation, ne lui paraît négligeable. Dès qu'il rencontre en ceci quelque petit défaut dans les lettres de ses inférieurs, il ne manque pas de le relever.

7. Cf. *Les vraies Constitutions*, III^e partie, ch. XII, p. 41. Il demande qu'on enseigne aux écolières à « faire droites les lignes », et à les « commencer et finir a propos ».

8. Il faut entendre les signes de ponctuation. Cf. plus loin, p. 92. Dans les « Regles de la lectrice de table », il dit : « Elle prendra garde de s'arrêter un tout peu sur les distinctions des périodes et des membres d'icelles, ès endroits où elle verra des pointcs ou des parentheses, ou des deux points, ou petites virgules, et recognoistra ce qui se doit prononcer avec interrogation » (C. IV, 132).

9. *Lettres*, IV, 255.

10. *Ibid.*, IV, 200.

« Quand on écrit des noms propres ou surnoms », écrit-il au P. Bedel, « il faut bien marquer toutes les lettres, chacune bien distinctement, parce que d'ordinaire on n'y peut rien deviner qui soit bien assuré, ainsi que l'on fait en lisant des autres mots ou périodes entières. Je n'ai pas la lettre de votre Révérence parce que je l'envoyai au Révérend Père Prieur de Lunéville, mais je me souviens que je ne pouvais savoir si c'était un *i* ou un *o* après le *B*, ou autres lettres, et lisais Bicoley, ce me semble; si votre Révérence eût écrit clairement Biceley, j'eusse déjà mandé ce que je vous écris par ce présent porteur¹¹. »

Une autre fois, c'est une religieuse qui « écrit moult bien », mais il lui « semble que ses *ss* sont trop grandes partout¹² ». Quant aux sœurs de Lunéville, elles doivent apprendre à distinguer le pluriel du singulier : « Vous me demandez... quelques messes du Saint Esprit et de la Sainte Vierge », leur dit-il. « Je n'ai su comprendre votre intention, je ne sais si c'est une messe seule, ou bien si c'en sont deux, car, d'un côté, je ne trouve pas cette lettre *s* au bout de ces deux mots *quelque messe* qui, partant, sont au singulier et ne parlent que d'une; mais aussi, d'autre côté, vous m'y nommez le Saint Esprit et la très-sainte Vierge, qui sont deux. Que veut dire cela¹³? ».

Saint P. Fourier paraît attacher une importance particulière aux lettres majuscules et aux signes de ponctuation. En donnant le texte d'une épitaphe, il a soin de dire que si on veut la faire graver, « il faudra prendre garde de mettre des lettres capitales » aux endroits qu'il indique, « et des points, et virgules, et apostrophes¹⁴ ». A une autre occasion, il demande que, si l'on fait « copier par quelque bon écrivain » la supplique qu'il « a mise au net et écrite » à sa « mode », on avertisse celui-ci « qu'il observe toutes les dictionns comme elles sont là, et les grosses lettres au commencement des mots, et n'y en fasse ni plus, ni moins¹⁵ ». Ailleurs, au contraire, il demande qu'on veuille bien remplacer un P majus-

11. *Ibid.*, V, 259.

12. *Ibid.*, V, 7 (0.47).

13. *Ibid.*, VI, 197.

14. *Ibid.*, V, 177.

15. *Ibid.*, I, 3.

cule par « un petit p¹⁶ ». Sa correspondance abonde en recommandations de ce genre.

« Je vous ai minuté une petite requête », écrit-il aux religieuses de Luxeuil, « pour présenter aux Messieurs de la ville si vous le jugez bon...; nonobstant qu'il n'y ait que bien peu d'écriture, j'ai néanmoins pris une feuille de papier toute entière pour vous montrer comme il vous en faut prendre une et la plier quand vous voudrez la mettre au net pour la présenter où il appartiendra; écrivez-la lors le mieux que vous pourrez, et n'y changez ni lettres, ni virgules, ni points, et prenez garde aux mots qui commencent par des plus grosses lettres, comme ceux-ci : « Ville, Luxeuil, Magistrats, Bourgeois, Religieuses, Congrégation, Bienheureuse Vierge Marie, etc...¹⁷ »

Certains textes nous fournissent quelques détails plus précis sur ses théories orthographiques, en même temps qu'ils nous renseignent sur l'usage communément admis en Lorraine au début du xvii^e siècle. Nous en citerons deux particulièrement intéressants.

Le premier est la minute d'une lettre adressée à Monseigneur de Scythie par les sœurs de Mirecourt et corrigée par saint P. Fourier¹⁸. Les copistes ont malheureusement altéré ce texte, mais les annotations qui s'y trouvent n'en sont pas moins importantes :

« Nous envoyâmes dernièrement exprès à Vre Excellence pour avoir
A B
d'icelle éclaircissement et permission touschant plussieurs p^oins qu'en
C
toute confience, nous lui proposions, appuiées sur sa bonté et son
D
hautorité, lesquels concernent l'administration des sacrements et sépul-
E F
ture, pour nos pensionnaires et domestiques. Nous espérons que Mr. Mi-
G H
dot (qui prist la peine de nous écrire en votre absence) lui aura montrez¹⁹
J
nos lettres. Nous envoyons pour la seconde fois a Vre dicte Excellence
qui pardonnera, s'il lui plaît, l'importunité de celles qui souhaitent de
ne faire que ce qu'elle désire d'elles et qui sont... » etc.

16. *Lettres*, III, 21.

17. *Ibid.*, VI, 440.

18. Nous donnons en appendice deux autres suppliques corrigées par saint P. Fourier.

19. Rogie écrit « montrés » malgré la remarque de saint P. Fourier.

NOTES MARGINALES DE SAINT P. FOURIER :

- A. *Touchant*, sans *s*.
- B. *Plusieurs*, avec une seule *s* au milieu.
- C. *Confiance* par *a*.
- D. *Authorité*, en transposant *h* après le *t*.
- E. Le mot *espérons* se dit des choses futures. Ce sera mieux de mettre : *nous croions*, ou bien quelque autre mot semblable.
- F. Vaudrait mieux mettre : *Monsieur*, tout au long, afin que si Monsieur Midot voyait ceste letre²⁰ il en soit plus content.
- G. Je n'ay peu savoir comme vous écrivez ce mot, plusieurs diraient²¹ *prit*, me semble qu'il reviendra mieux de mettre : *print*.
- H. *Montré* sans *z*, et ce sera bien mieux : *monstré*, avec une *s* entre *n* et *t* suivant l'ancienne et meilleure orthographe.
- J. Serait un peu plus doux, ce me semble, de dire : *nous nous enhardissons d'envoier une seconde fois, pour le susdict sujet, à votre Excellence, espérant qu'elle pardonnera l'importunité de celles qui...* » (Lettres, V, 11.)

Orthographe, langue, style, tout est ainsi soigneusement étudié et corrigé, mais nous voyons surtout l'importance peu commune que saint P. Fourier attache à l'orthographe.

Le deuxième texte est la règle qu'il donne aux religieuses pour l'enseignement de l'orthographe aux enfants. Au chapitre XIII^e de : « De l'instruction des filles séculières²² », il écrit :

« Pour l'orthographe, on... enseignera par regles generales... divers poincts qui semblent y estre plus necessaires, entre autres, par exemple : Comme se doitvent escrire tous les mots en François.

Qui sont ceux qui se commencent par des lettres capitales.

En quelles dictions il faut mettre des *s* ou des *z*, des *i* ou des *y*, des *nt*; et où des apostrophes²³.

20. ROGIE écrit « *lette* » ce qui nous semble une mauvaise lecture pour « *lettre* », forme que saint P. Fourier emploie quand il écrit le mot en entier; cf. 0.63.

21. ROGIE écrit « *dirait* (sic) », mais il ne dit pas s'il transcrit une copie ou un original.

22. *Les vrayes Constitutions*, III^e partie, « De l'orthographe », p. 41.

23. Nous modifions, pour plus de clarté, la ponctuation de ce texte qui est assez curieuse : « En quelles dictions il faut mettre des, *s*, ou des, *z*, des, *i*, ou des, *y*, des, *nt* : et ou des apostrophes. » L'emploi assez incertain de l'accent grave sur *où* dans cet ouvrage permet aussi bien de lire : « où des *z*, des *i*, où des *y*, des *nt*. » L'autre lecture nous paraît cependant préférable.

La difference du nombre singulier et du pluriel : Item de la premiere, et seconde, et troisieme personne et quelles lettres il faut, et quelles il ne faut pas aussi, à chacun de ces nombres et personnes.

La difference des mots qui se prononcent tout de mesme, et neantmoins ont diverses significations, et s'escrivent aussi de diverses façons.

En quel endroit des periodes se mettent les virgules, les points, les parentheses, et autres distinctions semblables.

Quand et comment on peut se servir d'abbreviations.

La Maistresse... ne se bastera de prendre une façon d'orthographe qui est tout nouvellement née, a ce que l'on dict, et faict profession de n'escrire quasi que les lettres qui se font sonner en prononçant les mots. Elle se servira de la commune, qui est le plus en vogue, et suivie du plus grand nombre de ceux qui se meslent d'escrire.

Et parce qu'assez souvent se rencontrent qu'un mesme mot, et sous mesme sens, s'escri de deux façons differentes par des hommes bien entendus, et quelque fois par un mesme escrivain, qui en un endroit de son ouvrage y adjoust une lettre, et en un autre, l'oste, ou la change, sans neantmoins faillir; parce que l'une et l'autre de ces formes est bonne et usitée, la Maistresse advertira de cecy les Escholieres aux occurences : et les instruira a suivre la forme plus commune. Les uns, par exemples, escrivent ces mots, amy, ainsy, aussy, et divers autres semblables, par y, les autres par i, ami, ainsi, aussi. Les uns, void, les autres, voit. Dieu te void, Dieu te voit, et en l'impératif, voy, vois, voids. »

Ainsi, saint P. Fourier, qui défend « l'ancienne et meilleure orthographe », nous apparaît déjà comme un partisan de l'usage. Nous reconnaissons en lui l'élève des jésuites de Pont-à-Mousson. La tendance à maintenir la graphie refaite sur le latin au temps des humanistes, se faisait encore sentir dans le monde des lettrés et des juristes, au début du xvii^e. En dehors de cette ambiance, l'orthographe française était en pleine déroute à cette époque. Les vains essais de réforme tentés à la fin du siècle précédent, les nombreuses et fantaisistes innovations de ceux qui prônaient la simplification à outrance et, d'autre part, la violente réaction soulevée par les adversaires de tout système phonétique, avaient laissé la plus grande confusion dans l'écriture. Malherbe lui-même ne songeait pas à s'en mêler et Vaugelas, un peu plus tard, ne nous donnera que de vagues renseignements sur l'usage de la Cour et des salons.

La culture latine de saint P. Fourier lui fait donc adopter encore, sur bien des points, le système préconisé par les Estienne. Il faut remarquer, cependant, que s'il se conforme en cela à l'usage des lettrés, il ne s'oppose pas obstinément à certaines simplifications. Le Père de Mattaincourt est, somme toute, un traditionaliste modéré. Aussi allons-nous pouvoir noter chez lui une évolution extrêmement intéressante. Les variations que nous avons relevées dans ses manuscrits ne sont pas dues à des caprices passagers. La régularité avec laquelle elles se présentent marque la disparition normale de l'ancienne orthographe étymologique, qui cède progressivement devant l'usage général. Nous constaterons ces faits en étudiant l'orthographe même de saint P. Fourier, mais il convient tout d'abord de dire un mot de son écriture.

II. — ÉCRITURE

Bien que saint P. Fourier se plaigne continuellement de sa mauvaise écriture, celle-ci présente un aspect très soigné²⁴. On ne rencontre, pour ainsi dire, aucune rature dans les originaux de ses lettres.

D'abord très large et très élancée, avec des pleins assez forts dans les premiers manuscrits, son écriture devient beaucoup plus fine et plus régulière à partir de 1624. Elle se fait ensuite de plus en plus nette et ferme jusqu'à sa mort. Parmi les derniers autographes, ceux qui ont un caractère officiel deviennent de vrais modèles de calligraphie²⁵. Il est même étonnant de voir la sûreté de main que garde ce vieillard de soixante-quinze ans. Notons, en outre, que saint P. Fourier observe scrupuleusement pour lui-même toutes les remarques de détail qu'il indique à ses copistes. On ne trouve pas une seule fois un mot coupé à la fin d'une ligne, même dans ses lettres les plus hâtives. Le pli du papier servant de marge, tant de fois recommandé à ses religieux, est encore nettement visible dans tous les manuscrits. Les lignes sont d'une rectitude irréprochable.

24. Cf. *Lettres*, I, 44; V, 227, 393 et VI, 3. Il aime d'ailleurs la « bonne encre » qui « donne lustre à l'écriture » (I, 4).

25. Cf. 0.63. Il nous reste heureusement des manuscrits signés appartenant à chacune des étapes de l'écriture de saint P. Fourier. Ce sont les originaux : 2, 8, 26, 41, 44, 45, 60, 61, 63.

Les majuscules, dont on abuse à l'époque, ne lui servent guère qu'à marquer une valeur honorifique du terme employé. Ses abréviations se restreignent à des termes très courants tels que : « nostre », « vostre », « lettre », qu'il écrit : *nre*, *vre*, *lre*, ou *lres*, ou encore à quelques adverbes en *ment* dont il laisse parfois tomber les trois dernières lettres en ajoutant sur l'*m* un trait horizontal. D'une manière générale, il n'aime pas les fréquentes abréviations. C'est à son avis une « impertinence », surtout dans les lettres qu'on adresse à des personnages de marque. Aussi les corrige-t-il soigneusement dans les suppliques des religieuses²⁶.

III. — EMPLOI DES LETTRES

Nous n'avons pas rencontré de *K* dans les manuscrits de saint P. Fourier. A part cette lettre, on peut dire qu'il se sert de tout l'alphabet actuel. Il emploie, en effet, le *W*, que ne mentionnent ni Maupas, ni Oudin²⁷. Nous l'avons rencontré dans les mots « Longwy » (0.53) et « crowée » (0.32) (*corvée*, en France). Mais pas plus que ses contemporains, saint P. Fourier ne distingue dans la graphie l'*I* du *J*, ni l'*U* du *V*. Il les emploie indifféremment l'un pour l'autre et semble ignorer l'utilisation de ces doubles formes proposée par Ramus. En ceci, la Lorraine, comme la France, retarde sur les Pays-Bas²⁸. Selon l'usage, saint P. Fourier écrit

26. Cf. ci-dessus la lettre à Mgr Midot, note F, et *Lettres*, V, p. 9, notes D. et F. (voyez appendice).

27. En général, ni le *k* ni le *w* ne figurent dans les alphabets du temps. O. de LANOUE signale déjà le *k*, mais la plupart des grammairiens ne comptent que vingt-deux lettres (l'*y* faisant double emploi avec l'*i* et, d'autre part, le *j* et le *v* n'étant pas distincts de l'*i* et de l'*u*).

28. Cependant O. de LANOUE, en 1624, réclame cette distinction. Il demande l'utilisation des deux formes de l'*u* et se plaint que l'*i* « s'écrit tout de mesme estant consonne que voyelle » (cf. *De l'orthographe*, pp. 39, 44 et 61). MAUPAS note déjà, à la même date, que « les curieux forment *i* avec une longue queue quand il se rencontre au milieu du mot : *Rasjeunir, desjuner...* » (*Gram.*, p. 16). Mais il faut attendre la fin du siècle pour que l'usage s'établisse. En 1680, RICHELET dira plus nettement : « On trouve en François deux sortes d'*i*; un *i* qu'on nomme voyelle, et un autre qui est un *i* consonne, qu'on appelle un *j* a queue parce, en effet, qu'il en a une... », et de même : « Il y a en François deux sortes d'*u*, l'un qu'on appelle l'*u* voyelle, et l'autre l'*u* consonne, qui sert à faire les syllabes : *va, ve, vi, vo, vu.* » (*Dict.*). Les grammairiens de la fin du siècle seront aussi plus catégoriques. RENAUD écrit en 1697 : « Il faut distinguer les *j* et les *v* consonnes d'avec les *i* et les *u* voyelles » (*Petit traité de la prononciation, de l'orthographe et des bonnes impressions*, p. 582).

encore invariablement *v* à l'initiale et *u* dans le corps du mot²⁹, quelle que soit la valeur phonétique à indiquer. Il ne distingue pas non plus l'*i* voyelle de l'*i* consonne; mais, tandis qu'il ne se sert jamais du *j* ailleurs qu'à l'initiale, il emploie l'*i* aussi bien à l'initiale que dans le corps du mot. Ce n'est qu'une question de place ou un souci d'élégance qui règlent cet emploi de l'*i* ou du *j* au début des mots. Dans les épîtres officielles, en effet, la belle lettre élancée figure généralement partout à l'initiale. Au contraire, dans les lettres familières, dont le texte est très serré, l'*i* prédomine.

Ceci exposé, nous nous permettrons, au cours de cet ouvrage, de rétablir la distinction entre ces quatre lettres partout où elle sera nécessaire à la clarté du texte.

Des deux sortes d'*S* qui coexistent encore, saint P. Fourier place de façon tout à fait régulière l'*s* allongée au début et à l'intérieur du mot, l'*s* courte à la finale ou à l'intérieur après une première *s* longue.

La question de l'*I* et de l'*Y* n'étant pas tranchée, saint P. Fourier, qui admet, comme nous l'avons vu, l'emploi indifférent des deux lettres, se sert toujours de l'*y* à la finale, exception faite pour l'adjectif *marri* et pour le mot *oubli* (0.28). Il écrit invariablement : aussy, ainsy, icy, cy, ny, cecy, celui, du rosty, du bouilly, soy, moy, quoy... etc. Cependant il faut remarquer qu'à partir de 1624, il adopte définitivement l'*i* pour : *parmi*. Dans les deux derniers originaux de 1640, l'*i* semble également vouloir prendre la place de l'*y* dans : *aussi* et *ainsi*³⁰.

A l'intérieur du mot, même en position intervocalique, saint P. Fourier semble préférer l'*i* dans les verbes, surtout à l'infinitif, tandis qu'il emploie plus volontiers l'*y* dans les substantifs. On trouve ainsi :

envoyer, renvoyer, employer, paier — cayer, joye, pluye, hyver, et d'autre part :

ayez, soyez, appuyez, à côté de : aiant, soions, croiez (beaucoup plus fréquents).

29. C'est l'usage normal. Cf. O. de LANOUE, *De l'orthographe*, p. 61.

30. O. de LANOUE se plaint déjà qu'on abuse de l'*y*.

TRANSCRIPTIONS ANCIENNES ET CALQUES LATIN.

EUIL ET UEIL — Bien qu'Oudin note les deux façons d'écrire, saint P. Fourier garde la forme ancienne *ueil*³¹ : « que je vueille (0.39) — qu'il vueille (0.51, 0.62) — la fueille (0.63)... etc. »

C — SS — T — Il transcrit la sifflante par deux *s* dans : « la nourrisse » (0.40), mais par *t* dans : « pretieux, pretieuse », pour garder à l'adjectif son cachet latin, de même que dans : « gratieusement ».

Comme au siècle précédent, le souci de rappeler les origines de la langue est bien le principe qui domine encore l'orthographe de saint P. Fourier.

NASALES — Cette préoccupation est peut-être moins apparente dans les nasales, car s'il écrit : « recommande » et « redemande » en souvenir de *commendare* et de *demandare*, il écrit aussi : « paravanture » et « contant » (adj. *content*), qui ne rappellent pas si bien leur étymologie. Il est vrai que la confusion des nasales en : *an* et *en* est fréquente au XVII^e siècle³².

Cependant il maintient des formes telles que : « sumptueux, punctuellement, extreme-unction, Assumption... etc. » (0. V.) bien qu'il écrive ailleurs : « Annonciation » (0.55).

Il maintient également les formes : « unze » et « unziesme », qui ne seront plus tolérées par Oudin, ni par Vaugelas³³.

C ET QU — Peut-être saint P. Fourier a-t-il un vague souvenir de « exsequi » quand il indique le son *k* au moyen de *qu* dans : « exequuter » (0.5) et « exequiteurs » (deux fois, 0.26)?

M ET N — On rencontre : « paiable contant » (0.1), à côté de : « compte » (0.3). Cette hésitation montre que la distinction entre « compter » et « conter » va bientôt se faire à l'inverse de ce qu'elle était autrefois. Nicot confond aussi les deux formes. Dans son dictionnaire de 1584, il dit au mot *conte* : « narration », mais il renvoie à *compter*, où il donne pour exemple : « un compte ou quelque sornette plaisante à raconter ».

31. C'est celle qu'employait encore R. ESTIENNE. Cf. *Les déclinaisons des noms et des verbes...*, de 1549. On la trouve aussi dans la grammaire de RAMUS, de 1572.

32. Dans l'écriture, bien entendu.

33. Cf. OUDIN, p. 12 : « unze se prononce et s'escrit onze », et VAUGELAS, p. 78 : « il faut escrire onze et onziesme avec un o et non pas avec un u ».

Les « *lettres superflues* », dont la fureur étymologique du xvi^e siècle a encombré l'écriture, abondent encore dans l'orthographe de saint P. Fourier. Cependant une évolution se fait nettement sentir. Maupas remarque, en France, que « les modernes » retranchent déjà un grand nombre de ces lettres³⁴. Nous allons voir que saint P. Fourier tend de plus en plus à les omettre.

B — Il écrit encore couramment : « debvoir, doit, devons, redevable, debtes, soubz, subject, sabmedy, sebmaine, prebstre, fiebvre, febvrier³⁵... etc. » Mais on rencontre le mot : « livre », au sens de « ouvrage imprimé », écrit : *libvre*, en 1624 (0.25) et : *livre*, en 1640 (0.63).

C — Le c paraît assez résistant³⁶. On le trouve uniformément dans : « faict, parfaict, plaict, un traict, traicté, subject, project, effect, joinct, enjoinct, contrainct, plainctes, droiet, endroiet, estroiet, dict, cuict, conduict, fruiet, bruiet, nuict, huict, huictaine, allietez, toicture... etc. »

Notons ici que, suivant le principe des Estienne, saint P. Fourier distingue : *point*, au sens de « punctum », et la négation : *point*.

Cependant quelques changements apparaissent :

En 1624, ainsi qu'en 1628, saint P. Fourier écrit : *moitié* (0.26 et 0.39), qu'il écrivait : *moictié*, en 1604 (0.1).

En 1637, on peut relever : *adroit* (0.39), écrit à nouveau : *adroict* en 1640 (0.62).

34. « Jadis l'orthographe françoise estoit bien plus copieuse en lettres escrites et non leuës qu'elle n'est a present, car nos ancestres y inseroient plusieurs lettres qui ne servoient qu'a montrer l'etymologie ou racine des mots, desquelles beaucoup ont esté retranchées par les modernes. » (Gram., p. 37).

O. de LANOUE s'élève aussi contre les lettres inutiles (cf. *De l'orthographe*, p. 77). Tout en étant d'avis qu'on en fasse disparaître un certain nombre, OUDIN, qui est cependant plus moderne, ne semble pas porté à supprimer trop vite ces lettres « étymologiques ». Il paraît assez défiant des « nouvelles écritures » (cf. Gram., p. 317).

Quand nous disons, au cours de ce chapitre « lettres étymologiques », ce n'est, bien entendu, qu'une façon de parler. Beaucoup de ces lettres ont été introduites autant en dépit des racines latines que dans l'ignorance totale des transformations phonétiques.

35. En 1654, FRÉMONT d'ABLANCOURT fait encore observer qu'il faut retrancher le b de « février » et de « samedy » (*Dialogue des Letres*, p. 599).

36. OUDIN est d'avis qu'on le supprime quand il n'est pas prononcé (cf. Gram., pp. 14 et suiv.). FRÉMONT d'ABLANCOURT, qui note à propos de « bien-faicteur », dont la prononciation a longtemps hésité : « Il n'y a que les doctes qui prononcent et écrivent ces mots avec c », remarque un peu plus loin que « publicque » commence à s'écrire sans c (cf. *Dialogue*, p. 600 et 601).

Entre 1637 et 1639, on rencontre : *saint*, à plusieurs reprises (0. V. et 0.61), bien qu'on trouve encore : *sainct* et *sainctes* en 1640, dans un texte très soigné (0.63). Dans ce même manuscrit, saint P. Fourier écrit également : *point*, alors qu'il écrit plusieurs fois : *point* (au même sens de « punctum ») dans l'original de Vught.

D'autre part, saint P. Fourier semble abandonner progressivement le *c* qu'il emploie encore devant le groupe *qu*.

On trouve :

En 1604 : *politiques, pratique, praticquoit, vacquer, vacquant*es (0.1).

En 1628 : le *publique* (0.39).

En 1638 : on *pratique* (0.60).

En 1640 : la *pratique* et *pratiquer* (0.63).

Remarquons que dans le cas de « pratique », saint P. Fourier a d'abord maintenu le *c* dans la dernière syllabe, alors que l'usage général du xvi^e siècle était plutôt d'écrire « pratique ».

D — On rencontre : « advis, adjouster, adjournement, adverti... etc. », à côté de : « avantage, avancement, paravanture. »

Notons un : *adjuster*, en 1632 (0.47) et un : *aïustez*, en 1640 (0.63).

F — On relève : « chetifve, neufve, neufviesme, Geneviefve », à côté de : « brieve, brièvement. »

G — *G* se maintient dans : « cognoistre, recognoistre, recognoissance... etc. », mais à la finale il tend à disparaître³⁷. On le trouve encore dans : « desdaing (0.26), soing (0.41), gains (0.47) », mais en 1628 apparaît : *besoin* (0.39), écrit : *besoing* en 1625 (0.33); en 1640, *loin* (0.62), écrit : *loing* en 1607 (0.3); *dessein* (0.62), écrit : *desseing* en 1621 (0.13); *benin* (0.62), écrit à nouveau : *bening* dans l'original suivant (0.63).

H — *H* se trouve, bien entendu, dans : « cholere, thresor, autheur, autorité... etc. » Saint P. Fourier tient à cette lettre grecque, car il fait corriger « Eucaristie » en « Eucharistie³⁸ ».

Il la maintient à tort dans les participes : « heu, indheus » et dans : « dheument » et « indheument », pourtant il n'observe plus la distinction préconisée par R. Estienne entre l'*à* préposition et l'*a* verbe, car il écrit ce dernier sans *h* initiale.

37. MAUPAS note qu'on l'omet souvent à la finale (cf. *Gram.*, p. 15).

38. Cf. *Lettres*, V, 9, remarque 0. (v. appendice).

L — Bien que cette lettre figure encore dans un grand nombre de mots tels que : « oultre, doulx, doucement, addoucir, tiltre, aulmosne, resouldre, peult, veult, vault, vouldra, aultruy... etc. », des disparitions importantes sont à signaler.

Vers 1624, *l* disparaît tout à fait dans l'adverbe *mieux*. On trouve encore les deux formes : *mieulx* et *mieux* en 1621 (0.7), mais à partir de 1624, on ne rencontre plus la première dans aucun manuscrit.

Entre 1625 et 1626, *l* tombe dans le pronom *ceux*. Bien qu'on trouve déjà : *ceux* dans la plupart des manuscrits de 1624, *ceulx* apparaît encore dans un manuscrit de 1625 (0.32), puis *l'* est définitivement abandonnée en 1626.

Il est probable que le changement du simple entraîne celui du composé : *iceux*. Nous n'en avons pas d'exemple avant 1631, mais à cette date et dans tous les manuscrits postérieurs, il est toujours écrit : *iceux* (0.45, 0.57, 0.59 et 0. V.), et non *iceulx*.

On pourrait de même fixer entre 1631 et 1632 la chute de *l'* dans : *eux*³⁹, et en 1637 sa disparition dans les formes du verbe « vouloir » : *veut* (0.59), *voudra* (*ibid.*), *voudroie*⁴⁰.

A partir de 1637, l'évolution s'accroît. Elle se produit dans un certain nombre de mots tout à fait usuels qui contiennent une syllabe en *au*. Désormais, saint P. Fourier écrira : *autant*⁴¹, *faut*, *faudra*, *faudroit*⁴², *autre*⁴³, *autrement*⁴⁴, *aucun*⁴⁵, *faute*⁴⁶, *haut* et *hautement*⁴⁷.

On trouve encore : *aulmosne* (0.62) en 1640, mais *aulmosne* et *aumosne* apparaissent dans le même manuscrit (0.60 bis), en 1639.

P — *P* est maintenu dans : « escript, escripte, escripture,

39. On trouve encore : *eulx* en 1631, dans l'0.45, mais : *eux* en 1632, dans l'0.47.

40. *Voudroient* figure encore dans l'0.57, en 1636, mais *voudroie*, dans l'0.61 et dans l'0.63.

41. *Autant*, dès 1624 (0.28), mais *aullant*, en 1625 (0.29), 1631 (0.46) et 1636 (0.57), puis définitivement : *autant* (0.59, 0.60... etc.).

42. *Faut* apparaît en 1628 (0.40). On trouve encore quelquefois : *fault* entre 1637 et 1639 (0.V.), puis : *faut*, *faudra*, *faudroit* (0.59, 0.62, 0.63).

43. On trouve : *aulture* et *autre* dans l'original de Vught, mais : *autre* dans les originaux : 59, 62 et 63.

44. *Idem* : *aulturement* et *autrement* dans l'original de Vught, mais : *autrement* dans les originaux : 59, 61 et 63.

45. *Aucun* en 1632 (0.47) et *aucun* à partir de 1637 (0.59, 0.63 et 0.V.).

46. *Faute* dans l'0.59 et 0.V, quoiqu'on retrouve *faulte* dans l'0.63.

47. *Haut* et *hautement* sont fréquents dans l'0.V.

Apvril, oeupvre, nepveu, niepces, nopces », mais on trouve : « maison acheptée », en 1626 (0.35), et « pieces achetées, meubles achetez, acheter », en 1624 (0.26).

On rencontre même dès 1621 : « huict places a acheter » (0.13).

s — On trouve encore : *souspirs, chasque*, ainsi que : *chascune*, en 1624 (0.26 et 0.28), mais : *chacune* vers 1637 (0. V.).

S se maintient jusqu'en 1640 dans : *cognoistre*, mais on trouve : *connoitera* vers 1637 (0. V., 33).

Si d'autre part, saint P. Fourier tient à garder le souvenir du mot latin : « monstrare » dans : « montrer », pour lequel il réclame une s entre l'n et le *t*⁴⁸, il fait supprimer aux religieuses l's qu'elles ont introduite sans raison dans : « touschant » et « Basron⁴⁹ ».

x — On trouve : « faulxbourg » (0.45), tout comme on trouve : « tousjours », la composition du mot se faisant encore sentir, du moins dans l'écriture.

DIPHTONGUES — Quelques diphtongues rappellent encore la manie étymologique du xvi^e siècle : « un praest » (0.32), « une praetente » (0.1) et « noeuf » (0.12), à côté de « neufve » (0.31, 0.32).

CONSONNES DOUBLES — Enfin saint P. Fourier, comme ses contemporains, fait un réel abus des consonnes doubles⁵⁰ : « abbaïsser, rabbattre, addroicte, addoulcir, adresser, affin, traffiques, aggreer; exaggerer, aggrandira, poulle, poullets, interrests, sallé... etc. »

Il écrit cependant : « solliciter » (0.29 et 0.63), ainsi que : « sangloter » (0.63). Dans ce dernier mot le *t* unique indique peut-être que l'o reste fermé⁵¹.

CONSONNES FINALES.

T ET D — Tout en admettant aussi bien « voit » que « void », saint P. Fourier adopte pour lui-même : *il void* et *il conclud* (0.7). Mais à côté de *grand*⁵² et de *viellard*, il écrit encore : *un marchant*

48. Cf. plus haut, la lettre à Mgr Midot, note H.

49. *Ibid.*, note A, et *Lettres*, I, 3.

50. O. de LANOUÉ se plaint de ces lettres doubles quand elles ne servent pas à marquer l'e ouvert (cf. *De l'orthographe*, p. 79).

51. *Senglouter* en ancien français. Nicot l'orthographe encore ainsi.

52. Le *d* final s'était assourdi de bonne heure et avait été longtemps écrit *t*, mais dans certains mots comme *grand*, un *d* avait été réintroduit dans l'écriture par souci d'étymologie. Le *t* final, derrière consonne, n'était d'ailleurs plus guère senti qu'à la pause ou devant une voyelle. Cf. BOURCIEZ, § 152 et BR. III, p. 276.

(0.47) et maintient le *t* final de : « la *court* » (0.32), « la basse-court » (0.30), « la *court* souveraine » (0.41).

Le *t* dans : « un *marit* » (0.18 et 0.29) n'est probablement qu'un souci étymologique.

S FINALE — Par contre, saint P. Fourier supprime l'*s* finale dans : « un *appenti* » (0. V., 71).

S, X ET Z — Pour lui, l'*x* n'a pas encore supplanté l'*s* dans « le pris » (0.26), ni dans l'article « aux » en composition. Il écrit toujours : « ausquels, ausquelles, ausdicts, ausdictes... etc. ». Mais c'est toujours l'*x* qui figure dans les noms pluriels en *aux*, *eux*, *oux*, comme : « les estaux des pasticiers » (0.44), « les chevaux, les chevreaux, les cheveux, les vœux, les vieux, les genoux, les choux... etc. ».

En dehors de ces cas d'exception et de la terminaison des participes et substantifs pluriels en *ez*, où le *z* sert à indiquer l'é fermé, saint P. Fourier emploie toujours l'*s* comme marque du pluriel. Il est extrêmement rare qu'il utilise le *z* à cette fin. Nous ne l'avons rencontré qu'une seule fois dans le mot « Noëlz », au sens de : chants de Noël : « faire chanter... des Noëlz en langue vulgaire » (0.33).

CONSONNES DEVANT L'S DE FLEXION — Remarquons enfin que saint P. Fourier, à l'exemple de R. Estienne, maintient systématiquement dans l'écriture les consonnes finales devant l'*s* de flexion, alors qu'O. de Lanoue et beaucoup d'autres demandent leur suppression. Il écrit donc : le temps, les champs, le poids, le puits, les marits, les despits... etc. »

C'est là un principe, car les religieuses ayant omis le *t* de « drois », il le corrige en « droits⁵³ ». Mais il va même jusqu'à maintenir le *t* et le *d* après une consonne, alors que R. Estienne lui-même était déjà d'avis de ne pas les écrire dans ce cas.

On trouve ainsi : « grands, garends, parents, penitents, regle-

53. Cf. *Lettres*, V, 9, note Q (v. appendice). Il est à noter que saint P. Fourier n'a pas corrigé le mot « poins » dans la supplique citée p. 90, mais, comme nous l'avons fait remarquer, il est possible que ce texte ait été quelque peu altéré par les copistes.

ments deportements, instruments, innocents, accidents, enfants, vivants, estudiants, cents... » Nous n'avons trouvé qu'une seule fois : « des contentemens » (0. V., 33), encore est-ce dans un brouillon⁵⁴.

IV. — ACCENTS ET SIGNES

Saint P. Fourier n'emploie encore l'*accent grave* que sur les deux adverbes : *là* et *où*. Cet accent est d'ailleurs bien peu en usage. C'est Corneille qui, en 1660, en innovera l'emploi sur l'*é* ouvert. Encore sera-t-il combattu par l'Académie qui n'admettra que l'accent aigu sur les *é* ouverts des monosyllabes. Il n'est donc pas surprenant que saint P. Fourier laisse sans accents : *près*, *après*, *auprès*, ainsi que la préposition : *à*. Par contre, il exige l'accent aigu sur *dès*, réclamant, dans ses corrections : « un trait sur *dés*⁵⁵ ».

Il place généralement l'*accent aigu* sur l'*é* fermé des participes féminins, ainsi que sur la finale des mots en *té* au singulier. Au pluriel, nous avons vu que la terminaison *ez* lui suffisait à marquer l'*é* fermé. Il écrit donc : « appelez, engagez, affairez, respectez, usez, deteriorez, les curez, les difficilez, les eveschez, les extremitez, les qualitez... etc. »

A l'intérieur du mot il ne met l'accent aigu que sur de très rares adverbes de formation féminine⁵⁶. Nous ne l'avons rencontré que dans les trois exemples suivants : « desmesurément », (0.28), « assurement » (0.33), et « assurement » (0.63).

L'*s* qui s'est amuë devant consonne à l'intérieur du mot, se conservera encore longtemps dans l'écriture. Elle indique, pour l'*é* qui la précède, tantôt le son ouvert, tantôt le son fermé⁵⁷. Ex. : « reste, feste, estre, charestier », et : « desmonter, eschanger, esveiller,... etc. ».

54. Il est possible que l'usage de supprimer le *t* dans les mots de ce genre ne soit entré qu'assez tard en Lorraine. On trouve encore : les *Régents* et les *Tisserants*, dans une affiche dressée à Nancy pour la procession du 24 juin 1666 (voyez MONAL, *Les Maîtres apothicaires de Nancy au xvii^e siècle*, planche p. 16).

55. Cf. *Lettres*, V, 9, note K (v. appendice).

56. MAUPAS note que l'accent est encore rarement « marqué au milieu » (*Gram.*, p. 9).

57. Cf. OUDIN, p. 7.

D'autre part, l'usage de l'accent circonflexe n'étant pas encore répandu, cette *s* intérieure marque également, pour saint P. Fourier, l'allongement des sons vocaliques, comme dans : « chastier, bastir, fascher, disner, depost, ils goustent... etc. ». Aussi corrige-t-il les religieuses qui ont écrit « cloturières » au lieu de « elosturjères⁵⁸ ». Ailleurs il double généralement la voyelle : « Chaalons, aâge, aagée, roolle⁵⁹ ».

La *cédille* et le *tréma*, dont il marque souvent les points sur chacune des voyelles formant hiatus,⁶⁰ sont pour lui d'un emploi courant⁶⁰.

Quand au *trait d'union*, il en use abondamment. On le rencontre invariablement entre le verbe et le pronom comme dans l'usage moderne : « communiquez-leur, laissez-les là, pourrions-nous, ay-je,... etc. ». Il figure souvent aussi entre l'adverbe et l'adjectif dans les formes du superlatif⁶¹, ainsi que dans toutes sortes de mots ou locutions qui tendent à se souder, comme : « pas-une », « quelques-uns », « bien-à-point » (0.37), « Mon-Dieu » (0.48), « les hommes-de-Dieu » (0.63), « un troublement-d'esprit » (0.28), « elles groumeloient je ne-sçais-quoy » (0.45).

En outre, saint P. Fourier réclame, comme nous l'avons vu, l'emploi du *point*, de la *virgule* et de l'*apostrophe*⁶². Il n'omet celle-ci que très rarement, et use de façon courante du *point d'interrogation* et du *point d'exclamation*.

Dans ses lettres, il fait un usage assez rare des *deux points*, qu'il remplace volontiers par une simple virgule pour introduire une citation. Nous n'avons guère rencontré les deux points que dans l'original de Vught (cf. notamment : pp. 3, 33, 76 et 86).

En outre, il est tout à fait intéressant de remarquer chez saint P. Fourier l'apparition du *point-virgule*. On le rencontre ici et là dans les originaux des lettres (0.4, 5, 13, 28, 30, et 63). Il semble

58. Cf. *Lettres*, V, 9, note R (v. appendice).

59. Mais : « rollet » (0.47) et : « contrerolleur » (0.45).

60. Remarquons qu'il ne le met pas sur les hiatus déjà réduits, comme on le verra plus bas, mais il le met sur les finales. Ex. : « feuë ma sœur » (0.21) — « absoluë » (0.26) — « menuës » (0.45) — « entrevuë (0.28) — « je jouë » (0.47).

61. Bien que souvent saint P. Fourier accole directement l'adjectif à l'adverbe.

62. Voyez aussi *Lettres*, V, 9, notes F, H et J (v. appendice).

même devenir plus fréquent dans l'original de Vught (cf. pp. 3, 33 et 76 notamment). C'est là une avance notable sur l'époque.

Ainsi, parmi les signes de ponctuation, saint P. Fourier ne semble ignorer que les guillemets. Lorsqu'il veut faire une citation, il se contente, en effet, de l'écrire en gros caractères.

V. — ORTHOGRAPHE ET PRONONCIATION

L'orthographe est étroitement liée à la prononciation. Aussi les textes familiers révèlent-ils souvent certaines tendances phonétiques, certaines prononciations locales. Mais il peut aussi arriver qu'une orthographe archaïque nous voile une prononciation disparue à Paris et encore vivante en province. Tel est le cas des formes nasales du verbe « prendre » employées par saint P. Fourier. Nous l'avons vu défendre « il print⁶³ ». Il écrit, de même, invariablement : *je prins, elles prindrent, prins, compris, la prinse...* etc. Or, ces formes, d'usage courant au xvi^e siècle, se retrouvent actuellement dans les patois des Vosges⁶⁴. N'auraient-elles pas persisté dans le langage châtié, en Lorraine, au xvii^e siècle? Vaugelas, tout en les condamnant, reconnaissait qu'elles avaient été bonnes vingt-cinq ans plus tôt environ⁶⁵. Que faut-il en conclure? Saint P. Fourier veut-il maintenir une prononciation ancienne, ou simplement une orthographe désuète? D'après la note G du texte cité plus haut, nous inclinons à penser que l'ancienne prononciation continuait à vivre à côté de la nouvelle, mais le problème se pose. Il est donc nécessaire de traiter à part les questions d'orthographe qui peuvent se doubler d'un problème phonétique. Nous les groupons dans ce paragraphe, où nous relevons des faits sans pouvoir toujours les expliquer complètement⁶⁶.

63. Voyez plus haut, p. 91, note G. Cf. également *Lettres*, V, 9, notes C et G (v. appendice).

64. ZÉLIQZON donne « une prinse de tabac ». Nous avons aussi relevé ces formes nasales dans un petit manuscrit lorrain du xviii^e siècle : « *Le triomphe des vertus du Bienheureux Pierre Fourier de Mattaincourt... Tragédie représentée par les écolières du monastère de Nancy, le 19 juin 1730.* » (S.-G., ms. 2442). A cette époque, on met ces formes dans la bouche de petites campagnardes. L'orthographe de ces rôles de paysannes reproduit leur prononciation.

65. Cf. *Remarques*, p. 98.

66. Ceci nous oblige à grouper des faits qui demanderaient à être étudiés séparément.

Pour toutes ces questions, nous renvoyons à THUROT, *De la prononciation française*, ainsi qu'à BOURCIEZ, *Précis historique de phonétique française*, sur lesquels nous nous sommes appuyée.

LES TRANSCRIPTIONS DE L'N MOUILLÉE ET L'ALTERNANCE A - È.

L'ancienne transcription de l'n mouillée : *ign*, ne sera que partiellement abandonnée, même dans le français moderne. Elle pose un problème important, puisque l'i précédant le g peut être aussi bien l'indice d'une action phonétique qu'une simple graphie. On peut ainsi se demander où en est l'ancienne alternance vocalique de certains verbes.

« Gagner », que Maupas écrit « gangner » en disant : « aucuns escrivent gaigner, autres gagner⁶⁷ », a eu autrefois une alternance : *gagne, gaignons, gaigner*⁶⁸. Le participe passé se retrouve dans les patois lorrains du XVIII^e siècle avec une prononciation : *guégné*⁶⁹. Or on relève chez saint P. Fourier les anciennes formes faibles : « gaignerez » (0.1) — « c'est aultant de gaigné » (0.26) — « gaigner sa vie » (0.60 bis).

Elles semblent avoir influencé les formes fortes, car on rencontre : « ils gaignent » (0.60 bis). On peut en rapprocher le substantif : « charpaigne⁷⁰ » (II, 539 — VI, 6), rencontré dans le texte de Rogie, bien qu'on trouve : « Allemagne » (0.13) dans les originaux.

Par contre, l'analogie aurait joué en sens inverse sur les formes faibles. On peut noter : « gagner » (0.26), et « gagnage » (0.21), plutôt écrit : *gaignage*, dans l'édition imprimée des Constitutions.

Ceci prouve, du moins, que l'i n'est pas une simple graphie indiquant la mouillure de l'n. Saint P. Fourier est bien trop minutieux pour changer si fréquemment d'orthographe s'il n'est influencé par une hésitation phonétique. Il y a donc bien confusion, semble-t-il, entre l'a et l'è ouvert, par suite de réactions analogiques.

67. *Gram.*, p. 15. OUDIN dit que l'i s'écrit encore, mais ne se prononce pas (cf. *Gram.*, p. 10). NICOT donne exclusivement : « gaigner, gaigné, gaignage ». RICHELET et FURETIÈRE : « gagner, gagne, gagné », mais le dict. de l'ACADÉMIE donne encore : « gaigne-denier » et « gaigne-pain ».

68. Le cas du verbe *gagner* est un peu spécial. V. BOURCIEZ, § 90, IV et 91, 2^o.

69. « j'auerois guégné pus de sept sou deux foas sy je n'avois pas demeuré avec vous » (*Le Triomphe des vertus du Bienheureux P. Fourier*).

70. Pour « charpaigne », terme dialectal signifiant : grand panier. Dans des mots comme celui-ci, la terminaison *anea* avait abouti de bonne heure à *aigne* ou *eigne* dans les provinces de l'Est et de l'Ouest. Cf. BOURCIEZ, § 45, *hist.*

L'N MOUILLÉE ET LA NASALISATION

Les transcriptions plus archaïques : *ingn* et *ngn* étant, au contraire, à peu près sorties de l'usage, le problème phonétique s'éclaircit davantage pour les verbes « craindre » et « plaindre ».

La nasale paraît sentie dans la syllabe qui précède l'*n* mouillée des formes : « craingnez » (0.30), « craingnant » (0.28), « ils craignent » (0.60 bis) et « elles se plaignent » (0.30), sans doute influencées par : *craîns*, et par *plains*, tandis qu'on trouve à l'imparfait la forme régulière : « je me plaignoie » (0.33).

La nasalisation semble persister dans les formes : « eslongné » (0. V., 71), « ils s'eslongnent » (*ibid.*, p. 33), qui ont échappé à l'influence de *loin*, comme « songneuse » (C.) et « songneusement » (0.45) échappent à celle de *soin*. La prononciation *sognè* pour : « soigner », se rencontre actuellement dans les patois lorrains⁷¹.

Pourtant, une hésitation apparaît. Il faut relever une forme : « ils s'esloignent » (0. V., 3), mais dans l'édition imprimée des Constitutions, les formes nasales prédominent. Notons aussi : « tesmoignage » (0.33).

« Recongnu » (0.1) n'est qu'une orthographe savante pour : *reconnu*, mais l'*n* qui précède le *g* indique peut-être que l'*o* est encore nasalisé.

M ET N ET LA DÉNASALISATION

Par ailleurs la dénasalisation paraît faite dans « pensionnaire » et « personnage », que saint P. Fourier écrit quelques rares fois avec deux *n*, mais beaucoup plus souvent avec une seule.

On rencontre aussi : « notament » (0.13) et « notamment » (0.28), ainsi que : « des rentes provisionelles » (0.30).

Il est possible qu'une articulation de la nasale se fasse encore sentir devant une consonne. C'est ce que font supposer les formes : « nompas » et « nomplus », qui sont d'usage courant pour saint P. Fourier, ainsi que : « empartie » (deux fois, 0.26) et « l'embonne santé » (0.35).

71. Cf. ZÉLIQZON, *Dict. des patois romans de la Moselle*. Selon MÉNAGE *élogner* a vécu à Paris au temps de Voiture (cf. *Observations*, I, p. 405). H. ESTIENNE écrivait encore *eslongné* et *songneux* dans *La Précellence*.

VOYELLES

A ET E. — Saint P. Fourier écrit toujours : « Damoiselle » (0.13, 0.29, 0.32), que Vaugelas n'accepte plus⁷². Il est possible que la prononciation archaïque de ce mot ait continué à vivre en province.

A ET È. — L'hésitation : *a* — *ai*, qui s'est fait sentir au xvi^e siècle dans les terminaisons en *age*, continue peut-être en Lorraine, car on rencontre : « heritaige » dans l'édition imprimée des Constitutions, mais saint P. Fourier paraît l'éviter. Nous avons vu, en effet, qu'il écrivait : « tesmoignage, gagnage, personnage ».

D'autre part, l'*a* accentué a pu passer à *é* devant une nasale dans des mots d'emprunt comme : « soutaine (II,165 — V,133) et « ptisaine » (VI,428). Ils ont probablement subi l'influence analogique des mots de formation régulière.

Quant au mot : « sarge » (I,11 — II,249 — IV,162), il paraît bien échapper à l'hésitation : *ar* — *ér*, devant consonne. Mais on trouve une fois : « charpaigne » (VI,6) et une fois : « cherpaigne » (III,539), bien que nous n'ayons pu rencontrer aucun de ces derniers exemples dans les originaux.

È ET É. — Saint Pierre Fourier transcrit encore l'*è* ouvert par *e* sans accent dans : « clervoiante » (0.35), mais l'*é* est probablement fermé dans : « pere, mere, frere, confreres⁷³ » (0.45 et 63).

Peut-être l'*é* est-il fermé dans : « letre ». L'*é* entravé provenant de l'*i* latin est en effet resté fermé très tard dans les dialectes de l'Est⁷⁴.

L'*è* ouvert paraît se fermer dans : *viel* et ses composés, dans lesquels la mouillure semble disparaître⁷⁵, ex. : « viellard » (0.62), « la viellesse » (0.32). Dans le texte de Rogie cette orthographe est fréquente : « un viel chirurgien » (I,387) — « un viellard » (*ibid.*) — « viellesse » (VI,536) — « vieille-ville » (IV,310) — « vieille aposthume » (III,121) — « yielles compagnes » (III,114) — « ma tête commence à s'enviellir » (II,82).

72. Cf. *Rem.*, p. 141 : « l'on ne parle plus ni l'on n'escrit plus ainsi ». NICOT donnait encore *Damoiselle*.

73. L'*é* reste fermé dans certains mots en *ere*. Cf. THUROT, t. I, pp. 72, 73 et t. II, p. 748.

74. Cf. BOURCIEZ, § 55, *hist.*

75. C'est une tendance des dialectes lorrains à l'époque. Cf. BR. II, p. 275; OUDIN, p. 38, indique l'*é* fermé dans « vieil et treize ».

Il est même probable que l'*l* finale de *vîel* soit tombée. La prononciation *vyé* serait, selon toute apparence, une prononciation lorraine. Elle se rencontre dans les patois actuels⁷⁶.

Nous savons que l'*e* sourd ne se ferme pas encore à la 1^{re} personne de l'indicatif présent des verbes en *er*, à la forme interrogative. Selon Ménage, toute la Lorraine prononce encore : aime-je, chante-je, « avec les deux *e* féminins de suite⁷⁷ ».

Sa remarque se trouve confirmée par l'orthographe de saint P. Fourier. Celui-ci ne met jamais d'accent sur cet *e* et ne le remplace pas non plus par la graphie *ay* qui se répand de plus en plus en France⁷⁸. Il écrit : « ose-je » (0.2) — « desire-je » (0.63).

È ET EU. — La forme « *vefve* », condamnée par Vaugelas⁷⁹, est à signaler : « ceste vefve » (0.40) — « des vefves » (0.45). Saint P. Fourier prononce probablement : *vève*. L'*é* fermé, entravé, provenant de l'*i* bref de « vidua » aurait ainsi maintenu son évolution normale dans certaines provinces, comme le laisse entendre Vaugelas.

É ET I. — « Dilay » (0.9, 0.53) — « médecin » (deux fois 0.28) — « médiciner » (0.45) et « amnestie » (0.60), dans lequel saint P. Fourier semble vouloir rappeler l'*η* grec de ἀμνηστία, sont des orthographes savantes et pourraient être aussi des prononciations refaites⁸⁰. Remarquons cependant qu'on trouve : « cerimonie » (0.16), à côté de : « ceremonie » (0.24 — 0.32 — 0.59), beaucoup plus fréquent.

O ET OU. — Saint P. Fourier résiste à « l'ouïsme ». Il condamne comme affectée la prononciation « chouse » ou même « souze », au lieu de « chose⁸¹ » et écrit, en effet : « chose, ose... etc. »

76. Cf. ZÉLIQZON, *Dict. des patois romans de la Moselle*.

77. Cf. *Commentaires sur les Remarques de Vaugelas*, publiés par J. STREICHER, t. I, p. 421, et THUROT, t. I, p. 47. VAUGELAS dit la même chose des provinces de la Loire. Cf. *Rem.*, pp. 210 et 211.

78. Cf. BOURCIEZ, § 15, III; VAUGELAS, p. 211 et MAUPAS, p. 11.

79. Cf. *Rem.*, p. 412. NICOT donne la forme *vefve* exclusivement et RICHELLET fait remarquer qu'au masculin il faut dire et écrire *veuf* et non pas *vef*.

80. Tous ces mots ont en effet hésité entre la prononciation en *i* et la prononciation en *é* (v. MÉNAGE, t. I, p. 107 et DUPLEIX, pp. 612 et 614).

81. Il nous reste là-dessus deux textes importants, cf. *Lettres*, IV, 139 et V, 380. Ici les copies paraissent douteuses, car on trouve : « arrousa » (VI, 663) ainsi que : « goubélet » (I, 242), à côté de : « marmoset » (IV, 238), « poppée » (I, 87), « poppettes » (I, 75) et « gobelets » (V, 478).

Même en syllabe initiale, *o* paraît l'emporter sur *ou*. On trouve notamment : « corone » (0.46 — 0.53), et : « coronner » (0.32). Dans les patois lorrains, l'*o* initial de ce dernier verbe s'est affaibli au point de disparaître presque complètement. Zéligzon signale une prononciation *k[ò]ròneye*.

Quant à l'*o* de *grommeler*, il a dû passer à *ou* en se dénasalisant : « elles groumeloient je ne-sçais-quoy » (0.45).

U ET OU. — Saint P. Fourier garde l'*u* de « submission » (0.1) dont il assimile le *b*, bien qu'il écrive : « soubmets » (0.30) et « soubmises » (0.32). Or nous savons par la remarque de Vaugelas⁸² que la prononciation de ce mot a hésité entre *submission* et *soumission* au début du siècle.

DIPHTONGUES.

È ET YÈ — YÈ ET YÉ. — Saint P. Fourier écrit toujours : « guieres » et « naguieres ». Ces formes, qui peuvent être réellement palatalisées, sont condamnées par Oudin⁸³.

Notons aussi les anciennes formes régulières : « lingiere » (0. V., 132) et « boulangiere » (*ibid.*, p. 135). « Brieve » (0.55) garde également sa forme régulière.

Il est possible que la consonne finale de : *grief* ait disparu en Lorraine et que ce mot, par une transformation analogue à celle de *viel* > *vyè* > *vyé*, passe à une prononciation : *gryé*. Saint P. Fourier écrit, en effet : « il lui serait à mal (c'est-à-dire il lui serait grief, en notre langage) de se trouver si loin toute seule de ce côté là » (I, 132), et ailleurs : « Il m'est à mal de vous meshuis, je vous assure, c'est-à-dire grie de vous » (IV, 377).

Faute d'exemples plus nombreux, nous ne pouvons qu'émettre une simple hypothèse, mais le fait confirmerait la remarque d'Hindret, relevée par Thurot, sur la prononciation des mots en *ef* dans certaines provinces⁸⁴.

OI ET È. — La réduction de *wè* à *è* ne semble pas faite en

82. Cf. *Rem.*, p. 25.

83. Cf. *Gram.*, p. 279. ZÉLIQZON indique une prononciation : *guière* pour le mot *guerre*.

84. Cf. THUROT, t. II, p. 71. HINDRET remarque : « ne dites pas comme quelques gens de province... des *fran. fié* pour *dé fran. fiaif* ». Il y aurait ainsi influence du pluriel sur le singulier. On trouve en effet dans *Le génie de la langue française*, t. II, p. 18 : « au pluriel on prononce toujours des *griez* ». MÉNAGE remarque également que dans la langue juridique, on dit « plus communément : *Réponses à griés*, que *Réponses à griefts* » (*Observ.*, I, p. 203).

Lorraine dans les terminaisons de l'imparfait et du conditionnel⁸⁵. A la 1^{re} personne du singulier, saint P. Fourier conserve, en effet, l'ancienne forme : *oie*, qui peut même représenter une prononciation archaïque : *oye*, et non : *wè*, représenté plutôt par : *oi*, *ois*. Il écrit régulièrement : « j'estoie, j'avoie, je seroie, je voudroie... etc. ».

Par contre, saint P. Fourier écrit : « aveine » (0.9) — « raffreschis » (0.45, 0.60 bis), à côté de « foible » (0.25) et de « roine » (C., IV, 21).

U ET UI. — On rencontre : « lûicter » (0.26), « luicte » (C., IV, 24) et : « nous luitons » (IV, 338), ainsi que : « vuide, vuider, vuidra... etc. » (C.).

L'*u* de *vuide* se faisait encore légèrement entendre au xvii^e siècle, *luitte* s'était réduit plus tôt à *lutte*, mais il est possible que la diphtongue se soit maintenue plus longtemps en province⁸⁶.

U ET EU. — *U* devant *r* n'a pas passé à *eu* dans le verbe *hurter*. On le trouve partout sous cette forme dans le texte de Rogie : « hurter (III, 575) — hurtée (IV, 327) — à la hurte (VI, 174) — à toute hurte (IV, 311) — ahurte (IV, 73) ».

Le fait paraît confirmé par un exemple rencontré dans un original : « hurté » (0.29).

RÉDUCTION DES HIATUS.

Saint P. Fourier maintient partout dans l'écriture l'*e* amuï : « sceu, conceu, leu, peu receu, deussiez, asseureront, meurement, qu'il peust, qu'elle feist, qu'elles veissent, veoir, etc. ». Ce n'est plus qu'une question d'orthographe, la réduction des hiatus est depuis longtemps chose faite.

Peut-être l'*e* sourd est-il encore quelque peu senti dans la forme exclamative « *dea* », bien qu'elle soit uniformément prononcée et même écrite *da* en France⁸⁷. Nous ne l'avons pas rencontrée

85. La prononciation *è* commence à se répandre. Voyez là-dessus VAUGELAS, p. 98; OUDIN, pp. 42 et 43, et MAUPAS, pp. 31, 32, 33.

86. MAUPAS, en donnant la forme *luicte*, qui est encore celle du dict. de NICOT, fait observer que le *c* ne se prononce pas, mais il ne nous dit pas si la diphtongue était encore sentie dans sa province. RICHELET donne encore *luite* et *lute*, en 1680, et ajoute : « l'usage est pour *lute* ».

87. ACAD. : « anciennement il s'escrivoit *dea*. » D'après O. de LANOUE, p. 67, on écrit encore : *dea*, mais l'*e* ne se prononce plus. MAUPAS, p. 36, classe *dea* parmi les diphtongues « de moindre usage ou de vieille orthographe », mais au chapitre des conjonctions, il ne donne que *da* et remarque qu'on

dans les originaux, mais on trouve d'abondants exemples de « dea » dans les copies. On ne trouve qu'une seule fois « da » dans le texte de Rogie (III, 390).

CONSONNES.

R ET L. — La disparition de l'*r* médiale dans le mot « mercredi » paraît se faire sentir en Lorraine. Saint P. Fourier écrit généralement : « mescredy » (0.15, 0.39). Toutefois il écrit : « arbre » (0. V., 71), ce qui indiquerait qu'il suit le bon usage recommandé par Vaugelas. Selon l'auteur des « Remarques », on doit en effet prononcer : *mécredi*, mais *arbre* et *marbre*, et non pas *abre* et *mabre* comme on prononçait autrefois à la Cour⁸⁸.

Par contre, l'*r* finale doit s'entendre dans les adverbes : « arrier » et « derrier », que saint P. Fourier écrit encore sans voyelle d'appui. Il semble d'ailleurs tenté d'omettre l'*e* muet final derrière une liquide. Tantôt, en effet, il écrit : « des murmures » (0.26), et tantôt : « des murmurs » (0.60); tantôt : « un scrupul » (0.27) et tantôt : « des scrupules » (0.4). Dans ce mot, d'origine savante, ainsi que dans : « scandāl » (0.26, 0.27), il y a probablement analogie avec les adjectifs en *l*, auxquels saint P. Fourier ne met pas d'*e* final au masculin, comme : « util, facil, fidel ».

En ce qui concerne les adjectifs en *ils*, on sait que Ronsard les faisait rimer avec les noms en *is*, mais ils ne posent plus aucune question de prononciation. Saint P. Fourier ne maintient leur forme au masculin pluriel que pour marquer la distinction des genres. S'il écrit généralement : « utiles, inutiles,... etc. », au masculin pluriel, il lui arrive aussi d'écrire : « des motifs debiles » (0.44), ainsi que : « vils » et « viles » au même genre⁸⁹.

écrivait et prononçait autrefois *dea*. Il ajoute que les « vieux païsans et bonnes gens des champs... prononcent encor de la sorte » (p. 360). Il est possible que cette prononciation se soit conservée dans certaines provinces.

88. Cf. *Rem.*, pp. 422, 423. VAUGELAS dit même : « la plus saine opinion et le meilleur usage est... non seulement de prononcer, mais aussi d'écrire *mescredy* sans *r* et non pas *mercredy*. » *Le génie de la langue françoise*, de 1698, fait écho à Vaugelas : « Le meilleur usage est d'écrire et de prononcer *mescredy* sans *r*. Que si l'on écrit *mercredy* il faut toujours prononcer *mescredy*. On prononce *arbre* et *marbre* et non pas *abre* et *mabre*. » (t. I, 325). RENAUD, dans son *Petit traité de la prononciation*, publié à Lyon, dit de même : « Il ne faut pas prononcer avec les Parisiens... *mercredi* au lieu de *mécredi* qui est le seul usité. » (p. 575). Il attribue la prononciation *âbre* et *mâbre* aux Châlonnais.

89. V. plus loin, p. 123.

Quant aux mots en *ol*, on trouve invariablement : « sol, col et mol », dans le texte de Rogie : « deux sols » (III, 403) — « je lui ai donné... huit sols » (I, 285) — « deux pièces de dix sols » (II, 154) — « cette pauvre novice qui a mal au col » (II, 95) — « une besace sur le col » (IV, 320) — « les chemins sont... si mols » (I, 328). Si l'*l* est vocalisée dans « *sol* », Maupas défend encore la prononciation de *col* et de *mol*, qui sont, selon lui, « mieux prononcez comme ils sont escrits, que *cou* [et] *mou*, comme le grossier populaire »⁹⁰.

CT. — Notons l'orthographe de : « des acts » (0.41). Elle pourrait bien être l'indice d'une prononciation « ac ». Celle-ci est actuellement générale en Moselle⁹¹.

L MOUILLÉE. — Nous avons déjà dit que l'*l* mouillée tendait à se réduire à *l* simple, à la médiale, en Lorraine. Notons encore : « infallible » (0.33) et « infalliblement » (0.37, 0.62), à côté de « faillir » (0.5).

TRANSPOSITIONS ET ASSIMILATIONS.

Saint P. Fourier garde le préfixe savant *pro* dans : « proveoir » (0.1, 0.30, 0.32), « proveu » (0.62), « la provoieuse » (0.V., 138), mais, en 1640, il lui arrive d'écrire deux fois : « pourveu », dans l'original 63. C'est aussi *pro* qui domine dans le texte de Rogie, tandis que les deux préfixes *pro* et *pour* hésitent dans les Constitutions imprimées de 1649⁹².

« Conroyeur » (0.33) est une forme dialectale archaïque qui a longtemps coexisté avec : *corroyeur*. Le dictionnaire de l'Académie indiquait encore les deux prononciations⁹³.

Les dictionnaires du temps ne donnent, au contraire, que : *corvée* et *courvée*. « Crowée » (0.32), qu'écrit saint P. Fourier et que ses copistes transcrivent : « crouée » (V, 487), paraît bien une prononciation lorraine. *Krouwaye* et *Krawaye* s'entendent dans les patois actuels.

Signalons aussi : « un habit de louthier » (loutre) (0.43).

90. Gram., p. 18. Cf. THUROT, t. II, p. 186.

91. Cf. ZÉLIQZON. OUDIN dit des pluriels en *cts* : « Pour les pluriels, on en rejette le *t*, par exemple : *corrects*, lisez *correcs*. » (Gram., p. 14).

92. Notons un « pourmènerait » dans le texte de ROGIE (I, 230).

93. NICOT donne seulement *conroyeur*. RICHELET donne : *corroieur* et *conroyeur*, mais ajoute : « on ne dit que *corroieur*, l'autre est hors d'usage (prononcez : *corréieu*). » MÉNAGE dit à peu près la même chose. (Cf. *Observations*, I, p. 476.)

PRONONCIATIONS DIVERSES.

Par ailleurs, il faut sans doute voir des prononciations locales dans : « parochiale », pour *paroissiale* (II, 258 — IV, 71 et 321), et : « roquet », pour *rochet* (V, 514 — VI, 622). « Urselines » pour : *Ursulines* (III, 582 — IV, 32) est au contraire une prononciation assez répandue en France⁹⁴.

Des « suimains » (II, 170) indique une prononciation familière; des « scabeaux » (I, 242) est, au contraire, une forme correcte. Mais nous n'avons malheureusement rencontré aucun de ces exemples dans les originaux.

VI. — ÉLISION ET EUPHONIE

L'HUICT, L'UNZE. — L'action analogique, qui se produit en France quant aux adjectifs numéraux commençant par une voyelle, et qui fait écrire l'article tout entier devant *huit* et *onze*⁹⁵, ne se manifeste pas encore dans l'orthographe de saint P. Fourier. Il continue à écrire : « la reception d'huict jours » (0.40) — « durant toute l'huictaine » (0.63) — « on n'a sceu obtenir... plus long dilay que d'huictaine » (0.9), et même : « au bout de son huictaine » (0.40) — « l'attente de dix ou d'unze mois (0.59) — « l'onzieste du présent mois⁹⁶ » (I, 47) — « ma plume... s'est tant emancipée que d'escrire en son unziesme ligne, ces mots... » (0.62).

L'ON — QUE L'ON — SI ON. — D'autre part l'usage se répand d'introduire l'article élidé devant le pronom indéfini *on*, par simple raison d'euphonie. On rencontre fréquemment cet article chez saint P. Fourier, soit après un mot finissant par une nasale : « quand bien l'on vouldroit... » (0.44), soit après une pause : « que si, entre les plus beaux exploicts de St. Germain, jadis Evesque re-

94. Cf. *Le génie de la langue françoise*, t. II, p. 11 : « L'usage est partagé, *Urselines* néanmoins est plus usité qu'*Ursulines* nonobstant l'étymologie d'Ursule. » RENAUD dit aussi qu'il faut écrire *Urselines* (p. 582). Tous deux ne font d'ailleurs que répéter ce que dit MÉNAGE. (Cf. *Observations*, I, p. 31.)

95. VAUGELAS, pp. 73 et 77, admet « l'onzième », mais non « l'huictiesme ».

96. ROGIE donne encore : « l'onzième » (III, 1 — V, 138 — VI, 197) et « l'huictaine » (II, 285 — III, 569 et *Op. N.-D.*, p. 3), « l'huitième » (III, 391 — IV, 19), « l'espace d'huict jours » (*Op. N.-D.*, p. 4).

marquable en... sainteté de vie tesmoignée par miracles, l'on y compte le voile qu'il donna a Sainte Genevieve » (0.1). Mais juste à l'inverse de ce que demande Vaugelas⁹⁷, saint P. Fourier en fait un usage général après *que* : « J'ay pensé... que l'on pouvait bien se fier en luy » (0.3) — « si bien que l'on n'y peult dormir... » (0.28) — « faict-a-faict que l'on commencera » (0.42) — « a ce que l'on dict » (0.1) — « ce que l'on nous demande » (0.62).

Il ne tient même aucun compte de certaines allitérations peu harmonieuses : « les questions que l'on luy faisoit » (0.1) — « la somme que l'on luy avoit mis entre mains » (0.26) — « l'ordre de charité chrestienne requerroit que l'on les advertist » (0.44).

Au contraire, il omet invariablement cet article euphonique après *si* : « si on se sert » (0.26) — « si on l'emploioit a Nancy » (0.32) — « si on scavoit » (0.7) — « Je luy demanday... si on voudroit luy preparer des montures » (0.29) — « si on ne pratique... ces mots... » (0.60)... etc.

T — ON. — Quant au *t* analogique de la 3^e personne du singulier, qui s'est introduit dans les verbes à la forme interrogative, saint P. Fourier ne l'écrit pas encore, bien qu'il commence à se répandre dans la graphie⁹⁸ :

« faudra-il en venir a ceste extremité » (0.60) — « Le nombre [de vos externes] persevere-il toujours » (0.13) — « mesme nous semble-il que... nous vous voions » (0.39) — « la voilà [sa lettre] aagée de quatorze mois, et paravanture en pourra-elle avoir quinze... avant qu'elle vienne en vos mains » (0.63).

De cette façon, nous ne pouvons savoir si saint P. Fourier prononçait *t* ou *l* devant : *on*⁹⁹. « Tante Marie... est troublée de son esprit... et n'y trouve-on point de remede » (0.30) — « et luy deferera-on plus tost qu'a nous » (0.26).

97. Cf. *Rem.*, pp. 9 et 14, et Br. III, p. 297. VAUGELAS ne condamne pas tout à fait *l'on* après *que*, si ce n'est lorsqu'une *l* suit. D'autre part, il préfère *si l'on* à *si on*.

98. MAUPAS, p. 5, dit qu'on l'écrit rarement. OUDIN, p. 1, dit que « les modernes » l'écrivent, et VAUGELAS, p. 10, ne discute plus que sur l'apostrophe ou le trait d'union qu'il faut placer après ce *t*.

99. OUDIN, p. 1, condamne *l'on* dans ce cas, et VAUGELAS, p. 10, juge que c'est un provincialisme. MAUPAS fait, en effet, observer qu'on dit plus souvent : « que fera-l'on ? » que « que fera-t-on ? » (p. 5).

CONCLUSION

Au point de vue de l'histoire de l'orthographe, saint P. Fourier est un personnage d'une importance considérable. Il nous apparaît comme un homme cultivé, extrêmement minutieux, très attentif à la correction de l'écriture comme à celle du langage, et qui semble ne rien ignorer des questions débattues par les grammairiens de son temps. Se montrant, au reste, très attaché à l'usage, il est fidèle aux traditions humanistes, mais sans étroitesse. Aussi le voit-on abandonner progressivement un certain nombre de calques latins. Toutefois, s'il ne se refuse pas à admettre les nouvelles façons d'écrire, il ne les accepte que lorsqu'elles sont sûres et bien recon- nues. Le soin extrême qu'il apporte aux moindres détails d'ortho- graphe nous donne donc la meilleure garantie de l'évolution qui se produit dans l'écriture, car les concessions qu'il fait peu à peu à la phonétique ne sont pas l'effet du hasard. Elles concordent avec les tendances qui ont déjà commencé à se manifester en France et répondent à une évolution normale vers la simplicité. On peut en déduire que l'écriture, en Lorraine comme en France, se libère de plus en plus de tout le fatras latin du xvi^e siècle. Cependant la grande réserve avec laquelle saint P. Fourier se soumet à ces diffé- rentes modifications orthographiques nous découvre un retard assez notable de l'usage lorrain sur l'usage français, dans les milieux cultivés.

Archaïque, somme toute, dans son orthographe, saint P. Fou- rier nous paraît encore archaïque dans sa prononciation. Il semble maintenir un assez grand nombre de prononciations abandonnées depuis un certain temps par les milieux parisiens, mais qui y étaient tout à fait usuelles au siècle précédent. On ne relève, au contraire, que bien peu de traces de prononciations lorraines dans ses écrits. Il faut donc en conclure que sa prononciation, comme sa langue, est très peu mêlée d'influences dialectales. L'une et l'autre sont purement françaises. En un mot, saint P. Fourier parle et prononce comme on parle et comme on prononce dans la bonne société de langue française, mais société à l'écart de la capitale et de la Cour et où, par suite, les changements sont plus lents à péné- trer.

Le tableau suivant montrera où en est l'orthographe de saint P. Fourier par rapport à l'usage français au xvii^e siècle.

SAINT P. FOURIER TEXTES DE 1604 A 1640	DICT. DE NICOT ÉD. DE 1584	DICT. DE RICHELET ÉD. DE 1680	DICT. DE FURETIÈRE ÉD. DE 1690	DICT. DE L'ACADÉMIE ÉD. DE 1694
adroict et... adroit	adroict	adroit	adroit	adroit
addresser	addresser <i>voyez :</i> adresser	adresser	adresser	adresser
affin	affin <i>cherchez :</i> afin	afin	afin	afin
aggrandir	aggrandir	agrandir	aggrandir	aggrandir
auteur	auteur	auteur	auteur	auteur
aulmosne et aumosne	aumosne ou aulmosne	aumône	aumosne	aumosne
aultant et autant	autant	autant	autant	autant
aultre et autre	autre	autre	autre	autre
aulcun et aucun	aucun	aucun	aucun	aucun
besoing et besoin	besoing	besoin	besoin	besoin
chascun (chacune en 1637)	chascun	chacun	chacun	chacun
cognoistre	cognoistre	connoître	connoistre	connoistre
cest, cesie	cet, cete, <i>cet</i> , qu'on escrit <i>cest</i> , et mal, est un pro- nom	cét, cette	cel, cette	cet, cette
cestuy	<i>cetuy</i> qu'on escrit <i>cestuy</i> , et mal...			<i>cetuy-cy</i> <i>cetuy-là</i>

SAINT P. FOURIER TEXTES DE 1604 A 1640	DICT. DE NICOT ÉD. DE 1584	DICT. DE RICHELET ÉD. DE 1680	DICT. DE FURETIÈRE ÉD. DE 1690	DICT. DE L'ACADÉMIE ÉD. DE 1694
devoir	devoir	devoir	devoir	devoir
desdaing	desdaing	dédain	desdain	desdain
effect	effect	éfet	effet	effect [ren- voie à <i>faire</i> , et écrit : <i>effet</i>]
fiebvre	fiebvre	fièvre	fievre	fievre
luicte, luicter	luicte, luicter	lute, luite, l'usage est pour <i>lute</i>	lutte, lutter	lutter
mieulx et mieux	mieulx, semble plus raisonnable d'crire <i>mieuls</i>	mieux	mieux	mieux
nepveu	nepveu	neveu	neveu	neveu
unction	unction	onction	onction	onction
plaincte	plainte	plainte	plainte	plainte
rabbattre	rabatre	rabatre	rabbattre	rabbattre
reongnu	recogneu	reconnu	reconnu	reconnu
sainct et saint	sainct	saint	saint	saint (quelques uns escrivent en- core sainct)
soliciter	soliciter	soliciter	solliciter	solliciter
sangloter	sengloter	sangloter	sanglotter	sanglotter
tiltre	tiltre	titre	titre	titre
vuide	vuyde	vuide	vuide	vuide, vuidr (on prononce peu le second u)

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE DE LANGUE : « FORMES ET FONCTIONS »

CHAPITRE PREMIER

LE NOM, L'ADJECTIF ET LES MOTS-OUTILS QUI DÉTERMINENT OU REMPLACENT LE NOM

LE NOM ET L'ADJECTIF

LES FORMES

FORMES ARCHAÏQUES.

D'anciennes formes de cas-sujets et de cas-régimes continuent à vivre côte à côte dans la langue de saint P. Fourier. Telles sont *Mayor*¹ et *Maire*, qui font double emploi :

« a Messieurs le *Mayor*, Contrerolleur et Frichelet, commis de la santé a Mirecourt » (O.45),

et dans la même lettre : « O pensez que M. le *Maire*, M. le Contrerolleur, M. Frichelet nous voudront regarder... »

Entre *Sire* et *Sieur*, saint P. Fourier, au contraire, semble mettre une nuance honorifique². En parlant d'un dignitaire ecclésiastique, il écrira : « mondit *Sieur* l'Archidiacre » (I, 124), tandis qu'en parlant de simples petits bourgeois, il écrit : « Voilà le *Sire* Thierry Martin qui va... vous porter argent » (O.3) — « c'est le *Sire* Claudin qui devoit paier » (O.3).

1. ROGIE, qui suit les copistes du XVIII^e siècle, écrit toujours « *Mayeur* ». cf. I, 261 et IV, 351 et 358.

2. OUDIN fait une distinction analogue, cf. *Gram.*, p. 98.

FORMES DU MASCULIN ET DU FÉMININ³.

GRAND. — La tendance à ramener tous les adjectifs au type : *bon, bonne*, semble, un moment, vouloir pénétrer quelques locutions toutes faites qui résistent à l'analogie. Il est, en effet, intéressant de noter que saint P. Fourier écrit en 1607⁴ : *grande mère* :

« nostre pere de Bazoilles et la *grande mere* de Mattaincourt s'en sont allez a Dieu ces jours passez » (O.3), mais qu'il adopte ensuite le trait d'union et écrit :

« Je vous reconmende... ceste pauvre Dame... et la *grand-mere* encor, et les deux aultres filles » (O.29) — « luy est vostre oncle, elle vostre tante... et Madame leur Mere vostre *grand-mere* » (O.32).

Toutefois la forme analogique paraît l'emporter quand l'adjectif est placé après le nom :

« la piété... d'une *mère grande* » (I, 443). « J'espère que Madame la *mère grande* aura bien patience » (V,331).

On trouve d'ailleurs dans le même texte : « feue Madame sa *mère grande* » et « Madame la *grand-mère* » (V,337).

Malgré la remarque de Vaugelas⁵, on rencontre de même :

« à *grande peine* pourrons-tousjours... tenir bon » (IV,338). « Lorsque je les prierai et reprierai et supplierai... à *grande peine* serai-je refusé » (V,33), à côté de : « elles ne feront pas *grand chose* » (O.32) et : « il ne fault pas y avoir *grand fiance* » (O.26) et même : « tous ces *grands merveilles* (O.60 bis).

ADJECTIFS EN : IL, EL, OL.

Dans les adjectifs en *il*, saint P. Fourier garde généralement les formes masculines refaites au xvr^e siècle. Ex. :

« s'ils trouvent [ces points-là]... *utils* » (O.63), à côté de : « vostre autorité leur sera... *utile* » (O.1) — ceste fille si *utile* » (O.42).

Et de même : « vostre frere et serviteur... *inutil* » (O.63) —

3. Cf. Br., III, pp. 276 et suiv.

4. On retrouve même plus tard dans l'édition de ROGIE : « Madame la *grande mère* » (IV, 184). C'est la seule fois que nous l'y ayons rencontré.

5. Cf. Rem., p. 168. VAUGELAS veut qu'on dise « à *grand peine* » et non « à *grande peine* ».

« ce qui s'allegue contre les filles... est entierement... *inutil* » (O.44) — « ce vous seroient des frais *inutiles* » (O.16), et: « une personne *inutile* » (O.V., 36) — « ces filles... *inutiles* » (*Ibid.*) — « les chansons *inutiles* » (O.33);

et encore :

« tout l'ouvrage, lequel nous apprehendions... comme... tres *difficil* » (O.32), et : « si elle... faict la *difficile* » (O. V., 40) — « en toutes choses, et grandes et petites, voire és plus *difficiles* » (O.53).

La forme de l'adjectif *vil* semble hésiter au masculin pluriel. On trouve dans le même original : « és ministeres plus *viles* et plus abjects » (O.V., 42) et, un peu plus loin : « Quelques ouvrages *vils* et abjects » (*Ibid.*, 65).

Dans les adjectifs en *el*, saint P. Fourier maintient aussi la distinction des genres pour *fidel* et *infidel*:

« vostre tres*fidel*... serviteur » (O.53) — « [elles] feront un rapport ample et *fidel* (O.V.,50) — « je me tiendroie *infidel* si je ne faisoie particuliere mention... de vostre Congregation » (O.28) — « des ouvriers si *fidels* » (O.1) — « vos très-*fidels*... protecteurs (IV,401),

et:

« la version de tous les psalmes de Philippe des Portes, qui est *fidele* et bien approuvée » (O.33) — « mes plus *fideles* servantes » (O.V.,3).

Tel et *quel* font invariablement *telle* et *quelle* au féminin⁶, de même que *cruelle* ou *mortelle* (O.V.,3).

La forme *rebelle* l'emporte désormais au masculin, bien que cet adjectif ait aussi connu, au xvi^e siècle, une forme *rebel*: « ceux qui... se seroient trouvez... *rebelles* » (O.60).

Quant à la forme *viel*, saint P. Fourier l'emploie encore aussi bien devant consonne que devant voyelle :

« un *viel* chirurgien » (I, 387) — « un *viel* règlement » (I,447) — « un *viel* ermite » (III,229).

Il semble même ignorer « vieux » au singulier, mais cela s'explique, puisque, comme nous l'avons vu, cet adjectif est très probablement prononcé *vyé* en Lorraine.

6. Il y avait encore des hésitations à la fin du xvi^e siècle. Cf. Br., II, p. 282.

Au contraire, saint P. Fourier emploie régulièrement *nouveau* et *beau* devant consonne :

« du *nouveau* mesnage » (O.2) — « un *beau* Monstra te es̃se matrem⁷ » (O.45),

ou même devant une pause : « Je seray bien aise que preniez la peine... [de] me dire... si avez receu vostre encensoir... et si ṽous le trouvez *beau* » (O.24).

Notons ici une locution que l'usage transformera : « on a bel à leur dire » (III,535) — « [elles] ont bel à l'attendre et crier après lui » (VI,363).

Les adjectifs en *ol* posent une question de prononciation. (Voyez I^{re} partie, ch. III).

SUFFIXES FÉMININS.

Beaucoup de noms en *eur* continuent à donner des féminins en *eresse* :

« vos successeresses » (O.32) — « les detteresses » (I,214) — « les créditeresses » (IV,289) — « les acquéteresses » (V,384) — « une docteresse » (VI,192) — « notre bonne sœur Marguerite, porterresse [de vos lettres] » (I,29).

Maupas accepte encore *menteresse* aussi bien que *menteuse*⁸, mais saint P. Fourier écrit très correctement : « doibs-je... les rendre *menteuses* en lieu si apparent? » (O.18).

Quelques féminins latins en *trice* apparaissent : « murmura-trices » (O.45) — « oratrices » (O.57).

« Empereur » conserve son féminin archaïque : « *emperiere* » (O.45).

D'autre part, l'ancienne terminaison féminine en *esse* continue à vivre. Comme saint Fr. de Sales, saint P. Fourier écrit : des « Apôtresses » (IV,143), une « ermitesse » (III,229), une « lionnesse » (II,215) et même : « votre secrétairesse » (V,354).

Quelques noms de professions gardent encore une forme fémi-

7. Premières paroles d'une hymne religieuse.

8. Cf. Br., III, p. 278.

nine qu'ils ont perdue dans la langue moderne. « *Ecrivaine* » (V,97-VI,298) et « *officiere* » (O.V.), qu'emploie saint P. Fourier, se rencontrent encore à l'époque⁹.

LE GENRE ET LE NOMBRE

NOMS QUI CHANGENT DE GENRE AU XVII^e SIÈCLE.

Pour permettre une comparaison facile avec l'usage général, nous marquons d'un astérisque les noms dont le genre est le même que dans les listes de F. Brunot. (Cf. *Hist. de la langue*, t. III, p. 439 et suiv.¹⁰)

MASCULINS.

Pour saint P. Fourier, sont du masculin :

AFFAIRE, qui sera féminin « à la Cour et dans les bons Autheurs », au temps de Vaugelas¹¹ : « ce qui sembloit propre au commencement pour renverser *un* bon affaire, sert en fin... pour l'avancer » (O.35).

DIXME: « suffira de dire que, combien que les religieux... soient en... suffisante possession de lever *le* dixme en tel et tel champ... (faudra ici spécifier quelques-uns de ces champs-là où a été semé le tabaque et où le curé en a levé *du* dixme... » (IV,75).

Richelet et l'Académie feront ce mot féminin.

DOT, que Montaigne faisait aussi masculin, mais que Richelet et l'Académie donneront comme féminin¹² : « c'est peu de deux mils francs pour *le* dot » (O.28) — « oultre *le* dot » (O.28) — « La Valette n'est arrestée que pour *le* dot » (O.32) — « advisez... en quoy vous emploierez *le* dot de chascune » (O.35).

9. Cf. *ibid.*, p. 280. La première est employée par CHAPELAIN, la seconde par SAINT FR. DE SALES.

10. Voyez également t. II, pp. 400 et suiv.

11. *Rem.*, p. 246. Le mot était encore masculin dans *La précellence du langage françois*, cf. éd. HUGUET, *Observations grammaticales*, p. 365. MONTAIGNE lui donnait les deux genres, cf. VOIZARD, *Etude sur la langue de Montaigne*, p. 69.

12. Cependant, dans *La connoissance des genres françois*, de 1695, RICHELET admet encore les deux genres (v. p. 172). Voyez également BR. IV, p. 789.

*DOUBTE, sur lequel Malherbe hésite encore¹³ et que Nicot indique féminin : « si vous aviez quelque doute *pareil* » (O.4).

L'Académie le fera masculin, mais Richelet le donnera encore comme féminin.

ENFANT, pour désigner une fille : « nous vous verrons... donner si volontiers... *vostre cher* enfant a son Espoux Nostre Seigneur Jesus Christ qui l'a choisi, demandé, appelé » (O.39).

Oudin lui-même dit qu'employer ce mot au féminin est une impropriété d'usage populaire¹⁴.

EPIGRAMME, que Vaugelas fait féminin, mais sur lequel Richelet est encore indécis¹⁵ : « cela me sert à faire *un* petit épigramme » (III,235).

ERREUR, condamné par Vaugelas au masculin¹⁶ : « je vous laisse en *cest* erreur et souhaite qu'il soit *commun* a toutes vos maisons » (O.33).

HORLOGE, que « les Gascons, les Provençaux et les Normands font masculin », au dire de Ménage¹⁷ : « *un* bel horloge » (III,376) — « qu'il plaise à vos Révérences nous envoyer *un* de vos deux horloges » (III,327).

*INTERVAL¹⁸ : « on lui proposera derechef, et par quelque *petit* interval, les Regles Communes » (O.V.,50).

ODEUR : « le tesmoignage qu'il nous a donné... *du* bon odeur

13. Il mourut, disait-on, sans avoir pu se décider sur le genre de ce nom, cf. Br. III, p. 440.

14. Cf. *Gram.*, p. 77. RICHELET et l'ACADÉMIE accepteront les deux genres. A l'époque de saint P. Fourier l'emploi du féminin n'est pas encore admis. L'auteur du *Génie de la langue françoise* dira en effet, traduisant l'opinion de MÉNAGE : « En parlant à une jeune fille on dit *depuis quelques années*, ma belle enfant, ma chère enfant (t. I, p. 286).

15. Cf. *Rem.*, p. 32, et Br. III, p. 447. RICHELET marque cependant une préférence pour le féminin, cf. *La connoissance des genres françois*, p. 173. Le mot était encore masculin chez MONTAIGNE, cf. VOIZARD, p. 68.

16. Cf. *Rem.*, p. 130. DUPLEIX l'admettait encore aux deux genres, v. *Comment.*, p. 259. MONTAIGNE, pourtant l'employait au féminin, cf. VOIZARD, p. 74. Voyez également Br. II, p. 407.

17. Cf. DARMESTETER, *Le seizième siècle*, p. 249. Cf. également *Le génie de la langue françoise*, t. I, p. 268.

18. Ici le genre réagit sur l'orthographe de saint P. Fourier, cf. *scrupul* et *scandal*, p. 111. DUPLEIX est du même avis que VAUGELAS pour faire ce mot masculin, cf. *Liberté de la langue françoise*, p. 662.

de vostre sainteté » (O.37). On le trouve également au masculin dans le texte de Rogie: « que tous les chemins soient parfumés du bon odeur de leur dévotion » (V,417), tandis que l'éditeur des Constitutions de 1649 le fait féminin.

Richelet et l'Académie le feront aussi féminin¹⁹.

OUVRAGE: « l'ouvrage est bien *fait* » (O.9) — « je recommande... a vos saintes prieres tout *cest* ouvrage-là » (O.29) — « elle balbutioit de *certain*s beaux ouvrages » (O.63).

Au dire de Vaugelas, il n'y a plus que les femmes qui le fassent féminin²⁰.

SOURIS: « *un* petit souris n'eut pas faute... de hardiesse quand il mordit... la main martiale du grand capitaine Brasidas (IV,181).

Richelet et l'Académie feront de ce nom un féminin.

FÉMININS.

Sont du féminin :

ESPACE, bien que Vaugelas n'admette plus que le masculin²¹: « chose qui... par *longue* espace de temps est demeurée... ensevelie » (O.1) — « si elles doivent sortir... pour *une* longue espace de temps » (C.II,151).

GISTE, que Richelet fait masculin²²: « je tiray de Luneville droict a Dieuze a *la* giste... et le lendemain a Nancy » (O.21) — « j'étais pressé de partir... pour venir à *la* gîte en ce lieu » (I,305) — « de là, conviendrait faire *une* gîte aux champs » (III,248).

MINUIT, bien que Vaugelas dise qu'il est masculin et qu' « il n'y a plus à delibérer²³ » : « dès *la* minuit » (I, 90) — « hier à *la*

19. Nicot l'acceptait au masculin. Cf. Br. II, p. 407.

20. Cf. Rem., p. 445.

21. Cf. Rem., p. 488. DUPLEIX est du même avis, cf. *Liberté de la langue françoise*, p. 662. On n'admet plus le féminin qu'en termes d'imprimerie, cf. *Comment.*, p. 813, et RICHELET, *La connoissance des genres*, pp. 134 et 135, mais MONTAIGNE le faisait encore féminin, cf. VOIZARD, p. 68.

22. Le sens de ce mot est d'ailleurs très étendu, mais partout saint P. Fourier le fait féminin. Cf. I, 192, 390, 421; II, 154, 165; IV, 319; V, 458. RICHELET et l'ACADÉMIE le font, au contraire, masculin dans tous les cas.

23. Rem., p. 78. MAUPAS l'admet encore au féminin (cf. *Gram.*, p. 77) et DUPLEIX aussi (cf. *Liberté de la langue françoise*, p. 340).

minuit » (II,355) — « environ *la* mi-nuit » (IV, 30), tandis que *midi* est masculin : « en *plein* midi » (I, 459) — « dès demain dans *le* midi » (IV,61) — « sur *le* midi de ces temps chaleureux » (IV,141).

NAVIRE²⁴ : « endormi au fond de *la* navire » (VI,264).

*RESTE est féminin dans l'expression : « à toute reste » (O.18 — III,327, V. 369), mais masculin ailleurs : « [elles] reciteront... *le* reste de l'office a leur commodité » (O.V., 86).

Notons enfin que PASQUES est toujours féminin pluriel et NOËL, masculin singulier : « apres *ces* Pasques » (O.37) — « sur ces Pâques *dernières* » (I,138) — « ces Pâques *prochaines* » (V,145) — « apres *ce* Noël » (O.28).

NOMS QUI PEUVENT AVOIR LES DEUX GENRES.

*GENS reste féminin quand l'adjectif précède : « ces *bonnes* gens-là » (O.39) — « les esprits de ces *petites gens* » (O. V., 36) « ces pauvres *bonnes* gens » (O.45).

Il en est de même avec « tout » : « *Toutes* les gens de bien » (O.46).

Dans ce dernier cas, saint P. Fourier imite Malherbe. Il est en désaccord avec Vaugelas²⁵. Cependant « gens » est pour lui masculin quand il n'est pas précédé d'un adjectif :

« possédé par gens qui... fussent particulièrement *dediez* [à Notre-Seigneur] » (O.1).

L'accord de l'attribut se fait même au masculin malgré la présence d'une épithète au féminin : « *toutes* les pauvres gens du lieu, qui estoient ainsy *soulagez* et *repeus*, et tout *resjouis* » (O.45).

ŒUVRE est féminin au pluriel, selon l'usage admis par Vaugelas²⁶ : « quelques... prieres ou aultres *bonnes* œuvres » (O.V., 36) — « Ce n'est pas assez de faire des *bonnes* œuvres, il les faut faire bien à point » (I,215).

Mais au singulier, il est masculin même quand il ne signifie pas « livre » : « l'occasion de travailler a ce *bon* œuvre là »

24. MAUPAS le donne encore aux deux genres (cf. BR, III, p. 442), mais VAUGELAS ne l'admet plus au féminin (cf. Rem., p. 130).

25. Cf. BR, III, p. 441, et Rem., p. 462.

26. Cf. Rem., p. 34, et Comment., p. 69.

(O.37) — « *cest œuvre de Dieu* » (O.29, O.30) — « pour entendre à *ce tresdigne et treshault œuvre* et le rendre parfait » (O.9).

VESPRE est masculin au singulier, dans des expressions telles que : « hier... sur *le vêpre* » (II,244) — « *Bon vespre*²⁷ » (O.6, 7 et 10). Même dans ce dernier emploi, l'Académie condamne le masculin et le déclare vieux.

MÉMOIRE. Remarquons enfin que saint P. Fourier évite la confusion qui se rencontre encore à l'époque entre « *le mémoire* » et « *la mémoire*²⁸ » : « Monseigneur le Primat... me monstra *un memoire* que luy aviez donné » (O.13) et : « le respect qu'il porteroit a *la memoire* de feu son oncle » (O.26).

Ainsi, exception faite pour quelques noms, saint P. Fourier, dans ces changements de genre, paraît assez en retard sur l'usage français et les décisions de Vaugelas.

NOMS QUI CHANGERONT DE SENS EN CHANGEANT DE NOMBRE.

« GRACE » et « GRACES ». — Saint P. Fourier ne paraît pas faire très nettement la distinction de sens indiquée par Oudin entre le singulier et le pluriel du mot « grâce ». « Au pluriel, dit celui-ci, nous entendons par *bonnes graces* les faveurs et, au singulier, quelque gentillesse ou bien-seance »²⁹.

Saint P. Fourier semble bien donner au singulier le sens de « bonne volonté » :

« vous pourrez adjouster... [que] vous estes contentes de luy faire, *de grace* et sans y estre obligées, chascune une crowée pour aider a creuser le puits... qu'il pretend faire » (O.32) — « me semble que ce sera bien fait de le loger en la chambre où vous me mettez de *votre grâce*, et le traiter là-dedans » (IV, 12);

mais il n'est pas certain qu'il donne au pluriel le sens de « faveurs » :

« elles osent derechef s'adresser a *vos graces* » (O.1).

BIEN s'emploie encore au pluriel sans prendre le sens particulier que nous lui connaissons :

27. OUDIN signale l'expression, cf. *Gram.*, p. 85.

28. Cf. BR. III, p. 453.

29. *Gram.*, p. 122. Cf. également BR. III, p. 460, et IV, p. 816.

« ceci mérite que vous y employiez vos austérités... et tous les biens qui se feront en votre maison » (I,246) — « nous ne voulons demeurer ingrats ou méconnaissants *des* biens qu'elles nous font » (IV,6).

GOUTTES. — Certains noms de maladies comme « goutte » ont aussi un pluriel :

« Je suis bien marri *des* gouttes de Mr. de la Mouillie » (IV, 402).

« LETTRE » ET « LETTRES ». — Quant au mot « lettre », il s'emploie encore indifféremment au singulier ou au pluriel pour désigner une seule lettre missive. Oudin, cependant, préférerait qu'on se servît toujours du pluriel dans ce cas³⁰. Saint P. Fourier paraîtrait hésiter sur le nombre de ce mot. Il écrit, en effet, dans le même original :

« je n'escris pas au devot personnage de qui j'ay receu *une* si digne *lettre*... vous ne m'avez pas mandé qui c'est... voilà pourquoy je n'ay pas osé luy respondre par *lettres* », et plus loin : « Comme je vouloie fermer ces *lettres* et me plaignoie de ce que je n'avoie escri au bon Seigneur qui m'honoroit de *ses lettres*... » (O.33).

Mais il y a là une très délicate question de vocabulaire, car sans aucun doute, « lettres » signifie pour saint P. Fourier « caractères d'écriture ». Ex. :

« nous attendons un mot *de vos lettres* » (III,10) — « Ce porteur m'a prié de le charger d'un mot *de mes lettres* » (I,383) — « je vous supplie remercier ce pieux personnage de... *ce petit mot de lettres* » (IV,367).

D'où, même, le sens d' « écriture », au singulier, quand le mot est employé de façon partitive :

« Je ne puis plus lire *de la* menue lettre, ni écrire de nuit » (II,16) — « elle n'a voulu partir sans porter avec soy un mot *de ma lettre* » (O. 27) — « [elles] n'ont point vu *de ma lettre*, toutes... néanmoins... m'ont écrit plusieurs fois » (VI,649).

³⁰. Cf. *Gram.*, p. 84.

En réalité, c'est le nombre singulier que saint P. Fourier donne généralement à ce mot quand il veut désigner le feuillet portant l'écriture de quelqu'un :

« ce sera bien fait... de lui faire tenir *ma* lettre » (IV, 199) — « voilà *une* grande lettre que je vous écris » (IV, 167) — « saint Bernard en *une* belle lettre qu'il écrit... » (IV, 84) — « il trouverait moyen de vous faire tenir assurément *ma* lettre » (O.63).

En cela, saint P. Fourier devance Oudin. Remarquons, cependant, qu'il emploie encore indifféremment le singulier ou le pluriel dans les expressions consacrées telles que « celles, les vôtres, les dernières », dans lesquelles le mot « lettres » est remplacé par un pronom ou par un adjectif pris substantivement^{30 bis}.

REMARQUE

Il faut bien entendu distinguer de ces questions de formes un emploi collectif du nom qui n'était pas inconnu de l'ancienne langue, et qui reste très en usage au xvii^e siècle. Exemple :

« A-t-on *de la* couverture de nuit assez pour tant de personnes? » (II, 267) — « Que la santé de notre pauvre frère Blaise ne soit plus désormais gourmandée... que le repos et que *la* couverture de nuit... ne lui soient épargnés » (II, 260).

Au contraire, saint Pierre Fourier emploie plus volontiers au pluriel un nom se rapportant à plusieurs personnes, comme :

« Ne tourmentez pas tant vos esprits » (O.30), ou un nom désignant en réalité plusieurs choses : « Si on se sert... de *quelques* vaisselles³¹ a table, cela n'est pas pour les détériorer (O.26).

L'emploi abusif des noms abstraits au pluriel reste également une élégance de style qui permet cependant d'exprimer les manifestations concrètes d'une qualité morale :

« Je vous rangeai... toutes sur l'autel... et vous y tins avec *vos* humilités, *vos* modesties, vos saintes résolutions, tout le long de la messe haute » (IV, 136) — « il faut... autre chose plus grande et plus efficace que nos consultes, que *nos* prudences... » (IV, 200) — « aider les filles de *vostre* Congregation... si elles sont contentes d'accepter *leurs* bonnes volontés » (O. 33).

^{30 bis}. Voyez plus loin, pp. 168 et 169.

³¹. Cf. : « [il] nettoyoit leur *vaisselle* et leurs pots » (O.45).

L'ACCORD

ACCORD DES NOMS PROPRES.

Le nombre de l'article se communique aux noms propres, soit que ceux-ci désignent réellement plusieurs individus :

« les deux illustres familles de Messieurs les *Rousselots* et *Romains* (O.39),

soit que l'article au pluriel soit purement emphatique³² :

« le grand *Saint Paul*... qui a ouvert le chemin aux saints *Gregoires Nazianzenes*, aux saints *Basiles*, aux saints *Augustins*, aux saints *Bernards* » (O.39) — « Tandis que les drapiers de ce lieu... me trainoient... dans le siècle d'or des Apostres... j'apperceus parmi les chemins des personnages tresdignes de croiance, des *Ter-tulliens*, des *Augustins* et divers aultres » (O.45).

ACCORD DE L'ADJECTIF.

L'attribut du sujet s'accorde normalement en genre et en nombre :

« si me sembloient-elles... *estonnées* » (O.45) — « si... la guerre vient a estre... *desclarée* » (O.48).

Quand il se rapporte à plusieurs sujets de genres différents, le masculin l'emporte : « elles toutes et leurs parents et bons amis vous demeureront a jamais *obligez* » (O.2) — « les place et bastiment du monastere estoient *prests* a se vendre » (O.1) — « s'il arri-voit qu'il fallust la refuser, les plainctes et les mescontentements en seroient bien plus *grands* » (O.32).

Vaugelas, comme Malherbe, condamnait l'accord avec le dernier sujet³³. Saint Pierre Fourier paraît donc suivre leur opinion.

Dans une longue énumération, il lui arrive cependant de déroger à cette règle :

« je pense que les remerciements, et les vœux, et les Messes, et les saintes prieres... n'y sont pas *espargnées* » (O.63).

Il est possible toutefois que l'énumération comprenne, en réa-

32. Cet emploi est d'ailleurs récent, cf. BR. III, p. 456.

33. Cf. BR. III, p. 468 (c), et Rem., p. 82.

lité, deux groupes distincts, et que l'accord se fasse avec le dernier parce que les « Messes et les saintes prières » ont, aux yeux de saint P. Fourier, plus d'importance que « les remerciements et les vœux ».

L'épithète se rapportant à plusieurs noms reste au singulier quand ils sont de même genre et forment une sorte de groupe indissoluble. C'est d'ailleurs l'usage normal³⁴:

« je suis... venu tout exprès à l'instance et prêche importune de nos sœurs » (I,277) — « apres... un Pater noster et Ave Maria recité a genoux (O.V.,39).

Quand les noms sont de genres différents, l'accord se fait généralement avec le nom le plus proche:

« nous n'en pouvons sortir qu'avec de *tresgrands* interrests et et fascheries (O.12) — « en cette rencontre³⁵ où se retrouveront de *grands* altercats et difficultés » (I,408) — « parmy tant d'affaires³⁶ et occupations *continuelles* » (O.1).

Dans ce dernier cas, saint P. Fourier reste en accord avec Vaugelas et Thomas Corneille contre La Mothe Le Vayer³⁷.

DISTINCTION ENTRE L'ADJECTIF ET L'ADVERBE.

Un adjectif placé devant un participe et le modifiant à la manière d'un adverbe est désormais invariable :

« sa voix... est trop *haut* montée » (III,459) — « les deux pièces-là sont bien *cher* vendues » (V,385),

mais dans quelques cas, cependant, l'adjectif, ainsi placé devant le participe, peut rester attribut et s'accorder avec le nom auquel il se rapporte³⁸:

« un lieu... où elles sont... si *chères* tenues » (III,267).

Comparez : « Comment se portent M. et M^{lle} de Morillon?... *tenez les chers* » (II, 21).

34. Cf. BR., III, p. 468 (1°).

35. ROGIE écrit « rencontrent ».

36. Nous avons vu que saint P. Fourier fait le mot « affaire » masculin.

37. Cf. Rem., p. 82, et Comment., p. 169.

38. C'est l'usage normal de l'époque, cf. BR. III, p. 469.

ADJECTIFS-OUTILS.

En ce qui concerne l'accord de ces adjectifs, saint P. Fourier se montre singulièrement en avance sur son temps.

TOUT. — Il semble adopter pour « tout », signifiant « tout à fait », la règle d'accord qui ne sera définitivement établie qu'au XVIII^e siècle. Voici, en effet, ce qu'il ressort de l'étude des originaux :

1° *Au masculin*, « tout » est régulièrement invariable devant consonne et probablement aussi devant voyelle³⁹ :

« les *tout* devots projects » (O.63) — « les pauvres gens... estoient ainsy... *tout* resjouis, consolez et raffreschis » (O.45) — « les meubles... *tout* noeufs » (O.26), — « les plus habiles hommes... seroient *tout* propres pour y estre eblouis » (O.50), — « ceux qui sont *tout* pauvres » (O.60 bis).

2° *Au féminin*, tandis que Vaugelas demande l'accord aussi bien devant voyelle que devant consonne⁴⁰, « tout » est déjà invariable devant voyelle, pour saint P. Fourier :

« une cariole *tout* expresse » (O.18) — « la donation pretendue... sera *tout* aisée a renverser » (O.26) — « ceste promotion m'est *tout* admirable » (O.63) — « vous... rendre toute sainte et *tout* admirable au ciel et a la terre » (O. V., 33) — « des pertes *tout* evidentes » (O.26) — « nos pauvres... sœurs... *tout* espouvantées » (O.49) — « vous employer *tout* entieres a la perfection (O.33).

Seul l'adjectif « entière » fait encore exception au singulier^{40 bis} :

« nostre Congregation *toute* entiere » (O.63) — « pour un petit pain blanc... ils gaignent... la bienveillance et l'ame *toute* entiere du pauvre » (O.60 bis).

39. Nous n'avons pas eu la chance d'en rencontrer d'exemples dans les originaux, mais il serait surprenant que saint P. Fourier fit l'accord au masculin, alors qu'il laisse le féminin invariable devant voyelle. On sait que le pluriel « tous » est encore fréquent à l'époque, bien que VAUGELAS dise que « tout » est invariable au masculin. MÉNAGE lui-même réclamera l'accord au masculin malgré l'opinion de VAUGELAS. Cf. BR. III, p. 469, *Rem.*, p. 95, et *Comment.*, p. 188.

40. Cf. *Ibid.*

40 bis. Peut-être aussi « autre », au singulier : « il le vit homme d'apparence *toute* autre qu'on ne lui avait figuré » V, 195). Toutefois, nous n'en avons rencontré aucun exemple dans les originaux.

Devant consonne, saint P. Fourier fait l'accord :

« [une] supplique *toute* respectueuse » (O.59) — « la *toute* premiere commodité » (O.12) — « une demande... *toute* pareille (O.37) — « une des *toutes* principales... parties de son devoir » (O. V., 44) — « [les religieuses] *toutes* bruslantes du Sainct amour de Nostre Seigneur » (*Ibid.*,36).

MÊME. — Dans l'ancienne langue, « même » prenait tantôt l's adverbiale et tantôt l'omettait. Jusqu'à la fin du xvi^e siècle, il n'y eut aucune distinction nette entre l'adjectif et l'adverbe. Deimier déclarait encore, en 1610, que l'addition de cette *s* était tout à fait indifférente⁴¹ et Oudin, dans son édition de 1640, disait de façon assez ambiguë : « *mesme* et *mesmes* sont du commun genre⁴² » sans faire aucune allusion à l'emploi adverbial.

Saint P. Fourier distingue, mieux encore que Vaugelas, l'adverbe de l'adjectif. Comme lui, il fait très régulièrement accorder « même » en nombre quand il est adjectif, soit qu'il accompagne un pronom personnel :

« moy-*mesme* » (O.37) — « luy-*mesme* » (O.26) — « soy-*mesme* » (O.V., 1) — « elle-*mesme* » (O.28) et : « nous-*mesmes* » (O.33, 48, 51 et 62) — « elles-*mesmes* » (O.1 et O.V.,3) — « eux-*mesmes* » (O.63),

soit qu'il précède le nom :

« la *mesme* page » (O.53) — « au *mesme* jour, et... a la *mesme* heure » (O. 39) — « la *mesme* semaine » (O.32) — « le *mesme* subject » (O.32) et ; « une... union de tous les monasteres, par le moyen de *mesmes* Regles » (O.V.,1),

soit qu'il suive le nom et insiste sur l'identité :

« O que je tiens heureuse... *vostre* Reverence... de travailler chez le grand Sainct Maurice, et au lieu *mesme*... où reposent ses... reliques (O.63) — « Ces Religieuses, la plupart desquelles sont de la ville *mesme* » (O.44) et : « chose qui se praticquoit en la primitive Eglise en temps des Apostres *mesmes* » (O.1).

Quand « même » est adverbe, saint P. Fourier l'écrit invariablement sans *s* :

41. Cf. Br. III, p. 471, *Rem.*, pp. 23 et 188, et *Comment.*, pp. 38 et 385.

42. *Gram.*, p. 141.

« des motifs... non seulement debiles, mais *mesme* prejudicia-
bles » (O.44) — non seulement ils observent ce qui est en la mienne
[en ma lettre], mais *mesme*... ils y suradjoustent... beaucoup d'autres
choses tresbelles » (O.63) — « veu *mesme* que ce qu'il en a faict
a esté par pure charité » (O.26) — « et *mesme* quand avec le temps
ils entreroient a Saint Pierremont » (O.26) — « Quand *mesme*
il y en auroit cinq cents » (O.26) — « On tressaillit de joye par
deça... *Mesme* nous semble-il que ja dés ici... nous vous voions »
(O.39).

Mais quand il peut y avoir doute sur la nature de « même », celui-ci étant placé immédiatement après le nom, tandis que Vaugelas penche pour l'adverbe et s'embarrasse dans d'étranges subtilités en demandant qu'on écrive *mesmes* après un nom au singulier et *mesme* après un nom au pluriel⁴³, saint P. Fourier, lui, tranche plus simplement la question. Dans ces cas douteux, il considère que « même » est adjectif et le traite comme tel :

« Si les saincts ont jugé l'instruction des filles si... necessaire... que S. Basile *mesme*... ait permis a ses Religieux d'admettre pour escholieres... les filles (O.1) — « les accuser sans necessité a un Bailly et peult-estre... a son Altesse *mesme* » (O.44) et : « [elles se donneront de garde] des advis et conseils... de leurs plus grands amis *mesmes* » (O.V., 36).

Ainsi, beaucoup plus nettement et plus régulièrement que la plupart de ses contemporains, saint P. Fourier distingue dans « même » un adverbe à forme fixe et un adjectif variable en nombre. L'ancienne *s* adverbiale de « *mesmes* » a, pour lui, définitivement trouvé son utilisation.

CAS PARTICULIERS.

DEMI. — Saint P. Fourier est peut-être moins en avance en ce qui concerne quelques cas particuliers où l'adjectif employé devant le nom devient une sorte de préfixe invariable. Il écrit, bien entendu :

43. Cf. *Rem.*, p. 23.

« au second coup qui se sonnera au *demy*-quart » (O.V., 86) — « environ le quart et *demi* » (Ibid.) — « quand il n'y auroit escript ny *demy* » (O.26), mais on trouve⁴⁴ contrairement à la règle de Vaugelas⁴⁵:

« tout aussy tost que la *demie* heure sonnera » (O.V., 86) et « aux dix heures et *demi* » (Ibid.), à côté de: « a une heure et *demie*..., jusques aux sept heures et *demie* » (Ibid.).

On rencontre de même dans l'édition de Rogie: « environ *demie* heure après » (V, 171) — « Une *demie* douzaine » (I, 244) — « une *demie* livre [de beurre] » (III, 552), mais cependant: « une... *demi*-huguenotte » (V, 378).

FEU. — Cet adjectif, qui va être l'objet de nombreuses discussions⁴⁵, est encore variable devant le nom, comme dans l'ancienne langue:

« *feu* Monseigneur et Reverendissime Abbé » (O.63) — « *feu* Monsieur son pere » (O.39) et « *feuë* ma pauvre sœur » (O.21) — « *feuë* la bonne Mere Jeanne » (O.55).

A la fin du siècle, Ménage voulait encore qu'on écrivît « *feuë* Madame d'Orléans » aussi bien que « *la feuë* Reine ».

« CI-JOINT » ET « EXCEPTÉ ». — En ce qui concerne les autres adjectifs et participes qu'on tend à assimiler à des mots invariables, nous n'avons malheureusement pas de renseignements sur « ci-joint ». Nous ne l'avons rencontré qu'après le nom :

« le papier *ci-joint* » (O.63) — « la letre *ci-jointe* » (Ibid.) — « les lettres *ci-jointes* » (O.32),

mais un exemple d'« excepté » nous fait supposer que saint P. Fourier les laisse invariables devant le nom, selon l'usage qui se répand :

« toutes les Sœurs, *excepté* les malades... » (O.V., 86).

44. Rem., p. 358.

45. Cf. BR, IV, p. 839, et *La pensée et la langue*, p. 646.

LES DEGRÉS DE COMPARAISON

FORMES SYNTHÉTIQUES.

Une mode italienne du xvi^e siècle a réussi, malgré beaucoup de résistances, à introduire dans le français quelques superlatifs en « *issime* ». Outre « *révérendissime* » et « *illustrissime* », contre lesquels Balzac proteste encore, saint P. Fourier emploie aussi « *grandissime* ». Quelquefois on pourrait supposer qu'il se sert de ce dernier par manière de plaisanterie :

« Votre Révérence n'oubliera... d'avoir un *grandissime* soin de leurs deux écoliers » (II,392),

mais il n'en est pas toujours ainsi. Il s'agit bien d'un terme usuel :

« un chant dévot... apporterait un *grandissime* profit à la jeunesse et encore à des personnes âgées » (II,280) — « [il] lui fait *grandissime* tort » (IV,102).

FORMES ANALYTIQUES.

Nous verrons que saint P. Fourier emploie déjà habituellement l'article défini devant le superlatif relatif⁴⁶. Par contre, il maintient certains archaïsmes.

FIN lui sert encore à marquer le superlatif absolu :

« de *fin* grand matin » (IV,323) — « au *fin* plus tôt » (I,197), d'où : « le chemin depuis leurs infirmeries jusques au ciel est tout *fin* droit » (III,110) — « vous avez encor quatre mois tout *fin* pleins » (O.7) — [la nécessité] les a dépouillés tout *fin* nus » (VI,172)⁴⁷.

On rencontrait encore des exemples de « *fin* » ainsi employé au xvi^e siècle, mais le tour, dit F. Brunot, fut bientôt jugé populaire⁴⁸. Il est possible qu'il ait plus facilement persisté en province. Des expressions comme « il est *fin* bête » ou « c'est *fin* plein »

46. Voyez p. 146. Voyez également la remarque de Malherbe sur « le cœur plus dévot »; cf. *La Doctrine de Malherbe*, p. 369, et *Rem.*, p. 75.

47. On peut en rapprocher : « Vous n'eussiez pas tant de toutes ces choses ici de la *fine* moitié, si vous n'eussiez point eu de dettes » (IV, 118), et : « C'est une *fine* peste » (IV, 368).

48. Cf. *La pensée et la langue*, p. 690. GODEFROY en donne de nombreux exemples. MONTAIGNE employait encore « tout *fin* seul ».

s'entendent encore couramment dans les patois lorrains⁴⁹. Toutefois, il est certain que dans la langue de saint P. Fourier, « fin » n'entre plus guère que dans des locutions toutes faites.

Tout, qui remplit parfois la même fonction, restera au contraire fréquemment employé par les classiques au sens de « très » :

« un *tout* grand nombre de nos sœurs » (O.55) — « [je] tiens *tout* fermement... [qu']elle s'en va... au ciel » (III,120).

Mais « tout » peut aussi renforcer simplement le superlatif : « les *tout* plus riches » (O.60 bis).

« Si » DEVANT « TRÈS ». — Cet archaïsme reste tout à fait usuel pour saint P. Fourier :

« un *si tresdigne* fils » (O.53) — « ce Père qui est *si très-docte* » (IV,2) — « un désir *si très-grand*... et *si très-insatiable* de vous complaire » (IV,113) — « J'en avais la tête *si très-pleine* » (I,247) — « j'y voids *si trespeu* d'esperance » (O.13), — « je le sens... *si très-évidemment* qu'il n'est pas possible d'en imaginer... des preuves plus certaines » (II,171).

Ce n'est pas sans raison que saint P. Fourier soude habituellement dans l'écriture « très » et l'adjectif ou l'adverbe au superlatif. Les deux termes tendent à refaire une forme synthétique. Ils sont considérés comme n'en faisant qu'un. C'est ce que remarque Maupas : « Nous exprimons la forme... superlative au moyen de cette syllabe *tres* adjointe a la teste du positif, comme en liaison d'un mot composé, de la façon qui s'ensuit : *chaste, plus chaste, treschaste; prudent, plus prudent, tresprudent*⁵⁰. » Cette soudure conseillée par la plupart des grammairiens du xvi^e siècle permettait aussi de rapprocher le superlatif français du superlatif latin. Elle ne pouvait que faciliter le renforcement par « si ». Mais au début du xvii^e siècle, le tour « si très » est déjà vieux. Saint P. Fourier n'en va pas moins jusqu'à renforcer ainsi une locution adverbiale au superlatif. Il écrit aussi bien :

« Votre âme m'est si chère et *si très-chère* » (V,513) et :

49. Cf. ZÉLIQZON.

50. *Gram.*, p. 97. Ajoutons que *très* se rencontre en composition dans certains verbes en voie de disparition. Ex. : « Combien de fois avez-vous sué et *très-sué* par tout votre saint corps presque pâmé de chaleur » (III, 187).

« elle se retrouve tout affligée et lui est si en mal et *si très en mal* de la maison de Nancy » (II,362).

« TRÈS » DEVANT LE SUPERLATIF RELATIF. — Ce tour se rencontre aussi chez saint P. Fourier, mais beaucoup plus rarement que le précédent :

« *ès très plus grandes nécessités* » (I,426).

Ce sont là autant de vestiges d'une tendance à pousser les hauts degrés à l'excès⁵¹.

« TROP BIEN » ET « TROP MIEUX », qui figureront bientôt dans « La requête des dictionnaires », parmi les expressions condamnées, se retrouvent aussi dans la langue de saint P. Fourier. Celui-ci emploie couramment « trop » devant « bien » avec le sens de « très » :

« battez-le *trop bien* » (VI,219) — « riez-en *trop bien* » (VI,89) — « [ils] les firent *trop bien* promener parmi le Louvre » (II,68) — « [ils] devraient... *trop bien* dépendre de blé et... d'argent » (II,314).

Mais « trop bien » en arrive à prendre la signification particulière de « plus qu'il n'en faut, en suffisance » :

« Ayez toujours du blé en quantité, du vin pour votre année et plus, du bois et du charbon *trop bien* » (III,13) — « elles feront bonne chère au dîner, et mangeront le soir *trop bien* de pain » (I,321).

Plus rarement, saint P. Fourier emploie « trop » devant « mieux » :

« Votre Révérence le sait *trop mieux que moi* » (VI,171).

On retrouve dans cette locution toute faite un ancien renforcement du comparatif analogue à celui du superlatif dans : « si très-cher, si très-docte, etc... ».

TERMES MIS AU COMPARATIF.

Certaines locutions verbales telles que : « il me fait mal », ont un comparatif dans le vocabulaire de saint P. Fourier. Exemple :

51. Cette tendance se retrouve aujourd'hui dans les patois lorrains. Cf. « si tellement » et « trop bien » (ZÉLIQZON).

« il me fait extrêmement mal de n'avoir su passer jusques à Saint-Mihiel » (II,34) et: « nous n'en pouvons sortir qu'avec de tresgrands interrests et fascheries. Et *ce qui nous fait pis* c'est par *nostre* faulte » (O.12). (Entendez: ce qui nous fait plus mal).

L'ARTICLE

ÈS — L'article contracté « *ès* » est encore en pleine vie en Lorraine, car saint P. Fourier en fait un usage tout à fait courant, et cela jusque dans ses derniers écrits. Non seulement il l'emploie devant des noms très usuels ou de sens général avec lesquels on pourrait considérer que l'article tend à former des locutions toutes faites, comme par exemple: « *ès* siecles a venir » (0.63) — « *ès* affaires de Dieu » (0.32) — « mettre [les meubles] *ès* mains de l'heritier » (0.26),

mais il s'en sert constamment aussi, soit pour insister sur une série de termes :

« [il faudra stipuler comment elles doivent] communiquer avec le prochain séculier, comment *ès* colloques, *ès* lettres reçues, *ès* devoirs... » (I, 116),

soit pour souligner une opposition :

« *Es* premieres [lettres] elle dict qu'il serviroit pour maintenir l'union qu'elle vinst icy faire sa profession, *ès* dernieres, qu'elle ne scait s'il se pourra obtenir » (0.4),

soit enfin devant un nom très nettement déterminé :

« ils ne seront pas incommodés de coucher... deux à deux... *ès* lits qui sont plus larges » (V, 420) — « *ès* doctes homelies qu'il a escri sur l'Epistre aux Romains » (0.1) — « *Es* endroits où il trouvera ces enseignes de renvois... » (IV, 256) — « en toutes choses grandes et petites, voire *ès* plus difficiles » (0.59) — « [aller à Lunéville] en temps pluvieux... et *ès* jours les plus courts » (IV, 2).

Le composé « *esquels* » n'est pas moins fréquent :

« en tous lieux *esquels* vostre autorité leur sera necessaire » (0.1) — « vos lettres... *esquelles* vous vous plaignez de ce que... vous n'avez point heu... de mes nouvelles » (0.28) — « en des lieux

esquels on m'a du passé retenu quelquefois plusieurs jours outre ma volonté » (0.37).

Saint P. Fourier emploie donc bien *ès* comme un article vivant. En cela, il n'est que médiocrement en retard sur son temps, car si Oudin et Vaugelas n'acceptent plus cette forme, l'usage l'emporte encore sur les condamnations des théoriciens. En province, en tout cas, *ès* se maintient. Saint Fr. de Sales s'en sert continuellement et Maupas, dans sa grammaire de 1625, juge qu'*ès* « appliqué bien et à point... apporte grace au propos¹ ».

EMPLOI DE L'ARTICLE

ARTICLE DÉFINI

Le développement de l'article, au cours des siècles, dénote un progrès de l'esprit dans la conception du nom. Tant que le nom recouvre une réalité objective, tant qu'il n'est pas conçu en dehors de son emploi effectif, il se passe d'article. Ce dernier reste ce qu'il était à l'origine, un démonstratif. Mais quand un concept formé de toutes les représentations successives du nom employé s'en dégage et s'en distingue, l'article devient nécessaire. L'esprit est parvenu à faire le discernement entre le « nom en puissance » et le « nom en effet² ». Cette distinction se traduit alors dans le langage. Le nom, pris en lui-même, n'est plus conçu comme l'expression d'une réalité sensible, mais comme une pure notion. Des termes tels que : *homme, chien, table*, sont autant de vocables vides en attente, pour ainsi dire, dans la langue. L'article a désormais le rôle d'objectiver ces noms en puissance, de les projeter dans l'actualité, en limitant leur pouvoir d'expression aux qualités propres à tel ou tel être particulier. « C'est vers le XVII^e siècle seulement », dit M. Guillaume, « que le nom en puissance atteint à cet état de *notion pure* qui le caractérise aujourd'hui. Jusque là, il ne dépasse guère en abstraction la simple idée générale plus ou moins imagée » ; aussi « les noms qui, par nature, offrent avant et après emploi la même éten-

1. MAUPAS, p. 70.

2. Nous empruntons ces termes à M. GUILLAUME dans *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*.

due conceptuelle³ » se passent encore souvent d'article. Ce sont des noms ou bien d'extension illimitée, ou bien, au contraire, sans aucune extension et désignant des êtres uniques. Or les noms abstraits peuvent facilement être pris dans ces deux acceptions, soit qu'on leur donne un sens tout à fait général, soit qu'on les assimile à des noms propres. Il n'est donc pas surprenant que de tels noms se rencontrent encore souvent sans article chez saint P. Fourier :

« Je ne sais si c'était point *paresse ou fainéantise* qui me le persuadait » (IV, 31) — « [elles] gardent l'essentiel de *Religion* » (0.1) — « la nécessité qu'il y a d'*instruction* pour les filles » (0.1) — « nous... entrelier plus parfaitement du saint lien de *charité* » (0.13).

L'article, quand il est employé, objective et souligne le terme avec une insistance particulière :

« Elles n'ont pas les moyens (aussi n'est-ce pas *la bienséance*) de nourrir ainsi des garçons » (IV, 79) — « Le présent est petit... mais.. la bienveillance et pure affection (qui donne *le poids* aux presents) est tres grande » (0.45).

Le rôle actualisateur de l'article commence à être nettement senti par saint P. Fourier comme en témoigne cette correction :

« [permettre au chapelain d'administrer] les sacrements de
P

Pénitence, Eucharistie, Extrême-Onction et Sépulture.

P — Faut mettre ici *la*, autrement il semblerait que la sépulture fût un sacrement » (V, 9, cf. appendice).

Dans la pensée de saint P. Fourier, *Pénitence*, *Eucharistie*, *Extrême-Onction*, sont autant de termes de caractérisation, autant d'étiquettes particulières qui s'appliquent aux sacrements. Ils aident à les définir, mais ils ne suffisent pas à exprimer l'objet précis envisagé par l'esprit. Celui-ci se traduit par un nom précédé de l'article : « *les sacrements* ». Il faut donc donner la même actualité au mot « *sépulture* » qui, lui aussi, correspond à une entité, non à une caractérisation. Pareillement, quand saint P. Fourier écrit ailleurs :

3. Cf. *ibid.*, p. 69.

« [leurs paroissiens sont servis de cette manne] au sacrement de *la* confession » (0.60 bis),
son intention est de mettre en relief l'acte même de la confession. Il veut faire ressortir l'acte matériel par lequel est conférée la grâce du sacrement.

L'ARTICLE DÉFINI ET LE NOM COMPLÉMENT D'OBJET.

Un nom abstrait, complément d'objet, peut encore résister à l'emploi de l'article tout en gardant une certaine indépendance par rapport au verbe. La preuve en est dans des constructions telles que la suivante, dans laquelle un nom qui n'est pas déterminé se trouve repris par un pronom personnel :

« hier à mon arrivée... je trouvai les lettres... qui attendaient commodité, et pour l'avoir plus brève, je les ai délivrées ce matin au charretier » (I, 300).

Notons que bientôt de telles constructions ne seront plus permises par Vaugelas⁴.

L'adjectif épithète contribue à maintenir cette demi-indépendance du nom objet.

Ex. : « un entremetteur salarié... qui... seroit obligé de rendre compte estroitct et rigoureux de ses commissions » (0.26) — « le tesmoignage de nos sœurs de Chaalons... me donne *esperance infalible* de vous veoir avancées et bien establies quand il en sera temps » (0.33).

Mais l'article, dont le rôle essentiel est de déterminer, précise tout à fait le terme. On comparera l'exemple qui précède à ceux-ci :

« ces quatre filles... *donnent esperance* de debvoir faire tout plein de bons fruicts » (0.18), et : « affin de donner ausdictes Religieuses... *l'esperance* de veoir la susdicte vesture » (0.5).

L'article a, de même, toute sa valeur déterminante dans :

« n'ayant *la* commodité... d'aller a Nancy⁵ » (0.27) — « J'ay esté occupé a donner *le* disner a un homme d'eglise » (0.15) — « Une Dame de Mirecourt voudra prendre *le* soing de veoir si le millet se cuict bien a propos » (0.45).

4. Cependant elles trouvent encore des défenseurs, cf. VAUGELAS, *Rem.*, p. 386 et *Commentaires*, pp. 673 et suiv. Voyez aussi plus loin : « Remarque sur les auxiliaires *avoir* et *être* », p. 242.

5. Cf. plus haut « attendre commodité » et « trouver commodité propre pour le voyage de nos sœurs » (I, 113).

La plupart du temps, en effet, le nom complément d'objet sans article a perdu toute réalité objective. Il s'est vidé de son contenu sémantique en faveur du verbe. On rencontre ainsi chez saint P. Fourier quantité de locutions verbales telles que : « *prendre résolution, dire messe, donner réponse... etc.* »

Ex. : « *je prins resolution de demeurer encor a Mattaincourt* » (0.15) — « *j'ay bien osé prendre hardiesse de vous escrire* » (0.2) — « *[elles] prindrent charge de vous en escrire* » (0.21) — « *je diray messe demain... a l'intention de ces bonnes filles* » (0.16) — « *M. de Remiremont avoit demandé permission de retirer [ses filles]* » (0.43) — « *la lettre... a laquelle je pretendoie porter responce* » (0.7) — « *[ils] craignent... la veuë des... filles..., ont apprehension d'en veoir et d'en ouïr* » (0.60 bis).

L'ARTICLE DÉFINI ET LE NOM PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉPOSITION.

Après une préposition, les noms concrets ou abstraits tendent également à former des locutions toutes faites. Cependant, à voir le nombre considérable de ces noms que saint P. Fourier laisse encore sans article, on peut en déduire qu'ils n'ont peut-être pas entièrement perdu leur indépendance à l'égard de la préposition :

« *l'encre s'engele dans plume* » (0.30) — « *la somme que lon luy avoit mis entre mains* » (0.26) — « *en temps des Apostres* » (0.1) — « *interpretons toutes choses en bon sens* » (0.28) — « *[il vint] me trouver pensant convenir avec moi de prix pour la réception de sa fille* » (I, 123) — « *Messieurs les Religieux... contraincts par justice de restituer le bien d'aultruy* » (0.26).

Toutefois il est certain que le nom garde, dans ce cas, un sens général. Il faut l'article pour lui donner une pleine actualité ainsi que dans :

« *Vous me parlez de lucarnes... sur la rue... Je ne sçais que c'est et ne puis vous en rien dire si je ne suis sur la place* » (0.32).

Il s'agit d'une place bien déterminée, connue de saint P. Fourier et de ses correspondantes.

Ou même : « *chose [qui] est demeurée au couvert et comme ensevelie* » (0.1).

« *Le couvert* », bien qu'étant abstrait, prend une certaine réalité, par opposition à ce qui est manifeste. C'est une notion qui se restreint en des limites déterminées, aussi bien que dans :

« Avez... si pour vous décharger... ce serait point le plus court, le plus beau et le plus net de renvoyer la fille » (IV, 51).

L'ARTICLE DÉFINI ET LE COMPLÈMENT DU NOM.

Il en est de même devant le complément du nom. Quand saint P. Fourier exprime l'article, c'est que le nom détermine réellement :

« vous m'envoieriez querir pour la cérémonie de la *vesture* de vos novices » (0.16).

Quand il l'omet, c'est que le nom est en voie de n'exprimer plus qu'une caractérisation :

« Le R. P. Dagonel seroit tresaise d'aller a ce premier jour de *caresme* prochain vous donner les exercices » (0.29) — « Je receus une lettre... le jour de *feste* de la toute benite [sainte Monique] » (0.63) — « ces saintes Dames... qui se préparent au *bâtiment de classes et chapelle* » (I, 113) — « [Je] vous conseille de... n'y admettre personne qui y apporte aucune... *imperfection ou de corps ou d'esprit* » (0.25) — « l'instruction... que ces filles professent... avec l'office divin et les *devoirs de Religieuses* » (0.1).

L'absence même d'article commence à prendre dans la langue une valeur spéciale. Elle devient un moyen « *impressif* ».

L'ARTICLE DÉFINI ET LE SUPERLATIF RELATIF.

Devant le superlatif relatif, l'article fait encore défaut quand le terme de comparaison reste dans une trop grande généralité et laisse par suite l'idée de supériorité imprécise :

« une des choses *plus chères et plus précieuses* de ce monde » (I, 462).

Cela suppose que les choses les plus chères sont assez nombreuses. Mais, au contraire, si les termes de la comparaison sont nettement posés et la supériorité exclusive, l'article ne manque pas d'apparaître⁶ :

« une servante *la moins estimée* de toute une ville » (0.45) — « [la] feste de Toussaint, *la plus grande* ceste année et *la plus solennelle*... qui ait jamais esté » (0.45).

Cependant l'article manque devant certains adjectifs réfrac-

6. Il en va de même dans le cas où l'adjectif peut être considéré comme son propre terme de comparaison : « quitter leurs biens, leurs parents et qui est le *plus mataisé eux-mêmes*. » (I, 171).

taires comme « proche », dont le sens est si restreint qu'il ne peut laisser aucun doute sur la priorité du terme comparé :

Ex. : « Un homme de qualité... se présente à vous dresser un monastère... mais à condition qu'il y met... quatre filles siennes parentes... et de là en avant... fait-à-fait que l'une des quatre viendra à mourir, *ses descendantes plus proches* y en mettront une autre » (II, 47), à côté de : « les voisins *les plus près de nos sœurs* » (I, 167); et de même : « Claude Noël, notre voisin *plus proche*, mais *le plus pauvre*... de toute la paroisse » (IV, 26).

Mais ce sont là de rares exceptions. En général, saint P. Fourier exprime assez régulièrement l'article devant le superlatif relatif. On peut dire que la forme de celui-ci est en train de se fixer :

« ceux qu'il cognoistroit *les plus fascheux* pour nous » (0.26) — « ceux qui se retrouvoient *les plus aisez et les plus charitables* » (0.45).

Quand la comparaison porte sur les degrés d'une même qualité et non sur des êtres ou des objets différents, saint P. Fourier continue, bien entendu, à faire accorder l'article avec le nom :

« [les devoirs de sa charge dont] il s'éloigne, lorsque la nécessité y est *plus et la plus pressante* » (IV, 301).

La distinction entre « le plus » et « la plus » ne se fera qu'à la fin du siècle⁷.

L'ARTICLE DÉFINI ET LE NOM COMPLÉMENT DE TEMPS.

Remarquons enfin l'emploi particulier de l'article défini devant le nom complément de temps⁸ : mardy *le matin*... » (0.10) — « mardy prochain *du matin* » (0.39) — « a l'intention de passer demain *du matin* le contrat de la maison » (I, 222) — « le jour de notre fête *du grand matin* » (I, 75) — « aux jours *du vendredy* » (0.V., 86).

Saint P. Fourier emploie également l'article devant la plupart des adjectifs numéraux qui indiquent l'heure :

« dès environ *les neuf heures* jusques apres *les onze* ou proche de midy » (0.39) — « sur *les neuf heures* du soir » (0.32).

De même : « *aux trois heures*..., *aux quatre heures*..., *aux cinq*

7. Elle est due, en effet, à ANDRY DE BOIS-REGARD, cf. BR. IV, p. 847.

8. OUDIN dit : « il se rencontre un article avec quelques noms de saisons ou temps de l'année, qui a la force de la préposition « en », *on ne mange point de chair le caresme* » (Gram., p. 61).

heures..., *aux* six heures..., *aux* sept heures..., *aux* dix heures » (0. V., 86).

« A midy (*ibid.*) et « a une heure » (*ibid.*) s'expliquent par la nécessité d'éviter une amphibologie. Saint P. Fourier écrit ainsi :

« elles n'ont garde d'entendre *les* dix heures du matin qu'elles n'aient recité... et les Matines et les Primes » (0.53), et : « comme elle a entendu qu'*une* apres minuict sonnoit » (0.62), ce qui semblerait répondre à une conception assez concrète de l'heure.

« *Midi* » et « *minuit* » étant des composés qui ont perdu leur valeur concrète doivent nécessairement se passer d'article, mais dès qu'ils retrouvent leur sens originel ils peuvent de nouveau en être précédés. Saint P. Fourier écrira donc très justement :

« à heure de *minuit* comme il est » (I, 221), mais : « [Il] ira à *la minuit* [chez son ami] et lui dira... » (V, 58) — « Notre bonne Mère Didon rendit... son âme à Dieu la nuit d'entre le vendredi et samedi 26 et 27 d'octobre dernier, environ *la mi-nuit* » (IV, 30).

ARTICLE INDÉFINI

L'article défini présente le nom comme complètement identifié et comme déjà connu depuis un temps plus ou moins long. L'article indéfini ne l'identifie qu'en nombre et le présente, pour ainsi dire, comme saisi pour la première fois dans un point donné de l'espace ou du temps. Par sa nature même, il exprime donc un commencement de détermination. Toutefois en étendant son emploi, on est arrivé à s'en servir pour marquer l'indétermination à des degrés très variables dont l'ancienne langue faisait mieux la distinction. Elle sentait notamment une nuance, perdue pour nous, entre le nom complètement indéterminé, employé sans article, mais gardant encore quelque chose de son contenu objectif, et le nom à demi-déterminé, précédé de l'article indéfini. Nous allons voir que ce sentiment linguistique n'avait pas tout à fait disparu chez saint P. Fourier.

De ce que nous venons de dire, il résulte d'abord que les noms désignant d'eux-mêmes des êtres ou des quantités indéterminées, tels que : *chose*, *gens*, *nombre*..., etc., devaient se montrer réfractaires à l'emploi de l'article. Ils le sont encore actuellement dans un

certain nombre de locutions. En réalité, celles-ci sont autant d'archaïsmes. Au commencement du xvii^e siècle, au contraire, ces locutions paraissent répondre à un emploi encore plus ou moins vivant⁹ :

« en quoy faisant... elles sembleront remettre au jour *chose qui se practiquoit en la primitive Eglise* » (0.1) — « faudroit les acheter de ses mains comme *chose qui lui appartient en propre* » (0.26) — « Je voudroie laisser maintenant... toutes leurs affaires... comme *chose qui ne soit plus au monde* » (0.28) — « nonobstant que je ne vueille... contredire *en chose si raisonnable* a une ame si pure » (0.39) — « que l'on cherchast *gens de mesme sexe* » (0.1) — « il seroit bien seant que ce qui aultresfois a esté consacré au service de Nostre Seigneur... perseverast a estre tenu et possédé *par gens qui lui fussent dediez* » (0.1).

Devant « *nombre* », saint P. Fourier omet non seulement l'article dans des expressions comme : « *grand nombre* de filles se presentent a Nancy » (0.13), mais aussi quand l'adjectif, placé après ce nom, en reste plus distinct :

« faire eschange... de quelques filles du monastere de Nancy avec *nombre pareil* de filles de vostre monastere » (0.13), ou même quand « *nombre* » est repris par un pronom :

« [elles] sauront si par fondation il y a *nombre limité* de personnes et *quel* » (I, 114).

En outre, beaucoup d'autres noms de quantités indéterminées se passent fréquemment d'article :

« si nous estions dans une paix assurée, il ne faudroit nullement doubter que ce ne fust mieux d'avoir *bonne provision* de ceste marchandise » (0.51) — « le Prelat avoit fiance en luy... puis qu'il luy confioit *somme d'argent* si notable » (0.26) — « si, au reste de ce qui peut être de vos épargnes, vous prétendez en employer *somme notable*, [il faudra... etc.] » (I, 295).

DEVANT LE NOM COMPLÉMENT D'OBJET, saint P. Fourier omet souvent l'article indéfini :

« vous avez *très bons personnages* à Verdun, Dieu merci »

9. Un peu plus tard, « c'est chose glorieuse » ou « c'est *une* chose glorieuse », commence à soulever des discussions, ce qui prouve que la nuance se perd, cf. *Rem.*, p. 220 et *Comment.*, p. 431. Cependant, ANDRY DE BOISREGARD soutient qu'il existe une différence entre « c'est méchanceté » et « c'est *une* méchanceté ».

(I, 108) — « que Mr. de Saint Eloi ne sache pas que vous avez reçu *lettre* de moi » (I, 111) — « pour apprendre de vous... s'il y a *procure* passée de vostre part pour en faire la mise » (0.15).

DEVANT LE NOM PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉPOSITION, il en est de même :

« une poursuite... qui nous a mis et tient *en peine extreme* » (0.63) — « tâcher de répondre *par nouveaux mérites* à l'attente que tant et tant de gens honorables... ont conçue de votre diligence » (I, 109) — « que ce qui... a esté consacré... ne fust transferé *a usages profanes* » (0.1) — « leurs parents... ne les veulent confier *en lieu d'où elles puissent sortir avec liberté* » (0.1) — « chose qui... *par longue espace de temps* est demeurée... ensevelie » (0.1) — « ce bon homme m'a averti trop tard de son présent voyage et ce encore *à jour et heure fort incommodes pour moi* » (I, 111).

Le nom reste dans l'indétermination incomplète, mais il n'est pas nécessairement soudé à la préposition. Même sans influence de la préposition, saint P. Fourier peut encore écrire :

« J'estime que tous trois aurez loisir... de demeurer *longues années* en ces saints lieux » (0.60 bis), à côté de « *long temps* » qui, s'il ne forme plus qu'un seul terme, n'est du moins jamais soudé dans l'écriture.

Notons qu'ici encore on retrouve la possibilité de reprendre le nom sans article par un représentant :

« Je dis ceci *pour bonnes raisons*, si vous *en* avez quelques-unes en faveur de la persévérance en ce changement, je serai bien aise... de *les* entendre » (I, 184). Il s'agit bien d'un emploi. Quand en effet saint P. Fourier veut être plus précis, il écrit : « Vos constitutions le défendent *pour des bonnes raisons* » (0.62).

DEVANT LE COMPLÉMENT DU NOM, l'absence d'article indéfini devient un moyen de caractérisation, comme nous l'avons vu à propos de l'article défini :

« son pere... se prepare a y contribuer tout ce qui est du *devoir de bon pere* » (0.27) — « [je] vous conseille de ne faire point de debtes notables pour *acquest de maison* » (0.25).

Quant à l'absence d'article indéfini DEVANT LE NOM ATTRIBUT DU VERBE « ÊTRE », elle dénote une insistance sur l'état plus que sur l'individualité du sujet :

« Monsieur son pere qui est *personage honorable et pieux* » (0.27) — « de là elles seront *instruments plus propres et capables* pour servir Dieu » (0.1).

Aussi les noms abstraits rejettent-ils facilement tout article quand ils sont attribués :

« dictes luy que pour ce qu'ils vous sont parents vous n'osez les traicter aultrement, parce que *ce seroit reproche pour vous* » (0.3) — « *ce nous serait ingratitude ou insensibilité* de ne les point aider, en ayant le pouvoir » (III, 449).

On trouve de même : « Ces automnes sont *saisons dangereuses* » (II, 388), parce que « saisons dangereuses » est conçu comme un terme de caractérisation.

EMPLOI PARTICULIER DE L'ARTICLE INDÉFINI.

Par contre, saint P. Fourier se sert de l'article indéfini quand il désire simplement limiter l'indétermination, comme dans :

« son cheval l'a lancé dans *une eau* a un quart de lieue d'ici » (III, 330) — « je suis bien en peine d'*une maladie* si fascheuse qu'il a » (0.28) — « [Ces pasteurs] ne prennent rien des pauvres [de leurs paroisses] pour les droicts d'*un curé* qui assiste à leurs fiançailles ou a leurs epousailles » (0.60 bis).

Le nom reçoit ainsi une pleine actualité, tout en restant à demi-identifié. Sans doute est-ce parce que ce caractère de détermination incomplète de l'article indéfini était plus finement senti au xvii^e siècle que de nos jours, que saint P. Fourier pouvait l'employer dans ces différents cas où nous n'hésiterions pas à mettre l'article défini.

ARTICLE PARTITIF

Pour rendre l'idée partitive, il a d'abord suffi au français de dire « manger pain », puis « manger de pain » ; enfin il est devenu nécessaire de dire « manger du pain ». Plus le nom perdait de son contenu objectif pour n'exprimer plus qu'une notion générale, plus la nécessité d'un signe actualisateur se faisait sentir. L'article partitif n'est, en effet, qu'une combinaison de la préposition « de » avec l'article défini. Au xvii^e siècle où la transition

achève de se faire, l'article risque de tout envahir¹⁰. Saint P. Fourier l'exprime, non seulement devant les noms concrets :

« acheter *du* bled » (0.51) — « que leurs boulangers... amassassent trop bien [de farine] pour leur faire *de la* tarte... et *du* pain blanc » (I, 221) — « où prendrons-nous *du* pain, *du* vin, *de la* pitance et *du* bois... pour eux » (III, 266)

et même après une négation, quand l'extension du nom se trouve déjà limitée par un adverbe ou par une détermination quelconque :

« je n'ai pas *de l'encre*... assez pour vous écrire... ni *de la parole* assez pour vous prêcher » (IV, 29) — « Je n'ai pas *de l'attention* ni *du loisir* assez pour répondre à votre Révérence » (V, 369) — « les pauvres de Mattaincourt qui criaient à la faim et n'avaient pas *du pain d'avoine* à moitié de leur saoul » (IV, 287) — « je ne puis plus lire *de la menue lettre*, ni écrire de nuit » (II, 16),

mais il suit également la tendance de l'époque à actualiser quantité de noms abstraits pour les employer de façon partitive. Pour la même raison qu'il écrit :

« Il vaudrait mieux retourner à Châlons sans rien faire à Vitry pour maintenant à cause de *la conséquence* » (II, 177), ou : « faites [-lui] toute *la meilleure caresse* qu'il vous sera possible » (III, 336), il écrit aussi :

« [la lettre] qui nous a apporté *de la consolation* toute grande » (0.60 bis), ou encore : « si nous avons *de la posterité* » (0.63) — « [elle] a *de la réputation*... et *de l'accès* en des bonnes maisons » (I, 295), et par suite : « [Ils] me donnent toujours *du bon avis* » (I, 202) — « j'en tire *du bon gré* et des autres profits » (0.47) — « nos bonnes sœurs en recevoient *de la bonne assistance* » (0.58)¹¹.

Néanmoins, là comme ailleurs, la langue de saint P. Fourier laisse paraître une certaine résistance à l'emploi de l'article. Elle se manifeste à des degrés divers. Ex. :

10. Cf. la remarque de VAUGELAS : « il a esprit et cœur » (p. 170). Elle prouve que l'article devient nécessaire.

11. Notons que, dans ces exemples, l'adjectif ne fait qu'un avec le nom. Il est même curieux de constater que devant certaines formes archaïques où il a été complètement absorbé dans le nom, un nouvel adjectif tend à s'installer. Ex. : « je craindrais d'encourir *de la malgrâce* pour vous » (I, 411) et « cela pourrait engendrer par ici *de la grosse malgrâce* » (V, 320).

« Voilà le Sire Thierry Martin qui va... vous *porter argent* » (0.3) — « Que notre sœur Jeanne prépare de la bonne encre... car cela *donne lustre* à l'écriture » (I, 4), et : « [il faut qu'elle écrive cette lettre] sans *se donner de peine* qu'elle soit si bien peinte » (0.47), à côté de : « ne vous *donnez peine* de ce que me conlez en vos dernières [lettres] » (I, 75).

Le nom complément, dans ce cas, paraît totalement soudé au verbe. On le retrouve dans d'autres expressions comme : « *j'auray peine* de trouver bon ce... qu'avez faict (0.32).

Quand le nom sans article est précédé d'une préposition, il tend aussi à former une locution toute faite :

« Il fault... attendre *avec patience et prieres a Dieu* les occasions (0.6).

DE ET DU — DE ET DES.

Bien que les théoriciens soient d'accord avec Malherbe pour exiger la préposition « *de* » devant le nom précédé d'un adjectif, saint P. Fourier ne semble pas toujours tenir compte de cette distinction récente¹². C'est qu'en réalité il se fait entre « *de* » et « *dû* », comme entre « *de* » et « *des* », une différenciation analogue à celle que nous avons signalée à propos de l'article défini.

Quand le nom est seulement précédé de la préposition, c'est surtout le qualificatif qui est mis en lumière, tel est le cas dans :

« nous sommes pressez d'y faire *de mauvais coups* » (0.12) — « Voilà *de belles arres* que vous avez de Nostre bon Seigneur » (0.35) — « nous avons *de grandes et fortes testes* qui nous y contrarieront » (0.6) — « Vous protesterez que vous ne voulez point... enseigner *de mauvaises filles* » (I, 4).

Quand au contraire la notion de quantité domine, « *des* » devient nécessaire, comme dans les exemples suivants :

« que notre sœur Jeanne prépare *des bonnes plumes* » (I, 4) — « la bonne renommée... qui vault mieux que *des grandes richesses* » (0.26) — « *des bons peres* de la Sainte Compagnie de Jesus m'ont conseillé » (0.26) — « la plus grande partie [des bâtiments] est a *dès mauvais garçons* » (0.13) — « non pas que les

12. Le P. GARASSE s'en amuse. Cf. BR. III, p. 433.

cautions manquent, Dieu merci, on en tient *des toutes prêtes et des bonnes* » (I, 214).

Mais il faut, bien entendu, mettre à part les groupes de mots dans lesquels l'adjectif entre pratiquement en composition avec le nom, comme :

« avoir du *bon pain* » (0.51) — « de la *bonne eau* » (I, 223) — « il print la peine de descendre dès chez eulx.... et par du *fascheux temps* » (0.29).

OBSERVATIONS COMMUNES AUX DIFFÉRENTS ARTICLES

L'ARTICLE DEVANT UN, AUTRE, TOUT, TEL, ETC.

Saint P. Fourier a une tendance marquée à employer l'article devant « un » pour insister sur sa valeur de pronom indéfini¹³ :

« Ceste sainte fille a laquelle je pretendoie porter responce *l'un de ces jours* » (0.7) — « [le] R. P. Lebrun... est fort malade, a ce que *l'un* de leurs Peres, passant par Luneville *l'un* de ces jours, me dit » (0.28).

Son emploi devant « un » l'entraîne devant « autre » dans l'expression « *l'un, l'autre* » :

« Il ne m'est possible... d'entreprendre deux voyages si proches *l'un de l'autre* » (0.16) — « deux maisons... bien pauvres et bien chargées du grand nombre de personnes qui sont en *l'une et en l'autre* » (0.16) — « ne peuvent *les uns* fouler *les autres* » (I, 221) — « nous fault prendre garde de ne nous animer... *les uns* contre *les autres* » (0.28).

Mais quand l'opposition est moins nette, l'article est omis devant « autres » :

« *les uns* [meurent] de glaive, *autres* de peste, *autres* d'inquiétude ou faute d'aliments » (VI, 264) — « *Les uns* grondent comme des pourceaux, *autres* aboient comme des chiens et tous tellement inquiétés... ne peuvent travailler » (III, 646).

Quand une idée de nombre persiste, « un » se passe d'article :

« Le Reverend Pere Terrel m'a... apporté deux *lettres* qui

13. L'introduction de l'article devant les pronoms indéfinis apparaît en effet à cette époque, cf. Br. III, p. 296 et Br. IV, p. 702.

vous touchent, *une* du bon Monsieur Pricquez, *l'autre* de vostre Mere Superieure » (0.62) — « Deux religieuses... auront la charge du Tour : *une* comme premiere et principale, *l'autre* comme seconde ou aide » (C., II, 147).

Quant à l'article indéfini, saint P. Fourier l'omet généralement devant « autre », qu'il soit pronom :

« vous ne debvez... la pousser ny d'un costé, ny d'*autre* » (0.59) — « elle (ou *aultre* qui scache bien escrire) est entierement necessaire a Nancy » (0.32) — « Quand bien même elles s'en iraient toutes..., *autres* plus sages, plus fermes et constantes y reviendront » (I, 15),
ou adjectif :

« puisque le P. Baccarat vous spécifie *autre jour* » (I, 4) — « ne voulants boire ny manger... en *autre lieu* qu'en leur petit menage » (0.60 bis) — « sans passer plus oultre a *aultre resolution* » (0.7) — « d'*aultre costé* il me donne si bonne recompense... que je me suis laissé emporter a la tentation » (0.47) — « les 22 gros... qui restent, serviront avec *autres plus grandes sommes* pour... » (I, 192).

Notons toutefois, en 1640, une phrase dans laquelle saint P. Fourier fait une distinction intéressante entre le pronom « autre » employé sans article et le même pronom employé avec article indéfini :

« si vous y rencontrez quelquun de ces dangers, ou *autre*, retenez la lettre... et je vous en ferai *une autre* » (0.62).

Avec « tout », l'emploi de l'article est pour ainsi dire constant, bien que Maupas admette encore qu'on dise indifféremment : « tous hommes » et « tous les hommes¹⁴ :

« tous les amis » (0.4) — « tous les poincts susdicts » (0.26) — « tous les vivants » (0.61) — « a toutes les rencontres » (0.28) — « dans toutes les Eglises » (0.63) etc...

Il faut cependant en excepter le cas où « tous » est suivi de « autres » ou entre dans une locution toute faite :

« faictes *toutes aultres* devotions que pourrez » (0.4) — « les conditions que je viens de dire et *toutes aultres* qu'il vous plaira y ajouter » (0.40) — « par *tous autres* moyens possibles » (I, 215)

14. MAUPAS, p. 75.

ou bien : « pour le soulagement de *toutes deux* » (0.42) — « la hâte d'avoir *toutes choses* prestes... pour le jour... designé » (0.26).

On pourra noter la différence entre la locution usuelle et le mot « *choses* » employé avec un sens précis dans l'exemple suivant :

« Elles perseveront dans leur destachement de *toutes les choses* terriennes,... en leur desir insatiable de me complaire en *toutes choses* et grandes et petites » (0.53).

Remarquons en outre l'expression figée : « ce sont presque *toutes fêtes et vacances* d'ici à là¹⁵ » (I, 24).

« *Bien* » et « *mal* », quand ils sont attribués d'un indéfini tel que « *rien* » ou « *tout* », résistent à l'emploi de l'article partitif :

« il y en a d'autres qui approuvent tout ce qui se fait, soit *bien*, soit *mal* » (*Règles de mod.*, p. 85) — « elles ne pensent rien que *bien*, elles ne disent rien que *bien*, elles ne souhaitent et ne désirent rien que *bien* » (VI, 79).

Mais au contraire, « *de* » apparaît dans :

« [il dira] ce qu'il aura remarqué sur ses paroles et ses déportements ou *de bien* ou *de mal* » (V, 421).

Remarquons enfin l'absence du partitif dans :

« Heureux sont *tels peuples*, heureux sont *tels pasteurs* » (0.60 bis).

RÉPÉTITION DE L'ARTICLE.

La répétition de l'article est loin d'être régulière chez saint P. Fourier. Il semble suivre en cela la règle des « synonymes ou approchants » de Vaugelas¹⁶. Il suffit que deux substantifs soient unis par le sens pour que saint P. Fourier ne reprenne pas l'article devant le second :

« En attendant que j'aye le *bonheur et consolation* de vous voir » (0.26) — « elles ont besoin... *du port, appuy et faveur* de quelque personnage illustre » (0.1) — « vous avez *des benefices et charges* plus haultes que n'avoit jadis St. Jobain » (0.1) — « il estoit... requis que *des femmes ou filles* s'en meslassent aussy » (0.1) — « *les hommes et garçons* » (0.1) — « elles [en] recevroient *du tort et prejudice* non petit » (0.2).

15. Elle se retrouve actuellement en Belgique.

16. Cf. *Rem.*, pp. 477* et suiv.

Souvent aussi, il suffit simplement que les deux noms ne fassent qu'un tout dans la pensée :

« *les place et bastiment* du Monastere... estoient prests a se vendre » (0.1) — « *les Maire et Gouverneur* de ville s'estoient aussy mis en debvoir de faire le mesme » (0.18) — « ce que Monseigneur de Toul aura respondu sur *les placet et lettres* de Madame du Jar » (0.12) — « je vous conseille de ne point faire de debtes notables... qu'*aux advis et consentement* de Monseigneur » (0.25).

Même si l'un des noms, ou chacun des deux, est déterminé par un complément :

« le dot... ne peult estre moindre que de trois mils francs, avec *les meubles et pension* des deux années de sa probation » (0.8) — « Feu son mari et elle ont employé trente mils francs au *bastiment de ladicte eglise et acquest des places adjacentes* » (0.29), ou s'ils sont précédés d'un adjectif :

« [elle avait promis] aux Religieux de Luneville *une Eglise et belle grande place* qu'elle a... au Pontamousson » (0.29) — « je fus tresaise... de veoir *la belle lettre et genereuse resolution* de ceste sainte fille (0.7).

Aussi quand saint P. Fourier répète l'article, il semble bien qu'il considère chacun des termes comme distincts l'un de l'autre ou qu'il veuille du moins marquer une insistance. Ex. :

« *le nom et la nature du lieu*... semble les y semondre » (0.1) — « j'avoie deliberé de vous escrire..., mais ces tourments... m'en ostent *l'esprit et le loisir* » (0.12) — « [Dieu vous a conduits là] pour le bien de plusieurs, et specialement pour *le service et le contentement* des grands Messieurs que la bonté divine y a mis » (0.63) — « je seray bien consolé si vostre Reverence prend *la peine et le soing* de me mander s'ils approuvent tous ces poincts là » (0.63).

Généralement, avec plusieurs superlatifs relatifs saint P. Fourier, comme Malherbe¹⁷, répète l'adverbe « *plus* » sans répéter l'article :

« je desirerais... avoir sur ce fait avis de Mr. Sarrazin et de

17. Cf. VAUGELAS, pp. 479*, 480*. Dans le cas des synonymes ou approchants, Vaugelas admet trois façons de s'exprimer : « *les plus hautes et excellentes vertus, les plus hautes et les plus excellentes vertus, et les plus hautes et plus excellentes vertus* ». « Cette dernière, ajoute-t-il, est selon quelques-uns la meilleure des trois, et celle dont M. de Malherbe a accoustumé d'user. »

quelques autres *des plus habiles et plus capables* de Saint Mihiel » (I, 184) — « vos lettres ne me sauraient être trop longues, *les plus grandes... sont les meilleures et plus agréables* » (VI, 71) — « avec une diligence plus grande que celle qu'apportent *les plus souples et plus obeissants, et plus simples et plus craintifs serviteurs* » (0.60 bis).

Mais quelquefois cependant, quand saint P. Fourier veut insister particulièrement sur chacun des termes, il répète l'article :

« N'était que le cœur du chrétien se retrouve toujours assez large... pour loger de toutes sortes de personnes et en grand nombre..., vous pourriez estimer... que depuis peu j'ai fait entrer dans le mien quelque troupe de je ne sais quelles gens pour le logement desquelles les premières et *les plus chères* et *les plus dignes* en sont maintenant déboutées » (II, 29) — « ses père et mère, qui sont gens honorables et les voisins *les plus près* de nos sœurs et *les plus affectionnés* » (I, 167).

LES DÉMONSTRATIFS

CLASSIFICATION DES FORMES

1^{re} SÉRIE « CE, CET, CETTE... ETC. ».

CESTE ET CESTES¹.

Employées comme pronoms, ces deux formes féminines ne sont plus que des archaïsmes. Saint P. Fourier ne s'en sert guère en dehors du tour particulier où elles remplacent le mot « lettre » :

« Je présente par *cette*, l'en bonne santé à votre Révérence » (VI, 290). — « Si vous pouvez quelque chose pour la consolation de Mr. Pacquotte, porteur de *ceste*..., ne vous y épargnez » (II, 123)

1. Rappelons ce que nous avons dit au chapitre de l'orthographe sur l'emploi des anciennes lettres étymologiques. Saint P. Fourier n'écrit jamais autrement que *cest*, *ceste*, bien que *cet* et *cette* soient déjà répandus à l'époque. Quand on rencontre ces dernières formes dans les textes, elles sont dues aux copistes.

— « J'ai estimé que mon devoir était de prier votre Révérence (comme je le fais par *cestes*) qu'elle prenne... le loisir... de s'informer... de nos Révérends Pères » (VI,261).

On les rencontre, de même, dans les pièces juridiques, telles que des actes de vente ou de fondation :

« En conséquence de quoi il a remis et remet par *ceste* le dit acquet entre les mains des dites religieuses » (II,97) — « en vertu de ce titre,... elles sont obligées et s'obligent par *cestes* » (I,217).

Avant de disparaître, cet ancien pronom passe ainsi dans le style d'affaires, où il reste en concurrence avec : *celles*, *celles-ci*, *les vôtres*, *les présentes...*, etc.².

Toutefois, le singulier paraît un peu moins désuet que le pluriel. Saint P. Fourier emploie « *ceste* » en réelle fonction de représentant, soit devant un pronom relatif :

« elles se sont enhardies d'écrire à Son Altesse... se persuadant qu'il ne le trouvera mauvais, spécialement si leur lettre lui est présentée de votre main comme elles vous en prient toutes par *cette* qu'elles vous ont écrite » (VI,544),

soit accompagné d'une caractérisation, et représentant même un autre terme que le mot « lettre », dans des cas où la langue familière commence à employer *celui* et *celle* :

« Quand nous serons d'accord sur tous les poincts susdicts, reste *une grande difficulté*... sur laquelle je ne scauroie que dire pour le present. *Ceste* touchant la forme de reconnaissance susmentionnée... » (O.25).

Nous dirions actuellement « *celle* touchant..., etc. »³. Avec « celui » et « celle », le tour était bien vivant à la fin du xvii^e siècle. Racine pouvait écrire, « je joins à ma lettre *celle* écrite par le prince »⁴.

« *Ceste* » n'est donc pas encore exclusivement adjectif pour saint P. Fourier, mais il ne subsiste, comme pronom, que dans des emplois strictement limités.

2. Voir plus loin : « Représentant sans antécédent. »

3. PASCAL, citant l'Evangile de saint Jean, dit : « *Cette* est la vie éternelle... » (*Pensées*, éd. Tourneur, II, 9, n° 296). Sur la construction employée par saint P. Fourier, cf. *Rem.*, p. 459*.

4. Cité par LE BIDOIS, *Syntaxe du français moderne*, t. I, p. 101.

CESTE-CY ET CESTES-ICY.

Par contre, saint P. Fourier use fréquemment de la forme renforcée, au singulier. « Ceste-cy » commence pourtant à vieillir en France :

« Je n'allegue pas... tout cela pour une ame telle que *ceste-cy* » (O.59) — « toutes les autres consolations... ne m'étaient comme rien en comparaison de *cette-ci* » (III,658) — « la forme la plus propre seroit *ceste-cy* » (O.V.,173) — « en des villes si peuplées comme *cette-ci* » (I,222) — « en certaines rencontres telles que *cette-ci* » (IV,354) — « des successions telles que *cette-ci* » (V,217)..., etc.

Il est tout à fait rare, au contraire, que saint P. Fourier use de la forme renforcée au pluriel. Nous n'en avons rencontré qu'un seul exemple, dans lequel « icy » est préféré à « cy » comme particule de renforcement :

« des occasions semblables a *cestes-icy*, dans lesquelles... vous triomphez tous trois » (O.63). L'exemple est de 1640.

CESTUI-CY ET CESTUI-LA.

Ces formes, condamnées par Vaugelas et défendues par Dupleix⁵, paraissent encore en pleine vie en Lorraine, comme elles le sont en Champagne. Elles restent même d'un usage courant en France au début du siècle. Saint P. Fourier s'en sert de façon tout à fait habituelle :

« On m'a dit hier soir que le Vicairę du sieur Curę de Mirecourt... est fort malade... Je vous le recommande..., *cettui-ci* m'est grand ami » (II,35) — « En choisissant *cestui-cy*, on a approuvé facilement sa fidelité » (O.26) — « Nos Pères... n'ont présentement point de garçon propre à cette espèce de service... ils pourront, en attendant qu'ils soient pourvus d'un autre, s'accommoder de *cettuy-ci* » (IV,180) — « pour tout l'or et un million de mondes plus grands que *cettui-ci* » (I,459) — « Si vous vous sentez portée à un désir de repos semblable à *cettui-là* » (VI,521) — « Soby présenta ce beurre-là⁶ très volontiers, fondé sur le seul soupçon qu'il avait de la néces-

5. Cf. BR. III, p. 291, et *Rem.*, p. 366.

6. Il s'agit de pots de beurre que saint P. Fourier offre aux bourgeois de Mirecourt pour les pauvres. Il fait allusion à un souvenir biblique pour faire accepter son présent.

sité de ceux auxquels il l'aumônait; mais *cetui-ci* ne marche pas sur un simple soupçon ainsi que *cetui-là...* » (IV,352).

REMARQUE

« Cestui-là » s'oppose, bien entendu, à « cestui-ci », mais, au féminin, « cestui-ci » a perdu son équivalent. Saint P. Fourier semble, en effet, ignorer l'ancienne forme, « ceste-là ». Il est obligé d'y suppléer par « celle-là » :

« Une [sœur] à la porte... ne fait que monter et descendre un bien haut escalier... pour répondre à *cetui-ci* ou à *celle-là...* » (VI, 298.)

LES ADJECTIFS CE, CET, CETTE, CES, RENFORCÉS PAR CY OU PAR ICY.

Saint P. Fourier, qui emploie plus volontiers « cy » après un pronom, semble préférer « icy » après un nom précédé d'un adjectif démonstratif :

« Il ne peut pas... refuser ses gens de ce que présentement ils lui demandent en *ce fait ici* » (IV,103) — « est-il point mort tout-à-fait, depuis *ces jours ici?* » (IV,214) — « Si nous commettions autant d'impertinences... en *ce fait ici*, ce serait pitié de nous autres » (IV, 91) — « Je l'ai mise en pièces [ma lettre], me disant à moi-même: ces lettres pleureuses ne sont plus de saison... que veulent dire *ces lettres ici?* » (I,442).

Tel est, comme le rapporte Vaugelas, l'usage de la Cour. « Tout Paris », au contraire, emploie « cy⁷ ». Sans condamner l'usage parisien, Vaugelas déclare qu'il préférerait employer « icy » après un nom, réservant « cy » comme particule de renforcement pour les pronoms. Toutefois, il juge que l'adjectif démonstratif se suffit à lui-même sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter « cy » ou « icy ». Saint P. Fourier semble donc se ranger à peu près à l'avis de Vaugelas. Notons que, pour lui, « icy » paraît assez souvent répondre à un besoin de plus grande précision, comme dans l'exemple suivant:

« L'alarme n'est pas encore... si grande en ces quartiers *ici*, comme elle l'est... du côté de Mirecourt et de Vézelize » (V,187).

En pareil cas, « ici » n'est pas une simple particule de renforce-

7. Cf. Rem., p. 366, et Comment., p. 628.

ment, il est nettement senti comme un adverbe et souligne l'opposition: « en ces quartiers », et « du côté de Mirecourt et de Vézelise ». Il en est de même dans la lettre citée plus haut⁸:

« ce prebste *icy* me presse a toute reste de partir demain » (O.18).

Saint P. Fourier insiste manifestement sur le lieu où il se trouve retenu malgré lui.

D'autre part, il arrive à notre auteur d'omettre tout adverbe de renforcement là où la langue moderne préférerait souvent une précision :

« C'est pour ce respect... que des bons Peres de la Sainte Compagnie de Jesus m'ont conseillé *ces jours* de ne bouger encor » (O.26) — « Je vous avais, *ces jours*, préparé d'autres lettres, mais... je les ai retenues » (I,62). Ou encore : « Le synode... nous est intimé *cette fois* au 15 de mai » (I,60).

Il faut donc en conclure que l'adjectif démonstratif n'a pas besoin d'être aussi fréquemment renforcé que dans la langue moderne. Il retient davantage son sens démonstratif, et c'est, peut-être, la raison pour laquelle « *ici* », dont l'aspect adverbial est plus net, s'impose quand il y a vraiment lieu d'insister. L'adverbe, qui reste généralement détaché du nom dans l'écriture, n'est pas encore définitivement passé à l'état de « particule » de renforcement, et celle-ci n'a pas encore absorbé tout le sens démonstratif de l'adjectif « ce, cet, cette, ces », au point d'en faire un simple déterminatif. Le pronom, au contraire, constitue déjà, avec « *cy* » une réelle forme composée.

II^e SÉRIE : « CELUI, CELLE..., ETC »

CEUX-CY ET CEUX ICY.

Bien que saint P. Fourier renforce généralement les pronoms par « *cy* », « *icy* » se rencontre pourtant quelquefois. Il semble marquer une certaine insistance:

8. Voir p. 83.

« Je ne pense pas... qu'Isaï... ait envoyé plus volontiers... ses fromages... au capitaine sous lequel ses aultres enfants portoient les armes, que je vous presente ces quatre que voyez, ny que Judith... se soit plus esjouïe... dans son exploict divin, que je prends maintenant de plaisir a m'imaginer que les pauvres de Mirecourt mangeront *ceux icy* » (O.45).

A CELLE FIN.

Le souvenir de *celui*, *celle*, adjectifs, ne subsiste que dans l'archaïsme: « à celle fin », condamné par Vaugelas⁹:

« ce que m'écrivez de votre élection m'apporte du repos. Il serait expédient que je visse ce qui s'en est écrit dans votre livre des élections, à *celle fin* d'y prendre instruction pour celles qui se feront désormais en vos autres maisons » (IV, 285).

ICELUY, PRONOM.

Saint P. Fourier emploie, bien entendu, ce pronom dans le style des lettres d'affaires ou des écrits d'un caractère spécial, tels que les constitutions des religieuses. Il va sans dire qu'*iceluy*, *iceux*, *icelle* et *icelles* abondent dans ce genre de textes:

« le Noviciat sera en un lieu séparé... et en *iceluy* n'entrera pas une » (O.V.,41) — « Les portes des parloirs ne se fermeront... lors qu'il n'y aura personne dans *iceux* » (O.V.,76) — « moyennant quelque somme mediocre... et *icelle* payable... contant » (O.I) — « s'il estoit bien advisé... [il spécifierait à qui] ces pieces ont esté achetées... et le pris de chascune d'*icelles* » (O.26).

Mais, saint P. Fourier fait aussi un usage continuel de ces formes dans la langue courante. Les exemples qui suivent n'appartiennent plus au style juridique. Ils relèvent du langage familier le plus usuel :

« j'ai pensé que je... garderais [ce mouchoir] pour vous le reporter à mon premier voyage, si avant *iceluy* l'extrême nécessité ne me presse de regarder dedans » (IV,51) — « Nous arrivâmes à Seicheprey... où il fallut laisser un peu reposer le cheval qui n'en

9. Cf. Rem., p. 532.

pouvait plus et le maître d'*iceluy*, bien affligé d'avoir entrepris le voyage par des chemins si fâcheux » (I,137).

Il peut y avoir une nuance de plaisanterie dans ces derniers exemples, mais il n'en est pas moins vrai qu'*iceluy*, *iceux*, *icelle* et *icelles* sont tout à fait fréquents chez saint P. Fourier :

« L'attente de dix où d'unze mois est longue et... paravanture avant la fin d'*iceux* la mort viendra traitreusement » (O,59) — « Il nous faut accomoder aux temps dans lesquels nous nous trouvons et passer au travers d'*iceux* sans en être blessés » (VI,551) — « Voici deux jeunes garçons qui vont au Pont pour étudier..., le plus jeune d'*iceux*... est tenu pour un saint » (II,62) — « Elle demandait d'être reçue en votre congrégation pour être la moindre des religieuses d'*icelle* » (I,273) — « Que vous semble de ceste permission là... S'il fault au subject d'*icelle* renvoyer une aultre fois a Toul, ce seront bien des frais » (O,47) — « Je fus hier bien consolé de voir vos lettres et reconnaître en *icelles* que, sitôt après votre partement de ce lieu, vous trouvâtes repos et consolation » (I,62).

Ainsi, *icelui*, *iceux*, *icelle* et *icelles* restent tout à fait usuels comme pronoms, pour saint P. Fourier. Il faut donc en conclure que ces formes admises encore par Maupas¹⁰, mais rejetées comme termes de justice par Oudin et Vaugelas¹¹, se maintiennent en province dans la langue familière.

ICELUY, ADJECTIF.

Iceluy, adjectif, a au contraire disparu de l'usage. Nous ne l'avons rencontré qu'une seule fois au cours de la volumineuse correspondance de saint P. Fourier :

« [il] était allé voir tout exprès un certain Constantin, qui servait en une église, sur le rapport qu'on lui avait fait d'*icelui* Constantin... » (V,195).

Saint P. Fourier ne s'en sert d'ailleurs qu'avec intention, pour produire un effet de style. Ce n'est qu'un archaïsme voulu. Le ton même de la lettre dans laquelle il l'emploie ne laisse aucun doute là-dessus¹².

10. Il trouve même *iceluy* « plus doux coulant et usité... que cetuy » (Gram., p. 145).

11. OUDIN, p. 124, et VAUGELAS, p. 472* et préface.

12. Voyez la lettre citée dans la première partie de cet ouvrage, p. 48.

IL, DÉMONSTRATIF.

« Il », pronom neutre, est encore, dans certains cas, un véritable démonstratif. Il garde le sens de « cela », qu'il avait à l'origine :

« Je voudrais bien... que me fassiez acheter une paire de lunettes.... J'espère de vous procurer qu'il vous soit rendu en quelque façon » (II,15) — « [elles s'informeront comment il faut] communiquer avec le prochain séculier..., avec qui..., sous quelles conditions et en quel temps *il* est expressément défendu » (I,116) — « Je ne puis pas deviner pourquoi c'est que... pas une... n'a voulu y aller; je ne sais à quoi *il* tient, je voudrais bien le savoir » (IV,392).

A l'époque de saint P. Fourier, la valeur démonstrative de « il » devait donc être plus fortement sentie que de nos jours dans les expressions où « ce » a pris sa place, comme dans :

« quel moyen y aurait-il que je puisse aller à Châlons. *Il* est impossible » (III,13), ou encore : « N'oubliez pas de me répéter quelle somme on vous doit... Mon Dieu, *il* est bien raisonnable, vous avez tant travaillé pour nous » (II,16).

Une locution comme « il est vrai » qui, dans la langue moderne, n'est plus qu'une formule concessive, pouvait avoir encore une certaine force d'expression, aussi bien que « il est impossible », « il est raisonnable », etc. :

« Oui, mais, dirait Monseigneur l'archevêque à son évêque, et Monseigneur l'évêque à son pauvre curé : je suis votre supérieur. — *Il* est vrai, répondraient-ils tous deux..., mais non pas en ceci » (IV,83).

Mais, sans doute cette valeur démonstrative avait-elle complètement disparu à la forme interrogative :

« On dit qu'il y a une nouvelle espèce de Visitandines, non enfermées, qui enseignent les petites filles... *est-il* vrai? (IV 9).

« *Il* » reprend tout naturellement « *cela* » :

« de les accuser... sans nécessité et sans occasion valable a un Bailly... je ne sçais comme *cela* se doit entendre, et s'*il* pourra servir a vos intentions » (O.44).

Quand « *il* » reprend « *ce qui* », il marque une insistance particulière sur la chose en question, plus que ne le ferait « *ce* » :

« Quant a *ce qui* s'allegue contre les filles, *il* est entierement... hors de propos » (O.44).

EMPLOI DES DÉMONSTRATIFS

CELUI-LA, CELA, DEVANT UN RELATIF.

Malherbe et Vaugelas blâment cet emploi. « Ceux-là qui aiment Dieu » est, au dire de ce dernier, « très mal parler¹³ ». Saint P. Fourier n'observe pas encore ce point de correction :

« Que si d'aventure elle arrivait..., je vous conseille de la renvoyer dès le... lendemain... et *celles-là* qu'elle aurait amenées avec elles » (V, 240) — « je ne voids pas qu'aucune d'entre vous doibve trouver un seul petit grain de difficulté pour se resouldre a qui... elle debvra donner son suffrage... chacune de vous void si clairement... *celle-là* qui est la plus propre a porter ceste charge fascheuse » (O.59) — « qu'il lui plaise prendre la peine de s'acheminer à Mattaincourt pour ce *jour-là* que votre Révérence nous désigne en ses lettres » (V,157).

L'usure du pronom renforcé explique la remarque de Vaugelas. Devant le relatif, forme composée et forme simple ne sont plus, dans ce cas, que des pronoms déterminatifs. Mais il faut, bien entendu, faire la distinction entre « celui-là que », ainsi employé, et le même pronom pris avec son plein sens démonstratif. Oudin lui-même fait observer que « celui-là » se justifie devant le relatif toutes les fois que le sens de la phrase exige une pause¹⁴ :

« [le bonnet] que par charité vous me laissâtes... est trop large..., c'est pourquoi je désire ravoir *celui-là*, qui était fait tout exprès à ma commodité, et je vous renverrai celui-ci, vous remerciant million de fois de votre charité¹⁵ » (II,57).

13. Cf. *Rem.*, p. 325. Cf. également BR. III, p. 494.

14. Cf. OUDIN, p. 111.

15. Voyez le contexte, p. 13.

La valeur démonstrative du pronom ne fait ici aucun doute, mais il peut arriver qu'elle ne soit pas soulignée par une aussi forte opposition. Le rapport d'éloignement marqué par le pronom peut être plus lâche, comme dans l'exemple suivant :

« lorsqu'il pensera se défendre avec son papier, si tout *cela que* je viens de dire n'y est spécifié, on lui dira qu'il est question de savoir où il a mis tant d'argent » (O.26).

« Tout cela » résume les points qui viennent d'être exposés.

De même, saint P. Fourier, après avoir fait allusion aux cerises envoyées jadis à saint Jérôme par la vierge Eustochium et les avoir comparées à celles qu'il vient de recevoir, pourra écrire :

« [saint Jérôme dit] qu'il ne trouve point de cerises dans toute l'étendue de son jardin céleste des saintes Ecritures... pour en rendre ainsi de son crû en contre-échange de *celles-là* qu'il venait de recevoir » (V,72).

Le sens est presque emphatique : « *celles-là* » équivaldrait à « ces fameuses cerises ».

REMARQUE STYLISTIQUE

Il convient de faire ici une remarque au sujet de l'adjectif « ce, cet... là », qu'on rencontre si fréquemment devant « que ». L'adverbe de renforcement ne s'explique, la plupart du temps, que par l'emploi stylistique qu'en fait saint P. Fourier :

« Dans quels... livres pourrai-je jamais emprunter quelques termes ou façons de parler ou d'écrire, qui puissent me contenter en ceci, et me faire accroire que c'est lui dire grand merci... de bonne grâce, en *cette façon-là* que j'aurai rencontrée? » (IV, 346).

Ou encore :

« L'Altesse de Madame envoya tout exprès... me quérir à Belchamps, pour... me supplier que j'employasse mon crédit auprès de vous... pour vous persuader de retenir encore quelque temps chez vous, *cette fille là* qu'elle y a envoyée. » (IV, 151.)

La personne n'a pas été nommée précédemment. Le pronom marque seulement une insistance particulière. Il s'agit d'une personne de qualité qui se trouve dans une situation difficile et met les religieuses dans le plus grand embarras.

Même accent d'insistance dans :

« Je desireroie savoir de vous... s'il y a apparence que *ces gens-là* qu'elles craignent si fort doivent entrer dans ce pauvre pays » (O.49).

Les gens de guerre, auxquels il est fait allusion, n'ont pas été nommés au cours de la lettre. L'adjectif renforcé n'a qu'un sens démonstratif très affaibli.

Il prend une valeur affective, tantôt péjorative, comme dans les exemples précédents, tantôt emphatique :

« Il print la peine [de venir] pour me faire... de *ce bien là* qui est *inestimable* » (O.29).

Le R. P. Jésuite dont parle saint P. Fourier lui a évidemment fait part d'un bien spirituel supérieur à tout autre bien.

Ailleurs, l'adjectif renforcé traduit un sentiment de bienveillance ou de bonhomie plutôt qu'il ne rappelle un terme déjà cité. Il en résulte ainsi une véritable usure de l'adverbe « *là* ». Par suite, l'adjectif renforcé dont la fonction est proprement d'indiquer un rapport d'éloignement, devient, dans ce cas, un simple outil stylistique.

ABSENCE DU PRONOM DÉTERMINATIF.

Devant le complément du nom, saint P. Fourier n'exprime pas toujours le représentant déterminatif :

« J'implore votre secours et de vos écoliers » (I,211) — « vous estes maintenant... chez vous en une maison acheptée a *vostre* contentement et de tous vo^s amis » (O.35).

Il l'exprime quand le sens de la phrase serait obscur :

« apres ses visites de *vostre* monastere et de *celuy* de nos Sœurs d'Espinal... » (O.42).

On sait que Vaugelas désapprouve cette construction qui fait l'objet d'une remarque : « En *vostre* absence et de Madame *vostre* mère¹⁶ ». Il reconnaît pourtant que, là-dessus, les avis sont partagés.

REPRÉSENTANT SANS ANTÉCÉDENT.

Vaugelas remarquait encore, en le condamnant, l'emploi familier de « celles-ci » pour remplacer le mot « lettres », quand ce mot n'avait pas été exprimé précédemment¹⁷. Nous avons eu l'occasion de voir que, par un emploi analogue, saint P. Fourier se sert des pronoms archaïques « ceste » et « cestes ». Il se sert également de « celle » et de « celles » non renforcés par « cy » :

« J'ai été bien aise d'entendre par *celle* que Isabelet m'a rendue¹⁸ de votre part, que vous vous portez bien » (I,26) — « Par *celle* que votre... Révérence m'écrivit le 12 d'août, je reconnais qu'elle

16. Cf. *Rem.*, pp. 193 et 209, *Comment.*, pp. 391 et 415.

17. Cf. *Rem.*, p. 489.

18. Remise.

n'a pas reçu les nôtres du 21 de juillet » (III,624) — « Votre Révérence vit hier par *celles* que je lui envoyai... » (II,399) — « Je vous envoie *celles* que j'écris à Laon, afin que vous les lisiez » (V, 116).

Cette tendance du style d'affaires ne s'applique pas seulement, d'ailleurs, aux pronoms démonstratifs, elle s'étend largement aussi aux pronoms possessifs. C'est à chaque instant que saint P. Fourier emploie dans ce sens : « les miennes, les siennes, les nôtres, les vôtres ... » et même au singulier, « la sienne » :

« Nous n'avons pas encore reçu *les vôtres*... » (III,310) — « les poincts que vous me proposiez *és vôtres* du matin » (O.51) — Mr. Joachim manda par *les siennes* du 20 de mai que... » (V,309) — « Depuis celle que j'écrivis dimanche dernier a votre digne Révérence, j'ai reçu *la sienne* pleine d'humilité » (VI,336).

Mais cet emploi ne s'arrête pas aux pronoms, il s'étend à n'importe quel représentant : « les dernières, les précédentes, les pénultièmes, les présentes... etc. » :

« *Vos dernières* me disent que... » (I,25) — J'attends réponse de vous sur *mes dernières* » (I,425) — « Je crois qu'aurez vu par *mes dernières*... » (I,130) — « En *mes deux précédentes*... » (III,351). — « Les vôtres de Sainte Madeleine m'ont extrêmement consolé par ce que *les précédentes* me donnaient à craindre » (III,603) — « Je vous supplie qu'...incontinent *les présentes* reçues... » (III,330).

Ces termes ne sont pas encore, à proprement parler, des formules stéréotypées, il y a là un emploi encore vivant, une sorte de convention usuelle du style d'affaires, peut-être même du style familier, qui consiste à omettre simplement le mot « lettre ». C'est bien ce qu'il ressort des exemples tels que le suivant :

« Deux jours avant que ce petit homme arrivât à Badonvillers m'apportant *vos dernières*, j'avais reçu *les précédentes* du 22 août... Au reste, *elles* me consolait fort » (II,271).

La remarque de Vaugelas prouve que cet usage a cessé de vivre en France, et qu'un certain nombre de ces représentants sont en train de devenir des formules consacrées de la langue des notaires, mais il ne faut pas oublier que la Lorraine retarde sur l'usage français.

La langue administrative moderne n'a guère retenu de cet emploi que : « les vôtres » et les « présentes ».

CE, PRONOM NEUTRE.

« Ce », pronom neutre, ne se rencontre plus, en dehors de la fonction de sujet ou d'attribut, que dans des emplois limités ou dans des locutions toutes faites. Saint P. Fourier suit en cela l'usage du temps. On rencontre ainsi le pronom « ce » :

1° RÉSUMANT TOUTE UNE PROPOSITION, APRÈS « ET » :

« Je n'ay... point donné de response a vos lettres, *et ce* pour deux raisons » (0.34) — « je ne voudroie pas... alleguer des motifs... prejudiciables a la reputation d'aultry, *et ce* gratis, sans necessité » (0.44).

2° COMME COMPLÈMENT DE CERTAINS ADJECTIFS, comme :

« Je vous prie que le jour de Toussainct prochaine vous toutes et vos pensionnaires capables de *ce*, receviez Nostre Seigneur » (0.4).

3° DANS CERTAINS EMPLOIS PARTITIFS :

« [ils] tascheront de faire tout *ce* de bien qui leur sera possible » (0.33).

4° COMME OBJET DU VERBE « FAIRE », dans des locutions qui, selon Vaugelas, sentent le style des notaires¹⁹ :

« Monseigneur de Toul, qui veult... la recevoir [à la vêtüre], choisit dernièrement le jour de Sainte Cecile *pour ce faire*, et le jour de Sainte Catherine... pour consacrer l'Eglise » (0.4) — « [les] quatre mils et cinq cents francs qu'il a delivré, *pour ce faire*, a Mr. Erard » (0.26) — « ce que je luy en ay remonstré esmeu *a ce faire* » (0.42).

5° DANS LES LOCUTIONS PRÉPOSITIVES OÙ « CE » DEVIENT EXPLÉTIF, comme :

« a *ce* de veoir s'il y avoit quelque apparence... » (0.15).

6° DANS LES LOCUTIONS VERBALES TELLES QUE : « CE CROIS-JE, CE DIT-IL, CE DITES-VOUS, » ETC., véritables clichés dans lesquels « ce » n'est plus qu'une simple cheville :

19. Cf. *Rem.*, p. 310.

« c'est une maladie de mal payer qui court... en ces contrées; à peine y a-on jamais vu, *ce crois-je*, ce petit remords de conscience, que lorsque je ne peux m'acquitter du principal, je m'efforce de trouver quelque piécette et la donner à mes créanciers » (IV,319) — « l'œil se porte mieux, *ce dites-vous*, loué soit Dieu » (V,411) — « après que les sieurs juges... eurent demandé vingt francs,... pour le visa du dit procès, *ce disaient-ils*, ils nous condamnèrent tout sur le champ » (IV,221) — « La sœur de Monsieur l'Official y fut la première ouvrir cette demande, lui y a été depuis, *ce m'a écrit Sœur Alix* » (I,311).

Oudin admet encore ces sortes d'incises, mais Vaugelas déclare qu'elles ne doivent plus s'écrire²⁰.

CE ET CELA.

L'usage hésite entre « ce » et « cela » comme sujet du verbe *être*. Contrairement à la règle qu'essaie de donner Oudin²¹, saint P. Fourier emploie souvent « cela » quand l'attribut n'est pas un adjectif qualificatif :

« La Mere Elisabeth m'a escri ce que vous dictes de la Mere Angelique. *Cela* est peu de chose au pris des aultres poincts qu'avons a desmeler » (0.28),

ou quand le verbe n'a pas d'attribut :

« Si on se sert... de quelques vaisselles a table, *cela* n'est pas pour les deteriorer » (0.26).

Néanmoins il emploie aussi bien « ce » :

« *Ce* nous est une bien grande punition... d'être ces deux semaines... privés de... [vos] lettres » (III,495) — « ç'a été un coup hardi que ce marché de Troyes » (IV,60) — « j'ai appris (je ne sais bonnement si ç'a été par vous...) que... » (V, 72).

Mais contrairement à l'usage général du XVII^e siècle, on trouve « ce » quand le verbe attributif est suivi d'un infinitif amené par « de »²² :

« *C'est* aussy hors de propos... *de parler* maintenant des Religieux mentionnés au dernier des articles... » (0.44).

20. Cf. OUDIN, p. 113, et VAUGELAS, p. 308.

21. Cf. *Gram.*, pp. 112 et 113. Cf. également BR. III, p. 495. MAUPAS est du même avis, cf. *Gram.*, p. 140.

22. Voyez les exemples cités par HAASE, p. 41.

CE ET IL.

La même hésitation se manifeste devant un verbe impersonnel entre « *ce* » et « *il* ». Saint P. Fourier emploie généralement « *ce* » devant le verbe « *sembler* », dans les incises : « *ce me semble, ce vous semble...* » :

« Elles sont bien arrier du monde pour faire ces amas là, *ce me semble* » (0.13) — « Vous... y bastissez... des... resolutions admirables, a vostre usage seulement, *ce vous semble*,... mais qui peuvent servir de regles... a tous » (0.63),

Il en est de même dans l'expression « *ce que c'en est* », pour laquelle Vaugelas admet aussi bien « *ce* » que « *il* », en reconnaissant toutefois que le second pronom est plus souvent employé²³. Saint P. Fourier, lui, emploie invariablement « *ce* » :

« *il vous a raconté ce que c'en est* » (IV,68) — « [Je] ne puis comprendre ni colliger de son mémoire *ce que c'en est* » (I,418) — « Si vos bonnes dévotions ne les aident je ne sais *ce que c'en sera* » (I,226) — « vous honorerez sa memoire (quand *c'en sera le temps*)... de toutes autres sortes d'aides spirituelles » (0.62).

Notons que « *ce* » devant un verbe impersonnel est repris par « *il* » :

« [l']esperance infallible de vous veoir avancées quand *il en sera temps*, mais *ce n'est-il pas encor* » (0.33).

Par contre, « *il* » reprend « *il* » :

« *il me semble* (aussi *est-il tout vrai*) que je n'ai pas fait mon devoir » (III,267).

CE QUI... C'EST.

Saint P. Fourier reprend déjà *ce qui* par *c'est* :

« *ce qui* parmy toutes mes craintes, me console... *c'est que...* » (0.59).

Le tour est assez récent et recommandé par Vaugelas, bien que beaucoup, selon lui, disent encore, comme au temps de Monseigneur Coeffeteau, « *ce qu'il y a de plus déplorable est...* ».

²³ Cf. *Rem.*, p. 321. L'Académie condamnera formellement « *ce* » dans cet emploi, Cf. *Comment.*, p. 540.

Par contre, saint P. Fourier n'exprime pas le pronom déterminatif devant « *est* », après une proposition sujet :

« il dit que faire nos œuvres... au nom de Notre Seigneur... *est* invoquer Notre Seigneur » (I,204) — « moins d'une mesure *est* bien peu, deux mesures *est* trop » (II,172).

Cette construction est encore conforme aux idées de Vaugelas. Celui-ci dit, en effet, « que si l'on n'a pas mis *ce* auparavant... il est mieux de ne le mettre pas... quoy que la plus saine partie des Ecrivains trouve *c'est* meilleur²⁴. »

RÉPÉTITION DU DÉTERMINATIF.

« *Ce* » devant « *que* » n'est pas toujours répété, non seulement quand il représente une même chose :

« il faudroit... nous contenter de *ce* qu'il nous presente, et qu'il veult faire entrer, comme la plume qui est a Metz » (0.26), mais même dans le cas d'une opposition, telle que :

« Vous... qui prenez en bonne part *ce que* je vous dis et *que* je ne vous dis point » (I,247).

Parfois aussi, la non-reprise de « *ce* » entraîne celle de « *que* » :

« Je voudroie bien scavoir quelle est *vostre* opinion là-dessus, et *ce que* vous dictes et vous pensez... » (0.48).

La reprise du pronom déterminatif semble marquer une insistance :

« Je vous écris ce mot pour vous demander *ce* qu'il vous semble et *ce que* vous dites des lettres et des avis du bon Monsieur Bresson » (V,66) — « Ils nous racontent *ce que* vous faites, *ce que* vous vous dites, *ce que* vous désirez... » (II,195).

CE QUE.

Le tour « *ce que* » vieillit, quoique Vaugelas le trouve bien français et dise qu'il « a une grace nonpareille en nostre langue²⁵ ». Il se rencontre encore parfois chez saint P. Fourier :

« Chose assurée qu'ils trouveraient cette forme trop rigoureuse..., mais *ce que* je la propose est pour justifier la rente que vous prenez en leur prêtant simplement votre argent » (IV,399).

24. Cf. *Rem.*, pp. 303 et 304.

25. Cf. *Rem.*, p. 307.

LES PERSONNELS

DISTINCTION ET EMPLOI DES FORMES

Notons tout de suite que les confusions, si fréquentes à l'époque¹, entre *il*, *ils* et *y*, ainsi qu'entre *lui* et *y*, ne se rencontrent jamais chez saint P. Fourier.

FORMES DIALECTALES.

Il arrive à saint P. Fourier d'employer comme pronoms d'insistance les deux formes toniques, très archaïques, « *nos* » et « *vos* ». Ces formes, qui ont survécu dans un certain nombre de dialectes, se retrouvent aujourd'hui dans les patois lorrains. Nous les avons rencontrées un assez grand nombre de fois dans le texte de Rogie :

« la peine qu'endurons par deça, *nos* quatre ou cinq, à la poursuite d'une petite méchante affaire » (III,193) — « nous chantons jusques ici, *nos* sept, tous les jours de fête et de dimanche, messe haute (le petit Guinet me servant à l'autel et nos six frères au pupitre » (III,343) — « Ceci soit-il dit entre *nos* deux » (III,684);

« je serai bien aise que preniez la peine d'en conférer *vos* deux par ensemble » (IV,166) — « écrivez quel inconvénient vous remarqueriez *vos* trois » (I,245) — « si vous jugiez, *vos* quatre, qu'il fallût... changer quelque chose » (V,267) — « vous pourrez... faire abstinence de chair durant tout ce temps-là. Je dis pour *vos* trois, et non pas pour vos pensionnaires » (IV,316) — « J'avais hier préparé ces trois gros pour vous acheter, à *vos* douze, quelque petit dessert extraordinaire » (I,261).

Toutefois, l'emploi de ces formes n'est pas constant. *Nous* et *vous* se rencontrent aussi comme pronoms d'insistance, bien qu'ils soient peut-être moins fréquents que *nos* et *vos* :

« il conviendra aviser par ensemble, *vous* trois, qui vous pourrez substituer à sa place » (IV,380) — « si d'aventure votre Révérence jugeait qu'il... fût plus expédient pour *nous* deux de ne point nous rendre si sévères » (V,300).

Cependant, à partir de 1636 environ, saint P. Fourier semble

1. Cf. VAUGELAS, p. 94, et BR., III, p. 289.

renoncer tout à fait à employer *nos* et *vos*. Ces deux pronoms n'apparaissent plus dans ses écrits. Dans le dernier original en date, le seul où se rencontrent des formes d'insistance, saint P. Fourier écrit normalement :

« vous y faictes des merveilles, *vous* quatre..., entre *vous* trois..., les prieres de *vous* cinq... » (0.63).

FORMES ACCENTUÉES ET FORMES ATONES.

Saint P. Fourier emploie encore fréquemment « *il* » au lieu de « *lui* » et « *ils* » au lieu d'« *eux* », en fonction d'attribut après « *c'est* » :

« C'est ce premier manquement-là, de par Dieu, *c'est-il* sans autre, qui nous coûte maintenant tous ces troubles » (IV,70) — « tous ceux qui étaient là... lui assuraient que *c'était il* sans autre » (V,196) — « c'est un paradis terrestre de chez elles... C'est plus..., vous le ravaliez par trop... si sous ce doux mot de paradis vous n'entendez plutôt celui qui est au ciel. Vous diriez que *c'est il* et qu'il lui est frère » (IV,225) — « j'envoie ce porteur pour vous dire que si ce chanoine-là de H... est un qui s'appelle Biceley,... il faut vite ment rétracter ce que répondis..., c'est pourquoi, si *c'est il*, je prie votre Révérence d'avertir le Père qui fait la poursuite pour lui » (V,258) — « N'usez du mot de supérieur que pour les Seigneurs évêques, car *ce sont ils*² justement et point d'autres » (IV,168).

Cet usage est déjà archaïque³. Cependant, à partir de 1623 environ, *il* et *lui* commencent à se trouver en présence :

2. Cette forme est également attestée par le *Recueil de Nancy* et par celui du P. FRIANT. Mais on rencontre toujours *luy* et *eux* quand le pronom n'est pas précédé de *c'est* ou de *ce sont* :

« la bonne affection que vous leur portez a *eulx* tous... *luy* est vostre oncle, elle vostre tante » (0.32) — « Je me crains que *luy* ou nous... n'ayons ja mené trop de bruit » (I, 446).

3. MAUPAS lui-même, dans sa grammaire, donne les formes : « *c'est moy*, *c'est toy*, *c'est luy*... » (p. 139).

Un siècle plus tôt, *il* était couramment employé comme forme d'insistance. PALSgrave traduisait : « he hymselfe » par « *il mesmes* ». En 1569, R. ESTIENNE en restreignait déjà l'emploi après le verbe, « *ès interrogations et responses* ». On pouvait dire « *c'est il*, *ce sont ils* », mais il fallait dire : « *qui a fait cela?* — *Luy*, et non pas *il* » (*Gram.*, p. 30). La place même du pronom de la 3^e personne, après le verbe être, a contribué à maintenir son emploi et a fini par en faire une locution figée. Dans son édition de 1572, RAMUS, à propos de l'accord du verbe être, donne en effet les formes : « *ce n'est point moy*, *ce n'est point toy*, *ce n'est-il point*... » (p. 166).

« C'est Dieu qui vous a envoyé cette affliction... c'est Dieu voirement, *c'est lui* sans autre. Cela me... console doublement, et parce que *c'est-il*, et pour ce que vous le reconnaissez si bien » (II,36) — « Laissez faire à Dieu ce qui appartient à Dieu, *c'est lui*, c'est lui qui est l'Instituteur... » (IV,275).

PRÉSENTATION DIRECTE OU INDIRECTE DE L'OBJET SECONDAIRE.

Selon l'usage du XVII^e siècle, saint P. Fourier, dans bien des cas, semble préférer la construction directe du pronom objet secondaire :

« Je tiens que *m'aurez*... contracté quelques dettes... auprès de... dame Anne et de dame Marie, au moyen de... quelques chapelets que leur aurez demandés pour nos pauvres gens. » (I, 225) — « Vos lettres ne *me* sauraient être trop longues » (IV,71) — « ce *vous* seroient des frais inutiles. » (0.16) — « Le pain *nous* est fort cher, et si, il n'est que d'avoine » (IV,314).

Il emploie, au contraire, le pronom précédé d'une préposition quand il s'agit de marquer une insistance :

« M. Le Liepvre... m'avoit apporté de vos lettres et demandoit de *moy* response. » (0.28).

Quant au verbe « parler », il maintient son ancienne construction :

« je parle à *eux* » (I,202) — « pour vous témoigner qu'il avait parlé à *nous* » (III,340) — « je n'ai pas encore parlé à *elle* » (IV,72).

GENRES DANS LE PRONOM.

Saint P. Fourier hésite encore sur le genre à donner au pronom attribut représentant un qualificatif ou un nom exprimant une manière d'être. S'il écrit déjà, comme le préconise Maupas⁴ :

« je ne trouve pas le fondement de ceste opinion solide, mais quand bien elle *le* seroit... » (0.10). — « ils ne sont pas prests et ne *le* seront encor d'icy a plusieurs années » (0.44), jusqu'en 1640, il lui arrive aussi de faire l'accord en genre :

« la dame qui me semblait ou huguenotte ou demi-huguenotte

4. Cf. BR. III, p. 483.

(sans toutefois que je veuille taxer personne, ou croire tout-à-fait qu'elle *la* soit telle » (V,378) — « si elles estoient Religieuses et saintes, telles que tu *les* dis... » (0.62).

Le changement commence à peine à se faire sentir dans la langue de la conversation. Tout en condamnant l'accord, Vaugelas est obligé de constater que « presque toutes les femmes, et de Paris, et de la Cour⁵ », continuent à le faire.

ABSENCE DU PRONOM

I. PRONOM SUJET

LE PRONOM SUJET DANS UNE PROPOSITION PRINCIPALE ISOLÉE.

Il n'y a guère que dans ses écrits de style juridique, que saint P. Fourier n'exprime pas le pronom sujet dans une proposition de ce genre. Citons seulement une supplique à l'évêque de Toul, qui débute ainsi : « En toute humilité remonstrent a *vostre* Excellence les Religieux... » A l'alinéa suivant, le pronom sujet n'est pas exprimé :

« *Desireroient* aussy qu'il leur fust permis... etc. » (0.38).

Ailleurs, saint P. Fourier n'omet le pronom sujet que par effet de style, pour imiter le genre du plaidoyer⁶, ou dans les locutions toutes faites : *si est, non est, si fait*,... etc.⁷.

LE PRONOM SUJET DANS LES SUBORDONNÉES.

Dans une proposition dépendante, bien que Malherbe et Oudin exigent désormais l'expression du pronom sujet⁸, saint P. Fourier

5. Rem., p. 27.

6. Cf. la lettre, t. IV, pp. 136-140 : « je me suis adressé à mes yeux... mes yeux ont répondu que non... *Ont* maintenu que non... *Ont* dit... *Ont* confessé... etc. »

7. Pour les exemples voyez au ch. des adverbes, « La négation ».

8. Cf. D. M., pp. 378 et suiv., OUDIN, p. 106, et BR. III, p. 478.

ne l'emploie habituellement pas à la première ni à la deuxième personne du pluriel dans tous les cas tolérés par Maupas⁹. Il l'omet notamment :

après la conjonction « *si* » :

« Au reste, *si ne voulez* accorder Sr. Nicole... qui pourrons-nous trouver capable et disposée a ce nœuf Monastere (0.12) — « Ce seroit bien-faict... d'y repenser... et *si vouliez* en dresser quelques memoires... j'en seroie bien aise » (0.28) — « que *si ne pouvez*... recevoir de leurs lettres... il ne vous sera malaisé de patienter » (0.43),

après « *que* » pronom relatif :

« cela est peu de chose au pris des aultres poincts *qu'avons* a desmeler » (0.28) — « tant de... saintes prieres *qu'avez* envoié vers le ciel » (0.21) — « les raisons *qu'alléguez* » (I,5) — « les qualités *que connaissez* être nécessaires » (I,4),

après « *que* » adverbe relatif :

« si la chose se passe en la maniere *que l'avez* entendu » (0.62);

ainsi qu'après « *que* » conjonction :

« je seroie bien-aise *qu'eussiez* pour recommendé... » (0.24) — « je vous supplie *que taschiez* de vivre... en bonne paix et parfaicte union » (0.60).

Mais saint P. Fourier dépasse les restrictions apportées par Maupas. Celui-ci limite l'absence du pronom sujet aux première et deuxième personnes du pluriel. Saint P. Fourier ne l'exprime pas non plus à la première, et même à la troisième personne du singulier :

« Je vous supplie, mes bonnes Sœurs, de le trouver bon, ainsi que le *trouve* et plusieurs autres avec moi » (IV,72) — « De ceste ancienne pratique nous est tesmoing St. Chrysostome és doctes homelies qu'il a escri sur l'Epistre aux Romains, en la penultiesme desquelles..., *dict* choses qui monstrent que lors se practiquoit entre les filles ce que celles cy demandent » (0.1).

Remarquons toutefois que ces derniers exemples sont beaucoup plus rares.

Il faut aussi noter qu'à partir de 1623 environ, de plus en plus, saint P. Fourier tend à exprimer le pronom sujet dans les subor-

9. Gram., p. 125.

données. Il l'exprime, en tout cas, volontiers quand le pronom est éloigné de « que » :

« je viens de recevoir... vos lettres... par lesquelles vous me mandez qu'aujourd'hui ou demain *vous* m'enverrez querir » (0.16) — « vous vous plaignez de ce que dès si long temps *vous* n'avez point heu... de mes nouvelles » (0.28) — « si la chose se passe en la forme que *nous* la souhaitons » (0.62).

LE PRONOM SUJET DANS LES PROPOSITIONS COORDONNÉES.

Saint P. Fourier n'exprime pas le pronom sujet devant le second verbe,

SOIT QUE LES PROPOSITIONS AIENT LE MÊME SUJET :

« Je presume qu'avez leu ce matin ce que j'escrivis hier par mon frere, *et desire* que l'offre vous agréée » (0.9) — « j'en suis tesmoing *et lui en sçais* infiniment bon gré, *et suis* bien en peine d'une maladie qu'il a » (0.28).

« vous vous plaignez de ce que dès si long temps vous n'avez point heu... de mes nouvelles, *et conjecturez* de là... que je suis malade (0.28) — « Quand vous... manderez qu'on vous l'envoie, *et nommerez* par qui, vous serez obeis » (0.61).

« maintenant elle est du tout insupportable, *et tient* tout le monde en alarme » (0.28) — « Je desire qu'ayez pour recommandé la petite Ferriet, son père se contente fort..., *et desire* la consacrer [à Dieu] » (I,11).

SOIT QUE LES PROPOSITIONS AIENT DES SUJETS DIFFÉRENTS :

« Le désir que j'avais que vous fussiez bien préparées... [me faisait] souhaiter qu'ouvrissiez votre école plutôt trop tard que trop tôt, *et avais pensé* que le jour de l'octave de [l'Assomption]... ne serait mal propre pour commencer... » (I,4) — « je vis avec eux *et sommes* à l'église la plupart du temps » (II,14).

« elles pourront me faire tenir aisement [leurs lettres]... par *vostre* moyen, *et pourrez* aussy leur envoyer les miennes » (0.24).

« tout cela est a l'avantage de l'heritier, *et s'en servira* moult bien » (0.26) — « s'ils en ont ja faict... leur devoir... nous en beni-

rons Dieu, *et seront* eux-mesmes bien aises de cognoistre que... » (0.63).

Dans ce dernier cas, saint P. Fourier suit encore une tolérance de Maupas, mais il n'est plus en accord, ni avec Malherbe, ni avec Vaugelas¹⁰.

IL DANS LES FORMES IMPERSONNELLES.

Les cas de non-expression du pronom répondent à peu près à l'usage général¹¹. Notons :

Y A. — Saint P. Fourier écrit ordinairement « il y a » en phrase positive :

« *Il y a* moult longtemps » (II,87) — « vous êtes sujettes à autant de visiteurs comme *il y a* d'évêchés » (III,64), mais « y a » dans une inversion :

« Long temps *y a* que je desire de veoir chanter... des psalmes de David en françois » (0.33) — « [ils peuvent] trouver les raisons et moyens de répondre... si raisons et moyens *y a* qui soient suffisants » (I,155).

Quelquefois, mais rarement, on rencontre même « y a » sans inversion :

« ces infirmités-là sont contagieuses et *y a* quelques familles... qui ont été... attaquées de ce mal » (II,133).

En phrase négative, il écrit généralement « y a » :

« *N'y aura* point de danger... de l'induire... d'étudier en rhétorique (II,242), ou même simplement « a » :

« Et *n'a* pas longtemps que l'on avait demandé à Sa Sainteté... une... Bulle » (III,64).

ARRIVE : « cela étant, *arrivera* l'une de ces deux choses... » (IV,51).

10. MAUPAS admet encore cette non-expression des « pronoms nominatifs ...quand les conjonctions *et* et *si* conjoignent quelque appendice a un propos precedent où la personne a esté suffisamment exprimée » (*Gram.*, p. 125). Cf. également *D. M.*, pp. 381 et 382, et VAUGELAS, p. 420.

11. Cf. BR. III, p. 481. MALHERBE écrit constamment : *y a, faut, semble*; cf. *D. M.*, p. 425.

Est. — « Il » fait défaut :

1° dans les locutions toutes faites où le verbe est rejeté à la fin, telles que : *si ainsi est, si possible est, que dit est, etc.* :

« afin de tenir le chemin que dit *est* » (V,448) — « si ainsi *était*, il conviendrait y pourvoir par quelque bon moyen » (I,124) — « encor qu'ainsy *soit* » (O,28) — « Si ainsi *est* et qu'il n'y ait point d'autre chose à redire en elle » (I,113) — sans y apporter aucun changement, si possible *est* (IV,256) — « ne le laissez mal content, si possible vous *est* » (O,3),

mais au contraire: « que l'ouvrage... soit exact... en tant qu'il *est* possible » (IV,257),

2° quand le verbe *être* sert à marquer une date :

« *sont* huit jours » (IV,151) — « *sont* quarante-neuf ans et plus » (IV,216),

3° quelquefois, mais rarement, dans: « *est* temps » :

« Il y a aujourd'hui quinze jours que la troisième criée fut faite, partant, *est* temps d'y besogner » (I,2).

CONVIENT : « Pour remédier à ceci, *conviendrait* faire votre parloir en un autre endroit » (I, 159) — « Si vous venez a Chaalons... *conviendra*... differer la profession de Sr. Ange » (O,22).

FAUT: « Saint Basile... dit, qu'à ceux qui se présentent pour être Religieux, *faut*, avant que les admettre, leur proposer... toutes les choses les plus fâcheuses... » (I,171) — « Touchant ce qu'il allegue... *fauldroit* premierement scavoir de luy... » (O,26) — « Si vous desirez qu'elles soient deux... en *fauldra* escrire a nos Sœurs de Nancy » (O,42) — « l'habit des... novices... duquel *fauldra* rapporter un patron » (I,117).

RESTE: « quand nous serons d'accord sur tous les poincts sus-diets, *reste* une grande difficulté » (O,26) — « il prendra a son avantage la rigueur dont nous aurons usé a l'endroit du pauvre Erard, et ne nous en *restera* rien pour nous » (O,26) — « Voilà où nous en sommes, *reste* que j'attende... l'arrivée de ce bon Seigneur » (V,156).

SEMBLE : « Cecy supposé, *semble* 1° qu'il fauldroit s'en rappor-

ter a la... bonne foy de M. Erard » (O.26) — « *me semble* qu'il convient supposer... » (O.26) — « *me semble* que..., quand bien on trouveroit expedient d'y renvoyer nos Sœurs, il ne faudroit que ce fust maintenant » (O.43).

SERT : « *Serviroit* aussy qu'eussions les Regles escriptes par le R. P. Recteur » (O.22).

SUFFIT : « *Vous suffise* pour le present de croire que ce n'est pas sans cause raisonnable que je demeure encor icy » (O.28).

VIENT (v. plus loin « Le verbe impersonnel »).

En outre, saint P. Fourier omet « il » impersonnel dans les cas où il omettrait tout autre pronom sujet :

« si les meubles nous demeurent, c'est aultant de gaigné, *et ne nous nuira* pas beaucoup de rencontrer parmi ces biens là... cent ou deux cents francs » (O.26) — « je n'ay pas escri a nos Sœurs de Laon... *et si m'en faict* bien mal » (O.28).

II. PRONOM OBJET ET PRONOM ATTRIBUT

LE OMIS DEVANT LUI.

Selon l'usage qui persiste, saint P. Fourier n'exprime pas « le » devant un autre pronom de la 3^e personne. Oudin lui-même juge la tournure élégante¹². Saint P. Fourier écrit donc, en dépit de la remarque de Vaugelas¹³ :

« Si ne laissera Sœur Isabeau de venir environ la veille de la feste pour remener Sœur Louyse Caillet, je *luy ay mandé* » (O.4) — « faudroit... scavoir... en quelles marchandises a esté employé ce surplus là... *et luy* laisser pour luy, qu'il en face ses profits » (O.26).

12. Il est même d'avis que la phrase est vicieuse si l'on exprime *le, la, les*; cf. *Gram.*, p. 107. MAUPAS semble moins absolu; cf. *Gram.*, p. 130.

13. Cf. *Rem.*, p. 33. VAUGELAS préfère « satisfaire l'entendement que l'oreille » et exige *le lui, le leur*.

LE DANS LES COMPARAISONS.

En général, « le », attribut ou objet, fait aussi défaut dans les comparaisons, après : *plus que, ainsi que, autant que, comme...*, etc. :

« Laissez un peu faire Dieu qui est plus sage *que vous n'êtes...* » (O.28) — « je ne suis suffisant pour conseiller... des personnes... si bien instruites *comme vous êtes* » (II,37) — « quelque autre Seigneur Abbé... qui ne serait pas... si raisonnable *comme nous croyons que vous êtes* » (V,218) — « si faibles... *comme vous êtes* et serez de longtemps » (IV,206) — « nostre droict... n'est pas si clair... *comme nous pourrions penser* » (O.26);

« ne permettons jamais que ce meschef arrive a pas-un d'entre nous. Je m'y opposeray... *autant que je pourray* » (O.60) — « plusieurs autres... en benissent Dieu *ainsi que nous faisons* » (O.63).

« *Le* » peut cependant être exprimé après « ainsi que » :

« Je ne pense pas qu'il soit bonnement possible de satisfaire aux deux Aultels... ainsy que *le* suppose le R. P. Perpète » (O.58).

En dehors même d'une comparaison, saint P. Fourier n'exprime pas toujours le représentant neutre attribut :

« je ne suis pas capable *et ne seray* jamais de luy en rendre telles actions de graces que je desireroie » (O.46) — « vous tenant... tout pres de vostre fille (que dis-je de vostre fille?) de vos filles, car ce sont lors toutes les vostres, *et seront* a jamais » (O.39).

RÉPÉTITION DU PRONOM

A côté d'une forme d'insistance, il est fréquent que saint P. Fourier ne répète pas le pronom sujet ni le pronom objet, soit que cette forme d'insistance précède le verbe :

« Vous aussy *ne voulez* rien faire, ny rien dire, ny rien escrire qui puisse vous prejudicier » (O.26), soit qu'elle le suive :

« Je vous escriis derechef pour *demande* a vous-mesmes ce que vous estimez qu'il soit expedient de faire » (O.51).

La non-reprise du pronom antécédent d'un relatif s'en explique d'autant mieux :

« A quel propos vous charger de cette peine-là, *qui n'avez*, vous dix-sept ou dix-huit, pas un denier vaillant » (IV,230).

PRONOM OBJET.

Le plus souvent, saint P. Fourier ne répète pas le pronom objet, bien que Vaugelas n'admette plus ici aucune exception¹⁴ :

« nous avons commencé une poursuite... *qui nous a mis et tient* en peine » (O.12) — « Que sçauroie-je faire parmi vous, sinon *vous* importuner *et charger* » (O.26) — « je *vous* prie *et conseille* de ne faire point de debtes notables » (O.25) — « il m'a prié que je vous *escrivisse* ce mot *et priasse* de ne luy refuser la fille » (O.3).

Cependant, il répète le pronom quand il veut insister :

« Le R. P. Terrel est... en ce lieu, avec esperance... de vous veoir..., apres avoir refusé un tout grand nombre de nos Sœurs... *qui le* demandent *et l'attendent* » (O.55).

Remarquons, enfin, que la présence d'un pronom objet direct dans une première proposition entraîne facilement l'omission du pronom objet indirect, de même forme, dans la proposition coordonnée :

« Un fort honneste homme... de mon ancienne cognoissance *me* rencontrant fortuitement a Nancy, *demanda* si je ne vouloie pas bien tost les aller veoir » (O. 18) — « Ce prebstre icy *me* presse a toute reste de partir demain, et *promet* qu'infailliblement il me ramenera mardy prochain » (O.18).

LES PRONOMS-ADVERBES EN ET Y

En et *y* renvoient encore à des personnes :

« [si Mgr. de Toul envoie un confesseur extraordinaire] il ne faudra pas empêcher les unes ou les autres de *s'y* confesser » (VI,119) — « [Le R. P. Richard] en parla à plusieurs personnes et *m'y* mena parler » (I,287) — « Il ne fait pas bon lui demander de semblables grâces, on *en* serait infailliblement refusé » (IV,324).

14. Cf. *Rem.*, p. 495.

Remarquons que saint P. Fourier omet parfois *en* à côté de *y* :

« je feignis avoir en l'esprit aultres choses (aussy *y avoie-je*) qui m'empeschoient d'entendre » (O.18).

GALLICISMES FORMÉS AVEC EN ET Y.

Ces représentants gardent souvent un sens très voisin des adverbes de lieu dont ils tirent leur origine, comme dans :

« Quand je fus en train de vous parler, sans presque m'en pouvoir retirer (si tresaie *y estoie-je*) ma fueille... se trouva toute pleine » (O.63),

où *y* peut se traduire par « à cela » ou « dans cette occupation¹⁵ ».

Par contre, entièrement vidés de leur sens, *en* et *y* entrent déjà dans la composition d'un certain nombre de verbes, où ils n'ont qu'une valeur purement explétive. Tels sont les verbes : « *y faire* », ou « *en venir à* » :

« La chose ne mérite pas de mettre ainsi des messagers aux champs. N'*y faites* plus » (V.233) — « si quelque jour on *en venoit* aux prises » (O.26) — « s'il estoit question d'*en venir* en justice » (O.26).

Cependant, cet usage est plus restreint qu'aujourd'hui, Vaugelas condamne encore : « *il en est* des hommes comme des animaux », et veut qu'on dise : « *il est* des hommes... etc.¹⁶ ».

Saint P. Fourier emploie encore « se prendre », au lieu de s'en prendre » :

« je me suis esveillé... et *m'ay prins* brusquement a ma plume » (O.62),

et même « venir », à côté de « en venir » :

« Faudra-il *venir* a ceste extremité? » (O.60).

Il emploie aussi les formes « je vous prie », « je vous supplie », de préférence à « je vous en prie », « je vous en supplie », là où le sens l'admettrait. (Cf. O. 7, 12, 13, 43.)

L'usage hésite également dans l'emploi de « en » devant les verbes tels que : aller, voler... etc. Le pronom tend à s'agglutiner

15. Sur cette liberté dans l'emploi de *y*, cf. BR. IV, p. 893.

16. Cf. *Rem.*, p. 230. L'usage se répandit surtout avec *en* à la fin du siècle. Cf. à ce sujet BR. IV, pp. 901 et suiv.

au verbe. Malherbe lui-même s'y embarrasse¹⁷. Saint P. Fourier écrit, comme lui :

« [ils] *s'en* sont *allez* » (O.3) — « si elle *s'en* veut *aller* » (V,242) — « on me dit que, presque tout-à-l'heure, il *en* était *allé* » (III,109);

mais, de même que Malherbe veut qu'on dise : *il s'en est envolé*, il écrit :

« le rapport des députés qui *s'en* est *ensuivi* » (IV,190) — « ce qui *s'en* *ensuivra* » (IV,191).

LE PRONOM RÉFLÉCHI

Le pronom réfléchi « soi », selon l'usage normal du XVIII^e siècle, ne cède pas encore la place au pronom personnel, au singulier :

« Monsieur *vostre*... trespieux pasteur... oblige infiniment... a *soy*... la congregation » (O.46) — « ce St. Evesque là jugea que pour... rendre Dieu... favorable a *soy* et a ses oüailles... l'un des principaux moyens estoit... » (O.1) — « il vous presche... au dedans de vos ames par *soy-mesme* ou par son bon Ange » (O.8) — « Tante Marie... emmènera avec *soy* la fille » (I,351) — « si le defunct avoit faict ces apprests là pour des Religieux... encor auroit l'heritier juste subject de... les tirer a *soy* » (O.26).

PRONOMS ET ADJECTIFS POSSESSIFS

Saint P. Fourier distingue toujours très nettement *ses* et *ces*, ainsi que *leur*, pronom ou adjectif possessif, et *leur*, pronom personnel. Celui-ci est toujours invariable :

« cela *leur* reussira » (O.13) — « la bonne affection que vous *leur* portez » (O.32) — « ceux qui *leur* parlent » (O.33) — « je *leur* ay respondu » (O.35) — « je *leur* diray » (O.53).

17. Cf. Br. III, p. 484, et D. M., p. 386.

Les confusions restent pourtant fréquentes à l'époque, même jusqu'à la Cour, où l'on entend prononcer: « il leur-z-a dit¹ ».

On ne rencontre non plus, chez saint P. Fourier, aucun caprice orthographique dans l'accord du possessif:

« *leur* marchandise » (O.13) — « *leur* Congregation..., *leurs* confreres..., *leurs* autres maisons » (O.31) — « *leurs* cures..., *leurs* moissons..., *leurs* paroisses » (O.63), — « les *leurs* » (O.33) — « tous ceux des *leurs* qu'ils prétendent employer » (O.38).

En voici un dernier exemple tout à fait probant:

« elles persevereront toutes... en *leur* patience, en *leur* obeissance..., en *leurs* abstinences, en toutes *leurs* aultres mortifications..., en *leur* modestie, en *leurs* saintes prieres, en *leur* diligence a instruire les petites filles, et instiller dans *leurs* jeunes ames... ma crainte et mon amour » (O.53).

POSSESSIFS ET PERSONNELS.

Saint P. Fourier écrit encore: « oseront-ils s'assurer sur votre chambre que vous appelez *mienne*? » (II,154) — « ils demandent... le compte de ce qui est *leur* » (O.26), bien que Maupas trouve déjà cet usage désuet et qu'Oudin ne l'accepte plus².

Il emploie, de même, certaines tournures que Malherbe va blâmer chez Desportes³. Là où il faudrait toute une proposition relative, il use du possessif:

« le R. P. Manceau s'en est allé a Dieu. Je regrette beaucoup *notre* perte en cela » (O.58), ou encore: « Il y a diversité d'opinions... sur la closture des monasteres de *vostre* Congregation... On est d'avis de ne rien changer encor de *vostre* forme usitée jusques a present... » (O.4)⁴.

Mais le pronom personnel prend, au contraire, la place de l'adjectif possessif quand il s'agit d'insister :

1. Cf. *La pensée et la langue*, p. 384, et THUROT, t. II, pp. 38 et 170. Voyez également BR. III, p. 290.

2. Cf. MAUPAS, p. 164, et OUDIN, p. 120.

3. D. M., p. 392.

4. On peut en rapprocher: « Je n'ai ni parlé, ni écrit, des affaires de la nièce de Sœur Geneviève... Il y a de *ma* négligence » (I, 297). Sur les rapports variés que peut marquer le possessif, cf. BR. III, p. 489, ainsi que *La pensée et la langue*, pp. 152 et 153.

« le désir extrême que j'ai du contentement et repos *de vous* toutes » (V, 220) — « Je desireroie que la grande lumiere et le feu ardent, et les actions apostoliques *de vous trois* esclatassent tout du long de chez nous » (O.63),
ou quand il faut éviter une équivoque. Dans ce cas, saint P. Fourier, comme Vaugelas⁵, n'hésite pas à employer le pronom précédé de « de » :

« Les 2000 fs. que nous devait la sœur du P. Terrel sont perdus... [celui-ci attend] réponse... pour savoir s'il doit commencer un procès... pour mettre en criée une pièce qui est déjà saisie par le tuteur des enfants *d'elle* » (III,329).

POSSESSIFS ET ARTICLES.

La langue de saint P. Fourier trahit encore l'hésitation du temps. Le possessif apparaît dans bien des cas où le français moderne exigera l'article; devant l'antécédent d'un relatif notamment, bien que ce tour soit blâmé par Oudin⁶:

« faictes toutes aultres devotions... a l'intention de l'entrée de nos Sœurs de Saint-Nicolas en *leur* nouvelle maison *qu'elles ont* acquesté de Monsieur Gastinois. » (O.4);

ou encore quand le possesseur est déjà suffisamment exprimé:

« le secours que nous nous promettons... de votre très-illustre maison... vaut plus que tous *nos* autres biens » (V,219).

Mais il faut voir un emploi stylistique du possessif dans :

« il reçut un coup de ferrement qui l'a mis en danger de *sa* vie » (II, 51) — « Qu'il plaise a Dieu luy rendre *sa* santé » (O.24).

Il y a là une insistance voulue sur le rapport de possession.

L'article convient mieux, au contraire, pour détacher un terme que saint P. Fourier veut mettre en lumière, dans le cas où le possessif ne marquerait qu'un simple rapport de convenance:

« vous portez-vous bien toutes?... vos pensionnaires? vos externes? *Le* nombre persevere-il? » (O.13).

5. Cf. l'exemple de VAUGELAS cité par HAASE, p. 32 : « Il tira l'épée pour la frapper, si les frères *d'elle* ne l'en eussent empêchée. »

6. Cf. *Gram.*, p. 121.

MIEN, TIEN, SIEN DEVANT LE NOM.

Saint P. Fourier fait un usage tout à fait fréquent des indéfinis ou des démonstratifs devant un nom accompagné d'une forme forte du possessif :

« *un mien* pauvre neveu » (O.63) — « *un sien* beau-frère » (O.28) — « *une sienne* sœur » (II,311) — « Sans *aucun sien* démérite » (II,183) — « *certaines miennes* lettres » (II,135) — « en *diverses siennes* épîtres (V,402) — « vous ne m'avez pas encore mandé si par *quelque mienne* faute j'ai point été cause de ce que M. le Prieur vous dit » (II,51).

« En *ce mien* traffique » (O.47) — « *cette mienne* demeure » (II,65) — « je récompenserai *cette mienne* perte » (II,70) — « *ce sien* voyage » (II,42) — « *ce sien* bénéfice » (O.62) — « *cette sienne* chère et précieuse vie » (IV,102).

On en rencontre même quelques exemples avec un possessif représentant plusieurs possesseurs :

« Les principaux motifs de *ceste leur* intention » (O.1) — « au saint jour de fête... de *cette votre* Mère » (VI,636).

Il est vrai que Maupas, jugeant de « bonne syntaxe » : *un mien* ami ou *un ami mien*, déclare : « on peut aussy bien dire au pluriel : *un nostre* ami, *quelque vostre* voisin »⁷. Vaugelas, lui, n'admet plus aucune de ces formes « dans le beau stile », malgré les distinctions de Dupleix⁸.

RÉPÉTITION DU POSSESSIF.

Il suffit à saint P. Fourier que deux termes soient conçus comme formant un ensemble unique pour qu'il ne s'astreigne pas à répéter le possessif :

« le tesmoignage... que nos sœurs... me donnent... de *vostre* courage et bon portement et *perseverance* de faire tousjours de bien en mieux » (O.33) — « j'ay prié nos Sœurs de Chaalons de ne vous refuser *leur* avis et *bonne* assistance » (O.25) — « cela seroit de... *son* honneur et *descharge* » (O.26) — « [qu'elles] y emploient leurs

7. Cf. *Gram.*, p. 167.

8. Cf. *Rem.*, p. 363, et *Comment.*, p. 623.

bonnes prières et celles de *leurs pensionnaires et plus intimes amies* » (O.15).

Tel est à peu près l'usage général que Vaugelas essaye de codifier dans sa règle des « synonymes ou approchants ».

LES RELATIFS

LES FORMES

QUI ET QU'IL.

Saint P. Fourier paraît éviter soigneusement la confusion, si commune à l'époque, entre « qui » et « qu'il »¹. On ne la rencontre jamais dans ses écrits. A peine peut-on remarquer que le Père de Mattaincourt préfère parfois « qui » devant un verbe pouvant être pris aussi bien au sens personnel qu'au sens impersonnel². Tel est, par exemple, le verbe « rester » :

« [le] peu de temps *qui* nous restoit de ce jour là » (O.21).

ESQUELS.

Nous avons déjà signalé l'emploi courant de « esquels » et « esquelles »³. Rappelons qu'en France, Oudin juge ce composé hors d'usage⁴.

QUE.

« Que », ancien pronom sujet neutre, figure encore dans les locutions toutes faites de style juridique telles que :

1. Cf. BR. III, p. 293, et *La pensée et la langue*, p. 179.

2. Dans ce cas *qui* et *qu'il* sont également admis même de nos jours. Cf. LE BIDOIS, *Syntaxe du français moderne*, t. I, p. 314, § 563. Dans l'exemple déjà cité : « Votre Excellence est suppliée... de déclarer ce qu'il luy plaict *qui* se face en la maison » (O.5), il ne faut pas se méprendre sur la valeur de « qui ». Il n'y a là qu'une simple construction latine.

3. Cf. p. 141.

4. Cf. *Gram.*, p. 129.

« vous remarquerez *ce que sensuit* touchant ladicté lettre » (O.62) — « *Ce que dessus* » (O.1)..., etc.

Dans ces locutions archaïques analogues :

« les considerations et poincts *que sensuivent* » (O.1) — « chacune s'examinera... sur les poincts *que sensuivent* » (O.V., 201) — « nonobstant toutes les considérations *que dessus* » (I,286), on trouve la trace d'une confusion de formes fréquente au XVI^e siècle. « Que » est employé pour « qui », sujet, après un antécédent masculin ou féminin.

EMPLOI DES RELATIFS

LEQUEL ADJECTIF ET PRONOM.

« Lequel » employé comme adjectif est désormais réservé à la langue juridique. Il ne se rencontre que rarement chez saint P. Fourier :

« ces jours passés je ramenai... un des anciens novices de Saint-Léon... Nous pensions l'envoyer à Verdun pour aller au collège avec ces deux jeunes garçons de Lunéville..., *lesquels trois* nos Pères de Verdun ont pris » (III,274).

« Lequel », pronom, a été menacé de tomber en défaveur dès la fin du XVI^e siècle. Vaugelas, sans le condamner absolument, le trouve « rude », et ne l'admet plus « au nominatif », si ce n'est pour éviter une équivoque ou au commencement de « quelque narration considérable »⁵. Il lui concède, à cet endroit, une certaine valeur expressive, le jugeant « beaucoup plus fort que ne seroit *qui* »⁶. Aux autres cas, Vaugelas conseille de n'en user que lorsqu'on ne peut se servir de *qui*, de *quoy*, de *que* ou de *dont*. Au dire d'Oudin, tous « les doctes modernes » font écho à Vaugelas⁷.

Saint P. Fourier, comme on va le voir, fait encore un très large emploi de ce pronom.

5. *Rem.*, pp. 115 et suiv.

6. *Ibid.*, p. 116.

7. Cf. *Gram.*, p. 129.

LEQUEL AUX CAS DIRECTS.

Selon l'usage indiqué par Vaugelas, il se sert de « lequel » en fonction de sujet ou d'objet, CHAQUE FOIS QU'IL FAUT ÉVITER UNE ÉQUIVOQUE, soit parce que l'antécédent est suivi d'un complément déterminatif :

« La deuxiesme ligne du premier article, *laquelle* se commence : Touchant la reception... etc. » (O.44) — « tousjours sera-il contrainct a la rigueur du compte, *laquelle* il crainct » (O.26), soit parce que le relatif est trop éloigné de son antécédent :

« Monsieur son pere... n'ayant la commodité... d'aller a Nancy vous offrir sa fille..., il envoie ceste bonne dame vers vous a cest effect, *laquelle* n'a voulu partir sans porter avec soy un mot de ma lettre » (O.27) — « Je viens de faire... quelques remarques sur vostre lettre a Monsieur de Sitie, *lesquelles* je vous supplie examiner » (O.47),

soit enfin pour la clarté de la phrase, afin d'éviter une série de « qui » :

« [parmi les novices], j'en ai trouvé quelques-unes (mais *qui* sont très-bonnes et très-éloignées de l'excès d'affection *qui* est tant à craindre partout) *lesquelles* ont nourri dans leurs consciences des inquiétudes et... mésaises » (II,94).

D'autre part, saint P. Fourier emploie aussi « lequel » lorsqu'il veut donner au relatif une NUANCE EMPHATIQUE :

« J'ai esté... consolé d'entendre de vos... nouvelles... par Monsieur vostre... pasteur, *lequel* par ses insignes bienfaits... oblige a soy... la Congregation » (O.36) — « un très-insigne... ami... un personnage de grande qualité, *lequel* j'estime plein... de doctrine et de prudence » (V,191).

« Lequel » convient particulièrement au ton solennel du récit : « une ancienne... comtesse de Bretagne et fondatrice d'un monastère de l'ordre de saint Bernard, ès environs de la ville de Nantes, *laquelle*, en sa viduité, quitta son titre de Dame et ses principautés... et... se rendit pauvre servante de Notre Seigneur Jésus Christ... ainsi qu'il paraît par deux belles épîtres que lui fait saint Bernard, *lequel* était son conseiller et directeur... etc. » (II,86).

Mais saint P. Fourier emploie encore « lequel » pour communiquer simplement au relatif un ACCENT D'INSISTANCE :

« J'informeray de tout cela nos Sœurs de Saint Mihiel (en passant) *lesquelles* ont toutes les dévotions du monde de vous aider » (O.21) — « Nous ne pouvons voir nos titres (*lesquels*, de toute ancienneté, ont demeuré ès mains des religieux...) sans la permission, sans le congé, sans l'assistance de... cette nouvelle créature forgée et établie... contre nous » (III,563).

Parfois même, « lequel » souligne l'antécédent avec force :

« ce petit idolet que votre Révérence connaît, qui nous est ennemi et *lequel* même je ne sais aborder depuis quinze jours (si précieux est-il) » (III,563).

Lorsque saint P. Fourier donne ainsi au relatif une importance particulière, il n'hésite pas à le jeter en tête de la phrase, à la manière du pronom latin⁸ :

« Quatre choses... sont nécessaires à celui qui se met en procès... [La 4^e], c'est à savoir : *bien solliciter*, dépendra de l'esprit, de l'adresse, de la diligence... de celui-là d'entre les nôtres qui sera envoyé. *Lequel*, entre les qualités que je viens de dire... devra être doué d'une grande prudence... » (VI,250).

« Lequel » est, somme toute, une forme d'insistance. Il doit à l'article dont il est composé la valeur expressive que lui reconnaissait Vaugelas. Par ses origines, il est à la fois démonstratif et relatif⁹. Aussi arrive-t-il souvent qu'il ait un sens plus voisin du pronom « celui-ci » que du pronom « qui ». Son double rôle syntaxique lui confère ainsi une grande souplesse d'emploi, en permettant de mettre l'accent tantôt sur le sens démonstratif, tantôt sur le sens relatif, et ceci en dépit de la place qu'il occupe dans la phrase. Saint P. Fourier nous fournit des exemples dans lesquels ce pronom peut être, en effet, très éloigné de son antécédent, sans rien perdre de sa valeur relative :

« Ce n'est pas chose qui se rencontre aisément que ce livre-là... Je me suis souvenu qu'étant un soir logé chez Anne Labourier, j'en

8. Cet usage était courant au xvi^e siècle, surtout chez les latinistes et les doctes, mais il est près de disparaître. VAUGELAS déclare le relatif mis à cette place « insupportable » (Cf. *Rem.*, p. 86). Voyez également BR. II, p. 427.

9. Cf. LE BIDOIS, t. I, p. 297, § 534.

trouvai un pareil sur la cheminée de la chambre où j'étais, *lequel* son fils y avait mis » (II,17)

et d'autres, au contraire, dans lesquels il peut en être très rapproché et s'en détacher tout à fait, quand le sens démonstratif prédomine :

« Mandez-moi bientôt de vos nouvelles, *lesquelles* j'attends en priant Dieu... » (I,129) — « Voilà mon petit avis, *lequel* je soubinets neantmoins a celui des plus sages » (O,30).

Dans la mesure même où les propositions tendent à se dissocier, « *lequel* » se départ de son rôle relatif en faveur de son rôle démonstratif. Celui-ci l'emporte quand la proposition de l'antécédent a par elle-même un sens complet, comme dans les derniers exemples. Il s'accroît bien davantage encore après une rupture de syntaxe telle que :

« Encore une aumône, au nom de Dieu, *laquelle* sera très bien employée. C'est que vous donniez à ces trois hommes de Dieu chacun un œuf et une écuelle de potage... pour leur souper » (II,39).

Nous entrons ici dans le domaine de la syntaxe affective, à laquelle nous ramène sans cesse la langue de saint P. Fourier.

Cependant nous ne voudrions pas exagérer le rôle démonstratif de « *lequel* ». L'abus qu'on en a fait au xvi^e siècle a déjà beaucoup usé cette forme d'insistance, et sa lourdeur même contribue à la faire condamner par les grammairiens du xvii^e. Il faut remarquer d'ailleurs que saint P. Fourier paraît l'employer plus fréquemment en fonction d'objet direct qu'en fonction de sujet. Parfois aussi, « *lequel* » apparaît dans des phrases où il ne semble pas se justifier par une valeur expressive particulière :

« il ne sera pas inutile d'y observer les points qui s'ensuivent et *tous autres lesquels* votre Révérence... trouvera pour le mieux » (V,157).

On le rencontre même, sans plus d'expression, après la conjonction « et » où Vaugelas trouverait « que » beaucoup « plus doux »¹⁰ :

« il presse... que tout-à-l'heure il nous vienne des religieux pour tenir le chœur... avec lui... et le Père Terrel, et un prêtre séculier qu'il nourrit *et lequel* il avait dernièrement amené à Lunéville... » (II,245).

10. Cf. *Rem.*, p. 49.

LES RELATIFS AUX CAS OBLIQUES.

Contrairement à l'usage qui se maintient dans la langue familière de son temps, saint P. Fourier semble éviter soigneusement « qui » pour les choses, aux cas obliques. Tout en constatant que l'emploi de ce pronom commence à se restreindre aux personnes, les théoriciens eux-mêmes font encore des réserves. Oudin admet « qui » pour « les choses animées ». Il reconnaît qu'on peut dire « un cheval *à qui* il donne à boire »¹¹. Vaugelas, qui est déjà plus stricte, distingue les cas de personnification¹². A la fin du siècle, l'Académie ergotera encore sur ce sujet¹³.

QUAND LE RELATIF EST COMPLÉMENT DU NOM, saint P. Fourier emploie presque toujours « duquel ». Il paraît même le préférer à « dont », quand l'antécédent est un nom de chose :

« Cette troisième chose est toute divine... C'est le conseil, le manquement *duquel*... a souventes fois montré par expérience combien est véritable ce que dit un poète... » (VI, 555).

Comme on le voit, le relatif peut, dans ce cas, se placer après le nom déterminé.

On trouve également « duquel », plutôt que « qui », avec un nom de personne pour antécédent :

« cet honnête marchand... par le moyen *duquel* je vous écris ce mot » (II, 233) — « la toute benite Mere, aux larmes *de laquelle*... nous devons le tout grand saint, qui se trouve aujourd'hui honoré dans toutes les eglises » (O. 63).

Mais le pronom peut encore garder, même aux cas obliques, sa valeur emphatique :

« Le Prince Souverain du ciel et de la terre, la grâce, la miséricorde, la puissance *duquel* j'ai implorées pour la prospérité de votre Altesse » (VI, 375).

QUAND LE RELATIF EST COMPLÉMENT D'OBJET INDIRECT, saint P. Fourier emploie tantôt « dont », tantôt « duquel », aussi bien pour les personnes que pour les choses.

11. Cf. *Gram.*, p. 126.

12. Cf. *Rem.*, p. 55.

13. Cf. *Comment.*, p. 115. Elle accepte en effet : « c'est un chien *à qui* elle fait mille caresses » et rejette « un cheval *pour qui* j'ai pensé avoir querelle ».

« pour son respect et celui des dils père et mère *dont* vous recevez... tant de sortes de biens » (V,23), et: « le laboureur *duquel* parle Isaïe » (O.45),

« la patience admirable *dont* elles ont usé » (V,251) — cette riche boîte pleine de si beaux cadeaux... *dont* je vous remercie » (II,317), et: « un bon tour *duquel* usoit le grand St. Paul » (O.39).

Mais « *duquel* » est tout à fait fréquent et l'emporte incontestablement sur « *dont* »:

« [les] pauvres gens de ma paroisse, *desquels* je prends une extreme pitié » (O.37) — « Voici la femme *de laquelle* je vous parlai ces jours passés » (V, 23) — « il ne voulut... croire que ce fût ce Constantin-là *duquel* on lui avait... parlé » (V,196)

« l'en bonne santé *duquel* je vous suis redevable » (II,30) — « si tant est que vous ayez quelque argent *duquel* vous puissiez aisement vous passer » (O.47) — « certains beaux ouvrages *desquels* il n'est plus maintenant question » (O.63) — « vos lettres... nous sont venues, mais nous n'avons point vu de rabats, *desquels* elles font mention » (II,63).

« *Duquel* » permet d'ailleurs d'éviter toute équivoque:

« pourrai-je pas recouvrer mon tome de Rodriguez, qui est chez les Pères, *duquel* j'ai tant affaire » » (II,29).

QUAND LE COMPLÉMENT D'OBJET DOIT ÊTRE INTRODUIT PAR LA PRÉPOSITION « A », on voit reparaître « qui » pour les personnes et « quoi » pour les choses. (Saint P. Fourier, remarquons-le, n'emploie jamais « quoi » pour les personnes¹⁴ :

« Ce bon marchand françois *a qui* vous prestastes naguieres » (O.47) — « ies pauvres bonnes simples gens *a qui* vous le prestez » (O.47) — « Monsieur Terrel *a qui* Sœur Anne auroit parlé » (O.27) — « celui *a qui* je pensoie la mettre en mains » (O.63),

« les deniers du prix *à quoi* elles monteront » (I,258) — « Il n'y a point d'affaire si fâcheuse... *à quoi* ils ne puissent trouver... quelque remède » (II,66) — « Saint Bernard... n'avait su trouver... point de grandeurs, point de dignités, point de principautés, *à quoi* il pût comparer une religieuse » (II,87).

14. VAUGELAS condamne *quoi* pour les personnes, mais le trouve plus élégant et plus commode que *lequel* pour les choses. Cf. *Rem.*, p. 54. MAUPAS admettait encore: « Voilà l'homme *de quoy* je vous ay parlé » (*Gram.*, p. 153).

QUAND LE RELATIF EST COMPLÉMENT D'INTÉRÊT ET SIGNIFIE « AU SUJET DE », quoique « dont » soit très en usage dans ce cas, saint P. Fourier préfère encore employer « duquel » :

« ne recevoir... pas-une des filles, *desquelles* vous m'escrivez » (O.25) — « Je ne compte pas entre les moindres.. celui *duquel* votre Révérence a pris la peine de m'écrire » (V,290) — « cet inconstant-là, *duquel* votre Révérence écrit » (III,557).

En résumé, le pronom « lequel », qui a l'avantage de marquer à la fois le genre et le nombre, reste pour saint P. Fourier un relatif presque aussi universel qu'il l'était au xvi^e siècle. S'il garde souvent, surtout aux cas directs, sa valeur de pronom d'insistance, aux cas obliques, saint P. Fourier le préfère généralement à « dont », et même à « où », qu'il n'emploie, pour ainsi dire, jamais au sens de « auquel ». En outre, saint P. Fourier fait déjà une distinction très nette dans l'emploi de « qui » et de « quoi », suivant la nature de l'antécédent, ainsi que le réclame Vaugelas.

CONSTRUCTIONS RELATIVES.

On rencontre encore, chez saint P. Fourier, quelques constructions de plus en plus rares à l'époque, ou même en voie de devenir archaïques. Signalons notamment :

1° UN PRONOM RELATIF SERVANT A CONSTRUIRE UN PARTICIPE ABSOLU :

« Nous ne la demandons pas elle, ce sont ses deux mains, par emprunt... pour une année ou deux, ou aultre terme..., *lequel* *ecoulé* on vous restituera fidelement et les mains et le reste » (O.32) — « ce sont comme trois campagnes, *desquelles estants dextrement cultivées*... peut journellement naistre une recolte plantureuse » (O.63) — « *En quoy faisant*... elles sembleront remettre au jour chose qui se praticquoit en la primitive eglise » (O.1).

2° UN PRONOM RELATIF COMPLÉMENT D'UN INFINITIF CONSTRUIT AVEC UNE PRÉPOSITION :

« [ils viendront] bien armés contre l'hiver, de camisoles, de bonnes soutaines..., sans oublier leur sainte patience, *pour laquelle* porter plus aisément par les chemins, voilà une hacquenée » (II,245)

— « [le sommeil] persécute... les pauvres saintes filles, *pour lesquelles tourmenter* plus à son aise, va donner aux unes deux onces, aux autres trois... » (V,412).

« Monseigneur... veut absolument que nous présentions de nos Sœurs à Bar, d'où je conclus que telle est la volonté de Dieu... *pour à laquelle obéir*... voilà deux Sœurs du Pont » (I,154) — « j'ai reçu les vôtres, datées du jour de l'Assomption de Notre-Dame, *pour auxquelles répondre* je dirai... » (II,129).

« Prenez la peine de m'écrire... de quelles raisons et moyens vous vous serez servies à prendre vos résolutions. *Pour à quoi vous aider* nous procurerons des messes par deçà » (I,108).

QUI SANS ANTÉCEDENT DÉTERMINATIF.

Selon l'usage qui restera classique¹⁵, saint P. Fourier, la plupart du temps, n'exprime pas « ce » devant « qui » lorsque celui-ci résume une proposition :

« nous aiant promis... une Eglise et belle place... pour y eriger un monastere et seminaire d'estudiants de la reforme de ces bons Peres, *qui est un bien inestimable* » (O.29) — « Encore suis-je présentement et ai-je toujours été, ces jours et ces semaines passées, très-occupé et très-digne d'excuse, *qui sera* cause que mes lettres ne rougiront de se trouver si brièves et si mal agencées » (I,123).

« Qui » peut même être séparé de la proposition antécédent par un point :

« Voilà pour quoy je vous recommande si fort ceste pauvre Dame..., et ses deux aultres filles..., toutes trois nous aiment beaucoup. *Qui faict* que je ne scauroie vous les recommander assez a mon gré » (O.29).

De cette absence d'antécédent neutre, il résulte parfois qu'un des termes de la proposition résumée par « qui », exerce une attraction sur le verbe de la proposition relative et en règle l'accord. Le terme l'emporte sur la pensée toutes les fois que celui-ci peut également bien servir d'antécédent. On ne saurait trouver meilleur exemple de ce fait que dans la phrase suivante :

« [si j'allais chez vous] je ne pourroie m'arrester plus d'un

¹⁵. Cf. BRUNOT et BRUNEAU, *Précis de gram. hist.*, p. 364.

jour a Vitry (*qui* ne seroit pas pour seulement dire bon jour bien-a-poinct a Monsieur le Principal) et deux ou trois tout au plus hault a Chaalons, *qui ne suffiroient pas* pour estancher la soif qui me tient d'apprendre tout a mon aise quel est le portement de vous toutes » (O.37).

Dans la première proposition relative, il semble bien que saint P. Fourier, conformément aux exemples qui précèdent, envisage le fait de ne rester qu'un seul jour à Vitry, et non le terme qui marque la durée de ce séjour. Nous interprétons sans peine le premier « qui » par « ce qui », et non « jour qui ». Dans la seconde proposition, au contraire, le mot « jours » entraîne l'accord du verbe « suffire ». Le terme particulier se substitue comme insensiblement à l'idée générale.

« Qui » sans antécédent déterminatif peut encore résumer une locution adverbiale. L'attribut est alors un adverbe ou une locution équivalente :

« il print la peine... de descendre dès chez eulx, *qui* est bien loing » (O.29) — « le porteur me presse à toute extrémité prétendant d'aller tout-à-l'heure (*qui* n'est pas trop loin de midi) à Poursas et de là encore à Epinal... aujourd'hui » (IV,319).

QUI SANS ANTÉCÉDENT DEVIENT ARCHAISME DE SYNTAXE AVANT DE SE FIXER DANS DES LOCUTIONS TOUTES FAITES.

Cette construction, encore vivante, de « qui » sans antécédent neutre a déjà ses locutions figées, telles que : « qui plus est », « qui pis est » :

« Je vous suis redevable du soin qu'avez eu de m'envoyer un chirurgien..., et, *qui plus est*, de prier Dieu pour moi » (II,171) — « c'est... précipiter [sa santé] dans un danger tout évident... et, *qui pis est*, par aventure du tout irréparable » (V,213).

Mais même dans les plus anciennes de ces locutions, l'ordre des mots n'est pas définitivement fixé. A côté de « qui pis est », on trouve, en effet, « qui est pis » :

« toutes choses sont si rares par deçà, qu'à peine pouvons-nous trouver de quoi nourrir les religieux aux jours d'abstinence, et *qui est bien pis encore*, nous n'avons pas des rentes assez » (II,148).

D'autres ne paraissent qu'à demi-soudées. La proposition relative précède son antécédent, mais le choix de l'adjectif attribut reste libre :

« Mais, *qui* est bien *considérable*, il semble [que cette Bulle]... nous ôte quelque chose du nôtre » (III,618) — « s'ils étaient contents... de quitter leurs biens, leurs parents, et *qui* est le *plus malaisé*, eux-mêmes... » (I,171).

QUOI ET DONT SANS ANTECÉDENT DÉTERMINATIF.

« Quoi » et « dont » sont également construits sans antécédent déterminatif :

« a raison de... la bonne affection que vous leur portez... et leur porterez toute *vostre* vie et encor apres vous, vos successeresses au Monastere, *a quoy* vous tiendrez la main de *vostre* vivant » (O.32).

La construction est tout à fait usuelle avec « dont » :

« Nos Sœurs d'icy viennent de me dire... qu'elle a reçu l'Extrême Unction, *dont* je suis bien en peine » (O.34) — « Quelles facent demander au R. P. Dagonel si elles veulent luy faire chercher des chevaux. J'espere qu'il n'en prendra point (*dont* je seray bien aise, a raison des frais... » (O.29) — « Sœur Martine m'a dit... que vous vous portiez bien toutes, *dont* je loue Dieu » (I,152) — Plusieurs... m'ont..., ja par ci devant, traité comme cela, *dont* j'ai été extrêmement marri » (V,224).

NON-RÉPÉTITION DU PRONOM RELATIF.

En général, saint P. Fourier ne répète pas le pronom relatif dans une proposition coordonnée, quand celui-ci serait au même cas dans les deux propositions :

« nous sommes pressez d'y faire de mauvais coups, *qui* sont profonds *et vont* bien loing » (O.12) — « ceste promotion *qui* m'est tout admirable, *et l'est aussi* aux yeux de plusieurs autres » (O.63),

mais il arrive aussi qu'il ne le répète pas quand le deuxième pronom relatif serait à un cas différent du premier :

« Hier soir, on vint recommander à nos prières une dévote bourgeoise de ce lieu *que* l'on pensait être à l'extrémité *et reçut* déjà l'Extrême-Onction lundi dernier » (II,18).

QUE ADVERBE RELATIF.

On sait toute l'extension qu'avait prise, en moyen-français, l'adverbe relatif « que ». Saint P. Fourier, comme ses contemporains, continue à l'employer à la place d'un pronom relatif précédé d'une préposition, pour marquer soit un rapport de manière :

« si la chose se passe en la maniere *que* l'avez entendu..., si la chose se passe en la forme *que* nous la souhaitons... » (O.62), soit un rapport de temps :

« à l'instant *que* le porteur.., sortait de ce lieu » (III,553) — « depuis l'heure *qu'*aurez reçu ce mot... » (O.55) — « a l'heure *que* nos Sœurs de Saint Nicolas communioient » (O.32) — « En l'an 1581 *que* le R. P. Louis Richeome était principal au collège du Pont » (III,397).

Pareil emploi est on ne peut plus régulier. Il se maintiendra pendant tout le cours du XVII^e siècle, bien que Vaugelas ait condamné « dans la confusion *que* d'abord ils se présentent à elle¹⁶ ».

Notons que nous n'avons pas rencontré *que* marquant un rapport de lieu. La langue de saint P. Fourier est donc ici en parfait accord avec la syntaxe du temps¹⁷.

QUE PRONOM RELATIF ET QUE CONJONCTION.

Entre « que » pronom relatif et « que » conjonction, il n'y a, en réalité, qu'une différence de fonction, non une différence de nature. Le pronom relatif *représente* en même temps qu'il *unit*; la conjonction *unit* seulement. De là vient que le rôle de « que » est parfois si difficile à discerner dans certaines constructions où, comme dans l'ancienne langue, plusieurs relatifs à des cas différents se rapportent au même antécédent. Dans une phrase telle que :

« Si ce garçon-là n'est... plus posé... *que* ne se montre celui *que* vous dites, *qui* lui a été compagnon et au témoignage duquel vous nous renvoyez, à grande peine le recevront nos Pères » (II,356), on peut considérer que le relatif *que* a pour antécédent *celui*. « Que »

16. Cf. BR. III, p. 510, et BR. IV, p. 878; voyez aussi les exemples cités par HAASE, p. 71.

17. *Que* pour *où*, marquant le lieu, devient en effet plus rare dans la seconde moitié du siècle.

fait encore fonction de représentant aussi bien que dans la construction simple¹⁸ :

« Si d'aventure on continuait en ces refus et plaintes *que* vous dites, ce serait très-bien fait que vous vous adressassiez à nos dits Pères » (II,356) — ou : « Je vous conseilleroie volontiers de rejeter le bastiment de ceste muraille *que* vous dictes a une aultre saison » (O.46).

Mais quand l'antécédent est indéterminé, comme il apparaît nettement dans :

« Cette autre fille qui est avec elle et qui a si peu d'esprit *que* vous dites, doit être renvoyée¹⁹ » (IV,121),

« *que* », relatif neutre, se relâche de sa fonction de représentant. Il est en voie de devenir simple conjonction et équivaut, à peu près, à *ainsi que*. « Que vous dites » devient un tour syntaxique figé semblable à « que je sache », « que je crois »..., etc.

Il en est de même dans une construction simple telle que :

« le défendeur... brouille et rebrouille sur ces fins déclinatoires, *qu'ils appellent* » (VI,237), au lieu de : « sur ces fins qu'ils appellent déclinatoires ».

L'inversion de l'attribut détache déjà « *que* » de sa fonction de représentant. Le tour se fige et peut s'accoler à un nom sans épithète, comme dans :

« Que les entrées de table, *qu'ils appellent*..., soient entièrement bannies [de leurs repas] » (VI,262), ou : « Il conviendrait... que si quelqu'un trouve sur son corps... quelque aposthume, ou clou (*qu'ils appellent*) ils le déclarent aussitôt au sieur Mayeur²⁰ » (V,82).

« *Que* » perd, cette fois, toute fonction de représentant, il devient conjonction. Cet important changement syntaxique fait dévier le verbe « appeler » de son sens habituel. Il faut, en effet, entendre désormais la locution : « qu'ils appellent » au sens de :

18. Il ne faut pas confondre ce tour avec celui : « l'enfant qu'elle dit qu'elle a vu », dans lequel le second *que* est nettement conjonction. Cf. là-dessus LE BIDOIS, t. I, p. 322, § 578 et suiv., et MICHAUT et SCHRICKE, *Grammaire française*, p. 386, § 713.

19. Nous maintenons rigoureusement la ponctuation du texte de ROGIE qui ne présente aucune virgule avant *doit*.

20. On rencontre ce tour chez VAUGELAS : « Il est vrai qu'il faut changer de mode, *qu'ils appellent* en matière de conjugaison » (*Rem.*, p. 62).

« comme ils disent », « ainsi qu'ils disent ». Elle a même valeur que la suivante :

« ...Plombières où les Pères Capucins se procurent un Hospice, *ainsi qu'ils appellent* » (II,349).

Cela montre le rapport étroit qui existe entre le pronom relatif, souvent appelé pour cette raison « conjonctif », et la conjonction.

LES INTERROGATIFS

FORMES INTERROGATIVES

INTERROGATION DIRECTE.

A côté de la forme usuelle « qu'est-ce » :

« de peur que [cela]... ne vous apportât des distractions continues à penser : *qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce?* » (I,314), signalons une intéressante forme dialectale : « qu'est-ci » :

« Nous... ne faisons rien ici, sinon que de nous tenir là tout ébahis à la mode de notre pays, et dire : *qu'est-ci, qu'est-ci, qu'est-ci?* » (II,247).

« Ci », dans cette locution, représente la forme écrasée de « ceci »¹. L'interrogation avec le pronom renforcé : « qu'est-cecy » est, en effet, encore usuelle au XVIII^e siècle. Le dictionnaire de l'Académie la donne dans ses exemples, à l'article « cecy ».

INTERROGATION PÉRIPHRASTIQUE.

Les formes périphrastiques formées au moyen de « est-ce » apparaissent dans bon nombre d'interrogations :

« *Qui est-ce* qui voudra plus faire des aumônes ci-après à ces pauvres hautaines? » (VI,123) — « *Qui est-ce* qui vous nourrit? » (I,111).

« *Qu'est-ce* qu'il y a à craindre si fort? » (V,125) — « Depuis

1. Cette forme assez rare se retrouve dans l'expression plus moderne : « comme ci, comme ça ».

quelle heure *est-ce qu'on* les recognoit saintes? » (O.62) — « *Pourquoi est-ce qu'au* marché de Dompaire vous ne trouverez pas tant de vin... comme... au *vostre* de Mirecourt » (O.44).

Toutes ces formes appartiennent encore à la langue familière.

Notons aussi le renforcement « c'est que ». Celui-ci est nettement rejeté par Vaugelas² :

« Je ne puis pas deviner *pourquoi c'est que*, ces deux vous laissant, pas une de toutes les autres... n'a voulu y aller » (IV,392).

REMARQUE STYLISTIQUE

Une différenciation paraît s'être faite suivant que la forme périprastique s'appuie sur une conjonction ou sur une préposition : « Ce que c'est que » porte sur l'identité, « ce que c'est de », sur la qualité. On sentira toute l'opposition, de valeur stylistique, qui existe entre les deux locutions, en comparant ces phrases :

« [II] ne reste qu'à trouver deux ou trois religieuses anciennes pour... instruire... les premières entrantes qui ne savent *ce que c'est que l'état régulier*. » (II, 58.)

et : « il leur était bien aisé de nous en débouter, ayant reconnu de plus près *ce que c'était de nous* » (VI,247) — « Il me semble qu'il n'a pas beaucoup d'esprit qui nous puisse servir... Je prie votre Révérence de bien examiner *ce que c'est de lui* » (VI, 182).

La dernière locution va jusqu'à prendre le sens de « ce qu'il en est de » :

« Je voudrais bien savoir *ce que c'est du Père Drouin*, s'il a de la parfaite humilité » (VI, 281).

EMPLOI DES INTERROGATIFS

QUI POUR QU'EST-CE QUI.

L'emploi de « qui » pour « que », pronom neutre, survivance d'une confusion répandue en moyen-français, persiste :

« à quel propos gourmander sa vie...? Et *qui* est plus à... déplo-
rer que ce soit lui-même qui porte ainsi... cette sienne chère et pré-
cieuse vie dans le fort des dangers?... » (IV,102).

Corneille et Rotrou en useront de même que saint P. Fourier³.

2. Cf. *Rem.*, p. 457*.

3. Voyez les exemples cités par F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*, t. III, p. 516, note 2.

QUI ET QUEL

Par contre, bien que certains grammairiens admettent encore : « *qui* est l'ennui » et « *quel* est l'ennui⁴ », et que Malherbe écrive « ne m'informerai-je point *qui* sont les principes des choses⁵? », nous n'avons pas rencontré « *qui* » en fonction d'attribut se rapportant aux choses, chez saint P. Fourier. Celui-ci paraît faire la distinction réclamée par Oudin⁶:

« ceux qui interrogent feront plus de difficulté à savoir *quelle* est cette chambre, *qui* sont ces filles? » (II,171).

Pour les personnes, il emploie généralement « *qui* » en fonction d'attribut pour marquer l'identité :

« *Qui* sont les filles de chez vous que vous... destinez [à cette œuvre?] » (I,302) — « *Qui* seront les personnes d'esprit qui, sachant tout cela, ne s'en doivent moquer? » (VI,122) » — « [Je] m'ay prins... a ma plume, luy demandant, *Qui* sont ces Religieuses là? *Qui* sont ces nouvelles saintes? » (O.62) — « *Qui* sont les deux que vous aviez conduites dernièrement à Verdun pour être novices? Et *qui* est celle qui s'en est retournée? » (I,111).

Dans les exemples suivants, saint P. Fourier fait une distinction très nette entre « *qui* » et « *quel* ». « *Qui* » interroge sur l'identité, « *quel* » sur la qualité :

« Avez-vous des intimes amis? Combien? *qui* et *quels*? Des filles qui se présentent? Combien? *Qui*? *Quelles*? et comment, c'est a dire sous quel dot, meubles et pensions? » (O.35).

Le dernier membre de phrase montre bien que chaque interrogatif porte sur un détail particulier et précis. Les fonctions de « *qui* » et de « *quel* » ne sauraient être mieux mises en lumière. Le rôle qualificatif de « *quel* » apparaît également dans cette phrase elliptique d'un mémoire remis à deux religieuses de la congrégation Notre-Dame allant s'instruire des usages monastiques auprès des Ursulines de Paris :

4. MAUPAS notamment, cf. BR. III, p. 516.

5. Cité par HAASE, p. 85.

6. Cf. OUDIN, p. 134 : « [*quel*] se construit devant le verbe substantif..., où je vous avvertis, de ne point vous servir de *qui*, si ce n'est quand le propos se rapporte à une personne. »

« [Elles s'informeront de tout...]. Les écolières, pensionnaires, *quelles en âge, qualité, nombre*, comment nourries et instruites, en quoi et par combien de maîtresses? » (I,114-115).

QUEL ET LEQUEL

« Quel » pour « lequel » reste usuel :

« pour apprendre de vous... si les susdicts sont prêts de vendre, s'ils en ont tenu quelques propos à M. Canon et *quels* » (O.15).

Il abonde surtout dans les écrits de style administratif, ce qui marque peut-être une tendance à devenir archaïque. Dans le mémoire cité plus haut, on trouve encore :

« Les deux Filles envoyées à Paris... prendront copie de leurs règles... Sauront si par fondation il y a nombre limité de personnes et *quel*... Combien de servantes et *quelles*? Combien d'officières en la maison et combien de maîtresses pour les classes et *quelles*... Touchant les biens meubles, *quels* en l'église et chacun des autres lieux » (I,114-115).

QUE SANS ANTÉCÉDENT DÉTERMINATIF, DANS L'INTERROGATION INDIRECTE.

Vaugelas condamne désormais cette absence de déterminatif dans l'interrogation indirecte. Il la reproche à Malherbe⁷, et Oudin ne l'accepte plus⁸. Elle se rencontre assez souvent chez saint P. Fourier, aussi bien en proposition négative qu'en proposition positive. On trouve d'une part :

« Vous me parlez de lucarnes... sur la rue... je ne sais *que c'est* » (O.32) — « Vous attendez de moi réponse sur ce que vous m'avez écrit ci-devant. Je ne sais plus *que c'est* » (III,246) — « les nouvelles ne sont pas telles que mon auteur les a dépeintes, mais quoi qu'il en soit, priez Dieu... sans néanmoins publier *que c'est* » (I,373),

et d'autre part :

7. Cf. *Rem.*, p. 173. MALHERBE en effet ne semble pas encore se préoccuper de cette construction. Cf. *Br.* III, p. 499.

8. Cf. *Gram.*, pp. 127-128.

« nos Sœurs... me mandèrent qu'elles avaient reçu de vos lettres pour moi, mais, ne sachant que je fusse à Nancy, elles les avaient envoyées à Matlaincourt, dont je suis marri, car je désirerais bien savoir *que c'est* » (I,279) — « [Apportez] avec vous copie de l'escript que Monseigneur le Primat a de Rome... Il scaura bien *que c'est* lors que luy demanderez » (O.22) — « certaines filles dévotes... se sont assemblées à Lamothe... faut aller voir *que c'est* » (II,201).

Le changement d'usage commence sans doute à se faire sentir en Lorraine, car saint P. Fourier exprime le déterminatif presque aussi souvent qu'il l'omet. Mais « ce » pourrait bien marquer encore une insistance. On en jugera en comparant les exemples suivants à ceux qui précèdent :

« me semble que ce sera très-bien fait de présenter à Dieu... tout ce que nous pourrons de meilleur à l'intention du sujet que désire Monseigneur le Duc. Je ne sais pas *ce que c'est*, mais, quoi qu'il en soit, il est très-important » (II,350) — « Mr. le Principal du Collège de Vitry m'a... écrit que quelque secret s'est passé à Châlons entre lui et nos deux saints confrères. Nos Sœurs du dit Vitry m'ont déclaré *ce que c'est* » (II,363) — « Je vous prie aussy que... vous disiez toutes un Veni Creator... a l'intention d'une affaire que le R. P. Terrel... doit desmeler ces jours icy avec un digne personnage, de grande qualité... Le Pere vous dira *ce que c'est* lors qu'il aura la consolation de vous veoir » (O.55).

La nuance apparaît particulièrement dans ce texte où saint P. Fourier souligne l'opposition :

« Aujourd'hui... se doit démêler... une affaire importante... J'ai pensé que mon devoir était de... [la recommander à] vos meilleures dévotions... Je vais vous dire *que c'est*, de peur que l'ennemi ne vous apportât des distractions... à penser : qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce? C'est que... Monseigneur de Verdun [doit demander à son Altesse]... 10 ou 12 pieds de largeur dans la rue pour agrandir votre monastère... Voilà *ce que c'est* » (I.314).

« Que c'est » est la forme ordinaire de l'interrogation indirecte, mais le fait dont il est question n'est pas seulement repris par *c'est que*, il a été auparavant fortement souligné par la triple interrogation : *qu'est-ce?* Celle-ci prépare la finale : « Voilà *ce que c'est* », dans laquelle l'adverbe de présentation, *Voilà*, met *ce* en relief.

Notons que, pratiquement, le tour « que c'est » est loin d'avoir disparu en France. Malgré les condamnations des grammairiens, on le retrouvera jusque chez les classiques⁹. Saint P. Fourier n'est donc pas sensiblement en retard sur ses contemporains français.

LES INDÉFINIS

RELATIFS EN FONCTION D'INDÉFINIS

QUI... QUI.

« Qui », répété et signifiant « les uns..., les autres », constitue un véritable indéfini. Saint P. Fourier l'emploie assez souvent :

« Outre ces quatre [malades] ordinaires qui ont admodié les infirmeries... il s'y en présente souvent des extraordinaires qui y prennent aussi part, *qui* plus, *qui* moins, selon les occurrences » (VI,298) — « Autres filles... prendront la place... [pour enseigner] en diverses chambres de location, *qui* ça, *qui* delà » (II,202), ou encore : « notre pauvre... pays où tout le monde se meurt, *qui* de peste, *qui* de male faim, *qui* de coups d'épée..., *qui* d'inquiétude et de mille soucis » (VI,61)

Ce pronom est très en usage au xvii^e siècle, comme nous l'apprend Vaugelas¹, mais son cas soulève une assez vive discussion. Vaugelas prétend que les bons auteurs ne s'en servent pas. Dupleix et La Mothe Le Vayer soutiennent le contraire et trouvent cette façon de parler très élégante².

QUEL... QUE EN VARIABLE DE CONCESSIVES.

Saint P. Fourier emploie « quel », attribut, sans son appui conjonctif, « que » :

9. Cf. HAASE, p. 87, § 42.

1. Cf. *Rem.*, p. 51.

2. Cf. *Comment.*, p. 106.

3. Nous empruntons ce terme à MM. LE BIDOIS; cf. *Syntaxe du français moderne*, pp. 335 et suiv.

« [ils ont] jugé que le P. Lemulier y devait être prieur et point d'autre... *quel il soit* ou puisse être » (II,268) — « il ne se trouve en tout le diocèse..., aucun autre *quel il soit* à qui mon dit Seigneur défère tant » (I,236) — « [tenez] bon contre l'entrée des séculiers en vos chambres, *quels ils soient* » (I,429).

Cette absence est significative. Elle est déjà un indice notable d'archaïsme⁴ et éclaire ce qui va suivre.

L'évolution de « quelque » est, en effet, singulièrement en retard dans la langue de saint P. Fourier. Vaugelas aurait pu adresser aux Lorrains le même reproche qu'il adressait à certains provinciaux⁵. Pour le Père de Mattaincourt, l'indéfini dont Vaugelas distingue déjà nettement les règles d'accord⁶, n'a pas encore soudé ses éléments. Bien plus, le second membre fait même défaut dans certains cas. C'est ainsi que « quel » garde à lui seul la valeur d'un indéfini illimité et se passe d'appui conjonctif DEVANT UN NOM :

« est-il vrai que le Père Thillois a reçu l'Extrême-Onction?... J'ai fait faire des prières pour lui, *en quel état il soit* » (I,302) — « Ce sera bien fait... que vous... teniez bon contre l'entrée des séculiers en vos chambres... *quelle plainte ils en puissent former* » (I,429) — « il ne veut faire aucun ouvrage *de quelle espèce il soit* s'il n'a premièrement pris des instructions » (VI,459) — « *de quelle sorte il vous en aille* d'Anne Toussaint, je ne peux faillir que j'en reçoive du grand contentement » (V,241).

Vaugelas, comme on le sait, n'exige pas seulement la présence des deux éléments, il veut encore qu'ils soient soudés. Il condamne « *quel mérite que l'on ait* » et exige « *quelque mérite que l'on ait* ».

4. PATRU va jusqu'à prétendre contre VAUGELAS qu'il faut redoubler ce « que » non exprimé par saint P. Fourier. Il voudrait que l'on dise : « *quelque que* puisse être la cause ». Cf. VAUGELAS, p. 138, et *Comment.*, p. 274. MAUPAS cependant admettait encore dans une inversion : « je suis prest d'obeyr a vos commandements... *quels soient-ils...* ou *quels puissent-ils estre* » (*Gram.*, p. 73).

5. « C'est une faute familière à toutes les Provinces qui sont de là Loire de dire, par exemple : *quel merite que l'on ayt...* au lieu de dire : *quelque merite que l'on ayt*. Et c'est merveille quand ceux qui parlent ainsi s'en corrigent, quelque séjour qu'ils fassent à Paris ou à la Cour » (*Rem.*, p. 136).

6. Pas si nettement toutefois que Th. CORNEILLE et l'ACADÉMIE. VAUGELAS s'embrouille au sujet de « *quelle que* puisse être la cause ». Il croit qu'il faut dire « *quelque enfin que* puisse être la cause ». Cf. *Rem.*, p. 138, et *Comment.*, pp. 274 et suiv.

DEVANT UN ADJECTIF, « quel » s'accompagne généralement de « que », mais il en reste disjoint :

« Ce grand saint... reçoit et instruit très-volontiers... tous ceux qui s'adressent à lui... *quels* petits et *quels* pauvres *qu'ils* soient » (VI,545) — « *Quel* fâché *que* je sois de l'excès de vos prières, si ne peux-je me tenir que je ne vous en remercie » (III,551) — « Madame la Prudence... n'a garde, *quelle* grande *qu'elle* soit, d'aller trouver... quelqu'un des grands de ce monde, pour lui parler d'affaires lorsqu'il est prêt de se mettre à table » (VI,251).

Encore « que » fait-il parfois défaut :

— « il faut... en prendre une a louage [une maison], *quelle* chere elle puisse estre » (O.30).

Bien entendu, l'accord de l'indéfini s'impose dans tous ces cas. Il s'impose également lorsque « quel » précède un nom accompagné d'un adjectif. Aucune distinction n'est encore possible, chez saint P. Fourier, entre l'adverbe et l'adjectif indéfini :

« Si davanture vous parlez de ces affaires a... [d']autres externes *quels* grands amis qu'ils soient, gardez vous bien de leur rien toucher... de ce qui est en ces deux articles » (O.62).

La soudure tend à se faire néanmoins entre « quel » et « que » devant l'adverbe « peu », lorsque celui-ci est attribut. On rencontre parfois des phrases telles que celles-ci :

« Vous suffise... de croire que ce n'est pas sans cause raisonnable que je demeure encor icy... et qu'y travaillant *quelque* peu que ce soit je n'ay pas la liberté de tant escrire » (O.28).

Ailleurs, la disjonction reparaît :

« Ledict R. Pere a regretté... [que les] personnes qui l'attendoient a Espinal... luy ravirent... le moyen de sejourner quelque peu davantage a lentour de chez vous. Mais *quel* peu *qu'il* s'y soit arrêté, il n'a pas laissé pourtant d'y apprendre tout plein de vos bonnes nouvelles » (O.59).

Nous avons dans cette phrase même, un excellent exemple de la différence qui existe encore, pour saint P. Fourier, entre l'indéfini simplement employé avec le sens quantitatif « quelque peu davantage », et l'indéfini en variable de concessive : « quel peu qu'il s'y soit arrêté ».

AUTRES TERMES EN VARIABLE DE CONCESSIVE.

« QUICONQUE » s'emploie également en variable de concessive et se passe d'appui conjonctif :

« [il faut] n'y admettre personne, *quiconque elle soit* » (O.25).

« COMMENT... QUE » reste usuel :

« *Comment qu'il en aille*, le coup est important pour nous » (II,381).

Remarquons en outre que d'autres expressions adverbiales telles que « SI PEU » peuvent prendre la même valeur indéfinie :

« si je m'abandonnoie ainsy a voïager... il ne pourroit survenir *si peu* de pluye, ou d'autre temps fascheux, *que* je ne pourroie arriver en ma paroisse pour les confessions des pauvres gens... » (O.37).

L'expression équivaut, en fait, à « quelque peu de pluie qu'il survienne... je ne pourrais... ». *Si peu... que* entre bien ici en variable de concessive.

INDÉFINIS DE VALEUR POSITIVE-NÉGATIVE

PERSONNE.

« Personne » achève, à l'époque, son évolution commencée au cours du xvi^e siècle. De nom féminin qu'il était, il tend de plus en plus à être employé comme pronom indéfini.

Sous l'influence de la négation, il est devenu négatif, mais sa syntaxe reste hésitante. Saint P. Fourier paraît suivre l'usage adopté par Vaugelas dans sa remarque⁷. Quand « personne » est employé au sens général ou se rapporte à un homme, il le fait neutre :

« si ne vous proposeray-je *personne* que je n'estime, ou pour mieux dire que je ne sache au vray estre tout évidemment solvable et *assuré* » (O.47) — « Les subtilités et disputes pernicieuses... de nos superbes étudiants nous occasionnent bien de ne recevoir à la profession *personne* qui ne soit bien *instruit*, bien *informé*... et bien *examiné* sur tous les points de l'Institut » (V,496).

S'il se rapporte à une femme, il le laisse féminin :

7. Cf. Rem., p. 6.

« vous vous trouverez bien de... n'y admettre *personne* quiconque *elle* soit qui y apporte aucune difformité » (O.25).

Au pluriel, saint P. Fourier fait aussi l'accord d'après le sens, ce qui est également admis par Vaugelas⁸ :

« elles ne pourront... rien donner ny offrir... aux *personnes* externes, ni leur rien demander à quiconque ce soit, ny rien recevoir d'eux » (C.,II,110).

Mais devant un adjectif, « *personne* » est encore construit sans « de » :

« pensez-y... et m'en écrivez... votre opinion, mais en sorte que *personne étrange*⁹ ne puisse entendre le fond si d'aventure vos lettres s'égaraient » (II,13) — « ce novice est présentement à Lunéville... *Personne autre* ne se présente » (III,274).

RIEN.

« Rien » a également subi l'influence de la négation. S'il garde encore quelque chose de son sens positif originel, il n'est, en fait, employé que dans des phrases négatives ou de sens négatif comme :

« comment ferons-nous pour soulager un peu nos Pères de Viviers en leur chœur parmi ces bons jours¹⁰? Ils n'ont *personne* chez eux qui connaisse *rien* » (V,462) — « Ce seroit tresbien faict qu'ils s'y emploiasent mais sans faire semblant que vous en sceussiez rien » (O.34).

« Faire semblant » signifiant, dans le vocabulaire de saint P. Fourier, « laisser paraître, montrer », *rien* équivaut à « quelque chose », mais la pensée qui domine la phrase est négative.

On peut en dire autant d'une phrase comme celle-ci, où selon la logique, « rien » équivaut à « quoi que ce soit » :

« Il se faut bien garder de *rien* faire, ou *rien* dire, ou *rien* permettre... qui puisse déplaire à ce bon Monsieur » (V,60).

En fait, « rien » est senti comme un terme négatif. Il ne fait que renforcer l'idée de privation.

8. Cf. *Rem.*, p. 9 et p. 467*. VAUGELAS essaie de justifier MALHERBE, mais cet accord est discuté. L'ACADÉMIE tranchera au désavantage de VAUGELAS. Cf. *Comment.*, pp. 9 et suiv.

9. Entendez : *étrangère*.

10. Fêtes (qui nécessitent des offices chantés).

AUCUN.

Au contraire, « aucun » se rencontre encore au sens positif, au début du xvii^e siècle. Pourtant il vieillit. Il est déjà fort rare au singulier où Maupas et Oudin ne l'acceptent plus qu'en phrase négative¹¹. Au pluriel, Oudin lui préfère « quelques-uns ».

Saint P. Fourier l'emploie encore assez fréquemment au sens positif, soit comme PRONOM :

« Si *aucun* veut venir apres moy qu'il renonce a soy-mesme » (C.,II,160) — « Quelques-uns de ceux qui sont de reste¹²... vivent d'aumônes... n'osant rien demander à leur congrégation de peur de lui être importuns en ces mauvais temps, nonobstant qu'*aucuns* d'entre eux n'attendent qu'une extrémité de faim pour leur dernier mets » (VI,265),

soit comme ADJECTIF :

« examinez les remarques que j'ai faites sur *aucuns* mots du mémoire » (I,242),

et notamment dans la locution « aucune fois » que Vaugelas trouve archaïque :

« *Aucunefois*, pour un petit pain blanc... donné bien a propos... ils gaignent... la bienveillance et l'ame toute entiere du pauvre » (O.60 bis) — « elles pourront *aucunefois*... se mettre en deux ou trois bandes » (C.,II,300) — « notre Bon Seigneur... ne permettra jamais que rien arrive à ses chères épouses, qui ne tourne.. à leur plus grand profit, quoique ce soit *aucunes fois* par des moyens occultes » (V,329),

ainsi que dans l'adverbe « aucunement ». Celui-ci se maintiendra jusqu'à la fin du siècle avec le sens de « quelque peu ». Il n'est donc pas surprenant que saint P. Fourier l'emploie constamment avec ce sens :

« je me ressens *aucunement* affligé et en peine de ce que... vous me dites qu'avez si peu de pensionnaires » (I,123) — « Je désire savoir si le R. P. Gontier et ses gens sont *aucunement* satisfaits et contents » (I,190) — « [Prenez] avis de Sœur Nicole aux endroits *aucunement* importants » (I,186) — « me sachez un peu à dire... si

11. Cf. MAUPAS, p. 175, OUDIN, p. 136, et BR. III, pp. 521-522.

12. Qui survivent.

Mademoiselle Maillet se trouve mieux..., car le post-datum de ses lettres portait qu'elle était *aucunement* mal disposée de sa santé » (II,361).

« *Aucun* » et « *aucunement* » sont donc des indéfinis de sens positif pour saint P. Fourier. Ils ne deviennent négatifs qu'en phrase négative ou de sens négatif :

« En *aucune* saison ny en *aucun* jour... [elles] ne feront point... de collation entre leurs deux repas » (C., II,319) — « point d'espérance de lever *aucuns* grains en la prochaine année » (0.59) — « Le traitement... de table sera... uniforme pour toutes... sans qu'il soit *aucunement* permis a la cuisiniere... d'y gratifier les unes ou les autres » (C., II,316).

PAS-UN.

Cet indéfini négatif par excellence reste d'un emploi tout à fait fréquent dans la langue de saint P. Fourier, tant comme pronom, que comme adjectif :

« Le noviciat sera en un lieu séparé des aultres Religieuses... et dans iceluy n'entrera *pas-une* » (O. V., 41) — « ne permettons jamais que ce meschef arrive a *pas-un* d'entre nous » (0.60) — « pour ce respect là plustost que pour *pas-un* aultre » (0.26) — « Je ne permettroie pas qu'elle entrast... en *pas-une* religion » (0.28).

Comme on le voit par ce dernier exemple, le composé est si bien soudé qu'il peut s'employer à côté de « pas ».

IL N'Y A CELUI.

Dans cette catégorie d'indéfinis, relevons enfin la survivance du démonstratif employé en fonction d'indéfini négatif dans la locution archaïque « il n'y a celui » ;

« Le Père Maurice... laboure si... diligemment son champ qu'il *n'y a celui* là-dedans qui ne l'admire » (VI,303) — « la tempête sonnait si dru... qu'il *n'y avait celui* de là-dedans des nôtres qui ne tremblât continuellement de peur » (IV,245).

Ce tour, auquel Andry de Bois-Regard trouvera encore une certaine élégance, est malgré tout bien près de disparaître¹³.

13. Cf. BR. IV, p. 866, et BRUNOT et BRUNEAU, p. 364.

INDÉFINIS RELATIFS A LA QUANTITÉ

UN AU SENS DE QUELQU'UN.

Ce pronom qui devient archaïque ne se maintient plus que dans la langue familière¹⁴. On le retrouve de temps en temps chez saint P. Fourier.

« Si ce chanoine-là de H..., duquel vous me parliez... est *un* qui s'appelle Biceley..., il faut vite ment rétracter ce que je répondis » (V,258) — « si quelqu'un se montre insolent ou superbe... (ce que néanmoins je ne crains pas d'*un* de la troupe » (V,229).

CHAQUE ET CHACUN.

Saint P. Fourier emploie déjà fréquemment « chaque ». Parfois même, il semblerait faire la distinction entre le pronom et l'adjectif telle que l'exige Malherbe¹⁵ :

« sur *chascque* point » (0.28) — « Touchant les biens meubles [il faut savoir] quels en l'église et *chacun* des autres lieux et pour *chaque* personne » (I,115).

En réalité il n'en est rien. Il continue à se servir abondamment de « chacun », adjectif, non seulement dans les expressions toutes faites telles que : « par chacun jour, par chacune semaine, par chacun an..., etc... » :

« on dira... *par chascun* jour une messe a leur intention » (0.24) — « garder l'argent de l'enfant et lui distribuer *par chacune* semaine » (I,117) — « *Par chacun* an, au jour de feste d'Assomption... elles feront la renovation de leurs vœux » (C., II,182) — « *a chacune* fois qu'il sera question de faire de ces despenses » (C., II,122), mais encore ailleurs :

« [Elles s'informeront si le dortoir] est divisé en plusieurs chambres à *chacune* Dame la sienne » (I,115) — « les filles de *chacune* maison » (I,96) — « examinez bien ce qu'il peut falloir à

14. Cf. BR. III, p. 300.

15. Cf. BR. III, p. 520, et D. M., p. 404. Remarquons que MAUPAS admet encore *chacun* adjectif (Gram., p. 176).

chacune fille pour chacun de ces six points » (I,242) — « [les] objections qu'il formait... sur *chacun* mot ou période » (III,554).

Cet emploi est archaïque. Vaugelas le rejette¹⁶, et Oudin trouve que « *chacun* » pour « *chaque* » a fort mauvaise grâce¹⁷.

Il arrive aussi à saint P. Fourier d'employer « *chacun* », pronom, au pluriel. On trouve, en effet, dans l'original de Vught :

« elles s'efforceront d'être parfaitement obeissantes et exactes, *chascunes* en leurs charges » (O.V., 65).

Il convient toutefois de souligner que cet original est un brouillon. Le cas est exceptionnel. En général, saint P. Fourier emploie toujours « *chacun, chacune* » au singulier.

La vieille locution « un *chacun* » continuera à vivre à l'époque classique, mais déjà, bien avant Richelet, Oudin la trouve peu élégante. Il conseille de dire « *chaque homme* » plutôt qu'« un *chacun homme*¹⁸ ». Saint P. Fourier ne paraît se servir d'« un *chacun* » que par effet de style :

« [les animaux sacrés] que vit le saint prophète Ezéchiel.. ne reculaient pas, mais *un chacun* cheminait devant sa face, c'est-à-dire, ils s'avançaient toujours et *un chacun* d'iceux cheminait à l'endroit de sa face » (V,383).

Il est d'ailleurs très rare qu'il l'emploie.

QUELQUE.

« *Quelque* », signifiant « environ », prend toujours la marque du pluriel. Tout le xvii^e siècle en usera ainsi malgré la remarque de Vaugelas¹⁹.

« Il n'aura pas assez pour vous paier entierement et *quelques* cinquante francs luy manqueront » (0.3) — « *quelques* cent ou deux cents francs de mauvais mesnage » (0.26) — « les Religieux d'icy... veulent absolument que... je demeure... *quelques* huict ou quinze jours avec eulx » (0.29) — « ce sont *quelques* quinze jours » (0.29).

16. Cf. les Remarques posthumes dans l'édition CHASSANG, t. II, p. 393.

17. Cf. *Gram.*, p. 137.

18. Cf. *Gram.*, p. 138. MAUPAS, au contraire, ne faisait aucune difficulté d'accepter « un *chacun homme*, une *chacune ville* » (*Gram.*, p. 176).

19. Cf. *Rem.*, p. 4. Voyez les exemples de CORNEILLE, RACINE et LA BRUYÈRE cités par HAASE, p. 103.

QUELQUE CHOSE.

« Quelque chose » est en voie de devenir un pronom neutre, mais la locution n'est pas encore tout à fait figée. Aussi saint P. Fourier, comme ses contemporains, conserve parfois au mot « chose » sa valeur de nom et fait accorder l'adjectif qui s'y rapporte, au féminin :

« s'il y a heu *quelque chose* ou *dicte* [ou] *escripte* par quelqu'une... ne prenons tousjours le faict ou le dict au pied de la lettre » (0.28) — « de peur... [qu'] il prétendit leur demander *quelque chose* plus *grande* que ce qu'il leur aurait donné » (Op. N-S., II, 447).

Parfois au contraire, il considère la locution comme un tout et laisse l'adjectif au masculin :

« si elles sentent... que *quelque chose* leur soit *suggeré* de la part de ce dragon meurtrier » (O.V., 42).

Le changement d'usage commence à se faire sentir. Jusqu'en 1640 néanmoins, saint P. Fourier hésitera dans la construction de cet indéfini. Tantôt il fait rapporter directement au mot « chose » l'adjectif qui l'accompagne, comme nous venons de le voir²⁰ :

« s'il trouvoit *quelque chose estrange*, dictes luy que pour ce qu'ils vous sont parents, vous n'osez les traicter aultrement » (0.3-1607) — « pour recognoistre s'il y a point *quelque chose* là dedans *contraire* a vos intentions » (0.62-1640);

Tantôt, au contraire, il fait de « quelque chose » un véritable indéfini neutre et construit l'adjectif avec *de* :

« cela a faict venir l'appetit a nos Sœurs de Nancy de faire *quelque chose de semblable* » (0.13-1621) — « s'imaginant sans doute... que ce doit être *quelque chose de grand* » (VI, 650-1640).

Il en est de même avec « mieux » :

« je voudroie bien scavoir *quelque chose de mieux* » (0.33).

Toutes ces hésitations de l'usage sont signalées par Vaugelas. Lui-même n'ose pas trancher la question. Il concède qu'il y a encore des cas où « quelque chose » réclame un adjectif féminin, mais

20. Il en est de même pour « autre chose » :

« pour tout allègement et remède à tant de sortes de difficultés, il faut par nécessité... *autre chose* plus *grande* et plus efficace que nos voyages, que nos entrevues, que nos lettres » (IV, 200) — « des pauvres simples Religieux qui n'aspirent à jamais obtenir *autre chose* plus *grande* » (V, 217).

il penche pour en faire une locution neutre et ajoute à la fin de sa remarque « qu'il est beaucoup plus fréquent, plus françois, et plus beau de donner un adjectif masculin à quelque chose²¹ ». La langue de saint P. Fourier marque donc nettement la période de flottement pendant laquelle l'usage moderne s'établit.

TRÊSTOUS.

L'archaïque « trêstous » se rencontre encore, mais rarement, chez saint P. Fourier :

« Il me semble proprement que vous ne voulez vous contenter de cette riche robe de noces que vous portez déjà *très-tous* » (IV,162) — « elles s'estudieront incessamment *tres-toutes* en leur Communauté... a... honorer et servir [la Bienheureuse Vierge Marie] » (C., II,188).

LES NUMÉRAUX

NUMÉRAUX CARDINAUX

NUMÉRATION PAR DIX ET NUMÉRATION PAR VINGT.

Saint P. Fourier emploie déjà « soixante et dix » et non « septante¹ » :

« Dans une ville si peuplée que la vostre... *soixante et dix* bouches (si tant il y en avoit) de Religieuses si sobres... peuvent-elles... rencherir les vivres et toutes les denrées » (O.44), mais la numération par vingt persiste chez lui dans un certain nombre de formes :

21. *Rem.*, pp. 467* et suiv. Cf. également p. 220, et *Comment.*, pp. 433 et 827. A la fin du siècle, en 1689, RICHELET pourra condamner sans hésitation cette phrase de VOITURE : « Je voudrois que vous m'eussiez commandé quelque chose de bien difficile, et à laquelle j'eusse de la repugnance. » RICHELET corrige en effet à laquelle par à quoi, et déclare que *quelque chose* est masculin. (*Les plus belles lettres des meilleurs auteurs françois, avec des notes*, p. 418.)

1. VAUGELAS condamne radicalement « septante » ainsi que « octante » et « nonante », cf. *Rem.*, p. 420. OUDIN les admet encore en termes d'arithmétique, cf. *Gram.*, p. 92. MÉNAGE sera du même avis, cf. *Comment.*, p. 723.

« Il n'y en a pas encore plus de cent ou de *six vingts* » (IV,34) — « sont quelque *huit vingts* ans » (III,403) — « On voyait lors des tables de soixante francs par an..., maintenant on n'en voit plus qu'à *huit ou neuf vingts francs* » (III,397) — « une somme de *douze vingts* francs » (III,423) — « [une] bonne pension... de deux cents ou *douze vingts* francs » (VI,19).

Néanmoins cet emploi est conforme à l'usage, puisque l'Académie admet encore les formes en *vingt* et qu'Oudin, lui-même dit qu'il faut écrire : « six vingts plustost que cent vingt² ».

MIL ET MILLE.

Par contre, saint P. Fourier ignore totalement ou veut ignorer la forme « mille » ; il n'écrit jamais que « mil » tant dans l'expression d'une somme : « est-il bon d'abandonner *mil* a douze cents francs » (0.51) ou : « avec *mil* et *mil* remerciments a Dieu » (0.45), que dans l'expression d'une date :

« ce troisieme du mois d'octobre *mil* six cents trente huit » (0.60).

A la même époque cependant, Malherbe se sert indifféremment des deux formes et Oudin déclare déjà qu'il faut réserver *mil* à l'expression des dates³.

MILLION ET MILLIASSE.

Quant à « million », saint P. Fourier ne l'écrit qu'avec une seule *l* : « [ce] trespieux Monsieur... me defere trop, trop, trop, *mil*ion de fois trop » (0.62).

On voit par cet exemple que saint P. Fourier n'est pas ennemi de la numération vague qui irrite Malherbe. « Milliasse » lui sert également à cette fin : « une *milliasse* de papiers » (IV,231).

ET ENTRE DEUX NOMBRES.

« Et » entre deux nombres dont le deuxième est autre que « un » est un souvenir de l'ancienne langue. On le retrouve parfois

2. *Gram.*, p. 92.

3. Cf. Bn. III, p. 286.

chez saint P. Fourier, comme on le rencontre encore chez Balzac et chez Corneille⁴ :

« *soixante et dix* » (0.44) et : « [les] *quatre mils et cinq cents francs* qu'il a delivré » (0.26) — « lorsqu'il n'y avoit en tout qu'environ *trois cents et cinquante* mesnages [à Mirecourt] » (0.44), mais on trouve aussi : « *quatre mils cinq cents francs* » (0.26) — « *deux mils deux cents* » (0.21).

ACCORD DE CENT ET DE MIL.

Bien que Vaugelas fasse observer que « mille » est invariable⁵, saint P. Fourier le fait accorder de la même façon qu'il fait accorder « cent ». L'un et l'autre restent au singulier quand ils sont employés seuls ou quand ils précèdent un autre nombre. Quand au contraire ils se trouvent multipliés par un autre nombre, ils prennent la marque du pluriel :

« quand mesme il y en auroit cinq cents, *mil*, deux *mils*, cinquante *mils* » (0.26) — « c'est peu de deux *mils* francs pour le dot » (0.25) — « *cent* a deux *cents* francs de mauvais mesnage » (0.26) — « a *cent*, a deux *cents*, a trois *cents* lieues » (0.39).

EMPLOI PARTICULIER DES NUMÉRAUX CARDINAUX.

Remarquons enfin que saint P. Fourier emploie substantivement les adjectifs cardinaux pour indiquer l'heure⁶. Rappelons :

« Comme elle a entendu qu'*une* apres minuict sonnoit » (0.62) — « dés... les neuf heures jusques apres *les onze* » (0.39) et : « Ce pauvre garçon, qui a ouï sonner la demie *après dix*, m'a tellement pressé que je n'ai osé le retenir » (V,239).

Cette dernière expression vit encore dans le Nord et dans l'Est.

4. Malgré la règle qu'en donne OUDIN, l'usage reste flottant, cf. BR. III, p. 287.

5. Cf. Rem., p. 392.

6. Voyez plus haut : « L'article défini et le nom complément de temps », p. 147.

NUMÉRAUX ORDINAUX

FORMES ARCHAÏQUES.

Il ne subsiste plus que quelques traces des anciens ordinaux latins dans le vocabulaire de saint P. Fourier. Signalons :

PRIME, dans les expressions « de *prime* sault » (0.44-I,95-VI,118), « de *prime* face » (I,86), et dans le langage religieux, pour désigner l'office des premières heures du jour : « les *Matinès* et les *Primes* » (0.53).

TIERS et QUART, au lieu de « troisième » et « quatrième », paraissent un peu plus en usage⁷ :

« nos gens... étaient tous les jours.. sur le chemin de Pont-à-Mousson, tantôt le P. Manceau, le lendemain le P. Marc, le *tiers* jour ou le *quart* un autre messenger » (IV,245).

TIERCE et QUARTE, leurs féminins, ne se retrouvent que dans des expressions bien connues, telles que :

« Mr. de Ville est alité d'une double *tierce* » (IV,237) — « je vous prie que nous sachions... si la fièvre s'en est allée... et comment elle s'appelait de son nom, si c'était *tierce* ou autre » (V,382) — « si Mr. de Saint-Eloi... est guéri de sa *quarte* » (IV,293).

TIERCEMENT se rencontre quelquefois : « Notez... *tiercement* » (I,244).

Il est d'ailleurs défendu par Oudin. Celui-ci veut qu'on dise « premierement, secondement et non deuxiesmement, tiercement et non troisesmement⁸ ».

Quant à DIXME, nous avons vu qu'il était encore au masculin. Il a aussi un pluriel : « lever le *dixme* », « des gros *dixmes*⁹ ».

7. MONTAIGNE les employait encore, cf. VOIZARD, p. 39.

8. *Gram.*, p. 274.

9. « faut bien prendre garde qu'en la lettre de justice... on ne parle de gros *dixmes* ou de menus *dixmes* » (IV, 75). Voyez l'exemple cité plus haut, p. 125.

EMPLOI DES ORDINAUX.

Selon l'usage du temps, saint P. Fourier continue à employer les ordinaux dans les dates :

« Jeudy dernier *neufiesme* du present mois » (0.32) — « Je vous supplie que depuis le *vingtiesme* du mois present jusques au *septiesme* de mars... vous faictes quelques... devotions¹⁰ » (0.29).

10. Généralement il emploie les chiffres romains : « ce jourd'huy XX^e de Decembre j'ay receu vos lettres du XVI^e de Novembre » (0.28).

CHAPITRE II

LE VÉRBE

LES FORMES DU VERBE

ACTION ANALOGIQUE

INFLUENCE DE LA CONJUGAISON INCHOACTIVE.

Cette influence, très forte au xvi^e siècle, se fait encore sentir¹. Saint P. Fourier conjugue « tressaillir » comme si ce verbe appartenait à la 2^e conjugaison. Il écrit au présent de l'indicatif :

« je tressaillis de joye » (O. 45; I, 291; IV, 336) — « on tressaillit » (O. 39) — « Il tressaillit » (IV, 352) — « vos doigts tressaillissent de joie » (IV, 144),

et, de même, à l'imparfait : « je tressaillissoie » (O. 60 bis).

Notons aussi un exemple de « allongir » :

« des difficultés qui *allongissent* les procès » (VI, 260).

En Lorraine, les anciennes terminaisons infinitives en *-gier* et *-chier* se sont généralement réduites à *gir* et *chir* prononcés, la plupart du temps, *gi* et *chi*. Comme les infinitifs réguliers en *ir* ont eu, au xvii^e siècle, une tendance à perdre leur *r* finale dans la prononciation², les confusions étaient faciles. « Allongi », « mangi », « marchi » s'entendent encore dans les patois des Vosges³.

On trouve par contre, « enhardier » pour « enhardir »⁴ :

-1. Cf. Br. II, p. 324, et Br. III, p. 304; sur *saillir* et *tressaillir*, voyez notamment Br. II, pp. 346 et 347.

2. Voyez là-dessus OUDIN, p. 27, VAUGELAS, p. 198, et *Comment.*, p. 404.

3. Cf. ZÉLIQZON.

4. Les dict. de NICOT, de RICHELET et de l'ACADÉMIE ne donnent que *enhardir*.

« elles se sont *enhardiées* vous supplier qu'il vous plaise... » (O. 1),

et « ahurer⁵ » pour « ahurir » :

« quel désespoir à une âme ja d'ailleurs *ahurée* de se voir ainsi rebutée de toutes parts » (II, 11).

« Bruire », qui résiste également à l'influence de la conjugaison inchoactive⁶, se rencontre encore chez saint P. Fourier :

« Ces messieurs qui *bruient* ainsi » (II, 126).

CONFUSIONS ENTRE LES DIFFÉRENTES CONJUGAISONS.

« Recouvert » est employé comme participe de « recouvrer » :

« reprochez-moi mille fois le jour la santé que m'avez *recouvert* par vos prières » (VI, 123).

Cette confusion est encore fréquente. Malherbe lui-même la commet⁷.

LES RADICAUX

ALTERNANCE : A — Ê.

DÉCLARER garde son balancement :

« je *declaire* (O. 60) — « *declarer* » (O. 18 et O. 33) — « elle *declaroit* » (O. V., 50),

avec un participe analogique : « *declairez* » (O.V., 39).

ALTERNANCE : É — OI.

CHEOIR. — A côté des formes régulières :

« *chéant* sur sa face... [elle] *cheut* aux pieds d'iceluy » (Op. N.-S., II, 501),

notons le futur analogique :

« [je] n'y *rechoirai* plus » (II, 76).

ASSEOIR et SEOIR. — Relevons : « *s'asseyant* sur la terre »

5. « Ahuré » subsiste dans les patois lorrains sous la forme *âharaye* (cf. ZÉLIQZON.)

6. Cf. FOUCHÉ, *Le verbe français*, p. 31.

7. VAUGELAS et OUDIN luttent contre cet emploi abusif du participe « recouvert » pour « recouvré ». Cf. BR. III, p. 305.

(III, 110). C'est la forme donnée par Vaugelas, qui fait en cela une différence entre le simple et le composé⁸. On trouve aussi :

« [elles] ne *s'assieront* qu'icelle ne soit premierement assise ou qu'elle ne les ait adverti de se *seoir* » (C, II, 346) — « [on] la conduira au siege... de la Supérieure où elle se *siera*⁹ » (C, IV, 51).

ALTERNANCE : OU — EU.

POUVOIR. — Un exemple de « *peuvions* » :

« ayant quitté des autres lieux esquels *nous peuvions* être beaucoup plus assurés » (VI, 221), paraît bien devoir être attribué aux copistes. Il est unique et nous n'avons rien rencontré de semblable dans les originaux.

Remarquons, à propos de ce verbe, qu'à la 1^{re} pers. du singulier du présent de l'indicatif, saint P. Fourier emploie aussi fréquemment « je *peux* », que « je *puis* » sans marquer aucune préférence. La première forme est, comme on le sait, rejetée par Oudin, et la plupart des autres grammairiens penchent aussi pour « je *puis*¹⁰ » :

« Je ne *peux* y aller » (O.16) — « je ne *peux* encor partir » (O.34) — « je ne *peux* dire aultre chose » (O.44),
et : « je ne *puis* attendre » (O.15) — « je ne *puis* faire aultrement » (O.28) — « je... ne *puis* vous en rien dire » (O.32).

TROUVER. — Cet infinitif, qui hésite, à l'époque, entre « *treuver* » et « *trouver* », fait l'objet d'une remarque de Vaugelas¹¹. Une conjugaison régulière essaie de se refaire soit en *eu*, soit en *ou* ; les deux tendances sont en lutte.

« Il se *treuve* » ne se rencontre qu'une seule fois chez saint

8. « Au gerondif et au participe : *s'asseiant* et non pas *s'asseant*, quoy que le simple soit *seant* » (Rem., p. 166). Voyez les exemples de *s'asséant* donnés par F. BRUNOT dans l'*Histoire de la langue française*, t. III, p. 309. La plus grande confusion règne alors dans la conjugaison de ce verbe. Voyez également t. III, pp. 307 et suiv.

9. VAUGELAS donne *il seiera* (Rem., p. 539), mais MÉNAGE est pour *siéra* (Comment., p. 899). Le verbe simple commence d'ailleurs à n'être plus guère employé à la forme personnelle. Pour le composé, TALLEMANT conjuguera : *je m'assieray, il s'assiera, elles s'assieront* (Comment., p. 321).

10. Cf. OUDIN, p. 170, VAUGELAS, p. 65, et BR. III, p. 315.

11. Rem., p. 133. Il préfère, bien entendu, *trouver* à *treuver*, mais les deux formes sont encore très en usage au début du siècle. MÉNAGE n'osera pas condamner absolument *treuver*. (Cf. Comment., pp. 270 et 271.)

P. Fourier, dans les « Règles de modestie », et nous paraît dû à l'éditeur plutôt qu'à lui :

« que rien de messeant ne se *treuve*... » (p. 154).

Partout ailleurs on rencontre les formes en *ou* :

« ils y *trouveront* assez a manger » (O.44) — « vous ne *trou-verez*... » (O. 44) — « je vous supplie... de le *trouver* bon, ainsi que [je] le *trouve* » (IV, 72) — « les lettres de Mr. de Voulton me plai-sent bien, et *trouve*... la procédure... pleine de prudence » (IV, 20).

Le souvenir du radical tonique ne persiste que dans le substan-tif verbal « la *treuve* » :

« *la treuve* » d'un bienfaiteur » (I, 246) — « sans leur décou-vrir *la treuve* de papier de la Congrégation des Cardinaux (III, 270).

FLORIR. — Les formes en *o* se développent quand le verbe est pris au sens figuré¹² :

« pour... perfectionner tousjours de plus en plus la Congrega-tion et la faire *florir* et croistre » (O.V., 147) — « la maison *florira* de nouveau (VI, 518) — « l'obeissance exacte y *florira* » (C, II, 164).

[Pour les radicaux des verbes : GAGNER, PLAINDRE, CRAINDRE et SOI-GNER, voyez plus haut, première partie, ch. III, *Orthographe et pronon-ciation*.]

AUTRES VESTIGES DES ANCIENNES CONJUGAISONS.

SEMONDRE ne se rencontre guère qu'à l'infinitif et à la 1^{re} pers. du singulier du présent de l'indicatif :

« la nature du lieu... semble les y *semondre* » (O.1) — « je vous *semonds* de tenir votre promesse » (II, 71).

DUIRE, que Malherbe juge archaïque¹³, n'est employé qu'à la 3^e pers. du singulier :

« Je ne sais si cette fille vous sera propre..., si d'aventure vous trouvez qu'elle vous *duise*... » (V, 116) — « ce qui nous *duit* » (II, 37) — « si quelque autre de notre paroisse vous *duirait* point » (I, 28) — « avisez... si la pièce, en son assiette, *duit* si bien à notre des-sein » (I, 64).

12. Voyez ce qu'en dit VAUGELAS, *Rem.*, p. 472. BOSSUET emploiera encore indifféremment les formes en *o* et les formes en *eu*. Cf. BR. IV, p. 703, et BR. III, p. 310.

13. Cf. D. M., p. 260.

DOULOIR et SE CONDOULOIR n'apparaissent guère qu'à l'infinitif :

« une manière de vivre... toute tranquille..., sans aucune autre occasion de se plaindre ou *douloir* » (VI, 522) — « [des bienfaits qui m'obligent à] *me condouloir* avec vous » (II, 36).

Bien que Maupas donnât encore la conjugaison complète de ces deux verbes, « *douloir* » était déclaré vieux par Oudin¹⁴, et Vaugelas, après avoir jugé bon « se *condouloir* », dans une de ses remarques¹⁵, revint sur ce qu'il en avait dit, dans la note qui suit sa préface.

RESCOURRE, dont l'infinitif était encore donné par Nicot, ne se rencontre qu'au participe passé. Richelet ne le signalera même plus :

« le petit Jean *rescous* des eaux, des chiens, de la noblesse armée de colère et de bâtons bien rudes » (II, 181).

LES DÉSIGNANCES

S A LA PREMIÈRE PERSONNE DU PRÉSENT DE L'INDICATIF.

Saint P. Fourier tranche catégoriquement, pour son propre usage, une question qui ne sera définitivement réglée qu'au XVIII^e siècle. Exception faite de la première conjugaison, il adopte l's à la 1^{re} pers. du singulier pour tous les verbes quels qu'ils soient, et l'écrit sans jamais y faillir. On ne saurait, en effet, rencontrer aucun exemple contraire dans les originaux.

Il emploie donc l's, non seulement dans tous les cas où l'usage français reste hésitant, comme dans¹⁶ :

« Je voids » (O.13, 26, 30, 32, 33, 43, 51 et 53),

« Je doibs » (O.18, 26, 37 et 60 bis),

« Je croids » (O.4, 15, 21, 26, 35, 42 et 58),

« J'escris » (O.26, 33 et 51),

« Je tiens » (O.32, 46, 51, 61, 62 et 63),

« Je viens » (O.16, 26, 28, 32 et 51),

« Je crains » (O.7 et O.59),

« Je plains » (O.37),

14. Cf. *Gram.*, p. 168.

15. *Rem.*, p. 333.

16. Nous donnons les références aux originaux pour souligner l'abondance des exemples qu'ils nous ont fournis.

« Je prends » (O.30, 37, 45 et 47),

« J'entends » (O.32),

« Je responds » (O.30),

mais même dans les verbes où les grammairiens n'admettent pas encore l's. Tels sont :

« Je sçais » (O.13, 27, 28, 29, 30, 35, 43 et 44).

« Je vais » (O.15, 28, 30, 33 et 35),

« Je fais » (O.2 et O.26),

« Je dis » (O.28, 40, 59, 61 et 62),

« Je suis » (O.15, 16, 21, 26, 27, 28, 37, 43, 46 et 62),

Dans son édition de 1625, Maupas donnait dans ses paradigmes : je scay, je vay ou vais, je fay, je dy, je voy ou vois, je doy, je croy, j'aperçoy, je connoy, j'escrî, je tien, je vien, je pren ou prens.

Oudin, en 1640, donnait : je scay, je vay, je fay, je dy, je voy, je croy, je ry, je vy ou vis, je ly ou lis.

Ménage, dans ses « Observations » de 1672, fera encore des réserves pour : je say, je croy, je dy, j'escrî¹⁷.

Saint P. Fourier est donc ici très en avance sur l'usage français. Sans doute, Vaugelas préconisait-il l'emploi général de cette désinence de la 1^{re} personne, mais sa remarque est imprécise¹⁸, et, dans la pratique du moins, aucun écrivain français ne nous paraît avoir fait de ce principe d'unification une application aussi rigoureuse que saint P. Fourier.

S A L'IMPÉRATIF.

Saint P. Fourier paraît enclin à mettre l's à la 2^e personne du singulier de l'impératif. Les originaux ne nous fournissent malheureusement que ces deux exemples :

« *Esjouis toy* de ce que ces treize noms là sont escripts es cieux » (O.53) et : « j'ay entreoui une voix qui m'a dict, non, non, *ne crains point* » (O.53). Constatons toutefois que Vaugelas nous renseigne sur l'un et l'autre cas. Selon lui, l's aux impératifs en *is* est encore discutée. Les avis sont partagés entre « *béni, fini, di, li, ri...*, etc. » et « *bénis, finis, dis, lis, ris...* »¹⁹. Quant au verbe « *crain-*

17. Cf. *Observ.*, p. 318.

18. *Rem.*, p. 131.

19. Cf. *Rem.*, p. 191.

dre », on écrit aussi bien « crain » que « crains », mais cette dernière forme est, à son avis, la meilleure.

Pour le verbe « voir », nous avons constaté que saint P. Fourier semble admettre encore : voy, vois et voids²⁰.

S A LA PREMIÈRE PERSONNE DU PASSÉ SIMPLE.

L's est désormais régulièrement en usage en France et se rencontre toujours aussi chez saint P. Fourier :

« je fus je peus, je sentis, je respondis, je feignis, j'escrivis..., etc. »

OIE A L'IMPARFAIT DE L'INDICATIF ET AU CONDITIONNEL.

Saint P. Fourier ne connaît pas d'autre terminaison que *oie* pour la 1^{re} pers. du sing. de l'imparfait de l'indicatif ou du présent du conditionnel. On n'en rencontre jamais d'autre dans les originaux où l'on relèverait des exemples de cette terminaison à l'infini :

« j'avoie, j'estoie, je faisoie, je scavoie, je vouloie, je disoie, je pensoie, je prioie, je pretendoie, j'escoutoie, je me ressouvenois... etc. »

Et de même :

« j'auroie, je seroie, je scauroie, je vouldroie, je conseilleroie, je desireroie, je jugeroie, je permettroie, je tiendroie, je plaindroie... etc. »

En France, au contraire, cette terminaison devient archaïque. Maupas, qui est un provincial, accepte bien encore les trois formes : *oi*, *oye*, *ois*²¹, mais Oudin déclare nettement : « *j'avoy* et *j'avoye* ne s'eschivent plus²² ». Il convient de remarquer qu'il n'y a pas seulement, ici, un simple fait d'orthographe. Ainsi que l'a noté Thurot, la terminaison *oie* soulève une question de phonétique. Il est donc très possible, comme nous l'avons dit plus haut, qu'elle corresponde chez saint P. Fourier à une prononciation lorraine²³.

20. Cf. plus haut, p. 92. « Voy » était, au dire de VAUGELAS, la forme la plus usitée. C'est aussi l'avis de l'ACADÉMIE. Cf. *Rem.*, p. 191, et *Comment.*, p. 387.

21. Cf. MAUPAS, p. 194.

22. Cf. *Gram.*, p. 145.

23. Nous avons parlé de ce fait au ch. de l'orthographe, cf. pp. 109 et 110; voyez également THUROT, *Histoire de la prononciation française*, t. II, p. 749.

T ET D A LA TROISIÈME PERSONNE DU SINGULIER.

Au présent de l'indicatif, nous avons vu saint P. Fourier admettre aussi bien *t* et *d* dans certains verbes tels que « voir²⁴ ». Pour lui-même, il adopte le *d*, qui rappelle davantage l'origine latine de ces verbes. Aussi écrit-il : « il *void* » (O.26, 33 et 59) et « il *conclud* » (O.4 et O.7).

LES TEMPS

PASSÉ SIMPLE.

JE PRINS. — Saint P. Fourier défend les anciennes formes nasalisées du verbe « prendre »²⁵. Sans condamner absolument « il prit », cette forme lui paraît une nouveauté encore peu correcte²⁶. Pour lui-même, en tout cas, il ne veut user que de « je *prins* » (O.1 et O.59) — « il *print* » (O.29 et O.45) — « ils ou elles *prendrent* » (O.21, 28 et 32). Les exemples abondent dans les originaux.

Maupas donnait « print » et « prit ». Oudin ne veut plus des formes nasales, et Vaugelas déclare qu'elles ne valent rien. Il ajoute cependant qu'elles ont été bonnes du temps de Malherbe²⁷. Il y a donc là un provincialisme autant qu'un archaïsme.

REMARQUE.

Je veids. — Nous avons relevé, dans un original de 1621, la forme insolite « je *veids* », analogique de la 2^e pers. du singulier, avec restitution du *d* étymologique :

« ce que je *veids* hier soir » (O. 7).

L'exemple est unique et ne permet, par conséquent, aucune conclusion.

S'enfuièrent. — Un autre cas isolé, qui n'est peut-être dû qu'aux copistes, est un « s'enfuièrent » :

« Les trois Marie, qui cherchaient Notre Seigneur, s'épouvantèrent et, ce partant, *s'enfuièrent* » (I, 345).

Nous le signalons avec toutes les réserves qui s'imposent. Il n'est

24. Voyez plus haut, p. 92.

25. Cf. ci-dessus, p. 104.

26. Cf. appendice, lettre à M. Midot, notes C et G, et ci-dessus, p. 91, note G.

27. Cf. *Rem.*, p. 98, MAUPAS, p. 242, et OUDIN, p. 178. Ces formes étaient encore employées par MONTAIGNE, cf. VOIZARD, p. 55.

pas impossible non plus que saint P. Fourier fasse allusion à quelque chanson populaire.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

QU'IL AIT et QUE JE SOIE. — Les formes des auxiliaires « être » et « avoir » achèvent de se fixer au début du XVIII^e siècle. Maupas et Oudin acceptent également « qu'il aye » ou « qu'il ait », mais saint P. Fourier adopte, conformément à Vaugelas²⁸, « qu'il ait » (O.28 et O.30). Par contre, il garde l'archaïque « que je soie²⁹ » (O.21).

VOUS FAICTES. — A la 2^e pers. du pluriel du verbe « faire », saint P. Fourier semble ignorer la forme usitée « faciez ». Il lui substitue invariablement la forme correspondante du présent de l'indicatif.

A côté de « qu'il face » (O.4, 13 et 26) et de « qu'elles facent » (O.46), pas une seule fois, en effet, on ne rencontre dans les originaux « que vous faciez », mais toujours « que vous faictes », et c'est également cette forme qu'on rencontre le plus souvent dans les copies :

« Je vous supplie *que* tous les jours vous *faictes*... quelques devotions pour le recouvrement de la santé du R. P. Lebrun » (O.28) — « Je vous supplie *que* durant quelque temps vous *faictes* faire quelques prieres pour ce subject » (O.13) — « Je vous supplie *que*... vous *faictes* quelques prieres a [cette intention] » (O.29) — « Je vous supplie *que* vous *faites* tout ce que pourrez commodément pour lui » (II, 50).

Remarquons que c'est encore « faictes » que saint P. Fourier emploie à côté d'un subjonctif présent :

« Je vous supplie que le jour de Toussainct prochaine vous... receviez Notre Seigneur et *faictes* toutes aultres devotions que pourrez » (O.4) — « Je vous supplie que vous *délivriez* ou *faites* délivrer à ce porteur deux chapelets » (II, 166).

Il ne s'agit donc pas d'un emploi spécial de l'indicatif après un verbe de volonté, mais bien d'une forme du subjonctif. C'est tou-

28. Cf. MAUPAS, p. 185, OUDIN, p. 146, et VAUGELAS, p. 90.

29. MAUPAS, p. 190, donne : *soy*, *soye* ou *sois*, mais OUDIN, p. 150, rejette catégoriquement : *soy* et *soye*. MONTAIGNE employait indifféremment les trois formes, cf. VOIZARD, p. 47.

jours, en effet, le subjonctif que saint P. Fourier emploie après les verbes « prier » et « supplier » :

« Je vous supplie *que vous taschiez...* » (O.24) — « Je vous supplie *que... vous commenciez* » (II, 53)... etc.

Nous avons d'ailleurs rencontré un exemple de « faites » après un verbe autre que « prier » ou « supplier » :

« encore que peut-être ils ne séjourneront tant à Nancy que demain ils puissent dire la messe à votre autel, si *sera-il bien-séant... qu'aujourd'hui vous leur faites* l'offre de cette faveur » (II, 35.)

Sans doute la forme « faictes » est-elle une survivance des confusions, si fréquentes au xvi^e siècle, entre les deux séries de désinences³⁰.

FUTUR ET CONDITIONNEL.

Aucune des anciennes formes contractes de la 1^{re} conjugaison, qui sont encore en usage au début du siècle, comme : *lairrai*, *donrai*, *dorrai* ou *demourrai*³¹, n'apparaissent chez saint P. Fourier. Il écrit ordinairement :

« Si ne *laisseray-je* » (O.59) — « [il] *laissera* » (O.4) — « il *laisseroit* » (O.59) — « nous *demeurerons* » (O.33) — « il *donnera* » (C., II, 107) — « vous luy *donnerez* » (O.32).

Saint P. Fourier observe d'ailleurs très fidèlement l'orthographe des autres verbes de la 1^{re} conjugaison. Tandis qu'en France, Mal-

30. Dans l'ancienne langue, la désinence normale de la 2^e personne du pluriel, tant du présent du subjonctif que du présent de l'indicatif, était généralement en *ez*. Elle était cependant en *iez* dans tous les cas où le radical du verbe était primitivement terminé par une consonne palatale. Il y eut ainsi des confusions jusqu'au moment où la forme en *iez* l'emporta au subjonctif présent. Au xvi^e siècle, la désinence en *ez* eut même tendance à tout envahir. On disait encore : il faut que *vous trouvez*, que *vous aïez*, que *vous missez*..., etc... Le français de la région lorraine aurait donc considéré ces formes comme des formes de l'indicatif présent et aurait par suite généralisé : « que vous faites ». Cf. à ce sujet NYROP, t. II, p. 110; BR. II, p. 341 et BRUNOT et BRUNEAU, p. 432. Aux autres personnes du présent du subjonctif, FOUCHÉ, dans *Le verbe français*, p. 168, signale d'anciennes formes dialectales lorraines et bourguignonnes dont le vocalisme est emprunté au présent de l'indicatif : « faice, faices... etc. » ; cela prouverait encore une influence du présent de l'indicatif sur le subjonctif.

31. Cf. BR. II, p. 359 et BR. III, pp. 333 et suiv. Parmi ces formes, les unes remontent à une ancienne formation régulière, comme *lairrai* ou *demourrai*, d'autres comme *donrai*, *dorrai* ont simplement subi l'influence analogique du type *prendrai*.

herbe et Deimier doivent déjà lutter contre la tendance de l'usage à supprimer l'e muet dans l'écriture³², jamais il n'arrive à saint P. Fourier de l'omettre, aussi bien après une consonne liquide ou nasale :

« *vous serrerez* » (O.62), — « *je nommerois* » (O.59),
que derrière une voyelle :

« *elles prieront* » (O.32) — « *contrarieront* » (O.29) — « *prejudicieroit* » (O.5) — « *je remercieray* » (O.41 et O.61) — « *ils s'en soucieront* » (O.45),

ou après une diphtongue :

« *envoierez* » (O.16) — « *renvoiera* » (O.40) — « *emploierez* » (O.35).

AUTRES FUTURS ET CONDITIONNELS QUI RÉSISTENT À L'ACTION ANALOGIQUE.

Le futur « *fairai* »³³ pour « *ferai* » ne s'introduit pas dans la langue de saint P. Fourier : « *je feray* » (O.62).

« *Faudra* » et « *faudrait* » ne subissent pas encore, chez lui, l'influence de l'infinitif « *faillir* » :

« Prenez donc un peu la peine de [m'écrire]... quelle somme on vous doit, et incontinent que je serai à Lunéville, on ne *faudra* d'envoyer à vos Sœurs de Nancy... » (II, 16) — « s'il y avoit quelque arrest de closture et de vœux³⁴, celles-cy... ne *fauldroient* a y prendre aussy tost party avec Nostre Seigneur » (O.1).

À côté de la forme « *je rechoirai* », que nous avons déjà relevée dans les copies, saint P. Fourier garde, pour le composé « *échoir*, il *échet* », la forme « *escherra* » (O.59 et C., IV, 46).

Quant au verbe « *voir* », les originaux donnent toujours les futurs et conditionnels réguliers :

« *on verra* » (O.1, O.62) — « *on verroit* » (O.26) — « *nous verrons* » (O.26, O.39) — « *vous verrez* » (O.10, 32 et 59) — « *ils verront* » (O.44, O.60 bis et O.V., 64 et 65).

Les formes analogiques : « *voira* » (IV, 151) — *voirons* (V, 355) — *voirez* (IV, 129) — *voiriez* (VI, 195) — *voiront* (I, 332) « qu'on

32. Cf. BR. III, p. 336 et D. M., pp. 410 et 411.

33. Cf. BR. III, p. 335. Ces formes sont employées par MONTAIGNE, cf. VOIZARD, p. 63.

34. Quelque décret autorisant la clôture.

rencontre quelquefois dans les copies à côté des formes régulières, ne doivent donc pas, à notre avis, être attribuées à saint P. Fourier.

PARTICIPE PASSÉ.

PRINS, nous l'avons vu, persiste ainsi que tous ses composés : « *apprins* » (O.4, 13, 39 et 51) — « *comprins* » (O.63 — I, 299 et 362)... etc.

RÉSOLUT se maintient, soit comme participe :

« tout ce qu'en aurez *résoult* » (I, 48) — « les filles de la congrégation... avaient *résoult* » (I, 71) — « pour en estre esclairecies... et *resoulttes* » (C., IV, 12),

soit comme adjectif :

« si cela est, vous voilà *résoutes* de ce côté là » (II, 355) — « et me faites savoir si vous serez bien *résoutes* de demeurer à Mirecourt à tout événement » (I, 424).

« Résolu » est rare et ne se rencontre que comme adjectif :

« Est-elle brave et bien résolue d'être employée ès maisons... qui ne sont encore fermées? » (I, 180).

Cela semblerait confirmer la remarque d'Oudin³⁵. La forme analogique se serait d'abord développée comme adjectif.

BÉNI, BÉNIE, ne se rencontrent pas chez saint P. Fourier. La distinction proposée par Vaugelas ne se pose donc pas pour lui. Il écrit :

« mes sœurs *benites* de Dieu » (O.53) — « de vraies brebiettes innocentes qui sont *benites* de Dieu » (O.62) — « la *benite* troupe » (O.63) — « la toute *benite* Mere » (O.63).

ESCRIT et ESCRI. — Saint P. Fourier fait une curieuse et toute personnelle distinction entre le participe à valeur pleine et le participe-forme. Utilisant habilement l'orthographe phonétique et l'orthographe analogique, il maintient au participe passé du verbe « écrire » les formes « *escript* » et « *escripte* », calquées sur le latin, quand le participe est attribut :

« la mesme page... en laquelle sont *escripts* les noms des douze

35. *Gram.*, p. 180 : « beaucoup de personnes confondent *resoult* et *resolu* que l'on peut approuver tous deux, encore que le dernier soit plustost nom verbal ou adjectif ».

Apostres » (O.53) — « ces treize noms là sont *escripts* és cieux » (*ibid.*) — « s'il y a heu quelque chose ou dicté [ou] *escripte*... » (O.28),

quand le participe est employé comme épithète :

« une letre *escripte* de la main de vostre Reverence » (O.63) — « les Regles *escriptes* par le R. P. Recteur » (O.22), ou lorsqu'il est employé comme nom :

« ses doctes *escripts* » (O.3) — [une] copie de l'*escript* que Monseigneur le Primat a de Rome » (O.22).

Mais quand le participe entre simplement en composition dans une forme verbale, saint P. Fourier lui donne son orthographe normale et l'assimile ainsi aux participes du type « dormi » :

« je n'ai pas encor *escri* a Monsieur le Principal » (O.35) — « sont environ deux heures que je vous *ai escri* » (O.22) — « Soeur Jeanne Bregeot m'a *escri* » (O.28) — « les filles... m'ont *escri* » (O.2) — « [je] me plaingnoie... de ce que je n'avoie *escri* » (O.33) — « si j'eusse *escri* » (O.33) — « és doctes homelies qu'il a *escri* » (O.1)³⁶.

La distinction est judicieuse. Elle marque nettement la différence entre le participe jouant son rôle normal d'adjectif et la forme vide, agglutinée à l'auxiliaire. Elle témoigne, en tout cas, de la perspicacité de saint P. Fourier en matière de langue.

GÉRONDIF ET PARTICIPE.

« EN » et le GÉRONDIF. — La préposition « en » devant le gérondif fait encore assez souvent défaut dans les premiers textes :

« que si entre les plus beaux exploits de St. Germain... l'on y compte le voile qu'il donna a Ste. Genevieve la consacrant a Nostre Seigneur... » (O.1) — « ATTENDANT de vos bonnes nouvelles, je vous dirai que... » (O.3) — « il faudrait un peu de patience, attendant l'établissement du monastère de Nancy » (I, 124).

Mais à partir de 1621 environ, saint P. Fourier l'emploie de façon tout à fait habituelle :

« mandez-m'en vostre opinion... et en attendant priez un peu... pour nos paroissiens » (O.13) — « Mr. Erard nous y peult beau-

36. Les exemples abondent dans les originaux : « j'ai *escri* ce matin » (O. 15) — « je n'ai pas *escri* » (O. 28) — « j'en ay *escri* a nos sœurs » (O. 3) — « La Mere Elisabeth m'a *escri* » (O. 28).

coup nuire... *en advertissant*... l'heritier » (O.26) — « on n'y scauroit rien arrester, sinon qu'*en devinant* et *en conjecturant* » (O.51) — « *En attendant* que... j'aye le bonheur de vous veoir » (O.26) — « *En respondant* a sa lettre je luy dis, *en passant*, sans autrement faire semblant de rien » (O.61).

Sans doute relève-t-on encore quelques exemples d'omission au delà de cette date :

« je remercie... Monsieur le Maire du trop d'honneur qu'il luy a pleu me rendre, *m'envoiant* ce papier » (O.44),
mais ils sont désormais extrêmement rares. En général, saint P. Fourier ne manque plus d'exprimer la préposition que dans les cas où la distinction entre le gérondif et le participe n'est pas très nette. Ex. :

« Lesquels vous imitez... en cecy, *partant* de vostre paradis-terrestre de Verdun,... *vous transportant* en esprit au Pontamousson,... *vous tenant*... pres de vostre fille..., et *offrant* ce precieux fruct a Dieu » (O.39).

Il est encore permis d'hésiter sur la nature de « *partant*, *vous transportant* et *offrant* ». Ainsi employées, des formes de cette sorte peuvent être considérées soit comme gérondifs, soit comme participes. C'est ce que nous prouve l'accord dans l'exemple suivant :

« [on verra] s'il y a apparence que ces gens là doivent entrer dans ce pauvre païs,... [et] si on presume qu'y *entrants* ils se doivent abandonner au desordre... » (O.49).

Saint P. Fourier est donc en avance sur l'usage commun, puisque Vaugelas lui-même reconnaît que, le plus souvent, les gérondifs ne prennent point la préposition qui devrait être leur marque distinctive³⁷.

DISTINCTION DE FORMES ENTRE LE PARTICIPE ET L'ADJECTIF VERBAL. — AYANT ET ÉTANT.

1° QUAND « AYANT » ET « ÉTANT » SONT ACCOMPAGNÉS D'UN PARTICIPE PASSÉ, saint P. Fourier les considère comme variables, mais en nombre seulement. On trouve ainsi *au masculin* :

« Tous les monasteres *estants* ainsy composez » (O.V., *préface*) — « les anciens leur en *aiants* quitté la place » (O.32),
et au féminin :

³⁷. Cf. *Rem.*, p. 186.

« *estants* ainsy premunies... » (O.V., 36) — les Nones... *estants* dictes » (O.V., 86) — « [ces] trois belles campagnes... *estants* dextrement cultivées » (O.63) — « habillées et *aiants* couverts leurs lits,... *estants* adverties par un son de clochette... » (O.V., 86).

Nous avons relevé un cas d'accord en genre, mais il paraît bien être une exception :

« il ne seroit impertinent.. [d']entendre ce qu'elles en jugeroient, *estantes* bien informées » (O.43).

On sait qu'Oudin, à cette époque, n'accepte déjà plus l'accord en nombre qu'au masculin³⁸. Vaugelas le rejette aussi bien au masculin qu'au féminin.

2° QUAND CES PARTICIPES NE JOUENT PAS LE RÔLE D'AUXILIAIRES, Vaugelas accepte tout juste l'accord au masculin, tolérance qu'il restreint encore, pour « étant », au cas où celui-ci est employé sans attribut du sujet³⁹. Saint P. Fourier ne paraît pas faire de semblables distinctions. Il semblerait plutôt qu'il s'en tienne uniformément à l'accord en nombre :

« lorsque la Mere Superieure ou autres *aiants* autorité d'icelle, leur notifieront expressement leur volonté » (O.V., 65) — « ces Religieuses... lesquelles n'*estants* là... » (O.44).

AUTRES PARTICIPES PRÉSENTS.

C'est bien ce que fait saint P. Fourier pour tous les autres participes présents. Les exemples ne manquent pas dans les originaux.

Masculins :

« les plus charitables faisoient des devotions pareilles a celle-là,... *apprestants* des viandes et *traictants* liberalement... les pauvres gens du lieu » (O.45).

Féminins :

« la toute premiere commodité qui se *presentera allant*... a Nancy » (O.12) — « Elles ont... prins leur residence... au lieu de

38. OUDIN, p. 257 : « on dit ces hommes *estants* entrez, mais ce n'est que pour le masculin..., au féminin, on ne diroit pas ces femmes *estants* arrivées ». MALHERBE, au contraire, ne voyait pas d'inconvenient à faire l'accord en nombre et même en genre au féminin, cf. *D. M.*, p. 449.

39. Cf. *Rem.*, pp. 426 et suiv.

Pesmes, *esperants* et *desirants* y tenir la closture » (O.57) — « les Religieuses se *fiant*s a elles en cela, et *entendants*, et se *promettants* qu'elles y continueroient... les ont receu » (O.V., 61) — « se *mefiant*s d'elles-mesmes » (O.V., 36) — « les chansons... vaines, mensongeres et quelquefois *signifiant*s des choses mal honestes » (O.33).

ADJECTIF VERBAL.

D'après les exemples qui précèdent et ceux qui vont suivre, saint P. Fourier paraît avoir tout à fait conscience d'un adjectif verbal distinct du participe et s'accordant, et en genre, et en nombre :

« nous demeurerons doncques long temps abbaissées, pauvres, mesprisées, *languissantes*, et nous *trainants* sur terre sans nous avancer en facon que ce soit » (O.33) — « Que ferons-nous doncques de ces pauvres filles *expectantes* ausquelles nous avons donné des esperances..? » (*ibid.*).

On peut encore comparer :

« Ne parle-on plus de la maison *joignant* à Saint-Eloi...? » (I, 302) — « une maison... *joignant* à celle que Madame de la Ruelle... vous a donnée » (I, 387),
et, d'autre part :

« Madame de Maillane nous donna... une église et une place *joignante* » (II, 272) — « la maison qui est *joignante* à la nouvelle acquêtée » (I, 321).

Quand le participe est ainsi précédé du verbe « être », il fait fonction d'attribut et s'accorde normalement :

« les saintes ames qui y sont *demeurantes* » (O.37).

En réalité cette distinction entre le participe et l'adjectif n'est peut-être pas encore très nette. Nous avons relevé quelques cas d'exception⁴⁰ :

« [elles s'emploient] au salut du prochain, *l'enseignantes*, non en chaire..., mais en des lieux particuliers comme pourroient estre les escholes » (O.1) — « [les] tentations et dangers.. de l'affection *naissante* du sang et de la chair » (O. V., 36).

40. Un autre exemple nous est fourni par l'édition imprimée des Constitutions, mais il n'est pas certain qu'il soit dû à saint P. Fourier : « Mere incomparablement aimable et *aimante* ses filles incomparablement. » (C., II, 289.)

Il faut remarquer toutefois que le premier exemple est de 1604, le second est tiré d'un brouillon.

Dans certains cas d'ailleurs, la distinction peut être moins apparente et assez malaisée à faire pour les gens du XVII^e siècle. Vaugelas lui-même s'embarrasse dans les exemples où le participe est suivi d'une préposition. Il allègue que les adjectifs verbaux peuvent avoir un complément aussi bien que les adjectifs comme : libre, vide, conforme, semblable..., etc. A son avis, ces participes ont mêmes régimes que les verbes dont ils proviennent, mais ils n'en font pas moins fonction d'adjectifs⁴¹. L'Académie et « les oracles de la langue » n'y verront pas beaucoup plus clair que Vaugelas⁴². Aussi ne doit-on pas être surpris de rencontrer encore chez saint P. Fourier quelques exemples tels que :

« moyennant quelques conditions (toutes *visantes* a la gloire de Dieu) » (O.32) — « les filles *vacquantes* a leur perfection » (O.1) — « faire quelques autres choses *touchantes* à cette besogne » (I, 15) — « en la maison jadis *appartenante* à Monsieur Gâtinois » (I, 166).

Dans tous ces cas, intervient d'ailleurs une question de phonétique. Il est probable que le *t* final du participe, senti devant une voyelle, n'est pas sans entraîner l'accord.

En résumé on peut dire que saint P. Fourier distingue : un gérondif invariable, précédé de « en » ; un participe présent qui, dans une très large mesure, reste généralement variable en nombre, et un adjectif verbal, variable en genre et en nombre, mais que, dans la pratique, il ne discerne pas toujours du participe.

TEMPS COMPOSÉS ET AUXILIAIRES.

AUXILIAIRES DES VERBES INTRANSITIFS.

DÉJEUNER et DÎNER forment encore leurs temps composés avec le verbe « être » :

« Je vais répondre... autant que le permet le temps a un

41. Cf. *Rem.*, p. 430.

42. Cf. *BR.* III, pp. 326 et suiv. L'ACADÉMIE adopte, en effet, la remarque de VAUGELAS. Elle est d'avis « qu'aucun verbe actif n'a de participe qui régisse l'accusatif », mais elle approuve « une maison *appartenante* à un tel » (cf. *Comment.*, pp. 740 et 741).

homme qui *n'est pas encore disné...* » (O.28) — « Qu'il *soit*, le matin, quand il vouldra partir, bien chauffé, bien *déjeuné...* » (II, 265).

Mais l'auxiliaire « avoir » tend de plus en plus à s'introduire devant les verbes intransitifs qui expriment une action physique. PARTIR, ENTRER, SORTIR, DEMEURER, MONTER..., etc., se rencontrent ainsi, tantôt conjugués avec « avoir », tantôt avec « être », suivant que saint P. Fourier considère l'action exprimée par le verbe ou l'état qui en résulte.

Ex. : « le garçon de Lunéville qui *a* tantôt *parti* de ce lieu » (II, 178) et : « il *était parti* lorsque Mr. son aumônier vint... me dire les nouvelles » (III, 109),

« la mère des filles... qui *ont entré* au Noviciat » (I, 198) et : « elles refermeront les portes aussy tost qu'ils *seront entrez* » (C., II, 134),

« dès le jour même [que vos pistoles]... *auraient sorti* de votre bourse... on vous passerait ici une belle obligation » (I, 214) et : « tout aussy tost que celle qui parle *sera sortie*, elles [refermeront le parloir] » (C., IV, 90) ou : « se repentant d'*être sorties* de chez elles » (III, 110),

« je tiray... droict... a Nancy... sans *avoir demeuré* plus de quatre heures... a Dieuze » (O.21) ou « j'*ai demeuré* là un jour moins que je ne devais » (I, 106) et : « chose qui se practiquoit en la primitive Eglise... et depuis... *est... demeurée* au couvert et comme ensevelie » (O.1).

« Les frais de vostre lettre d'amortissement, qui *ont monté* bien hault » (O.9) ou encore : « elles *ont... échappé* jusques à ce jour, malgré toutes les maladies » (VI, 197) et : « l'occasion de travailler a ce bon oeuvre là nous *est eschappée* » (O.37).

Cette tendance très développée au xvi^e siècle, et qui aurait pu introduire une heureuse distinction de formes entre les temps du passé et ceux de l'action accomplie, est, au début du xvii^e siècle, bien près de subir un arrêt. Elle est déjà combattue par Vaugelas, qui condamne « il a sorti, il a descendu, il a monté... »⁴³. Elle sera

43. Cf. *Rem.*, p. 435. Voyez à ce sujet *La pensée et la langue*, p. 298 : « Emploi des auxiliaires dans les verbes subjectifs » et, pp. 458 et suiv. : « Les différents aspects de l'action présente. » Cf. également Br. III, pp. 343 et suiv.

également condamnée par l'Académie malgré les judicieuses observations de Ménage⁴⁴.

La nuance d'aspect qui s'attache aux auxiliaires « avoir » et « être » reste d'ailleurs assez imprécise pour que saint P. Fourier juge encore suffisant de n'exprimer qu'un seul de ces deux verbes devant plusieurs participes qui, normalement, demanderaient des auxiliaires différents :

« je m'étais déjà arrêté et profondément soupiré sur un autre point » (VI, 563).

On peut voir par là que saint P. Fourier ne fait souvent aucune différence entre les deux auxiliaires. On comparera, en effet :

« sans parler de ce que l'on a bu ou mangé... en l'hôtellerie » (V, 419)

et :

« [ils] ne boiront sans s'être au préalable un peu reposés et mangé quelque peu » (II, 365).

Remarquons, en passant, que l'absence du second auxiliaire peut entraîner la non-reprise de plusieurs outils grammaticaux :

« onze heures étant déjà sonnées sans que j'aie dit messe ni l'entendue » (III, 145).

AUXILIAIRES DES VERBES PRONOMINAUX.

Le plus souvent, et suivant l'ancien usage, saint P. Fourier emploie l'auxiliaire « avoir » avec les verbes pronominaux, réfléchis ou non réfléchis :

« s'ayant ruiné alentour de ce misérable gagnage » (II, 366) — « Les Révérends Pères d'ici ont jugé que je ne devais refuser, voilà pourquoi je m'ai rendu » (I, 390) — « je m'ai tout exprès abstenu de certains mots qui me sont familiers » (IV, 234) — « [je] m'ay prins brusquement a ma plume » (O.62) — « je m'en ai prins à rire d'aise » (II, 267).

Mais il laisse paraître une certaine hésitation, car souvent aussi, il emploie indifféremment « être » ou « avoir », sans aucune distinction de sens. On trouve ainsi :

« je m'ai mis à douter » (VI, 304) — « je m'ai remis à courir » (I, 427) — « nous nous avons mis à rire » (V, 343),

44. Cf. *Comment.*, pp. 743 et suiv.

à côté de :

« *vous vous êtes mises en frais* » (V, 156) — « *je me suis... mis à rire* » (VI, 362).

Et de même :

« ayant peur d'irriter Madame d'Epinal si elle savait que *nous nous en eussions mêlés* » (V, 308),

à côté de :

« [n'envoyez pas ce garçon] à Toul, car Monseigneur, s'il savait qu'il fût de Bar, entendrait bien que *je m'en suis mêlé* » (I, 456).

REMARQUE SUR LES AUXILIAIRES AVOIR ET ÊTRE.

Ces auxiliaires, bien que formant, dans les temps composés, une seule unité verbale avec le participe, peuvent encore s'en détacher tout à fait dans certains cas où la syntaxe est réfractaire. C'est ce qui se produit quand une de ces formes composées devrait être répétée. Comme en anglais, l'auxiliaire, à lui seul, suffit à cette répétition :

« Nos paroissiens ont reçu tout plein de biens et de bonne assistance [de cet homme]..., *aussi ai-je à mon particulier* » (I, 271).

Il en est de même du verbe « être » suivi d'un attribut. On rencontre ainsi :

« On estimera... que ce sont tous des anges; *aussi sont-ils de vrai* » (V, 421),

à côté de :

« Il m'est venu dire... que son cheval est par trop harassé; *aussi l'est-il à raison de la diligence et course dont il fallut hier le presser* » (I, 185).

La langue moderne, dans ce cas, ne peut se passer d'un représentant pronominal de l'attribut. Pour saint P. Fourier, comme on le voit, la nécessité ne s'en fait pas encore sentir de façon régulière.

Cette indépendance de l'auxiliaire se maintient dans les locutions verbales composées avec le verbe « être » ou le verbe « avoir ». La plupart du temps, saint P. Fourier ne répète pas le nom composant :

« [Comment se porte] le pauvre Maître Blaise, j'en suis bien en peine; *aussi sont* les Religieuses d'ici » (IV, 214) — « Nos Soeurs de Mirecourt ont maintenant besoin de quelques prières extraordi-

naires des *vostres*. *Aussy ont* celles d'Espinal... Je vous les recommande » (O.33).

Mais quelquefois aussi le pronom neutre apparaît :

« Je présume qu'elle... n'en sera pas d'avis, comme aussi ne l'en suis-je » (VI, 304).

Toutefois, quand saint P. Fourier se sert d'un représentant pronominal, il le met aussi bien à un cas direct qu'à un cas indirect. On comparera :

« Le porteur *a haste*. Aussi *ay-je* » (O.58),

« Le porteur qui *a hâte*, comme aussi *l'ai-je* » (I, 307),

et : « Si Madame de Gast *a haste*..., n'en ayez point... prenez du loisir » (O.43) — « vos Soeurs... de Bar... aux dévotions desquelles *j'ai grande fiance*. Aussi *en ai-je* aux vôtres » (VI, 204).

Cette liberté dans l'emploi du représentant pronominal montre que de telles locutions, dans lesquelles entrent des noms abstraits sans articles, n'en forment pas pour autant des locutions soudées. Leurs différents membres, et par suite les auxiliaires « avoir » et « être », gardent, au contraire, une entière indépendance⁴⁵.

LES FORMES PÉRIPHRASTIQUES

AUXILIAIRES DE TEMPS ET D'ASPECT.

La plupart des formes périphrastiques employées par saint P. Fourier sont déjà attaquées par les théoriciens et vont disparaître dans la seconde moitié du xvii^e siècle⁴⁶. Signalons :

« ETRE » ET LE PARTICIPE PRÉSENT. — Il insiste sur la durée :

« après... menaces de faire venir tout-à-l'heure leur compagnie

45. Quand, dans ces locutions, le nom s'accompagne d'un adjectif, il peut arriver qu'à la reprise, il y ait ellipse et du nom et du verbe, la répétition se fait alors au moyen de l'adjectif et non au moyen d'un adverbe. Ex. : « Ce porteur *a grande hâte* et moi *plus grande encore* » (III, 22). Le français moderne dirait plus volontiers : « et moi encore plus ». Ceci prouve encore à quel point le nom et le verbe restent facilement détachables.

46. Cf. BR. III, pp. 336 et suiv. Nous renvoyons également à l'étude de G. GOUGENHEIM sur *Les périphrases verbales de la langue française*.

de soldats *qui étaient* tout exprès *attendants* en un village voisin » (V, 265).

Mais le plus souvent, cette périphrase verbale ne relie pas grand'chose de sa nuance d'aspect. C'est tout juste si elle équivaut à un présent d'habitude, comme on peut s'en rendre compte par les exemples suivants :

« le grand respect qu'elles porteront tousjours a tous les saintes *qui sont regnants* au ciel » (C., II, 191) — « [j'ai été tenté] de passer jusques a Vitry pour veoir *vostre* belle maison, et les saintes ames *qui y sont demeurantes* » (O.37).

Cette forme, encore assez fréquemment employée par saint P. Fourier, est manifestement en voie d'usure. C'est pourquoi Malherbe, qui n'en discerne plus la valeur, la condamne chez Desportes⁴⁷.

« ÊTRE POUR » SUIVI DE L'INFINITIF. — Il équivaut à un futur éventuel, et Maupas le classe en effet parmi les futurs. Toutefois l'expression est déjà jugée « très françoise, mais basse » par Vaugelas⁴⁸. Saint P. Fourier ne l'emploie qu'assez rarement avec cette valeur temporelle :

« si on se sert de quelques-unes des mantes [qui nous ont été confiées]... cela *n'est pas pour* les deteriorer » (O.26).

Celle-ci est quelquefois très peu marquée :

« je ne pense pas qu'il soit... possible de... biner⁴⁹... Ce *seroit* justement *pour tourmenter* vostre personne... *et pour mescontenter*, et mal servir les pauvres paroissiens » (O.58).

A l'imparfait cependant, « être pour » peut exprimer l'irréel :

« mes forces n'étaient pas encore suffisantes... et... l'hiver tout prochain *n'était pas pour* m'en permettre davantage » (IV, 32).

« S'EN ALLER » ET L'INFINITIF. — Ce tour, qui restera classique⁵⁰ et qui exprime le futur prochain, est fréquemment employé par saint P. Fourier :

« Madame d'Apremont est fort malade; on dit qu'elle *s'en va*

47. Cf. D. M., p. 416.

48. Cf. MAUPAS, p. 188; VAUGELAS, p. 342; GOUGENHEIM, p. 117 et BR. IV, p. 738.

49. Dire deux messes le même jour.

50. Cf. BR. IV, p. 740.

mourir » (I, 13). — « tout notre peu de fabrique... *s'en va tomber* si vilement vous n'y mettez la main » (VI, 169) — [un temps] qui *s'en va expirer* » (II, 193).

« S'EN ALLER » ET LE GÉRONDIF est au contraire beaucoup plus rare :

« [ils] livrèrent si pleine... la mesure des larmes que Dieu attendait d'eux, qu'elles *s'en allaient répandant*⁵¹ de tous côtés » (I, 313).

Cette périphrase, sur laquelle Vaugelas fait déjà de sérieuses réserves⁵², garde encore, dans bien des cas, sa pleine valeur durative.

« S'EN ALLER » SUIVI D'UN PARTICIPE PASSÉ, qui exprime l'achèvement prochain de l'action, est également peu employé par saint P. Fourier :

« Ce pauvre pays qui *s'en va* extrêmement *affligé* si Dieu n'en prend pitié » (V, 79).

VOULOIR. — Tout en gardant quelque chose du sens qui lui est propre, « vouloir » peut être un auxiliaire du futur. Il ne doit pas nous surprendre chez saint P. Fourier, puisqu'il s'est maintenu jusqu'à nos jours dans les parlers de l'Est. Maupas l'insérait d'ailleurs dans ses paradigmes⁵³ :

« il ne faut pas épargner un peu de dépense *qui ne veut pas nous ruiner* ni retarder nos desseins » (II, 265). — « ce mal de col montrè-il *qu'il veuille guérir?* » (V, 228) — « [après avoir vu] que le terme de la profession de nos Soeurs de ce lieu s'approchait, et que, lorsque celui de votre maison *voudra* aussi *s'approcher* sur le carême qui n'est pas fort loin, vous pourrez... désirer que je me trouve à la fête..., j'ai jugé... qu'il valait mieux remettre le voyage à ce temps-là » (I, 160).

VENIR A, présentant l'action comme immédiate, est fréquent chez saint P. Fourier. Il constitue, comme le dit M. Gougenheim, une sorte d'aspect « accidentel »⁵⁴. Ex. :

51. *Répandre* est pris, ici, au sens absolu de « couler, se déverser ».

52. Cf. *Rem.*, p. 185.

53. Cf. *Gram.*, p. 188 et GOUGENHEIM, p. 88.

54. Cf. *Les périphrases verbales de la langue française*, p. 84. Cf. également BR. IV, p. 741.

« si... la guerre *vient a estre... desclarée* » (O.48).

Saint P. Fourier l'emploie aussi à la forme impersonnelle :

« *il me vient à penser... que* » (I, 306) — « Depuis que je ne vous ai vues, *il m'est venu à penser que...* » (I, 274).

SE TRAÎNER, accompagné d'un adjectif attribut, peut constituer parfois un tour duratif :

« Soeur Catherine... *qui se traîne malade* depuis deux ou trois ans (IV, 213).

SE TROUVER, suivi du participe passé, sert très souvent à saint P. Fourier pour marquer une nuance d'accompli :

« Aussy tost que ce que *vostre Excellence en aura ordonné se trouvera parfait* » (O.5) — « votre dernière lettre... me donne à conjecturer que ces misérables vaches [qui s'étaient égarées au cours d'une évacuation]... *ne se sont pas enfin trouvées* entièrement perdues » (VI, 551).

Le verbe, comme on le voit, a tout à fait perdu son sens propre pour devenir un auxiliaire d'aspect.

AUXILIAIRES D'ATTÉNUATION.

« SAVOIR » POUR « POUVOIR », dont bientôt en France, l'emploi se restreindra au conditionnel, se rencontre encore chez saint P. Fourier, à tous les temps indiqués par Maupas⁵⁵, plus le participe :

« on n'a *sceu* obtenir... plus long dilay » (O.9) — « [il] n'eût *su* faire plus d'une lieue durant ce qui lui restait du jour » (II, 401) — « [elles] nous y préparaient du bon feu, bon pain, bon vin et tout le reste *qu'eussions su désirer* » (VI, 32) — « Il me fait extrêmement mal de n'*avoir su* passer jusques à Saint-Mihiel » (II, 34) — « n'*ayant su* faire condescendre les parties à ce qu'il leur proposait » (I, 248).

Mais le conditionnel est incontestablement le temps qui revient le plus fréquemment sous la plume de saint P. Fourier :

55. Il cite le passé simple, le passé composé, le plus-que-parfait de l'indicatif, le conditionnel, le subjonctif et l'infinitif passé, tout en reconnaissant la prédominance du conditionnel : « il n'y a point de si commun langage que *je ne scaurois pour je ne puis* » (Gram., p. 258). Cf. également Br. III, p. 341 et GUGENHEIM, p. 250.

« j'ai esté... tenté... plus que je ne *scauroie* vous dire... de passer jusques a Vitry » (O.37) — « nous aurions encor plus de mal que lon ne *scauroit* imaginer » (O.51) — « le pis qui vous *scauroit* arriver » (O.30) — « vous ne *scauriez* croire le regret que j'en ay » (O.12).

Nous n'avons pas rencontré ce verbe au présent, où il s'est pourtant maintenu jusqu'à nos jours dans le Nord-Est de la France et en Belgique. L'emploi qu'en fait saint P. Fourier paraît donc un archaïsme plutôt qu'un emploi local.

« VOULOIR » POUR « DEVOIR ». — Outre que saint P. Fourier emploie « vouloir » comme auxiliaire du futur, il en fait aussi un usage spécial comme auxiliaire d'atténuation. Il s'en sert pour rejeter sur la personne qui obéit l'ordre ou le désir qui devraient être exprimés par la personne qui commande⁵⁶ :

« Ecrivez a nos Soeurs de Nancy qu'elles facent demander au R. P. Dagonel si *elles veulent* luy faire chercher des chevaux » (O.29) — « [ces deux prêtres séjourneront à Nancy]. *Veulent-ils* aller en une taverne, ou bien oseront-ils s'assurer sur votre chambre què vous appelez mienne? » (II, 154) — « Je luy demanday, au cas que cela vous aggreast, si *on voudroit* luy preparer des montures, ou bien une petite cariole » (O.29) — « J'ai acheté deux pièces de sarge... Il y en a encore une troisième pièce commencée et qui sera achevée environ la fête de l'Ascension. Avisez si *je voudrais* l'assurer » (II, 349).

D'une formule d'atténuation, qui reporte l'idée de volonté sur la personne qui en est l'objet, on passe insensiblement à l'idée d'obligation. Il est certain que dans le dernier exemple, saint P. Fourier demande un ordre. Il demande ce qu'il *doit* faire. Un tel changement d'acception, remarquons-le, ne peut que faciliter l'emploi du verbe « vouloir » comme auxiliaire du futur.

TOURS AVEC FAIRE.

A côté d'un emploi réellement factitif, comme :

56. Cette forme d'atténuation s'entend couramment en Belgique, où l'on dit « voulons-nous faire cela? » pour « voulez-vous que nous fassions cela? ». C'est en quelque sorte une formule de politesse à laquelle se joint parfois une légère nuance de futur prochain. Ex. : « Voulons-nous jouer aux cartes? »

« un désir de *faire* accroître le nombre de vos filles » (O.28), le verbe « faire » entre dans des périphrases où son emploi devient tout à fait pléonastique :

« cela ne vault pas la peine de *faire susciter* des troubles et des murmures » (O.26).

Au contraire, il garde sa pleine indépendance dans une locution telle que :

« C'est à vous *a faire* de consulter et resouldre... s'il est expedient pour vous d'en envoyer une des *vostres*... a ce commencement de nouvelle maison » (O.42).

Il prend, dans ce cas, la valeur de « faire en sorte ».

FONCTION SPÉCIALE DU VERBE FAIRE.

L'emploi du verbe « faire » comme représentant d'un autre verbe est une élégance de style recommandée par Vaugelas⁵⁷, et dont on use couramment au XVII^e siècle :

« Les religieuses de ce lieu me demandent conseil, aussi *font* celles de Mirecourt » (VI, 21) — « Vous avez trouvé là-dedans des nouvelles que vous n'attendiez nullement; aussi ne *faisais*-je non plus » (II, 192) — « [ils] pourraient apprendre plus dans vos mœurs qu'ils n'*auraient fait* dans leurs livres » (IV, 34).

Mais lorsque « faire » est accompagné d'un complément d'objet, saint P. Fourier le construit quelquefois, déjà, avec « de », comme dans la langue moderne :

« [on pourrait prendre les Psaumes de Desportes] et *les* accomplir sur quelque bel air et *les* faire chanter... *ainsy que lon faict* des Noelz en langue vulgaire⁵⁸ » (O.33).

Ainsi, parmi les formes périphrastiques qu'on rencontre chez saint P. Fourier, les unes comme « être » et le participe présent, sont des locutions qui meurent, les autres telles que « s'en aller » et le gérondif, sortent peu à peu de l'usage. D'autres, au contraire, sont encore fréquemment employées et se maintiennent vivantes.

57. Cf. *Rem.*, p. 485*. Mais MALHERBE ne l'accepte pas pour remplacer un verbe au passif (cf. *D. M.*, p. 421). Voyez également *La pensée et la langue*, p. 225.

58. Cf. la phrase de Corneille citée par H. D. T. : « Je te traiterai *comme j'ai fait mon frère*. » Sur cet emploi de « faire » dans la langue moderne, v. LE BIDOIS, t. II, p. 289, § 1219 *bis*.

Certaines de ces locutions verbales, comme « venir à » ou « se trouver » fournissent même à saint P. Fourier le moyen d'exprimer de délicates nuances d'aspect.

D'autre part, à côté de l'usage normal du verbe « savoir », nous devons retenir l'emploi particulier du verbe « vouloir », qui paraît propre aux parlers du Nord et de l'Est. Il constitue une réelle forme d'atténuation, en même temps qu'un verbe de politesse.

LE VERBE IMPERSONNEL ET LA CONSTRUCTION IMPERSONNELLE

VERBES QUI VIEILLISSENT.

Parmi les verbes impersonnels qui deviennent tout à fait archaïques, saint P. Fourier n'emploie plus guère que *IL CONSTE* et *IL APPERT*. Encore ces deux verbes ne figurent-ils que dans le style d'affaires :

« Il faudra aussi spécifier toutes les espèces de menues dixmes qu'il prend, et dire qu'il ne prend rien au reste, comme *il conste* évidemment » (IV, 76) — « J'ai vu... des anciens comptes... par lesquels *il appert*... qu'une vache bien saine... se vendait seulement 18 gros » (III, 403).

IL MÉSAVIENT ne vieillira qu'un peu plus tard :

« la crainte que j'ai qu'*il* ne vous *mésavienne* » (I, 427).

IL ESCHET, non encore remplacé par la forme analogique « il échoit », se rencontre très souvent chez saint P. Fourier, qui l'emploie parfois de façon absolue, au sens latin de « accidit » :

« Incontinent apres, entreront au refectoire, pour la seconde table, la cuisiniere et celles qui auront servi a la premiere, et autres *s'il eschet*, qui pour quelques empeschements pourroient avoir esté dispensées de la premiere » (C., II, 318).

VERBES USUELS.

Parmi les verbes impersonnels d'un usage familier, il faut surtout noter l'emploi de « vient » et de « il fait ».

VIENT : « Que si votre Révérence leur accorde son Henri, *vient* maintenant à disputer lequel de ces deux susdits voyages se fera le premier » (V, 248).

II FAIT. — Saint P. Fourier semble faire un emploi très étendu de ce verbe accompagné d'un attribut. La même tendance se retrouve actuellement en Belgique dans la langue familière. Pour saint P. Fourier, « il fait » ne sert pas seulement à exprimer un état atmosphérique, comme dans les locutions : il fait beau, il fait chaud..., etc., mais il peut s'appliquer à toute situation matérielle quelle qu'elle soit. Ex. :

« lorsqu'il ne faisait pas si cher et que j'avais du blé en mon grenier » (IV, 262) — « je vous prie... de ne point envoyer de messenger exprès par deçà. *Il fait trop dangereux* » (VI, 202).

« Faire », comme « être », est en passe de devenir un verbe copule.

IL EST.

Au ^{xviii} siècle, « il est » disparaît devant « il y a ». Maupas admet encore : « il est bien du vin ceste année », mais il note qu'on ne peut pas employer « il est » pour exprimer une distance. On ne peut dire : « il est quinze lieues d'icy à Orleans »⁵⁹. Vaugelas va plus loin. Il déclare que « il est » ne s'emploie plus correctement qu'en phrase négative⁶⁰.

Dans la langue de saint P. Fourier, « il est » paraît se réfugier dans des locutions toutes faites telles que : « il est de besoin », « il est force »..., etc. :

« Au nom de Dieu, ne leur parlez pas de nous autres, *s'il n'est bien force* » (VI, 212),

ou dans certaines locutions dans lesquelles le verbe « être » prend un sens particulier, comme : « qu'est-il d'en faire? », « or est-il que... » :

« Que dites-vous des Chanoines voisins qui se repentent de Mattaincourt? *Qu'est-il d'en faire?* Ils ne sont pas venus nous voir pendant la tenue de notre chapitre... » (V, 308) — « *Or est-il que*

59. Cf. BR. III, p. 526.

60. Cf. Rem., p. 337.

le jeune homme, cousin à notre dite sœur,... s'est absenté du Pont... et ne sait-on où il peut être de présent » (I, 119).

Mais le verbe « être » reste très vivant à la forme personnelle pour exprimer le temps écoulé, de préférence à « il y a ». Si l'on rencontre parfois des phrases comme : « *il y a* aujourd'hui quinze jours que... » (I, 2), « sont » est beaucoup plus souvent employé par saint P. Fourier :

« *sont* environ quinze jours... [qu']elle fut blessée (O.29) — « *sont* environ deux heures que je vous ai escri » (O.22) — « *sont* quelque huit vingt ans... » (III, 403) — « *sont* quelques semaines... » (III, 450) — « *sont* plusieurs années... » (O.62).

Quelquefois aussi, saint P. Fourier préfère le verbe « être » à « il y a » pour marquer la présence dans un lieu :

« mandez si vous avez encor des malades et *combien de pensionnaires sont* en vostre maison » (O.3).

De là des tours comme le suivant. Nous l'empruntons à un questionnaire :

« faudra... notamment voir... : Au dortoir : s'il est divisé en plusieurs chambres... Au parloir : *si sont deux*, où, à quelles personnes, affaires et saisons chacun d'iceux est destiné » (I, 115).

LE TOUR IMPERSONNEL.

La construction impersonnelle reste très développée au XVIII^e siècle. Elle ne constitue pas seulement un procédé de style qui permet d'attirer toute l'attention sur le verbe; dans certains cas, elle marque un aspect du verbe. Une expression telle que « *il me prend pitié* de ce qu'elle se coutange ainsi » (I, 5), exprime bien l'entrée immédiate dans un état psychologique⁶¹.

A l'époque de saint P. Fourier, la construction impersonnelle permet d'exprimer, pour certains verbes, des nuances de pensée plus variées que dans la langue moderne. A côté de tours personnels comme :

« les affaires de Rome... jusques à présent *ne sont que mal allées* » (III, 297) et : « Je voudrais bien savoir comment la chose *en est allée* » (II, 155),

61. Notons que MALHERBE corrige chez DESPORTES « je prends envie » par « Il me prend envie ». Cf. D. M., p. 424.

on peut fréquemment relever, chez saint P. Fourier, des tours impersonnels tels que :

« Nonobstant que... je sois parti... pour aller à Châlons vous consoler... sur la mort de feu Monsieur l'Archidiacre... et quant et quant reconnaître comment *il vous est allé* depuis ce coup » (I, 160)

« Or ne sais-je s'il va point là... pour s'enquêter du portement de son frère et apprendre de sa bouche comment *il lui en va*, s'il est content, bien instruit,... etc. » (III, 340).

La personne désignée par le pronom complément est ainsi présentée comme étant intéressée à une situation ou à un état indépendants d'elle. Dans le premier cas, il s'agit en effet de savoir tout ce qui a pu arriver de fâcheux ou d'heureux pour les religieuses depuis la perte de leur bienfaiteur, dans le second, de savoir les impressions d'un jeune homme qui vient d'entrer en religion, ce qui est tout à fait différent de « son portement ».

Même dans l'expression la plus courante : « demander [à quelqu'un] comment il lui en va de sa santé » (VI, 546), la construction impersonnelle, qui va bientôt faire place au verbe personnel, avait l'avantage de souligner la passivité du sujet intéressé. A la fin du XVII^e siècle, cette fine nuance de pensée sera perdue pour la langue. Les locutions « comment va votre santé » et « comme vous en va » seront déclarées équivalentes par le dictionnaire de l'Académie. La forme personnelle « vous allez » pourra aisément se substituer à la forme impersonnelle.

L'ACCORD DU VERBE

ACCORD DU SUJET ET DE L'ATTRIBUT

CAS DE PLUSIEURS SUJETS AU SINGULIER.

Quand le verbe a plusieurs sujets au singulier, saint P. Fourier paraît suivre à peu près la règle des « synonymes et approchants¹ ». Le verbe reste au singulier quand les sujets ont entre eux un certain rapport :

« il n'y a place plus propre a ce desseing... et... le nom et la nature du lieu... *semble* les y semondre » (O.1) — « Le present est petit... mais le desir de vous aggreer... et la bonne volonté que je vous porte,... et la bienveillance et pure affection (qui donne le poids aux presents...) *est* tres grande » (O.45).

Autrement, le verbe prend la marque du pluriel :

« l'esprit de St. Augustin, et la charité chrestienne, et le soing de conserver la bonne renommée... ne nous *conseilleront* jamais d'user de rigueur envers M. Erard » (O.26).

Quand les sujets sont énoncés après le verbe, saint P. Fourier le laisse volontiers au singulier :

« Je vous demanderoie... de combien davantage *se vend* le resal de bled, la libvre de boeuf ou de mouton, le pot de beurre, la paire de poullets... et tout le reste ainsy, à l'occasion de ces Religieuses » (O.44).

LE VERBE ÊTRE ET LE GALLICISME C'EST.

« Ce suis-je », que Maupas lui-même considère comme un peu vieilli², est encore usuel pour saint P. Fourier :

« un capitaine... lui demanda après le P. Thomassin — *Ce suis-je*, Monsieur » (V, 265) — « *Ce ne suis-je pas* qui écris... ces fadaïses de poésie..., ce sont mes doigts » (IV, 216) — « Je désire que nos soeurs de Verdun sachent que vous avez prié pour [cette personne]... et que *ce suis-je* qui vous en ai donné cet avertissement » (V, 488).

A la 3^e personne, l'accord se maintient plus vivant. On continue également à traiter « ce » comme un attribut, bien qu'il ne soit plus senti comme tel. C'est l'usage qui persistera dans la langue moderne et c'est aussi celui de saint P. Fourier. La tendance à faire de « c'est » une formule invariable est cependant très forte au xvii^e siècle. Jusque chez Racine on retrouvera des phrases telles

1. Cf. Rem., p. 219.

2. Cf. Gram., p. 139 : « Les premieres et tierces personnes se peuvent dire en deux sortes : *c'est nous* et *ce sommes nous*, *c'est eux* et *ce sont eux*. Item, le theme : *ce suis-je*, pour *c'est moy*, plus usité. » OUDIN est pour « *c'est nous* et non pas *ce sommes nous* » (cf. Gram., p. 112).

que : « *Ce n'est pas* les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit »³. Chez saint P. Fourier, nous n'avons jamais relevé cet accord au singulier :

« nous ne la demandons pas elle, *ce sont* ses deux mains » (O.32) — « *ce* vous *seroient* des frais inutiles » (O.16).

Saint P. Fourier fait également l'accord quand le verbe « être » est pris au sens de « coûter ». Tandis que nous usons de locutions figées comme : « *c'est* vingt francs, *c'est* cent francs,... », il écrit :

« en quarante-sept ans ou environ, les pensions [au collège du Pont] ont remonté de plus du double. En ces premières années, *ce n'étaient* que 135 francs, et présentement *ce sont* 300 » (III, 397).

Dans une proposition relative, c'est encore l'attribut qui, dans certains cas, règle l'accord du verbe « être » :

« *provoir* a l'instruction de l'autre moitié [de l'humanité] *qui sont* les hommes et garçons » (O.1).

ACCORD DU PARTICIPE PASSÉ

PARTICIPE PASSÉ EMPLOYÉ AVEC AVOIR.

Pour saint P. Fourier, la règle est très simple, le participe passé employé avec l'auxiliaire « avoir » reste invariable dans tous les cas, sans exception. Il semble bien qu'il s'agisse là d'une règle que saint P. Fourier tient de ses maîtres de Pont-à-Mousson, plutôt que d'un usage personnel. C'est du moins ce qu'il ressort des corrections faites sur les lettres de ses religieuses. Celles-ci ayant écrit :

3. Cité par LE BIDOIS, t. I, p. 119. VAUGELAS posa en règle qu'il fallait dire : « les plus grands Capitaines de l'antiquité, *ce furent*... », et non pas *furent* ni *ce fut*. Toutefois la question était encore vivement débattue. *Ce*, devant le verbe au pluriel, paraissait à beaucoup une « irrégularité » (Cf. *Rem.*, pp. 303 et suiv. et *Comment.*, pp. 508 et suiv.).

Tant, en effet, qu'en ancien français, l'inversion fut vivante, l'accord « ce suis-je, ce sommes-nous, ce sont-ils, ... » restait normal. Mais quand l'ordre des mots devint plus fixe, cet accord ne fut plus compris, et l'on tendit à faire de « *c'est* » une formule invariable. Par une bizarrerie de l'usage, « *ce sont* eux » fut adopté à côté de « *c'est* nous », « *ce fut* pourquoi », à côté de « *pourquoi est-ce* que les Romains *firent*... » (cf. VAUGELAS, p. 308). On comprend dès lors qu'il y ait eu une certaine confusion au moment où cet accord exceptionnel du verbe « être » se fixait de façon définitive.

« les témoignages que dès longtemps elle nous a *donnez* de son affection », le saint note en marge : « donné sans z »⁴.

On peut objecter, il est vrai, que ces corrections, prises en elles-mêmes, ne sont pas absolument probantes, car elles entrent dans les nombreux cas d'exception examinés par Vaugelas. En France, en effet, si l'on commence à appliquer la règle de Marot, celle-ci est loin d'être observée de façon rigoureuse. Vaugelas, dans ses « Remarques », prévoit encore un grand nombre d'exceptions, qu'il classe avec soin, et pour lesquelles il tolère l'omission de l'accord⁵. Or nous allons voir que saint P. Fourier laisse toujours le participe invariable, non seulement dans ces différents cas, mais même dans ceux où, au contraire, Vaugelas exige qu'on le fasse accorder.

Examinons d'abord les principaux cas d'exception :

1° LE COMPLÉMENT D'OBJET EST PLACÉ APRÈS LE VERBE :

« quand vous aurez *tenu* ces propos... » (O.32).

2° LE COMPLÉMENT EST PLACÉ AVANT, MAIS LE SUJET SUIVIT LE VERBE :

« la joye et consolation que m'ont *apporté* vos... lettres » (O.53)
— « l'aise, le contentement et consolation que m'ont *apporté* les vostres » (O.35).

3° ITEM, LE PARTICIPE EST SUIVI D'UN ATTRIBUT :

« [la fille que nos soeurs] ont *veu* pensionnaire » (O.43).

4° ITEM, LE PARTICIPE EST SUIVI D'UN INFINITIF :

« [elles] sont logées et nourries par les bons Religieux de là qui les ont *faict* venir » (O.32).

5° ITEM, LE PARTICIPE EST SUIVI D'UN COMPLÉMENT PRÉPOSITIONNEL :

« leur nouvelle maison qu'elles ont *acquesté* de Monsieur Gati-nois » (O.4) — « la somme que lon luy avoit *mis* entre mains » (O.26) — « la grande ferveur et devotion qu'elles ont *monstré* a tout le ciel » (O.V., 61) — « les aulmosnes qu'il avoit *faict* au peu-

4. Cf. la lettre à Mgr. Midot, note L (v. appendice). Cf. également le texte cité p. 91, note H.

5. Cf. *Rem.*, pp. 175 et suiv., p. 492* et p. 575. Voyez également Br. III, pp. 601 et suiv.

ple » (O.45) — « [les] prieres qu'avez *envoïé* vers le ciel » (O.21) — « le laict et les fruiets qu'il luy a *présenté* selon l'usage du païs » (O.45) — « [les] homelies qu'il a *escri* sur l'épistre aux Romains » (O.1) — « les treize... noms que j'ay *trouvé* au bas [de vos lettres] » (O.53) — [les] quatre mils et cinq cents francs qu'il a *delivré*... a M. Erard » (O.26) — « les tiltres.. qu'elle vous a *donné* sur ce commencement de la nouvelle année » (O.62).

Ces exemples, si nombreux qu'ils soient, pourraient donc nous prouver seulement que saint P. Fourier profite, d'une façon logique et constante, des exceptions admises par les grammairiens. Mais les originaux n'abondent pas moins en exemples de participes passés qui restent invariables quand, selon l'expression de Vaugelas, « le prétérît finit le sens ou la période »⁶, c'est-à-dire :

1° QUAND LE PARTICIPE TERMINE UNE PROPOSITION :

« Quand je pense... aux frais qu'avez *supporté*, je suis tout confus » (O.27) — « les vostres, que ce garçon m'a *apporté*, m'ont resjouï et consolé » (O.25) — « la patience... opere... par une secrete et puissante vertu que Dieu luy a *donné*, faisant que ce qui sembloit propre... pour renverser un bon affaire, sert en fin... pour l'avancer » (O.35) — « je les remercie d'une si belle *lettre* et leur scais bon gré de ce que toutes l'ont si bravement *signé*, mais... je suis bien indigne... du trop de respect qu'elles me portent » (O.53).

2° QUAND LE PARTICIPE TERMINE UNE PHRASE TOUT ENTIÈRE, autrement dit, lorsqu'il se trouve devant un point :

« Les autres [monastères] ont tenu bon..., entierement appuyez sur la providence de celui qui les avoit *fondé*. » (O.46) — « Nostre Seigneur.., les a tous *conservé*. » (*ibid.*) — « affin que puissiez vous enquêter... de la fille... aupres de celles de nos soeurs... qui l'ont *gouverné*. » (O.43).

Des exemples aussi variés et aussi abondants ne peuvent laisser aucun doute sur l'invariabilité absolue du participe passé employé avec « avoir », chez saint P. Fourier. Aussi, quand on songe aux complications soulevées par la règle de Marot et à la confusion qui en résulte dans l'usage du xvii^e siècle, on ne peut qu'admirer la

6. Cf. *Rem.*, p. 177.

logique lorraine. L'invariabilité était, en effet, la règle qui s'imposait avec l'auxiliaire « avoir », avant qu'une influence étrangère fût venue troubler l'évolution normale du participe passé. Saint P. Fourier ignorait-il la règle de Marot? Il semble, en tout cas, résister à cette « nouveauté » de l'accord. Il reconnaît dans le participe passé et l'auxiliaire qui le précède, une forme verbale unique et non un verbe accompagné d'un attribut. C'est bien ce que nous laissait entrevoir l'intéressante distinction que nous avons remarquée entre les formes de *escri*, participe, et *escript*, adjectif.

PARTICIPE PASSÉ EMPLOYÉ AVEC ÊTRE.

Saint P. Fourier fait accorder le verbe avec le sujet dans tous les cas, qu'il s'agisse :

d'un verbe ordinaire :

« il faudra que la *lettre*... vous soit *rendue* » (O.62) — « il n'est pas nécessaire qu'elle soit *signée* » (O.22) — « vous estes *devenues* sages » (O.21) — « [les] nouvelles qui me sont *venues* » (O.63) — « ceux... qui sont *appelez* saints » (O.46) — « nous ne scavons si nos cloistres seront *respectez* » (O.51),

d'un verbe pronominal, non réfléchi :

« le bien d'aultruy dont ils s'estoient *saisis* » (O.26) — « vous vous estes bien *hastées* » (O.32) — « elle... s'est *aperceue* que ma teste inclinoit au sommeil » (O.62) — « le Pere... et la grande mere... s'en sont *allez* a Dieu » (O.3) — « La fille qui estoit a Homecourt... et Anne Voitit... s'en sont *allées* a La Mothe » (O.18),

ou d'un verbe réfléchi :

« les paiements ausquels les pauvres bonnes filles se sont *soubmises* » (O.32) — « ma plume opiniastre ne s'est nullement *amen-dée* » (O.62) — « [ils] se sont *retirez* en divers aultres lieux » (O.46) — « ces trois *lettres* là qui se sont *esgarées* » (O.32).

Nous n'avons malheureusement pas d'exemples de verbes réfléchis indirects, mais ce que nous avons dit du participe passé employé avec « avoir » nous donne de bonnes raisons de supposer que c'est bien le sujet et non l'objet, qui, pour saint P. Fourier, décide de l'accord du verbe. Très probablement en effet, saint P. Fourier ignore la distinction proposée par Malherbe entre réfléchis directs et réfléchis indirects. Cette distinction est d'ailleurs bien

peu suivie par les contemporains de Malherbe, et Vaugelas lui-même ne paraît pas s'en soucier⁷.

Quant à l'exception réclamée par Vaugelas : « la desobeissance *s'est trouvé montée*... au plus haut point de l'insolence⁸ », le Père de Mattaincourt ne paraît pas non plus en tenir compte :

« [je] mis ma lettre parmi plusieurs autres papiers, où elle s'est *tenue cachée* » (O.63).

Les règles d'accord du participe passé peuvent donc se formuler ainsi pour saint P. Fourier : le participe employé avec l'auxiliaire « avoir » est toujours invariable; employé avec l'auxiliaire « être », il est toujours variable et s'accorde avec le sujet du verbe.

LES VOIX

LES FORMES DU PASSIF

LE PASSIF IMPERSONNEL ET LA FORME PRONOMINALE.

Le passif impersonnel, qui est cependant encore assez en usage au début du xvii^e siècle, ne se rencontre que rarement chez saint P. Fourier¹ :

« Le pauvre homme ne pourra... appeler les Religieux a garends puis qu'en leur escripture *n'est parlé* de Monseigneur de Toul » (O.26).

Au contraire, les exemples de la forme pronominale employée comme substitut du passif, abondent comme on peut s'y attendre :

« On fait continuellement par ici les prières des quarante heures... le Saint Sacrement *s'ôte* le soir et *se remet* le lendemain » (II, 41) — « avant que l'habit regulier *se donne* aux filles » (O.5) —

7. Cf. D. M., p. 456. MALHERBE veut le participe invariable dans « ils se sont élu des rois », parce que l'action ne renvoie pas au sujet. VAUGELAS n'examine que le cas : « ils se sont rendus maîtres », où il considère le verbe comme un passif, mais il ne dit rien du réfléchi indirect. Cf. Rem., p. 178.

8. Cf. Rem., p. 178.

1. Remarquons que saint P. Fourier emploie quelquefois le passif pour l'actif : « cela est bien aisé... *a estre excusé* » (O. 47) — « Faites... que tous mes paroissiens soient dignement *confessés et communés* » (I, 126).

« l'argent qui *se reçoit* en la maison » (C., II, 117) — « le rapport [de l'affaire]... *s'ouvrira* au conseil et *s'y videra* » (I, 248) — « je vous ay escri un mot... *s'adressant* a vous et a nos soeurs » (O.22).

LA CONJUGAISON PRONOMINALE

LA CONJUGAISON PRONOMINALE DES VERBES INTRANSITIFS.

Celle-ci connaît encore un assez grand développement :

« la deuxiesme ligne du premier article, laquelle *se commence* : Touchant la reception... etc. » (O.44) — « à raison de l'hiver qui *se commence* » (III, 283) — « l'hyver qui *s'approche* » (O.26) — « le temps de nos vespres *s'approchoit* » (O.15) — « j'ai prié ce porteur de *se diligenter* » (III, 227) — « je les priaï qu'elle, s'enquêtassent..., la dite Mère *s'est encherchée*² et vient de m'en écrire » (III, 449) — « [je] *me ris* de ce qu'il semble que me tenez comme un prophète » (I, 312).

Mais dans certains cas, la forme pronominale apporte une nuance de sens qu'il est important de souligner. Elle sert à marquer l'intérêt que prend le sujet à l'action. On trouve ainsi :

« [les écolières] se conduisent par opinion, et vous sâvez combien de peines et de temps il faut pour remettre en état une école lorsqu'elles *se sont décampées* » (I, 104), à côté de : « Vous avez des roues en votre horloge qui sont si aisées à *décamper* et si difficiles à remettre en état... » (V, 63);

« [je désirerais savoir] si la fluxion *se diminue* » (II, 115), à côté de : « si... votre argent *diminue* » (VI, 553).

Le verbe « en aller » est également conjugué tantôt à la forme pronominale et tantôt à la forme non-pronominale. On trouve à la fois :

« Le bon Seigneur fait quelquefois semblant de quitter les personnes, mais *il n'en va* pas pourtant » (I, 312) — « quand je frappai à la porte,... on me dit que presque tout-à-l'heure *il en était allé* » (III, 109),

2. Cf. : « Je ne vous conseille pas de vous *enchercher* s'il y a mandement ou commission de Son Altesse... vous devez ignorer cela » (IV, 44).

et :

« Le R. P. Manceau *s'en est allé* à Dieu » (O.58) — « Ce matin, *je m'en suis allé* au R. P. Guéret et lui ai proposé le fait » (I, 322) — « [elles] *s'en sont allées* à La Mothe » (O.18).

Quant à « se promener », saint P. Fourier paraît l'employer exclusivement à la forme pronominale, ce qui mérite d'être signalé à pareille époque :

« Elles se garderont... de *se pourmener* ou vagabonder, soit à pied, soit en carosse » (C., II, 154) — « Le sommeil... ne fait que *se promener* par toute la maison » (V, 412).

Les verbes intransitifs remplaçant des verbes aujourd'hui pronominaux sont assez rares chez saint P. Fourier. À peine peut-on relever « repaître », qui restera en usage chez les classiques :

« j'écrivis notre requête... pendant que ce porteur *repaissait* » (I, 274) — « Elles... lui diront en quels lieux elles se sont arrêtées pour *repaître* et pour loger » (C., II, 155), ou encore « répandre », dont l'emploi est familier. Nous avons déjà signalé cette phrase :

« [ils] livrèrent si pleine... la mesure des larmes que Dieu attendait d'eux, qu'elles s'en allaient *répandant* de tous côtés » (I, 313).

LA CONJUGAISON PRONOMINALE DES VERBES TRANSITIFS.

Elle se maintient dans : « se condescendre », « se délibérer³ », « s'oublier », qui fait double emploi avec « oublier », et « se craindre », bien que dans les derniers écrits de saint P. Fourier on commence à rencontrer ce dernier verbe sans pronom réfléchi :

« il *s'est condescendu* à vivre dans une de nos maisons » (III, 326) — « [ils] *se délibérèrent* de tantôt partir » (III, 57) — « ils *se seront oubliés*⁴ de vous envoyer vos aubes » (II, 220) et : « *j'ay oublié* de vous supplier que... » (O.22) — « je *me crains* que le bled sera... plus cher » (O.50), et : « je *crains* que pour maintenant elle n'a point d'argent » (O.59).

3. Notons que « se condescendre » est condamné par MALHERBE et « se délibérer » admis par OUDIN.

4. Le participe « oublié » a parfois un sens actif qui découle de son emploi pronominal : « je suis extrêmement ingrat et *oublié* de mon devoir » (III, 539).

Il faut encore ajouter « se désigner », au sens de « former un dessein, projeter » :

« Si le project dudict *Sieur Chauvenel* est tel... et il persiste à le vouloir accomplir ainsy qu'il *se l'a designé* » (O.2).

Bien entendu, le pronom réfléchi disparaît quand le verbe est à l'infinitif et précédé d'un auxiliaire :

« L'aise, le plaisir, le contentement indicible que je ressens... me *font oublier* de moi-même » (V, 431).

Par contre, quelques verbes transitifs seulement sont employés pour des pronominaux. Tels sont : « moquer », employé de même par Pascal⁵ :

« lorsque personne ne voulait faire état de vos premières campagnes et que plusieurs les méprisaient, *les moquaient* et les persécutaient... » (V, 234),

et « cotiser quelqu'un », régulier à l'époque⁶ :

« des cavaliers armés... qui prennent tous ceux qu'ils peuvent attrapper et *les cotisent* à des rançons si hautes qu'à peine y peut-on satisfaire » (VI, 368).

Quant à « se garder », il semble résister à l'emploi pronominal, à l'impératif. On peut comparer :

« Monsieur notre Abbé me dit que... je *me gardasse* bien de sortir » (I, 333) et : « Votre cloison contre la rivière commencera-elle? *Gardez* les dettes, *gardez* les dettes! » (I, 260).

Mais on trouve aussi : « *gardez-vous* bien de plus envoyer voir là-dedans » (I, 272).

VERBES SUBJECTIFS ET VERBES OBJECTIFS

VERBES SUBJECTIFS EMPLOYÉS OBJECTIVEMENT.

Malgré les condamnations de Malherbe, un certain nombre de verbes passent de l'emploi subjectif à l'emploi objectif. A la Cour comme en province, on continue à dire « sortez ce cheval¹ ». Saint

5. « [Jésus-Christ fut] *moqué*, souffleté, joué par les soldats. » (*Pensées*, éd. MOLINIER, Paris, Lemerre, 1877, t. II, p. 198.)

6. Encore donné par RICHELET.

1. Cf. *Rem.*, p. 38.

P. Fourier ne fait donc que suivre la tendance de l'usage quand il emploie « retirer quelqu'un » pour « *faire* se retirer » :

« ce seroit une chose belle, digne et fructueuse... [qu'il se] dressast... quelque monastere bien réglé de filles... pour *retirer* celles qui se retrouveroient accompagnées de... volonté suffisante pour y faire service a Nostre Seigneur » (O.1),
ou « renchérir » pour « *faire* renchérir » :

« Soixante et dix bouches... de Religieuses si sobres... peuvent-elles *renchérir*... les vivres... qui sont en vos marches » (O.44).

Quant au verbe archaïque « recorder », primitivement : *se rappeler*, puis : *répéter* de mémoire, *réciter*², il peut également prendre le sens factitif. Saint P. Fourier l'emploie tantôt avec objet, tantôt sans objet, aussi bien au sens de « réciter » que de « *faire* réciter » :

« la maistresse... *les recordera* toutes l'une apres l'autre, et tandis que chacune d'elles... *recordera*..., les autres... escouteront » (C., III, 38 — « Une maistresse se mettant a *recorder*, fera venir [les élèves] (*ibid.*, p. 39).

De l'emploi objectif de ce verbe, il résulte un passif factitif :

« ainsi que font vos petites écolières lorsqu'elles étudient leur leçon pour *être* par après *recordées* dans quelque vieux registre » (VI, 439).

D'autres verbes sont employés objectivement sans prendre le sens factitif :

« Nous avons tous des inclinations [mauvaises]... et ne saurait-on les arracher ni les totalement empêcher qu'elles ne *nous aboient* » (VI, 524) — « il s'en ressent... quasi comme si on lui *avait rué un grand coup de bâton* » (VI, 461).

VERBES OBJECTIFS EMPLOYÉS SANS COMPLÉMENT D'OBJET.

Cet emploi, qui élargit le sens du verbe et n'est, en réalité, qu'un procédé de style, a été vainement combattu par Malherbe et

2. NICOT le donne dans ces deux sens. RICHELLET ne le signale même plus. Saint P. Fourier l'emploie dans tous ces divers sens : « Je ne me souviens plus de ce qu'elle me dit, bien *suis-je recordé* de lui avoir proposé que... » (I. 18).

l'Académie³. Il ne pouvait manquer d'être employé par saint P. Fourier :

« [une] si bonne Princesse, *qui s'emploie, qui prie, qui promet*, et pour si peu de chose » (O.40) — « Il fault acheter des places... *bastir, renter*, trouver des filles, des confesseurs et tant d'autres choses » (O.13) — « il fault par nécessité... *hazarder* et purement *remettre* a la providence » (O.50).

Mais le verbe objectif employé sans objet de façon habituelle, risque de se fixer dans cet emploi particulier. C'est le cas de « épouser » :

« deux de nos paroissiens... qui devaient *épouser* le lendemain à la messe, à Bazoille » (I, 327).

« Envoyer », « renvoyer » et « résoudre » semblent bien avoir tendance à se fixer de la même façon dans la langue de saint P. Fourier où ils sont extrêmement fréquents :

« s'il fault... *renvoier* une aultre fois a Toul ce seront bien des frais » (O.47) — « Ne vous tourmentez a *resouldre* » (O.7).

CONSTRUCTION DES VERBES OBJECTIFS

CONSTRUCTION DIRECTE.

Notons :

CONTRIBUER : « nos pauvres... soeurs de Mirecourt refuseront-elles d'y *contribuer* aussi *quelque chose* du leur » (II, 248).

ECHAPPER⁴ : « [ils] racontèrent *les... dangers* qu'ils avaient *échappés* » (III, 554).

MONTRER, au sens d' « enseigner » : « [faites à vos écolières] une exhortation... par laquelle vous protesterez que vous ne voulez point entretenir ni *montrer de mauvaises filles* » (I, 4).

3. Cf. D. M., p. 429 et Br. III, p. 542.

4. Le verbe connaît encore trois constructions : *échapper de*, *échapper à*, et la construction directe. Celle-ci est, au dire de VAUGELAS, encore plus élégante que la première (cf. Rem., p. 337), mais elle deviendra rare à la fin du siècle.

PRÉTENDRE ne se rencontre plus qu'au participe passé, qui prend, dans ce cas, un sens voisin de « projeter » ou « espérer » :

« il n'est pas encore temps d'ouvrir... nos écoles *prétendues* » (II, 131). « Voici deux jeunes garçons *prétendus* des nôtres qui vont au Pont pour étudier » (II, 62) (il faut entendre : qui *prétendent*, qui *aspirent* à être des nôtres).

RESSEMBLER. La construction directe, employée par Malherbe, est déclarée désuète par Vaugelas⁵, mais aucun changement n'apparaît chez saint Pierre Fourier qui emploie continuellement « ressembler quelqu'un » :

« [Monseigneur trouve les religieuses] de Chaalons si sages, si modestes... qu'il se tiendrait heureux si les siennes de Nancy *les pouvoient ressembler* » (0.13). « Saint Laurent *les ressembloit* » (0.45).

Au contraire, il hésite entre la construction directe et la construction indirecte pour les verbes « obéir », « répondre⁶ » et « récrier ».

Pour le premier il semblerait plus ou moins adopter « obéir quelqu'un » et « obéir à quelque chose » :

« je vous commande... de recevoir ledict Reverend Pere... et *l'obeir* comme commis et envoyé de moy (0.60) — « [ce mal] m'a défendu... de vous écrire plus de 7 ou 8 lignes, avec des menaces bien rigoureuses de retourner incontinent... si je ne *l'obeis* » (IV, 175), et : « *j'obeis* doncques a l'inspiration (0.45) — « telle est la volonté de Dieu... pour à laquelle *obéir*... » (I, 154).

Mais on ne peut supposer la même distinction pour le verbe « répondre » :

« Les pauvres simples gens veulent être absolument *répondus* et servis à leur commodité » (V, 81) — « vos lettres me font rougir... je n'ose les ouvrir, je n'ose les lire, je n'ose *les répondre* » (II, 186), et : « les raisons et moyens de *répondre aux doutes* et appréhensions de ces inconvénients » (I, 155).

On ne peut faire non plus aucune distinction entre les deux constructions du verbe « récrier » :

5. Cf. *Rem.*, p. 480* et *Br.* III, p. 546, note 2.

6. F. BRUNOT, t. III, pp. 544 et 545, ne donne que la construction directe pour « obéir » et « répondre ».

« Elles *rescrient* si hardiment... *a Nostre Seigneur*, Deus in adiutorium meum intende... » (C., II, 102) et : « Il *les* faut bien *récrier* qu'ils ne se servent de leurs médecines... que sobrement..., souventes fois les remèdes... se tournent en poison » (VI, 306).

CONSTRUCTION INDIRECTE.

CONTREDIRE A QUELQU'UN : « nonobstant que je ne vueille et ne doibve *contredire*... *a une ame* si pure (0.39).

SE JOUER A : « des personnes de qualité *auxquelles* il n'est pas question *de se jouer* » (IV, 245).

SUPPLIER A : « Nous envoyons Jean Aubry... à votre Révérence... pour... *lui supplier* que... » (IV, 10).

PRIER A est condamné comme archaïque par Vaugelas⁷ :

« Je *lui prie* qu'en attendant, il vous bénisse et maintienne en sa sainte grâce » (I, 158).

SERVIR A. Saint Pierre Fourier construit ce verbe indirectement sans faire la distinction de sens réclamée par Vaugelas⁸ :

« la providence toute-puissante de Celui à *qui* vous *servez* si fidèlement » (I, 18).

TOUCHER A : « je viens... de recevoir vos lettres... je lirai aux religieux ce qui *leur touche* ». (II, 171).

CONSTRUCTION DOUBLE.

Parmi les verbes qui ont deux compléments d'objet, il faut signaler :

ENSEIGNER QUELQU'UN A QUELQUE CHOSE : « *enseigner des enfants à lire* » (VI, 3) — « *les enseigner* à être bien sages » (I, 4). On trouve de même : « il trouve celles de Chaalons... si bien *apprinses* » (0.13).

REFUSER QUELQU'UN DE QUELQUE CHOSE : « [les] dévotions que

7. Cf. *Rem.*, pp. 414 et 479.

8. Cf. *Rem.*, p. 479: Quand « servir » signifie « être propre, être convenable à », il régit le datif, autrement il doit régir l'accusatif. Cf. *Br.* III, p. 549.

nous pourrons faire... me semblent... être dues à ce sujet là que nous recommande mon dit Seigneur et de *l'en refuser* ou rabattre quelque chose serait autant de tort que nous ferions à nous-mêmes » (II, 350).

D'où « refuser quelqu'un », quand il n'y a pas d'objet secondaire :

« Monsieur de Chaumousey demande des religieux... il ne faut pas *le refuser* » (II, 224).

HATER QUELQUE CHOSE A QUELQU'UN : « je vous supplie *lui hâter* son retour » (II, 178).

D'où le sens passif du participe : « la chose est hâtée » (II, 233), à côté du sens actif : « me voyant si importun, si mal gracieux et si *hâté* de partir » (III, 13).

CONGRATULER. Saint Pierre Fourier écrit tantôt « congratuler quelque chose à quelqu'un », et tantôt « congratuler à quelqu'un de... » :

« saluer Monsieur le Prieur... et *lui congratuler le recouvrement* de sa santé » (V, 419) — « [Elle], qui n'avoit vu les messagers de David, *lui congratula* qu'il n'eût venu jusques au sang » (*Op. N.-S.*, t. II, 502) et :

« [Elles] *lui congratuleront* de ce que les Bourgeois [qui s'étaient retirés de la ville]... y vont bien tost rentrer⁹ » (0.45).

S'ENQUESTER QUELQUE CHOSE DE QUELQU'UN : « Je me preparoie... a aller a Mirecourt *m'enquêter de vous* et d'autres ce qui *s'y fait* » (0.15).

CONSTRUCTIONS INFINITIVES.

Les constructions infinitives sont encore très instables à l'époque et n'offrent, par suite, qu'un intérêt secondaire. Aussi renvoyons-nous à ce sujet, à la liste donnée par F. Brunot, tome III, pp. 558 et suivantes. Nous indiquons seulement quelques divergen-

9. Le tour paraît quelquefois assez hardi : « J'attends avec dévotion nouvelle du portement de notre pauvre sœur... remerciant au reste Notre-Seigneur, *congratulant* du bel ordre... [de la] vie religieuse et toute sainte que vous me décrivez » (I, 138). Toutefois l'exemple est unique et tiré d'une copie.

ces ou plutôt quelques préférences marquées par saint Pierre Fourier. Celui-ci, d'une manière générale, s'écarte peu des emplois signalés par F. Brunot :

IL CONVIENT est généralement employé avec l'infinitif pur et non avec « de », comme le voudrait Oudin :

« *conviendra...* différer la profession de Sœur Ange (0.22) — « il *convient supposer...* » (0.26).

S'ENHARDIR OU S'ENHARDIER, avec l'infinitif pur : « elles se sont *enhardiées vous supplier* » (0.1).

ESPÉRER, habituellement avec « de », conformément à ce que demande Oudin : « *j'espère de partir* » (I, 367).

SE HATER A, contrairement à Maupas, qui veut « de » : « *se haster a* sortir de vos cloîtres » (0.48).

S'INGÉRER « A » OU « DE » (F. Brunot ne le cite pas) :

« *ma temerité... s'est ingerée de se trouver a toutes ces defaictes là* » (0.32) — « *m'ingérer à vouloir consoler l'une...* » (I, 442).

S'OBLIGER A, se rencontre au sens de « contraindre » : « *plustost que de vous obliger a recevoir une fille qui ne soit capable* » (0.30).

OUBLIER « DE » est tout aussi fréquent que « OUBLIER A » :

« *que vous n'oubliez à nous les faire tenir* » (I, 219) — « *j'oubliai à vous représenter une troisième considération* » (I, 285), et :

« *Ai-je point oublié de mander à votre Révérence que...* » (III, 341) — « *j'ay oublié de vous supplier que...* » (0.22).

SUPPLIER. Contrairement à l'usage français, la construction avec l'infinitif pur domine; « de » est moins fréquent :

« *je vous supplie de n'y rien espargner* (0.51), mais :

« *je vous supplie... ne point trouver mauvais* » (0.37) — « *je vous supplie m'excuser* » (0.16) — « *je vous supplie m'envoier* » (0.18) — « *je vous supplie vous en ressouvenir* » (0.28) — « *je vous supplie ne vous y épargner* » (I, 117)... etc.

Dans les locutions formées avec le verbe « être », la construction est tout à fait hésitante :

« *est-il bon de demeurer chez vous* » (0.51) — « si vous jugez qu'il *soit meilleur se tenir* comme l'on est (0.42) — « ce que vous estimez qu'il *soit expedient de faire* » (0.51).

En résumé, dans toutes ces constructions du verbe objectif, à part quelques archaïsmes et quelques hésitations qui soulignent l'évolution de la langue de Malherbe à Vaugelas, saint Pierre Fourier ne s'écarte pas beaucoup de l'usage français de son temps.

EMPLOI DES TEMPS ET DES MODES

LES PASSÉS DE L'INDICATIF

PASSÉ SIMPLE ET PASSÉ COMPOSÉ.

Conformément à l'usage du XVII^e siècle, saint Pierre Fourier fait nettement la distinction entre le passé simple (alors en pleine vie) et le passé composé, le premier exprimant, comme le dit Maupas, un temps « *piéça passé* », dont il ne reste rien à passer, et le second, un temps encore « *en flux* »¹. Autrement dit, le passé composé garde toute sa valeur de parfait. La nuance précieuse fournie par ces deux temps est encore au service de la langue parlée, comme dans ce cas :

« Grand nombre de filles se presentent a Nancy, point a Sainet Nicolas encor, sinon une petite Damoiselle de la Marche qui y *entra* dernièrement et Bilon, la fille de... la Dame de l'Auge, qui *a commencé* sa premiere année ces jours passez » (0.13).

Ou encore : « *J'ai demeuré* en peine de ce que je *fus* voir trop tard Monseigneur le Primat qui n'était en ville lorsque je *partis* » (I, 209).

« *Entra* », « *fus voir* » et « *partis* » marquent bien des faits

1. Cf. BR. III, p. 582. Sur cette distinction des deux « *prétérits* », voyez également R. ESTIENNE. *Traicté de la grammaire françoise*, p. 41.

passés, incidents. « A commencé » et « ai demeuré » expriment des faits également passés, mais envisagés dans leur aspect présent.

Dans l'exemple qui suit, la distinction est particulièrement nette :

« [Je] *rompis* hier deux paires [de lunettes]... Celui de qui j'eus celles-ci que j'ai *rompues*, me faisait 18 gros ces deux paires... et je n'en payai que six sols de toutes deux » (II, 16).

« Je rompis » énonce un fait dans le passé, « j'ai rompues » l'associe au présent, en considérant l'état qui en résulte actuellement.

Une correction importante de saint Pierre Fourier est encore plus significative. C'est la correction B du texte cité en appendice :

« On nous imputerait... la note d'ingratitude, si nous mettions
B
 en oubly l'honneur que vostre dignité nous fist dernièrement, quand elle prist la peine de nous écrire. »

« B — *a fait*², ce me semble. »

Au jugement de saint Pierre Fourier, « a fait » laisse entendre que cet honneur dure encore, ce qui est évidemment plus aimable.

LE PASSÉ SURCOMPOSÉ.

Le passé surcomposé connaît à l'époque, du moins dans la langue parlée, un développement considérable. Il figure dans la plupart des grammaires du temps sous le nom de « redoublé indéfini³ ». Oudin, qui discerne assez bien un de ses emplois, dit qu'il marque l'achèvement rapide d'une action par rapport à une autre. Saint Pierre Fourier, tout en faisant un abondant usage de

2. Le texte de ROGIE ne porte que *fait*, mais il faut évidemment lire : « a fait ». L'omission de *a* ne peut provenir que du copiste, autrement la correction ne signifierait plus rien. On trouve, en 1689, une correction analogue de P. DE RICHELET sur une lettre de COSTAR :

« Ces jours passez Dieu *a fait* périr la flotte... » — « C'eût été parler selon les regles que de dire : ces jours passez Dieu *fit* périr la flotte. Le moindre auteur... ne tomberoit pas dans cette faute. » (*Les plus belles lettres des auteurs françois avec des notes*, p. 431.) Ici, au contraire, il s'agit bien d'un fait réellement tombé dans le domaine du passé.

3. Cf. MAUPAS, p. 205, et OUDIN, p. 190.

ce temps, ne paraît pas avoir d'idées très nettes quant à son emploi. Il s'en sert parfois dans le sens indiqué par Oudin :

« Comme j'*ay eu commencé* d'escrire,... mon esprit se trouvant tout las,... [ma plume s'est] *emancipée* » (0.62).

Mais, dans ce cas, le passé surcomposé s'accompagne généralement d'un adverbe ou d'une expression de temps :

« afin que nous excusiez de ce que nous ne nous sommes mis en chemin *tout aussitôt* que ce porteur nous *a eu délivré* les lettres de Mr. Dangenoust » (II, 240) — « *tout aussitôt* que la Mère Supérieure... m'*a eu écrit* que le R. P. Antoine Cousson est un... trésor caché, je l'ai cru... et le croirai toute ma vie » (VI, 574).

Il ne contient donc pas, en lui-même, une idée de rapidité, mais d'achèvement immédiat. D'une part, le passé surcomposé renforce le passé composé et s'en différencie en exprimant un aspect d'achèvement, de réalisation plus complète; d'autre part les deux actions en rapport, énoncées, l'une dans la proposition principale, par le passé composé, l'autre dans la subordonnée, par le passé surcomposé, sont vues toutes deux sous l'angle du présent et par là même présentées comme très proches l'une de l'autre.

Mais de cette façon, la nuance d'aspect en vient à se confondre avec celle de temps, d'où il arrive que souvent, chez saint Pierre Fourier, le passé surcomposé sert à marquer simplement l'antériorité d'une action par rapport à une autre :

« Je ne me souviens nullement de ce que j'en *ai eu dit* au bon Monsieur Nicolas, ni aussi de ce qu'il m'en *a dit* » (V, 74) — « comme elle *a entendu* que Monsieur de Silie apres ses visites de vostre monastere et de celui de nos sœurs d'Espinal *a heu dict* que ces deux maisons estoient bien pauvres,... elle desire... » (0.42) — « Parce que le pauvre bon garçon m'*a eu donné*... des bonnes et notables aumônes... pour distribuer aux pauvres, j'*ai eu* peine de ne point écouter ses petites raisons » (IV, 369).

Très souvent même, le passé surcomposé n'est plus pour saint Pierre Fourier qu'un simple substitut du passé composé⁴ :

« Mr. le Prieur de Chaumousey... me mande que Mr. leur Abbé lui *a eu témoigné* qu'il serait bien aise de conférer à un de nos

4. L'infinitif surcomposé prend de même la place de l'infinitif passé : « je pense *avoir eu* autrefois *écrit* que... » (IV, 94), mais les formes surcomposées n'apparaissent pas aux autres temps chez saint P. Fourier.

Pères le prioré de Manonviller » (VI, 301) — « [Ceci] nous est si libéralement offert... qu'on présume... que jamais, ci-devant, prince du monde n' *a eu traité* de cette sorte aucun de ses pauvres sujets » (VI, 543) — « Un de ces Révérends Pères réformés *a eu dit* qu'il voudrait bien lui parler... » (VI, 255) — « [les plaintes] que Mgr. l'Evêque m'en fait en ses lettres que j'*ai eu montrées* à votre Révérence » (V, 448) — « [Je peux vous assurer] que le R. P. général m'*a eu dit* qu'il ne vous est pas permis de recevoir [cette fille] » (IV, 309) — « Vous pouvez... lui donner l'habit... et n'est pas... nécessaire qu'elle sorte du chœur comme *ont eu fait* les vôtres autres jusques à maintenant » (IV, 44).

Cet usage est un trait des parlers de l'Est. On le rencontrait déjà chez Philippe de Vigneulles. Au début du xvi^e siècle, il était encore fréquent à Metz et même à Lyon.

Comme l'a montré M. Guillaume, dans sa « Théorie du temps et de l'aspect », la nuance est très peu sensible entre l'aspect surcomposé, ou « bi-extensif », du verbe et son aspect composé, ou simplement « extensif ». Quand les capacités de l'auxiliaire sont épuisées, les formes se confondent⁵.

L'INFINITIF

L'INFINITIF SUBSTANTIVÉ.

Exception faite des infinitifs qu'on peut désormais considérer comme des noms, l'emploi de l'infinitif substantivé est rare chez saint Pierre Fourier. Notons cependant :

« *le bien ou mal elire*, ceste fois, vous est et vous sera de *tres grande importance* durant toutes les années de la Supérieure » (0.59).

LA PROPOSITION INFINITIVE.

La proposition infinitive ayant pour sujet un pronom personnel est peu fréquente, si ce n'est avec le verbe « faire » :

« il me semble que la sottise et furie de Tante Marie... *nous doit faire estre sages* » (0.28).

5. Cf. GUILLAUME, *Temps et verbe*, pp. 19 et suiv.

Au contraire, saint Pierre Fourier emploie très fréquemment la proposition infinitive lorsque celle-ci a pour sujet un pronom relatif, bien que Vaugelas fasse des réserves sur cette construction et demande qu'on en use modérément⁶ :

« ces quatres filles *que l'on croit estre des vostres* » (0.18) — « ceste fille *que vous dictes estre sœur de nostre Sœur Turette* » (0.32) — « le Reverend Pere Grillot fut... saisi d'une fiebvre *que nous pensions estre continue* » (0.63) — « celles... *que vous reconnoissez... ne debvoir estre propres pour vous* » (0.30) — « la pretendue donation *que nous alleguons nous avoir esté faicte* » (0.26) — « Les Religieux d'icy font presentement une poursuite, *laquelle ils desirent estre particulièrement recommandée a vos prieres* » (0.35).

INFINITIF CONSTRUIT AVEC UNE PRÉPOSITION.

L'infinitif construit avec une préposition telle que « pour » ou « sans », et remplaçant une proposition circonstancielle, est fréquent. Il remplace ainsi :

1° UNE PROPOSITION DE CAUSE.

Ou bien le sujet est celui de la proposition principale :

« Elles tremblent en entrant dans ce carrosse, *pour n'avoir vu de feu que par aventure bien peu* » (V, 379),

ou bien il est implicitement contenu dans le complément de la proposition principale :

« c'est par nostre faulte, *pour n'avoir sceu bien user des occasions quand elles se presentoient* » (0.12).

2° UNE PROPOSITION DE BUT.

Tantôt le sujet est exprimé :

« ils assigneront une pension et l'asseureront *pour vous en jour* » (0.28) — « Ce bon marchand... est apres moy, sont plus de quinze jours avec une infinité de prieres *pour m'employer* aupres de vous, a ce que vous l'accommodiez encor de quatre ou cinq cents francs » (0.47);

6. Cf. Rem., p. 101.

tantôt, il est implicitement contenu dans le complément de la proposition qui précède :

« si vouliez en dresser quelques memoires... et les faire veoir... a moy, pour vous en dire mon opinion » (0.28),

tantôt il est indéterminé :

« Je prie vostre Reverence de m'envoier... tout ce qu'elle scait que nos R.R. Peres font de remarquable en leurs paroisses... affin d'en dresser, ou par moy ou par autre... un petit traicté... » (0.63).

3° UNE PROPOSITION CONSÉCUTIVE :

« Et puis tout aussy tost... un adjournement a M. Erard pour se veoir condamner a représenter ces meubles, et les mettre és mains de l'heritier » (0.26).

4° UNE PROPOSITION CONCESSIVE.

Là encore, le sujet de l'infinitif n'est pas toujours le même que celui de la proposition principale :

« Quand je fus en train de vous parler,... ma fueille, sans y penser, se trouva toute pleine » (0.63).

Il peut être aussi contenu implicitement dans un complément précédent :

« tout aussitôt qu'il eut ouï les railleries de l'autre... [Constantin] quitta ses lampes, sans être rhabillées, [et] sauta du haut en bas de son escalier » (V, 196).

Ce tour est encore très fréquent au xvii^e siècle.

LE PARTICIPE PRÉSENT

LE PARTICIPE PRÉSENT EN FONCTION D'ADJECTIF.

Le participe présent reste, dans certains cas, une forme verbale déclinaison. On peut encore relever chez saint Pierre Fourier quelques latinismes tels que :

« Nous cherchons par deçà les moyens de remédier à la difficulté et faire en sorte que ces cérémonies soient pour le premier dimanche du carême venant » (I, 253).

CONSTRUCTION DU PARTICIPE.

Celle-ci est encore très libre au commencement du xvii^e siècle et saint Pierre Fourier use largement de cette liberté. On trouve surtout chez lui :

1° UN PARTICIPE SE RAPPORTANT AU SUJET.

Ce participe remplit généralement la fonction, soit d'une proposition temporelle :

« J'en communiquerai aux Pères, *étant* au dit Nancy, où l'on m'attend, et lors vous en écrirai » (I, 124) — « le Saint Esprit, devotement invoqué, s'y trouve et s'y arrête, *s'y voiant* escouté » (0.63),

soit d'une proposition causale :

« Vous ne serez marri, *estant* accompagné d'une sainte envie de bien faire... que lon desire et demande vostre assistance » (0.1) — « Je luy suis subject *estant* beneficié dans l'Esvesché de Toul » (0.32).

2° UN PARTICIPE SE RAPPORTANT AUSSI BIEN AU COMPLÉMENT DE LA PROPOSITION PRINCIPALE QU'AU SUJET DE LA PROPOSITION QUI PRÉCÈDE.

Ce tour est plus rare :

« Si la reine Humilité... vient encore une fois me trouver..., *étant seule*, je lui demanderai pourquoi elle n'a pas amené avec soi sa très-fidèle compagne, la reine Charité » (VI, 458).

3° UN PARTICIPE SE RAPPORTANT AU COMPLÉMENT D'OBJET DIRECT OU INDIRECT :

« [J'ai communiqué ces propositions] au P. Antoine que je trouvai mardi céans à mon retour, *s'étant venu plaindre* à Monseigneur le Cardinal » (III, 402) — « [Cette folle s'était échappée et les gens] faisoient recourir apres elle pour la ramener, *estant desja hors la ville* » (0.27) — « Je l'ai vu [cette jeune fille] deux ou trois fois depuis mon retour, *me faisant paroistre* une grande resolution » (0.27) — « Ce sont trois belles campagnes, desquelles, *estants dextrement cultivées*, peut... naistre une recolte plantureuse » (0.63).

Il en est de même du gérondif :

« il n'y a si petit... qui ne soit comme leur maistre... et les puisse faire lever de table *en prenant* leur repas » (0.60 bis).

4° UN PARTICIPE CONSTRUIT ABSOLUMENT.

Cette construction, fréquente à l'époque, ne fait que continuer l'ablatif absolu latin. Elle est tout à fait familière à saint Pierre Fourier :

« Comme j'ai eu commencé d'escire,... *mon esprit se trouvant tout las...*, ma plume... s'est... emancipée » (0.62) — « Je vais répondre a tout cela entant que le permet le temps a un homme qui n'est pas encor disné, *deux heures* neantmoins apres midy *estant desja sonnées* » (0.28).

Dans ce cas, le participe peut encore facilement subir une inversion :

« Les Messieurs de la cathédrale... n'ont pas déclaré qu'ils eussent volonté d'accepter les 40.000 francs légués par feu Mgr. de Toul, et néanmoins le devaient faire dans le 14 septembre passé, *étant ce jour-là* le dernier des trois ans qui leur étaient préfigés » (III, 250).

La construction absolue du participe prend quelquefois un large développement dans la phrase :

« Tous les monasteres *estants* ainsy composez de bonnes filles, et la Congregation, de parfaicts monasteres, et *se trouvant* ces trois pieces... premierement dressées et mises en bon estat, il faudroit... » (O. V., 1.).

Le participe absolu s'appuie parfois sur l'adverbe relatif « y » :

« lequel print le nouvel habit avec ses trois compagnons... le jour de votre grande fête..., *y assistant* le R. Père Voirin et du peuple tout plein l'église » (II, 221) — « ils ne feront difficulté, ce crois-je, de prendre leur réfection... quand vous les traiterez en votre sacristie..., les viandes *y étant* portées par Claudine » (I, 450).

L'adjectif « présent » peut être assimilé, dans ce cas, au participe :

« Nos sœurs chantèrent hier le *Te Deum* environ les quatre heures après midi, *y présent* le R. P. Thiéry, qui tressaillait de joie » (I, 224).

5° UN PARTICIPE IMPERSONNEL QUI NE SE RATTACHE A AUCUN NOM EXPRIMÉ :

« Souventes fois, au bout du compte, cette distraction de meubles ne sert de rien au detteur, *n'y en ayant* que pour les sergents (qui se payent toujours les premiers) » (VI, 498) — « Nos... bonnes sœurs de Mirecourt refuseront-elles... une fille pour quelque temps, de laquelle, tout aisément, elles peuvent se passer, *en restant* des autres en grand nombre, qui savent bien écrire? » (II, 248).

LE PARTICIPE PASSÉ

CONSTRUCTION.

Une remarque de Vaugelas sur « cela dit⁷ », n'a nullement arrêté la construction absolue du participe passé. Des tours comme : « *Cecy supposé* » (0.26), « *tout exactement considéré* » (*ibid.*), sont tout à fait banals.

Signalons seulement l'emploi du participe passé s'appuyant sur l'adverbe relatif « y », emploi analogue à celui que nous avons vu à propos du participe présent, et qui ira finir dans la langue juridique :

« Je suis à Nancy, dès samedi dernier, *y venu* tout exprès à l'instance... de nos sœurs » (I, 277) — « Le R. P. Gauthier est extrêmement malade, à Maltaincourt... Les médecins... *y appelés*... s'accordent tous qu'il est en danger » (V, 284).

Quant au participe passé construit avec une préposition, il reste d'un usage très fréquent pour saint Pierre Fourier, comme il le sera encore dans la langue classique :

« *depuis mes lettres écrites et fermées*, notre sœur Isabeau m'a dit... » (I, 106) — « J'avais... désigné qu'*après nos... affaires faites*..., je prendrais un ou deux jours de loisir » (I, 106) — « Si Maître Julien ou Maître Blaise pouvaient retourner par deçà *après les vendanges achevées* et la cueillette du vin de Lunéville... » (IV, 177).

7. Cf. Rem., p. 519.

Avec cette dernière préposition, les exemples sont multipliés :
 « *après* vos lettres lues » (VI, 367) — « *Après* la copie prinse » (I, 387) — « *apres* les graces dictes » (C., II, 356)... etc.

ATTRACTION DES TEMPS

Les linguistes modernes ont depuis longtemps montré l'erreur que faisaient les grammairiens des siècles précédents en concevant la « concordance des temps » comme un ensemble de lois systématique et rigide. C'est la pensée qui, en définitive, règle l'emploi des formes verbales. Ceci ne laisse aucun doute quant aux propositions coordonnées. Les faits y sont d'ordinaire énoncés conformément à la portion de durée et à l'ordre chronologique qui leur conviennent. Un présent peut donc très normalement y côtoyer un passé comme dans l'exemple suivant :

« Monseigneur le Primat *approuve* fort *vostre* nouvelle Congregation, et me *monstra* un memoire que luy aviez donné pour luy faire ressouvenir de vous en dresser quelques Regles » (0.13), ou encore :

« n'ayant heu commodité de vous communiquer, j'*informay* de tout cela nos sœurs de Saint Mihiel... lesquelles *ont* toutes les devotions du monde de vous aider, et *prindrent* charge de vous en escrire » (0.21).

Mais, quand il s'agit des propositions subordonnées, le problème est plus complexe. Notre esprit a tendance à ramener d'autant plus sur le même plan temporel les faits énoncés que ceux-ci ont entre eux un lien idéologique plus étroit. Il faut donc reconnaître qu'une « attraction » du temps de la proposition principale sur celui de la subordonnée est toujours possible. Cette attraction, remarquons-le, répond d'ailleurs non à un mécanisme formel et aveugle, mais à un processus psychologique tout à fait naturel⁸. Au XVII^e siècle notamment, le besoin d'exprimer à nouveau, dans la subordonnée, un passé déjà énoncé dans la proposition principale s'est vivement fait sentir. Le passé ou le plus-que-parfait du

8. Telle est aussi l'opinion de F. BRUNOT et de MM. LE BIDOIS. Cf. *La pensée et la langue*, p. 787, et *Syntaxe du français moderne*, t. II, p. 214.

subjonctif se substituaient souvent ainsi à l'imparfait du même mode dans les subordonnées. L'infinitif passé se substituait de même à l'infinitif présent. On connaît les phrases telles que : « il a fallu *que j'aye fait* », « j'aurais commandé *qu'on eust fait...* », « jamais Mr. de Saint-Nicolas n'eût permis *qu'on l'eût enseveli* dans son cimetière », ou encore : « Quand ainsi seroit que selon la prière, elle auroit obtenu *d'avoir* en cheveux blancs *terminé* sa carrière » (citées par F. Brunot, t. III, p. 586). Rien de tout cela ne se rencontre chez saint Pierre Fourier, qui paraît, pour le moins, éviter l'attraction du passé sur le verbe de la subordonnée.

A un imparfait, à un passé simple ou à un passé composé de l'indicatif dans la proposition principale, correspond toujours régulièrement, chez lui, un imparfait du subjonctif dans la subordonnée :

« [votre fille] me *prioit* tantost avec instance que je vous *invitasse* par quelque mot de lettres » (0.39) — « Je ne *voulus* pas qu'elle *sejournast* a Luneville » (0.27) — « elle *a voulu...* que le reste *despendist...* de nos sœurs de Nancy » (0.42) — « il m'*a prié* que je vous *escrivisse* ce mot » (0.3) — « Monseigneur de Gorze *a dit* que nous *fissions* dresser notre contral par Mr. Virion » (II, 216).

Un plus-que-parfait du subjonctif dans la principale n'attire pas nécessairement un plus-que-parfait du subjonctif dans la subordonnée :

« *J'eusse* bien *désiré* ce matin que vous *fussiez* aussi bien éveillées dans votre dortoir que vous l'êtes à la messe » (V, 382).

Le désir, étant considéré dans le passé, son objet reste à l'éventuel du passé.

Inversement, mais par un même emploi absolu des temps, un souhait formulé dans le présent peut envisager un objet qui concerne un temps passé, complètement écoulé. Au présent du conditionnel dans la principale, correspond ainsi le plus-que-parfait du subjonctif dans la subordonnée :

« Je *souhaiterais*, Monsieur, que vous *eussiez vu* comme les religieuses... qui sont ici... ont reçu et lu... cette lettre » (VI, 544).

Bien qu'il y ait là renversement des valeurs logiques, l'idée de passé n'est exprimée qu'une seule fois.

Il nous est cependant arrivé de rencontrer, chez notre auteur, un plus-que-parfait du subjonctif amené uniquement dans la subordonnée par la présence d'un plus-que-parfait de l'indicatif dans une proposition voisine :

« Je présume que ne trouverez mauvais que l'argent qu'*aviez envoyé* pour des cierges *eût été employé* pour les pauvres de Matincourt » (IV, 287).

Mais de tels exemples sont rares. D'une manière générale, l'attraction du passé dans les subordonnées, autrement dit, la double expression du temps de la principale, si commune au *xvii^e* siècle, est à peu près nulle chez saint Pierre Fourier.

SUBJONCTIF DU CONDITIONNEL ET ATTRACTION MODALE

Si l'attraction temporelle est peu sensible dans la langue de saint Pierre Fourier, il n'en est pas tout à fait de même de l'attraction modale. Mais cette question est intimement liée à celle du « subjonctif du conditionnel ». Pour comprendre la portée de l'influence du mode sur la phrase, il convient d'éclairer cet emploi particulier du subjonctif au *xvii^e* siècle.

De nos jours, certains philologues voient encore dans le subjonctif, le « mode de l'énergie psychique », qui contient en lui-même, et non par subordination, les idées de volonté, de finalité, de doute, d'éventualité... etc. D'autres, au contraire, veulent ignorer sa valeur modale au point de le déclarer une simple « forme de subordination⁹ ». C'est à notre avis tomber dans un autre excès.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le subjonctif a beaucoup perdu de sa valeur originelle dans le français moderne. Il n'en était pas ainsi au *xvii^e* siècle, où il gardait notamment la pleine valeur de mode hypothétique qu'il avait en latin. Il pouvait par conséquent se passer de verbe introducteur.

Chez saint Pierre Fourier, le plus-que-parfait est encore usuel en proposition principale, où il équivaut à un conditionnel passé :

« *Il eût... fallu* dès hier se mettre... en prière... pour empêcher

9. Cf. *La pensée et la langue*, p. 520.

les conseils et desseins de nos ennemis » (I, 211) — « *Je fusse bien volontiers allé à Nancy avec le porteur pour y prendre quelques instructions, mais je suis par nécessité retenu... en ce lieu* » (I, 374) — « Si elles sont appelées de Dieu, elles ne bougeront, n'en craignent. Que si elles sortent, à la bonne heure, tout aussy bien *eussent-elles sorti un peu plus tard* » (0.30) — « Au moins si *elles eussent pu* faire leurs petites plaintes..., mais elles n'ont pas osé » (V, 379).

En dehors d'un système conditionnel, l'imparfait du subjonctif reste fréquent en proposition subordonnée, sa valeur est celle d'un conditionnel présent :

« Vous pourriez lui demander (*au cas que vous vissiez* qu'il en approuvât la pratique) si son Excellence trouverait... bon... etc. » (I, 295).

Il suffit d'ailleurs qu'une donnée d'hypothèse soit introduite dans la phrase pour qu'aussitôt ce « subjonctif du conditionnel » apparaisse dans des subordonnées qui, autrement, seraient au subjonctif présent :

« J'ai peur que si je prenais autre chemin, je ne me *trouvasse* obligé de voir mon dit Seigneur » (V, 448) — Si... Monsieur le Doyen ou Monsieur le R. P. Prieur estimoient qu'à leurs pieuses... remontrances il y eust moyen d'obtenir quelque chose, ce seroit treshien faict qu'ils s'y emploiasent, mais sans faire semblant que vous en *sceussiez rien* » (0.34).

En apparence, l'imparfait prend la place du présent. En réalité, il n'y a pas substitution de temps, mais de mode. Le subjonctif est d'ailleurs, comme l'a montré M. Guillaume, le mode intemporel par excellence¹⁰.

Il serait spécieux de mettre en question le phénomène de l'attraction modale. C'est un fait psychologique tout à fait normal qu'une pensée hypothétique exprimée dans une proposition ait tendance à se répandre dans toute la phrase. En matière de grammaire historique, il importe seulement de savoir si ce mode de pensée s'est grammaticalisé en s'attachant à des formes précises et dans quelle mesure, à une époque donnée. Or l'influence de la modalité hypothétique était, sans contredit, plus fortement sentie au XVIII^e siècle.

10. Cf. GUILLAUME, *Temps et verbe*, pp. 29 et suiv.

de qu'aujourd'hui. Une construction telle que la suivante était encore admise :

« Un [jeune] garçon... fit sa résolution d'entrer en votre congrégation et viendrait dès demain si nous voulions... Mais, parce que son père (que j'estime, et qui *crierait* que nous lui *aurions enlevé* son fils) est présentement au voyage de Paris, nous n'osons l'emmener » (II, 244).

Bien que cette construction se retrouve jusque dans la langue classique, elle est déjà rare chez saint Pierre Fourier. Cela ne doit pas nous surprendre. L'hypothèse étant ici exprimée au moyen du conditionnel, s'accompagne d'une notion de futur implicite. Le conditionnel et le subjonctif, en effet, ne traduisent pas l'hypothèse de façon identique. Entre ces deux modes, il y a une différence de « visée », comme l'a très nettement exposé M. Guillaume. Tandis que le conditionnel présente l'hypothèse comme réalisée dans le temps, le subjonctif l'exprime en dehors du temps. Or la langue s'est montrée assez vite réfractaire à la double expression du futur dans les données d'hypothèse. Il est donc très possible que la Lorraine ait été peu sensible à cette tendance passagère.

Au contraire, saint Pierre Fourier emploie toujours le subjonctif imparfait (ou subjonctif du conditionnel) dans les propositions complétives qui dépendent d'un conditionnel :

« Je voudrais bien... que vous m'*envoyassiez* une petite cuiller de bois » (II, 6) — « Son Altesse... serait tout prêt que ses officiers *vendissent* de ses propres hardes pour nous soulager » (VI, 543) — « Je désirerais que vous *écrivissiez* vos noms du monde » (VI, 287) — « il ne serait impertinent que j'*avissasse* vos Révérences comme on fait présentement au Pont » (II, 209).

Cet emploi, tout à fait conforme à l'usage français, prend une importance particulière dans des textes lorrains. Il semblerait infirmer une fois de plus la remarque du grammairien Oudin. Cette remarque, qui a déjà suscité bien des recherches, intéresse l'apparition du subjonctif présent après un conditionnel¹¹. « J'advertiray icy toutes sortes de personnes », disait Oudin, « de ne se pas servir... de la phrase des Lorrains, qui mettent un présent ou futur optatif apres le second imparfait, *je craindrois que l'on fasse*, au lieu de :

11. Cf. Br. III, p. 588.

*que l'on fist*¹² ». Saint Pierre Fourier est, il est vrai, un Lorrain cultivé qui surveille son langage, mais du moins ne peut-on trouver un éclaircissement dans quelques négligences échappées à sa plume ? Un petit nombre d'exemples de subjonctif présent se rencontrent, en effet, dans ses lettres. Malheureusement ils ne nous sont pas fournis par des originaux et sont, comme on va le voir, assez peu probants. Nous en avons relevé quatre. Ce sont les suivants :

« Me semble qu'il serait agréable à Dieu... que l'on *déploie* à son intention tout ce qui pourra se retrouver de plus précieux » (II, 396),

« Y aurait-il moyen que ces deux filles... *puissent* partir demain » (II, 22) — « Je voudrais que nos pauvres prières leur *puissent* servir de quelque peu » (VI, 541),

« Je voudrais bien... que me *fassiez* acheter une paire de lunettes » (II, 15).

Nous rejetons tout de suite le dernier exemple. Il ne nous paraît pas acceptable en raison de la forme « *fassiez* », inusitée pour saint Pierre Fourier¹³. Quant aux deux exemples qui précèdent, bien qu'une faute de copie soit assurément facile à faire entre « *peüssent* » et « *puissent* », il est assez curieux de constater qu'ils correspondent à l'exemple de Balzac cité par F. Brunot¹⁴. Faut-il, de là, se demander si la ressemblance phonétique entre les deux formes ne faciliterait pas l'emploi du subjonctif présent ? Il est assez difficile de conclure.

Le premier exemple est le plus net, mais il demanderait à être confirmé par le texte original. Celui-ci, malheureusement fait défaut.

Par contre, la tendance à abandonner le subjonctif du conditionnel apparaît très clairement dans les propositions relatives dont l'antécédent dépend d'un infinitif commandé par un conditionnel :

« On ne saurait trouver une seule créature *qui se puisse* raisonnablement plaindre d'y avoir... perdu quelque chose du sien » (II, 79) — « Je ne saurais jamais trouver aucune forme de parler ni d'écrire *qui soit* à mon gré » (VI, 183) — « Je vous conseilleroie de rejeter le bastiment de ceste muraille... a une aultre saison *qui*

12. OUDIN, *Gram.*, p. 198.

13. Cf. plus haut, p. 231.

14. Cf. BR. III, p. 588.

vous *soit* plus commode » (0.46) — « Je voudroie maintenant laisser ces miserables... et toutes leurs affaires... comme chose *qui ne soit* plus au monde et *qui n'y ait jamais été* » (0.28).

L'influence de la modalité hypothétique s'arrête devant ces propositions relatives dans lesquelles, cependant, subsiste plus ou moins une idée de doute ou d'éventualité, mais celle-ci n'a plus de forme spéciale pour s'exprimer. L'idée verbale est simplement présentée sous son aspect virtuel¹⁵.

On trouve même dans la dépendance directe d'un conditionnel :

« Quelques-uns... m'ont assuré que cette maudite bête a fait du ravage qui serait malaisé à croire si c'étaient quelques personnes de la basse étoffe *qui nous le racontent* » (I, 459).

Il semble que ce soit là une tendance de la langue familière, car Richelet relève et condamne une phrase analogue dans une des premières lettres de Balzac. Ce dernier ayant écrit : « Si c'étoient des fables qu'on *représente*... », Richelet corrige : « Si c'étoient des fables qu'on *representast*, seroit plus, selon les regles¹⁶. »

Il est certain que le besoin de ramener l'hypothèse du fictif dans le réel est une tendance psychologique non moins forte de la langue spontanée que celle qui consiste à étendre la modalité hypothétique sur toute la phrase, d'où parfois, dans certaines phrases parlées, la brusque apparition d'un indicatif après une suite de subordonnées au subjonctif du conditionnel, comme dans ce cas :

« On ne saurait estimer combien ce dérèglement coûte en un an dans une grosse famille qui ne tiendrait point d'ordre, et qui serait maniée... par un économe qui ne prit pas diligemment garde à toutes choses et tint, ès coffres de dépôt, 3 ou 4.000 francs de relais, sans cependant rien payer comptant de ce que l'on *a acheté* » (VI, 174).

15. Sur ce sujet, nous renvoyons à la théorie de GUILLAUME, ch., III, p. 29, sur la « Réalisation de l'image verbale dans le temps in fieri ».

16. Cf. P. DE RICHELET, *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, p. 404. A la page 419, il condamne de même chez VOITURE : « Je me glorifie des choses que vous m'écrivez, comme si c'étoit moi qui les *avois* faites. » Il corrige : « comme si c'étoit moi qui les *eusse* faites » et déclare : « Si, particule conditionnelle, suivie d'un *que* ou d'un *qui* veut d'ordinaire le verbe qui suit le *que* ou le *qui* au subjonctif ». C'est un indice que le subjonctif commence à perdre sa valeur modale au profit de la conjonction.

« Ce que l'on *a* acheté », au lieu de « ce que l'on *aurait* acheté », nous ramène davantage dans le réel. Si toutefois on allègue que le fait peut être encore considéré comme appartenant à la réalité, dans l'exemple qui suit, la proposition subordonnée, bien qu'à l'indicatif, ne peut appartenir qu'à l'hypothèse :

« Nos arguments principaux sont... le tort que les dits Bourgeois feraient aux villageois... de vouloir les contraindre d'attendre... autant que bon leur semblerait et que, durant ce temps, ceux de la ville achetassent leurs grains et remplissent leurs sacs et... en amassassent trop bien pour... en trafiquer, *pendant que le pauvre manouvrier perd son temps* à épier ce misérable pannonceau » (I, 221).

L'abandon total du mode hypothétique dans la dernière subordonnée ne s'explique que par le besoin de vie du récit. Nous touchons ici à la syntaxe affective.

En résumé, le « subjonctif du conditionnel » est encore tout à fait vivant chez saint Pierre Fourier et l'attraction qu'exerce l'hypothèse sur la phrase est, somme toute, normale. Toutefois, nous entrevoyons déjà, dans le parler le plus familier du saint, quelques signes de défaillance de l'imparfait du subjonctif.

LES PROPOSITIONS A UN MODE PERSONNEL

PROPOSITIONS COMPLÉTIVES.

Le subjonctif est par excellence le mode de l'action envisagée par l'esprit. Maupas avait très bien discerné, tout en essayant de classer les propositions complétives, qu'un verbe tel que « croire », « penser » ou « estimer », dans la proposition principale, entraînait facilement un subjonctif dans la proposition subordonnée pour peu qu'il entrât dans ce verbe quelque « esmotion d'esprit¹⁷ », autrement dit, dès que ce verbe s'accompagnait d'une nuance quelconque de sentiment.

A l'époque de saint Pierre Fourier, le subjonctif a encore assez de vie et d'indépendance pour qu'on en use très librement dès que

17. Cf. BR. III, p. 566.

l'action énoncée n'est plus considérée dans sa réalité objective. Aussi, saint Pierre Fourier l'emploie-t-il volontiers APRÈS LES VERBES TELS QUE : ESTIMER, PENSER, SENTIR... etc., dans lesquels peut entrer une nuance d'appréciation :

« J'espère que votre Révérence... ne donnera occasion aux bonnes gens d'estimer qu'elle *soit* devenue si hautaine » (IV, 5) — « Lorsque j'ai tantôt lu votre lettre.. je pensais que vous *parlassiez* là-dedans d'un voyage du côté de Toul » (V, 74) — « Il faut... avertir ce sergent que s'il sent que sa conscience ne *soit* pas nette en ce fait dont il est accusé..., il donne ordre, et promptement, que ces gens-là ne le rapportent plus » (V, 103).

Néanmoins, APRÈS LES VERBES DE SENTIMENT, saint Pierre Fourier emploie encore souvent l'indicatif :

« Je suis bien aise qu'elle *entra* [au noviciat] le jour de la sainte Ascension » (I, 282) — « Je crains que pour maintenant elle n'a point d'argent » (0.59) — « Je me crains que le bled *sera* quelque jour... plus cher » (0.50).

Parfois aussi, il emploie le conditionnel :

« J'ay peur [que] le Prieur qui gouverne la maison où il est, ne *vouldroit* le lascher que tresmal volontiers » (0.58) — « Je vous renvoyay vos deux pistoles, mais j'ay peur qu'après ce Noël je *pourroie* bien estre si... effronté que de vous les redemander » (0.28).

Quand L'IDÉE EXPRIMÉE PAR LA PRINCIPALE EST NÉGATIVE, saint Pierre Fourier emploie généralement le subjonctif dans la proposition complétive, non seulement quand le fait est incertain, comme dans l'exemple suivant :

« Je ne responds pas a sa *lettre*, car en icelle il ne specifie pas qu'il *vueille* nous donner la somme » (0.62), mais même quand le fait est réel :

« Je desire qu'elles ne seachent pas encor pour maintenant que je *soie* adverti de ceste defense qui leur a esté faicte » (0.59) — « Gardez-vous bien de leur dire que ces articles vous *aient* esté *envoies* de nouveau » (0.59).

Il en est de même APRÈS UNE PROPOSITION CONDITIONNELLE quand le verbe de la complétive exprime le résultat d'une éventualité :

« Nous serons... moult consolés *si* nous pouvons apprendre

que ceste action *se soit passée* avec... parfaite concorde » (0.59) — « J'attends infailliblement tout ce crédit chez vous... *si* d'aventure vous trouvez par expérience... que vous *soyez* trompées en la réception de cette fille, et que mes... conseils *soient* plus sages que les vôtres » (V, 243) — « *Si* vous trouvez [que cette lettre]... se puisse delivrer, vous mouillerez un peu le pain du cachet... pour la fermer et l'envoyer audiet Monsieur qui ne debyra pas scavoir, qu'en *ayez fait* la lecture chez vous » (0.62).

Mais il arrive aussi à saint Pierre Fourier d'employer côte à côte l'indicatif et le subjonctif dans deux propositions complétives coordonnées et dépendant toutes deux d'un conditionnel. Le cas mérite d'être signalé¹⁸ :

« Je fus tresaise... de veoir la... genereuse resolution de ceste sainte fille [qui est décidée à entrer en religion, mais]... il suffira de dire [à son entourage] qu'elle veut attendre... sans neantmoins communiquer [les lettres de Monseigneur le Primat]... a personne qui soit, *car si on scavoit* desja maintenant *qu'il conclud* a une recognoissance [de sa vocation] *et que ceste ame de Dieu y soit portée*, cela prejudicieroit » (0.7).

Les verbes des complétives : « qu'il conclud » et « que ceste ame de Dieu y soit portée », qui dépendent tous deux de « si on scavoit », expriment l'un et l'autre des faits réels : l'évêque a reconnu la vocation de la jeune fille dont il s'agit, et celle-ci est décidée à entrer au couvent. Le changement de mode ne s'explique que par un glissement de la pensée de saint Pierre Fourier du fait objectif au fait envisagé par l'esprit. La pensée qui commande le verbe subordonné s'est modifiée en cours de route. De l'idée de connaître de façon certaine, saint Pierre Fourier passe à celle de soupçonner, sans toutefois éprouver, comme le feraient des modernes, le besoin d'introduire le second verbe subordonné par un second verbe principal.

Nous verrons plus loin que saint Pierre Fourier, comme les écrivains du xvi^e siècle, passe quelquefois du mode indicatif au mode subjonctif sans faire intervenir non plus aucune conjonction.

Nous pouvons d'ailleurs conclure de l'emploi du verbe dans les complétives, que le subjonctif garde encore une grande indé-

18. F. BRUNOT cite un exemple analogue, *Histoire de la langue*, t. III, au bas de la page 567.

pendance à l'égard du verbe introducteur. Il suffit à lui seul à l'expression de la modalité, de même qu'il reste, dans une certaine mesure, encore indépendant des conjonctions dans les subordonnées d'autres sortes.

PROPOSITIONS RELATIVES.

Le subjonctif apparaît aussi très facilement dans les propositions relatives. Le verbe y est extrêmement sensible à cette présentation de l'action sous un jour virtuel. Saint Pierre Fourier emploie donc le subjonctif dès que la moindre idée modale de doute, d'atténuation, d'éventualité, de sentiment ou autre peut se glisser dans la phrase :

« [Je croyais que la supérieure était élue pour six ans] et j'ai appris (je ne sais bonnement si c'a été par vous *qui me l'avez appris* ou par quelque autre personne) que... c'est pour trois ans seulement » (V, 72) — « Depuis que vous m'écrivîtes... de la maladie du fils de Mr. de Morillon, vous ne m'avez rien mandé, au moins par lettres *qui soient venues* entre mes mains, du succès de la maladie » (I, 259).

Il emploie au contraire l'indicatif quand il veut présenter le fait comme réel :

« Nous sommes pressez d'y faire de mauvais coups, *qui sont* profonds et vont bien loing » (0.12).

Quelquefois le subjonctif rend simplement un futur éventuel :

« Je prie *vostre* Reverence de m'envoyer... tout ce que... nos RR. Peres font de remarquable en leurs paroisses, *qui ne soit pas compris* en ma letre ci-joincte, affin d'en dresser... un petit traicté » (0.63).

PROPOSITIONS TEMPORELLES.

Dans les propositions temporelles, l'emploi du subjonctif est désormais fixé après AVANT QUE :

« *Avant qu'*aucune autre commodité *se presentast*, je devins malade et mis ma letre parmi plusieurs autres papiers...; paravanture... pourra-elle bien avoir quinze ou seize [mois] *avant qu'*elle *vienne* entre vos mains » (0.63).

Au contraire, après *JUSQUES A CÉ QUE*, saint Pierre Fourier se sert du mode qui convient à sa pensée, employant à son gré, tantôt l'indicatif :

« Son tuteur... refuse sa pension tout a plat *jusques a ce qu'il la reverra au pays* » (I, 151) — « Si voulez attendre d'y penser *jusques a ce qu'aurez appris* ce qu'elles auront trouvé, il n'y aura point de mal » (0.4) — « tenez encor secretes... ces nouvelles là... *jusques a ce que nous serons asseurez* » (0.29) — « ma letre... s'est tenue cachée... *jusques a ce qu'un mien pauvre nepveu...* passant par icy..., m'a dict... » (0.63), tantôt le subjonctif :

« Ayez un peu de patience... *jusques à ce que j'aïlle vous voir* » (I, 159) — « je vous supplie de n'y rien espargner de vos devotions *jusques a ce que l'on entende* quelques sortes de nouvelles... bien assurées » (0.51), tantôt le conditionnel, soit qu'il emploie celui-ci comme futur relatif au passé :

« Le pauvre M. de Toul m'avoit tousjours faict differer ce voiage là *jusques a ce qu'il me meneroit* veoir a son Sainct Pierre-mont » (0.28), soit qu'il l'emploie comme mode éventuel :

« [Ecrivez-moi] s'il se pourrait observer à Mirecourt, que vos pensionnaires... ne sortissent plus... *jusques à ce qu'elles voudraient* vous quitter tout-à-fait » (I, 245).

PROPOSITIONS CONCESSIVES.

Saint Pierre Fourier construit encore librement *COMBIEN QUE*, soit avec l'indicatif :

« [ma lettre] s'est égarée ainsi que je vois par la vôtre, dont je suis marri, *combien que* ce manquement... ne portera aucun préjudice » (VI, 541), soit avec le subjonctif :

« Nous n'avons su venir au-dessus de cet ouvrage là, *combien que* nous nous y *soyons* continuellement employés depuis votre parlement » (III, 193).

Mais il emploie généralement le subjonctif après *JACOIT QUE* et *NONOBTANT QUE* :

« Je ne serais jamais saoul de vous recommander mes paroissiens... et partant, *jaçois* que les jours passés je vous *aie écrit* et mandié votre secours pour eux,... je prends l'assurance de vous importuner derechef » (I, 219) — « *jaçois* qu'on ne *soit* pas pressé d'en prendre promptement résolution..., si ne sera-il impertinent d'en avoir fait le projet de bonne heure » (III, 339);

« *Nonobstant* que je ne *vueille* et ne *doibve* contredire... a une ame si pure..., si luy ay-je respondu... » (0.39) — « *nonobstant* que ce ne *soit* au païs, encor ay-je peur d'y rencontrer quelque repugnance » (0.13) — « je demeure encor icy, *nonobstant* que Monseigneur de Toul *soit* mort » (0.28), tandis qu'il emploie encore l'indicatif après ENCOR QUE :

« J'ay pensé qu'... il ne faloit le renvoyer et que l'on pouvoit bien se fier en luy, *encor* que paravanture il en *arrivera* quelque petite difficulté » (0.3).

D'une manière générale, on peut dire que les modes, chez saint Pierre Fourier, gardent encore leur pleine valeur. Les verbes des propositions subordonnées restent indépendants des conjonctions. Celles-ci, pour la plupart, peuvent encore être indifféremment suivies de l'un ou de l'autre mode. Le nombre de celles qui en sont devenues inséparables est, somme toute, assez restreint. Le verbe est loin de s'être appauvri de l'idée modale au profit de la conjonction, comme il en adviendra dans la langue moderne.

PROPOSITIONS HYPOTHÉTIQUES ET CONDITIONNELLES.

Ce que nous venons de dire de l'indépendance du mode par rapport aux conjonctions ne se vérifie plus qu'imparfaitement dans les propositions hypothétiques.

Saint Pierre Fourier n'emploie pour ainsi dire plus le conditionnel après « si ». On ne le rencontre que dans de rares phrases parlées telles que :

« Vous demanderez au bon... Nicolas que *si*, après les vendanges achevées, *il pourrait* faire le voyage, les journées sont belles et aisées » (I, 129).

Mais le subjonctif éventuel garde toute son indépendance dans le verbe « savoir » que saint Pierre Fourier emploie librement après « si » :

« N'oubliez Monsieur Maillet, et *si vous sachiez* quelqu'un qui allât... à Saint-Mihiel..., écrivez un peu à nos sœurs et leur demandez comme il lui va » (I, 309),

On peut rapprocher de cet exemple le tour bien connu : « que je sache, qu'il sache,... », dans lequel le subjonctif ne sert pas toujours à marquer un doute, comme dans :

« en tout ce que m'écriviez, ne se trouvait rien qui pressât de répondre, au moins *que je sache* » (I, 199),

mais où il sert à exprimer une éventualité, et qui peut se traduire : « au cas où », comme dans :

« Je fus voir trop tard Monseigneur le Primat... Je vous supplie que preniez la peine de m'écrire s'il en a point été mal content *que vous sachiez*, et aussi comme se porte M. Thouvenin » (I, 209).

Il semble bien que « si » et « que », dans l'un et l'autre cas, introduisent le verbe sans le commander. C'est le mode qui importe et qui donne à la proposition sa tonalité, non la conjonction, ni l'outil grammatical. Ceci s'éclaire par l'emploi encore très restreint des ligatures conditionnelles.

En général, saint Pierre Fourier ne répète pas « si » dans une seconde proposition conditionnelle et ne le reprend pas non plus par « que ». Le verbe de cette proposition coordonnée reste ainsi à l'indicatif quand la condition est présentée comme réalisée :

« si on n'y scait point d'empeschement *et elle continue* sa poursuite (O. V., 38) — « Si elle ne s'en ressouvient, *et vous estimez* que cela vous puisse servir... » (0.30) — « Si nous parlons dans l'avantdictie recognoissance des trois ou quatre poincts... que je viens de dire, *et alleguons* que lesdicts meubles sont achetez par ordonnance de Monseigneur..., tout cela est contre nous » (0.26) — « Si le project dudict Sieur Chauvenel est tel... *et il persiste* a le vouloir accomplir... » (0.2).

Mais comme dans l'ancienne langue, le subjonctif peut aussi apparaître dans cette coordonnée sans y être nécessairement introduit par « que » :

« Vous ne pouvez point recevoir de novices... si premierement *vostre communauté n'est erigée* en monastere, ce qui ne... se peult si vous n'estes logées en une maison qui soit *vostre et y ayez* quelques rentes » (0.30).

Le subjonctif, dans ce cas retient toute sa valeur modale. Il

reprend à lui seul l'idée d'incertitude exprimée par « si » dans la première proposition, et redonne à la phrase une valeur plus purement hypothétique en transférant dans le virtuel la condition d'abord posée dans le réel. C'est là toutefois un archaïsme condamné par Malherbe chez Desportes¹⁹; il est peu fréquent chez saint Pierre Fourier. Mais ces derniers vestiges de la libre alternance des modes montrent du moins le faible rôle syntaxique de la conjonction « que » au moment où elle s'est introduite devant les secondes subordonnées hypothétiques.

PRINCIPAUX SYSTÈMES CONDITIONNELS.

C'est dans les systèmes conditionnels que le mode a le plus perdu de son indépendance. Depuis le moyen-âge, le français a progressivement transformé l'expression de l'hypothèse et de sa conséquence, héritée du latin. Tandis que celui-ci envisageait, avant tout, ce qu'il pouvait y avoir de modal dans les différents systèmes hypothétiques et distinguait soigneusement : *réel*, *potentiel* et *irréel*, le français, au contraire, tend à les ramener sur le *plan temporel*, s'attachant surtout à mettre en lumière le rapport chronologique de cause à conséquence qu'ils contiennent²⁰. Au commencement du xvii^e siècle, cette transformation importante est déjà très avancée. Elle n'est cependant pas complètement achevée.

1° Quand L'HYPOTHÈSE ET SA CONSÉQUENCE SONT RELATIVES AU PASSÉ, saint Pierre Fourier emploie encore uniquement le subjonctif plus-que-parfait, et dans la proposition principale, et dans la subordonnée :

« *si... j'eusse cru que vous ne dussiez approuver ce ménage, je m'en fusse allé tout-à-l'heure* » (II, 381) — « *Que m'eussiez-vous dit, si vous fussiez restées là?* » (I, 281) — « *Si j'eusse su ou me fusse ressouvenu de votre désir des Règles de Saint-Mihiel, je les eusse demandées en ce mien dernier voyage* » (IV, 310).

19. Cf. BR. III, p. 578 et BR. II, p. 452.

20. Il serait donc vain de maintenir un classement qui n'a plus sa raison d'être, c'est pourquoi nous adoptons celui de M. WAGNER dans : *Les phrases hypothétiques commençant par « si »*, Cf. également GUILLAUME, *Temps et verbe*, p. 57 et suiv.

Il ignore tout à fait le système moderne : « *si* + plus-que-parfait de l'indicatif... conditionnel passé », qui d'ailleurs ne fait qu'apparaître dans la langue.

2° Au contraire, quand L'HYPOTHÈSE ET SA CONSÉQUENCE SONT RELATIVES AU PRÉSENT, il emploie très régulièrement le conditionnel présent dans la principale, l'imparfait de l'indicatif dans la subordonnée. Dans ce cas, le système conditionnel français, en voie de développement depuis le moyen-âge, ne connaît pour ainsi dire plus d'exception chez lui :

« *Je me tiendroie* ingrat... *si* en toutes les messes que je dis... *je ne faisoie* mention de [vous] » (0.28) — « [L'évêque trouve les sœurs] de Chaalons... *si* bien apprinses... *qu'il se tiendroie* heureux *si les siennes* de Nancy *les pouvoient* ressembler » (0.13). — « Je ne suis plus malade, mais alors *le seroie-je* bien... *si j'avoie* mis en oubli *vostre* monastere » (0.28).

3° Quand L'HYPOTHÈSE ET SA CONSÉQUENCE SONT RELATIVES A L'AVENIR, outre la forme : « *si* + présent de l'indicatif... futur ou impératif », saint Pierre Fourier emploie généralement : « *si* + imparfait de l'indicatif... conditionnel présent » :

« *Si* par pitié *on vouloit* les prendre [les objets dont il prétend avoir hérité] *fauldroit* les acheter de ses mains, comme chose qui lui appartient en propre » (0.26) — « *Si je voyais* nos pauvres gens... lésés ou en danger d'être lésés par ma faute, ce me *serait* une mort » (I, 262) — « On ne redemande pas *Sœur Claire* a Mirecourt, mais *si*... [vous] *desiriez* que lon l'y envoias, elle y *seroit* la bien venue » (0.30).

Mais le subjonctif imparfait reste assez fréquent dans la proposition subordonnée pour ajouter à l'idée d'hypothèse une nuance d'éventualité :

« Monseigneur de Toul m'a recommandé de séjourner ici jusqu'à jeudi prochain. *Si* le même jour *vous sussiez* quelqu'un qui partit de Dieuze pour venir à Nancy, *je serais* bien aise d'avoir un mot de vos nouvelles » (II, 84),
d'où son emploi comme forme d'atténuation :

« Cela *pourrait-il* vous coûter quelque chose *si* demain ou

mardi..., nous envoyassions un des chevaux de Henri pour amener Mr. Pidolot? » (V, 117).

A part ces différents cas, les systèmes mixtes sont rares chez saint Pierre Fourier. On ne rencontre guère que celui-ci, conforme à l'usage du xvii^e siècle :

« Si j'y fusse allé, la maison serait à nous » (I, 329).

La supposition concernant le passé est nécessairement au plus-que-parfait du subjonctif, et la conséquence se rapportant au moment présent, au conditionnel présent.

Quelquefois enfin, saint Pierre Fourier substitue l'imparfait de l'indicatif au plus-que-parfait du subjonctif dans une proposition principale quand, par besoin d'expressivité, il veut mettre en relief la conséquence de l'hypothèse en la ramenant dans la réalité :

« si j'eusse voulu répondre à elles toutes..., je n'avais que faire de parler de Constitutions ni voire même de réciter mon office, ni de dire la messe » (VI, 649).

En dehors des systèmes hypothétiques, l'imparfait de l'indicatif remplace de même le conditionnel passé :

« Je tiens que cette vertueuse Dame... n'est appelée en votre congrégation... à cause du bâton qu'elle porte pour appui. Une vertu si solide... nous *était*²¹ merveilleusement agréable et propre, mais la disgrâce du vaisseau où elle est logée nous privera de ce bien » (I, 43).

De tout ce que nous avons vu au cours des précédents paragraphes, nous pouvons conclure que si le subjonctif reste, chez saint Pierre Fourier, un mode vivant et riche, il présente pourtant une certaine usure dans les systèmes conditionnels, d'où il est en grande partie exclu au profit de l'indicatif et du conditionnel. Dans ces systèmes qui sont, de tous les agencements de phrases hypothétiques, les plus fortement subordonnés, le mode, déjà, n'est plus entièrement libre.

21 Peut-être aussi y a-t-il une certaine analogie avec le tour latin « je devais, je pouvais » pour « j'aurais dû, j'aurais pu ». Ex. : « Je vous prie... d'employer tout ce que pourrez de dévotions... à ce que le tout s'apaise doucement et sans intérêt de réputation, de corps, de biens, d'âmes (que je *devais* nommer toutes premières... » (I, 373).

CHAPITRE III

LES ADVERBES ET LES MOTS-OUTILS INVARIABLES

LES ADVERBES

FORMES DES ADVERBES

ADVERBES EN MENT.

1° ADVERBES TIRÉS D'ADJECTIFS EN « ANT » ET « ENT ».

Aucune forme en *antement* ou *entement* n'est à signaler¹. Saint Pierre Fourier garde les anciennes formes *amment*, *emment*, telles que : « *puissamment*, *perseveramment*, *constamment*, *prudemment*, *patiemment*,... etc. »

Parmi les formations purement analogiques, signalons l'antique « *signamment* », qui se maintient très vivant dans la langue de notre auteur, « *nuitamment* » (VI, 373) et « *compétement* » (I, 277), créé pour les besoins de la langue juridique².

2° ADVERBES TIRÉS D'ADJECTIFS EN « IE », « UE », « ÉE ».

La suppression, dans l'écriture, de l'*e* amui est généralement chose faite pour les adverbess tirés d'adjectifs en *ie* et *ue*. Tels sont :

1. Elles sont cependant encore admises par DEIMIER, et MALHERBE ne les condamne pas absolument. Cf. Br. III, p. 346 et D.M., p. 458.

2. *Providemment*, qui est à signaler, est au contraire un archaïsme formé sur l'ancien adjectif *provident*.

« *hardiment* » (0.2, 0.30) — « *absolument* » (0.29, 0.56) — « *assidument* » (0.35).

Bien entendu, aucun accent n'indique, comme le voudrait Vaugelas, l'allongement de la voyelle produit par la chute de l'*e* en hiatus³. Seul, « *vraiment* » est encore écrit « *vraiment* » (0.41) en 1629. Il passe à sa forme définitive « *vraiment* » (0.45) en 1631.

Au contraire, l'*e* muet n'a pas encore disparu de la graphie dans les adverbes tirés d'adjectifs en *ée*. Saint Pierre Fourier écrit (tantôt avec accent, tantôt sans) :

« *nommeement* » (O. V., 44) — « *desmesurément* » (0.28) — « *asseurément* » (0.33).

On peut cependant pressentir le changement d'usage qui va s'opérer. On relève, en effet, sur un manuscrit de 1640, la forme : « *asseurément*₁ » (0.63).

Quant à l'adverbe « *aisément* », il est ordinairement écrit avec un seul *e* et sans accent : « *aisement* » (0.13, 0.32). La subsistance de l'adjectif « *aise* », encore très employé, à côté de « *aisé*, *aisée* » en est peut-être la cause. Elle ne nous permet, en tout cas, aucune conclusion rigoureuse. Nous avons vu d'ailleurs que saint Pierre Fourier employait rarement l'accent dans le corps des mots.

3° ADVERBES TIRÉS D'ADJECTIFS EN « E » MUET PRÉCÉDÉ D'UNE CONSONNE.

L'absence d'accent ne peut pas non plus nous renseigner de façon certaine sur les adverbes tels que « *extrêmement* » (0.37, 48 et 62), formés d'adjectifs dont l'*e* muet était précédé d'une consonne. Vaugelas témoigne cependant qu'un certain nombre d'entre eux avaient déjà subi l'influence analogique des adverbes en *ément*. Il reconnaissait et tolérait l'usage universel de « *extrêmement*⁴ ». Or il n'est pas sans intérêt de noter que si nous n'avons pas rencontré l'accent sur cet adverbe, du moins saint Pierre Fourier écrit-il « *opportunément* » sans accent dans les originaux : 35, 47 et 63, mais « *opportunément* » dans l'original 60 bis, qui est de 1639.

3. Cf. Rem., p. 442. On se rappelle que saint P. Fourier ignore l'accent circonflexe.

4. Cf. Rem., p. 444.

QUESTIONS RELATIVES A L'S ADVERBIALE⁵.

Dans l'emploi des adverbes aux formes encore si hésitantes dont nous allons maintenant parler, saint Pierre Fourier observe une remarquable régularité qu'il convient de noter. Il adopte, pour chacun, une forme précise et la maintient invariablement.

1° MAINTIEN OU DISPARITION DE L' « S » ADVERBIALE.

JUSQUES garde toujours, pour saint Pierre Fourier, l's adverbiale. On ne le rencontre jamais écrit autrement dans les originaux :

« si vous voulez attendre... *jusques* a ce qu'aurez appris ce qu'elles auront trouvé » (O. 4) — « *jusques* a deux ou trois fois » (O. 13) — « *jusques* apres vostre retour » (O. 22) — « *jusques* a Vitry » (O. 37).

Ceci est tout à fait conforme à l'usage reconnu par Vaugelas⁶.

GUIERES (O.28, O.44) et NAGUIERES (O.39, O.47) sont toujours écrits ainsi. Ce dernier en un seul mot, conformément encore à ce que réclame Vaugelas⁷.

PRESQUE, au contraire, ne prend jamais d's, pas plus devant voyelle que devant consonne :

« La patience... opere *presque* invisiblement » (O. 35) — « de la faveur... duquel depend *presque* entierement... ce pieux negoce » (O. 37) — « a mon instante priere *presque* accompagnée de souspirs et de larmes » (O. 32) — « *presque* sans respirer » (O. 32) — « *presque* d'heure en heure » (O. 34) — « sans *presque* m'en pouvoir retirer » (O. 63).

On sait que la forme « *presques* » était cependant admise par Oudin.

ENCOR est le seul de ces adverbes dont la forme soit légère-

5. Pour tout ce qui suit, nous renvoyons au tome III de l'*Histoire de la langue*, pp. 347 et 348. C'est pourquoi nous nous bornons à des indications sommaires sur l'usage.

6. Cf. *Rem.*, p. 21 : « jamais on n'escrit *jusque* sans s à la fin ». VAUGELAS n'accepte que l'élision de la dernière syllabe devant a (voyez la remarque suivante). L'ACADÉMIE sera cependant plus tolérante, cf. *Comment*, p. 37.

7. Cf. *Rem.*, p. 335. Sur l'orthographe en *iè*, cf. plus haut, p. 109.

ment archaïque. Pas une seule fois, il n'apparaît sous une autre forme dans les originaux :

« *encor* ay-je peur d'y rencontrer quelque repugnance » (O. 13) — « *encor* qu'ainsy soit » (O. 13) — « *encor* quatre mois » (O. 7) — « estant *encor*... malade » (O. 26).

Sans doute l's adverbiale est-elle désormais condamnée, mais « *encore* » est déjà reconnu comme la seule forme correcte⁸. Saint Pierre Fourier semble l'ignorer.

MESMÈ, adverbe, ne prend jamais l's adverbiale⁹.

2° FORMES CONSONNANTIQUES ET FORMES FÉMININES.

DONCQUES — Saint Pierre Fourier emploie une forme encore très correcte en optant pour « *doncques*¹⁰ », soit devant une voyelle :

« j'oublie *doncques* a vous respondre » (O. 48) — « j'iray *doncques* escrire » (O. 53) — « Vostre Reverence *doncques* a prins l'habit » (O. 63),

soit devant une consonne :

« si *doncques* par pieté » (O. 26) — « faictes *doncques* qu'elles l'approuvent » (O. 32).

Nous avons relevé cependant une exception en faveur de la forme consonnantique devant la conjonction « que » :

« avant *donc* que luy delivrer l'argent » (O. 3).

Il y a là une raison d'euphonie à laquelle saint Pierre Fourier cède tout spontanément. Vaugelas d'ailleurs admet « *donc* » et « *doncques* », mais condamne « *doncque*¹¹ ».

ORES se rencontre encore à côté de OR, beaucoup plus usuel¹².

L'archaïque ILLECQUES se maintient sous cette forme féminine¹³. Saint Pierre Fourier en use abondamment :

8. Cf. *Rem.*, p. 252. *Encor* n'est plus admis qu'en poésie. COEFFETEAU comme saint P. Fourier l'employait exclusivement. Cf., *Comment*, p. 482. Le P. MONET donne les trois formes : *encor*, *encore* et *encores*, dans ses *Ligatures des langues françoise et latine*, p. 36.

9. Cf. plus haut, p. 135.

10. Cf. BR. III, p. 348 et VAUGELAS, p. 392.

11. Cf. *Rem.*, pp. 392 et 488.

12. Voyez plus bas, p. 300.

13. La forme simple est désuète, voyez ce qu'en dit F. BRUNOT, t. III, p. 347.

« [le] gouverneur d'illecques » (O. 18) — « vostre maison d'illecques » (O. 30)... etc.

La question étant la même, nous ajouterons ici le cas de la préposition AVEC dont la forme reste hésitante jusque dans les grammaires du temps. Oudin admet aussi bien « avecques » et « avec ». Vaugelas rejette catégoriquement « avecques », mais recommande encore « avecque » devant certaines consonnes¹⁴. Or « avec » est la seule forme employée par saint Pierre Fourier, qui est en cela tout à fait moderne. Il l'écrit non seulement devant une voyelle ou devant une consonne gutturale :

« avec eulx » (O. 32) — « avec quelque loisir » (O. 63), mais même devant les consonnes qui font partie de la liste dressée par Vaugelas, et devant lesquelles l'auteur des Remarques juge préférable de maintenir la forme « avecque » :

« avec patience » (O. 30) — « avec leurs liens » (O. 45)... etc.

Ainsi, exception faite pour « encor », on peut dire que saint Pierre Fourier n'est nullement en retard sur son époque en ce qui concerne la question de l's adverbiale.

Par contre, nous allons voir qu'il se révèle assez archaïque dans l'ensemble des adverbes qu'il emploie habituellement. Quelques-uns retardent dans l'évolution ou la fixation de leurs formes. Un grand nombre sont déjà vieux ou en voie de le devenir. A ce point de vue, la liste d'adverbes dressée par F. Brunot, au tome III de l'*Histoire de la langue*, pp. 349 et suiv. fournit d'abondants renseignements. C'est pourquoi nous citerons ceux qui figurent sur cette liste sans nous y étendre, à moins qu'il ne soit nécessaire. Nous les marquons d'un astérisque.

ADVERBES DONT L'ÉVOLUTION RETARDE PLUS OU MOINS.

1° ADVERBES ENCORE EN VOIE DE FORMATION.

AUJOURD'HUI est peut-être le moins en retard. Pour saint Pierre Fourier comme pour certains de ses contemporains, cet adverbe n'a pas encore acquis sa pleine indépendance. Il n'est qu'une forme figée d'un groupe encore vivant. Il conserve en quelque sorte sa

14. Cf. *Rem.*, p. 311 et *Br.* III, p. 348.

déclinaison. On trouve aussi bien, en effet : *ce jourd'huy, le jourd'huy ou du jourd'huy* :

« *Ce jourd'huy* vingtiesme de Decembre » (O. 28) — « [il] me fit souvenir de ce qui se lit... encore, *pour le jourd'hui*¹⁵, de la piété... d'un sénateur Romain..., duquel saint Paul fait mention » (VI, 401) — « l'Evangile *du jourd'huy*¹⁶ » (O. 8).

La série parallèle formée sur « hier » se rencontre également :

« J'avais déjà envie dès *le jour d'hier* de vous envoyer Jean » (IV, 380) — « Toutes les... pluies *du jour d'hier* tombaient sur mon esprit » (V, 378) — « Sur le soir *du jour d'hier...* » (V, 188) — « tout le long *du jour d'hier* » (II, 40).

Il faut remarquer cependant que la forme « aujourd'huy » se distingue des autres en ce qu'elle est à un stade sémantique plus avancé. La soudure orthographique de l'article au nom correspond à la soudure sémantique en voie d'évolution. Saint Pierre Fourier, en effet, n'écrit pas « dès *le jourd'huy* », mais « dès *aujourd'huy* » (O. 39), alors qu'il écrit « dès *le jour d'hier* ». Cette dernière série, qui ne comporte aucune soudure orthographique, ne comprend d'ailleurs que de simples locutions, tandis que la série « jourd'hui » a tendance à se figer. Un adverbe autonome n'a plus qu'à se dégager de ce groupe de formes similaires.

Si l'on considère qu'à la même époque, Oudin condamne « du jourd'huy¹⁷ », on peut en conclure que l'adverbe « aujourd'hui » achève sa période de fixation. Les exemples que nous venons de citer mettent particulièrement en lumière la remarque dans laquelle Vaugelas relève l'âpre débat qui eut lieu entre lettrés pour savoir s'il fallait dire « jusques *aujourd'hui* » ou « jusques à *aujourd'hui*¹⁸ ». Vaugelas lui-même n'ose pas trancher la question

15. L'expression doit s'entendre au sens propre. Saint P. Fourier fait allusion à un texte biblique du bréviaire, qui doit se lire « *pour le jour en question, pour le présent jour* ».

16. Dans un second exemple de ce cas, Rogie, *Lettres*, t. II, p. 60, donne « du jour d'ici », ce qui nous paraît une mauvaise lecture. Le premier recueil de d'HANGEST et celui de METZ donnent bien : « du jourd'hui », comme dans l'exemple de l'O.8.

17. Cf. *Gram.*, p. 266.

18. Cf. *Rem.*, pp. 521 et suiv. et *Comment.*, pp. 881 et suiv. L'ACADÉMIE conclut d'ailleurs très judicieusement : « Les deux exemples que rapporte M. de Vaugelas... et dans lesquels il faut dire nécessairement : *on m'a assigné à aujourd'huy*, et *on a remis cette affaire à aujourd'huy*, font voir qu'*aujourd'huy* n'est qu'un seul mot » (*ibid.*, p. 884).

de façon absolue, ce qui prouve qu'un nouvel adverbe est désormais constitué.

*DORES EN AVANT — Le composé « dorénavant » n'a pas encore nettement fixé sa forme. Chez saint Pierre Fourier, il ne paraît pas même avoir franchi sa dernière étape sémantique pour devenir un terme indépendant. Comme dans le cas précédent, le nouvel adverbe n'a pas atteint sa pleine valeur synthétique parce que les éléments composants ne se sont pas encore dépouillés de leur propre valeur au profit de l'ensemble.

Il arrive en effet à saint Pierre Fourier d'employer quelquefois « or » au sens temporel où Malherbe l'a condamné¹⁹ :

« chacune de vous voit.. clairement, ce me semble, celle-là qui est la plus propre pour porter ceste charge... Or je ne veux pas vous la nommer, mais si le matin du jour de vostre election j'estoie aupres du Reverend Pere Hanus, je lui nommeroie tout bas en son oreille » (O. 59).

« Or », dans ce cas, signifie bien « maintenant », il s'oppose à « le matin du jour de vostre election ».

En général, saint Pierre Fourier n'emploie la forme en *es* que dans des locutions comme :

« des saints Religieux... de ces temps *dores-là* » (I, 212).

Dans ces composés, l'adverbe prend déjà une valeur particulière, toutefois « *dores en avant* » reste, chez lui, sur un pied d'égalité avec « de ci en avant » et « de là en avant ». On peut relever l'emploi de ces trois locutions parallèles :

« Il y a des deux côtés, et pour et contre, tant de raisons que merveille; vous les proposerez, *dores en avant*... sans vous irriter ou fâcher les unes contre les autres » (I, 108),

« faudra inviter ceux qui sont âgés à faire une revue et examen sur leur... devoir envers leurs pères et mères... et *de ci en avant* récompenser envers leurs dits pères et mères leurs manquements passés » (III, 281),

« Un homme de qualité... se présente à vous dresser un monastère..., mais à condition qu'il y met à votre entrée quatre filles siennes parentes, qui sont pauvres..., et *de là en avant* à perpétuité,

19. Cf. D.M., p. 268. MONET distingue *or*, conjonction, et *ore*, *ores*, adverbe. Cf. *Ligatures des langues française et latine*, pp. 146 et 147.

fait-à-fait que l'une des quatre viendra à mourir, ses descendantes plus proches y en mettront une autre » (II, 47).

De fait, l'usage est hésitant. Oudin tolère encore trois façons d'écrire : « d'ores en avant », « d'oresnavant » et « dorénavant ». Quant à « de là en avant », il ne sera banni de la langue que beaucoup plus tard²⁰.

2° ADVERBES QUI RETIENNENT ENCORE LEUR FONCTION ADVERBIALE AVANT DE SE FIXER DANS DES LOCUTIONS CONJONCTIVES.

Comme nous venons de le voir, « or » et « ores » sont des formes usées. La première est bien près de changer de nature, la seconde ne peut plus vivre qu'en composition, et, pourtant, elles retiennent quelque chose de leur sens adverbial. Il en est de même d'adverbes qui ne sont déjà plus employés qu'appuyés à une conjonction. Quelques-uns d'entre eux maintiennent, chez saint Pierre Fourier, leur pleine fonction d'adverbes.

*LORS, employé seul, est condamné par Vaugelas²¹ et par l'Académie. On le rencontrera cependant jusqu'à la fin du siècle. Aussi saint Pierre Fourier l'emploie-t-il :

20. Cf. OUDIN, *Gram.*, p. 269. NICOT donnait « doresnavant ou de ores en avant », et le dictionnaire de l'ACADÉMIE ne notera plus que : « *Doresnavant*, adv. de temps, par contraction de *d'ores en avant* ». Pour « de là en avant », cf. BR. IV, p. 746.

Sans vouloir attacher plus d'importance qu'il ne convient à l'orthographe à cette époque, remarquons cependant qu'elle est parfois l'indice de ce qui se passe dans la conscience linguistique d'un écrivain. Chez un auteur d'une précision scrupuleuse à l'égard des formes, comme l'est saint P. Fourier, il n'est peut-être pas sans intérêt d'observer qu'il conçoit encore comme simples locutions de temps ou de manière un grand nombre de nos adverbes traditionnels. A côté de « tousjours », « aultresfois », « quelquesfois », « toutesfois », dont l's médiale rappelle l'origine, il ne soude jamais dans l'écriture : « par fois », « long temps », « en fin », « bien tost », « aussy tost », « sur tout », « par tout ». Une tendance à souder ces éléments se fait cependant sentir. Après avoir écrit « pour quoy » jusqu'en 1624, il adopte définitivement « pourquoi ». Il soude « plustost » en un seul mot, au sens de « de préférence », ce qui est rare à l'époque. Il lui arrive même d'écrire une fois « parapres » (O.35) en un seul mot, ce qu'il ne fait pas d'habitude.

Il a également tendance à souder des locutions telles que « davanture », « paravanture », « pardelà », « pardeça », et en général la plupart des locutions formées de « en » ou de « non » : « empartie », « embas », « ença », « nompas », « nomplus », qu'on trouve toujours écrites ainsi dans les originaux et dans la première édition des *Constitutions*, de 1649. En 1694, l'éditeur rétablira dans la deuxième édition « non pas », « non plus », etc.

21 Cf. *Rem.*, p. 225. Voyez également *Comment.*, p. 445.

« [ces choses] monstrent que *lors* se praticquoit entre les filles ce que celles-cy demandent » (O. 1) — « [que s'] il se présente chez elles quelques difficultés, elles puissent recourir... au conseil à Saint-Mihiel... et ne leur soit la réponse déniée par celles qui gouverneront *lors* au dit Saint-Mihiel » (II, 8) — « ceux qui vivoient *lors* » (O. 45).

Ajoutons qu'il emploie aussi « dès *lors* » et « pour *lors* ». Ces deux composés sont encore admis par Vaugelas, mais le dernier sera jugé vieux par Richelet. Notons en outre la locution « *lors en lors* » :

« je les ai vues tout le long du chemin ne parler d'autre chose que de Dieu,... récitant... des *Veni Creator*... Et *lors en lors* quand en récitant leur chapelet... elles disaient... etc. » (V, 380).

TANDIS, adverbe, est déjà plus désuet. Également condamné par Vaugelas²², il n'est plus qu'un terme élégant dont les écrivains et les orateurs se servent par affectation. Il ne paraît pas être exclu de la langue parlée en Lorraine, car on le rencontre fréquemment dans le style familier de saint Pierre Fourier :

« Ce porteur va à Metz pour ses affaires, et nous l'avons prié de porter ces aubes *tandis*, et nous rapporter l'encre que... vous vouliez nous donner » (II, 170) — « N'y aura point de danger... de l'induire... d'étudier en rhétorique au Pont. *Tandis*, on s'enquêtera, on verra sa tête de plus près, on en arrêtera avec plus de loisir » (II, 242) — « Ce sera très-bien fait qu'il vienne avec le porteur des présentes... et que, *tandis*, l'on fasse... quelques prières pour le pauvre malade » (IV, 183) — « que les esprits de vous toutes se tiennent indifférents devant Dieu et prêts à faire... tout ce qu'il lui plaira, et le priez *tandis* » (II, 190).

PREMIER, qui devient archaïque même dans la locution conjonctive²³ « premier que », se rencontre, tantôt dans cette fonction :

« quelques autres religieuses... ne cherchent que l'occasion de planter leurs grilles en ce lieu *premier que* celles de nos sœurs » (I, 213) — « les œuvres d'obligation vont *premier que* celles qui sont seulement de conseil ou de dévotion » (I, 71),

22. Cf. *Rem.*, p. 64. L'ACADÉMIE déclare qu'il doit toujours être suivi de « que ». Il est cependant défendu par Patru. Cf. *Comment.*, pp. 133 et 134.

23. Locution conjonctive de forme seulement. Elle joue en réalité le rôle de préposition.

lantôt comme adverbe :

« Voilà un mot de lettre que j'écris à nos sœurs de Bar, je vous prie de leur envoyer..., mais ouvrez-le, *premier*, et puis le lisez... et leur faites tenir » (I, 222) — « Je parlerai donc demain... Et lors, s'il plaît à Dieu, j'irai vous trouver, mais en tout cas, que cette affaire de nos paroissiens se vide *premier*. » (I, 227).

Employé comme adverbe, il est cependant beaucoup plus archaïque. Oudin qui, avec Vaugelas, trouve « *premier* que » vulgaire, condamne catégoriquement « *premier²⁴* ».

Puis, qui gardera sa fonction d'adverbe jusqu'à nos jours, se rencontre encore uni à d'autres adverbes comme en moyen-français :

« il vous plaise ne trouver mauvais, si a l'occasion de ce que *puis-naguières* on leur a faict entendre que les place et bastiment... estoient prests a se vendre » (O. 1) — « [cette supplique] laisse la porte ouverte ou pour prendre de vous-mêmes ce que vous voudrez, avec l'autorité de... Sa Sainteté... ou pour le redemander *puis après*, par recharge, au même Saint Père » (I, 87).

Il reste même employé comme préposition :

« Mille et mille opprobres et faux bruits ont couru de nous par deçà *puis* peu de temps » (I, 23) — « les bons Messieurs de la ville ont un petit collège à eux, lequel ils nous ont... présenté *puis* quelques jours en ça, pour y faire notre résidence- » (VI, 561).

3° PRÉPOSITIONS ENCORE EMPLOYÉES COMME ADVERBES

Des prépositions qui sortiront de l'usage à la fin du XVII^e siècle continuent de même à être employées comme adverbes.

**DEVERS*, au lieu de « vers », est blâmé par Vaugelas. Or, chez saint Pierre Fourier, on trouve non seulement « *devers* », préposition, soit avec ce sens :

« passant *devers* chez lui » (O. 45),
soit au sens dérivé de « auprès de », comme dans :

24. *Gram.*, p. 274. Cf. *Rem.*, p. 111. Le P. MONET donne encore *premier* et *premier que* dans son *Invantaire des deus langues françoise et latine* de 1635.

« [la requête] qu'il tient encore *devers* soi, sans en rien faire » (IV, 391),
 mais on le rencontre aussi comme adverbe signifiant « de nouveau » :

« je lis vos lettres *devers* et prends ma plume pour écrire » (IV, 71).

NONOBTANT et DEVANT pour « avant », continuent à vivre malgré les condamnations portées contre eux. Saint Pierre Fourier les emploie également en fonction d'adverbes :

« ce que l'on nous présente... ne revient pas de beaucoup à ce que doit fournir un Seigneur Abbé..., mais, *nonobstant*, on nous conseille de ne pas refuser » (II, 132) — « [il faut] qu'elle vienne quinze jours *devant*, pour faire icy les exercices et se preparer avec les aultres » (O. 4) — « venez seulement le jour de la Présentation et plutôt après que *devant* » (I, 164).

OUTRE, qui est encore actuellement préposition et adverbe, est, chez saint Pierre Fourier, d'un emploi beaucoup moins restreint que maintenant. Signalons le sens particulier de « outre », préposition, dans :

« en des lieux esquels on m'a du passé retenu quelquesfois plusieurs jours *oultre* ma volonté » (O. 37),
 et l'expression adverbiale « tout outre », au sens propre :

« [ils disent] que je n'ai pas sauté la moitié de ce profond fossé... [et] que quand même j'aurais, par un saut... à demi miraculeux, passé *tout outre*... il y en a encore un autre tout contigu à celui-là » (V, 20),
 ou au sens figuré :

« je me courrouce *tout outre* à lui » (I, 340) — « Je suis fâché *tout outre* » (V, 80) — « cela nous oblige *tout outre* » (VI, 547) — « Cette pauvre fille... est... malade. Ses compagnes font pour elle tout ce que possible leur est, aussi s'en contente-t-elle *tout outre*, et en dit tous les biens du monde » (II, 362).

ADVERBES ET LOCUTIONS ADVERBIALES ARCHAÏQUES OU EN VOIE DE LE DEVENIR.

*A LA PARFIN : « je me ressouvins des puits de Jacob qui furent tant de fois et si opiniâtrément empêchés et retouppés par des

malveillants, et néanmoins vint *à la parfin* au-dessus de ses intentions, ayant trouvé *latitudo* et *abundantia* » (III, 327).

A TOUSJOURSMAIS — Maupas l'inscrit encore au chapitre de l'adverbe, mais il est archaïque :

« [cette vie est une vie] a *tousjoursmais*, vie de paix,..., vie heureuse et vie... qui ne prendra jamais fin » (C., II, 175).

AU PARSUS : « votre résignation... et, *au parsus*, les dévotions de vos pensionnaires... pourront beaucoup aider à la persévérance de cette bonne Dame » (I, 421) — « Ce qu'il m'a promis et *au parsus* assuré » (II, 366).

*ÇA-BAS : « les anges... épient et attendent tout ce que vous ferez..., et *çà-bas* toutes vos dévotes sœurs » (I, 8) — « sans plus rien regarder de toutes les choses de *çà-bas* » (I, 461).

DEÇA, DELA : « Quel moyen de persuader a des filles de France de venir volontiers *pardeça* » (O. 13) — « [les] monasteres de *pardeça* » (O. 30) — « ceux de *pardela* sont plus veritables prophetes... que ceux de *pardeça* » (O. 46).

*ÇA n'existe plus que dans l'expression « *ença* » :

« depuis quatre ou cinq ans *ença* » (O. 62),

ou comme interjection :

« *çà, çà*, hâtons-nous » (I, 281).

*DAVANTURE et *PARAVANTURE sont extrêmement fréquents.

*D'HEURE, signifiant « promptement », est rare :

« Hier, j'écrivis notre requête à Pulligny pendant que ce porteur repaissait, afin qu'[elle]... fût toute prête... si j'arrivais *d'heure* à Nancy » (I, 274).

DERECHEF né vieillira qu'à la fin du siècle. On le rencontre abondamment chez saint Pierre Fourier.

FINABLEMENT se rencontre encore : « [ils ont] *finablement* [pourvu]... notre pauvre Congregation » (O. 60 bis).

*JA est encore d'un emploi très fréquent, soit au sens de « déjà » :

« j'iray veoir nos pauvres sœurs de Metz qui me demandent il y a *ja* si long temps » (O. 29),
ou comme simple cheville syntaxique :

« Mon Dieu, je ne suis pas fâché a vous, *ja* a Dieu ne plaise que je le soie » (O. 21).

**MESHUIS* reste tout à fait usuel pour saint Pierre Fourier²⁵. On le trouve avec le sens de « aujourd'hui, maintenant » :

« Tant de gens qui frappent *meshuis* à ma porte » (I, 233) — « Ce n'est pas pour aujourd'hui... la plus sensible de mes douleurs que celle-là; je me plains bien plus *meshuis* de ces huit jours de... si cher et si précieux temps que j'ai gourmandé pardecà » (II, 206).

Mais il subit l'influence de la négation et prend le sens de « jamais » :

« Je suis moult aise... de ce que vous louez ainsi mon petit livre... Je ne saurais *meshuis* vous dire quel ni combien de gré je vous en ai » (I, 368) — « je ne sauroie *meshuis* expliquer a *vostre* Reverence combien grande a esté la joye... que j'ay ressenti » (O. 63).

Il est curieux de constater que l'effet de la « contagion négative » est tout à fait le même que pour « jamais », originellement positif.

Notons que « *meshuis* » est encore vivant dans les patois lorrains, sous la forme « *maju*²⁶ ».

**MÈMEMENT* : « je demande si pour maintenant il faut le laisser là sans lui dire autre chose, vu *mèmement* que sa lettre est si vielle » (VI, 304).

**MOULT* est tout à fait fréquent :

« vous êtes *moult* sages » (IV, 322) — « je les plains *moult* » (VI, 509) — « il y avait moult longtemps » (VI, 78).

**ONCQUES* est rare et n'est peut-être qu'un archaïsme voulu :

« quand bien j'aurais le loisir... et la santé la meilleure que j'eusse eu²⁷ *oncques* » (IV, 294) — « Cette pauvre fille... est plus malade qu'elle ne fut *oncques* » (II, 362).

25. En France, VAUGELAS regrette sa disparition. Cf. *Rem.*, p. 171.

26. Cf. ZÉLIQZON.

27. ROGIE écrit simplement « j'eusse », mais le recueil du P. FRIANT donne « j'eusse *eu* ».

*PAR ENSEMBLE et *PAR APRÈS, tous deux très usités :

« pensez-y derechef... et en concluez *par ensemble* » (O. 28) —
« si l'héritier venoit a nous rechercher *par apres* » (O. 26).

*QUANT ET QUANT se dit, mais ne s'écrit plus, au témoignage de Vaugelas. Saint Pierre Fourier l'emploie très souvent. Il le fait toujours précéder de « et », et lui donne généralement le sens de « en même temps » ou de « aussi », mais il ne s'en sert jamais comme préposition au sens de « avec ». Cette dernière acception est vulgaire au dire d'Oudin²⁸ :

« Ce garçon va tout expres veoir comme vous vous portez toutes a ce saint jour, et si vous avez receu le Saint Esprit et *quant et quant* vous porter la responce d'un cas posé » (O. 10) —
« il faut que j'emporte avec moi [votre mémoire]... et *quant et quant* vos annotations sur les Règles » (I, 416).

Une fois cependant, nous avons relevé « quant et quant » au sens de « avec », mais employé toutefois comme adverbe :

« nous vous supplions... [que] vous nous envoyez de vos nouvelles et les gages *quant et quant* » (I, 44).

Notons que l'orthographe n'est pas celle réclamée par Vaugelas. Saint Pierre Fourier écrit toujours « quant » avec *t* et non avec *d*.

*QUASI est généralement employé devant « comme » :

« ces termes là sont *quasi comme* odieux a plusieurs » (O. 62) —
« il ne nous restera *quasi comme* plus rien » (VI, 58).

*QUANTES FOIS ne subsiste que dans la locution « toutes et quantes fois » :

toutes et quantes fois qu'il le jugera expedient » (O. 60).

*SOUVENTESFOIS reste tout à fait usuel :

« *Souventesfois*... cette distraction de meubles ne sert de rien au detteur » (VI, 498).

*SI — Les locutions toutes faites : « si est », « si a », « si fait », dans lesquelles « si » est adverbe d'affirmation, continuent à vivre²⁹.

Remarquons que lorsque « si » a le sens de « tellement », il peut modifier le verbe :

28. Cf. *Gram.*, p. 272. Voyez également VAUGELAS, p. 53.

29. Voyez plus bas : *La négation*.

« Les religieux de céans *font si* les fâchés, quand je leur parle de sortir de la ville, *que* je n'ose en parler » (II, 375).

Ailleurs, il est surtout employé comme conjonction de coordination.

TELEMENT QUELLEMENT est rare : « Quelques-uns... traînent maintenant leur vie parmi les étrangers et y vivent d'aumônes *tellement quellement*, n'osant rien demander à leur congrégation » (VI, 265).

*TOUT PLEIN : « Quand même vous leur présenteriez *tout plein* leur chapelle... de doubles ducats » (V, 243).

*UN PETIT reste usuel : « mandez-nous *un petit* comme il se porte » (O. 35) — « Pensez *un petit* a cest ouvrage là » (O. 43).

*VOIRE, *VOIRE MÊME, *VOIREMENT et VITEMENT sont fréquents.

Ajoutons enfin quantité de locutions appartenant à la langue familière et plus ou moins teintées d'archaïsme³⁰ :

EN BREF, PAR NÉCESSITÉ, POUR CE COUP, POUR CE COUP LA, A TOUT COUP, POUR MON REGARD, JOUR APRÈS AUTRES, DE PIED COI, FAIT-A-FAIT, A L'EXTRÉMITÉ, au sens de « à la rigueur » :

« j'ay pensé qu'*a l'extremité* il ne falloit le renvoyer et que l'on pouvoit bien se fier en lui » (O. 3);

A TOUTE RESTE, ancien terme de jeu, signifiant « de toutes ses forces » :

« le messenger de Nancy... me presse *à toute reste* » (V, 369) — « je me plaignais *à toute reste* » (III, 327);

A LA MAL MERCI, A LA HURTE, A LA CHAUDE, A LA RIQUE, signifiant « parcimonieusement », et qui paraît être un lotharingisme :

« les pauvres gens qui n'ont du pain que bien *à la rique* » (IV, 248);

A LA CERTES³¹, au sens de « de façon certaine » :

« [il faut] ordonner bien *à la certes* à Urbain qu'il les tienne de près [les écoliers] et ne les empêche en façon que ce soit de satisfaire à leurs leçons de classe » (III, 376);

A L'ÉQUIPOLLENT, *A LA PORTE OUVRANT, *A LA PORTE FERMANT, A L'ÉTEINTE DE LA CHANDELLE... etc.

30. Bien que ces locutions concernent plutôt le vocabulaire, nous croyons utile de les citer parce qu'elles confirment et complètent la liste de F. BRUNOT, t. III, p. 374.

31. OGIER donne *à certes* dans son *Invantaire des particules françoises*.

EMPLOI DES ADVERBES

COMME SUPPLANTÉ PAR QUE.

« Comme », dans les comparaisons, est condamné par les théoriciens au début du xvii^e siècle, néanmoins on en rencontre encore des exemples jusqu'en 1650, ainsi que le remarque F. Brunot³². En Lorraine, la langue familière semble justifier parfaitement les condamnations des grammairiens français. Mais celles-ci ne paraissent pas avoir été admises aussi vite dans la langue écrite. Tandis, en effet, que saint Pierre Fourier maintient généralement « comme » dans les Constitutions imprimées dont il n'acheva la rédaction qu'en 1639 ou 1640, il abandonne progressivement « comme » pour « que » dans sa correspondance³³.

Cette transformation s'opère de façon très nette après : *tel*, *telle*. Jusqu'en 1623 environ, il emploie toujours « comme » après cet indéfini :

« Si le project... est *tel comme* elles me l'ont fait entendre » (O. 2) — « des places *telles comme* il nous les faudrait » (I, 222) — « Si j'étais *tel comme* il m'estime » (II, 31).

Les premiers exemples de « que » apparaissent à cette date : « tant de passants qui ne vous apportent rien, *tel qu'est* cet... homme (II, 50) — « Si j'eusse été *tel qu'il* m'estimait » (II, 54).

Ils deviennent de plus en plus fréquents, et vers 1631, on peut dire que « tel comme » a disparu. On ne rencontre plus guère que « tel que » :

« une solennité *telle que* celle là » (O. 39) — « une ville *telle que* la vostre » (O. 44) — « je suppose que le dessein en est desja formé, *tel que* la Mere me l'escrit » (O. 62).

L'évolution est peut-être un peu plus difficile à préciser après les adverbes : *si*, *aussi*, *ainsi*, *tant* et *autant*. Dès les plus anciens textes de saint Pierre Fourier, « que » entre en effet en concurrence avec « comme ». Toutefois « comme » prédomine incontestablement jusque vers 1630 :

32. Cf. BR. III, p. 611.

33. Remarquons que Corneille écrivait encore « autant comme » dans ses œuvres et qu'il ne le corrigea qu'en 1660 seulement. Cf. BR. III, p. 611.

« nostre droict... n'est pas *si* clair... *comme* nous pourrions penser » (O. 26) — « si elle est *aussi* adroite *comme* je l'estime humble et sainte » (I, 278) — « je ne sçais si cela leur reussira *aussy* heureusement *comme* a vous » (O. 13) — « il n'y en a pas [de dommages] *tant*... *comme* il voudrait le faire accroire » (I, 417) — « [ils] veulent vendre leur marchandise quatre fois *autant comme* elle vault » (O. 13) — « Le R. P. Dagonnel seroit tresaise d'aller... vous donner les exercices, si vous le desiriez *autant comme* je voids qu'il faict » (O. 29).

Un changement notable se fait sentir vers 1630. A partir de cette date, « que » devient de plus en plus fréquent. Il l'emporte désormais sur « comme » :

« une ville *si* peuplée *que* la vostre » (O. 44) — « une chose *si* notable *que* celle-là » (V, 189) — « je suis bien marri que n'avez... *autant* d'argent *qu'il* vous en faudrait » (VI, 194).

Quelques exemples de « comme » se rencontrent encore dans les dernières années de la correspondance de saint Pierre Fourier, mais ils sont rares. Le dernier que nous ayons pu relever est de 1636 :

« [le lieu] n'est pas essoré ni repurgé *ainsi comme* il faudrait » (VI, 65).

Ainsi que nous l'avons fait remarquer, l'époque décisive de cette transformation correspond à peu près aux indications qui nous sont données par les théoriciens. En 1625, Maupas insérait encore dans sa grammaire « ainsi comme » et « si comme », à côté de « ainsi que », tandis qu'Oudin, quelques années plus tard, n'admettait déjà plus « comme » dans les comparaisons. Vaugelas de son côté, exigeait « que » après « autant », mais n'osait pas condamner absolument « comme » après « si » et « aussi³⁴ ».

COMME POUR COMMENT.

« Comme » restera fréquent dans l'interrogation indirecte au cours du XVII^e siècle, bien que Vaugelas le condamne et déclare qu'il y a bien peu d'endroits où l'on puisse se servir indifféremment des deux formes de l'adverbe³⁵. Il est donc tout à fait normal que saint Pierre Fourier l'emploie :

34. Cf. VAUGELAS, p. 532, OUDIN, p. 293 et MAUPAS, p. 364.

35. Cf. *Rem.*, p. 334.

« vous voyez *comme* au bout de trente... années, cela s'est resveillé » (O. 28) — « écrivez à nos sœurs de Nancy *comme* vous m'avez retenu ce matin » (II, 70) — « je ne sais *comme* cela se doit entendre » (O. 44) — « je ne sais *comme* je dirai à la porte pour le logis » (II, 171) — « Les Reverends Peres Benedictins scauront bien *comme* tout cela se debvra desmeler » (O. 62).

Cependant, on peut déjà relever un certain nombre de « comment », même après le verbe *savoir*, avec lequel Vaugelas admet encore l'emploi de « comme » :

« Je ne sais *comment* il fault escrire » (O. 28) — « je ne sais *comment* il sera possible de s'y accommoder » (O. 43) — « je ne sais *comment* il faut travailler à cette cure de Mattaincourt » (V, 360).

L'emploi d'une forme plutôt que de l'autre est désormais une question qui se pose. Saint Pierre Fourier ayant écrit dans un brouillon :

« elle demandera... a chacune... *comment* il leur va et *comment* elles se portent » (O. V., 44),

il corrige le second « *comment* » par « *comme* elles se portent ». Veut-il seulement varier son style? Il semble plutôt que « *comme* » résiste dans les expressions les plus courantes. C'est, en effet, toujours cet adverbe qui accompagne le verbe « se porter » :

« je seray bien aise qu'elle me mande *comme se porte* Monseigneur » (O. 63) — « mandez-moi un petit *comme il se porte* » (O. 35) — « Ecrivez donc *comme on se porte* » (I, 128).

SI POUR AUSSI

Bien que Maupas blâme déjà l'emploi de « si » dans les comparaisons, en proposition positive³⁶, cet adverbe y apparaît encore très souvent chez saint Pierre Fourier, soit devant un adjectif :

« les bruits de pardeçà sont *si furieux* aujourd'hui *comme* ils y étaient hier » (I, 222) — « [l'appréhension] d'écrire à des personnages *si grands* et *si relevés*... *comme* il était » (I, 174), soit devant un adverbe :

« c'est voirement beaucoup de prêcher et *si bien* *comme* il fait,

36. Cf. BR. III, p. 612.

mais ce n'est pas tout » (V, 170) — « la chose alloit *si heureusement* que rien plus (O. 12).

TANT POUR SI ET AUSSI.

« Tant » se rencontre encore quelquefois devant un adjectif pour marquer le superlatif³⁷ :

« le bon R. P. Anselme duquel j'ai été *tant* aise de voir le nom dans les lettres que nos sœurs m'ont tantôt montrées » (I, 19) — « il m'a semblé que mon voyage aussi n'était *tant* nécessaire » (I, 397).

Dans les comparatifs, il tient assez souvent la place de « aussi » devant un adjectif employé adverbialement :

« Je vous recommande derechef [nos affaires] *tant* fort que je puis » (I, 222) — « si nous doit-il faire bien mal de voir... que l'on lui vende [cette maison] *tant* cher que l'on peut et que l'on lui fasse du tort notable » (I, 338).

On rencontre également « tant » devant un adjectif ou un adverbe dans les locutions concessives où il sera remplacé plus tard par « si » :

« Ce qu'ils pratiquent mesme a l'endroit de toute autre personne *tant* pauvre et chetive soit-elle » (O. 60 bis) — « si vous voyez que l'une ou l'autre tousse... ou grimace *tant* peu que ce soit, laissez-les là » (O. 32) — « il ne voudrait dire une menterie *tant* petite fût-elle » (I, 459).

La langue moderne, on le sait, conserve de cet usage l'archaïsme « tant soit peu ».

Notons aussi le tour :

« ils avaient beau moyen s'ils eussent *tant* su que de nous traverser et rendre bien confus » (II, 247).

TANT ET AUTANT.

Non accompagné d'adjectif, « tant » pour « autant » se rencontre en proposition positive :

« Je vous recommande cette affaire *tant*... qu'il m'est possible » (I, 388).

37. Cet usage est condamné par OUDIN; cf. BR. III, p. 612.

Mais « autant » se rencontre pour le moins aussi fréquemment :

« Respectez-les *autant* que vous pourrez » (I, 438).

En proposition négative, « tant » est le plus fréquent, ce qui est conforme à l'usage :

« vous ne trouverez pas *tant* de vin sur l'estape, ny tant de bled sous les halles... comme vous en voyez [au marché de Mirecourt] » (O. 44) — « [Je n'ai] pas trouvé dans vos lettres *tant* de malades comme nos sœurs de ce lieu m'en avaient dit » (II, 133).

DE TANT PLUS.

C'est encore « tant », et non « autant », qui sert à marquer la progression :

« Je ne scauroie meshuis vous dire le contentement... que m'ont apporté vos lettres... *de tant plus* grande m'en a esté la joye, que je n'avoie ny veu ny entendu parler des vostres precedentes et n'en scavoie que penser » (O. 32).

La construction de « tant plus » n'est pas fixe. Elle peut se renverser :

« Et de ce vous ose-je requester *plus* hardiment, *de tant* que le tout tend a l'honneur et service de Dieu » (O. 2).

De même, lorsque « de tant plus » marque la réciprocité, « tant » peut être éloigné de « plus » :

« Aristote dict... que *de tant* qu'un bien est *plus* general et commun, *de tant* est-il *plus* divin » (O. 1) — « *de tant* qu'elle est meilleure et *plus* sainte... *de tant* est son affection *plus* douce et *plus* tendre » (C., II, 290) — « Je desire que votre témoignage de la ville du Pont soit ample et bien fait... et *de tant* que souhaite *plus* que celui du Pont soit brave, *de tant* y veux-je *moins* apporter du mien » (I, 44).

Ces tournures deviennent archaïques. On sait en outre que, pour marquer la réciprocité, Vaugelas condamnera « tant plus... tant plus » et admettra seulement « plus... plus³⁸ ». Saint Pierre Fourier lui-même n'ignore pas cet emploi plus simple et plus moderne :

« *Plus* de gens aurez-vous, *plus* de provisions aborderont chez

38. Cf. *Rem.*, p. 35 et *Comment.*, p. 72. LA MOTHE LE VAYER est à peu près seul à défendre cet archaïsme.

vous » (O. 44) — « *plus* en ont-ils mangé, *plus* en demandent-ils » (O. 60 bis).

Remarquons toutefois qu'il maintient dans ce cas l'inversion du sujet.

Notons encore le cas de « tant » renforçant « plus » devant un verbe :

« C'a été bien malgré moi que j'ai... différé d'aller à Saint-Mihiel. Jamais je m'en ai *tant plus réjoui* que cette fois, mais je n'osais sortir de Mattaincourt » (I, 334).

PLUS.

« Plus » suffit à lui seul à marquer la progression, et équivaut parfois à « de plus en plus » :

« Madame, qui est toujours *plus* contente... de nos sœurs de là » (I, 92).

Devant une proposition causale, il prend la valeur de « d'autant plus » :

« ce qu'elles vous demandent avec *plus* de confiance et de liberté, pour ce qu'on leur a remontré et faict croire cecy » (O. 1).

D'autre part, il peut s'ajouter à l'indéfini « quelque » dans l'expression « et quelque », après un nom de nombre :

« Quand elle parle de 2.000 francs, elle entend de ce pays, qui n'en font que 1.300 et *quelque plus* où vous êtes » (I, 149).

Remarquons que les copies portent « quelque » au singulier. Cela fait supposer que l'indéfini prend, dans ce cas, la valeur adverbiale comme dans « quelque peu ». Les originaux ne nous fournissent malheureusement pas d'exemples semblables, aussi ne pouvons-nous conclure de façon rigoureuse.

Enfin, dans une proposition qui est commandée par une proposition négative, ou qui est elle-même de sens négatif, saint Pierre Fourier emploie quelquefois « plus » au sens de « davantage ». L'adverbe n'a pas encore subi l'influence de la négation au point de ne faire plus qu'un avec elle :

« Qu'elles ne se trouvent jamais chez nous ces misérables engeances de vipères et qu'elles ne pensent que l'on veuille permettre que leur mère nourrice, l'impunité, *les y allaite plus* » (VI, 269) — « Je me tiendroie ingrat, infidel et indigne *de plus*

vivre, si en toutes les messes que je dis... je ne faisoie... mention [de vous] » (O. 28).

Dans le premier cas, la négation ne porte pas directement sur le verbe modifié par *plus*; dans le second, l'idée négative est simplement implicite. C'est en cela que ces phrases s'écartent de l'usage ordinaire et se distinguent de phrases telles que : *je ne veux plus*, *je ne peux plus*. Elles ne sont pas encore si éloignées de phrases positives telles que :

« Je le désire *plus* que vous et m'en enjoys *plus* » (V, 367).

PEU.

« Peu » ne s'accompagne pas de l'article indéfini quand il modifie « plus » ou « moins » :

« ce qu'ils eussent aisément donné du commencement pour 6.000 francs ou *peu plus*, ils l'ont remis à 8, à 9, à 10... » (I, 333) — « Nous serions bien aises que votre Révérence [nous trouvât un serviteur]... âgé de quelque onze ou douze ans ou *peu plus* » (VI, 307) — « un voile blanc de toile qui aura une aulne de longueur... ou *peu moins* » (C., II, 306).

Il en est de même quand « peu » modifie « devant » employé comme adverbe de temps :

« je vous supplie que dimanche prochain, dès les huit heures du matin ou *peu devant*... vous vous teniez... en prières » (I, 423).

La locution « un peu » ne s'en prête pas moins à toutes sortes d'emplois. Tantôt elle garde sa valeur quantitative :

« je n'ai le loisir de ramasser *un peu* mes esprits pour penser de plus près à ce que j'écrivais » (V, 116).

Tantôt elle n'est plus qu'une locution d'atténuation :

« [qui accommode leur jardin?] — C'est moi *un peu au moins mal* » (II, 334) — « [priez] votre horloge qu'il ne courre pas *un peu* si fort la nuit » (V, 412).

Tantôt elle est réduite à l'état de copule et sert tout au plus à ponctuer la phrase affective, derrière certains verbes, comme dans le français moderne :

« Maître Blaise, *demandez un peu* au Sire Jean de Saint-Mihiel s'il est maintenant payé de ce que Mr. Apvril lui devait » (III, 33) — « *Pensez un peu* si c'estoit une religieuse professe [à qui ce malheur fût arrivé] » (O. 28).

DU TOUT ET POUR TOUT.

Saint Pierre Fourier semble ne pas employer indifféremment ces locutions adverbiales qui originellement signifient toutes deux « tout à fait, entièrement ». Il emploie presque toujours « du tout » dans les phrases positives et « pour tout » dans les phrases négatives. La négation communique ainsi à « pour tout » le sens de « aucunement » :

« ce serait... les dégôûter et les déchasser *du tout*, d'y procéder autrement » (IV, 186) — « elle est *du tout* insupportable » (O. 28) — « je vois qu'il est encore *du tout* nécessaire [de] la laisser à Saint-Mihiel » (I, 24),
et :

« On n'y souffrira point *pour tout* de partialitez » (C., II, 169) — « les Bourgeois de Neuchâtel n'en veulent point *pour tout* » (III, 297).

Aucune distinction ne semble avoir été faite par les grammairiens ou les écrivains du temps à ce sujet. Elle nous paraît tenir simplement au style personnel de notre auteur. Elle est d'ailleurs assez curieuse.

CONSTRUCTION DES ADVERBES DE QUANTITÉ.

La construction de certains adverbess de quantité avec la préposition « de » reste incertaine. On rencontre encore :

« j'ai demeuré là *un jour moins* que je ne devais » (I, 106) — « quatre ou cinq noix pour leur dessert et *rien plus*³⁹ » (I, 450) — « *quoi plus* » (VI, 388).

Devant « beaucoup », la préposition « de » est au contraire nécessaire quand cet adverbe modifie un comparatif⁴⁰ :

« Je vous salue, disant après David, mais à meilleur titre *de beaucoup* : Béni soit Notre Seigneur » (I, 434),
ou devant un verbe servant à marquer une différence :

« il n'y en a pas tant *de beaucoup* comme il voudrait le faire accroire » (I, 417).

39. Peut-être faut-il rapprocher de cette construction archaïque les locutions de langue parlée telles que : « si nécessaire que rien plus ».

40. C'est le sentiment de l'ACADÉMIE; cf. *Comment.*, p. 808. VAUGELAS voudrait simplement « de beaucoup » quand le terme au comparatif précède; cf. *Rem.*, p. 485.

« De beaucoup » en vient à former une locution toute faite qui est employée même quand toute idée de comparaison disparaît :

« le bon Seigneur se promet que ce moyen y serviroit *de beaucoup* » (O. 13) — « toutes les recommandations que j'en scauroie adresser a Nostre Seigneur ne vous servent pas *de beaucoup* » (O. 28) — « [les prières] lui auront *de beaucoup profité* » (O. 21) — « craignant... [qu'elle n'] inquietast *de beaucoup* [le monastère] » (O. 28).

Il en est de même de l'archaïque « de guières⁴¹ » :

« les quatre [articles] precedents, qui ne profiteront *de guieres* » (O. 44).

L'usage de la préposition se développe également devant « tant » :

« une ame si pure a laquelle nous sommes *de tant* obligez » (O. 39) — « leur bon Pere auquel toute leur maison est *de tant* obligée » (O. 28).

CONSTRUCTION DE Y ET DE EN.

La construction archaïque de l'adverbe de lieu, que nous avons déjà eu l'occasion de signaler à propos du participe, se rencontre assez fréquemment chez saint Pierre Fourier :

« Aussitôt qu'aurez ouvert les présentes, vous me ferez un plaisir singulier d'envoyer promptement le billet *y enfermé* » (I, 25) — « elles feront devoir de se trouver au lieu où l'on s'assemblera et au signal donné par la Superieure, ou autre *y presidente*, elles s'en iront toutes... en procession » (C., II, 177).

Elle entraîne la construction analogue du pronom-adverbe :

« après avoir bien prié... Dieu à cette intention... et *y pensé* et repensé plusieurs fois » (V, 401).

Il en est de même pour « en » :

« après avoir recommandé l'affaire à Dieu et *en conféré* par ensemble » (I, 291) — « Cette considération m'avait porté à le prier qu'il patientât jusques à ce que j'aurais écrit à vos Révérences et *en reçu réponse* » (IV, 179).

Le tour est condamné par Oudin⁴².

41. VAUGELAS n'accepte cette construction que lorsqu'il y a comparaison; cf. *Rem.*, p. 298.

42. Cf. BR. III, p. 613. Voyez ci-dessus, pp. 275 et 276.

RÉPÉTITION DE L'ADVERBE.

Malherbe et Vaugelas se montrent déjà très exigeants pour « si ». Vaugelas en réclame même la répétition devant les synonymes et approchants⁴³. Saint Pierre Fourier s'abstient parfois de le répéter, mais rarement :

« si les saints ont jugé l'instruction des filles *si* importante *et* *nécessaire* » (O. 1).

En général, il n'a pas de peine à se conformer à cette nécessité de la langue, puisque « si » est avant tout un adverbe d'insistance :

« de *si* devotes et *si* saintes prieres » (O. 21) — « des hommes... *si* parfaicts et *si* saints » (O. 26) — « une *si* bonne et *si* raisonnable occasion » (O. 32).

Il lui arrive aussi de ne pas répéter « plus ». Il est vrai que Vaugelas se montre moins rigoureux pour cet adverbe que pour le précédent⁴⁴ :

« en ces temps *plus* corrompus *et* *dangereux* que jamais » (O. 1) — « elles seront instruments *plus* propres *et* *capables* pour servir Dieu » (O. 1).

LA NÉGATION

NON.

Les réponses négatives telles que « non est », « non fait »... etc., dans lesquelles « non » porte directement sur le verbe auxiliaire, n'ont pas complètement disparu de l'usage. Oudin les tolère⁴⁵.

Ces tours archaïques sont fréquemment employés par saint Pierre Fourier, de même que « si est », « si a », « si fait », dans les réponses affirmatives :

« [elles] croyaient que ce n'est autre chose qu'une demande de prières... *Non est*, ce n'est pas cela » (III, 145) — « [ils] s'imaginent que les longues maladies sont maux, misères, afflictions. *Non sont*. » (V, 134) — « [il pensera en lui-même qu'] on parle de l'envoyer tout vif en sépulture... *Non fait-on*, vraiment, cela n'est

43. Cf. *D. M.*, p. 465 et *Rem.*, p. 490*.

44. Selon sa doctrine habituelle, il en excepte en effet le cas des synonymes ou approchants. Cf. *Rem.*, p. 479*. Quand l'adjectif est au superlatif, saint P. Fourier répète plus volontiers l'adverbe, cf. plus haut, p. 157.

45. Cf. *Gram.*, p. 292.

pas l'intention » (VI, 560) — « [on espère] qu'ils feront mieux. *Non feront* certes..., ils ne feront pas mieux » (VI, 622),

« il n'est pas ici — *Si est* » (V, 265) — « Examinez... s'il vous a point dérobé de votre temps. Je crois que *si a* » (I, 462).

On peut constater que « si a » est même employé dans le style indirect.

NON PAS.

Quand « non » est employé pour marquer une opposition, il s'accompagne très souvent de « pas » avec lequel il tend à faire un composé unique⁴⁶. Saint Pierre Fourier les soude toujours dans l'écriture :

« serviroit aussy qu'eussions les regles escriptes par le R. P. Recteur. Nos sœurs d'icy en ont quelques cayers, mais *nompas* tous » (O. 22) — [il faut] escouter ce que l'on nous demande, mais *nompas* l'accorder tousjours » (O.62).

Comme ses contemporains, saint Pierre Fourier continue à employer la négation ainsi renforcée devant le complément du comparatif, bien que Vaugelas commence à trouver cet emploi peu élégant⁴⁷ :

« Vous avez plus d'acheteurs... *que nompas* les autres villes » (O. 44) — « vos lettres ne me sauraient être que très-agréables et toujours bien mieux venues *que non pas* le silence » (IV, 155) — « [elles ont] beaucoup plus de filles notables... *que non pas* vous en votre congrégation » (I, 315).

NON PLUS.

Mais d'autre part, « non » n'a pas encore été supplanté par « pas » devant « plus », quand il s'agit de nier la supériorité :

« Il n'y a *nomplus* de difficulté de trouver des vivres a Mirecourt... que du temps de nos grands-peres » (O. 44) — « [Je vous supplie de ne pas perdre de temps] *non plus* qu'un orfèvre ne voudrait perdre des petits grains d'or ou d'argent » (I, 462).

46. C'est une tendance de l'époque. Cf. BR. III, p. 623.

47. Cf. *Rem.*, p. 480. DUPLEIX dit de ce tour que c'est un « idiotisme gascon » et le juge « vicieux en la langue françoise » (*Comment.*, p. 801), cependant il se rencontre encore. Cf. BR. III, p. 623.

NON PLUS ET AUSSI.

« Aussi » continue à marquer l'égalité dans les phrases négatives, soit qu'il porte sur un seul terme :

« On ne peut point trouver de charretiers ni de chevaux *aussi*, en pas un lieu (V, 498) — « Cela ne lie pas M. le Doyen ni vous *aussi* » (I, 368) — « Je vous conseille de ne... donner assurance pour [cette fille]... ny pour pas-une autre *aussy* » (O. 30), soit qu'il porte sur une proposition tout entière :

« assurez-lui... que jamais vous n'avez prétendu... vous soustraire de la juridiction de Messeigneurs les évêques... et s'il y a quelque bulle qui le dise⁴⁸, vous n'y consentez pas; cette prétendue bulle ne le dit pas *aussi* » (IV, 158).

Mais il commence à être concurrencé par « non plus ».

« Ce mot là ne peult estre trouvé de bonne digestion, ny pour le souppé ny pour le disné... ny pour la vesprée *nomplus* » (O. 44) — « A condition que dans ceste aide... ne se trovast rien qui peust prejudicier... au droict... des Meres Superieures de chaque monastere, ny a celuy *nomplus* de leurs Communautéz » (O. V., 173) — « [dans les habits] des Novices ne se trouvera *nomplus* point de diversité » (C., II, 305).

Toutefois il n'y a pas équivalence entre les deux adverbes; « *nomplus* » insiste davantage sur l'idée de négation. On peut en effet les rencontrer côte à côte dans la même phrase :

« [ils] ne negligent d'escire dans le livre des mariages les noms des epousez... N'oublient *aussy nomplus* d'escire... les noms des enfants qu'ils baptisent » (O. 60 bis).

NE SANS PAS NI POINT.

A part quelques cas d'exception, les grammairiens du xvii^e siècle commencent à juger nécessaire l'emploi de « pas » ou de « point » dans les phrases négatives. Malherbe le premier en blâme l'omission⁴⁹. L'usage cependant est long à s'établir.

Saint Pierre Fourier se dispense très souvent d'exprimer « pas » et « point » en dehors des cas prévus par les grammairiens⁵⁰ :

48. ROGIE écrit « disent » au pluriel et « quelque bulle » au singulier.

49. Cf. BR. III, p. 614 et D. M., p. 466.

50. F. BRUNOT les a codifiés dans son *Histoire de la langue*, t. III, pp. 615 et suiv.

« Je *ne vous renvoie* la donation de Sœur Catherine, on mettra toutes ensemble (O. 9) — « [Saint Jérôme] *n'a desdaigné* entendre a l'instruction des filles » (O. 1) — « [je] fus bien étonné... entendant... que *n'aviez été aidées*... de Nicole » (I, 17) — « Si quel-qu'un vient a leur dire... Hé! un tel curé *ne faict* comme vous, il *ne presche*, il *ne catechize*, il entretient cecy, cela en sa maison... » (O. 60 bis).

Les verbes impersonnels et notamment « il est » et « il y a » sont particulièrement réfractaires à l'introduction de « pas » dans la phrase négative :

« *Il ne m'est possible*... d'entreprendre deux voïages si proches » (O. 16) — « *ne serait mauvais* d'ajouter encore quelques mots » (I, 406) — « *Il ne sera messeant* que... » (O. 1) — « en toute la ville *il n'y a place* plus propre a ce desseing » (O. 1) — « Si d'aventure il vient, *ne faudra* qu'il oublie de prendre vos instructions » (II, 228).

Il faut faire une distinction pour « il y a » suivi d'une proposition relative :

« *il n'y a marchand*... qui n'aime l'argent comptant » (VI, 175).

Maupas admet, dans ce cas, l'absence de « pas » ou de « point⁵¹ ». Elle se retrouve aujourd'hui encore dans les proverbes et locutions archaïques.

Saint Pierre Fourier emploie également « ne » sans « pas » ni « point » quand le verbe est à l'impératif :

« si elles ne sont appelées de Dieu, elles ne bougeront, *n'en craignez* » (O. 30) — « *Ne vous tourmentez* a resouldre » (O. 7) — « *Ne trottez* par la ville » (I, 170) — « *Ne sortez* de la maison sinon pour chose nécessaire » (I, 21),

ou quand le verbe est à l'infinitif :

« je vous supplie *ne vous y épargner* » (I, 144) — « fauldroit les acheter de ses mains... et *ne les coucher* sur le roole des meubles » (O. 26) — « des bons Peres... m'ont conseillé ces jours de *ne bouger encor* » (O. 26);

très facilement aussi, quand la phrase est hypothétique :

« je n'en scavoie que penser, ny que dire, sinon que peult-

51. Cf. BR. III, p. 615.

estre *vous n'auriez receu* celles [les lettres] que je vous escrivis de ce lieu » (O. 32).

La même absence de « pas » ou de « point » se rencontre devant les adverbes « assez » et « moins » :

« Laissez un peu faire Dieu... *vous n'avez assez* de confiance en luy » (O. 28) — « [si] l'on a soing de proveoir a l'instruction [des garçons]... *il n'y a moins* de raison d'aider aussy les filles » (O. 1).

Par contre, saint Pierre Fourier exprime toujours « pas » dans les phrases comparatives, ce qui est désormais nettement condamné⁵² :

« ces choses humaines qui sont... plus trompeuses *que ne sont pas* les songes » (II, 37) — « tous les hommes doctes de ce siècle qui s'y entendent mieux *que je ne le fais pas* » (II, 312) — « Une place plus favorable *que n'est pas* celle-ci » (II, 124) — « des articles desquels nous nous contentions... encore mieux *que n'avions pas espéré* » (III, 56).

PAS ET POINT SANS NE.

« Pas » et « point », qui ont depuis longtemps subi « la contagion négative⁵³ », se rencontrent souvent seuls dans l'interrogation directe. Cet emploi est d'ailleurs tenu pour une élégance de langage au XVII^e siècle⁵⁴ :

« Sa sainte providence... *est-elle pas* plus sage... que nous » (II, 37) — « *Sçais-tu pas* bien que sont plusieurs années que... » (O. 62) — « *Crains-tu pas* ici la présence et majesté de Dieu? » (I, 463) — « *Avez-vous point* entendu de ses nouvelles? » (O. 13) — « *seroit-ce point* bien faict que... » (O. 50).

Mais saint P. Fourier n'exprime pas non plus « ne » dans l'interrogation indirecte, ce qui n'est plus admis par Vaugelas⁵⁵ :

« Je seray bien-aise que preniez la peine... de m'escire... *si ces foires vous ont point amené* quelque pensionnaire nouvelle » (O. 24) — « [je vous envoie cette lettre] afin que vous la lisiez... pour recognoistre *s'il y a point* quelque chose là dedans contraire a vos intentions » (O. 62).

52. Cf. *Rem.*, p. 405.

53. Cf. *La pensée et la langue*, pp. 497 et 498.

54. Cf. *Rem.*, p. 210.

55. Cf. *Rem.*, p. 513.

NE DANS LES SUBORDONNÉES.

« Ne », dont l'emploi reste hésitant, à l'époque, dans les subordonnées au subjonctif, est régulièrement exprimé par saint Pierre Fourier après les verbes marquant le doute ou la crainte⁵⁶ :

« *J'ay peur que* vostre argent *ne* perde son temps en dormant dans vos coffres » (O. 47) — « *craignant que...* la pauvre fille... *ne* chargeast un monastere » (O. 28) — « Si nous estions dans une paix assurée, il ne faudroit nullement *doubter que* ce *ne* fust bien mieux d'avoir bonne provision de ceste marchandise » (O. 51).

Il en est de même après l'expression « de peur que » :

« tenez le secret *de peur qu'il n'y* ait quelque danger d'en faire du bruit » (O. 28).

DIFFÉRENCE DE CONSTRUCTION ENTRE PAS ET POINT.

Cherchant à établir une distinction entre « pas » et « point », Vaugelas fait remarquer que ce dernier « ne se met jamais devant les noms qu'il ne soit suivy de l'article indefiny *de*⁵⁷ ».

Selon cet usage, saint Pierre Fourier ne manque jamais de construire « point » avec « de ». On comparera :

« je n'ay *pas* loisir de vous specifier... » (O. 44),
et :

« je n'ay *point* de memoire de ce qu'il m'en a dict » (O. 29) —
« vous ne faictes *point* de mention de Monseigneur de Toul » (O. 26).

Des deux auxiliaires de négation, « point » est, en effet, celui qui a le plus retenu de sa valeur originelle. Sa construction reste assimilée à celle du nom. Si l'on rencontre encore quelquefois « pas de » devant un complément d'objet direct, du moins ne le trouve-t-on jamais précédé d'une préposition, comme « point ». Le tour : « qu'elle ne parle *a point* de personne seculiere » (O. 40), reste fréquent.

56. On ne pourrait pas en dire autant de Balzac. Voyez à ce sujet les exemples cités par HAASE, *Syntaxe française du XVII^e siècle*, p. 264.

57. *Rem.*, p. 409.

LES PRÉPOSITIONS

PRÉPOSITIONS ET LOCUTIONS PRÉPOSITIVES QUI VIEILLISSENT.

ARRIER DE : « Elles sont bien *arrière du monde* pour faire ces amas là » (O. 13) — « a trois cents lieues *arrière du lieu* où il estoit » (O. 39).

*A L'ENCONTRE DE est quelquefois employé par saint Pierre Fourier :

« cela ne vault pas la peine de faire susciter des troubles et des murmures *a l'encontre de nous* » (O. 26).

Cette locution est rejetée par Vaugelas comme appartenant à la langue du Palais : « jamais M. Coeffeteau ne s'en est voulu servir¹ ».

A L'ENTOUR DE sera combattu plus tard par Ménage². On le rencontre encore dans les derniers écrits de 1640 :

« [qu'elle] oste d'*alentour de* soy toute sorte de vanité » (O. 40) — « il n'y a rien *a l'entour d'elles* qui ne soit profitable (O. 62).

*DEVERS (v. plus haut, p. 303).

*EMMY, déclaré vulgaire par Oudin et Vaugelas³, reste tout à fait usuel chez saint Pierre Fourier :

« [elles] viennent d'*emmy* le monde » (I, 178) — « *emmy* les champs » (I, 423) — « *emmy* tant de misères » (VI, 383).

Remarquons qu' « emmy » peut aussi entrer en composition comme « demi » et « semi » :

« contraint de retourner dès... *l'emmy-chemin* » (III, 310).

ENVIRON est encore extrêmement fréquent, comme préposition, au sens temporel :

« je vous escravis de ce lieu *environ* la feste de l'Assumption (O. 32) — « *environ* les susdicts jours » (O. 29) — « *environ* les neuf heures du matin d'hier » (O. 40).

1. Rem., p. 251.

2. Cf. BR. IV, p. 1048.

3. Cf. BR. III, p. 379.

POUR L'ÉGARD DE : « Il n'y avoit point de subject de concevoir des apprehensions *pour l'esgard de sa sœur* » (O. 28).

L'expression « pour mon regard » vieillit également⁴ : « pour *mon regard* je ne veux pas décider cette cause si importante » (VI, 185).

*PREMIER QUE (v. plus haut, p. 302).

*PROCHE DE reste fréquent chez saint Pierre Fourier, tant au sens local qu'au sens temporel :

« *proche de la fin* d'une belle et longue épître..., il souhaitait... » (IV, 33) — « *proche de l'hiver* » (II, 242) — « *proche du jour* [de leur profession] » (C., II, 361) — « Possidius, son disciple, qui avoit mangé a sa table *proche de quarante ans* » (O.60 bis).

PUIS, pour « depuis » (v. plus haut, p. 303).

*QUANT ET, condamné par Vaugelas⁵, ne se rencontre que rarement :

« le rôle des dots que Mr. le curé portera *quant et soi* » (I, 230) — « Elle emportera son esprit et ses maux *quant et, soi* et n'en sera pas meilleure » (II, 352).

LOCUTIONS PRÉPOSITIVES DONT LA FORME HÉSITE.

AU DEVANT et AU DEVANT DE — Cette locution longtemps employée avec le sens de « devant⁶ », devient rare. On la retrouve chez saint Pierre Fourier, qui tantôt écrit « au devant », tantôt « au devant de » :

« Apres une profonde reverence *faicte au devant* l'image » (O. V., 39) — « il faudrait que jé fusse *au devant de* vos grilles » (IV, 152).

Notons cependant que le premier exemple, emprunté au brouillon des Constitutions, est ainsi corrigé dans l'édition imprimée :

« Apres une profonde reverence *faicte devant* l'image » (C., I, 22).

La correction est significative.

FAUTE DE et A FAUTE DE — Vaugelas préfère la première locu-

4. Cf. BR, IV, p. 754, note 5.

5. Cf. Rem., p. 52.

6. Cf. BR, III, p. 647.

tion devant un nom, la seconde devant un infinitif⁷. Saint Pierre Fourier les emploie indifféremment. On trouve :

« *faute d'horloge*, on les fait lever à minuit » (V, 379) et :
« *faute de trouver aultre commodité pardeça* » (O. 29),
à côté de :

« *a faute de prompte commodité* » (O. 1) et : « *a faute de s'estre préparées* » (C., II, 178).

Mais saint Pierre Fourier paraît ne pas employer « par faute de », jugé « beaucoup moins bon » par Vaugelas, et qui sera unanimement condamné par l'Académie et Th. Corneille⁸.

*HORS et HORS DE — Vaugelas admet les deux formes; Oudin n'admet plus que « hors de ». La règle sera définitivement confirmée par le P. Bouhours⁹. Les deux formes paraissent aussi fréquemment employées par saint Pierre Fourier :

« *hors la ville* » (O. 27) — « *hors le temps pascal* » (O. V., 102),
et :

« *hors de la closture* » (C., II, 364) — « *hors des portes de la ville* » (V, 427).

*LE LONG DE et DU LONG DE — On trouve des exemples de « le long de » :

« que tout *le long du* jour elle soit occupée a travailler » (O. 40),

mais « du long de » est beaucoup plus fréquent :

« tout *du long de* cette rue » (I, 314) — « la contagion qui court tout *du long de* la ville » (VI, 77) — « que les actions apostoliques de vous trois esclatassent tout *du long de* chez nous » (O. 63).

La première forme est la seule reconnue correcte par Oudin et Vaugelas. L'Académie fera toutefois une exception pour « tout du long¹⁰ ».

AU TRAVERS DE — Notons enfin que saint Pierre Fourier paraît employer très correctement « au travers de » :

7. Cf. *Rem.*, p. 471. Ce n'est pas l'avis de DUPLEIX qui préfère « à faute d'argent » (cf. *Liberté de la langue françoise...*, p. 665). L'ACADÉMIE et TH. CORNEILLE préféreront « faute de » dans les deux cas, sans toutefois condamner « à faute » (cf. *Comment.*, p. 787).

8. Cf. *Comment.*, p. 786. DUPLEIX lui-même le juge bas.

9. Cf. *Rem.*, p. 124, Br. III, p. 377 et Br. IV, p. 756.

10. Cf. Br. III, p. 381, *Rem.*, p. 170 et *Comment.*, p. 333.

« une toile... si espesse... qu'on ne puisse nullement veoir *au travers d'icelle* » (C., II, 140) — « passer bagues sauvées *au travers* des plus grandes affaires de ce monde » (V, 192).

Les confusions entre « au travers de » et « à travers » sont cependant communes à l'époque¹¹.

EMPLOI DES PRÉPOSITIONS

DISTINCTION ENTRE LES ADVERBES ET LES PRÉPOSITIONS.

Cette distinction, si nettement mise en lumière par Oudin et Vaugelas¹², est loin d'être faite pour saint Pierre Fourier qui continue à écrire :

« *dessus* la guimpe se liera un bandeau de toile » (C., II, 306) — « Elles auront *dessous* leur robbe une tunique... de couleur noire » (C., II, 307) — « *dedans* les écuelles » (IV, 140) — « *dedans* la sacristie » (C., IV, 77) — « *dedans son diocese* » (O. 45).

Nous n'avons pas rencontré d'exemple de « dehors », préposition. Quant à « hors », il a définitivement perdu sa fonction d'adverbe et ne se rencontre plus qu'à l'état de suffixe dans certains verbes composés tels que : *chasser hors*, *mettre hors*¹³ :

« ces jours passés, a mon retour [de Lamothe]... nos bons Pères *me chassèrent hors* et commandèrent de venir à Nancy » (II, 222) — « cette fille *que vous mîtes hors* » (III, 673).

PRÉPOSITIONS DONT L'EMPLOI SE RESTREINT.

AU PRIX DE ne sera bientôt plus employé pour établir une comparaison. On commence à le remplacer, dans ce cas, par « auprès de¹⁴ ». Aucun changement n'apparaît encore chez saint Pierre Fourier qui continue à se servir de « au prix de » :

« toutes les pluies qui sont venues me trouver en divers voyages... m'ont été comme rien *au prix de* celles d'hier » (V. 378).

11. Cf. BR. III, p. 647. OUDIN admet *à travers* et *à travers de*, mais VAUGELAS exige : « il luy donna de l'espée *au travers* du corps et *à travers* le corps ». Il faut noter que saint P. Fourier écrit par contre « *a rebours du droict* » (0.45).

12. Cf. BR. III, p. 626 et Rem., p. 124.

13. RABELAIS employait encore « emporter hors » (cf. GODEFROY).

14. Cf. BR. III, p. 645.

DÈS et DEPUIS — « Dès », marquant la continuité, reste fréquent chez saint Pierre Fourier, bien que Malherbe se soit déjà élevé contre cet usage, et que « depuis » soit désormais seul admis dans ce cas¹⁵ :

« vous vous plaignez de ce que *dès si long temps* vous n'avez point heu... de mes nouvelles » (O. 28) — « Le P. Terrel est *dès hier* en ce lieu » (O. 55) — « un grand nombre d'hommes... que Dieu prépare et ja *dès bien longtemps* pour étudier » (V, 34) — « ceux qu'elle aimait en ce monde... du nombre desquels je me suis toujours tenu *dès que je suis curé de Mattaincourt* (IV, 30).

En outre, au sens local, « dès » marque, beaucoup plus largement que dans la langue moderne, le point de départ dans l'espace. Saint Pierre Fourier l'emploie très fréquemment dans ce sens :

« il print la peine... de descendre *dès chez eux*, qui est bien loing, et par du fascheux temps » (0.29) — « tant de biens que vous... *faictes dès chez vous* » (0.48).

Aussi peut-il s'accommoder d'une construction double telle que celle-ci :

« mesme nous semble-il que ja *dès icy*, et ja *dès aujourd'huy*,... nous vous voions demander a Dieu pour elle la sainte perseverance » (0.39).

VERS, ENVERS, DEVERS. — Selon l'usage du temps¹⁶, on trouve encore « vers » pris au sens moral :

« Vous avez très-bien fait de vous gouverner en cette sorte *vers* Monsieur le curé (I, 404),
mais « envers » devient très fréquent :

« l'indicible charité dont il use *envers vous* » (0.35) — « il est... respectueux *envers* les ecclésiastiques (V, 195) — « *vostre sainte patience envers moy* » (0.48).

Mais il ne faut pas confondre « vers » signifiant « à l'égard

15. Cf. BR. III, p. 646 et D. M., p. 478. La remarque de MALHERBE est assez vague, mais OUDIN prend nettement position contre *dès* pour *depuis*.

16. Malgré la remarque de VAUGELAS, p. 373, tous les écrivains classiques continueront à employer *vers* pour *envers*. V. les exemples cités par HAASE, p. 349, BR. III, p. 647 et BR. IV, p. 1064.

de », et « vers » employé devant un nom de personne et signifiant « auprès de ». Saint Pierre Fourier lui donne souvent aussi cette acception, soit au sens propre :

« Ce sera bien faire de... [retenir le mémoire] *vers* vous » (0.3), soit au sens figuré :

« je tasche de leur persuader... que je m'emploieray *vers* vous » (0.47) — « avisez bien... lequel il vaut mieux choisir pour intercesseur *vers* Monseigneur de Toul » (I, 237).

Nous avons vu précédemment l'emploi de « devers » pour « envers » (cf. p. 303).

ABSENCE DE PRÉPOSITION.

L'émiettement progressif de la déclinaison héritée du latin n'a pas été sans contribuer au développement de nos prépositions. Celui-ci a été tel qu'au cours du XVII^e siècle s'est constitué un système de prépositions purement français permettant de marquer des rapports extrêmement variés et délicats et qui, non seulement compense la perte de la déclinaison, mais la déborde et la dépasse tout à fait. Des traces de la déclinaison des noms se retrouvent néanmoins dans l'absence de toute préposition devant le complément déterminatif. C'est tout ce qu'il reste du cas-régime de l'ancien français, qui s'était lui-même substitué au génitif latin. Au XVII^e siècle, cette absence de préposition ne se rencontre plus guère que dans des locutions figées telles que :

« la feste prochaine d'*Annonciation Nostre Dame* » (0.55) — « environ la feste de l'*Assumption Nostre Dame* » (0.32) — « jusques à la *Purification Notre Dame* » (IV, 388).

Chez saint Pierre Fourier, elle se rencontre aussi devant un génitif marquant un rapport de parenté, comme :

« Jean de la Fosse, le *gendre Antoine Picard* de Mattaincourt » (IV, 14).

On retrouve également, chez lui, le souvenir de l'ancien cas-régime dans l'expression toute faite « Dieu grâce »¹⁷ :

« *Dieu grâce*, n'y a aucun danger de peste » (IV, 339).

17. « Dei gratia ». Le wallon actuel possède une locution analogue dans laquelle l'ordre des mots est également resté celui de l'ancienne langue : « Di wode », qui signifie « à la garde de Dieu ».

EMPLOI DES PRÉPOSITIONS TRADITIONNELLES

L'emploi des prépositions les plus communes ne cesse de s'étendre et de se modifier. Leur sens originel s'affaiblit à force de se différencier. Elles se vident ainsi peu à peu de leur valeur essentielle jusqu'à n'être plus, dans certains cas, qu'une sorte d'indice de fonction syntaxique pour le nom qu'elles accompagnent, et même à n'avoir plus dans la phrase qu'un rôle très effacé. Il importe donc de savoir dans quelle mesure saint Pierre Fourier garde à ces prépositions le sens précis qu'elles avaient dans l'ancienne langue ou dans quelle mesure, au contraire, il les adapte aux besoins nouveaux. Cette constatation nous permettra d'éclairer un peu l'emploi des prépositions à son époque.

LA PRÉPOSITION « A »

EMPLOIS DÉCOULANT DE SES ORIGINES LATINES.

« A » tirant à la fois son origine de « ad » et de « ab », marque, bien que de façon très lointaine, des rapports qui découlent de ceux qu'indiquaient ces deux prépositions latines. « A » peut ainsi marquer :

1° la DIRECTION, l'ORIENTATION :

« des vraies brebiettes innocentes qui sont benites de Dieu et le seront *a toute éternité* » (0.62),
et avec une nuance d'éventualité :

« il ne faudroit nullement doubter que ce ne fust bien mieux d'avoir bonne provision de ceste marchandise... a laquelle, *a tout evenement*, on ne pourroit rien perdre » 0.51).

2° le POINT D'ABOUTISSEMENT, la CONSÉQUENCE :

« nous ne scavons... si les soldats s'eschaufferont point *a tout perdre et ruiner*, quand une fois ils auront commencé » (0.51).

3° le BUT, l'INTENTION. Elle équivaut à « pour » :

« lorsqu'elles faisaient trêve avec ces belles prières, c'était à *commencer* quelque belle méditation » (V, 380).

« A » sert ainsi à construire les verbes de destination ou d'opposition comme : « *s'obliger à quelqu'un*, ou *être mal content à quelqu'un* :

« qu'elle se garde bien de *s'obliger* en façon que ce soit, *a la maison*, ny a cest ordre là » (0.63) — « Ils... se tiendront bien *obligez a vous* » (0.30) — « [écrivez-moi] si Mademoiselle de Berrieu *est encore mal contente à vous* » (II, 21).

Dans cet emploi, le rôle de la préposition se grammaticalise, aussi entre-t-elle facilement en concurrence avec d'autres. Saint Pierre Fourier hésite entre « se fier à » et « se fier *en* ». Vaugelas lui-même ne tranche pas la question¹⁸ :

« vostre tresdevot pere et Madame vostre... mere, qui ont monsté l'exemple a leur fille... de *se fier a moy* (0.61), et : « J'ay pensé... que l'on pouvoit bien *se fier en luy* » (0.3).

De même, il écrit tantôt « se fâcher à », tantôt « se fâcher *contre* » :

« je seroie marri qu'il fust *fasché a vous* » (0.3) — vous pourriez vous bien *fascher a moy* » (0.48),
et :

« ils en seraient extrêmement *fâchés contre moi* » (VI, 182) — « je me suis bien des fois *fâché contre vous* » (VI, 551).

Une préposition reprend l'autre :

« je ne suis pas *fasché a vous*, ja a Dieu ne plaise que je le soie, ny que je puisse l'estre jamais *contre* des ames si parfaites » (0.21).

4° la PROXIMITÉ. Il signifie, dans ce cas, « auprès de » :

« prenez tousjours advis *a nos sœurs* de Chaalons » (0.35).

5° le RAPPROCHEMENT, au sens de « avec » :

« [il faut pendant ce temps] trouver... un charretier..., marchander *à lui* qu'il se nourrisse, et écrire à nos sœurs de Mirecourt le marché afin qu'elles le contentent » (I, 279) — « et ne nous en restera rien, sinon du repentir... du scandal et du bruiet d'estre des Arabes *a qui* on ne peult rien gagner que des fascheries... de se mesler de nos affaires » (0.26) — « On a envoyé des gardes après Mr. de Ville pour l'empêcher de prendre parti de duel contre un autre gentilhomme *a qui* il a querelle » (I, 373).

18. Cf. Rem., p. 534.

6° le MOYEN :

« nous sommes ici, venus à la *semonce* de Monseigneur le Duc » (II, 358).

A INDICANT SIMPLEMENT UN RAPPORT SYNTAXIQUE.

Devenu un simple outil grammatical, « à » sert à marquer les rapports les plus divers. Il correspond parfois aux anciens cas de la déclinaison latine¹⁹. Notons chez saint Pierre Fourier son emploi fréquent pour indiquer :

1° le GÉNITIF DE PARENTÉ OU D'APPARTENANCE :

« [la] *niece* a feu *Monsieur* de Toul » (0,29) — « Il est *neveu* à *Monsieur* le Procureur du roi » (III, 274) — « l'un de ces deux frères-là, beau-frère à cette *veuve* » (IV, 279).

Cet emploi est condamné à la fois par Malherbe et par Oudin²⁰. Il est possible que cet archaïsme persiste en province. Mau-pas, qui est de la vallée de la Loire, dit qu'« il est reçu et bien usité²¹ ».

2° le DATIF :

« les rentes... de leurs pitance et fondations... seront mises *au* partage » (II, 357).

Certaines constructions avec « à » sont de véritables calques latins :

« *Il m'a été a mal* de vous » (I, 346) est une expression dans laquelle on retrouve le tour « *id est mihi dolori* ».

3° l'ABLATIF DE TEMPS, mais avec des nuances de sens qui dépassent de beaucoup un simple ablatif latin. On en jugera par ces différents exemples :

« je ne sais pas encore à *quel jour* je pourrai partir » (II, 170) — « je montai hier *au matin* dans le carrosse » (V, 377) — « Il m'a... promis de me la montrer [la requête] à *ce soir* en meilleure forme » (II, 227).

19. Ceci, bien entendu, avec toutes les réserves qui s'imposent. Cf. à ce sujet « Les cas et la préposition » dans la *Syntaxe du français moderne*, par G. et R. LE BIDOIS, t. II, p. 672.

20. Cf. D. M., p. 473, et OUDIN, *Gram.*, p. 60.

21. *Gram.*, p. 71.

« A » en vient à se figer dans des locutions toutes faites, telles que :

« j'oublie doncques a vous respondre encor a ceste fois » (0.48).

A INTRODUCTEUR DE L'INFINITIF.

« A » presque vidé de son sens et ne recouvrant plus qu'une vague idée de destination, sert à introduire dans la phrase un infinitif attribut ou objet :

« toute la difficulté seroit a la faire mener » (0.30) — « vous aspirez et tâchez à marcher de pair avec tous les plus grands » (IV, 162).

Dans cet emploi, « de » entre en concurrence avec « à ». Saint Pierre Fourier écrit aussi bien :

« j'oubliai à vous le dire » (I, 6) — « J'oublie... a vous respondre » (0.48),
et :

« j'oubliai dernièrement de prier votre Révérence qu'elle nous envoyât... quatre de ces petits livrets » (V, 288), ou encore : « ils se seront oubliés de vous envoyer vos aubes » (II, 220).

Devant certains infinitifs, la préposition n'est plus qu'une particule morte. Elle se soude au verbe dans des locutions toutes faites comme : « on vous fait à savoir²²... » (II, 68).

A SUBSTITUÉ A EN.

Depuis le xvi^e siècle, « à » prend de plus en plus la place de « en » pour marquer la situation dans un lieu, avant d'être lui-même supplanté par « dans ». On le rencontre abondamment dans ce cas chez saint Pierre Fourier, soit au sens propre :

« lorsque le carrosse voulut entrer au bois » (V, 378) — « se promener... aux écoles » (V, 412) — « fonder un monastere auquel les servantes de Dieu recitassent jour et nuict les louanges divines » (0.1) — « nous envoyer deux de vos religieuses bien habillées et pour tout le reste au meilleur équipage que pourrez » (I, 277), soit au sens figuré :

22. Saint P. Fourier écrit très probablement *asscavoir*, en un seul mot, de même qu'il écrit toujours « *asscavoir que* » dans les originaux.

« avancer aux bonnes lettres » (0.38) — « perséverer *au* desir qu'elles avoient » (0.1) — « je ne me trompe pas *au* jugement que je fais » (V, 196) — « [il] vous console... *aux* plus grandes détresses de vos nécessités » (IV, 273) — « [pour me donner quelque] lumière *au* choix que j'en doibs faire (0.60 bis).

Aussi la préposition « à » reprend-elle la préposition « en » ou est-elle reprise elle-même par « dans » :

« nous sommes *en* un siecle *auquel* on ne vous veult point permettre d'aultres Superieurs que les Seigneurs Evesques » (0.42) — « le sommeil... ne fait que se promener... *au* chœur, *dans* lequel il persécute... les pauvres saintes filles » (V, 412).

A SUBSTITUÉ A SUR.

Saint Pierre Fourier emploie également « à » pour marquer la position *sur* :

« j'écrivais jadis ces matières-là hâtivement *au* premier morceau de papier rencontré » (II, 326).

LA PRÉPOSITION « DE »

EMPLOIS LATINS.

Comme la préposition latine, « de » peut marquer chez saint Pierre Fourier :

1° un rapport d'ÉLOIGNEMENT :

« avant que sortir de la maison, s'en iront à l'église adorer le Saint Sacrement... et au même instant qu'ils se lèveront *de* ces prières... » (V, 416).

2° un rapport de PROVENANCE :

« leur nouvelle maison qu'elles ont acquêté *de* Monsieur Gastinois » (0.4).

3° un RAPPORT TEMPOREL indiquant le moment auquel se passe une action :

« *du passé*, il n'estoit pas saison que *vostre* petite archette reposast sur un lieu arrêté » (0.35) — « les mal gracieuses pluies du jour d'hier tombaient sur mon esprit et le transperçaient... si bien

qu'il en est encore *du présent* tout morfondu, tout piteux et mouillé » (V, 378) — « mardy prochain *du matin* » (0.39).

4° Il faut encore voir un latinisme dans l'emploi de « de » introduisant un complément de propos et signifiant AU SUJET DE :

« j'avoie deliberé de vous escrire *de plusieurs poincts* importants de beaucoup a vostre Congregation » (0.12) — « A l'heure de sa nativité... [ma lettre] balbutioit *de certains beaux ouvrages*, desquels il n'est plus maintenant question, c'estoit *de* la profession de nos freres novices et *de* la nomination d'un superieur » (0.63) — « je l'ai prié de tirer jusques à Mattaincourt pour apprendre *de vous, du portement* de nos paroissiens et *savoir si* le régent est de retour » (II, 169) — « [votre fille] me prioit tantost... que je vous invitasse... a la grande feste qui... se celebrera *d'elle*²³ » (0.39), où encore dans une expression plus courante :

« C'est bien fait d'envoyer en copie cette bulle *de question* » (IV, 17).

5° Quelquefois « de » équivaut à EN CE QUI CONCERNE, QUANT A :

« vous n'avez pour maintenant sujet de craindre *de vos personnes, ni de vos biens* » (I, 422) — « nonobstant qu'il ait été... en danger *de sa digne personne* » (II, 176).

« De » exprime en outre de multiples rapports qui découlent plus ou moins de ses anciens sens latins. Ce sont :

6° la CAUSE :

« j'étais alité *de* maladie » (V, 493) — « alité *d'une* pleurésie » (V, 91).

7° la CONSÉQUENCE :

« Ces jours passés, la femme de Mr. Humbert... était à l'extrémité, *d'une* pleurésie dont elle fut atteinte sur le chemin de Lunéville » (III, 43).

Il faut entendre ici « par suite de », et non « à cause de ».

8° le MOYEN ou l'INSTRUMENT :

« les peintres, les imagiers, les filles qui travaillent *de* nuances » (III, 150) — « Ce saint Seigneur d'église qui vous a soulagées *de* son blé à bon prix, si opportunément » (IV, 273) — « Le Sieur

23. Il s'agit d'une religieuse qui va faire profession

Chauvenel les menace de leur faire du nouveau mesnage²⁴ d'une certaine muraille commune » (0.2).

DE OUTIL GRAMMATICAL.

Comme dans l'ancienne langue, « de » continue à introduire le complément d'agent des verbes passifs. Il partagera cette fonction avec « par » durant tout le xvii^e siècle :

« vous estes... tout-à-fait canonisées *de* nos peres et freres d'icy » (0.55) — « Je vous commande... de recevoir ledict Reverend Pere... comme commis et envoyé *de* moy » (0.60) — « incommodé *de* rhume » (III, 39) — altérés *des* présentes chaleurs » (IV, 14).

« De » introduit en outre les divers compléments du nom :

« le danger *des* larrons ou *du* feu » (0.47) — « Monsieur le Baron veut absolument que l'on effectue promptement les dévotions *de* sa mère » (IV, 127) (c'est-à-dire les dévotions pour sa mère défunte).

DE CHEVILLE SYNTAXIQUE.

1° « DE » INTRODUIT LE NOM OU L'ADJECTIF ATTRIBUT.

L'usage se répand à l'époque d'introduire l'attribut du sujet ou de l'objet par « de ». Saint Pierre Fourier en use ainsi :

« s'il est *de* besoin » (VI, 419) — « donnez-vous *de* garde de celles que recevrez ainsi » (I, 5).

2° « DE » INTRODUIT L'INFINITIF.

Dépouillé de toute valeur sémantique, « de » devient aussi une particule qui sert à détacher l'infinitif du verbe. Il met ainsi en relief :

a) un infinitif sujet :

« *d'en faire* autrement *serait* offenser Dieu » (IV, 13).

Généralement, cet infinitif sujet est repris par « il²⁵ », par « cela » ou par « ce » :

« *De retourner* en Lorraine et s'y tenir, *il* est impossible » (VI, 62) — « *d'en parler* à votre accoutumée, *eela* pourrait vous nuire » (VI, 203) — « [il est] absolument nécessaire d'avoir un coadjuteur

24. De nouveaux ennuis.

25. Notons que « il », pronom neutre, a souvent chez saint P. Fourier, la valeur de « cela » : Cf. p. 165.

ou garçon là-dedans. *De leur en proposer* quelqu'un de ceux-là que vous dites, c'est peine perdue. Ils ne veulent en ouïr parler » (V, 449).

b) un infinitif complément :

« *d'attendre* davantage, *on n'osait* » (III, 182) — « au reste, *de penser sortir* tout promptement, à la chaude, pour chercher quelque autre lieu où vous puissiez vous arrêter, *je n'en vois point d'apparence* » (VI, 46).

c) Enfin, « de » en vient à détacher totalement l'infinitif du reste de la phrase, au point de provoquer une vraie rupture de syntaxe. De même que « or » a perdu sa valeur d'adverbe de temps pour devenir conjonction, « de » est en passe d'abandonner totalement son rôle de préposition et de devenir une véritable particule adversative signifiant : « quant à » :

« Vous ferez bien d'aviser... quelles filles de votre maison vous y pourriez envoyer. *D'en trouver* en Lorraine qui soient propres, je ne les vois pour maintenant » (I, 294) — « Si ces filles là ne font pas leur devoir, l'ordre de charité chrestienne requerroit que lon les advertist premierement..., mais *de les accuser* de prime-sault sans nécessité... a un Bailly..., je ne sçais comme cela se doit entendre » (0.44).

DE ET QUE — QUE DE.

« De » et « que », qui sont entrés en concurrence depuis le moyen-français pour introduire le complément du comparatif, sont indifféremment employés aussi dans les constructions attributives. Leur confusion, d'autre part, amène le développement d'une nouvelle cheville syntaxique composée : « que de ». Celle-ci tend à envahir toutes sortes de constructions. Elle est, comme nous allons le voir, en pleine période de formation chez saint Pierre Fourier; peut-être même la langue de ce dernier marque-t-elle une étape dans cette évolution²⁶.

« Que » et « de » sont en concurrence après « c'est peu » et autres locutions analogues. Saint Pierre Fourier écrit tantôt :

« *c'est peu de chose que cela* » (III, 268),
et tantôt :

26. Nous renvoyons à ce sujet aux pages 1017 et suiv. du tome IV de *l'Histoire de la langue*. Voyez également t. III, pp. 594, 595, et *Rem.*, p. 529.

« *c'est peu de chose de l'habit pour maintenant* » (I, 87).

« De » est fréquent après « ce n'est rien » :

« de peur que l'on... ne s'aperçoive comme *ce n'est rien de vous* » (I, 5) — « *ce n'est que comme rien de tous les biens du monde* » (VI, 543).

Encore ces constructions ne sont-elles pas tout à fait équivalentes. Pour saint Pierre Fourier, « que » paraît marquer simplement l'identité, « de » semble y ajouter une nuance de restriction que cette préposition tient encore plus ou moins de son sens latin et peut s'interpréter : « en ce qui concerne », « quant à ».

Après la formule périphrastique « ce que c'est », les trois constructions : *de*, *que* et *que de*, se rencontreront également à l'époque classique²⁷, mais saint Pierre Fourier emploie seulement « ce que c'est *que* » et « ce que c'est *de* » :

« Les premières entrantes qui ne savent *ce que c'est que* l'état régulier » (II, 58) — « Mr. le Prévôt... qui sait bien *ce que c'est de* religion » (V, 516) — « Il faut que Notre Seigneur leur fasse voir *ce que c'est de* dédaigner les moines » (V, 337).

« Que de » n'apparaît pas non plus devant l'attribut :

« C'est chose bien employée *de* faire étudier au Pont notre frère Maréchal » (VI, 277).

« AVANT QUE » ET « AVANT QUE DE ». — Après la préposition « avant », *que de* apparaît quelquefois chez saint Pierre Fourier, mais rarement :

« *avant que de* répondre » (IV, 278),

D'ordinaire, il écrit :

« *avant que* partir » (I, 308) — « *avant que* sortir » (V, 416) — « *avant que* plus rien faire » (V, 20)... etc.

Cette construction va bientôt disparaître²⁸; « avant que de » sera désormais la seule forme correcte et aussi la plus fréquente dans la langue classique.

27. OUDIN relève des constructions de ce genre : « l'usage nous... fait trouver [*que*] », écrit-il, « en certaines façons de parler où il semble superflu : qu'est-ce que d'un homme, quelle beste est-ce que d'un loup cervier? » (*Gram.*, p. 128).

28. VAUGELAS et MÉNAGE admettent encore les deux constructions, mais l'ACADÉMIE condamnera définitivement « avant que ». Cf. *Rem.*, p. 319 et *Comment.*, p. 535.

« SI HABILE QUE DE ». — Par contre, *que de* est usuel après les adverbes « si » et « tant » :

« Si d'aventure il était *si* effronté *que de* se présenter » (V, 108) — « Notre sœur Ange n'est pas *si* mauvaise *que de* se laisser décevoir par ses frères » (III, 269) — « puisque Madame notre sacristie a été *si* hardie *que de* nous contanger de cents francs » (V, 276) — « Puisqu'il plaît à votre Révérence se *tant* humilier *que d'en*voyer aux avis par deça » (II, 164) — « Si votre digne Révérence l'honorait *tant que de* lui écrire » (IV, 26).

DEVANT LE COMPARATIF D'INFÉRIORITÉ, on trouve de même :

« le dot... ne peult estre *moindre que de* trois mils francs » (0.8).

DEVANT UN INFINITIF EXPLICITANT UN NOM PRÉCÉDÉ D'UN ADJECTIF DÉMONSTRATIF, « que de » est tout à fait usuel, pour saint Pierre Fourier, dès les premiers textes :

« j'ai eu *ce bonheur que de* rencontrer fortuitement le R. P. Devaux » (I, 186 — « Si Mr. Maguin leur fait *cet honneur que de* se fier à elles » (II, 79) — « les hommes de qualité qui ont *cette adresse... que de* passer bagues sauvées au travers des plus grandes affaires de ce monde » (V, 192).

LA PRÉPOSITION « EN »

POSITION DANS UN LIEU.

Depuis le xvi^e siècle, « à », par suite de la disparition de la forme contracte : *ou* (<en le), s'est substitué à « en » devant l'article masculin singulier. Par analogie, « à » et « dans » tendent désormais à prendre partout la place de « en ». Cette évolution malgré tout est relativement peu avancée chez saint Pierre Fourier. « En » reste tout à fait usuel devant l'article féminin, comme devant l'article élide :

« *en* la chambre » (0.29) — « *en* la closture » (C., II, 358) — « *en* la ville de Corinthe » (V, 377) — « *en* l'hôtellerie » (V, 378) — « *en* l'évangile » (0.8)... etc.

Il reste également très fréquent dans les autres cas :

« *en* ce demi-grenier » (V, 379) — « *en* une église » (V, 195) — « *en* leur congregation » (0.1) — « *en* vos lettres » (0.29) — « *en* une demeure » (C., II, 364) — « Ce qu'Aristote dict *en* ses Politiques » (0.1).

Quant à la forme contracte du pluriel : *ès*, elle est loin d'avoir disparu chez saint Pierre Fourier. Celui-ci, comme nous l'avons vu au chapitre de l'article, en fait un usage constant²⁹. « *En* » n'a donc définitivement cédé la place à la préposition « *à* » que dans les cas où il entrait jadis en contraction avec l'article masculin singulier. L'exemple suivant est particulièrement significatif à ce sujet :

« Elle prendra garde a ce qui se fait *au* chœur, *en* l'Eglise..., *au* Novitiat, *ès* escholes, *ès* offices » (C., IV, 19).

L'emploi encore si étendu de « *en* » explique son maintien dans des locutions telles que : « *en* lieu de » et « *en* la place de » :

« *en* lieu de vous amender, vous avez fait pis encore » (IV, 142) — « vous aurez Sœur Anne Fourier *en* la place de Sœur Claude » (I, 129).

Saint Pierre Fourier n'écrit jamais « *au* lieu de », ni « *à* la place de », bien qu'on trouve chez Corneille : « Ton roi te veut servir de père *au* lieu de lui » (cité par H. D. T.).

Toutefois le changement qui se produit dans la langue n'est pas sans se faire sentir, nous avons déjà eu l'occasion de le constater. Nous allons voir aussi que « *en* » est peu à peu supplanté par « *à* » devant les noms de lieux. « *Dans* » tend également à remplacer « *en* ». Les deux prépositions apparaissent déjà côte à côte dans un même texte.

« il falloît que... le grand saint Pierre logeast *dans* une maison d'emprunt chez un conroyeur... *en* la ville de Joppé... et [qu'il] demeurast *en* une maison de louage en la ville de Rome » (0.33).

EN ET LES NOMS DE LIEUX.

Devant les noms de villes, nous n'avons rencontré que « *en* Rome », encore est-ce au sens de « *en* cour de Rome » :

« si j'eusse prins le chemin par Saint-Pierremont... nous eus-

²⁹. Voyez p. 141.

sions failli pour ce coup à passer notre séparation de mense avec Monseigneur de Gorze. C'en est fait maintenant, ne reste que de la faire confirmer *en Rome* » (II, 249).

Au contraire, quand il ne s'agit que de désigner la ville même de Rome, saint Pierre Fourier écrit :

« on ne fait pas beaucoup *à Rome*... tandis que ces flammes y règnent »¹ (III, 454).

Il en est de même lorsqu'il y a idée de direction *vers* un lieu :

« ce vous serait un grand travail de venir en ce printemps et retourner *à Rome* sur l'automne » (III, 454).

Saint Pierre Fourier semble observer la distinction des « *majora loca* » et des « *minora loca* » exprimée par les grammairiens du temps³⁰. Il écrira ainsi :

« [aller] mardi *à Belchamps*, et puis *en Vosges* » (V, 127).

La distinction est cependant loin d'être observée par tout le monde à la même époque³¹.

SITUATION SUR UN LIEU.

La préposition « *en* » garde le sens qu'elle tient du latin pour exprimer ce rapport, avec ou sans idée de mouvement, mais elle se rencontre surtout dans des locutions toutes faites comme :

« Dieu envoya son Fils unique *en terre* » (V, 22),
ou avec certains verbes. Tel est le verbe « *écrire* » :

« Elles *escribiront en* un papier ce qu'elles y *debvront dire* » (C., II, 361) — « la mesme page... *en* laquelle sont *escripts* les noms des douze Apostres » (0.53) — « Que toutes les Sœurs... aient les Regles... non seulement *escrites en* papier, mais encor imprimées en leur memoire » (C., IV, 19).

Ajoutons que « *en* » sert aussi d'outil grammatical dans nombre de cas où « *de* » prendra sa place. Notons seulement :

« Mondict Seigneur qui me tient icy lié *en* cette sorte » (0.16).

30. Voyez la règle de MAUPAS reprise par OUDIN (cf. BR. III, p. 633, note 4). VAUGELAS n'accepte pas « *en Cour* » (Rem., p. 457), mais « *en Jérusalem* » (*ibid.*, p. 190).

31. Voyez les exemples empruntés à l'*Astrée* et à Mlle de SCUDÉRY, cités par F. BRUNOT, t. III, p. 634.

AUTRES PRÉPOSITIONS

PAR ET POUR.

« Par » et « pour » marquent tous deux la durée avec le sens de pendant :

« Les Religieux... ont esté bien affairez *par* l'espace de trois semaines » (0.32),

et :

« [lorsqu'il aura] mis en oubli, *pour* une matinée, le tiers ou la moitié de ses ouvrages », (V, 280) — « La patience... opere *pour* un temps, presque invisiblement, et par apres tout manifestement » (0.35).

« Pour » reste chez saint Pierre Fourier, la préposition qui indique régulièrement la CAUSE :

« Elles tremblent... *pour* n'avoir vu de feu que par aventure bien peu » (V, 379) — « Toutes les recommandations que j'en scauroie adresser a Nostre Seigneur ne vous servent pas de beaucoup *pour* mon indignité » (0.28) — « ne pouvant vivre avec elle *pour* ses humeurs » (0.47) — « si davanture, pour la difficulté des chemins... il ne pouvoit y aller » (0.29).

« Pour » indique aussi le MOYEN :

« Le charestier, qui me conduisoit ne voulut *pour* prieres, *pour* remonstrances, ny *pour* respect quelconque prendre son chemin par Sainct Nicolas » (0.21).

IL INTRODUIT LE COMPLÈMENT DE L'ADJECTIF OU L'OBJET SECONDAIRE DU VERBE :

« ce naturel si... sujet à l'impatience est *propre pour*, avec le temps, affliger ses supérieures » (I, 44) — « ce qui sembloit *propre... pour* renverser un bon affaire, sert... *pour* l'avancer » (0.35).

OU UN COMPLÈMENT DE CARACTÉRISATION :

« il est *homme pour* nous procurer toutes sortes de maux » (III, 315) — « S'il vous semblé que nous puissions nous aviser de quelque personnage relevé... qui soit *homme pour* donner 8000 francs de rente » (I, 246).

« ÊTRE POUR » ET « ÊTRE APRÈS ».

Vidé de son sens, « pour » sert à former la périphrase verbale « être pour³² ». Cette tendance à employer les prépositions avec les verbes tels que « être » ou « mettre » est d'ailleurs une tendance de la langue familière à laquelle saint Pierre Fourier n'échappe pas. On peut relever :

« on se mit *après nous*, comme vous diriez après des chiens » (III, 56) — « ce bon marchand... est *après moi* sont plus de quinze jours... pour m'employer auprès de vous » (0.47).

SUR.

« Sur » peut garder son sens propre et être employé par saint Pierre Fourier là où le français moderne emploierait « dans » :

« il n'estoit pas saison que *vostre* petite archette reposast *sur* un lieu arrêté » (0.35).

Servant aussi d'outil grammatical pour marquer un RAPPORT TEMPOREL avec le sens de « vers », comme dans :

« *sur* les vèspres » (I, 211) — « *sur* le printemps » (0.32) — « *sur* les neuf heures du soir » (0.32),

où un RAPPORT DE CAUSALITÉ, comme dans :

« tout transporté de joye *sur* la consideration de... » (0.63), la préposition « sur » peut exprimer ces deux rapports réunis et marquer une nuance très délicate. Elle indique à la fois la cause et le point de départ immédiat dans le temps :

« La résolution s'était prise... d'envoyer... le P. Petitjean [à Paris]... [mais] le peuple murmure sourdement *sur* les menaces de cette absence prochaine de son bon pasteur » (III, 39).

Dans cette dernière acception, saint Pierre Fourier hésite entre « sur » et « sous » :

« *Soubs* esperance de tirer... quelque piece de luy, je me suis laissé emporter a la tentation » (0.47).

Ceci est un cas important à signaler de la confusion entre « sur » et « sous », au sujet desquels on discutera jusqu'à la fin du siècle³³.

32. Cf. p. 244.

33. Cette confusion est provoquée par une question de phonétique. Cf. BR. IV, p. 1061.

DANS.

Saint Pierre Fourier l'emploie quelquefois devant un pronom personnel :

« ils se souviendront de l'exces de *vostre* charité, vous remerciant *dans* eux-mesmes » (0.55).

Il s'en sert encore très souvent pour marquer la limite de temps dans laquelle doit se faire une action :

« j'estime que *dans* demain on en pourra scavoir [des nouvelles] a Mirecourt » (0.51) — Claudotte va exprès au Pont, afin que demain *dans* le midi, si possible est, je puisse savoir si le bon Père sera prêt » (I, 130) — « Il n'y a pas eu moyen... [de] répondre *dans* vendredi » (III, 125) — « il peut, *dans* les Pâques prochaines, prendre l'ordre de prêtrise » (II, 297).

CONTRE.

« Contre » garde son sens latin de « en face de », « à côté de » :

« une demeure toute contiguë et fermée *contre* la rue » (C., II, 364).

On retrouve d'ailleurs dans les patois des Vosges l'expression « viens contre moi », pour dire « viens près de moi³⁴ ».

Par analogie, « contre » marque la proximité dans le temps :

« [Nous] ne devons nous hâter à recevoir ce nouveau postulant... proche de l'hiver, *contre* lequel ne faut charger le monastère de gens que nous n'estimions évidemment capables » (II, 242).

Il faut entendre ici : « à l'approche duquel, à l'entrée duquel ».

Et de même :

« Je loue le désir qu'avez que je voyage à Saint Nicolas..., mais je ne puis, en façon que ce soit, sortir de la paroisse *contre* ces bons jours³⁵... » (I, 238).

Cet emploi de « contre » est archaïque³⁶.

34. Cf. ZÉLIQZON.

35. Ces fêtes.

36. GODEFROY en cite un exemple de FROISSART : « contre le mois de mai ».

PARMI.

« Parmi » peut correspondre encore littéralement à « per medium », d'où il tire son origine, et avoir le sens de « par le milieu », « au travers de » :

« que quelqu'une jetât les yeux *parmi* les grilles pour voir les personnes séculières » (IV, 138).

Il continuera à se construire avec un nom singulier pendant tout le XVII^e siècle. Il est donc inutile d'insister sur des exemples tels que :

« *parmi* votre dortoir » (V, 132) — « *parmi* la ville » (V, 156) — « *parmi* la rue » (V, 134) — « *parmi* une saison si maigre et si mal gracieuse (*ibid.*). »

« Parmi » gardant toujours plus ou moins quelque chose du sens étymologique de « per » (à travers), saint Pierre Fourier préfère employer « entre », devant un pluriel, quand il s'agit d'exprimer seulement « au milieu de » avec idée de localisation plus précise :

« mener... *entre* des hommes... si parfaicts et si saints une vie d'épicurien » (0.26) — « soixante et dix bouches... de Religieuses... *entre* trois ou quatre mils des autres » (0.44).

RÉPÉTITION DES PRÉPOSITIONS.

Saint Pierre Fourier ne paraît pas tenir compte des distinctions de Vaugelas³⁷. Parfois, il répète la préposition, mais le plus souvent il n'éprouve pas le besoin de la répéter.

Sans doute, conformément à ce que réclame Vaugelas, il ne reprend pas la préposition quand les termes sont synonymes ou approchants :

« *pour* son salut et son plus grand repos » (V, 407) — « vivons *en* paix et bonne intelligence » (0.28) — « Saint Germain... evesque remarquable *en* doctrine et sainteté de vie » (0.1) — « [Que Dieu vous maintienne] *en* sa grâce, santé et longue vie » (0.25), mais il ne la reprend pas, même dans le cas où ces approchants présentent un certain éloignement :

« *par* une speciale providence de Dieu, *et* son puissant se-

37. Nous avons déjà parlé de sa théorie des synonymes et approchants dans la répétition des mots-outils. Cf. *Rem.*, pp. 50 et 214.

cours » (0.63) — « leur diligence *a* instruire les petites filles *et* *instiller* dans leurs jeunes ames... ma crainte et mon amour » (0.53).

D'autre part, quand les termes sont différents, il lui arrive souvent de ne pas répéter la préposition :

« les conseils *du* Prince et gens de justice » (V, 227) — « accompagnées *de* talent et volonté suffisante » (0.1) — « [Qu'il] les exhortast *a* bien considerer ce qui est là dedans, et le bien pratiquer » (0.63) — « montrez leur *à* se confesser proprement, dire le benedicite et les grâces... » (I, 4).

Là encore, saint Pierre Fourier ne répète pas la préposition même quand les termes sont assez éloignés dans la phrase :

« Nos sœurs... m'avoient donné commission *de* vous parler de *vostre* gagnage de Bouxurieules, *et* *dire* qu'elles ne vouloient donner que deux mils deux cents francs » (0.21) — « [Le] desir qu'elles avoient dès long temps conceu *de* joindre la closture... et les vœux reguliers *a* l'exercice d'enseigner, *et* *faire* en sorte qu'en instruisant les petites, elles gardent quelque Regle de Religion » (0.1).

En général, saint Pierre Fourier ne répète la préposition que lorsqu'il veut distinguer nettement les deux termes ou insister sur chacun d'eux :

« faire service *à* sa Sainte Majesté et *à* la patrie » (IV, 361) — « nos Sœurs *de* Bar et *de* Mirecourt » (0.22) — « prenez du loisir *pour* y penser et *pour* y respondre » (0.43).

REMARQUE DE STYLE

Deux habitudes syntaxiques propres à la langue parlée se rencontrent très fréquemment chez saint Pierre Fourier :

1° l'emploi adverbial de la préposition dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent. Notons simplement :

« auquel [lieu] on aura mis la croix de la defuncte et une image de Nostre Dame *aupres* » (C., II, 356) — « Conviendra [faire]... leur dortoir ès deux chambres hautes... et en celle d'*auprès* » (II, 26);

2° l'accumulation de plusieurs prépositions résultant d'une certaine tendance à les souder à leur complément :

« ce qui pourrait intervenir de malentendu *par entre* eux » (II, 82).

Cette accumulation se présente surtout quand la dernière préposition exprime une idée de lieu :

« [les] ouvrages... *de parmi* la maison » (C., II, 360) — « ès églises *de parmi* la ville » (V, 156) — « les gens *de parmi* la rue » (V, 134).

Souvent d'ailleurs, cette seconde préposition ne fait plus qu'un avec son complément :

« passant devers *chez luy* » (0.45) — « [Satan] n'a plus de crédit *par chez vous* » (II, 200) — « il n'y a rien de nouveau *par chez nous* » (III, 43).

LES CONJONCTIONS

CONJONCTIONS DE COORDINATION

AINS.

« Ains » est désormais archaïque. Malherbe, Oudin et Vaugelas sont unanimes à le considérer comme un vieux mot hors d'usage. Saint Pierre Fourier paraît cependant l'employer assez couramment, mais surtout dans les lettres antérieures à 1630, ce qui pourrait bien confirmer la remarque d'Oudin : « *ains* est devenu viel depuis dix ans en çà¹ » :

« nous devons, ce me semble, ne point refuser l'offre tout à plat pour maintenant, ni l'accepter aussi, *ains* prendre délai compétent » (I, 307) — « Vous n'y perdrez rien, *ains* en recevrez de bonnes usures et du contentement » (I, 107) — « nos Pères ne doivent nullement endurer ce que fait le curé, *ains* s'en doivent provoir par justice » (IV, 75).

SI, ET SI, SI EST-CE QUE.

Cet ancien adverbe est encore très fréquemment employé comme conjonction au début du xvii^e siècle. En général, il marque une opposition et équivaut à peu près à « pourtant » :

1. *Gram.*, p. 304 (l'édition est de 1640). Sur ce mot, voyez *D. M.*, p. 254, *Rem.*, p. 568 et Br. III, p. 351. Il figure dans la *Requête des dictionnaires*.

« Au cas qu'elles ne voudroient faire icy leur profession, *si* ne laissera Sœur Isabeau de venir » (0.4).

Avec ce sens d'opposition, « *si* » est parfois précédé de « *et* » :

« Je n'ay pas escri a nos Sœurs de Laon... *et si* m'en faict bien mal » (0.28).

Souvent aussi il ne fait que souligner l'opposition en renforçant des termes adversatifs comme : *mais, nonobstant que, encore que...* etc. :

« Le pis qui vous scauroit arriver... est de vous rendre a vostre Chaalons..., *mais si* n'en fault-il venir là qu'a toute extremité » (0.30) — « *nonobstant* qu'il soit très-dévoit à nos bons pères et frères, *si* se plaint-il à force d'être trop occupé chez eux » (IV, 220) — « *encore que* peut-être ils ne séjourneront tant à Nancy..., *si* sera-il bienséant... [que] vous leur faites l'offre de cette faveur-là » (II, 35).

Vaugelas trouve « *si* » très élégant et le préfère à la formule toute faite : « *si est-ce que*² », dont saint Pierre Fourier ne manque pas de faire usage comme tous ses contemporains :

« *nonobstant* qu'elles se soient jusques icy retrouvées fort contentes a instruire la jeunesse..., *si est-ce* qu'elles n'ont cessé de perseverer... au desir qu'elles avoient... de joindre... les vœux regulliers a l'exercice d'enseigner » (0.1).

Néanmoins « *si* » commence à vieillir. Au sens de « *en outre, de plus* », Oudin et Vaugelas ne l'acceptent déjà plus, bien que les avis soient partagés à ce sujet³. Toujours est-il que saint Pierre Fourier continue à en user abondamment :

« Leur désir est raisonnable *et si* tend à la gloire de Dieu » (I, 173) — « Il me semble que nos bonnes sœurs de là... vous portent de l'affection beaucoup, *et si* n'espargnent de la faire paroistre » (0.33).

Notons que « *si* » précédé de « *et* » n'est plus, très souvent, qu'une particule vide :

« On écrit une lettre à Mr. Erard, au Pont, *et si* on en envoie une à nos sœurs » (II, 148).

Il ne faut pas s'y tromper, même quand la phrase est ex-

2. Cf. *Rem.*, p. 62.

3. Cf. OUDIN, p. 301 et *Rem.*, p. 449. LA MOTHE LE VAYER et DUPLEIX contre-disent VAUGELAS. Cf. *Comment.*, p. 760.

pressive, « si » est en voie de perdre sa valeur d'opposition ou de renchérissement au profit de « et » :

« son carrosse s'estant hurté contre... une muraille a Paris, elle fut blessée... et en est encor... tout espouvantée, *et si* n'est aagée que d'environ quinze ans » (0.29).

« Si » n'ajoute rien; « et » suffirait à lui seul à renchérir sur la gravité de l'accident.

NE POUR NI.

Il est rare que saint Pierre Fourier emploie l'ancienne forme de « ni ». Nous ne l'avons rencontrée qu'une seule fois, dans un original. Elle est archaïque :

« il n'y a si petit *ne* si petite entre iceux, qui ne soit comme leur maistre ou maistresse » (0.60 bis).

Cependant elle survit dans la locution toute faite « *ne plus ne moins* », qui est encore la seule forme correcte selon Vaugelas. Celui-ci n'accepte « *ni plus ni moins* » qu'avec une extrême réserve⁴ :

« Je crus qu'il n'y avait point de mal... que je vous en écrivisse, *ne plus ne moins* que si la chose n'en eût été douteuse » (IV, 333) — « [elles lavent] curieusement... leur visage, *ne plus ne moins* que des filles mondaines » (IV, 161) — « ces [lois] ne leur serviront de rien..., *ne plus ne moins* que des murs mal gardés » (V, 220).

BIEN.

Jeté en tête de la proposition, « bien » fait fonction de particule adversative :

« Pour Bastienne, je ne me souviens plus de ce qu'elle me dit, *bien suis-je recordé* de lui avoir proposé que... » (I, 18) — « Le R. P. Terrel... n'a senti aucune sorte d'incommodité... durant tout son voyage. *Bien a-t-il passé* devant des chasseurs tout dénaturés qui vont maintenant à la chasse aux hommes » (VI, 201) — « [je] l'ai ouï disant... qu'il ne trouve point de cerises dans... son jardin

4. Cf. *Rem.*, p. 36. « Ne plus ne moins » est aussi pour DUPLEX « une fort bonne locution » (*Liberté de la langue françoise...*, p. 348). MÉNAGE est pour « *ni plus ni moins* », mais il reconnaît que les écrivains du temps de BALZAC en usaient comme le dit VAUGELAS. Cf. *Comment.*, p. 77.

céleste..., mais *bien y rencontrait-il...* deux janiers... de figues » (V, 72).

Cette tournure « sent son ancienne façon d'écrire », dit Vaugelas qui accepte cependant « *bien est-il vrai* » et reconnaît qu'« un de nos Maîtres a écrit depuis peu : *bien sçais-je*⁵ ». Saint Pierre Fourier en use comme ce maître fameux. Il se sert de l'une et de l'autre expression :

« Je n'ai rien su trouver... d'assez prégnant pour nous faire départir de la résolution ci-devant prinse... de ne plus contracter de... dettes... *Bien est-il vrai* que je sens quelque regret de nous voir échapper une occasion » (I, 64) — « Je ne me ressouviens pas... de ce que je vous écrivis en ces dernières lignes..., mais *bien sais-je* [qu'] il me vint lors en esprit... » (VI, 520).

Cela paraît indiquer que « *bien est-il vrai* » et « *bien sais-je* » sont déjà en France des locutions tout à fait figées. En Lorraine, on peut considérer qu'elles restent encore de simples inversions au même titre que « *bien rencontrait-il, bien a-t-il passé...* etc. ».

TOUT AUSSI BIEN.

« Tout aussi bien » joue parfois le même rôle que « *bien* ». Encore plus ou moins locution adverbiale dans :

« L'oncle... de Husson... mourut l'un de ces jours... C'est pourquoi... [ses parents] vous supplient de permettre qu'il vienne promptement; *tout aussi bien* semble-t-il que sa présence ici soit nécessaire » (IV, 182),

elle n'est qu'une simple formule adversative dans :

« Patience donc,... attendant que sur ce Noël l'on avise ce qui se pourra à votre plus grand contentement et repos; *tout aussi bien* n'enseignerez-vous encore... avant la fête des Rois pour le plus tôt » (I, 24),

ou encore :

« Ils vous portent l'argent des Carmes, mais nompas les 900 francs de Sœur Gratian, parce que *tout aussy bien*, comme nous presumons, n'y voudriez-vous toucher que la somme ne soit complète » (0.9).

5. Cf. Rem., p. 525.

Dans ce dernier exemple, la locution n'est plus qu'une cheville servant tout au plus à ponctuer fortement la phrase.

CONJONCTIONS DE SUBORDINATION

COMME.

« Comme » introduisant une proposition temporelle est encore usuel au xvii^e siècle :

« *comme* j'ai eu commencé d'écrire » (0.62) — « *comme* elle a entendu qu'une apres minuict sonnoit » (0.62) — « je la priaï, samedi dernier, *comme* elle vint me trouver à l'église..., qu'elle acquiescât à mon désir » (II, 146).

SI DONCQUES.

Saint Pierre Fourier renforce souvent le « si » conditionnel par « doncques » :

« tous les Dimanches... *si doncques* empeschement n'eschet, ils font un banquet » (0.60 bis) — « elle peut vous donner, à tel jour que bon lui semblera, tout ce qu'elle voudra du sien, *si donc* elle n'est empêchée » (VI, 215).

QUE.

Cette conjonction de formation française est le mot de liaison par excellence. On s'en sert, plus librement encore que de nos jours au xvii^e siècle, pour introduire des propositions de toutes sortes. Saint Pierre Fourier la fait suivre :

1° d'une PROPOSITION CONSÉCUTIVE; elle prend alors le sens de « de sorte que » :

« Tous les jours on ne faict que tresbucher parmi diverses sortes de rencontres (notamment durant des troubles semblables à ceux-cy) *qu'il fault* par nécessité... hazarder et purement remettre à la Providence de Dieu » (0.50);

2° d'une PROPOSITION FINALE; « que » signifie « pour que, afin que » :

« [il faudrait] luy laisser [ce surplus-là] pour luy *qu'il en face* ses profits » (0.26) — « [il faut] trouver un charretier...,

marchander à lui *qu'il se nourrisse*, et écrire à nos sœurs... le marché afin qu'elles le contentent » (I, 279);

3° d'une PROPOSITION CONCESSIVE; « que » équivaut à « sans que » :

« ladicte Dame... ne voulut pour chose au monde s'en retourner a Nancy *qu'elle n'emportast* un mot de ma lettre » (0.40) — « elles n'ont garde d'entendre les dix heures du matin *qu'elles n'aient recité* et les Matines et les Primes » (0.53);

4° d'une PROPOSITION COMPLÉTIVE; « que » ne peut plus se traduire par aucune locution, ce n'est plus qu'un simple outil syntaxique. On le rencontre très souvent après un verbe d'empêchement comme dans :

« Je ne puis me tenir *que je me fasse conscience* de donner du pain... à des gens qui n'en ont pas besoin » (IV, 282) — « je ne peux me tenir *que je ne plaigne* avec votre Révérence et n'admire ces grands voyages faits... sans votre aveu » (IV, 27).

D'où le tour « JE NE PEUX QUE ». Cette locution est tout à fait familière à saint Pierre Fourier :

« Je suis bien aise de votre acquet et *je ne peux que* je ne vous en congratule » (II, 133) — « Ceux qui... ne veulent jamais rien hasarder ne sont pas pour faire de grands exploits... Néanmoins *je ne puis que* je ne vous écrive fidèlement tout ce que jé sais touchant ces dangers-là » (II, 204) — « On ne méprise pas Dieuze, mais si *ne peut-on que...* » (II, 84).

« Que » tend également à former une locution toute faite avec la proposition hypothétique : « N'ÉTAIT, NE FÛT..., QUE ». Ce tour, qui a persisté dans la langue, était autrefois employé à tous les temps. Il est blâmé par Oudin qui lui préfère déjà l'expression plus moderne : « si ce n'était que⁶ ». Saint Pierre Fourier ne laisse pas d'en faire grand usage :

« les frais de votre lettre d'amortissement... ont monté bien hault, dont je seroie marri... *n'estoit que* l'ouvrage est bien faict » (0.9) — « Elles jeusneront tous les Vendredis... *ne fust qu'a* ces jours arrivast quelque feste » (C., II, 185) — « il se préparait à sortir du lit avant-hier, *n'eût été qu'une* toute grosse... fièvre vint le surprendre » (IV, 219).

6. Cf. BR. III, p. 392.

« Que », outil syntaxique, s'introduit déjà derrière un adverbe jeté en tête d'une proposition principale ou indépendante. Sa fonction de mot-lien est alors tout à fait réduite. Ce n'est plus qu'une cheville permettant d'éviter l'inversion qu'entraîne ordinairement l'adverbe à cette place. Signalons ainsi : « PAR AVENTURE QUE », équivalent du plus moderne « peut-être que » :

« *Par aventure que* les nouvelles ne sont pas telles que mon auteur les a dépeintes, mais, quoi qu'il en soit, priez bien Dieu » (1, 373) — « *Par aventure que* ces nouvelles de Vergaville... vous auront donné l'épouvante et quant et quant occasionné de vous mettre en voyage sans ordre et sans nécessité; c'est pourquoi j'ai prié nos Pères de Belchamps de vous envoyer ce mot » (V, 189) — « S'il vous prend envie de m'écrire, vous pourrez adresser vos lettres à nos sœurs de Mirecourt... M^{lle} Blanchevoye y a Mademoiselle sa belle-fille et Messieurs ses petits avelets. *Par aventure qu'à* cette occasion elle y envoie souvent. » (V, 446.)

Mais le tour se fige et l'inversion, qui est extrêmement vivante chez saint Pierre Fourier, reparaît quand une subordonnée s'intercale dans la proposition principale :

« *Par aventure que* si Maître Julien ou Maître Blaise pouvaient retourner par deçà après les vendanges achevées et la cueillette du vin de Lunéville, y *trouveraient-ils* quelques pièces [de drap] qui leur seraient plus propres » (IV, 177).

Le rôle de « que » est également très réduit dans la formule énonciative « A SAVOIR QUE ». Saint Pierre Fourier la soude d'ailleurs en partie dans l'écriture :

« ce qu'elles vous demandent avec... confiance... pour ce qu'on leur a remontré et faict croire cecy : *Asscavoir que* ce desseing n'est indigne de vous estre proposé » (O. I.).

Dans le tour latin « QUE SI », qui reste à l'époque une élégance de style, « que » s'est peut-on dire entièrement dépouillé de toute valeur syntaxique :

« *Que si* vous jugez qu'il ne vous vienne a propos... » (0.29)
— « *Que si* elles sortent a la bonne heure... » (0.30).

LOCUTIONS CONJONCTIVES FORMÉES AU MOYEN D'UN ADVERBE OU D'UNE LOCUTION ADVERBIALE SUIVIS DE QUE.

JACOIT QUE paraît se maintenir dans la langue familière en Lorraine :

« *jaçoit* que les jours passés je vous aie... mandié votre secours pour [mes paroissiens]..., je prends l'assurance de vous importuner derechef » (I, 219) — « par aventure m'en pourrais-je adresser à Monsieur Humbert, *jaçoit que* je n'espère rien de ce côté-là » (III, 63).

En France, cette locution est déjà reléguée dans le style des notaires, au dire de Vaugelas⁸. Maupas l'admet encore, mais Oudin la condamne, du moins dans la langue écrite⁹.

MAIS QUE est tout à fait archaïque. Nous ne l'avons rencontré qu'une seule fois chez saint Pierre Fourier. Il est assez curieux qu'il lui donne le sens de « puisque » et non de « quand » ou de « pourvu que¹⁰ » :

« C'est le Sire Claudin qui devoit paier cela, *mais qu'il* demeure trop loing pour estre poursuivi, ledict Sire Thierry en a demeuré et respondu de paier » (0.3).

COMBIEN QUE est au contraire extrêmement fréquent. Il reste d'ailleurs en usage pendant la première partie du xvii^e siècle :

« nous n'avons su venir au-dessus de cet ouvrage-là, *combien que* nous nous y soyons continuellement employés » (III, 193) — « je lui écrirai *combien que* mes lettres n'y sont pas nécessaires » (I, 330) — « Empruntez plutôt de l'argent si vous n'en avez point, *combien qu'*avec tout ce blé ce ne serait mal fait d'avoir encore auprès de vous quelque somme d'argent » (III, 298).

POUR TANT QUE, au sens de « parce que », est déjà rare chez saint Pierre Fourier. Cette locution vieillit :

« si celui-là persévère frappant à la porte, je vous dis, *jaçoit qu'il* ne se lève point pour lui en donner *pour tant qu'il* est son ami, toutefois, pour son importunité, il se lèvera et lui en donnera » (V, 58).

ENTANT QUE. — Il n'en est pas de même de « entant que » dont l'emploi est normal :

« Je vais respondre a tout cela *entant que* le permet le temps » (0.28) — « Quand il est question de parler d'eux, c'est

7. Nous corrigeons ROGIE qui écrit « jaois ».

8. Cf. *Rem.*, Préface, IX, § 3.

9. Cf. BR. III, p. 390 et OUDIN, p. 304 : « *Jaçoit que* ne se doit plus escrire ». La locution ira finir dans la *Requete des dictionnaires*.

10. Cf. *Rem.*, p. 162 et BR. III, p. 391.

lousjours... a la louange d'iceux, *entant qu'il est possible* » (0.60 bis).

LOCUTIONS CONJONCTIVES FORMÉES AU MOYEN D'UNE PRÉPOSITION
OU D'UNE LOCUTION PRÉPOSITIVE SUIVIES DE QUE.

A CE QUE, au sens de « afin que », est vieux et condamné par Vaugelas¹¹. Saint Pierre Fourier continue néanmoins à s'en servir de façon habituelle :

« nos Sœurs... en seront adverties *a ce qu'elles* facent debvoir de s'en monstrier recognoissantes » (0.46) — « Je désire que vous disiez... chacune un Pater... *à ce que* Dieu nous fasse [cette grâce] » (I, 127) — « Je vous supplie que... vous faictes faire quelques prieres a ce subject, *a ce que* Nostre Seigneur nous y aide » (0.13).

DE CE QUE vivra plus longtemps. Il n'est pas moins fréquent :
« Je remercie Dieu *de ce que* vous vous portez si bien » (0.43) — « Il y a matière d'édification *de ce que* les suffrages ont si bien réussi » (I, 215) — « C'est beaucoup *de ce que* d'eux-mêmes ils vous en ont fait offre » (V, 23) — « Je suis extrêmement aise... *de ce que* vous apprenez maintenant a renvoyer les filles qui ne vous sont pas propres » (0.21).

PARCE QUE est presque toujours écrit en deux mots par saint Pierre Fourier, comme le désire Vaugelas¹². Toutefois, quand « ce » garde sa valeur démonstrative, il l'écrit en trois mots, les deux premiers étant séparés de « que » :

« Le R. P. Noël reprit la place par provision et ne contente pas mal, *par ce*, entre autres raisons, *qu'il* sait mieux jeter l'eau bénite le dimanche, que le P. Perpète » (II, 185).

Mais il l'écrit aussi en trois mots dans des phrases où « ce » ne paraît pas garder cette valeur expressive, soit que les deux premiers termes se trouvent encore éloignés du dernier, comme dans le cas précédent :

« le souhait et prière qu'il fait... qu'elle ne soit ni froide ni tiède aussi, *par ce*, dit-il, *qu'en* l'Apocalypse Dieu proteste de vouloir vomir de sa bouche les tièdes » (V, 72) — « Monseigneur le Primat ne trouve bon de proposer à Monseigneur de Toul

11. Cf. *Rem.*, p. 308.

12. Cf. *Rem.*, p. 90.

l'expédient que je vous écrivis... *par ce*, dit-il, *que* ce serait ouvrir le chemin pour s'assujettir désormais à... » (I, 253),

soit que les trois termes se trouvent tout à fait rapprochés :

« Je n'ay peu donner ordre pour ce coup, qu'elles se prissent entre les vôtres *par ce que* c'est Monsieur le Lieutenant de Veze-lise et... sa femme... qui ont faict ceste poursuite » (0.42).

POUR CE QUE reste très en usage pendant toute la première partie du XVII^e siècle, quoique Vaugelas lui préfère *parce que*, « plus doux et plus usité à la Cour¹⁵ ». Il n'y a plus, en tout cas, aucune différence de sens entre cette locution et la précédente :

« Je l'honore et l'aime, selon Dieu... *pour ce qu'elle* m'a tous-jours porté trop d'honneur et de respect » (0.61) — « Et *pour ce qu'elles* vous sont recommandées de bonne part... j'ay bien osé prendre hardiesse de vous escrire » (0.2) — « mon voyage d'hier, duquel je suis retourné bien mal content, *pour ce que* je n'ai pas été trompé dans l'attente que j'avais de n'y rien faire » (I, 211).

LOCUTIONS CONJONCTIVES FORMÉES D'UN NOM COMPLÉMENT CIRCONSTANCIEL ET DE QUE.

Dans cette catégorie, saint Pierre Fourier construit encore très souvent le nom complément circonstanciel avec « que », sans le faire précéder d'une préposition. Pourtant Vaugelas commence à trouver insupportable « crainte » pour « de crainte » et « peur » pour « de peur¹⁴ ». Saint Pierre Fourier chez qui on rencontre souvent « CRAINTE QUE » et « PEUR QUE », à côté de « de crainte que » et de « de peur que », emploie aussi :

CAS QUE :

« vous n'auriez pas tant de liberté de la renvoyer, *cas qu'elle* ne fust jugée propre a vostre Institut » (0.32) — « on les y conduirait dans un carrosse, *cas qu'elles* y voulussent aller » (III, 118) — « ses compagnes désireraient... l'attirer à Sainte Claire, *cas qu'elle* voulût être religieuse » (I, 451).

* Mais la locution n'est pas encore soudée :

« *cas* arrivant au reste *qu'il* se rencontre aucune fois entre

13. Cf. *Rem.*, p. 47.

14. Cf. *Rem.*, p. 45 et Br. IV, p. 761. D'après VAUGELAS, « peur » a été récemment formé sur le modèle de « crainte ». L'ACADÉMIE admet cependant « crainte d'accident », dans le discours familier (cf. *Comment.*, p. 95).

elles des diversités de sentiments..., elles prendront soigneusement garde de ne s'en mutiner » (C., II, 167).

D'autre part, saint Pierre Fourier écrit aussi « au cas que » :

« ils assigneront une pension et l'asseureront pour vous en jouir *au cas que* son esprit vienne à se desmonter » (0.28).

OCCASION QUE. — Il emploie de même « occasion que » :

« Je n'y vois rien d'assuré, ni même de probable... *Occasion que* je vous supplie, au nom de Dieu, de ne rien faire en ceci de vous-mêmes » (II, 269) — « le cheval tomba malade et il fallut... le faire saigner, *occasion qu'il* demeura le reste du jour chez nos sœurs » (I, 137) — « Ce voyage était contraire à mes principes..., *occasion que*, pour m'en échapper, je m'en allai au R. P. Guéret » (I, 329).

CAUSE POURQUOI. — On peut rapprocher de ces locutions « cause pourquoi » :

« Peut-être n'aurez-vous dans ce terme... lieu commode pour dresser vos écoles, *cause pourquoi* je me hâte de vous envoyer Bastienne » (I, 24) — « Ce serait à mes confrères... un scandale... de me voir absent... d'une si célèbre assemblée comme est celle-là..., *cause pourquoi* je n'ai osé... me mettre en chemin » (I, 33).

Il faut remarquer que ces deux dernières locutions coordonnent au lieu de subordonner.

A RAISON QUE subit une certaine contamination avec la locution prépositionnelle voisine « à raison de¹⁵ ». Si d'ordinaire, en effet, saint Pierre Fourier écrit :

« je n'ai su aller à Châlons pour ce coup, *à raison que* le coche... partit ces jours à mon insu » (I, 167) — « je frappai à la porte, y conduisit par Maître Blaise, *à raison que* je ne savais plus justement où le logis était » (III, 109) — « Ils sont aimez de tous *à raison qu'ils* font paroistre en leurs paroles... qu'ils les respectent tous » (0.60 bis),

il lui arrive aussi d'employer quelquefois la forme périphrastique « à raison de ce que » :

« vous m'avez relevé d'une peine grande où j'étais, *à raison*

15. « J'eus hier soir un extrême regret de ne pouvoir, *à raison de* la nuit qui s'approchait, aller... vous présenter le bonsoir » (I, 415).

de ce que je n'avais rien su entendre de vous dès si longtemps » (I, 29).

EMPLOI DES CONJONCTIONS

EMPLOI DE NI.

L'usage général du xvii^e siècle est d'employer « ni » pour introduire une seconde proposition négative ou de sens négatif :

« a Dieu ne plaise que je... soie [fâché] *ny* que je puisse l'estre jamais contre des ames... si saintes » (0.21).

Cependant saint Pierre Fourier emploie déjà très souvent « et » devant une seconde proposition négative, ce qui marque une certaine avance sur son époque :

« nonobstant que je ne vueille *et* ne doibve contredire... a une ame si pure » (0.39) — « Je ne pense pas qu'il soit possible de satisfaire aux deux aultels *et* biner ain^{sy} que le suppose le R. P. *Perpete* » (0.58).

Il en est de même dans une interrogation indirecte de sens négatif :

« En cas de guerre... nous ne scavons si vos cloistres seront respectez, aussy ne scavons-nous s'ils ne le seront pas, *et* si les soldats s'eschaufferont point a tout perdre et ruiner » (0.51).

Souvent aussi saint Pierre Fourier emploie « ou » devant la seconde proposition :

« je vous supplie... ne point trouver mauvais, *ou* vous plaindre trop fort de moy, si je choisis... aultre saison [pour aller vous voir] » (0.37).

Après « sans », qu'il s'agisse d'introduire un second terme ou une seconde proposition, saint Pierre Fourier use de la même liberté, employant, suivant la nuance de sens qu'il veut exprimer, tantôt « ni » :

« concluez... en conscience... sans avoir auculnement esgard a l'importunité pieuse des parents *ny* d'aultre personne quelconque » (0.28) — « tant de fois elles m'ont donné [des sommes d'argent]... sans que je les en requêtasse, *ni* les prétendisse » (V, 33), tantôt « ou » :

« dictes-leur nettement... leur petit cas sans les amuser *ou* entretenir de paroles » (0.30) — « A peine peult-on s'en desdire...

sans tresgrand et tresevident subject, *ou* sans messeance, reproche et mauvais bruict » (0.26).

Il emploie « et » quand les deux termes n'en font qu'un dans la pensée :

« sans en avoir rien dit *et* communiqué à personne » (I, 119)
— « Mr. Erard veult estre deschargé et demeurer a repos sans craincte d'en estre a l'advenir inquiet *et* poursuivi » (0.26).

Cela revient à peu près à ce que réclame Vaugelas dans sa règle des synonymes et approunants¹⁶. Aussi saint Pierre Fourier écrira-t-il dans cette autre phrase négative :

« Avant que plus rien faire *et* plus rien dire, *ni* que me résoudre à rebrousser chemin » (V, 20).

Les deux premiers membres « plus rien faire et plus rien dire » peuvent être considérés comme un tout, le troisième, au contraire, s'en distingue comme marquant le second temps de l'action; il doit en être séparé par une particule disjonctive.

Dans une comparaison, saint Pierre Fourier, selon l'usage, emploie « ni » de préférence à « ou » :

« Je tiens... que Notre Seigneur a inspiré à Monsieur le Prieur de le choisir à cette charge... plutôt que le P. Hanus *ni* que le P. Etienne » (VI, 289).

RÉPÉTITION DE NI.

Quand la phrase négative contient une suite de mots de même nature, la répétition de « ni » marque le degré d'insistance sur ces mots. Ordinairement, « ni » n'est exprimé que devant le dernier terme de l'énumération :

« le charestier qui me conduisoit ne voulut pour prieres, pour remonstrances, *ny* pour respect quelconque prendre son chemin par Sainct Nicolas » (0.21).

Mais quand saint Pierre Fourier veut insister fortement, il répète « ni » devant chaque terme :

« ce mot là ne peult estre trouvé de bonne digestion, *ny* pour le souppé, *ny* pour le disné, *ny* pour ceste matinée..., *ny* pour la vesprée nomplus » (0.44).

Si l'insistance est moins forte, « ni », dans l'énumération, n'est pas exprimé devant le premier terme :

16. Cf. Rem., p. 37.

« Ceste charité pastorale... ne leur veut pas permettre de faire aucune despense pour des festins, *ny* pour des superfluités d'habits, *ny* pour des voyages qui ne soient nécessaires » (0.60 bis).

RÉPÉTITION DE NE.

Quand, dans deux propositions subordonnées négatives, le sujet est le même pour les deux verbes, saint Pierre Fourier ne répète pas la négation simple si ces deux propositions sont déjà coordonnées par « ni » :

« Monsieur Warin qui est notre très-intime ami... et qui jamais *ne* se saoult *ni s'ennuie* de rendre [service] » (IV, 193).

QUE DEVANT LE SUBJONCTIF.

En dehors des formules toutes faites comme « Dieu nous vueille aider » (0.47), ou des archaïsmes de langue juridique tels que « *sachent tous* que comme ainsi soit... » (I. 216), saint Pierre Fourier n'exprime pas toujours « que » devant le subjonctif marquant un ordre ou un souhait :

« Vous suffise pour le present de croire que ce n'est pas sans cause raisonnable que je demeure encor icy » (0.28).

Lorsqu'ayant exprimé l'ordre à la troisième personne, il a employé « que » devant un premier verbe au subjonctif, il ne le répète pas dans la proposition qui suit :

« Que le silence soit exactement gardé aux heures ordonnées, *et ne soit permis* ni aux uns ni aux autres de vagabonder parmi une maison » (VI, 273).

RÉPÉTITION DE QUE.

Outre le cas des propositions impératives, saint Pierre Fourier ne reprend pas toujours « que » devant une seconde subordonnée, même lorsque celle-ci est une complétive dont le verbe est à l'indicatif :

« J'estime *que* cela les contentera, *et n'aurez* pas beaucoup de difficulté a vous en accorder, *ce que* je vous conseille » (0.32) —
« Voilà le Sire Thierry Martin qui... vous porte argent; mais parce qu'il crainct *que* peult-estre il n'aura pas assez pour vous paier

entièrement *et quelques cinquante francs lui manqueront*, il m'a prié que je vous escrivisse ce mot » (0.3).

QUE REPRENANT UNE AUTRE CONJONCTION.

« Que » peut reprendre n'importe quelle conjonction ou locution conjonctive. C'est même une élégance de style recommandée par Vaugelas :

« *lors que* serez chassées ou *qu'il n'y aura aultrement* plus d'esperance de vous establir a Vitry » (0.30) — « Je responds a vos lettres... mais brièvement *parce que* l'encre s'engele dans plume et *que* le temps me presse » (0.30).

Cependant il arrive très souvent à saint Pierre Fourier de ne faire aucune reprise :

« je suis marri de vous si souvent importuner de vos dévotions, mais *parce que* cestui-ci m'est grand ami et *lui suis de beaucoup obligé*, je ne peux tenir de recourir à vous » (II, 35) — « Je n'ai pas mis : *une cuiller* [sur la liste du trousseau] *pour ce que* cela est de trop petite conséquence et *la voudrais laisser* avec les écuelles... et autres petites brouilleries semblables » (I, 244) — « *nonobstant qu'elles* se soient... retrouvées fort contentes a instruire la jeunesse... et *soient prestes* y continuer a l'advenir » (0.1).

Nous avons vu ailleurs qu'il en était généralement de même pour « si ». Saint Pierre Fourier ne le reprend pour ainsi dire jamais par « que » et ne le répète pas non plus¹⁷.

LES INTERJECTIONS

Parmi les mots exclamatifs employés par saint Pierre Fourier, signalons :

Voi, interjection tout à fait archaïque¹⁸ :

17. Voyez p. 290.

18. Cette ancienne forme d'impératif était jadis devenue interjection, comme « tiens » l'est encore dans la langue moderne. GODEFROY en donne cet exemple :

« Ouvres, ouvres! *Voi!* par saint Gilles!

« fit li prestres, maufes te maine

« qui nous mes ores en tel peine » (Du prestre et du chevalier, 720. MONTAIGLON et RAYNAUD, *Fabliaux*, II, 70).

« il se prit à rire à pleine gorge... disant... Hé! *Voi!* Je pensais que ce fût quelque chose de grand de celui-ci » (V, 196) — «, [croyant que le carrosse] allait nous renverser dans ce demi-ruisseau, je me mis à récrier : *Voi!* Jésus, Maria! Sainte Vierge!..., nous sommes renversés dans ce bournier! » (V, 378).

DEA ou DA. — Au dire de Maupas, la forme « dea » est désuète. On ne dit plus que « da », mais c'est un mot vulgaire qui prête à rire. Oudin affirme la même chose¹⁹.

« Dea » est la forme qu'on rencontre ordinairement chez saint Pierre Fourier :

« une requête... qui est importante, et pour dire le vrai, un peu délicate, *dea!* puisqu'elle a été rejetée une fois » (I, 230) — « Il faut qu'elles entendent (et vous aussi, *dea!*) que votre monastère est la maison des crucifiées » (I, 243) — « en prenant le panier que Simone portait, dont je ne suis pas trop content, *dea*, il vaudrait mieux garder ces provisions pour votre communauté... » (V, 71).

Une fois cependant, ainsi que nous l'avons signalé au chapitre de l'orthographe²⁰, nous avons trouvé « da » :

« Son salaire est trop gros pour des gens de son village... Si ne faut-il le renvoyer *da!* » (III, 390).

DE représente une ancienne forme dialectale de « dieu²¹ » :

« Qui sont ces nouvelles saintes? *De!* dit-elle, ce sont ces pauvrettes de Saint Nicolas » (0.62).

Il nous paraît y avoir, dans le deuxième texte de saint P. Fourier tout au moins, une confusion orthographique due probablement aux copistes. Ceux-ci, qui écrivent dans le premier exemple « vois » avec *s*, écrivent « voie » dans le second. Il semble bien cependant que saint P. Fourier emploie dans les deux cas « voi » et non « voie » < *viam*, ancien adverbe qui subsiste en wallon et qui signifie « dehors » (cf. : « il est voie » : *il est parti*, primitivement : *il est en voie*).

Il se peut toutefois qu'il y ait aussi une confusion phonétique. L'e sourd ayant disparu de bonne heure en Lorraine, saint P. Fourier ne distinguait peut-être pas à l'oreille entre « voi » et « voie ». Nous avertissons en tout cas, ici, de la correction que nous nous sommes permise dans ces deux citations et que nous donnons avec les réserves qui s'imposent puisque le texte original fait défaut.

19. Cf. MAUPAS, p. 360 et OUDIN, p. 315.

20. Voyez « Réduction des hiatus », p. 110.

21. Cf. les exemples cités par HUGUET, *Dictionnaire du XVI^e siècle* : « par la Mère Dé », « par le sang Dé ». Remarquons que saint P. Fourier ne met pas d'accent sur « dé ».

OR SUS est encore en usage et donné par le dictionnaire de l'Académie :

- « *Or sus*, qu'en dites-vous? Quel est votre avis? » (IV, 125) —
« *Or 'sus*, avisez donc ce que je dois leur répondre » (III, 65) —
« *Or sus*, voilà cette fille » (IV, 307).

Çà (voyez plus haut, p. 305).

CHAPITRE IV

L'ORDRE DES MOTS DANS LA PHRASE

L'ordre des mots dans la phrase ne présente, chez saint Pierre Fourier, ni la régularité qu'il a acquise dans le français moderne, ni l'entière liberté qu'il avait au xvi^e siècle. Son époque est une période de transition importante pendant laquelle, dit F. Brunot, « un grand progrès va être fait vers la fixité ». Ce progrès, au dire de ce linguiste, peut se résumer ainsi : « on renonce à séparer les divers éléments d'une même forme. On tend à rapprocher l'un de l'autre les termes de la phrase qui sont en rapport logique¹ ». Ajoutons à cela qu'une sorte de hiérarchie des termes, d'où résultera un ordre plus stable de la phrase, tend de plus en plus à s'établir pour suppléer à la perte des flexions de l'ancienne langue.

Il nous faut donc considérer deux choses dans le style le plus régulier de saint Pierre Fourier : l'éloignement des termes dans la phrase et la place qu'ils y occupent habituellement les uns par rapport aux autres.

ÉLÉMENTS DISJOINTS

Cette disjonction d'un même groupe morphologique ou logique peut avoir plusieurs causes. Tout d'abord elle est le fait de constructions archaïques qui persistent par simple élégance de style et continuent à séparer des mots qu'on peut désormais considérer comme constituant une forme unique. Elle tient d'autre

1. Cf. BR. III, p. 657.

part aux exigences moins impérieuses de la pensée à une date antérieure aux grandes réformes du xvii^e siècle. Saint Pierre Fourier, en effet, pas plus que ses contemporains, n'éprouve encore le besoin de rapprocher les mots étroitement unis par le sens ou de grouper les éléments logiques de la phrase.

I. — ÉLOIGNEMENT DES TERMES QUI TENDENT A CONSTITUER
UN SEUL GROUPE MORPHOLOGIQUE.

LE PARTICIPE EST ÉLOIGNÉ DE SON AUXILIAIRE.

On ne rencontre plus, chez saint Pierre Fourier, le participe passé disjoint de l'auxiliaire « avoir » par un complément d'objet direct, mais on le rencontre très souvent séparé de l'auxiliaire par un complément circonstanciel ou un adverbe, ce qui, d'après Vaugelas, est une élégance². Cette construction est actuellement toujours vivante, mais saint Pierre Fourier n'hésite pas à accumuler les compléments entre l'auxiliaire et le participe :

« tous les religieux *ont*, avec un extraordinaire sentiment de dévotion et une profonde révérence, *présenté* à la B. V. Marie les précieuses personnes de Son Altesse et de Mgr. le Duc » (IV, 388).

Avec l'auxiliaire « être », il conserve deux constructions archaïques. Dans la première, c'est le complément d'agent qui disjoint les deux termes³ :

« ce qui en *aura été* par vous *négocié* » (I, 118);

dans la seconde, c'est le sujet :

« et *fut* son corps *inhumé* en l'église de nos Sœurs » (I, 322).

NE PAS ET NE POINT DEVANT L'INFINITIF.

Les deux membres de la négation commencent à être rapprochés devant l'infinitif, où Vaugelas trouve qu'ils ont « meilleure grâce » qu'après⁴. Saint Pierre Fourier en use généralement ainsi :

« un deuxième moyen à votre Révérence de *ne pas* se tant tourmenter par ses trop longs... travaux, serait de modérer le

2. Cf. *Rem.*, p. 460.

3. OUDIN ne l'accepte plus. Cf. *Br.* III, p. 660 (B).

4. Cf. *Rem.*, p. 409.

nombre de ses leçons » (VI, 111) — « [Nous devrions] *ne pas* prendre la peine de nous tourmenter » (0.28) — « affin de *ne point* faillir a exequuter ce qui est de vostre intention » (0.5).

Cependant, « point » est encore rejeté après l'infinitif quand celui-ci s'accompagne d'un complément d'objet direct⁵ :

« *ne recevoir point* de novices » (VI, 104) — « *ne faire point* de debtes » (0.25).

Si le complément d'objet est un pronom, « point » précède encore l'infinitif, mais le pronom complément continue à séparer les deux membres de la négation :

« Je vous supplie... *ne me point* envoyer de charestier » (0.16) — « Le P. Bedel doit demeurer au Pont et *ne se point* offrir d'aller à Toul » (VI, 414) — « Je vous supplie craindre les dettes... et *n'en point* faire de nouvelles » (I, 124).

Le pronom s'intercale de même entre « ne... pas » et « ne... plus » :

« qu'il lui plaise... *ne nous pas* traiter selon nos démérites » (VI, 411) — « nous commençons déjà à *ne nous en plus* souvenir » (IV, 4).

II. — DISJONCTION DES TERMES ÉTROITEMENT UNIS PAR LE SENS.

L'ADJECTIF EST ÉLOIGNÉ DU NOM.

L'adjectif, chez saint Pierre Fourier, n'est pas si fortement rattaché au nom qu'il ne puisse s'en trouver disjoint selon l'ordre de succession des idées :

« demandez s'il y a quelque *défense* à Saint-Mihiel *semblable* pour ceux de Rouvroy et autres villages voisins » (I, 216) — « je vous l'envoie pour recognoistre s'il y a point *quelque chose* là dedans *contraindre* a vos intentions » (0.62).

LE NOM EST ÉLOIGNÉ DE SON COMPLÉMENT DÉTERMINATIF.

Très facilement, saint Pierre Fourier sépare le nom de son complément déterminatif, soit par le verbe :

« j'entends que *le nombre* s'augmente chez vous *des servan-*

5. Sur la différence de construction entre *pas* et *point*, v. plus haut, p. 323.

tes de Dieu » (II, 72) — « *la resolution finale se prend ou de guerre ou d'accord* » (0.61),

soit par un complément indirect :

« [ils] ont montré *l'exemple* a leur fille *de me faire du bien* » (0.61) — « [ceci] a ouvert *le chemin* aux Saints Gregoires Nazianzenes, aux Sts. Basiles, aux Sts. Bernards, *de parler et d'ecrire* tout ainsy que cest Apostre » (0.39),

soit par un complément circonstanciel :

« J'ay donné au R. Pere P... *la charge*, durant le temps de mon absence, *de vous visiter* » (0.60).

Bien entendu, une proposition relative peut aussi s'interposer entre les deux termes :

« *La promesse* que j'ai faite en mes réponses *d'obéir* en toute humilité » (IV, 387).

LA PRÉPOSITION EST ÉLOIGNÉE DE SON COMPLÈMENT.

C'est presque toujours l'adverbe qui opère cette disjonction :

« un homme... qui se prepare *pour* demain *partir* » (0.28) — « pour vous-mesmes... et *pour* aussy *toutes nos bonnes Sœurs* » (0.48) — « *pour* commodement *fournir* a tout ce qu'elles prétendent enseigner » (0.1).

Cependant tout un membre de phrase peut s'introduire entre la préposition et son complément :

« [les] évêques, aux pieds desquels je prétendais me jeter *pour* après, au nom d'elles toutes, *déclarer* [leurs intentions] » (IV, 32).

III. — DISJONCTION DES ÉLÉMENTS LOGIQUES DE LA PHRASE.

LE SUJET EST ÉLOIGNÉ DU VERBE.

Quand le sujet est un nom, saint Pierre Fourier n'hésite pas à l'éloigner fortement du verbe :

« *Le R. P. Recteur* du collège de ce lieu, homme de grand esprit, doctrine, expérience, humilité, ayant prins la patience, l'un de ces jours, d'entendre ce que je voulus lui proposer touchant l'union de vos monastères, nous *ouvrit* un chemin » (I, 298) — « comme elle a entendu que *Mr. de Sitie*, apres ses visites de

vostre monastere et de celui de nos Sœurs d'Espinal, a heu dict que... » (0.42).

Il en est quelquefois de même quand le sujet est un pronom relatif :

« Il me semble que ne sauriez trouver médecine... plus efficace que celle *qui* tout exprès vous a été composée par les doctes doigts de saint Paul » (I, 232) — « nous avons le concours de grandes aides *qui* par aventure malaisément *se rencontreront*... en une autre saison » (I, 262).

L'ATTRIBUT EST ÉLOIGNÉ DU VERBE.

Lorsque l'attribut est placé après le verbe, il peut en être plus ou moins distant :

« *il n'est* pas maintenant nécessaire que... » (I, 112) — « elle *est*, pour ce respect, inutile et tout affreuse » (I, 68).

On trouve même un cas assez curieux qui pose un problème sur le sens de l'adjectif « étranger » :

« la fille de la nourrisse de ceste Princesse, mariée a un certain Monsieur qui *est* presentement, ne pouvant vivre avec elle pour ses humeurs, *estranger*, et tient-on qu'il est mort » (0.40).

Il faut nécessairement entendre « *estranger* » au sens de : « qui est à l'étranger⁶.

L'attribut de l'objet est tantôt accolé au verbe :

« presque toutes les maisons... *se prêchent pauvres* et nécessaires » (I, 285),

tantôt il en est séparé par un adverbe :

« si vous... le *trouvez* ainsi bon » (I, 126) — « si long temps que les hommes doctes... le *jureront* ainsy convenable » (0.1).

Notons en outre l'éloignement du verbe *rendre* de son attribut. Le tour est condamné par Malherbe⁷ :

« nos Sœurs... ont encore sept ou huit places... a acheter, pour *rendre* le desseing de leur esperé monastere bien complet et parfait » (0.13).

6. Cet adjectif tirerait peut-être ce sens de l'ancien verbe « étranger quelqu'un », c'est-à-dire l'éloigner, dont saint P. Fourier se sert assez souvent (cf. H. D. T.).

7. Cf. D. M., p. 500 et Br. III, p. 674.

LE COMPLÉMENT D'OBJET EST ÉLOIGNÉ DU VERBE.

Quand le complément d'objet direct est un nom, le mouvement de la phrase peut le rejeter assez loin du verbe :

« affin aussy de *donner* ausdictes Religieuses et Filles et a leurs appartenants, et aux Bourgeois dudit Mirecourt, *consolation* » (0.5) — « vostre pulmonique, qui *aggrandira* et *anoblira* tousjours davantage, par la longueur de ceste maladie portée par elle... volontiers et joyeusement, *la triple corone* que Nostre Seigneur... luy prepare » (0.46).

Quand le complément d'objet direct est un pronom relatif, il suffit quelquefois qu'un simple adverbe s'introduise dans la phrase pour qu'il se trouve séparé de son verbe :

« voilà beaucoup de prières *que* maintenant *je vous demande* » (I, 382).

Le relatif, et surtout le relatif composé, se prête d'ailleurs particulièrement bien aux nécessités du style :

« il serait bienséant... que vous... vinssiez exprès la quérir avec congé exprès et par écrit de Mgr. de Châlons, *auquel*, après en avoir pris avis aux Révérends Pères, *convien-drait* exposer le tout » (I, 163).

IV. — MOTS DE LIAISON ÉLOIGNÉS DES TERMES QU'ILS INTRODUISENT.

LE RELATIF EST ÉLOIGNÉ DE SON ANTÉCÉDENT.

Cette sorte de disjonction restera classique, malgré les critiques de Malherbe⁸ :

« Je viens... de recevoir vos lettres...; tantôt je lirai aux *religieux* ce qui leur touche, *qui* en seront bien aises, ainsi que je présume » (II, 171) — « Je ne pourroie m'arrester plus d'un jour a Vitry... et *deux ou trois* tout au plus hault a Chaalons, *qui* ne suffiroient pas pour estancher la soif qui me tient d'apprendre... quel est le portement de vous toutes » (0.37).

LA CONJONCTION EST ÉLOIGNÉE DE LA PROPOSITION OBJET QU'ELLE INTRODUIT.

La phrase périodique peut entraîner d'assez fortes dislocations qu'il convient de noter :

8. Cf. BR, III, p. 514 et D. M., p. 401.

« ce n'est pas a dire *que*, si le defunct avoit faict ces apprests là pour des Religieux nouveaux qu'il esperoit d'introduire a Sainet Pierremont, et qui se debvoient prendre du Regiment de Luneville, la chose ne s'estant accomplie de son vivant, *ceulx dudict Luneville* et qui ne vont audict Sainet Pierremont *s'en puissent emparer* » (0.26).

PLACE DES TERMES DANS LA PHRASE

PLACE DU SUJET.

L'inversion du sujet est encore très fréquente chez saint Pierre Fourier. Laissons de côté la tournure archaïque dans laquelle le verbe est jeté en tête de la phrase comme :

« *Suppliant* en toute humilité les *Religieux* du Monastere de... » (0.31).

Ce n'est qu'une simple formule juridique. Mais saint Pierre Fourier fait habituellement l'inversion dans les cas suivants :

1° LA PROPOSITION COMMENCE PAR UN COMPLÉMENT INDIRECT OU CIRCONSTANCIEL :

L'inversion est tout à fait fréquente si le sujet est un nom :

« à tout ceci... *aide ou nuit* de beaucoup *la* trop petite ou trop longue *durée* de la charge d'un tel supérieur » (III, 475) — « De ceste ancienne pratique nous *est tesmoing* *St. Chrysostome* » (0.1) ;

« A ce moyen *seront arrêtées les larmes...* de la pauvre veuve » (IV, 280) — « pour le jour de la Purification prochaine... *y seront de braves filles* » (I, 179) — « le jour précédent *m'était venu trouver un messager* » (IV, 389).

Si le sujet est un pronom, l'inversion est beaucoup moins fréquente :

« à cette intention *écris-je* à Monseigneur de Châlons » (II, 128),

si ce n'est dans les incisives comme « ce dites-vous », « ce crois-je »... etc., qui sont autant de locutions toutes faites et qui ne représentent plus qu'une construction usée et non un emploi vivant⁹.

9. Voir p. 170.

2° LA PROPOSITION COMMENCE PAR UN ADVERBE OU UNE LOCUTION ADVERBIALE :

L'inversion est encore usuelle pour saint Pierre Fourier quand le sujet est un nom :

« Et mesme quand avec le temps ils entreroient a Saint Pierremont, *encor auroit l'heritier* juste subject de faire examiner le tout » (0.26) — « Si vous desirez qu'elles soient deux Religieuses... en fauldra escrire a nos Sœurs de Nancy pour veoir si elles l'approuvent, car *paravanture en seroit le nombre trop grand* » (0.42).

Quand le sujet est un pronom, saint Pierre Fourier fait l'inversion de façon plus habituelle encore, bien que le tour commence à vieillir et devienne une élégance de style :

« *encore suis-je* présentement... très occupé » (I, 123) — « Quand nous restituerions ses meubles... *tousjours sera-il* contrainct a la rigueur du compte » (0.26) — « En choisissant [cet homme]... on a approuvé tacitement sa fidelité, et *a peine* s'en *peult-on* desdire » (0.26) — « *tout aussy bien...* n'y *vouldriez-vous* toucher que la somme ne soit complete » (0.9) — « *si hardy fus-je* » (0.27) — « *si tresaise y estoie-je* » (0.63)... etc.

Nous avons vu plus haut que « bien », employé comme particule adversative, entraîne aussi l'inversion¹⁰.

Rappelons également le cas particulier de l'inversion amenée par « aussi » devant les auxiliaires « avoir » et « être », ainsi que devant « faire », substitut :

« Mgr. de Verdun est absent; *aussi l'est* M. de Mageron » (II, 242) — « l'aide desquels il a besoin par ces chemins là qui sont si dangereux. *Aussi en ont* besoin nos deux Pères qui vont à C... » (III, 533) — « La dévotion de cette bonne sœur nous y apportera quelques bénédictions particulières. *Aussi feront* vos prières » (I, 178).

L'inversion paraît, ici, fortement ancrée dans la langue. Elle contribue, comme on l'a vu ailleurs, à maintenir vivant l'auxiliaire dans ces diverses expressions¹¹.

3° LA PROPOSITION COMMENCE PAR LA CONJONCTION « ET » :

L'inversion, chez saint Pierre Fourier, se produit fréquemment

10. Voir p. 349.

11. Voir p. 242.

avec un sujet nominal. Il faut croire qu'en Lorraine ce n'est pas encore « écrire à la vieille mode¹² » :

« La maison florira de nouveau *et en seront tous les voisins saintement édifiés* » (VI, 518) — « cet homme qui est de connaissance la pourra conduire *et seront des frais épargnés* » (I, 106) — « Ce droit nous étant ôté, l'abus continuera *et seront ces offices...* donnés... à quelque... courtisan » (III, 618).

Avec un sujet pronominal, l'inversion ne se produit plus qu'avec le pronom neutre de la 3^e personne¹³ :

« dictes luy que pour ce qu'ils vous sont parents, vous n'osez les traicter aultrement, parce que ce seroit reproche pour vous, *et diroit-on* que pour ce respect vous ne marchez rondement avec eux » (0.3) — « [il] s'est absenté du Pont depuis quatre ou cinq semaines *et ne sait-on* où il peut être de présent » (I, 119) — « Il se plaindra de nous... *et luy defera-on* plustost qu'a nous » (0.26).

4° L'INVERSION EST ENCORE USUELLE DANS LES COMPARAISONS :

« plus souvent leur *parlent les religieuses...*, plus ferventes *sont-elles* » (I, 202) — « Plus de fiance *aura-il* en nous, plus de gré luy en *scaurons-nous* » (0.26) — « l'ouvrage... se termina... plus avantageusement que n'*avoit* auparavant *projetlé ledict Seigneur Abbé* » (0.32).

5° L'INVERSION SE RENCONTRE QUELQUEFOIS DANS UNE PHRASE NÉGATIVE :

« ils sont quatre religieux nouveaux... qui font le service là dedans, les anciens leur en ayants quitté la place apres plusieurs contestes et grandes difficultez. *Ne sais-je encor* s'ils y demeureront bien asseurez » (0.32).

Ajoutons enfin que DANS LES PHRASES IMPÉRATIVES, l'inversion ne persiste que dans le langage officiel des actes juridiques, où, par conséquent, elle n'appartient plus à la langue de saint Pierre Fourier, comme par exemple : « *Sachent tous* que très honorée Dame

12. Cf. *Rem.*, p. 342.

13. L'inversion entrerait-elle en voie de disparition vers 1638? Nous avons rencontré ce cas : « Outre ces quatre [malades] ordinaires qui ont admodié les infirmeries de la maison... il s'y en présente souvent des extraordinaires *et on craint* bien que dans quelque temps ces quatre amodiatrices auront grand nombre de compagnes » (VI, 298).

N... et Damoiselle Anne de la Ruelle..., sa fille,... ont déclaré » (I, 369).

PLACE DES COMPLÉMENTS.

Le complément d'objet direct peut se rencontrer devant le verbe en proposition coordonnée :

« je n'osai lui proposer cet avis, ni *autre chose* lui répondre de peur de mal parler » (IV, 77).

Quant au complément d'objet indirect, il peut être jeté en tête de la proposition pour lui donner une plus grande force d'expression :

« Si davanture il objecte..., *a cela* vous respondrez que... » (0.62).

Il peut aussi s'intercaler entre le verbe et le complément d'objet direct :

« J'informeray *de tout cela* nos Sœurs de Sainct Mihiel » (0.21).

C'est, semble-t-il, une question d'élégance, car après avoir écrit :

« on taschera de recognoistre... si c'est l'esprit de Dieu qui... conduit ceste fille *en cela* » (O. V., 38),

saint Pierre Fourier déplace les compléments en notant du chiffre 2 « *ceste fille* » et du chiffre 1 « *en cela* ».

PLACE DE L'ATTRIBUT.

L'attribut, chez saint Pierre Fourier, ne se rencontre placé devant le verbe que dans certaines locutions impersonnelles telles que « au jour que dit est », « si possible vous est »,... etc.

« Que celles qui devront entrer en ce nouveau lieu *au jour que dit est*... se trouvent [à Nancy]... au plus tard pour le dimanche » (I, 131) — « Ne le laissez mal content *si possible vous est* » (0.3) — « Sœur Gante les fera amener... à Mirecourt... le plus à leur aise *que possible sera* » (I, 180).

Mais saint Pierre Fourier écrit par contre :

« je vous recommande ce point tant qu'il *m'est possible* » (I, 284).

PLACE DE L'ADJECTIF ÉPITHÈTE.

Les grammairiens du ^{xvii}e siècle ont vainement débattu la question. En fait, à part quelques catégories d'adjectifs bien déterminés, tels que ceux qui désignent la couleur, qui, de temps immémorial, se placent après le nom, ou les quelques adjectifs traditionnels signalés par Vaugelas, qui, au contraire, « marchent tousjours devant ¹⁴ », l'adjectif épithète n'a jamais eu de place bien définie. Saint Pierre Fourier se conforme donc à l'usage quand il écrit :

« des *bonnes* ames » (0.32) — « des *mauvais* garçons » (0.13) — « de *mauvais* coups » (0.12) — « la *belle* lettre » (0.7) — « de *belles* arres » (0.35) — « la *vielle* ville » (0.32) — « des *vielles* gens » (VI, 12) — « de *fraiche* date » (II, 252) — « ces *franches* foires » (II, 289).

Notons aussi que l'adjectif « neuf » est, chez lui, toujours placé devant le nom :

« ce *nœuf* monastere » (0.12) — « votre *neuve* chapelle » (I, 121) — « je vous presente l'embonne santé dans *vostre nœuf* logis » (0.35) — « la ruellette tirante au *neuf* moulin » (IV, 365) — « je me réjouis bien de voir vos *neuves* murailles » (I, 273).

Il en est de même de l'adjectif « haut » également placé devant le nom :

« de *haut* jour » (II, 6) — « de *haute* lutte » (III, 315) — « les *hautes* louanges » (III, 404), si ce n'est dans le langage religieux, quand l'adjectif prend le sens de « solennel » :

« nous chantons... tous les jours de fête... messe *haute* » (III, 343) — « les vêpres *hautes* » (III, 291).

En dehors de ces cas particuliers, saint Pierre Fourier place l'adjectif indifféremment avant ou après le nom :

« faict-a-faict que lon commencera des *nouveaux* monasteres » (0.42) ou : « le defunct avoit faict ces apprests là pour des Religieux *nouveaux* » (0.26) ; « les prier à *jointes* mains » (II, 82) ou : « nous l'avons prié à mains *jointes* » (III, 326).

L'adjectif peut aussi être rejeté après le complément détermi-

14. Cf. *Rem.*, p. 182.

natif quand celui-ci est étroitement uni par le sens au nom qu'il détermine :

« a ceste feste de Sainet Epvre *prochaine* » (0.13).

Cependant la tendance générale, au xvii^e siècle, est de faire précéder l'adjectif. Cette tendance tient à l'instinct linguistique qui place le déterminant avant le déterminé. Elle se retrouve chez saint Pierre Fourier :

« chose qui se praticquoit en la *primitive* Eglise » (0.1) — « Si ces bons Peres sont de *contraire* opinion » (0.6) — « une *bonne* et *assurée* forme de gouvernement » (I, 285).

Mais l'usure de l'adjectif est beaucoup plus rapide quand il est dans cette position. C'est pourquoi saint Pierre Fourier rejette plus volontiers l'adjectif après le nom lorsqu'il veut le mettre en relief :

« pour l'établissement et succes *heureux* de cest œuvre de Dieu » (0.30).

Cette intention apparaît nettement dans certaines de ses corrections. Dans un brouillon de supplique notamment, il change : « elles recourent ... a vos *Illustrissimes* Seigneuries » en « vos Seigneuries *Illustrissimes* » (0.57). Ailleurs il barre : « le ressouvenir de la *commune* condition », pour « de la condition *commune* » (O. V., 3).

Signalons enfin le cas de deux adjectifs épithètes pour un même nom, soit qu'ils se trouvent accolés :

« leurs *vieux décrépités* grands pères » (II, 239),
soit qu'ils encadrent le nom :

« ses *pretieuses* mains *emperieres* » (0.45).

PLACE DU PRONOM.

Suivant l'usage du temps, saint Pierre Fourier place habituellement devant le verbe auxiliaire le PRONOM COMPLÉMENT D'UN INFINITIF :

« des gens de qualité qui *me* sont venus veoir » (0.28) — « [s'il] persiste a *le* vouloir accomplir » (0.2) — « si les siennes de Nancy *les* pouvoient ressembler » (0.13) — « [s'] ils *se* doibvent abandonner au desordre » (0.49) — « je *me* peux bien tromper » (0.50) — « on *m'*est venu dire » (0.53) « affin que cela *luy* puisse servir » (0.3).

Cependant la construction inverse, dont Monseigneur Coeffeteau a pris l'initiative¹⁵, apparaît çà et là au cours de la correspondance de saint Pierre Fourier. Le fait est d'un intérêt tout particulier puisqu'en 1660 elle sera définitivement adoptée par Corneille¹⁶. Cela permet de supposer que l'évolution commence à se faire sentir en Lorraine.

Dans le texte de Rogie, on rencontre la construction : *auxiliaire — complément — infinitif*, d'abord isolément entre 1623 et 1627, puis de façon plus fréquente à partir de cette date :

« Je veux *lui* demander permission d'aller à Matlaincourt » (1623; II, 65) — « si demain je dois aller *les* voir¹⁷ » (1627; III, 284) — « le fait est important et... ne doit *se* vider en un jour » (1629; IV, 31) — « le Saint-Esprit pourra *vous* inspirer quand il en sera temps (1629; IV, 44) — « un bourgeois de Poursas est venu *m'*apporter votre lettre » (1632; V, 61).

Les originaux semblent bien confirmer le texte de Rogie :

« M. Perard qui a prins la peine de venir *me* trouver » (1627, 0.37) — « [Elle] respondit a ceux qui vouloient *l'*empescher de terminer... [ses] pretieuses mains » (1631, 0.45) — « vous pourriez *vous* ... fasher » (1632, 0.48) — « Je ne veux pas vous *la* nommer » (1637, 0.59).

Enfin, en 1640, on trouve cette nouvelle tournure jusqu'à quatre fois dans le même original :

« s'il y a point quelque chose... dont il puisse *s'*offenser » — « il ne specifie pas qu'il vueille *nous* donner la somme » — « il faudroit *l'en* divertir » — « affin que je puisse *m'*acquitter de la messe et des communions procurées » (0.62).

QUAND DEUX PRONOMS COMPLÉMENTS SE SUIVENT, saint Pierre Fourier, plus en avance que Maupas, observe la remarque de Vau-

15. Selon VAUGELAS, Mgr. Coeffeteau trouvait en effet cette construction « plus nette et plus régulière » (*Rem.*, p. 377). Mais quant à lui, VAUGELAS trouve plus élégant de laisser le complément avant le verbe. L'ACADÉMIE n'y voit pas plus qu'une question d'oreille. Cf. *Comment.*, p. 648.

16. Cf. BR. III, pp. 679 et 680.

17. On peut voir par cet exemple que dans le cas où l'auxiliaire est lui-même un infinitif précédé d'un verbe principal, le pronom suit l'auxiliaire au lieu de le précéder. Cf. BR. III, p. 680, fin de la note 2 de la page 689.

gelas sur les pronoms « transposés¹⁸ ». Le pronom complément d'objet indirect de la 1^{re} ou de la 2^e personne précède *le*, *la* ou *les*, complément d'objet direct :

« paravanture trouveront-ils bien... les moyens de *vous le* rendre » (0.28) — « Je seroie bien aise que... *vostre* Reverence prist... la peine de *me le* repeter » (0.58).

AVEC UN IMPÉRATIF COORDONNÉ A UN AUTRE IMPÉRATIF, saint Pierre Fourier ignore l'usage tout à fait moderne d'un Balzac¹⁹. Il emploie régulièrement la tournure classique qui maintient le pronom complément devant le verbe :

« Ne communiquez cecy a personne... *et vous enquestez* si quelqu'un... va point a Saint Mihiel parmy ces festes » (0.10) — « acceptez l'offre *et en escrivez* un mot au R. P. Recteur » (0.29) — « Pensez un petit a cest ouvrage là... *et en conferez* par ensemble » (0.43) — « Si vous y rencontrez quelqu'un de ces dangers... retenez la lettre *et me le* mandez » (0.62).

Quant à « *y* », PRONOM OU ADVERBE, il est généralement placé devant « *en* » :

« Et bien quel mal? Je n'*y en* voids point » (0.30) — « dans la foule de mes plaintes j'*y en* trouve une toute spéciale que je fais... sur votre Révérence » (VI, 308) — « il y auroit moins d'inconvénient que vous retournassiez... a Chaalons, sans point faire de monastere a Vitry, que d'*y en* commencer un fondé comme cela » (0.30).

Tel est l'usage correct noté par Vaugelas²⁰.

Cependant, quand la phrase est interrogative, saint Pierre Fourier maintient « *en* » devant « *y* » :

« *En y* a-t-il pas un de nous... [qui] ait jeté une toute seule petite larmette... sur tant d'afflictions? » (VI, 171) — « *En y* a-t-il point qui [soit morte?] » (V, 379) — « n'*en y* eût-il qu'un demi-boisseau » (II, 278).

18. Cf. BR. III, 680 et *Rem.*, p. 33 : « il faut dire, *je vous le promets*, et non pas, *je le vous promets*, comme le disent tous les anciens escrivains, et plusieurs modernes encore. »

19. Cf. BR. III, p. 679, note 1.

20. « Il faut dire *il y en a* et jamais *il en y a*, comme l'on disoit anciennement » (*Rem.*, p. 94). MAUPAS et OUDIN sont unanimes à condamner : *en y*. Cf. BR. III, p. 682.

PLACE DE L'ADVERBE.

Chez saint Pierre Fourier, comme d'ailleurs chez ses contemporains, l'adverbe reste l'élément le plus mobile de la phrase. Tantôt en effet, il se place immédiatement devant le verbe²¹ :

« il y a bien affaire de *maintenant* rabattre quelque chose de ce que nous avons promis » (0.34) — « elle pourra *demain* sortir de chez vous » (I, 234) — Je ne pourroie m'arrêter plus d'un jour... qui ne seroit pas pour *seulement* dire bonjour » (037), et tantôt après :

« il faut ne s'en retirer *jamais* » (IV, 400) — « [des choses] qui m'empeschoient d'entendre *bien* ce qu'il me disoit » (0.18) - - « l'ordre de charité requerroit que lon les advertist *premierement* affin... [qu'] elles donnassent raison de ce qu'elles font » (0.44) — « tant de braves gens..., ont de l'esprit *assez* » (0.44).

Ici il précède le sujet :

« ce que *jamais* elles possederont a Sainct Nicolas » (0.2) — « ce qu'*aussy* vous demanderez a nos dictes Sœurs » (0.29) — « il suffiroit que *seulement* vous sceussiez le jour et l'heure » (0.39).

Là il s'intercale entre le pronom atone et le verbe :

« Qu'il luy plaise les *bien* inspirer » (0.46) — « qu'il luy plaise les *tousjours* retenir sous sa sauvegarde » (IV, 388) —, « [qu'il] les exhortast... a le *bien* pratiquer » (0.63).

Ailleurs il brise une expression dont les termes sont étroitement liés par le sens :

« certains beaux ouvrages desquels il n'est plus *maintenant* question » (0.63) — « deux Religieux qu'il fut *dernierement* véoir a Chaalons » (0.35).

Souvent enfin certains rejets sont intentionnels. Ils sont destinés à donner plus de vigueur à l'expression :

« grand nombre de filles se presentent a Nancy, point a *Saint* Nicolas *encor* » (0.13).

Signalons à ce sujet une correction de l'original de Vught dans laquelle saint Pierre Fourier supprime un banal : « La Mere

21. VAUGELAS désire que l'adverbe reste « proche du verbe » (*Rem.*, p. 461*) et OUDIN le préfère après le verbe. Cf. Br. III, p. 682. Cf. également Br. II, p. 483.

Supérieure... ne les devra *nullement* endurer » pour un énergique : « ne les endurera *nullement* » (O. V., 68).

Mais un tel fait dépasse déjà le domaine de la syntaxe normale. On verra dans un autre ouvrage sur le style de saint Pierre Fourier les transpositions que cet écrivain fait subir aux valeurs logiques de la phrase pour des raisons d'ordre purement affectif. Dans la syntaxe régulière, l'ordre des mots reste, en somme, chez lui, assez proche de ce qu'il était au xvi^e siècle, avec cependant des marques notables de la transformation qui va s'opérer.

CONCLUSION

De l'ensemble des faits étudiés au cours de ce travail, nous pouvons conclure que la langue de saint Pierre Fourier est, somme toute, une langue sensiblement archaïque, dans laquelle apparaissent néanmoins de surprenantes avances sur celle du temps.

Par son respect de l'usage et par ses principes orthographiques surtout, le « Père de Mattaincourt » semblerait perpétuer dans son pays la vieille tradition humaniste, bien qu'une graphie ancienne s'explique souvent, chez lui, par le maintien d'une prononciation archaïque. La morphologie de son parler le plus usuel abonde en formes vieilles, déjà disparues ou bien près de disparaître en France. Elle nous révèle ainsi, dans le duché de Lorraine, un usage encore très vivant de l'ancien article contracté « ès », et la persistance de formes verbales jadis employées par Montaigne ou Monseigneur Coeffeteau, comme « print » et « résoult ». On y rencontre d'anciens démonstratifs tels que « cette-ci » et « icelui », des indéfinis démodés comme « trèstous » et d'anciennes formes de superlatif comme « si très », « fin », « trop mieux ». Cette morphologie compte enfin bon nombre d'adverbes et de prépositions archaïques auxquels s'ajoutent des conjonctions comme « ains » et « jaçoit que », qui, à Paris, sont déjà tombées dans le style des gens de loi.

On ne saurait alléguer pourtant la vulgarité d'un écrivain tel que saint Pierre Fourier. Dans ses lettres écrites au courant de la plume, on ne peut relever, en effet, aucune de ces confusions familières, si fréquentes encore même en France, entre « il » et « y », entre « ses » et « ces », entre « qui » et « qu'il ». Si nous ne connaissions la personne intellectuelle de saint Pierre Fourier, une si soigneuse observation des formes suffirait à nous convaincre

que ses écrits ne sont pas ceux d'un simple curé de campagne. Mais nous avons vu quel était son constant souci de correction et l'importance qu'il attachait aux questions de langue.

La syntaxe, chez lui, n'est pas moins révélatrice d'archaïsme. Sans doute, des tours figés comme « c'est-il », « celui là que... », « ce suis-je », « si fait », ont-ils pu se maintenir assez tard, en France, dans le langage de la conversation. Il ne faut voir en eux que les derniers vestiges d'une syntaxe morte. Par contre, certains emplois qui atteignent plus profondément la vie de la langue, certaines constructions intéressant la charpente même de la phrase, sont les marques irréfutables d'une syntaxe retardataire. Tel est le maintien des anciens genres du nom, l'évolution à peine commencée de « quelque », l'emploi encore indistinct des adverbes et des prépositions : « dessus » et « au-dessus » ; « dessous » et « au-dessous »... etc., le maintien du sens adverbial de « tandis » et de « premier » ; telles sont aussi les constructions archaïques des relatifs, du participe présent, du système comparatif : « de tant... plus,... de tant... plus » ; tels sont enfin l'absence si fréquente du pronom sujet et l'inversion non moins fréquente du nom sujet. Tout cela nous prouve que le français des Lorrains les plus cultivés retarde, en partie, d'une génération sur le français de France.

Cependant, nous l'avons dit, il faut faire d'importantes réserves, car, sur certains points, la langue de saint Pierre Fourier devance celle de ses contemporains français. Elle présente même, parfois, des nouveautés auxquelles on s'attendrait peu.

L'emploi régulier de « qui » pour les personnes et de « quoi » pour les choses, tel que l'exige Vaugelas, la même différence d'emploi entre les pronoms interrogatifs « qui » et « quel », la distinction très nette du gérondif d'avec le participe présent et de l'adjectif verbal, sont déjà autant d'applications précoces de règles qui s'ébauchent dans le monde des grammairiens. Quant à l'emploi absolument constant de l's à la 1^{re} personne du singulier du présent de l'indicatif de tous les verbes autres que ceux de la 1^{re} conjugaison, il ne laisse pas de nous surprendre. Il représente, en effet, une avance de près de deux siècles sur l'époque de saint Pierre Fourier.

Nous éprouvons le même étonnement en ce qui concerne l'accord tout à fait moderne des adjectifs-outils « tout » et « même »,

pour lesquels saint Pierre Fourier laisse Vaugelas loin derrière lui. Le Père de Mattaincourt ne va-t-il pas non plus au-devant des besoins de la langue en faisant cette curieuse et intelligente distinction entre « escri » et « escript » ? Une si judicieuse discrimination du participe passé devenu simple particule composante d'une forme verbale, et du participe passé faisant fonction d'adjectif, ne pouvait être plus conforme au génie de la langue. Un certain nombre de distinctions semblables, si elles avaient pu se propager, auraient peut-être tenu en échec la règle de Marot et nous aurait évité le déraisonnable accord du participe passé employé avec l'auxiliaire « avoir ».

Ajoutons enfin que la syntaxe du verbe paraît plus en avance qu'en retard chez saint Pierre Fourier. Nous avons vu que l'attraction du passé était à peu près nulle dans les propositions subordonnées et que le subjonctif imparfait, dit « subjonctif du conditionnel », laissait déjà entrevoir des signes sensibles de défaillance.

Tel est le bilan de cet inventaire linguistique : fortes tendances archaïques et extraordinaires initiatives pour le XVII^e siècle. Ce bilan comporte en outre peu de traces de lotharingismes. Quelques rares formes dialectales comme les pronoms « nos » et « vos » ou l'interrogatif « qu'est-ci », un développement des formes surcomposées qui paraît bien répondre à un usage local, l'emploi particulier du verbe « vouloir » comme auxiliaire du futur ou comme forme d'atténuation et un minimum de vocables lorrains, c'est à peu près tout ce dont le « Père de Mattaincourt » est redevable à son terroir.

Quelle est, en outre, la part des apports personnels du saint ? Il est difficile de le dire. Les textes lorrains font encore défaut pour élucider la question. On peut supposer qu'une distinction comme celle de « du tout » et « pour tout » n'est peut-être qu'un usage tout personnel. On reste plus perplexe sur le cas de « escri » et « escript ». Quoi qu'il en soit, la langue de saint Pierre Fourier nous permet de nous faire une idée assez exacte sur l'état du français parlé en Lorraine entre 1600 et 1640. Ce n'est pas son seul intérêt. Nous avons vu les abondants renseignements qu'elle nous a fournis sur l'évolution de la langue pendant cette première partie du grand siècle. La simplification progressive de l'orthogra-

phe, l'envahissement de la conjonction « que » dans les systèmes comparatifs, le changement de place du pronom complément d'un infinitif accompagné d'un auxiliaire, sont des signes notables de la transformation qui s'opère et qui va marquer le passage définitif du moyen-français au français-moderne.

A ce point de vue, la langue de saint Pierre Fourier éclaire de façon intéressante des emplois, normaux, sans doute, à l'époque, mais aujourd'hui disparus, et qui nous font mieux saisir le mouvement vital de la langue. La détermination telle que la conçoit encore saint Pierre Fourier nous renseigne sur les fines nuances que le français a progressivement tirées de ses articles et de sa préposition « de ». Elle nous découvre en « lequel », non plus un de ces pronoms désuets dont se servent les notaires, mais un relatif d'insistance, riche encore de sa double valeur démonstrative et conjonctive. Elle nous montre une conjugaison non appauvrie de ses différents passés et possédant un subjonctif assez vivant pour maintenir l'indépendance du mode par rapport à la conjonction. La non-reprise des outils de la phrase elle-même, nous renseigne sur la valeur d'insistance que gardent ces divers éléments et par suite souligne la portée des « Remarques » de Vaugelas à ce sujet.

Les écrits de saint Pierre Fourier élargissent ainsi notre champ d'observation sur l'histoire de la langue en nous ouvrant un jour sur l'étape qu'elle a franchie en Lorraine pendant une période de près d'un demi-siècle. A ce titre, et à bien d'autres, ils méritaient une attention particulière. Ils fourniront encore, nous n'en doutons pas, une matière abondante à d'autres travaux. Souhaitons, en terminant, que ceux-ci ne tardent pas à être entrepris et qu'ils soient nombreux. Le saint de la Lorraine se survivra ainsi dans sa généreuse devise « nemini obesse, omnibus prodesse ».

APPENDICE

LETTRE DE SAINT PIERRE FOURIER AUX RELIGIEUSES DE MIRECOURT

Mes bonnes et bien-aimées Sœurs en Notre-Seigneur,

Vous êtes moult fines et moult malicieuses ès affaires de Dieu. J'ai depuis hier feuilleté et refeuilleté tous les cahiers de mes malices, et si n'ai su y rien recouvrer de semblable à ce qu'avez si promptement trouvé dans le trésor des vôtres.

Me semble qu'il ne se saurait rien imaginer de plus doux et de plus efficace et de plus spécieux pour empêcher que ce personnage-là ne vienne à se mécontenter ou plaindre du renvoi de notre messager. Vos raisons sont très bien conçues et mises en bonne forme. Il y a quelques petites fautes en l'orthographe, mais cela n'est rien pour des lettres de filles, et vaut mieux par aventure qu'elles en aient ainsi que d'être trop exactes en cela, de peur que l'on ne pense que de telles écritures ne sont pas de leur crû et que ce ne sont elles-mêmes qui parlent, mais que ce sont des compliments d'autrui qu'elles ont empruntés. Des fruits que l'on estimera nés dans votre jardin, quoique demi-crottés de quelque peu de terre en quatre ou cinq endroits, voire même en trente-huit ainsi que votre lettre, au calcul que j'en ai fait et marqué sur sa marge, seront bien plus agréables à ceux à qui vous les présentez, que non pas des plus nets et mieux lavés qu'ils jugeraient être cueillis et dérochés ou empruntés en un autre jardin. Néanmoins je n'ai pas laissé d'y faire mes remarques, qu'il vous sera loisible de laisser ou de suivre...

A Mattaincourt, ce 26^e de Novembre 1631

Votre frère et serviteur en Dieu.

(*Lettres*, t. IV, p. 372.)

MINUTE D'UNE SUPPLIQUE POUR LES SŒURS DE MIRECOURT

Juillet 1622.

Plaise à *Monseigneur* l'Illustrissime et Révérendissime Evêque et Comte de Toul, Prince du *Saint Empire Romain*, à l'humble supplication des Religieuses de la Congrégation Notre-Dame, du monastère de Mirecourt, d'examiner ou faire examiner Sœur Elisabeth Rod..., appelée en Religion Sœur Augustine, présentement novice au dit monastère, laquelle ayant bientôt achevé son année de probation, désire y faire sa profession environ le 16^e d'Août prochain, et les Suppliantes continueront à prier Dieu pour la santé et prospérité de mon dit Seigneur.

NOTES MARGINALES DE SAINT PIERRE FOURIER

A — Si on veut, au lieu de ces mots: *examiner ou faire examiner*, se pourront mettre ceux-ci : *députer quelque personnage ecclésiastique pour examiner*. Si on désire quelqu'un de particulier, on mettra ainsi : *députer le Sieur vénérable Curé du dit Mirecourt*.

Faut prendre garde à l'orthographe.

A — Mettre des grosses lettres au commencement des mots où il y en a ci-dessus, et non ès autres mots.

A — Plier le papier, tant avant l'écriture qu'après, en même façon que cestuy-ci est plié.

A — Prendre une belle feuille entière de papier bien net et de grandeur compétente.

A — Bien écrire et n'omettre les distinctions ainsi qu'elles sont ci-dessus.

(Lettres, t. I, p. 430.)

LETTRE DES RELIGIEUSES DE MIRECOURT A MONSIEUR MIDOT,
VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ÉVÊCHÉ DE TOUL,
CORRIGÉE PAR SAINT PIERRE FOURIER

*Février 1632.**Monsieur*

L'on nous imputerait avec raison la note d'ingratitude si nous mettions en oubly l'honneur que V^{re} dignité nous fist dernière-

ment quand elle prist^C la peine de nous écrire en l'absence de Mr. de^D Scythie, que nous pensions être à Toul : nos^E nos^F tenons extrêmement obligées qu'avez prist^G la peine d'ouvrir nos lettres, et sur-^Hobligées d'y avoir répondu, espérant que v^{re} dignité nous fera avoir, en forme, de Monseigr. son octroy, nous l'en supplions en^J toute humilité, appuyées sur les témoignages que des longtemps elle nous a donnez^L de son affection et à toute n^{re} Congrégation. Si en cette permission, que nous espérons obtenir par v^{re} entremise^N, il y avait quelque chose qui donne plain pouvoir pour tousjours à n^{re} chapellain, d'administrer, tant à nos domestiques que pensionnaires, les sacrements de Pénitence, Eucaristie, Extrême-Onction et^O Sépulture^P, c^{oe} n^{re} curé, et le toust, puisqu'elles sont nos domestiques et qu'elles ne peuvent sortir, sans intérêt des drois^Q que nous autres cloturières devons conserver ce nous serait un avantage et un très-grand contentement, faveur que nous tiendrons de v^{re} charité, qui ne refusera, s'il lui plaît, cette petite pièce qu'eussions volontiers employée à achepter du beur pour le quaresme, si cet h^{oe} s'en eût peu charger. Pardonnez, au nom de Dieu, Monsieur, la trop grande liberté de celles qui sont

vos très-humbles, très-obligées et inutiles servantes
les R^{ses} de la Cong.

NOTES MARGINALES DE SAINT PIERRE FOURIER

A — Je ne sais si cette phrase est si bonne : *imputer la note d'ingratitude...* Serait-ce point mieux d'y en mettre quelque autre, comme par exemple : *Nous devrions être estimées extrêmement ingrattitudes* (sic),

ou bien : on pourrait avec raison nous estimer extrêmement ingrates, si nous mettions en oubli et ne faisons notre devoir de remercier avec toute sorte d'humilité, l'honneur que votre... etc.

B — [a] fait, ce me semble.

C — prit ou print.

D — Monseigneur, tout au long.

E — Ce ne sera pas mal fait de mettre ces deux mots : pour lors, après estre.

F — Faut un gros point en lieu de ces deux points et puis une grosse N, et écrire ces deux : *Nous nous*, tout au long.

G — prins.

H — Ce sera bien fait de faire un gros point après : *respondu*, et puis dire ainsi : *Ceste faveur nous fait espérer*.

J — Semble qu'après ce mot : *octroy*, faut un gros point et puis une grosse N.

K — Un trait sur *dés*.

L — *donné*, sans z.

M — Je crois que ce mot : *infailliblement* ne viendrait pas mal en ce lieu, après : *espérons*.

N — Je crains que ce terme : *entremise* et *entremetteur* ne soit un peu trop bas pour un personnage de ceste qualité, advisez un peu et voyez si ce serait point mieux d'y substituer ce mot : *moyen*, ou quelque autre semblable.

Tout en écrivant ceci, je me suis avisé que l'on pourrait commodément descouldre quelques mots de ces pièces et les retailler d'une façon qui par aventure serait un peu plus propre, en ostant de sa place toute cette période qui se commence en la ligne 8 et se finit en la 11e. *Nous l'en supplions... etc.*, en mettant immédiatement après ce mot : *octroy*, ceux-ci qui sont en la 13e : *qui donne plein pouvoir... etc.* jusques à ce mot : *conserver*, qui est en la ligne 19e, mais en lieu de *donne* (1), faudra mettre, *donnera*, et *plein* par un *e* et non pas par un *a*.

O — *Eucharistie* avec (ou veut) un *h*.

P — Faut mettre ici *la*, car autrement il semblerait que la sépulture fût un sacrement.

Q — *Droits*.

R — *Closturières*.

IR — Faudrait ici rattacher cette période que vous avez tantôt retranchée en la ligne 8 : *nous espérons infailliblement d'obtenir, par votre moyen, Monsieur, et en toute humilité supplions, au nom de Dieu, votre dignité qu'il lui plaise s'y employer, pour celles qui ont ainsi recours à elle, appuyées sur le tesmoignage... puis après ce mot* (une petite ligne se trouve retranchée de l'original).

(Lettres, t. V, pp. 9 et 10.)

1. ROGIE écrit *donner*.

TABLE DES ORIGINAUX

La mention *Lettres* renvoie au recueil du P. Rogie. Les cotes alphabétiques indiquent les différentes archives où sont conservés ces originaux. Voyez là-dessus, 1^{re} partie, ch. II, p. 61.

- 1 ... 1604. (B. N.)
Supplique au cardinal de Lorraine
(publiée dans les « *Etudes* » du 20 avril 1899)
- 2 24 juillet 1606 (A.)
Au maire de Saint-Nicolas *Lettres*, I, 13.
- 3 19 octobre 1607 (W.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, I, 36.
- 4 30 octobre 1618 (MO.)
Aux religieuses de Saint-Mihiel *Lettres*, I, 169.
- 5 Pénultième de février 1620 (U.)
Supplique à l'évêque de Toul. *Inédite*.
- 6 25 janvier 1621 (J.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, I, 326.
- 7 1^{er} février 1621 (U.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, I, 331.
- 8 31 mars 1621 (A.)
A Madame de Couvonge *Lettres*, I, 337.
- 9 15 mai 1621 (P. M.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, I, 358.
- 10 30 mai 1621 (A.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, I, 371.
- 11 ...[Mai 1621] (MO.)
Acte de fondation du Monastère de Dieuze.... *Lettres*, I, 369.
- 12 ...[Juillet 1621] (MO.)
Aux religieuses de Saint-Mihiel *Lettres*, I, 375.
- 13 11 septembre 1621 (C.)
Aux religieuses de Châlons *Lettres*, I, 388.
- 14 21 juillet 1622 (MO.)
Aux religieuses de Dieuze *Lettres*, I, 427.
- 15 24 avril 1623 (P. M.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, II, 23.

- 16 10 juin 1623 (A. R.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, II, 27.
- 17 ...[Juin 1623] (MO.)
Aux religieuses de Dieuze *Lettres*, II, 29.
- 18 17 septembre 1623 (M.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, II, 52.
- 19 19 mars 1624 (MO.)
Aux religieuses de Dieuze *Lettres*, II, 83.
- 20 20 mars 1624 (MO.)
A Madame de la Ruelle *Lettres*, II, 85.
- 21 3 mai 1624 (W.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, II, 89.
- 22 3 mai 1624 (OF.)
Aux religieuses de Nancy *Lettres*, II, 92.
- 23 21 mai 1624 (MO.)
A Mademoiselle de la Ruelle *Lettres*, II, 88.
- 24 25 juin 1624 (N.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, II, 119.
- 25 19 septembre 1624 (C.)
Aux religieuses de Vitry *Lettres*, II, 134.
- 26 7 octobre 1624 (M.)
Aux Chanoines réguliers de Lunéville *Lettres*, II, 138.
- 27 21 octobre 1624 (OF.)
Aux religieuses de Nancy *Lettres*, II, 143.
- 28 20 décembre 1624 (C.)
Aux religieuses de Saint-Mihiel *Lettres*, II, 157.
- 29 6 février 1625 (J.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, II, 166.
- 30 1^{er} mars 1625 (C.)
Aux religieuses de Vitry *Lettres*, II, 172.
- 31 24 août 1625 (M. M.)
Supplique à Monsieur de Mauléon. *Inédite*.
- 32 13 octobre 1625 (A.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, II, 253.
- 33 29 novembre 1625 (C.)
Aux religieuses de Vitry *Lettres*, II, 280.
- 34 10 juin 1626 (W.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas. *Inédite*.
- 35 20 août 1626 (C.)
Aux religieuses de Vitry *Lettres*, II, 376.
- 36 25 février 1627 (A.)
Aux religieuses de Saint-Mihiel *Lettres*, III, 8.
- 37 7 mars 1627 (C.)
Aux religieuses de Vitry *Lettres*, III, 10.

- 38 11 novembre 1627 (M. M.)
Supplique à Monseigneur de Gournay *Lettres*, III, 277.
- 39 [Fin janvier 1628] (C.)
A Madame Romain *Lettres*, III, 377.
- 40 2 août 1628 (R.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, III, 587.
- 41 18 mai 1629 (F.)
A Monsieur de Germainvillers
(publiée dans le « *Bulletin de saint Pierre Fourier* » de mai 1900)
- 42 ...[Septembre 1629] (C.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, IV, 22.
- 43 7 mai 1630 (W.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, IV, 96.
- 44 8 juillet 1631 (W.)
A Jacques Fourier. *Inédite*.
(Un fragment seulement se trouve dans le recueil de ROGIE, p. 8 du supplément.)
- 45 31 octobre 1631 (C.)
A Messieurs le Mayor et Contrerolleur et Frichelet, à Mirecourt *Lettres*, IV, 358.
- 46 16 décembre 1631 (W.)
Aux religieuses de Longwy *Lettres*, IV, 385.
- 47 4 février 1632 (V.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, V, 7.
- 48 8 mai 1632 (W.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, V, 52.
- 49 ...[Mai 1632] (W.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, V, 54.
- 50 26 juin 1632 (N.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, V, 67.
- 51 26 juin 1632 (C.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, V, 67.
- 52 18 février 1633 (A.)
Aux religieuses de Mirecourt, Epinal et Châtel. *Lettres*, V, 234.
- 53 19 juin 1634 (P. M.)
Aux religieuses de Longwy *Lettres*, V, 315.
- 54 15 novembre 1634 (A.)
Aux religieuses de Sainte-Menehoulde *Lettres*, V, 393.
- 55 15 mars 1635 (P. M.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, V, 455.
- 56 Mi-novembre 1635] (W.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, V, 498.

- 57 ...[*Mai 1636*] (F.)
A l'archevêque de Besançon
(publiée dans le « *Bulletin de saint Pierre Fourier* » de juin 1900)
- 58 29 octobre 1636 (C.)
Au R. P. Hanus, chanoine régulier *Lettres*, VI, 95.
- 59 19 octobre 1637 (P. M.)
Aux religieuses de Mirecourt *Lettres*, VI, 210.
- 60 3 octobre 1638 (J.)
Aux Chanoines réguliers de la congrégation de Notre-Sauveur.
Lettres, VI, 337.
- 60 bis 1^{er} juillet 1639 (A.)
Au R. P. Jean Etienne, chanoine régulier *Lettres*, VI, 423.
- 61 29 septembre 1639 (U.)
A Monsieur le curé d'Hadol *Lettres*, VI, 515.
- 62 10 janvier 1640 (H.)
Aux religieuses de Saint-Nicolas *Lettres*, VI, 535.
- 63 28 août 1640 (MO.)
Au R. P. Jean Etienne, chanoine régulier *Lettres*, VI, 628.
- 64 28 août 1640 (A.)
Court billet au R. P. Jean Etienne, chanoine régulier. *Inédit.*

SOMMAIRE CHRONOLOGIQUE DU RECUEIL DE ROGIE

TOME I — Pages 1 à 2 (inclusivement)	1598
3 - 10.	1605
10 - 26.	1606
26 - 32.	1607
32 - 37.	1608
37 - 46.	1609
46 - 47.	1610
47 - 56.	1611
57 - 84.	1612
85 - 102.	1613
103 - 111.	1614
112 - 117.	1615
117 - 123.	1616
123 - 134.	1617
134 - 176.	1618
177 - 244.	1619
244 - 323.	1620
324 - 394.	1621
395 - 465.	1622
TOME II — Pp. 1 à 68 (inclusivement)	1623
69 - 162.	1624
163 - 292.	1625
293 - 408.	1626
TOME III — Pp. 1 à 356 (inclusivement)	1627
357 - 691.	1628
TOME IV — Pp. 1 à 56 (inclusivement)	1629
57 - 210.	1630
211 - 402.	1631
TOME V — Pp. 1 à 114 (inclusivement)	1632
115 - 235.	1633
236 - 428.	1634
429 - 517.	1635
TOME VI — Pp. 1 à 96 (inclusivement)	1636
97 - 230.	1637
231 - 356.	1638
357 - 534.	1639
535 - 668.	1640

BIBLIOGRAPHIE

(B. N., signifie : Bibliothèque Nationale, S. G., bibliothèque Sainte-Geneviève.)

Pour les œuvres de saint Pierre Fourier, nous renvoyons au ch. II de la 1^{re} partie, pp. 53 et 59.

OUVRAGES CONCERNANT SAINT P. FOURIER

MANUSCRITS

HANGEST (Le P. A. d'). — *Catalogue des œuvres spirituelles, constitutions, règlements, sermons, traités de piété et lettres du Bienheureux P. Fourier* (1734).

Ms. 1060 (371) de la bibliothèque de Nancy, 53 feuillets.

— *Histoire générale du Bienheureux P. Fourier* (datée de 1754 à 1764).

Mss. 509-515 (366 et 367) de Nancy, 102 feuillets et 277, 294, 324, 324, 346, 308 p.

Le 1^{er} volume ne contient que des écrits préliminaires et, notamment, des « Observations critiques sur les historiens du B. P. Fourier ». L'*Histoire générale* proprement dite commence au 2^e volume et comporte deux parties en 15 et 9 livres. La 1^{re} donne l'histoire du Bienheureux de 1564 à 1641. La 2^e donne celle de ses congrégations. Elle devrait aller de 1641 à 1732, ainsi que l'indique le sommaire, mais les livres I, II, III, VII, VIII et IX de cette partie manquent.

Les manuscrits qui suivent semblent bien être les premières rédactions de d'HANGEST en vue de son *Histoire générale* :

— *Recueil de plusieurs monuments historiques pour servir à l'histoire du Bienheureux P. Fourier, copiés d'après les originaux en 1734.*

Ms. 520 (372) de Nancy, 163 p.

— *Abrégé chronologique de la vie du B. P. Fourier, avec quelques remarques sur ce qui s'est passé dans ses deux Congrégations jusqu'à nos jours* (1742).

Ms. 508 (364) de Nancy, 323 p.

— *Abrégé chronologique de la vie du B. P. Fourier et de l'établissement de ses deux Congrégations, depuis 1564 jusqu'à nos jours* (1753).

Ms. 507 (365) de Nancy, 175 p. (Ce manuscrit diffère du précédent.)

— *Essai sur l'histoire et sur les écrits du B. P. Fourier* (1754 environ).

Ms. 506 (363) de Nancy, 13 et 281 p. (Ce manuscrit reproduit le ms. 507.)

— *Observations critiques sur tous les historiens du B. P. Fourier et en particulier sur l'histoire de la Congrégation de Notre-Dame par le P. Dorigny* (Mai 1754).

Ms. 516 (368) de Nancy, 165 p. (copie du ms. 509 de Nancy).

— *Observations critiques sur tous les historiens du B. P. Fourier* (xviii^e siècle).

Ms. 517 (368 bis) de Nancy, 97 feuillets (semblable au précédent).

PIART (Le P. J. B.). — *La vie du Bienheureux P. Fourier, curé de Mattaincourt*, (xviii^e siècle).

Ms. 521 (379) de Nancy, 334 feuillets.

— *Mémoires sur l'histoire du B. P. Fourier et sur ses deux Congrégations* (xviii^e siècle).

Mss. 503-505 (362) de Nancy, 172, 272, 259 p. (attribués au P. J. B.

PIART par l'abbé DEBLAYE, CHAPIA et ROGIE).

ANONYMES. — *Quelques remarques sur la vie et les miracles de notre R. Père Instituteur, le Bienheureux P. Fourier d'heureuse mémoire* (xviii^e siècle).

Ms. 518 (369) de Nancy, 78 feuillets.

(Un second manuscrit : 519 (369 bis) de Nancy, 54 feuillets, est la copie du précédent.

Copie d'une relation écrite par la Mere Alix Le Clerc, premiere Mere de la Congregation de Nostre Dame, suivie des Esclaircissements sur cette relation, par la Mère A. Milly, ainsi que de Remarques sur le commencement de la Congregation (1658).

Ms. 9 d'Evreux, 126 feuillets.

Ce manuscrit a été publié avec quelques coupures, sous le titre :

La vie de la Venerable Alix Le Clerc, fondatrice, premiere Mere et religieuse de l'Ordre de la Congregation de Notre-Dame, contenant la relation d'icelle écrite et signée de la mesme Mere par le commandement de ses Superieures, les Esclaircissements sur cette relation, avec les Remarques du commencement de la Congregation, tirées sur les écrits propres du R. P. Fondateur et quelques memoires des actions principales de ladite Mere, dediée a son Altesse par les Superieures et Religieuses du premier monastere de la Congregation a Nancy.

Nancy, A. CL. et CH. les Charlots, 1666, 1 vol. in-4°, rel. parchemin, 34 et 412 p.

ROGIE (Le P. J.). — *Documents sur le Bienheureux P. Fourier, recueillis par le P. Rogie* (xix^e siècle).

Ms. 1465 de Nancy (supplément du catalogue des manuscrits), 2 vol. in-4°.

— *Le Bienheureux P. Fourier. — Béatification. — Biographies* (xix^e siècle).

Ms. 1464 de Nancy (supplément du catalogue des manuscrits), 1 vol. in-4°.

ANONYME. — *Le triomphe des vertus du Bienheureux Pierre Fourier de Mattaincourt instituteur des Dames religieuses de la Congrégation de Nostre Dame. Tragédie représentée par les Ecolières du monastère de Nancy le 17 juin 1730.*

Ms. 2442 de la bibliothèque Sainte-Geneviève, 115 feuillets.

IMPRIMÉS

Acta beatificationis Beati Petri Forerii.

Romae, typis Camerae Apos. (xviii^e et xviii^e saec.), 18 pièces formant 879 p. et 22 pièces formant 656 p. en 2 vol. in-fol. rel. veau.

N^o 3396 de la bibliothèque de Nancy.

La Bibliothèque Nationale en possède également un exemplaire à la cote : H. 1299 et 1300.

BEDEL (Le P. J.). — *La vie du Reverend Pere Fourier, dit vulgairement le Pere de Mattaincourt, reformateur et general des Chanoines reguliers de la Congregation de Nostre Sauveur et instituteur des religieuses de Nostre Dame.*

1^{re} édition, 1645, Paris, Piquet, in-8°, X, 469 p. [B.N. : Ln²⁷ 7849].

« Seconde edition reveuë, corrigée et augmentée par l'auteur luy-mesme », 1656, Pont-à-Mousson, Guilleré, in-4°, VIII, 572 p.

3^e édition, 1666, Paris, Lambert, in-12, XIV, 466 p.

4^e édition, 1674, Toul, Laurent, 2 parties en 1 vol. in-8°.

(Ces deux dernières éditions ont été remaniées et abrégées par le P. ETIENNE.)

5^e édition, 1869, Mirecourt, Humbert, in-8°, VIII, 477 p. (reproduit l'édition de 1656).

PIART (Le B. J. B.). — *Vita beati Petri Forerii, Canonici regularis... Benedicto XIII dicata, a J. B. Piart.*

Romae, Hier. Mainard, 1730, 1 vol. in-8°, XII, 214 p. [bibl. de Nancy : 4021].

ANONYME. — *Conduite de la Providence dans l'établissement de la Congrégation de Notre-Dame.*

Toul, Vincent, 1732, 2 tomes en 1 vol. in-4°, 340 et 335 p. [B. N. : Ld¹²²].

(Le tome II contient les déclarations, d'authenticité relatives au manuscrit des Vraies Constitutions, pp. 83, 85 et 101.)

[FRIANT (Le P. P.)]. — *Vie ou éloge historique du Bienheureux P. Fourier, dit vulgairement le Père de Mattaincourt.*

Nancy, Leseure, 1746, 2 tomes en 1 vol. in-8°, VIII, 191 et 174 p. [bibl. de Nancy : 4014].

(Attribuée au P. FRIANT par d'HANGEST et CHAPIA.)

HANGEST (Le P. A. d'). — *L'esprit du B. P. Fourier, vulgairement appelé le Père de Mattaincourt, représenté dans un nouvel essai de l'histoire de sa vie et dans quelques recueils de ses lettres choisies.*

Tome I^{er} : *Nouvelle histoire de la vie du B. P. Fourier...*, Abrégé chronologique, contenant la suite de l'histoire du B. P. Fourier et de ses deux Congrégations depuis l'année 1641 jusqu'en 1757..., Recueil des principales lettres adressées au B. P. Fourier par les Princes et Princesses de la Maison de Lorraine et autres personnes de considération.

Lunéville, Messuy, 1757, 1 vol. in-16, VIII, 332, 92, 61 p. [B. N. : 8^e Ln²⁷ 59934]. Pour le tome II, voyez p. 54.)

CHAPIA (Le P. CH.). — *Histoire du Bienheureux P. Fourier, curé de Mattaincourt.*

Nancy, Vagner, 1850, 2 vol. in-8°, 439 et 355 p.

- BESANCENET (A. de). — *Le Bienheureux P. Fourier et la Lorraine*.
Paris, Muffat, 1864, in-16, 306 p.
- FLAVIGNY (Vicomtesse de). — *Le Bienheureux Pierre Fourier*.
Paris, Plon, 1873, in-8°, VII, 487 p.
- ROGIE (Le P. J.). — *Histoire du Bienheureux Pierre Fourier*.
Verdun, Laurent, 1887-1888, 3 vol. in-8°, XIX, 573, 602 et 591 p.
- CHÉROT (Le P. H.). — *Saint Pierre Fourier de Mattaincourt d'après sa correspondance*.
Lille, Desclée, 1897, in-8°, 149 p.
- VUILLEMIN (Le R. P. Dom J. B.). — *La vie de saint Pierre Fourier*.
Paris, V. Retaux, 1897, 1 vol. in-4°, 556 p., pièces justific. et table, 55 p.
- BONNARD (Mgr. Fourier). — *Au pays de saint Pierre Fourier. — Histoire du village de Mattaincourt en Lorraine*.
Paris, Picard, 1910, in-8°, XV, 238 p.
— *Saint Pierre Fourier*.
3^e édition revue et corrigée. Librairie Saint-Charles de Bruges, 1935, in-16, 206 p.
- RENAULT (J.). — *Les idées pédagogiques de saint P. Fourier*.
Paris, Le Thielleux, s.-d., in-16, 106 p.
- CORD'HOMME (M.). — *Un éducateur du XVI^e siècle, saint P. Fourier*.
Moulins, 1932, in-8°, 143 p.

REVUES

- Bulletin de canonisation de saint Pierre Fourier*. Hebdomadaire publié sous les auspices de S. G. Mgr. l'évêque de Saint-Dié.
Remiremont, une seule année : 1897, in-8°, 16 p. [B. N. : Ln²⁷ 46.926].
suivi par le :
— *Bulletin de saint Pierre Fourier*, mensuel.
Remiremont, années 1898 à 1902 inclusivement, in-8°, 16 p. [B. N. : Ln²⁷ 46986].
- La semaine religieuse du diocèse de Verdun*.
Verdun, in-8°, 16 p. [B. N. : 8° Lc¹¹ 1015 (6)].
- Mémoires de la société royale des Sciences, Lettres et Arts de Nancy*.
Nancy, années 1833 à 1851 inclusivement, in-8° [B. N. : Z²⁸ 483].
suivi par les :
— *Mémoires de l'Académie de Stanislas*.
Nancy, in-8° [B. N. : Z²⁸ 483].
- Etudes*, revue catholique d'intérêt général fondée par les Pères de la Compagnie de Jésus.
Paris, in-8°.

OUVRAGES CONCERNANT L'UNIVERSITÉ DE PONT-A-MOUSSON

- Diarium Universitatis Mussipontanae (1572-1764)*. Publié par GAVET.
Paris, Berger-Levrault, 1911, 1 vol. in-fol.

- ABRAM (Le P. N.). — *L'Université de Pont-à-Mousson. Histoire extraite des manuscrits du P. Nicolas Abram, publiée par le P. A. Carayon.*
Paris, L'Ecureux, 1870, in-8°, LVI, 552 p.
- CARAYON (Le P. A.). — *Documents inédits.*
Paris-Poitiers, 1863-1874, 28 vol. in-8°. (Le tome XXII concerne l'université de Pont-à-Mousson).
- CALMET (Dom). — *Bibliothèque lorraine ou histoire des hommes illustres qui ont fleuri en Lorraine.*
Nancy, Leseure, 1751, in-fol. XXVIII, 1047 p. et suppl. de 118 p. et 84 col.
- HYVER (CH.). — *Maïdonat et les commencements de l'université de Pont-à-Mousson (1572-1582).*
Nancy, Collin, 1873, in-8°, 62 p. et pièces justific. XXVIII p.
- FAVIER (J.). — *Mœurs et usages des étudiants de l'université de Pont-à-Mousson (1572-1768).*
Nancy, 1878, in-8°, 64 p.
— *Nouvelle étude sur l'université de Pont-à-Mousson. Comment on y devenait Maître ès-Arts.*
Nancy, 1880, in-8°, 68 p.
— *Note sur l'éducation d'un jeune cardinal de Lorraine à l'université de Pont-à-Mousson.*
Nancy, 1888, in-8°, 25 p.
- MARTIN (Le Chanoine E.). — *L'université de Pont-à-Mousson (1572-1768).*
Paris, Berger-Levrault, 1891, in-8°, XIX, 450 p.
- MONAL (Emile). — *Les maîtres apothicaires de Nancy au XVII^e siècle.*
Paris, Berger-Levrault, 1917, in-8°, VIII, 237 p.
- ROY (Hippolyte). — *La vie à la cour de Lorraine sous le duc Henri II (1608-1624). Tableau des mœurs au XVII^e siècle.*
Paris, Berger-Levrault, 1914, in-8°, 210 p.

SUR LE P. FRONTON DU DUC

- FRONTON DU DUC (Le P.). — *L'histoire tragique de la Pucelle d'Orléans par le P. Fronton du Duc, représentée à Pont-à-Mousson le 7 septembre 1580, devant Charles III, Duc de Lorraine, et publiée en 1581 par J. Barnet. Nouvelle édition par Durand de Lançon, bibliophile.*
Pont-à-Mousson, Toussaint, 1859, in-4°, pièces limin. et 106 p. [B. N. : Rés. Ye 469].
- NICERON (J.). — *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages.*
Paris, Briasson, 1727-1745, 42 vol. in-12. (Le tome XXXVIII donne la biographie du P. Fronton du Duc, pp. 103 à 139.)
- BAKER (A. de). — *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.*
Liège, Grandmont-Donders, 1853-1861, 7 vol. gr. in-8°. (Sur le P. Fronton du Duc, v. tome IV, pp. 188 à 196.)
- BEAUPRÉ (J. N.). — *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine (1500-1700).*
Nancy. Grimblot et V^e Raybois, 1856, 4 parties en 1 vol. in-8°, 32, 84, 116 et 64 p. (Sur le P. Fronton du Duc, II^e partie, pp. 25 à 59.)

HALDAT (de). — *Histoire tragique de Jeanne d'Arc, en cinq actes et en vers. Analyse par M. de Haldat. (Mémoires de la société royale des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, t. XIV, 1846, pp. 247 à 266.)*

DELAPORTE (Le P.). — *Une représentation à l'université de Pont-à-Mousson. (Etudes, t. LI, oct. 1890, pp. 225 à 244.)*

SUR LE P. RICHEOME

RICHEOME (Le P. L.). — *L'Académie d'honneur dressée par le Fils de Dieu au royaume de son Eglise sur l'humilité, selon les degrés d'icelle, opposée aux marches de l'orgueil, composée par le P. L. Richeome, Provincial de la Compagnie de Jesus.*

Lille, 1615, Imprimerie de la Rache, à la Bible d'or, 2 vol. in-16. (Exemplaire de la bibliothèque des RR. PP. Jésuites d'Enghien, Belgique, coté : A. 79.)

— *Lettre d'un Pere de la Compagnie de Jesus sur le point des Profez et coadjuteurs spirituels d'icelle proposé par Theophile Eugene ces mois passez, en son libelle fameux.*

Ormeville, F. de Veronne, 1615, in-8°, 71 p. [B. N. : Ld³⁹ 1158].

BAKER (A. de). — *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.*

Tome I^{er}, pp. 628 à 634, liste des œuvres du P. Richeome.

BRÉMOND (l'abbé H.). — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France, tome I^{er} : « L'humanisme dévot ».*

Paris, Bloud et Gay, 1926, in-8°, XIII, 541 p.

Pour les autres ouvrages concernant le P. RICHEOME, nous renvoyons à notre volume sur « *Le style de saint P. Fourier* ».

OUVRAGES CONCERNANT L'ÉTUDE DE LANGUE

DICTIONNAIRES

ESTIENNE (R.). — *Dictionnaire françois-latin corrigé et augmenté.*

Paris, 1549, in-fol., 675 p. [B. N. : X 592].

NIC. 1584. — NICOT (J.). — *Dictionnaire françois-latin... recueilli des observations de plusieurs hommes doctes, entre autres de M. Nicot.*

Paris, 1584, in-fol. [B. N. : X 595].

NIC. — IDEM. *Thresor de la langue françoise..*

Paris, 1606, in-fol. [B. N. : Rés. X 233].

COTGRAVE. — *A dictionary of the french and english tongues.*

London, 1611, in-fol. [B. N. : 4° X 243].

MONET (Le P.). — *Invantaire des deus langues françoise et latine assorti des plus utiles curiositez de l'un et de l'autre idiome.*

Lyon, V^e de C. Rigaud, 1635, in-fol., pièces limin. et 990 p. [B. N. : X 596].

— *Abregé du parallele des langues françoise et latine repporté au plus pres de leurs proprietiez.*

Lyon, L. Muguet, 1630, in-4°, pièces limin., 1046 et 422 p., et les

privilèges [B. N. : X 2553].

— *Table des langues françoise et latine dressée pour l'usage des basses écoles.*

Lyon, J. Pillehotte, J. Caffin et F. Pleignard, 1632, in-8°, pièces limin. et 1296 p. [B. N. : Rés. 2040].

UDIN (César). — *Thresor des deux langues françoise et espagnolle.*

3^e édition augmentée par Antoine Udin, Paris. A. de Somma-ville et A. Courbé, 1645, in-4° [B. N. : X 2698].

RICH. — RICHELET (P. de). — *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise..., etc.*

Genève, Widerhold, 1680, 2 parties en 1 vol. in-4° [B. N. : Rés. X 927].

FUR. — FURETIÈRE (A.). — *Dictionnaire universel.*

La Haye et Rotterdam, 1690, 3 vol. in-fol.

ACAD. — *Le Dictionnaire de l'Académie françoise.*

Paris, 1694, 2 vol. in-fol.

GOD. — GODEFROY (F.). — *Dictionnaire de l'ancienne langue françoise et de tous ses dialectes.*

Paris, 1881-1902, 10 vol. in-4° et suppl. 2 vol. in-4°.

LIT. — LITTRÉ, — *Dictionnaire de la langue françoise.*

Paris, 1889, 4 vol. gr. in-4° et suppl. Paris, 1910, 1 vol. gr. in-4°.

H. D. T. — HATZFELD, DARMESTETER et THOMAS. — *Dictionnaire général de la langue françoise du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours.*

Paris, 2 vol. in-4°.

HUG. — HUGUET. — *Dictionnaire de la langue françoise au XVI^e siècle.*

Paris, Champion, 1928-1935, 2 vol. in-4° (jusqu'à la lettre D).

BLOCH (O.) et WARTBURG (W. von). — *Dictionnaire étymologique de la langue françoise.*

Paris, Les Presses universitaires, 1932, 2 vol. in-8°.

GRAMMAIRES ET TRAITÉS ANCIENS

PALSGRAVE (J.). — *L'esclaircissement de la langue françoise composé par Jehan Palsgrave, angloys...*

Londres, 1530, in-fol., pièces limin. et 474 ff. [B. N. : Rés. in-X 17].

Cette édition est celle que nous avons consultée et à laquelle nous renvoyons, mais il en existe une plus moderne que nous indiquons :

— *L'esclaircissement de la langue françoise par Jehan Palsgrave, suivi de la grammaire de Giles du Guez... publiés par F. GÉNIN.*

Paris, Imprimerie Nationale, 1852, in-4°, III et 1136 p. [Collection des documents inédits sur l'histoire de France, 2^e série. Histoire des Lettres et des Sciences].

MEIGRET (L.). — *Traité touchant le commun usage de l'escriture françoise...*

Paris, J. Longis, 1542, in-4° sign. A.-G. [B. N. : Rés. X 910].

— *Le tretté de la grammere francoeze, nach der einzigen parizer Ausgabe (1550) neu herausgegeben von Wendelin Foerster.*

Heilbronn, Henninger, 1888, in-8°, XXX, 211 p. (Sammlung französischer Neudrucke VII). [B. N. 8° Z 1705].

RAMUS. — *Gramere de P. de la Ramée.*

Paris, A. Wechel, 1572, in-8°, épître dédic. et 211 p. [B. N. : 8° X 12667].

ESTIENNE (Robert). — *Les declinaisons des noms et verbes que doibvent sçavoir entierement par cueur les enfans ausquelz on veult bailler entrée a la langue latine.*

Paris, Impr. de R. Estienne, 1584, in-8° sign. A.-L. [B. N. : X 23722].

— *Traicté de la gramaire françoise.*

A Paris, par Rob. Estienne, Imprimeur du Roy, 1569, in-8°, 128 p. [B. N. : Rés. X 1921].

ESTIENNE (Henri). — *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec... duquel l'auteur est Henri Estienne.*

Paris, R. Estienne, 1569, in-8°, pièces limin. et 171 p. [B. N. : X 9732].

Cette édition est celle que nous avons consultée. Nous signalons celle de FEUGÈRE, Paris, Delalain, 1853, in-12, 224 p.

— *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé et autrement deguisé.*

Anvers, G. Niergue, 1583, in-12, pièces limin. et 622 p. [B. N. : 8° X 12084].

Cette édition est celle que nous avons consultée. Il en existe une plus récente faite à Paris, Lemerre, 1885, en 2 vol. in-8°.

— *La precellence du langage françois (1579)*, réimprimée avec des notes, une grammaire et un glossaire, par Ed. HUGUET.

Paris, Colin, 1896, in-8°, XXXIII, 435 p. et fac-similé.

LANOUE (Odet de). — *Le dictionnaire des rimes françoises selon l'ordre des lettres de l'alphabet, auquel deux traitez sont ajoutez : l'un des conjugaisons françoises, l'autre de l'orthographe françoise, plus un amas d'epithetes recueilli des œuvres de G. Salluste, Seigneur du Bartas, par O. de Lanoue.*

Cologne, M. Berjon, 1624, 2 parties en 1 vol. in-8°, préface, 424 et 52 p. [B. N. : Ye 25491].

DEIMIER (P.). — *L'Academie de l'art poetique, dediée à la Royne Marguerite.*

Paris, J. de Bordeaulx, 1610, in-8°, pièces limin. et 604 p. [B. N. : Ye 7203].

MAUPAS (Ch. de). — *Grammaire françoise contenant reigles tres certaines et addresses tres asseurées a la naïve connoissance et pur usage de nostre langue en faveur des estrangers qui en seront desirieux.*

Paris, A. Bacot, 1625, in-12, pièces limin. et 360 p. [B. N. : X 9802].

Cette édition, à laquelle nous renvoyons n'est pas la première. F. BRUNOT, *Hist. de la langue*, t. III, en signalait une de 1607 et une de 1618 que nous n'avons pu retrouver. La B. N. en possède encore une édition de 1632, à la cote : X 9803. Nous l'avons négligée à dessein, car d'après les indications de F. Brunot, elle serait due, comme celle de 1638, non à Charles de Maupas, mais à son fils.

MONET (Le P.). — *Ligatures des langues françoise et latine reciproquement apariées et proprement randuës les unes par les autres...*

Lyon-Paris, G. Pelé, 1629, in-12, pièces limin. et 265 p. [B. N. : X 14065].

OGIER (Le P.). — *Invantaire des particules françoises et esclaireissement de leurs divers usages.*

La Flèche, G. Griveau, 1637, in-12, 380 p. [B. N. : X 13363].

UDIN (Antoine).

— OUDIN, sans autre indication, renvoie à : *Grammaire françoise rapportée au langage du temps par A. Oudin.*

Paris, A. de Sommaville, 1640, in-8°, VIII et 320 p. [B. N. : X 9795].

F. BRUNOT, *Hist. de la langue*, t. III, indique une première édition de 1632. Nous n'avons pu la trouver.

— *Petit recueil de phrases adverbiales et autres locutions qui ont le moins de rapport entre les deux langues italienne et françoise.*

Paris, A. de Sommaville, 1646, in-12, 95 p. [B. N. : X 9709].

VAUG. ou Rem. — VAUGELAS (Cl. Favre de). — *Remarques sur la langue françoise (1647)*. Fac-similé de l'édition originale publié sous le patronage de la Société des textes français modernes, avec introduction de J. STREICHER.

Paris, Droz, 1934, in-8°, préface de Vaugelas, L et 623 p.

Pour les *Remarques inédites* et les *Remarques posthumes*, édition. CHASSANG, Versailles, 1880, 2 vol. in-8°.

Commentaires, ou simplement *Comment.* — *Commentaires sur les Remarques de Vaugelas...* publiés sous le patronage de la Société des textes français modernes, avec une introduction par J. STREICHER.

Paris, Droz, 1936, 2 vol. in-8° en LXXV et 1092 p.

LA MOTHE LE VAYER (Fr. de). — *Des nouvelles remarques sur la langue françoise*, dans : *Petits traitez en forme de lettres écrites à diverses personnes studieuses.*

Paris, A. Courbé, 1648, in-4°, pp. 674 à 761. [B. N. : Z 3310].

— *Des scrupules de grammaire*, dans : *Derniers petits traitez en forme de lettres écrites à diverses personnes studieuses.*

Paris, A. Courbé, 1660, in-8°, pp. 230 et suiv. [B. N. : Z 14393].

Nous renvoyons à ces deux ouvrages, mais on trouvera également les « Nouvelles remarques » au tome II des œuvres complètes, p. 628 à 657 : *Œuvres de François de La Mothe Le Vayer... publiées par F. de La Mothe Le Vayer, le fils.*

Paris, A. Courbé, 1654, 2 vol. in-fol. [B. N. : Z 774-775].

Les *Derniers petits traitez* n'y figurent pas.

DUPLEIX (Scipion). — *Liberté de la langue françoise dans sa pureté.*

Paris, Béchét, 1651, in-4°, pièces limin. 704 p. et table. [B. N. : X 2444].

FRÉMONT D'ABLANCOURT (N.). — *Dialogue des lettres de l'alphabet où l'usage et la grammaire parlent*, dans :

LUCIEN. — *De la traduction de N. Perrot Sr. d'Ablancourt*, seconde partie.

Paris, A. Courbé, 1654, in-4°, pp. 591 à 623. [B. N. : Z 3733].

[ARNAULD (A.) et LANCELOT (Cl.)]. — *Grammaire générale et raisonnée contenant les fondemens de l'art de parler expliqués d'une manière claire et naturelle...*

Paris, Le Petit, 1660, in-12, 147 p. et tables. [B. N. : X 9740].

MÉNAGE (Gilles). — *Les origines de la langue française.*

Paris, A. Courbé, 1650, in-4° pièces limin., XL, 845 p. et la table. [B. N. : X 2367].

MÉNAGE, ou *Observations*, sans autre indication, renvoyé à :

— *Observations de Monsieur Ménage sur la langue française.* 2^e éd., Paris, C. Barbin, 2 vol. in-12 :

Tome I, 1675, pièces limin., 609 p. tables et privilèges. [B. N. : X 13341].

Tome II, 1676, pièces limin., 502 p. et tables. [B. N. : X 13342].

Bien que nous citions généralement cette seconde édition, nous indiquons aussi la première à laquelle il nous est arrivé de renvoyer une fois :

Paris, C. Barbin, 1672, in-12, VIII-486 p. et table. [B. N. : 8° X 3494].

— *Requête présentée par les Dictionnaires à Messieurs de l'Académie pour la réformation de la langue française*, dans LIVET, *Histoire de l'Académie française*, tome I^{er}, pp. 477 à 488.

BOUHOURS (Le P. D.). — *Les entretiens d'Engène et d'Ariste.*

Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1671, in-4°, X, 445 p. et table. [B. N. : Z 3421].

— *Doutes sur la langue française proposés à Messieurs de l'Académie française par un gentilhomme de province.*

Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1674, in-12, VIII et 300 p. [B. N. : X 13329].

— *Remarques nouvelles sur la langue française.*

Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1675, in-12, XX et 558 p. [B. N. : X 13332].

— *Suite des Remarques nouvelles sur la langue française.*

Paris, G. et L. Josse, in-12, XLIV et 483 p. [B. N. : X 13336].

RICHELET (P. de). — *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs françois avec des notes par P. de Richelet.*

Lyon, Bailly, 1689, in-8°, pièces limin., 432 p. et la table. [B. N. : 8° Z 16064].

— *La connoissance des genres françois tirée de l'usage et des meilleurs auteurs de la langue par P. de Richelet.*

s. l., 1695, in-12, IV et 186 p. [B. N. : X 9825].

RENAUD (A.). — *Petit traité de la prononciation, de l'orthographe et des bonnes impressions*, dans : *La manière de parler la langue française suivant ses différents styles...*

Lyon, Rey, 1697, in-12, pp. 565 à 594. [B. N. : X 18728].

ANONYME. — *Le génie de la langue française, par le Sieur D***.*

Paris, Laurent d'Houry, 1698, 2 vol. in-12. [S. G. : X 718-719].

OUVRAGES MODERNES

ANGLADE. — *Notes sur l'emploi de l'article en français.*

Paris, Didier, 1930, in-16, 69 p.

BALLY (Ch.). — *Linguistique générale et linguistique française.*

Paris, Leroux, 1932, in-8° VIII et 410 p.

- *Le langage et la vie*. Nouvelle édition revue et augmentée.
Paris, Droz, 1935, in-8, 230 p.
- *Traité de stylistique française*.
Heidelberg, 1919-1921, 2 vol. in-8°, XVIII-331 p. et VII-264 p.
- *Les notions grammaticales d'absolu et de relatif* (Bibliothèque de psychologie contemporaine, Paris, Alcan, 1933, in-8°, pp. 341 à 354).
- BEAULIEUX (Ch.). — *Histoire de l'orthographe française*.
Paris, Champion, 1927, 2 vol. in-8° :
Tome I : *La formation de l'orthographe, des origines au milieu du XVI^e siècle*, VIII et 366 p.
Tome II : *Les accents et les signes auxiliaires*, IX et 134 p.
- BENOIST (A.). — *La syntaxe française entre Palsgrave et Vaugelas* (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres).
Paris, Thorin, 1877, in-4°, 231 p.
- BLINKENBERG (Andreas). — *L'ordre des mots en français moderne*.
Copenhague, Andr. Fred. Høst, in-8°. *
1^{re} partie, 1928, 248 p.
2^e partie, 1933, 241 p.
(Publications de l'Académie royale de Danemark, XVII, 1; XX, 1.)
- BOER (C. de). — *Essais de syntaxe française moderne*.
Paris, Champion, 1922, in-8°, 131 p.
- *Introduction à l'étude de la syntaxe française. Principes et applications*.
Paris, Droz, 1933, in-16, 204 p.
- *Essai sur la syntaxe moderne de la préposition en français et en italien*.
Paris, Champion, 1926, in-8°, 122 p.
- *Etudes de syntaxe française* (Revue de linguistique romane, t. III, 1927, pp. 283 à 312 : *Les temps surcomposés du français*; t. IV, 1928, pp. 290 à 310 : *L'idée de cas ou de rapports casuels dans les langues comme le français et le latin*).
— *L'évolution des formes de l'interrogation en français*. (Romania, 1926, pp. 27 et suiv.).
- BOURCIEZ (E.). — *Précis historique de Phonétique française*.
Paris, Klincksieck, 1937, in-16, XLVII et 333 p.
- BRÖNDAL. — *L'absence de préposition*. (Mélanges Bally, Paris, Droz, 1939.)
- BRUNEAU (Ch.). — *Grammaire pratique de la langue française à l'usage des honnêtes gens*.
Paris, Delagrave, 1938, in-16, 502 p.
- BRUN-LALOIRE (L.). — *L'imparfait de l'indicatif est-il un temps?* (Revue de philologie française, 1929, pp. 56 et suiv.).
- BRUNOT (F.). — *Histoire de la langue française des origines à 1900*.
Paris, Colin, 10 vol. gr. in-8°.
- BR. I. — Tome I^{er} : *De l'époque latine à la Renaissance*, 1933, 1 vol., XXXVIII et 599 p.
- BR. II. — Tome II : *Le seizième siècle*, 1922, 1 vol. XXXI, 512 p. et fac-similés.
- BR. III. — Tome III : *La formation de la langue classique*, 1930, 2 vol. en XXXIV. et 733 p.

- BR. IV. — Tome IV : *La langue classique*, 1924, 2 vol. en XXIX et 1215 p.
- BR. V. — Tome V : *Le français en France et hors de France au XVII^e siècle*, 1917, 1 vol., VII et 445 p.
- *La pensée et la langue*.
Paris, Masson, 1936, gr. in-8°, XXXVI et 982 p.
- D. M. — *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*. (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres.)
Paris, Masson, 1891, gr. in-8°, XXII, 605 p. et fac-similés.
- BRUNOT et BRUNEAU. — *Précis de grammaire historique*.
Paris, Masson, 1937, in-16, XLVII et 796 p.
- BUFFIN (J. M.). — *Remarques sur les moyens d'expression de la durée et du temps en français*. (Thèse pour le Doctorat présentée à l'université de Leyde.)
Paris, Presses universitaires, 1935, in-8°, 128 p.
- CAYROU (G.). — *Le français classique*.
Paris, Didier, 1923, in-16, XXVIII et 888 p.
- CLÉDAT (L.). — *Grammaire raisonnée de la langue française*.
Paris, Le Soudier, 1894, in-12, XVI et 236 p.
- *La place de l'adjectif en français*. (Revue de philologie française et de littérature, 1901, pp. 241 à 285.)
- COPPIN (J.). — *Etude sur la grammaire et le vocabulaire de Montaigne*. (Thèse complém. pour le Doctorat ès-Lettres.)
Lyon, Morel, 1925, in-8°, 112 p.
- DARMESTER (A.) et HATZFELD (A.). — *Le seizième siècle en France*.
Paris, Delagrave, 1934, in-16, 1 vol. en XIV, 301 et 384 p.
- DAUZAT (A.). — *Histoire de la langue française*.
Paris, Payot, 1930, in-8°, 588 p.
- *La vie du langage*.
Paris, Colin, 1922, in-16, 312 p.
- *La défense de la langue française*.
Paris, Colin, 1912, in-16, 311 p.
- *Où en sont les études de français?*
Paris, Bibliothèque du français moderne, 1935, in-8°, 344 p.
- *Tableau de la langue française, origines, évolution, structure actuelle*.
Paris, Payot, 1939, in-8°, 303 p. (Bibliothèque scientifique).
- DELACROIX (H.). — *Le langage et la pensée*.
Paris, Alcan, 1930, in-8°, VIII et 624 p. (Bibliothèque de Philosophie contemporaine.)
- ERINGA (S.). — *La proposition infinitive simple et subjective dans la prose française depuis Malherbe*.
Paris, Champion, 1924, in-8°, 255 p.
- FOUCHÉ (P.). — *Le verbe français, étude morphologique*.
Paris, Les Belles Lettres, 1931, in-8°, XVI et 441 p. (Publication de la faculté des Lettres de l'université de Strasbourg, fasc. 56.)
- FOULET (L.). — *Petite syntaxe de l'ancien français*.
Paris, Champion, 1930, in-16, XI et 393 p.
- *Comment ont évolué les formes de l'interrogation*. (Romania, 1921, pp. 243 à 249.)

- *L'ordre des mots et l'analyse de la phrase*. (Romania, 1923, pp. 118 à 127.)
- *L'accent tonique et l'ordre des mots. Formes faibles du pronom personnel après le verbe*. (Romania, 1924, pp. 54 à 93.)
- *Développement des formes surcomposées*. (Romania, 1925, pp. 257 et suiv. et pp. 410 et suiv.)
- *Influence de l'ancienne langue sur la langue moderne*. (Romania, 1926, pp. 147 à 157.)
- *Les difficultés du relatif en français moderne*. (Revue de philologie française, 1928, pp. 100 à 124 et pp. 161 à 181.)
- FRANÇOIS (A.). — *La grammaire du purisme et l'Académie française au XVII^e siècle*.
Paris, G. Bellais, 1905, in-8°, XV et 272 p.
- *Le dictionnaire de l'Académie et les diverses formules du purisme du XVII^e au XIX^e siècle*. (Archiv für das Studium der neueren Sprachen, 1912, pp. 143 et suiv.)
- GOUGENHEIM (G.). — *Etude sur les périphrases verbales de la langue française*. (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres.)
Paris, Les Belles Lettres, 1929, in-8°, XIV et 383 p.
- *Système grammatical de la langue française*.
Paris, D'Artrey, 1938, in-8°, 373 p.
- GRAMMONT (M.). — *Traité de Phonétique*.
Paris, Delagrave, 1933, in-8°, 492 p.
- GRÉVISSE (M.). — *Le bon usage. Cours de grammaire*.
Gembloux, Duculot, 1936, in-8°, 704 p.
- GUERLIN DE GUER (Ch.). — *Etude sur la langue et le style de saint François de Sales*. (Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation, publiée par la faculté des Lettres de Lille, 1934, pp. 13 à 36.)
- GUILLAUME (G.). — *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*.
Paris, Hachette, 1919, in-8°, 318 p.
- *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*.
Paris, Champion, 1929, in-8°, 135 p. (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, XXVII.)
- *Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe. Esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect*. (Journal de psychologie, 1933, pp. 355 à 372.)
- *Thèmes de présent et système des temps français*. (Journal de psychologie, 1937, pp. 161 à 178.)
- GUILLAUMIE (G.). — *J. L. Guez de Balzac et la prose française. Contribution à l'étude de la langue et du style pendant la première moitié du XVII^e siècle*. (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres.)
Paris, Picard, 1927, in-8°, 563 p.
- HAASE (A.). — *Syntaxe française du XVII^e siècle*. Traduite et remaniée par OBERT.
Paris, Delagrave, 1935, in-16, IX et 448 p.
- HUGUET (E.). — *Etude sur la syntaxe de Rabelais comparée à celle des prosateurs de 1450 à 1550*. (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres.)
Paris, Hachette, 1894, in-8°, VIII et 460 p.
- *Le langage figuré au XVI^e siècle*.
Paris, Hachette, 1933, in-16, 254 p.

- *L'évolution du sens des mots depuis le xvi^e siècle.*
Paris, Droz, 1934, in-16, 346 p.
- *Mots disparus ou vieillis depuis le xvi^e siècle.*
Paris, Droz, 1935, in-16, 336 p.
- KJELLMANN (H.). — *La construction de l'infinitif dépendant d'une locution impersonnelle en français, des origines au xv^e siècle.* (Thèse pour le Doctorat présentée à l'université d'Upsal.)
Upsal, impr. de Almqvist et Wiksell, 1913, in-8°, IV et 338 p.
- *La construction moderne de l'infinitif dit « sujet logique » en français. Etude de syntaxe historique.*
Upsal, Librairie académique, 1919, in-8°, 133 p.
- LE BIDOIS (G. et R.). — *Syntaxe du français moderne.*
Paris, Picard, 1935-1938, 2 vol. gr. in-8°, XVI, 546 p. et XI, 778 p.
- LIVET (Ch.). — *Histoire de l'Académie française par Pétisson et d'Olivet* publiée par Ch. LIVET.
Paris, Didier, 1858, 2 vol. in-8°.
- *La grammaire et les grammairiens au xvii^e siècle.*
Paris, Didier, 1859, in-8°, VIII et 536 p.
- LOMBARD (A.). — *Les membres de la proposition française. Essai d'un classement nouveau.*
Malmœ, Rohr, 1929, in-8°, 52 p.
- *Constructions nominales dans le français moderne. Etude syntaxique et stylistique.* (Thèse pour le Doctorat présentée à l'université d'Upsal.)
Upsal, 1930, in-8°, VIII et 298 p.
- LYER (S.). — *Syntaxe du gérondif et du participe présent dans les langues romanes.* (Thèse pour le Doctorat présentée à l'université de Prague.)
Paris, Droz, 1934, gr. in-8°, 395 p.
- MAROUZEAU (J.). — *La linguistique ou science du langage.*
Paris, Geuthner, 1921, in-8°, 189 p.
- *La place du verbe dans la phrase.* (Mélanges Desrousseaux,
Paris, 1937, pp. 301 à 309.)
- MEILLET (A.). — *Linguistique historique et linguistique générale.*
Tome I^{er}, Paris, Champion, 1926, in-4°, VIII et 457 p.
Tome II, Paris, Klincksieck, 1936, gr. in-8°, XIII et 255 p. (Collection de linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, VIII et XL.)
- MICHAUT (G.) et SCHRICKE (P.). — *Grammaire française.*
Paris, Hatier, 1934, in-16, 593 p.
- MICHEL (J. F.). — *Dictionnaire des expressions vicieuses... etc.*
Paris, Le Normant..., 1870, in-8°, 190 p., suppl. 15 p., avertissement, VIII p.
- MILLET (l'abbé A.). — *Les grammairiens et la phonétique ou l'enseignement des sons du français depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours.*
Paris, Monnier, 1933, in-16, 199 p.
- NYROP (Kr.). — *Grammaire historique de la langue française.*
Paris, Picard, 1930, 6 vol. in-8°.
- SANDBELD (Kr.). — *Syntaxe du français contemporain.*
Tome I^{er} : *Les pronoms*, Paris, Champion, 1928, in-8°, XII et 476 p.

- Tome II : *Les propositions subordonnées*, Paris, Droz, 1936, in-8°, XVI et 490 p.
- SAUSSURE (F. de). — *Cours de linguistique générale* (1916), publié par Ch. BALLY et A. SÉCHEHAYE.
Paris, Payot, 1931, in-8°, 331 p. (Bibliothèque scientifique.)
- SÉCHEHAYE (A.). — *Essai sur la structure logique de la phrase*.
Paris, Champion, 1926, in-8°, VIII et 238 p. (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, XX.)
— *Les règles de la grammaire et la vie du langage*. (Germanisch Romanische Monatsschrift, 1912, pp. 288 à 304 et pp. 341 à 351.)
— *La méthode constructive en syntaxe*. (Revue des langues romanes, 1916-1917, pp. 44 à 76.)
— *Les trois linguistiques Saussuriennes*. (Vox romanica, t. V, 1940, pp. 1 à 48.)
- SCHWAN-BEHRENS. — *Grammaire de l'ancien français*. Traduction française par Oscar Bloch.
Liepzig, O. R. Reisland, 1900, in-8°, VIII et 278 p.
- SERRUS (Charles). — *La langue. Le sens. La pensée*.
Paris, Presses Universitaires de France, 1941, in-12, 173 p. (Nouvelle encyclopédie pédagogique.)
- SNEYDERS DE VOGEL (K.). — *Syntaxe historique du français*. Deuxième édition revue, corrigée et augmentée.
Groningue, J.-B. Wolters, 1927, in-8°, VIII et 443 p. (Neophilologische bibliothek, publiée par le Neophilologus.)
- THUROT (Ch.). — *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle, d'après le témoignage des grammairiens*.
Paris, Impr. Nationale, 1881-1883, 2 vol. in-8°, CIV, 568 et 775 p. et index : XVIII et 75 p.
- TOBLER (Adolf). — *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*.
2^e éd., Liepzig, Hirzel, in-8°, t. I, 1902, XII-306 p.; t. II, 1906, VIII-289 p.; t. III, 1908, X-228 p.; t. IV, 1908, IV-142 p.; t. V, 1912, X-514 p.
— *Mélanges de grammaire française*, traduits par M. KUTTNER et L. SUDRE.
Paris, Picard, 1905, in-8°.
- URBAIN (Ch.). — *Nicolas Coeffeteau, dominicain, évêque de Marseille, un des fondateurs de la prose française (1574-1623)*. (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres.)
Paris, Thorin, 1894, in-8° 415 p.
- VAN DER MOLEN (W.). — *Le subjonctif. Sa valeur psychologique et son emploi dans la langue parlée*. (Thèse pour le Doctorat présentée à l'université d'Amsterdam.)
Zalt-Bommel, N. V. van de Garde, 1923, in-4°, IX et 148 p.
- VOIZARD. — *Etude sur la langue de Montaigne*. (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres.)
Paris, Librairie L. Cerf, 1885, in-8°, XX et 308 p.
- WAGNER (R. L.). — *Les phrases hypothétiques commençant par « si » dans la langue française, des origines à la fin du XVI^e siècle*. (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres.)
Paris, Droz, 1939, in-8°, 552 p.

- WARTBURG (W. von.). — *Evolution et structure de la langue française*.
2^e éd., Leipzig et Berlin, Teubner, 1934, in-8°, VIII et 290 p.
- WERENBECK (B. H. J.). — *Participe présent et gérondif*.
Nimègue-Utrecht, Dekker et van de Vegt, 1927, in-8°, 339 p.
- YVON (H.). — *L'imparfait de l'indicatif en français*.
Paris, Les Belles Lettres, 1926, in-8°, 50 p. (Études françaises fondées sur l'initiative de la Société des professeurs de français en Amérique, 9^e cahier.)

OUVRAGES CONCERNANT LES PATOIS LORRAINS

- ADAM (L.). — *Les patois lorrains*.
Paris, Maisonneuve, 1881, in-8°, LII, 460 p. et 1 carte h. t.
- BLOCH (O.). — *Lexique français-patois des Vosges méridionales*.
Paris, Champion, 1915, in-4°, 186 p.
— *Atlas linguistique des Vosges méridionales*.
Paris, Champion, 1917, in-4°, XXIV, et 33 p., et 810 cartes.
— *Les parlers des Vosges méridionales (Arrondissement de Remiremont). Etude de dialectologie*.
Paris, Champion, 1917, in-8°, 343 p.
— *La pénétration du français dans les Vosges méridionales*.
Paris, Champion, 1921, in-8°, 152 p. avec cartes.
- GILLIÉRON (J.) et EDMOND (E.). — *Atlas linguistique de la France*.
Paris, Champion, 1902-1907, 7 vol. gr. in-fol.
- JOUBE (L.). — *Coup d'œil sur les patois vosgiens*.
Epinal, 1864, in-12, 115 p.
- HAILLANT (N.). — *Essai sur un patois vosgien (Urimenil près Epinal)*.
Annales de la Société d'émulation des Vosges, 1885, 1886 et 1887.
- HINGRE (le chanoine). — *Vocabulaire complet du patois de la Bresse*.
Saint-Dié, Cuny, 1917, in-8°, 687 p. (Extrait du Bulletin de la Société philomatique vosgienne, 1902-1917.)
- LABOURASSE. — *Glossaire abrégé du patois de la Meuse*.
Arcis-sur-Aube, chez l'auteur, 1887, in-8°, V et 560 p.
- MATHIS. — *Lexique du patois de la Haute-Meurthe*.
Saint-Dié, Cuny, [1931], in-8°, XXI et 169 p.
- OBERLIN. — *Essai sur le patois lorrain des environs du Comté du Ban de la Roche, fief royal d'Alsace, par le Sr. Oberlin*.
Strasbourg, Jean-Fred. Stein, 1775, in-12, VIII et 288 p.
- [PETIN]. — *Dictionnaire Patois-Français à l'usage des écoles rurales et des habitants de la campagne par L. M. P., curé de St-N.*
Nancy, Thomas, 1842, in-12, XVIII et 318 p.
- RICHARD [des Vosges]. — *Extrait d'un glossaire des différents patois en usage dans le département des Vosges* (Mémoires de la Société des antiquaires de France, t. VI, 1824, pp. 117 à 136.)
- VARLET. — *Dictionnaire du patois meusien*. (Mémoires de la Société philomatique de Verdun, t. XIV, 1896, pp. 39 à 304.)
- WARTBURG (W. von). — *Bibliographie des dictionnaires patois*.
Paris, Droz, 1934, in-8°, 147 p. et cartes. (Société de publications romanes et françaises sous la direction de Mario Roques, n° 8.) Voir Lorraine, pp. 64 et suiv.

ZÉLIQZON (Léon). — *Dictionnaire des patois romans de la Moselle.*

Strasbourg, 1922-1924, 2 vol. in-8° en XVIII et 718 p. (Publication de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fasc. 10 et 12.)

Suppléments : Extraits de l'Annuaire de la Société d'archéologie, 1929, in-8°, 43 p., et 1932, in-8°, 54 p.

Bibliographie lorraine. Annales de l'Est, publiées par la Faculté des Lettres de l'université de Nancy, revue bi-mensuelle.

Nancy, Paris, Strasbourg, Berger-Levrault, in-8°.

Le pays lorrain (Meurthe, Meuse, Moselle, Vosges, Bassigny, Sarre).

Revue régionale, mensuelle illustrée. Littérature, histoire, traditions populaires. Directeurs : L. Sadoul et P. Marot.

Nancy, L. Heck, in-8°.

INDEX ANALYTIQUE

A

a dans l'orthographe des nasales, 96;
— maintenu dans *Damoiselle*, 107; — passé à è dans les mots d'emprunt comme *soutaine*, 107;
— hésitations entre a et è dans les terminaisons en *age* et devant n, 107; — a et è dans les radicaux à alternance vocalique, 105, 224.

à (préposition), 98, 330-334; — marque : la direction, l'orientation, le point d'aboutissement, la conséquence, le but, l'intention, 330; — sert à construire les verbes de destination ou d'opposition, 331; — marque la proximité, le rapprochement : *avoir querelle à quelqu'un*, 331; — le moyen, 332; — indique simplement un rapport syntaxique : génitif de parenté ou d'appartenance : *la nièce à feu Monsieur de Toul*, 332; — datif : *il m'a été à mal de vous*, 332; — ablatif de temps : *hier au matin*, 332; — se fige dans des locutions toutes faites : *à cette fois*, 333; — introduit l'infinitif, en lutte avec *de* : *oublier de* et *oublier à*, 333; — devient particule morte, 333; — se substitue à *en*, 333-334, 341; — reprend *en* et est repris par *dans*, 334; — se substitue à *sur*, 334.

à *celle fin*, 163.

à *ce que*, 355.

à *la certes*, 308.

à *la chaude*, 308.

à *la hurte*, 308.

à *la parfin*, 304-305.

à *la porte ouvrant*, à *la porte fermant*, 308.

à *la rique*, 308.

à *l'encontre de*, 324.

à *l'entour de*, 324.

à *l'équipollent*, 308.

à *l'éteinte de la chandelle*, 308.

à *l'extrémité*, 308.

à *raison que*, 357.

à *tout coup*, 308.

à *tousjoursmais*, 305.

à *toute reste*, 308.

ACCENTS (emploi des), 102.

ACCORD — du nom et de l'adjectif, 132-137, 211-212, 217; — du pronom représentant, 176, 211-212; — de *quelque*, signifiant *environ*, 216; — de *cent* et de *mil*, 220; — du sujet et de l'attribut, 252-253; — des participes, 236-238, 254-258.

ACTION ANALOGIQUE, dans les formes verbales, 223-224.

acts (des), prononcé *ac*, 112.

ACTUALISATION, 142, 152.

ADJECTIFS — Le nom et l'adjectif, 121-137; — adjectifs en *il*, *eñ*, *ol*, orthographe et prononciation, 107-108, 111-112; — formes de ces adjectifs aux deux genres, 122-124; — formation du féminin, *la grande mère*, *ces grands merveilles*, 122; — accord, 132, 133; — distinction entre l'adjectif et l'adverbe, 133; — adjectifs-outils, 134-136; — cas particuliers de *demi*, *feu*, *ci-joint* et *excepté*, 136-137; — degrés de signification, 138-141; — place de l'adjectif,

- 366, 374-375; — usure de l'adjectif, 375 — plusieurs adjectifs caractérisant un même nom, 375. — Voyez POSSESSIFS, DÉMONSTRATIFS, RELATIFS,... etc.
- ADJECTIF VERBAL, 236-237, 238.
- ADVERBES, 294-323; — adverbess tirés d'adjectifs en *ant* et *ent*, 294; — disparition de l'e amuï dans les adverbess tirés d'adjectifs en *ie*, *ue*, *ée*, 294-295; — adverbess de formation analogique en *ément*, 295; — questions relatives à l's adverbiale, 296-298; — adverbess dont l'évolution retarde, 298-304; — — adverbess archaïques, 304-308; — emploi des adverbess, 309-316; — construction des adverbess de quantité, 316-317; — construction de *en* et de *y*, 317; — répétition de l'adverbe, 318. — Voyez : NÉGA-TION, 318-323; ADJECTIFS, 133; PRO-NOMS-ADVERBES,* 184-186; PRÉPO-SITIONS, 327. — Place de l'adverbe, 378-379.
- age, terminaisons en *age* et *aige*, 107.
- ahurer, 224.
- ains, 347.
- aisement, 295.
- aller — *les choses ne sont que mal allées*, 251; — conjugué à la forme impersonnelle : *il vous est allé*, *il lui en va*, 252; — *en aller* à la forme pronominale et *il en était allé*, 186, 259-260.
- amnestie, 108.
- ANTÉCÉDENT, 198, 200, 206.
- APOSTROPHE (emploi de l'), 103.
- apprins, voyez *prins*.
- arbre, 111.
- arrier de, 324.
- ARRIVE, impersonnel, 180.
- ARTICLE — emploi des différents arti-cles devant les indéfinis, 154-156; — répétition de l'article, 156-158; — Voyez POSSESSIFS, 188.
- ARTICLE DÉFINI, 141-148; — formes, 141-142; — emploi : théorie de l'article, 142-144; — l'article dé-fini et le nom complément d'ob-jet, 144-145; — et le nom précédé d'une préposition, 145; — et le complément du nom, 146; — et le superlatif relatif, 146-147; — et le nom complément de temps, 147-148; — devant les numéraux marquant l'heure, 220.
- ARTICLE INDÉFINI, 148-151; — son ab-sence devant les noms désignant des êtres ou des quantités indéter-minées, 148-149; — employé de-vant le nom complément d'objet, 149; — devant le nom précédé d'une préposition, 150; — devant le complément du nom, 150-151; emploi particulier, 151.
- ARTICLE PARTITIF, 151-154; — dévelop-pement, 151-152; — résistances à l'emploi de l'article, 152-153; — *de* et *du*, *de* et *des*, 153-154.
- asscavoir *que*, 353.
- asseoir, 224.
- assuréement et assurancement, 295.
- ASSIMILATION des liquides, 112.
- ATTRACTION DES TEMPS, 277-279.
- ATTRACTION MODALE, 279-284.
- ATTRIBUT, 132, 176, 252-254, 336-338; place, 368, 373.
- aucun, aucuns, 99, 213-214.
- aucunefois et aucunesfois, 99, 213.
- aucunement, 99, 213-214.
- au devant et au devant de, 325.
- aujourd'hui, formation de l'adverbe, 298-300; — *ce jourd'hui*, *le jour-d'hui*, *du jourd'hui*, correspon-dant à la série : *le jour d'hier*, *ce jour d'hier*..., 299.
- aultresfois, 301, note 20.
- au parsus, 305.
- au prix de, 327.
- aussy, dans les phrases négatives, con-currencé par *nomplus* ou employé à côté de *nomplus*, 320.
- aussy tost, adverbe, 301, note 20.
- autant, 99; — voyez *tant*.
- au travers de, 326-327.
- autre, 99, 154-155.

AUXILIAIRES; — des verbes intransitifs, 239-241; — non-reprise de l'auxiliaire, 241; auxiliaires des verbes pronominaux, 241-242, — indépendance des auxiliaires *avoir* et *être* dans les formes composées et les locutions verbales, 242-243, 371; — auxiliaires de temps et d'aspect, 243-246; — d'atténuation, 246-247; — construction de l'auxiliaire avec le pronom complément d'un infinitif, 375-376.

avant que et *avant que de*, 338.

avec, orthographe, 298.

aveine, 110.

avoir, voyez AUXILIAIRES.

ayant, accord, 236-237.

B

B — disparaît de l'orthographe, *libbre* et *livre*, 97.

bel, « on a *bel* à leur dire », 124.

béni, e, 234.

bien, particule adversative, 349-350; — *bien est-il vrai*, *bien açais-je*, 350.

bien (nom), employé au pluriel, 129-130; — attribut d'un indéfini, 156.

bien tost, adverbe, 301, note 20.

boulangière, 109.

briève, *brièvement*, 98, 109.

C

C — disparaît de l'orthographe, *sainct* et *saint*; *praticque* et *pratique*, 97-98.

cà (interjection), 305, 363. — Voyez *ençà*.

cà-bas, 305.

cas que, locution conjonctive non encore soudée : *cas arrivant au reste que*, 356-357.

cause pourquoi, 357.

ce, *cet*, *cette*, *ces*, renforcés par *cy* ou *par icy*, 161-162.

ce (pronom neutre), 170; — *pour ce faire*, ému à *ce faire*..., 170; — *ce crois-je*, *ce dites-vous*, 170-171; —

ce et cela, 171; — *ce et il*, 172; — *ce qui*..., *c'est*, 172-173; — répétition de *ce* déterminatif, 173.

c'est il, *ce sont ils*, 175-176.

ce que, tour archaïque, *ce que je la propose*..., 173.

ce que c'est que et *ce que c'est de*, 204.

CÉDILLE (emploi de la), 103.

celles, pour *les lettres*, 168-169.

celui-là que et *cela que*, 166-167.

cent, s, 102, 220.

ceste et *cestes*, pronoms, 158-159.

ceste-cy et *cestes icy*, 160.

cestui-cy et *cestui-là*, 160-161.

ceux-cy et *ceux icy*, 99, 162-163.

chacun, adjectif et pronom, 100, 215-216.

chaque, 100, 215-216.

charpaigne, forme dialectale pour *charpagne*, 105; — hésitation entre *charpaigne* et *cherpaigne*, 107.

cheoir, 224.

chouse ou *souze*, pour *chose*, 108.

ci-joint, 137.

col, 112.

combien que, 354.

comme — supplanté par *que*, 309-310; — *comme* pour *comment*, 310-311.

comme (conjonction), introduit une proposition temporelle, 351.

comment que, 211.

COMPARATIF — Voyez : DEGRÉS DE COMPARAISON.

compétemment, 294.

COMPLÉMENT D'AGENT, 386; — sa place, 365.

COMPLÉMENT DE TEMPS, 147-148, 332.

COMPLÉMENT D'INTÉRÊT, 197.

COMPLÉMENT D'OBJET, 144-145, 149-150, 176, 184, 195-196, 262-268; — introduit par *à*, 196, 333; — introduit par *de*, 337; — place, 369-370, 373, 375-377.

COMPLÉMENT DU NOM, 146, 150, 195, 329, 332, 336; — place, 366-367.

comprins, voyez *prins*.

compte et *conte*, 96.

conclud (il), 100, 230.

CONDITIONNEL — formes, 232-234; — conditionnel introduit par *si*, 289; — conditionnel dans les propositions complétives, après les verbes de sentiment, 285; — dans les propositions temporelles, introduit par *jusques à ce que*, 288; — principaux systèmes conditionnels, 291-293; — son rôle dans l'attraction modale, 281; — voyez SUBJONCTIF DU CONDITIONNEL, 279-283.

CONJONCTIONS, 347-361; — de coordination, 347-351; — de subordination, 351-353; — locutions conjonctives formées au moyen d'un adverbe ou d'une locution adverbiale, 353-355; — au moyen d'une préposition ou d'une locution prépositive, 355-356; — au moyen d'un nom complément circonstanciel, 356-357; — emploi des conjonctions, 358-361; — place, 369-370.

CONJUGAISON — influence de la conjugaison inchoative, 223-224; — confusions entre les différentes conjugaisons, 224; — vestiges des anciennes conjugaisons, 226-227; — conjugaison pronominale, 259-261.

congratuler quelque chose à quelqu'un et congratuler à quelqu'un de quelque chose, 266.

conroyeur, 112.

CONSONNES — orthographe, 96-102; — consonnes doubles, 100; — consonnes finales, 100-101; — devant l's de flexion, 101-102; — orthographe et prononciation : de l'r médiale, *mescredy*, *arbre*, 111; — de l'r finale, *arrier* et *derrier*, 111; — mots terminés en *il*, en *ol*, en *cts*, des *acts*, 111-112; — l mouillée réduite à l simple en Lorraine, 112; — transpositions et assimilations, *pro* et *pour*, *cor* et *con*, 112.

contre — signifiant *en face de*, 344; — marque la proximité dans le temps, *contre l'hiver*, 344.

contribuer quelque chose, 263.

convient ou *il convient*, 181, 267.

corone et *coronner*, 109.

craingnez, *craingnant*, *ils craingnent*, 106.

crainte que, 356.

crowée, forme lorraine de *corvée*, 94, 112.

D

d — disparaît de l'orthographe, *adjuſter* et *aïuſtez*, 98; — consonne finale, 100-102; — désinence de la 3^e pers. du singulier, 92, 100, 230.

da, voyez *dea*.

damoiselle, 107.

dans — devant un pronom personnel, 344; — marquant une limite de temps : *dans demain*, 344; — reprenant à, 334.

davanture, 301 (note 20), 305.

de (interjection), 362.

de (préposition), 334-339; — marque un rapport d'éloignement, *se lever de ses prières*, 334; — un rapport de provenance, 334; — un rapport temporel : *du passé*, *mardy prochain du matin*, 334-335; — signifie au sujet *de*, *en ce qui concerne*, *quant à*, 335; — marque la cause : *alité de maladie*, la conséquence, le moyen ou l'instrument : *travailler de nuances*, 335-336; — outil grammatical, introduit le complément d'agent des verbes passifs et les⁸ divers compléments du nom, 336; — cheville syntaxique, sert à introduire le nom ou l'adjectif attribut, *s'il est de besoin*, *donnez-vous de garde*, 336; — introduit l'infinitif sujet ou objet, 336-337; — détache l'infinitif de la phrase et devient particule adverbative, 337; — *de* et *que*, *que de*, 337-338; — entre dans la construction des adverbes de quantité, 316-317; — dans celle de *point*, 323; — de *quelque chose*, 217; —

- introduit un infinitif après *c'est*, 171; — est en concurrence avec *à*, 333.
- de ce que*, 355.
- de ci en avant*, 300.
- de là en avant*, 300.
- de pied coi*, 308.
- de prime-sault*, 221.
- de prime-face*, 221.
- d'heure*, 305.
- dea* ou *da*, interjection, 110, 362.
- déclarer*, verbe à alternance vocalique, 224.
- dedans*, préposition, 327.
- DEGRÉS DE COMPARAISON, 138-141; — formes synthétiques : superlatifs en *-issime*, 138; — formes analytiques : *fin* et *tout* marquant le superlatif, 138-139; — *si* devant *très*, 139; — *très* devant le superlatif relatif, 140; — *trop bien*, *trop mieux*, 140; — locutions verbales mises au comparatif, 140-141.
- demi*, *e*, accord, 136-137; — dans l'expression de l'heure, *la demie après dix*, 220.
- DÉMONSTRATIFS, 158-173; — série : *ce*, *cet*, *cette*, *ces*, 158-162; — série : *celui*, *celle...*, 162-166; — emploi des démonstratifs, 166-173; — emploi stylistique du pronom renforcé, 167.
- DÉNASALISATION, 106.
- derechef*, 305.
- dès pour depuis*, 328.
- DÉSINENCES DES VERBES, 92, 100, 227-230.
- dessous*, préposition, 327.
- dessus*, préposition, 327.
- DÉTERMINATIFS — absence du pronom déterminatif devant le complément du nom, 168; — représentant sans antécédent déterminatif, 168-169; — non exprimé devant *est*, après une proposition sujet, 173; — répétition du pronom déterminatif, 173.
- devant*, adverbe, pour *avant*, 304.
- devers*, préposition, 324; — a le sens de *vers* ou de *auprès de*, 303; — adverbe, signifiant *de nouveau*, 304.
- devers chez luy*, 347.
- dheument* et *indheument*, 98.
- Dieu grâce*, 329.
- dilay*, 108.
- DIPHTONGUES — transcription, 100; — orthographe et prononciation, 109-110.
- dirme*, 125, 221.
- doneques* et *done*, 297.
- dores en avant*, fixe sa forme, 300-301.
- douloir* et *se condouloir*, 227.
- duire*, 226.
- du tout* et *pour tout*, signifiant *tout à fait*, distinction d'emploi, 316.
- E
- E — dans l'orthographe des nasales, 96; — E SOURD amuï, sa disparition dans l'orthographe, 110, 294-295; — E SOURD à la forme interrogative, 108; — au futur et au conditionnel de la 1^{re} conjugaison, 232-233; — dans *dea*, 110, 362; — dans *voie*, 362, note 18; — E et A, 107; — E et I, 108.
- É FERMÉ — dans *pere*, *mere*, *frere...*, *letre*, 107; — É et I, *cérémonie* et *cérémonie*, 108.
- È OUVERT — se ferme dans *viel*, 107; — maintenu dans *vefve*, 108; — diphtongué dans *lingière*, *briève*, 109; — en lutte avec wè, 109-110; — en lutte avec A, 105, 107, 224; — È dans les mots d'origine savante, 108.
- échapper un danger*, 263.
- écrivaine*, 125.
- ÉLISION ET EUPHONIE, 113-114.
- embas*, 301, note 20.
- embonne santé* (I'), 106.
- emmy*, 324.
- empartie*, 106, 301, note 20.
- empérière*, 124.

en (préposition), 339-341; — position dans un lieu : se maintient devant l'article féminin et l'article élidé, 339-340; — *ès*, 340; — se maintient dans les locutions figées : *en la place de*, *en lieu de*, 340; — est remplacé par *dans*, 340; — *en* et les noms de lieux, distinction *en Rome* et *à Rome*, 340-341; — règle des « *majora loca* » et des « *minora loca* » : *à Belchamps* et *en Vosges*, 341; — *en* supplanté par *à*, 333-334; — repris par *à*, 335; — situation sur un lieu : *envoyer en terre*, 341; — employé avec le verbe *écrire* : *les règles écrites en papier*, 341; — *en* outil grammatical : *lié en cette sorte*, 341; — devant le gérondif, 235-236; — entre dans un certain nombre de gallicismes : *il en est*, *en venir*, 185-186; — s'agglutine au verbe : *s'en ensuivre*, *il s'en est envolé*, 186.

en (pronom-adverbe), 184-185, 317; — construit devant *y* dans les phrases interrogatives, 377.

en bref, 308.

en fin, adverbe, 301, note 20.

en venir à, 185.

ençà, adverbe, 301, (note 20), 305.

encor, forme invariable, 296-297.

enhardier, pour *enhardir*, 223-224; — *s' —*, construit avec l'infinitif pur, 267.

enseigner quelqu'un à quelque chose, 265.

enfant que, 354.

entre pour parmi, 345.

envers, 328.

environ, préposition de sens temporel, 324.

envoieriez (vous), 233.

-eresse, suffixe féminin, 124.

ès et *ésquels*, 141-142, 190; — emploi de *ès*, 340.

escript et *escri*, distinction de leurs formes, 234-235.

eslongné, *ils s'eslongnent* et *ils s'esloignent*, 106.

espérer de, 267.

-esse, suffixe féminin, 124.

est, impersonnel, *est temps*, 181; — *si ainsi est*, *si possible est*, *que dit est*, 181; — avec le sens de *il y a* : *sont quinze jours*, 181, 251; — voyez *il est*.

estranger, signifiait *qui est à l'étranger*, 368.

et — entre deux noms de nombre, 219-220; — devant une seconde proposition négative, 358; — dans une interrogation indirecte de sens négatif, 358; — après *sans*, 359.

et si, voyez *si*.

estant, accord, 236-237.

être — voyez *auxiliaires*.

être après, 343.

être et le participe présent, *auxiliaire d'aspect*, 243.

être pour et l'infinitif, *auxiliaire de temps*, 244.

être pour, périphrase verbale, 343.

être mal content à quelqu'un, 331.

-euse, suffixe féminin, 124.

excepté, 137.

exequuter, *exequuteur*, 96.

F

F, disparaît de l'orthographe, *Genevieve* et *brieve*, 98.

facil, *s*, 111, 123.

FACTITIFS (VERBES), 261-262.

faictes (vous), forme du subjonctif présent, 231-232.

FAIRE — indépendance de l'*auxiliaire*, 371; — tours avec *faire*, 247-248; — fonction spéciale du verbe *faire*; commence à être construit avec *de* : *les faire chanter ainsi que lon fait des Noëlz*, 348; — voyez *il fait*, 250.

fait-à-fait, 308.

faudra, *faudroit*, formes du futur et du conditionnel du verbe *faillir*, 99, 233.

faut, impersonnel, 181.
faute de et *à faute de*, 325-326.

FÉMININ, voyez GENRES.

feu, *e*, adjectif, 137.

fidel, *s*, 111, 123.

finablement, 305.

florir, 226.

foible, 110.

FUTUR (formes du), 232-234.

G

g, disparaît de l'orthographe, *loing* et *loin*, 98.

garder et *se garder*, 261.

gaignage et *gagnage*, 105.

gagner, verbe à alternance vocalique, 105.

GENRES — formes du masculin et du féminin, 122-124; — suffixes féminins, 124-125; — noms qui changent de genre au xviii^e siècle, 125-128; — noms des deux genres, 128-129; — genres dans le pronom, 176-177.

gens, 128.

GÉRONDIS — « en » et le gérondif, 235; — distinction d'avec le participe, 235-236; — construction, 275.

giste (la), genre et sens, 127.

gouttes (les), 130.

grâce et *grâces*, 129.

grand, *e*, 100, 122.

grief, prononcé *gryé*, 109.

groumeler, 109.

guières et *naquières*, 296; — *de guières*, construction, 317.

H

h, maintenu dans les mots d'emprunt, *autheur*, *thrésor*, 98; — disparaît dans les formes du verbe *avoir*, *heu* et *a*, 98.

hâter quelque chose à quelqu'un, 266; — *la chose est hâtée*, 266; — *se hâter à*, 267.

haut, adjectif qui change de sens en changeant de place, 374.

heu, participe passé du verbe *avoir*, 98.

HIATUS (RÉDUCTION DES), 110-111.

hors et *hors de*, 326; — *chasser hors*, *mettre hors*, 327.

huict, 97; — *l'huict*, son *huictaine*, 113.

hurter, pour *heurter*, 110.

I

i — emploi de la lettre, 94-95; — dans les prononciations savantes, 108.

il (pronom personnel) — employé pour *lui*, *c'est il*, 175-176.

il (démonstratif), 165-166; — reprend *cela*, 165; — reprend *ce qui*, 166; — en concurrence avec *ce* devant le verbe impersonnel, 172; — fait défaut à la forme impersonnelle, 180-182, 250; — confusion entre *qui* et *qu'il*, 190.

il appert, 249.

il conste, 249.

il eschet, 249; — *il escherra*, 233.

il est, pour *il y a*, 181, 250-251; — entre dans les locutions figées: *il est force*, *qu'est-il d'en faire*, *or est-il que*, 250; — voyez *est* et *en*.

il fait, impersonnel, *lorsqu'il ne faisait pas si cher*, 250.

il mésavient, 249.

il me vient à penser, 246.

il n'y a celui, 214.

il va et *il en va*, 251-252.

il y a, voyez *y a*.

iceluy, *iceux*, *icelle*, 99, 163-164.

illecques, 297-298.

IMPÉRATIF, 228, 321, 372.

IMPERSONNELS — le verbe impersonnel et la construction impersonnelle, 249-252; — le verbe impersonnel construit avec l'infinitif, 268; — participe présent impersonnel, 276; — le passif impersonnel remplacé par la forme pronominale, 258; — absence de *pas* et de *point*

devant les verbes impersonnels, 321.

INDÉFINIS, 208-218; — relatifs en fonction d'indéfinis, 208-211; — indéfinis de valeur positive-négative, 211-214; — indéfinis relatifs à la quantité, 215-218.

INDICATIF — dans les propositions complétives, après un verbe de sentiment, 285; — dans les propositions relatives, 287; — dans les propositions temporelles, introduit par *jusques à ce que*, 288; — dans les propositions concessives, introduit par *combien que*, 288; — par *encor que*, 289.

PRÉSENT — son apparition dans une suite de subordonnées au subjonctif du conditionnel, 283-284.

IMPARFAIT — dans les systèmes conditionnels, 292-293; — emploi expressif, 293.

PASSÉS SIMPLE, COMPOSÉ ET SUR-COMPOSÉ, voyez PASSÉ.

infallible, infalliblement, à côté de *faillir*, 112.

INFINITIF — terminaisons infinitives en *-gier* et *-chier*, passées à *-gi* et *-chi* en Lorraine, 223; — infinitif substantivé, 271; — proposition infinitive, 271-272; — infinitif construit avec une préposition comme *pour* ou *sans*, 272-273; — construction de l'infinitif avec les verbes objectifs, 266-268; — infinitif sujet, 336; — infinitif complément, 337; — infinitif détaché de la phrase, 337.

INTERJECTIONS, 361-363.

INTERROGATIFS, 203-208; — formes de l'interrogation, 203; — développement des formes périphrastiques, 203-204; — emploi des interrogatifs, 204-208.

INTRANSITIFS (VERBES) — auxiliaires des verbes intransitifs, 239-241; — conjugaison pronominale des verbes intransitifs, 259-260.

INVERSION DU SUJET — dans les tours archaïques, et *fut son corps inhumé*, 365; — dans le style juridique, *supplient en toute humilité les Religieux*, 370; — après un complément indirect ou circonstanciel, 370; — après un adverbe ou une locution adverbiale, 371, 349-350; — après la conjonction *et*, 371-372; — dans les comparaisons, 372, 313-314; — en phrase négative, 372; — dans les phrases impératives, 372-373.

J

j — emploi de la lettre, 94-95.

ja, 305-306.

jaçoit que, 353-354.

je ne peux et *je ne puis*, 225.

je ne peux que je, 352.

jour après autres, 308.

jusques, 296.

jusques à ce que, introduisant le subjonctif, 288.

K

k — emploi de la lettre, 94.

L

L — disparaît de l'orthographe, *mieulx* et *mieux*, *ceulx* et *ceux*, *faulx* et *faut...*, etc., 99; — L finale, 108, 111; — L MOUILLÉE, 112.

L EUPHONIQUE, *l'huict*, *l'unze*, 113; — *l'on*, *que l'on*, *si on*, 113-114.

la sienne, voyez *les miennes*, *les siennes*.

le (pronom personnel) — omis devant *lui*, 182.

le (pronom neutre), 176; — dans les comparaisons, 183.

le long de et *du long de*, 326.

lequel — adjectif et pronom, 191; — *lequel* aux cas directs, 192-194; —

aux cas obliques, 195-197; — constructions, *pour laquelle porter, pour à laquelle obéir*, 197-198; — *quel et lequel*, 206.
les miennes, les siennes, les vôtres, les dernières, les présentes, signifiant *les lettres*, 169.
lettre et lettres employé au pluriel avec la valeur d'un singulier, 130.
 LETTRES (DE L'ALPHABET) — emploi, 94-102; — transcriptions anciennes et calques latins, 96; — les « lettres superflues », leur disparition progressive, 97-102.
lingière, 109.
long temps, adverbe, 301, note 20.
lors, retient sa fonction d'adverbe, 301-302.
loucher, forme lorraine de *loutre*, 112.
luicte, luicter, 110.

M

M et N, 96; — M et N et la dénasalisation, 106.
mais que, 354.
 MASCULIN, voyez GENRES.
mayor et maire, 121.
médecin, médiciner, 108.
mescredy, 111.
meshuis, 306.
mesme, 135-136, 297.
mesmement, 306.
midi, 128, 148.
mien, tien, sien, devant le nom, *un sien beau-frère, ceste leur intention*, 189.
mil — forme unique chez saint P. Fourier, 219, — accord, 220.
milion, 219.
milliasse, 219.
minuit, 127-128, 148.
 MODES — emploi des modes, 268-293; — indépendance du mode par rapport à la conjonction, 284-293.
moins, construction, *un jour moins*, 316.
mol, 112.
montrer quelqu'un, au sens de ensei-

gner, 263.
moquer quelqu'un, 261.
moult, 306.
murmurs et murmures, 111.

N

N et la dénasalisation, 106.
 N MOUILLÉE — transcriptions, 105; — N MOUILLÉE et la nasalisation, 106.
 NASALES — transcriptions, 96; — formes nasales, 106; — articulation, 106.
Ne (adverbe de négation) — sans *pas ni point*, 320-322; — devant les verbes impersonnels, 321; — suivi d'une proposition relative, 321; — devant un verbe à l'impératif; en phrase hypothétique, 321; — devant les adverbes *assez* et *moins*, 322; — non répété après *ni*, 360; — *ne pas* devant l'infinitif, 365-366.
ne modal, 323.
ne (conjonction), pour *ni*, 349.
ne plus ne moins, 349.
 NÉGATION, 318-323.
n'était, ne fût, n'eût été que, 352.
ni, 358-359; — devant une seconde proposition négative, 358; — après *sans*, 358-359; — dans une comparaison, 359; — répétition, 359-360.
noeuf, neuve — orthographe, 98, 100; — place de l'adjectif, 374.
 NOM (LE) — noms en *ol*, 112; — ancien cas-régime du nom : *L'Annonciation Notre-Dame, le gendre Antoine Picard*, 329; — formes archaïques, 121; — formes du féminin, 124-125; — genre et nombre, 125-131; — emploi collectif et noms abstraits au pluriel, 131; — accord des noms propres, 132; — place du nom, 366-367.
 NOMBRE (LE) — noms qui changent de sens en changeant de nombre, 129-130.

nompas, 106, 301 (note 20), 319.
nomplus, 106, 301 (note 20), 319, 320.
non, non est, non sont, non fait-on, 318-319.
nonobstant, adverbe, 304.
nos et vos, formes dialectales des pronoms *nous* et *vous*, 174-175.
notament et *notamment*, 106.
nourrisse (la), 96.
nuitamment, 294.

NUMÉRAUX, 218-222; — numéraux cardinaux, 218; — numération par *diez* et numération par *vingt*, 218; — *mil* et *mille*, 219; — *milion* et *milliasse*, 219; — *et* entre deux nombres, 219-220; — accord de *cent* et de *mil*, 220; — emploi particulier des numéraux cardinaux, 220; — numéraux ordinaux : formes archaïques, 221; — emploi des ordinaux, 222.

O

o — dans la transcription des nasales, 96; — o et ou, « ouïsmé », 108-109.

obéir quelqu'un, et à *quelque chose*, 264.

OBJECTIFS (VERBES) — verbes objectifs employés sans complément d'objet, 262-263; — construction directe, 263-265; — construction indirecte, 265; — construction double, 265-266; — constructions infinitives, 266-268.

occasion que, 357.

oeuvre, 128-129.

officière, 125.

-oi et wè, *aveine* et *roine*, 109-110.

oie — désinence de l'imparfait et du conditionnel, 229; — prononciation, 109-110.

onques, 306.

opportunement et *opportunément*, 295.

or, ores, 297; — voyez *dores en avant*.
or sus, 363.

ORDRE DES MOTS DANS LA PHRASE, 364-379; — éléments disjoints, 364; —

éloignement des termes qui tendent à constituer un seul groupe morphologique, 365-366; — disjonction des termes étroitement unis par le sens, 366-367; — disjonction des éléments logiques de la phrase, 367-369; — mots de liaison éloignés des termes qu'ils introduisent, 369-370; — place des termes dans la phrase : — du sujet, 370-373; — des compléments, 373; — de l'attribut, 373; — de l'adjectif épithète, 374-375; — du pronom, 375-377; — de l'adverbe, 378-379.

ORTHOGRAPHE — idées sur l'orthographe, 86-93; — orthographe et prononciation, 104-113; — locutions adverbiales non encore soudées dans l'écriture, 301, note 20.

ose-je, 108.

ou (voyelle) — en lutte avec o, 108-109; — avec u, 109; — alternance ou-eu, dans les radicaux des verbes, 225-226.

ou (conjonction) — devant une seconde proposition négative, 358; — après *sans*, 358.

oublier de et *oublier à*, 267; — voyez *s'oublier*.

oultre, préposition signifiant *contre*, 304; — *oultre*, adverbe, dans *tout oultre*, 304.

P

p, disparaît de l'orthographe, *acheptée* et *acheter*, 99-100.

par — marque la durée, 342; — en concurrence avec *pour*, 342.

par après, 301 (note 20), 307.

par chez vous, 347.

par ensemble, 307.

par fois, adverbe, 301, note 20.

par nécessité, 308.

par tout, adverbe, 301, note 20.

paravanture, 98, 301 (note 20), 305.

paravanture que, signifiant *peut-être que*, 353.

parce que, 355; — locution conjonctive non soudée : *par ce, dit-il, que*, 355-356.

pardeçà et pardelà, 301 (note 20), 305.
parler à elle, 176.

parmi — signifiant *au travers de*, 345; — remplacé par *entre* devant un nom au pluriel, 345; — se soude à son complément, 347.

parochiale, pour *paroissiale*, 113.

PARTICIPE PASSÉ — formes, 234-235; — employé avec le verbe *avoir*, 254-257; — avec le verbe *être*, 257-258; — construction, 276-277; — participe absolu construit avec un relatif, 197; — participe éloigné de son auxiliaire, 365.

PARTICIPE PRÉSENT — formes et accord, 235-238; — employé en fonction d'adjectif, 273; — construction, 274-276; — participe absolu construit avec un relatif, 197; — participe impersonnel, 276.

pas (adverbe) — construction, 323; — employé dans les phrases comparatives, *plus trompeuses que ne sont pas les songes*, 322; — employé sans *ne* dans l'interrogation directe et indirecte, 322.

pas-un, pas-une, adjectif et pronom, 103, 214.

PASSÉ COMPOSÉ, 239-242, 268-271.

PASSÉ SIMPLE — formes, 230; — distinct du passé composé, 268-269; — coordonné à un présent de l'indicatif, 277.

PASSÉ SURCOMPOSÉ, 269-271.

personne, 211-212.

PERSONNELS, 174-190; — formes dialectales, 174; — formes accentuées et formes atones, 175; — présentation directe ou indirecte de l'objet secondaire, 176; — genres dans le pronom, 176; — absence du pronom sujet dans une proposition principale isolée, 177; — dans les subordonnées, 177-179; — dans les coordonnées, 179-180; —

Il dans les formes impersonnelles, 180-182; — absence du pronom objet de la 3^e pers. devant *lui*, 182; — absence du pronom attribut dans les comparaisons, 183; — répétition du pronom, 183-184; — place du pronom, 366, 375-377; — les pronoms-adverbes *en* et *y*, 184-185; — gallicismes formés avec *en* et *y*, 185-186; — le pronom réfléchi, 186; — voyez **POSSESSIFS**.

peu — en variable de concessive : *si peu... que*, 211; — modifiant *plus, moins, devant...* 315; — voyez *un peu*.

peur que, 356.

pluignent (elles se), 106.

PLUREL, voyez **NOMBRE**.

plus (adverbe de négation) — marque la progression, 314; — signifie *d'autant plus*, 314; — retient son sens positif, 314-315; — devient membre d'une locution négative, 315; — construction, *rien plus*, 316; — *si heureusement que rien plus*, 312; — construit avec *quelque*, 314; — non répété devant les comparatifs, 318; — *de tant plus; de tant... plus... de tant... plus*, 313; — *plus...*, *plus*, dans les comparaisons, 313-314.

plustost, signifiant *de préférence*, 301, note 20.

POINT (LE) — emploi du point, des deux points, du point-virgule, du point d'exclamation, du point d'interrogation, 103; — orthographe, 97-98.

point (adverbe de négation), 97-98; — employé sans *ne* dans l'interrogation directe et indirecte, 322; — construction, 323; — place devant l'infinitif, 365-366.

POSSESSIFS, 186-190; — pronoms et adjectifs possessifs, 186-187; — possessifs et personnels, 187-188; — possessifs et articles, 188; — *mien*, *lien*, *sien*, devant le nom, 189; — répétition du possessif, 189-190;

- changement de genre du possessif par euphonie, 118.
- pour* — marque la durée, 342; — marque la cause, 342; — introduit le complément de l'adjectif, l'objet secondaire du verbe, le complément de caractérisation : *il est homme pour...*, 342; — sert à construire une proposition infinitive de cause, de but, de conséquence, 272-273; — entre dans les constructions relatives, 197-198.
- pour ce coup, pour ce coup là*, 308.
- pour ce que*, 356.
- pour l'égard de*, 325.
- pour mon regard*, 308, 325.
- pourquoi* — fixe sa forme, 301, note 20; — dans l'interrogation périphrastique, *pourquoi est-ce que* et *pourquoi c'est que*, 204.
- pour tant que, parce que*, 354.
- pourmener*, 260, voyez *se pourmener*.
- pouvoir*, 225, 246-247, 352.
- praest*, un prêt, 100.
- praetente* (une), substantif verbal de *prétendre*, 100.
- premier*, adverbe, 302-303.
- premier que*, 302-303, 325.
- PRÉPOSITIONS, 324-347; — prépositions qui vieillissent, 324-325; — locutions prépositives dont la forme hésite, 325-327; — distinction entre les adverbes et les prépositions, 327; — prépositions dont l'emploi se restreint, 327-329; — absence de préposition, 329; — emploi des prépositions traditionnelles, 330-345; — répétition, 345-346; — emploi adverbial des prépositions, 303-304, 346; — accumulation des prépositions et tendance à se souder à leur complément, 346-347; — place, 367; — voyez : ARTICLE DÉFINI, INDEFINI et PARTITIF.
- presque*, forme, 296.
- prétendre quelque chose*, au sens de *projeter*, 264.
- prétieux, se*, 96.
- prime, les Primes*, 221.
- prins, je prins, il print, elles prirent*, 230, 234; — prononciation, 104.
- prinse* (la), 104.
- proche de*, préposition, sens local et sens temporel, 325.
- PRONOMINAUX — auxiliaires des verbes pronominaux, 241-242; — conjugaison pronominale, 259-261.
- PRONOMS — voyez : DÉMONSTRATIFS, PERSONNELS, POSSESSIFS, RELATIFS... etc.
- PRONOMS-ADVERBES, 184-186.
- PRONONCIATION — orthographe et prononciation, 104-113; — prononciations diverses, 113.
- PROPOSITIONS COMPLÉTIVES, 284-287; — introduites par *que* après un verbe d'empêchement, *je ne puis me tenir que...*, 352.
- PROPOSITIONS CONCESSIVES, 288-289; — introduites par *que*, 352.
- PROPOSITIONS CONSÉCUTIVES, introduites par *que*, 351.
- PROPOSITIONS FINALES, introduites par *que*, 351-352.
- PROPOSITIONS HYPOTHÉTIQUES ET CONDITIONNELLES, 289-293, 321.
- PROPOSITIONS INFINITIVES, 271-273.
- PROPOSITIONS RELATIVES, 287, 321.
- PROPOSITIONS TEMPORELLES, 287-288; — introduites par *comme*, 351.
- PROPOSITIONS PRINCIPALES, 177.
- PROPOSITIONS SUBORDONNÉES, 177-179; — introduites sans conjonction de subordination, 290, 360-361.
- PROPOSITIONS COORDONNÉES, 179-180.
- PROPOSITION OBJET éloignée de la conjonction qui l'introduit, 369-370.
- proveoir, prouveu*, 112.
- providemment*, 294, note 2.
- puis, pour depuis*, 303, 325.
- pais après*, 303.
- puis-naguères*, 303.

Q

- qu — servant à transcrire le son *κ*, 96.
- quant et*, 325.
- quant et quant*, 307.
- quant*es fois, 307.
- quart*, *e*, adjectif numéral, 221.
- quasi*, 307.
- que* (relatif) — ancien pronom sujet neutre, 190; — confondu avec *qui* dans les locutions archaïques, 191; — *que*, adverbe relatif, 201; — *que* pronom relatif et *que* conjonction, *la fille qui a si peu d'esprit que vous dites, les entrées de table qu'ils appellent*, 201-203; — *que* sans antécédent déterminatif dans l'interrogation indirecte, *que c'est et ce que c'est*, 206-208.
- que* (conjonction), 351-353; — devant le subjonctif, 360; — non répété devant une seconde complétive, 360-361; — reprend une autre conjonction, 361, 290; — remplace progressivement *comme* dans les comparaisons, 309-310; — en concurrence avec *de*, 204, 337-339.
- que de*, formation de la cheville syntaxique, 337-339.
- que je sache, que vous sachiez*, 289-290.
- que si*, 353.
- qu'est-ce*, 203.
- qu'est-ci*, 203.
- qu'est-ce que*, 203.
- quel* — distinct de *qui*, 205; — *quel* pour *lequel*, 206.
- quel...que*, en variable de concessive, 208-210.
- quelque...que*, 209-210.
- quelque* (adjectif indéfini) signifiant *environ*, 216.
- quelque* (adverbe), devant *plus*, 314.
- quelque chose*, 217-218.
- quelquesfois*, 301, note 20.
- qui* (pronom relatif) — confondu avec *qu'il*, 190; — sans antécédent déterminatif, 198-199.
- qui* (interrogatif), pour *qu'est-ce qui*, 204; — distinct de *quel*, 205.
- qui est-ce qui*, 203.
- qui...*, *qui...* (indéfini), les uns..., les autres, 208.
- quiconque* en variable de concessive, 211.
- quoi* — distinction entre *qui* et *quoi*, 195, 196; — sans antécédent déterminatif, 200.

R

- r* — médiale, 111; — finale, 111; — transposée ou assimilée, 112.
- RADICAUX A ALTERNANCE VOCALIQUE, 105, 106, 224-226.
- raffreschis*, 110.
- reconnu*, 106.
- recorder*, sens et emploi, 262.
- recouvert*, pour *recouvré*, 224.
- récrier quelqu'un*, et à *quelqu'un*, 264-265.
- refuser quelqu'un de quelque chose*, 265.
- RELATIFS, 190-203; — formes, 190-191; — emploi, 191-203; — les relatifs aux cas obliques, 195-197; — constructions relatives, 197-198; — non-répétition du pronom relatif, 200; — place du relatif, 369.
- renvoiera* (il), 233.
- repaistre*, verbe intransitif, 260.
- répandre*, employé absolument, 260.
- répondre quelqu'un ou quelque chose*, et à *quelque chose*, 264.
- REPRÉSENTANT — sans antécédent, 168-169; — genre du représentant, 212.
- REPRISE DES OUTILS DE LA PHRASE, 156-158, 183-184, 189-190, 200, 318, 345-346, 359, 360, 361.
- rescous*, 227.
- résoult et résolu*, 234.
- ressembler quelqu'un*, 264.
- reste*, impersonnel, 181.
- reste* (la), 128.
- rien*, 212, 316.

roine, 110.
roquet, pour *rochet*, 113.
ruer, employé objectivement, 262.

S

s — disparaît de l'orthographe, *chascune* et *chacune*; — maintenue dans celle des mots composés, *tousjours*, 100; — consonne finale, 101; — amuie à l'intérieur du mot, 102; — marque du pluriel, 101; — désinence de la 1^{re} pers. du présent de l'indicatif, 227-228; — désinence de l'impératif, 228-229; — désinence de la 1^{re} pers. du passé simple, 229.

S ADVERBIALE, 296-298; — son utilisation dans le cas de *mesme*, 136.

sangloter, 100.

sans, servant à construire une proposition infinitive, 273.

sarge, 107.

savoir, pour *pouvoir*, auxiliaire d'atténuation, 246-247.

scabeaux, 113.

scandal, 111.

scrupuls et *scrupules*, 111.

se condescendre, 260.

se craindre, 260.

se décamper, 259.

se délibérer, 260.

se désigner, former le dessein, 261.

se fâcher à et *se fâcher contre*, 331.

se fier à, et *se fier en*, 331.

s'en aller, 186, 260.

s'en aller et l'infinitif, 244.

s'en aller et le gérondif, 245.

s'en aller et le participe passé, 245.

s'enchercher, 259.

s'enfuierent (elles), forme du passé simple, 230.

s'enquêter quelque chose de quelqu'un, 266.

s'en ensuivre, 186.

se pourmener, employé exclusivement à la forme pronominale, 260.

se trainer, auxiliaire d'aspect, 246.

se trouver, auxiliaire d'aspect, 246.

s'ingérer de ou à, 267.

s'obliger à, construction, 267; — à *quelqu'un*, 331.

s'oublier, 260.

semble, impersonnel, 181.

semondre, 226.

seoir et *asseoir*, 224-225.

sert, impersonnel, 182.

si (adverbe de quantité) — pour *aussi*, 311-312; — signifiant *tellement*, 307-308; — sa répétition, 318.

si habile que de, 339.

si (adverbe d'affirmation), *si est*, *si a*, *si fait*, 318-319.

si (conjonction de coordination), *et si*, *si est-ce que*, 347-349.

si (conditionnel) — renforcé par *donques*, 351; — non repris dans les propositions coordonnées, 290.

si vous sachiez, 290.

signamment, 294.

SINGULIER, voyez : NOMBRE.

sire et *sieur*, 121.

soie (que je), forme du subjonctif présent, 231.

soliciter, 100.

songneuse, *songneusement*, 106.

sous, confondu avec *sur*, 343.

souventesfois, 307.

SUBJECTIFS — verbes subjectifs employés objectivement, 261-262.

SUBJONCTIF — dans les propositions complétives après les verbes tels que *estimer*, *penser*, 284-285; — amené par une proposition principale négative, 285; — amené par une proposition conditionnelle, 285-286; — coordonné à l'indicatif, 286, 290; — dans les propositions relatives, 287; dans les propositions temporelles, 287-288; — dans les propositions concessives, 288-289; — marquant le doute : *que je sache*, 290.

SUBJONCTIF ÉVENTUEL, 285, 286, 287; — après *si*, 289-290, 292.

SUBJONCTIF DU CONDITIONNEL, 279-282; — en proposition principale, 279; — en proposition subordonnée,

- 280; — dans les complétives, 281; — disparaît des propositions relatives, 281-283.
- SUBJONCTIF PRÉSENT — formes, 231-232; — emploi, 281-282.
- SUBJONCTIF IMPARFAIT — dans la concordance des temps, 278; — dans les systèmes conditionnels, 292.
- SUBJONCTIF PLUS-QUE-PARFAIT — amené dans une subordonnée par attraction des temps, 279; — dans les systèmes conditionnels, 291-293.
- suffit*, impersonnel, 182.
- suimains*, 113.
- SUJET, 177-180, 252-253; — place, 367-368, 370-373.
- summission*, 109.
- sumptueux*, 96.
- SUPERLATIF, 146-147, 157; — voyez : DEGRÉS DE COMPARAISON.
- supplier*, construit avec *de* ou avec l'infinitif pur, 267.
- sur*, 343 — outil grammatical, marquant un rapport temporel ou un rapport de causalité, 343; — confondu avec *sous*, 343.
- sur tout*, adverbe, 301, note 20.
- TEMPS DES VERBES — formes, 230-249; — emploi, 268-293.
- tiers, tierce*, adjectif numéral, 221.
- tièrement*, 221.
- tousjours*, 100, 301, note 20.
- tout* — adjectif-outil, 134-135, 154-156; — adverbe, *un tout grand nombre*, *les tout plus riches*, 139.
- tout aussy bien*, locution adversative, 350-351.
- tout outre*, 304.
- tout plein*, 308.
- toutesfois*, 301, note 20.
- TRAIT D'UNION (emploi du), 103.
- TRANSCRIPTIONS ANCIENNES, 96.
- TRANSITIFS (VERBES) — la conjugaison pronominale des verbes transitifs, 260-261.
- TRANSPOSITION des liquides, 112.
- TRÉMA (emploi du), 103.
- tressaillir*, influencé par la conjugaison inchoative, 223.
- trèstous, trèstoutes*, 218.
- treuve* (la), 226.
- trice*, suffixe féminin, 124.
- trouver* — formes du verbe, 225-226; — voyez *se trouver*.

T

- T — sert à transcrire la sifflante, 96; — consonne finale, 100, 101; — désinence de la 3^e pers. du singulier, 92, 100, 230; — disparaît de la prononciation dans *des acts*, 112.
- T EUPHONIQUE, encore absent des formes interrogatives : *faudra-il*, *trouve-on...* etc., 114.
- tandis*, retient sa fonction d'adverbe, 302.
- tant* — pour *si* et *aussi*, 312; — *s'ils eussent tant su que de...*, 312; — *tant et autant*, 312-313; — *de tant plus*, 313; — voyez *pour tant que* et *entant que*.
- tel, le*, 123, 154-156.
- tellement quellement*, 308.

U

- U — emploi de la lettre, 94-95; — dans l'orthographe des nasales, *sumptueux, punctuellement...*, 96; — en lutte avec ou dans la prononciation, *soubumets* et *summission*, 109; — maintenu devant R, dans le verbe *hurter*, 110; — U et UI dans *luicte* et *vuide*, 110.
- UEIL, ancienne transcription de EUIL, *la fueille, que je vueille*, 96.
- un...*, *l'autre*; *l'un...*, *l'autre*; *les uns...*, *les autres*, 154-155.
- un*, au sens de quelqu'un, 215.
- un chacun*, 216.
- un petit*, 308.
- un peu*, réduit à l'état de copule : *de-*

mandez un peu, pensez un peu, 315.
un peu au moins mal, 315.
unze, l'unze, 96, 113.
Urselines et Ursulines, 113.
util, s. 111, 122-123.

V

v — emploi de la lettre, 94-95.
vefve, prononcé *vève*, 108.
veids (je), forme analogique du passé simple, 230.
venir à, auxiliaire d'aspect, 245-246.
 VERBE (LE) — formes, 223-252; — accord, 252-158; — nature, 258-268; — emploi, 268-293.
vers — pour *envers*, 328; — signifiant à l'égard de et auprès de, 328-329.
viel (prononcé *vyé*), 107-108, 109, 123.
vient, impersonnel, 182, 250; — voyez *venir à* et *il me vient à penser*, 245-246; — voyez : *en venir*.
vils et *viles* (au masculin), 111, 123.
vingt — numération par vingt, 218-219.
 VIRGULE (emploi de la), 103.
vitement, 308.

voi, interjection, 361-362.
void ou *voit*, (il), 92, 100, 230.
voire, 308.
voire même, 308.
voirement, 308.
voirez et *verrez*, 233.
 VOIX DES VERBES, 258-261.
vouloir, auxiliaire du futur, 245.
Vouloir, pour *devoir*, auxiliaire d'atténuation, 247.
 VOYELLES — transcription des voyelles, 94-95, 96, 100, — orthographe et prononciation, 104, 105, 106-111, 113.
vraiment et *vraiment*, 295.

W - X - Y - Z

w — emploi de la lettre, 94.
 x — maintenu dans l'orthographe des mots composés, *faulxbourg*, 100; — marque le pluriel, 101.
 y — emploi de la lettre, 95.
 y (pronom-adverbe), 184-186, 275, 276, 317, 377.
y a, pour *il y a*, 180.
y faire, 185.
 z — marque le pluriel, 101.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	V
RÉFÉRENCES AUX TEXTES CITÉS	VIII

PREMIÈRE PARTIE

SAINT PIERRE FOURIER, SES ÉCRITS, SES PRINCIPES ORTHOGRAPHIQUES

CHAPITRE PREMIER

L'HUMANISTE LORRAIN

I — Biographie	3
II — Le fils du bourgeois de Mirecourt	6
III — Les Maîtres de Pont-à-Mousson	15
IV — Humaniste et épistolier	30

CHAPITRE II

LES ÉCRITS DE SAINT PIERRE FOURIER

I — Nombre et nature des écrits de saint Pierre Fourier	51
II — Publications	53
III — Histoire des écrits et composition des recueils manuscrits.....	55
IV — Etat actuel des manuscrits	59
V — Exposé méthodique et valeur des principaux recueils manuscrits..	71

CHAPITRE III

L'ORTHOGRAPHE DE SAINT PIERRE FOURIER

I — Idées sur l'orthographe	86
II — Ecriture	93
III — Emploi des lettres	94
IV — Accents et signes	102
V — Orthographe et prononciation	104
VI — Elision et euphonie	113
Conclusion	115

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE DE LANGUE : « FORMES ET FONCTIONS »

CHAPITRE PREMIER

LE NOM, L'ADJECTIF ET LES MOTS-OUTILS
QUI DÉTERMINENT OU REMPLACENT LE NOM

Le nom et l'adjectif	121
L'article	141
Les démonstratifs	158
Les personnels	174
Les relatifs	190
Les interrogatifs	203
Les indéfinis	208
Les numéraux	218

CHAPITRE II

LE VERBE

Les formes du verbe.

Action analogique	223
Les radicaux	224
Les désinences	227
Les temps	230
Temps composés et auxiliaires	239
Les formes périphrastiques	243
Le verbe impersonnel et la construction impersonnelle	249

L'accord du verbe.

Accord du sujet et de l'attribut	252
Accord du participe passé	254

Les voix.

Les formes du passif	258
La conjugaison pronominale	259

Verbes subjectifs et verbes objectifs.

.....	261
Construction des verbes objectifs	263

Emploi des temps et des modes.

Les passés de l'indicatif	268
L'infinitif	271
Le participe présent	273
Le participe passé	276
Attraction des temps	277
Subjonctif du conditionnel et attraction modale	279
Les propositions à un mode personnel	284

CHAPITRE III

LES ADVERBES ET LES MOTS-OUTILS INVARIABLES

Les adverbes	294
Les prépositions	324
Les conjonctions	347
Les interjections	361

CHAPITRE IV

L'ORDRE DES MOTS DANS LA PHRASE

Eléments disjoints	364
Place des termes dans la phrase	370
CONCLUSION	380
APPENDICE	384
TABLE DES ORIGINAUX	388
SOMMAIRE CHRONOLOGIQUE DU RECUEIL DE ROGIE	392
BIBLIOGRAPHIE	393
INDEX ANALYTIQUE	410

Vu, le 8 mars 1941 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*
J. VENDRYÈS.

Vu et permis d'imprimer :
*Le Doyen de la Faculté des Sciences
chargé des fonctions
de Recteur de l'Académie de Paris,*
Ch. MAURAIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE GASTON DALEX
5, RUE CÉLINA-DUBOIS
MONTROUGE (SEINE)
